

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

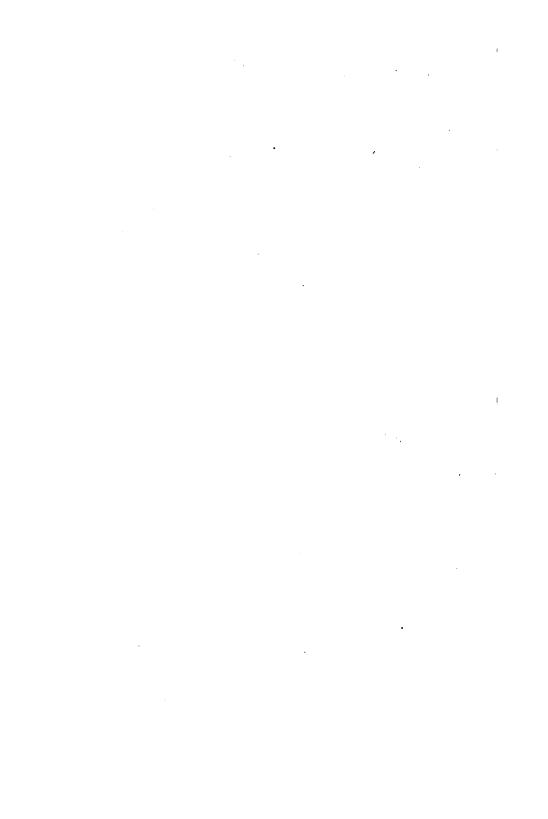
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



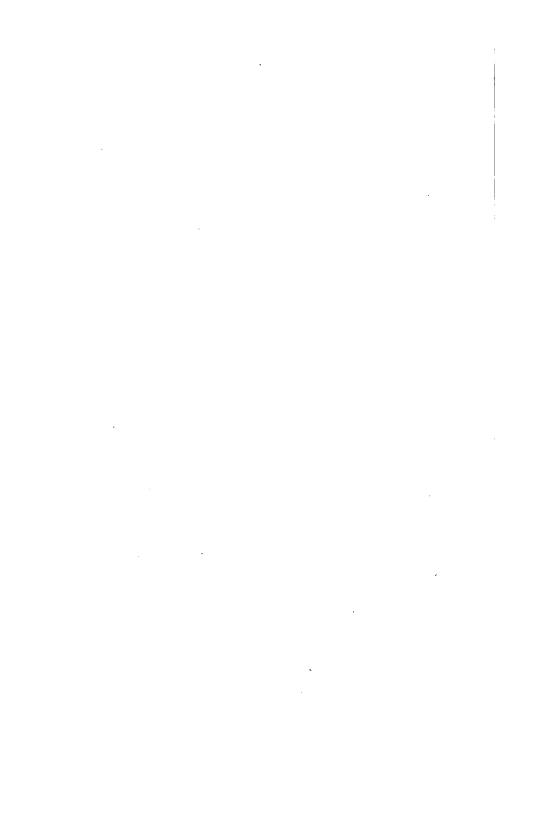




. . . • .



• -. •



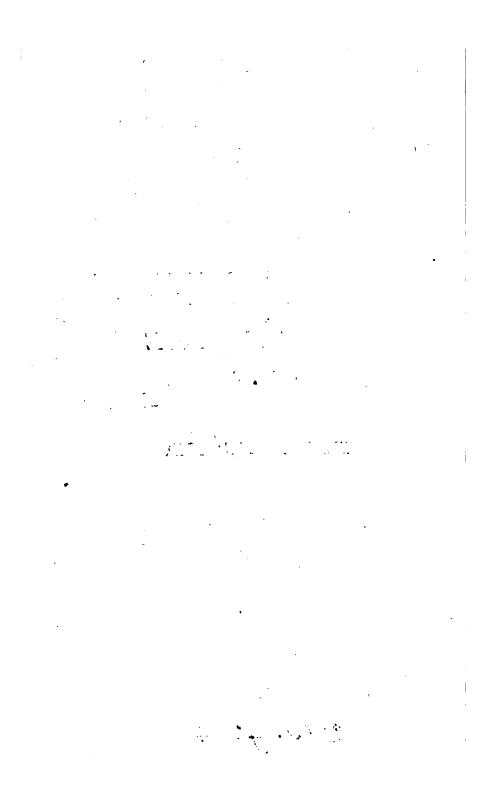
HISTOIRE

LITTÉRAIRE

DES

FEMMES FRANÇOISES:

TOME SECOND.



HISTOIRE

LITTÉRAIRE

DES

FEMMES FRANÇOISES;

OU

LETTRES HISTORIQUES

ET CRITIQUES,

CONTENANT un Précis de la Vie, & une Analyse raisonnée des Ouvrages des Femmes qui se sont distinguées dans la Littérature Françoise.

Par une Société de Gens de Lettres.

QUID FEMINA POSSIT. Virg. Eneid.

TOME SECOND.



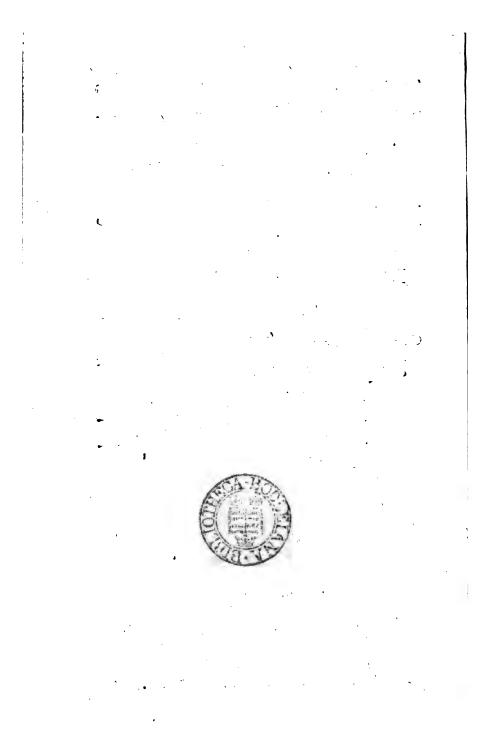
A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine.

M. DCC. LXIX.

AVEC APPROBATION, & PRIVILEGE DU. ROI.

210. f. 48.



TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans ce second Volume.

' T	
Lettre premiere,	pageš i
Vie de Madame de VILLEDIEU;	ibid:
Ses Ouvrages,	
Les Désordres de l'Amour,	ibid.
Portrait des foiblesses humaines;	id
Tragédie de Manlius,	12
Nitétis, Tragi-Comédie,	16
Le Favori, Tragi-Comédie,	iナ
LETTRE II,	18
Les Exilés,	ibid:
Mémoires du Sérail	24
Nouvelles Africaines;	ibid.
Annales galantes,	. 22
Histoire des Fratricelles,	ibid.
Les Galanteries grenadinés.	4 É
Amours des grands hommes,	42
LETTRE III,	.51
L'illustre Parissenne,	57
Journal amoureux ;	. Ga
Le Prince de Condé,	65
Mademoiselle d'Alençon;	68
Mademoiselle de Tournon,	ibid.
Henriette-Sylvie de Moliore	6 9
Carmente,	72
· · · · ·	äij

iv ' TABLE. Lysandre, 73 LETTRE IV, 75 Vie de Madame de LAMBERT, ibid. Ses Ouvrages, Avis d'une mere à son fils, ibid. Avis d'une mere à sa fille, 8 r Psyché, 87 Traité de l'Amitié, 88 Portraits de Messieurs de Fontenelle & de la Motte, Traité de la Vieillesse, 97 Réflexions sur les Femmes, FOO Discours sur la délicatesse, 103 La femme hermite, 105 Alexandre & Diogene, Dialogue, 106 LETTRE V, 108. Poëmes sacrés & Cantiques de Mad. GUYON, ibid. Sa Vie, III Madame de SALIEZ, 113 Mademoiselle de RAZILLI, 12E Madame LE CAMUS, 122 Madame de CHEVRY, 123 Mademoiselle de PUISMIROL, 124 Mademoiselle RICART, ibid. Mademoiselle RAMIEZ, ibid. Mademoiselle de SAINTE-HELEINE, ibid. Mademoiselle ROLAND, ibid. LETTRE VI,

Mademoiselle CHÉRON,

La Vie de Mlle. Chéron,

Mademoiselle SERMENT,

Les Cerises renversées,

125

ibid.

126

233

135

TABLE.	¥
Mad. & Mile DOURLENS,	136
Mademoiselle BERNARD,	137
Madame de BRETONVILLIERS,	ibid.
Madame D'ARMANÇAI,	138
Madame de PLAT-BUISSON,	ibid.
Madame de ROQUE-MONTROUSSE,	ibid.
Madame MAZEL,	ibid.
Mademoiselle de la CHARCE.	139
Mademoiselle ROLAND,	ibid.
Mademoiselle SIBUT,	ibid.
Madame de SCUDÉRI,	ibid.
Madame de SAINT-MAYOLLE,	ibid.
Madame de la VALIERE,	140
Mademoiselle de SAINT-ANDRÉ,	ibid.
Mademoiselle SAUVAGE,	ibid.
Madame de COMEIGE,	ibid.
Mademoiselle de CASTILLE,	ibid.
Mademoiselle de BOISSANGERS,	ibid.
. Madame DORIEUX,	ibid.
Mademoiselle de SAINT-QUENTIN,	ibid.
Mademoiselle de VERDIER,	141
Mademoiselle DUPRÉ,	ibid.
Mademoiselle FEUILLET,	ibid.
LETTRE VII,	142
Madame de SAINT-MARTIN,	ibid.
La Reine de Lusitanie,	ibid.
Mademoiselle DESCARTES,	149
Ses Poësies,	ibid.
Mademoiselle de LOYNES,	164
Madame de DALET,	ibid.
Madame DORQUIER,	165
Mademoiselle DUFRESNOY,	ibid.
Mademoiselle FLEXELLES,	ibid.
Madame FAVART,	ibid.
a iij	•

·	
TABLE.	•
Mademoiselle de FREDINE,	163
LETTRE VIII	166
Madame D'AULNOY,	įbid.
Voyage en Espagne,	167
LETTRE IX,	187
Mémoires de la Cour d'Espagne,	ibid.
LETTRE X,	204
Mémoires de la Cour d'Angleterre,	ibid.
Hyppolite, Comte de Duglas,	210
LETTRE XI.	224
Suite du Roman d'Hyppolite,	įbid,
LETTRE XII,	239
Le Comte de Warwick	ibid,
	257
LETTRE XIII,	ibid.
Contes des Fees	ibide
La Belle aux cheveux d'or	2.62
Fortunée, Le Dauphin,	269
LETTRE XIV,	278
Le Prince de Carency,	ibid,
Madame de HÉERE,	305
Madame DESLOGES,	ibid.
Madame de CLAPISSON,	ibid.
. Mademoiscile DUHAMEL,	ibid. 306
Mademoiselle le VIEUX,	ibid.
Mademoisclle ITIER,	ibid.
Mademoiselle LIBOREL , Autres ,	ibid.
•	307
LETTRE XV,	ibid,
Mademoiselle DE LA FORCE,	39 <u>8</u>
Histoire de Marguerite de Valois,	320

TABLE	£ 17
Epifodes 5	909
LETTRE XVY,	320
Gustave-Vasa	ibid.
Episodes,	354
LETTRE XVII	533
Histoire secrette de Bourgogne,	ibid.
LETTRE XVIII,	34\$
Anecdote de la Duchesse de Bar,	ibid.
· · · · · · · · · · · · · · · · · · ·	, inte-
LETTRE XIX,	355
Les Fées, Conte des Contes,	ibid.
Plus belle que Fées,	ibid.
Perfinette, L'Enchanteur,	360 361
Tourbillon,	362
Verd & bleu,	361
Le Pays des délices,	. ibid.
La Puissance d'Amour,	364
La Bonne Femme,	ibid.
Epitre à Madame de Maintenon ;	367
LETTRE XX,	369
Madame de SAINTONGE,	ibid.
Histoire de Dom Antoine de Portug	al, ibid.
Madame GILLOT, mere de Madame	_
tonge,	378
Ballet des Saisons,	379 180
L'Intrigue des Concerts, Comédie, Grifelde, Comédie,	380 381
Balade,	386
Madrigal;	388
Circé, Opéra,	ibid.
Didon , Opéra ,	392
Piane de Montemayor	394
• •	

•

*	ij table:	•
	Mademoiselle DUVAL,	355
	Mademoiselle d'AUTREVALS	ibid.
•	Madame de CAYLUS,	ibid.
•	Mademoiselle de MONTBRUN,	ibid.
7	LETTRE XXI,	396
	Madame DACIER,	ibid.
	Sa Vie,	397
1	LETTRE XXII,	412
	Ses Ouvrages,	ibid.
	Vie d'Homere,	413
:	Préface de l'Iliade,	416
•	Iliade d'Homere,	417
7	LETTRE XXIII,	430
	Préface de l'Odissée d'Homere,	ibid.
;	L'Ödissée d'Homere,	432
	LETTRE XXIV,	45 X
•	Causes de la corruption du Goile,	452
	Défense d'Homere contre le P. Hardou	n - 464
7	LETTRE XXV,	466
	Traduction d'Anacréon,	ibid.
	Traduction des Œuvres de Sapho,	47 I
	Comparaison de Plaute & de Térence	474
	Madame DREUILLET,	476
	Epithalame,	477
	Le Phénix, Conte,	479
	Madame FERRANT,	480
1	LETTRE XXVI,	481
	Mademoiselle BERNARD,	ibid.
•	Lettre de M. de Fontenelle sur Eléon	or d'Y-
	viée,	482
<u>-</u>	Eléonor d'Yvrée,	483
7	LETTRE YYVII	402

TABLE	ix
Le Comte d'Amboise,	502
LETTRE XXVIII.	515
Inès de Cordoue,	ibid.
Transition were the	•
Suite d'Inès de Cordoue,	, 529 ibid.
Laodamie, Tragédie,	
Brutus, Tragédie,	538
L'Imagination & le Bonheur, Fable,	54I 547
Requête en Vers	548
Madrigaux,	549
LETTRE XXX,	550
Madame de MURAT,	ibid.
Mémoires de sa vie,	ibid.
LETTRE XXXI,	563
Les effets de la Jalousie,	ibid.
Les Lutins de Kernost,	568
LETTRE XXXII,	575
Nouveaux Contes des Fées,	ibid.
Anguillette,	579
Le Palais de la Vengeance,	381
Le Voyage de campagne,	587
LETTRE XXXIII,	592
Le Comte de Dunois,	ibid.
Histoires sublimes,	606

Fin de la Table du second Volume.

N. B. Il y a une erreur de nombre à la tête des Lettres dans ce Volume, depuis la septieme jusqu'à la fin, que l'en a reparé en les indiquant dans sette Table.

.



HISTOIRE

LITTÉRAIRÉ

DES

FEMMES FRANÇOISES.

LETTRESAMADAME***

LETTRE PREMIERE

L'Histoike de Madame de Villedieu est plus curieuse, que ne semble le promettre la vie d'une semme qui a tant écrit, & qui conséquement paroissoit être moins faite pour les avantures.

Marie Catherine des Jardins naquit à Alençon vie de vers l'année 1640. Son pere étoit Prévôt de la Mad. de Maréchaussée de cette Ville, & sa mere Femme Villedieus de chambre de Madame la Duchesse de Rohan. La jeune Desjardins donna de bonne heure des preuves de son esprit & deson penchant à la galanterie. Son Cousin, à peu-près de son âge, lui Tome II.

MADAME DE VILLEDIEU.

mendit des soins; & elle y répondit si tendrement, que craignant la suite de ce commerce, elle prit le parti de quitter la maison paternelle & de venir à Paris. En y arrivant, elle se rendit chez la Duchesse de Rohan, qui instruite de sa foiblesse & de son malheur, l'assura de sa protection contre le courroux de ses parens, & joignit à cette bonté, celle de la mettre en pension dans une maison, où elle donna le jour à un garçon qui mourut

au bout de six semaines.

Différentes Pieces de Poësse avoient fait connoître Mademoiselle Desjardins à Alençon & même à Paris; mais lorsqu'elle sut dans cette Capitale, elle s'attacha avec plus de soin à cultiver ce talent. La Tragi-Comédie de Manlius, dont l'Abbé d'Aubignac lui avoit donné le plan, & qu'elle mit en vers, parut à l'Hôtel de Bourgogne avec quelque succès. Celle de Nitétis sut moins heureuse, & dégoûta pour quelque tems Mademoiselle Desjardins du Théâtre. Elle sie des Romans, qui furent mieux reçus; mais malgré ses occupations littéraires, son penchant l'entraînoit toujours vers la galanterie. Parmi ses soupirans, le jeune de Villedieu, Officier d'Infanterie, se sit distinguer, & obtint la préférence sur ses rivaux. Il étoit fils de Boesset, de la musique du Roi. Il avoit de l'esprit, une figure aimable, & des façons pressantes. Cependant la Demoiselle se défendit & parla de mariage. Une petite difticulté s'opposoit à cette union; Villedieu étoit marié depuis un an avec la fille d'un Notaire de Paris: mais Mademoiselle Desjardins accoutumée à imaginer des expédiens pour rendre les Amans heureux, dit à Villedieu qu'il pouvoit faire annuller son mariage, en alléguant qu'il

avoit été force de la part de ses parens. Cette idée qui flattoit le libertinage & l'amour de Villedieu, fut regardée comme un moyen invincible de s'unir à son Amante; ainsi sans autre formalité, il fit publier des bancs pour son mariage. Sa femme informée de cette démarche, forma une Opposition; & comme elle avoit l'honneur d'être connue de la Reine mere, elle lui présenta un Placet contre Mademoiselle Desjardins. Celleci avertie de ce qui se passoit, prit le parti de suivre Villedieu à Cambrai, où son Régiment étoit en garnison. On ignore de quelle façon Villedieu & sa Maîtresse s'arrangerent pour conclure leur mariage; mais il est cerrain que quelque tems après, ils revinrent ensemble à Paris, & que Mademoiselle Desjardins y parut sous le

nom de Villedieu.

Son mari (puisqu'elle l'appelloit ainsi) sentit son amour expirer pour elle & renaître pour d'autres. La Dame se plaignit en prose & en vers; mais voyant ses plaintes inutiles, elle se crut en droit d'user de représailles, & se paya avec usure du tort que son mari pouvoit lui avoir fait. Villedieu parut jaloux; sa femme n'en prit nullésouci; l'altération se mit dans le ménage; mais elle ne dura pas long-tems: Villedieu obligé de partir pour l'armée, sur tué à la premiere rencontre des ennemis.

Cette mort mir la prérendue veuve en état de suivre son penchant pour la galanterie & pour les lettres. Elle donna de nouveaux ouvrages en dissérens genres, au nombre desquels parut la tragi-Comédie du Favori; mais la mort subite d'une de ses amies sit un si grand esset sur son esprit, qu'elle prit la résolution de se retirer dans un

4

Couvent. Elle se rendit à Constans chez M. de Harlay, Archevêque de Paris, pour lui faire part de son projet. Le Prélat charmé de cette conversion, la mit dans une maison Religieuse, où elle vécut quelque tems d'une maniere fort exemplaire. Peut-être même y autoit-elle fini sa carriere, si le frere d'une Religieuse qui avoit connu très-particuliérement Madame de Villedieu, n'eût eu l'indiscrétion de confier à sa sœur les avantures de cette Dame. La Religieuse sit part à tout le monde du récit de son frere; on tint conseil; on députa à M. l'Archevêque; & enfin Madame de Villedieu fut congédiée par une délibération des Religieuses du Couvent. Une sœur de son mari qu'on appelloit Madame de S. Romain, lui offrit un azile dans sa maison. Madame de Saint Romain recevoit grand monde chez elle; & Madame de Villedieu y reprit en peu de tems son ton de galanterie.

Le Marquis de la Chatte, âgé d'environ 60 ans, peu partagé des dons de la fortune, & né avec un grand goût pour les plaisirs, venoit fré-. quemment chez Madame de S. Romain. Il y vit Madame de Villedieu, lui rendit des soins, se fit écouter, & obtint son consentement pour le mariage. Il étoit trop amoureux pour se reslouvenir qu'il étoit déja le mari d'une femme qui vivoit, mais qui, heureusement pour lui, s'étoit retirée en Province. Madame de Villedieu n'ignoroit pas l'histoire du Marquis de la Chatte; mais se croyant destinée à épouser des hommes mariés, elle ne chercha qu'à éviter les difficultés qu'elle avoir essuyées de la part de la femme de Villedieu. Le moyen le plus court fut d'aller à dix ou douze lieues de la Capitale, où elle trouva un

MADAME DE VILLEDIEU.

Curé qui la maria. Cette affaire terminée, les nouveaux époux revinrent à Paris, où Madame de la Chatte devint mere d'un enfant que M le Dauphin & Mademoiselle de Montpensier firent tenir sur les Fonts de Baptême. Cet enfant ne vécut qu'un an; & sa mort fut suivie de celle de M. de la Chatte. La veuve parut inconsolable; mais le tems anéantit si bien sa douleur, qu'elle oublia jusqu'au nom du défunt, pour reprendre celui de Villedieu qui lui plaisoit davantage. Elle passa encore quelques années dans le monde, où elle s'occupa à composer des Romans pleins d'esprit & de tendresse; & enfin elle se retira à Clinchemore, petir Village dans le Maine, où sa mere avoit choisi sa retraite après le décès de son mari. C'est dans ce Village que Madame de Villedieu termina ses jours dans un âge peu avancé, par l'excès d'eau-de-vie qu'elle s'accoutuma de boire, même à fes repas. Elle mourur dans l'année 1682, agée de 43 ans.

Un des premiers Ouvrages de cette femme fin- Ouvrages guliere est un Roman, ou plutôt un Recueil de de Mad. de plusieurs Romans, intitulé les Désordres de Villedieu. l'Amour. On voir dans le premier, que l'amour est le ressort de toures les autres passions de l'ame; que fans lui Henri III, dont Madame de Ville- Les Désordieu peint la Cour, eût peut-être été un des plus dies de l'agrands Rois du monde. Les glorieux commencemens de son regne le promettoient; mais la pastion qu'il avoir conçue autrefois pour la Princelle de Condé, devenant plus forte que jamais, ses flatteurs lui persuaderent qu'il pouvoit engager le Pape à rompre le mariage que cette Princesse avoit contracté avec le Prince de Condé, alors Chef des Protestans en Allemagne. La Reine me-

A üi

re qui avoit des intérêts différens, oppose à l'amour de son fils, tout ce que peuvent avoir de séduisant trois ou quatre jolies femmes. La veuve d'un Sécretaire d'Etat, connue sous le nom de Madame de Sauve, l'emporte sur ses rivales, & les rend jaloufes : elle-même devient infidele au Duc de Guise qui en étoit très-amoureux : sa fierté s'irrite; il se plaint, divise les esprits; & la fermentation augmente tous les jours ; le Duc & le Roi de Navarre se brouillent; Monsieur s'allie avec les Errangers, & les introduit dans le cœur de la France : la Maison Royale est déchirée par une guerre intestine, qui se déclare au dehors ; le Ducde Guise en est la victime; & les Huguenots, en accordant la paix, demandent pour places de fûreté, toutes celles dont lui ou ses amis étoient Gouverneurs. Le Duc de Guise qui sentit quel coup ce traité portoit à l'autorité de sa Maison, & à quel point il avoit été desservi par la Reine mere, qui avoit arrangé cette Paix, prête L'oreille aux propositions de la ligue, & en jette les premiers fondemens. Quelle suite de malheurs, Madame, & qui tous sont causés par l'amour! Cette Madame de Sauve, dont je vous ai parlé, est peut-être la coquette la plus adroite & la plus séduisante qui air jamais existé. Le Duc de Guise avoir le caractere mâle & ferme; mais il étoit dominé par la passion la plus vive. Il aimoit evec excès, & vouloit être aimé de même ; il me semble que Madame de Villedieu a très-bien peint ces deux Amans dans une conversation qu'ils ont ensemble.

» Vous ne m'aimez plus, disoit le Duc, à Ma-« dame de Sauve; vous n'aimez que le triomphe » de votre beauté. Vous y sacrifiez mon repos. # 8c les apparences de voire fidélité. Vous me » laissez croire que l'encens le plus nouveau est > toujours pour vous, celui de la meilleure odeurs & sans vous faire de délicatesse sur une opinion * si désavantageuse, vous scavez que je l'ai; & » vous ne vous efforcez point de la détruire. Jé » vous aime plus que tout ce que je connois, re-» partit Madame de Sauve; & cette préférence » est si forte, que c'est vous aimer uniquement. » Mais la loi de n'aimer que vous, & celle de » n'être aimée de personne, sont dissérentes; & le » droit que vous avez de me plaire, ne m'ôte pas » celui de plaire à quelqu'autre. Non, Madame, » poursuivit le Duc de Guise, rien ne peut vous » ôter le droit de plaire à tout ce qui vous verra » mais si vous répondiez à thon amout pat un fent-» blable, il vous ôteroit le plaisit que vous pre-» nez à toucher tant de cœurs. Vous passeriez * avec chagrin les momens qu'on nous dérobe; » & quand je vous trouve obsédée de ce grand » nombre d'Amans, je verrois une douce mé-» lancolie me faire excuse de ce que vos charmes sont si généreux. C'est-à-dire, interrompit » Madame de Sauve, d'un ton railleur, que pout vous aimer à votre mode, il faudroit devenit · l'ennemie de soi-même, être au désespoir de ce qu'on a quelques attraits, & sans cesse irri-* tée contr'eux, se traiter comme une rivale à » qui on auroit été sacrissée ». Ce dernier trait deconcerra le Duc : Madame de Sauve n'en devist que plus coquette, sir des Amans, & se brouilla avec lui.

Le but de la seconde partie est de prouver que l'or ne peut donner si peu de puissance à l'amour, qu'il n'en abuse; cette maxime est consistmée par ¥

l'exemple de la Marquise de Termes. Vous y verrez cette Marquise sacrisser tout à la volonté de son pere, & donner la main au Marquis de Termes dont elle aimoit passionnément le neveu. Vous y verrez ce Marquis très amoureux de sa semme, & désespéré de la voir la victime d'une maladie lente, qui la ruine insensiblement. Après avoir épuisé toutes les ressources de la Médecine, il s'apperçoir que le mal est occasionné par une tristesse invincible; il questionne sa femme, voit couler des larmes de ses yeux; la presse, & la met au point de lui consier son secret.

J'aime votre neveu, lui dit-elle; & j'en suis aimée. Je lui ai désendu de paroître devant moi; & il m'a tenu parole: mais moins je le vois, plus je sens de désir de le voir : son absence qui devroit l'effacer de ma mémoire, ne sert qu'à me persuader de sa désérence pour mes ordres; je ne pousse pas un soupir, auquel je n'imagine que les siens ne répondent; & jusquel je en moi un combat de pirié, d'amour & de devoir, qui semble déchirer mon ame, & dont les effets sont si cruels pour elle, que de quel- que côté que panche la victoire, elle me sera

33 toujours également funeste 21.

Jamais femme peut-être n'a fait un aveu l'ingénu. Le Marquis désespéré la quitte, & lui promet les larmes aux yeux, qu'il va tout mettre en œuvre, pour faire casser son mariage, & qu'il sera content, pourvu qu'elle soit heureuse. Agté par mille pensées dissérentes, il part, fait in Festament dans lequel il donne tout son bien à son neveu, à condition qu'il épousera sa vewe. La guerre étoit alors allumée; il y vole, s'expose

& se fait blesser mottellement. Avant que d'expirer il demande le Baron de Bellegarde, (c'est le nom de ce neveu) lui confie ses intentions & meurt. Malgré les oppositions de son pere, celles des deux familles réunies, & de la Cour même, la veuve passe en Savoye avec son nouvel Amant; & tous deux y confomment le mariage sur leur simple parole mutuelle. A peine une année estelle expirée, que le Baron de Bellegarde se dégoûte d'une femme qui devient son tyran. Sa fortune qu'il avoir abandonnée, ses prétentions à la Cour de France, auxquelles il avoit renoncé, ajoutent encore à sa mauvaise humeur. Il leve le masque; la Marquise gémit, & finit par la fureur. Le Baron trouve occasion de rendre service au Roi Charles IX, auprès du Duc de Savoye; c'ésoit le moyen de faire oublier ses fautes : la Marquise découvre son secret & le trahit. Cependant il est fair Maréchal de France; & tous deux repassent à la Cour de Charles, où la Reine mere n'épargne rien, pour faire ratifier par le S. Siège le mariage de la Marquise & du nouveau Maréchal de Bellegarde. Mais l'amour du mari s'étoit changé en haine; & il mit tout en œuvre, pour ne point devenir l'époux légitime d'une femme qu'il abhorroit. Il lui supposa des intrigues d'amour; il feignit des lettres écrites de sa part; & enfin il imagina tout ce qu'il crut capable de la noircir dans l'esprit de toute la Cour : ses faussetés furent découvertes; la ratification de fon mariage arrivoit; mais plutôt que d'y consentir, il se retira en Piedmont, d'où il ne partit que pour surprendre le Marquisar de Saluces. C'est ainsi que ce beau morceau fut démembré de la Couronne de France, & passa depuis sous la Puissance du Duc de Sayoye,

Il n'y a point de désespoir où l'amour ne soit capable de jetter un homme bien amoureux; tel est, Madame, l'objer morale des deux dernieres parties des Désordres de l'Amour. Un Monsieur de Givri adoré par Madame de Mangiron, conçoir pour Mademoiselle de Guise la passion la plus violente: il n'en obtient que des rigueurs, & même du mépris, vole aux combats, s'expose & se fait tuer : voilà toute l'intrigue & le dénouement de cette histoire, allongée par une peinture ébauchée de la ligue qui désoloit le Royaume. Je vous fais grace des maximes séches qui remplissent la fin de cet ouvrage; ,c'est un genre proscrit, que nous n'aimons ni l'un ni l'autre.

Portrait

Le Portrait des foiblesses humaines est un autre des soibles-Ouvrage de Madame de Villedieu, dont vous serez encore moins satisfaire. Rien n'y répond à son titre; je n'y ai trouvé souvent que des contradictions, & surtout des fautes énormes contre l'histoire: je sçais que ce n'est qu'un Roman, & qu'il est permis à l'Ecrivain de s'abandonner à son imagination; mais il est des bornes dans lesquelles il doit se contenir; & un Auteur n'a past la liberté d'altérer des faits consacrés par la vétité.

> Nous avons quelquefois parlé ensemble de cette fameuse Aspasse, qui par les graces de sa figure, & l'adresse de son esprit avoir séduit les Rois & les Particuliers : vous sçavez qu'elle habita long-tems parmi les Athéniens, & qu'elle avoit tant de pouvoir sur les Chess de la République, qu'elle étoit devenue le ressort secret qui faisoit agir ce grand corps. Socrate même, ce philosophe si austère, étoir enchanté de sa convertation, & lui sacrifioit une partie de ses loi

Sirs. J'ouvre Madame de Villedieu, & j'y vois cerre même Aspasie, renfermée, comme une esclave, dans la maison de Périclès qui après l'avoir arrachée des mains de Trasibule, en étoit devenu amoureux, & l'avoit époufée. Quels effets pouvoient produire les charmes de cette femme renfermée dans un appartement inaccessible à tous les yeux. Si le fait étoit tel que Madame de Villedieu le rapporte, à peine la République d'Athènes auroit-elle sçu qu'il existoit une Aspasse. D'ailleurs pourquoi dénaturer une histoire qui d'elle-même lui fournissoit des exemples frappans de ce qu'elle vouloit prouver : les Chefs de la République enchaînés au Char d'Aspasie, sacrifiant au désir de lui plaire leur ambition, leurs intérêts, & même ceux de leurs Concitoyens; quels traits plus autentiques Madame de Villedieu pouvoir-elle nous donner de la foiblesse humaine?

Elle particularise son intrigue & l'affoiblir. Périclès unit en secret son sort à celui d'Aspasse. Quelque tems après, la République d'Athênes se divise en deux partis; & l'ambitieux Alcibiades, de concert avec Socrate, veut détruire Périclès. Celui-ci connoissant la tendresse naturelle d'Alcibiade, oppose à son ambition tout ce que l'amour a de séduisant; & qui choisit-il pour réussir? Sa femme même qu'il a la bassesse de faire voir à Alcibiades, sortant du bain & presque nue. Le succès répond à son attente : Alcibiades qui avoit aimé Aspasse à Mégare, sent renaître toute sa passion, & en inspire une aussi violente à Aspasie: Socrate en est instruit; le Sénat s'assemble, délibere, & bannit cette enchanteresse des Tetres d'Athênes. Alcibiades au défespoir, s'exile volontairement.

Comparez cette tournure avec la vérité de l'MfJ toire; & vous conviendrez, Madame, qu'il semble que l'Auteur se soit fait un jeu d'affoiblir son sujet. Péricles n'est qu'un ambitieux : Alcibiades, il est vrai, se laisse maîtriser par son amour, & quitte son pays qui le prive de l'objet de sa passion; mais la foiblesse d'un seul homme ne sussit pas à l'Univers, pour le convaincre de celles de l'humanité. Une République entiere divisée, les affaires négligées, la guerre allumée, voilà les grands traits qu'il falloit saisir; & l'Histoire les offroit à Madame de Villedieu.

Les autres exemples qu'elle prend pour appuyer son titre, ne me paroissent pas mieux choisis : un Séjan qui de simple Chevalier Romain, parvient, par la faveur de Tibere, aux plus hautes dignités, & a la foiblesse de croire qu'il est digne d'épouser la Bru de son Maître; un Paul Emile, qui, par amour, se marie à Servilie, connue par ses galanteries; un Policlète, un Lycurgue, qui abandonnent leur patrie, parce qu'on refuse de les unir à l'objet de leur amour; tout cela ne satisfait pas.

L'Editeur des Œuvres de Madame de Villedieu a placé à la suite de ce Roman, des Elégies, des Pièces galantes, dénuées de poësse, de sentiment, souvent même de justesse. Comme j'ai commencé à vous dire un mot de ses Pièces de Tragédie Théâtre, il est tems de vous en faire connoître de Manlius, le sujet. Manlius, joune Romain, profite du moment de la mort du Général de l'armée dans laquelle il servoit, prend sur lui de livrer bataille malgré les ordres du Sénat, & gagne une victoire complette. A Rome une pareille désobéissan-

ce étoit digne de mort : cependant le jeune Man-

Mus, couvert de gloire, revient au Camp de son pere Torquatus, qui, en qualité de Consul, commandoit un autre Cerps d'armée. Il y tenoit dans les fers une Princesse qu'il avoit fait prisonniere, & dont il étoit amoureux: mais son fils lui avoit plû, l'aimoit, & en étoit aimé: Torquatus découvre que Manlius est son rival, & malgré le cri de la nature, le fait condamner à la mort, pour avoir livré le combat sans permission: Manlius est conduit au supplice, & délivré par les soldats.

Deux ou trois scènes de cette Pièce vous mettront en état de juger du style poëtique de Madame de Villedieu, & du caractère de ses per-

fonnages.

Dans un Monologue Torquatus dit, en s'adressant à la vertu, aux loix, au Sénat, & aux Romains tout à la fois:

Dois-je vous immoler un fils couvert de gloire, Et lui donner la mort pour prix d'une victoire?

Mais pourquoi balancer une mort résolue?

La perte de mon sils n'est-elle pas conclue?

L'amour plus que les Loix a signé son Arrêt?

Et je dois son trépas à son propre intérêt.

Omphale me méprise, & l'ingrate l'adore;

C'est mon rival, on l'aime & je consulte encore!

Je tremble, je frémis, ah! c'est trop combattu:

La nature vous céde, amour, Sénat, vertu.

Ne me résistez plus, importune tendresse;

Vous avez contre vous & Rome & la Princesse;

Cédez à mon amour, cédez à mon devoir.

Arrive Manlius; c'est la premiere sois qu'il re-

MABAME DE VILLEBIES

TORQUATUS à son file.

Venez vous demander un ordre pout combattre?
Ou si vous avez eru que parmi les Romains,
Un pere & le Sénat sont des fantômes vains?
Quand vous avez fisquétoute la République,
Avez-vous cru montrer un courage héroïque?
Faire voir qu'un vainqueur est au-dessus des Loix;
Et qu'on peut tout braver quand on soumet des Rois;
Ces sentimens sont beaux; & cette noble audace
Vous fera prendre ici pour le Dieu de la Thrace;
Après un tel exploit, il vous faut un Autel.
Quand on méprise Rome, on doit être immortel.

MANLIUS

J'ai trop de confiance en la valeur Romaine,
Pour avoir eru, Seigneur, la victoire incertaine;
Mon cœur auroit tremblé pour le Peuple latin;
Mais l'ardeur des Romains m'assuroit du destin.
Les mener au combat, c'est courir à la gloire:
On diroit qu'ils ont l'art d'enchaîner la victoire;
Ils la traînent partout; elle suit tous leurs pas,
Et doit une conquête à leurs moindres combats:
Pouvois-je donc, Seigneur, avoir l'ame allarmée?

TORQUATUS.

On sçavoit mieux que vous la valeur de l'Armée a Quand on vous désendit de donner le combat. Avez-vous meilleur sens que n'a tout le Sénat? Depuis quand avez-vous assez d'expérience, Pour être dispensé de son obéissance? Dites-nous votre rang, vos vertus, vos exploits 3 Ensin, ce qui vous met au-dessus de nos Loix 3

MANLIUS.

Le nom de Manlius, mon sang & ma naissance, Sont, Seigneur, mes exploits & mon expérience. C'est, pour m'autoriser, un droit assez puissant: Les Romains de mon nom triomphent en naissant.

TORQUATUS.

Les Romains de ce nom craignent sur toute chose,
De ne pas observer la Loi qu'on leur impose;
A ce premier devoir ils seroient tout céder;
Et sçavent obéir s'ils sçavent commander.
Cette regle est pour vous difficile à comprendre:
Mais avant qu'il soit peu je sçaurai vous l'apprendre.
Ne quittez pas le camp sur peine du trépas.

On est révolté de voir un pere, un Consul, emporté par un amour déraisonnable, sacrisser son tils, bien moins à la rigueur de la loi, qu'à un amour déplacé. Passons au cinquieme acte, & vous en jugerez.

Torquatus fait, dans la premiere scêne, toutes les bassesses imaginables, pour artendrir Omphale. (C'est le nom de la Princesse aimée;) & la supplie envain d'être insidele à son sils. Manlius arrive; & Torquatus se cache pour les écouter tous les deux. Omphale frémit en voyant son Amant; il lui en demande le sujet. Hélas! ditelle,

Je cause tous les maux dont le Giel vous accable;
Et ce n'est point assez, pour assouvir mon sort,
Que de vous voir soussir une honneuse mort;
Il faut que le destin joigne à votre supplice
L'horrible désespoir de m'en trouver complice.
Oui, les Dieux ont permis, pour augmenter mes maux,

MADAME DE VILLEDIEU.

Que mes traîtres appas soient vos secrets bourreaux ! Mes yeux, Seigneur, mes yeux ont fait tout votre crime! Vous êtes de leurs traits l'innocente victime : Vous n'aurez pas sitôt détesté leur pouvoir; Et fait céder l'amour aux rigueurs du dévoir, Que vous retrouverez toute votre innocence : Rachetez votre sang par un peu d'inconstancei En vain les fiers destins paroissent irrités; Vous êtes innocent, si vous y consentez: Conformez vos desirs à votre destinée; Et renoncez au cœur de cette infortunée; Les fruits empoisonnés de mon funeste amour, Ne valent pas, Seigneur, la lumiere du jour.

Manlius délivré par les soldats, vient trouver son pere qui s'attendrit & lui pardonne. Vous n'exigez pas sans doute, que je vous en dise davantage sur cette Tragédie: les morceaux que je vous ai cités, vous font assez connoître le talent de Madame de Villedieu pour la poésse, & son génie pour le genre dramatique. Passons à Nitétis & au favori, dont je vous dirai très-peu de chose.

Cambyse, Roi de Perse, devient amoureux de Trag. com. sa sœur Mandanne; & pour l'épouser, veut répudier Nitéris. Cette Nitéris, avant que de donner la main à Cambyse, étoit aimée d'un certain Phrameine, alors Caprif à la Cour de Perse. Mandanne, à son tour, aimoit Prosite, & ne vouloit point entendre parler de l'amour du Roi. Prosite, Phrameine & Smirris freres de Cambyse, se réunissent tous les trois, & encouragés par l'amour & la fureur de Nitétis & de Mandanne, conspirent contre le Roi, & rassemblent un parti considérable: Nitétis voyant Cambyse en danger, n'écoute plus que son devoir, charge Phrameine

époux: ces précautions sont inutiles; & Camby-se est tué. Phrameine revient, & se flatte, après cette mort, d'obtenir la main de Nitétis qui lui en avoit donné l'espérance; Nitétis le reçoit mal, & le regarde comme un monstre. Mandanne veut la séchir & l'engager à épouser Phrameine; à l'imitation d'Hermionne dans Andromaque, elle devient furieuse contre son Amant, resuse sa devoirs funebres qu'elle doit à son mari. Mais quelle dissérence de l'Hermionne de Racine à la Nitétis de Madame de Villedieu! Un mot, Madame, du Favori, & je finis.

Moncade, comblé des faveurs du Roi de Bar- Le Favori? celone, conçoit la passion la plus vive pour une trag. come femme de la Cour, nommée Lindamise, & ne ·peut en obtenir le retour qu'il désire. L'ennuis em-. pare de fon cœur ; il fe retire à sa maison de campagne; le Roi qui l'aimoit uniquement, vient Ly trouver; on arrange une partie de chaffe; Moncade s'excuse, & ne veut point y aller : le Roi se pique, trouve singulier que Moncade puisse encore désirer quelque chose, lorsqu'il est comblé des faveurs de son Roi; & il l'exile. Lindamise touchée de la disgrace d'un Amant auquel ·elle n'avoir encore donné aucune espérance, laif-· se éclater son amour, & veur solliciter sa grace : le Roi n'en est que plus irrité, & fait emprisonner Moncade. Cependant sa colere s'appaise; & touché de la sincérité de Lindamise qui lui remet devant les yeux tous les services que Moncade lui a rendus, il les unit tous les deux.

Je suis, &c.

LETTRE II.

E viens, Madame, de lire les Exilés; parmi tous les Ouvrages de Madame de Villedieu, c'est . un de ceux qui m'ont paru le mieux écrits. Vous fçavez qu'Ovide fut exilé par Auguste : c'est dans le lieu de son exil que Madame de Villedieu place la scêne. Elle y fait arriver une troupe de Romains, qui tous, ainsi qu'Ovide, ne manquent pas, ou d'y trouver, ou d'y amener chacun une Maîtresse. De cet endroit Madame de Villedieu transporte son lecteur à Rome, & lui raconre les Histoires amoureuses d'Auguste, d'Agrippa, de Mécène, de Virgile, d'Horace, & enfin revient à l'Isle de Tomes, d'où elle étoit partie. . L'avanture qui m'a paru la plus remarquable, est celle que Madame de Villedieu suppose être arrivée à Lentulus. » Lorsque j'ai été envoyé par . Auguste, dit ce Romain, pour punir la rébel-» lion des Gêtes, leur résistance m'a irrité; & » contre mon ordinaire, je me suis porté à des » actes de sévérité, qui ne me sont pas naturels. ... J'ai envoyé les principaux habitans de quelo ques-unes de leurs Villes, peupler les lles dé--v sertes de la Mer glaciale; & m'étant trouvé -» en danger de la vie, dans un combat où les n Romains eurent du désavantage, je choisis, » parmi nos prisonniers, les plus nobles & les mieux faits; & je les envoyai à l'Officier qui a » la charge d'entretenir les Gladiateurs. Cette » vengeance étoit la plus rude que je pûsse exer-» cer contre les Gêtes. Ils en parurent désespé-

i rés; & quelques jours après que je m'en fue. » avisé, les Sentinelles qui étoient autour de ma. » tente, surprirent un jeune homme qui s'ef-. » forçoit d'y faire une ouverture, & qu'on trou-» va chargé d'un poignard. On me l'amena : je 33 fus aussi surpris que charmé de son abord. Il » ne paroissoit âgé que de seize ou dix-sept ans : is & toutes les actions de ce jeune homme. avoient un caractere touchant. Je me sentis de » pouiller, à sa vûe, de la sévérité que j'affectois. » & qu'en effet j'avois prise contre tout ce qui » portoit le nom de Gête. Je demandai à celui-» ci avec beaucoup de douceur, ce qui l'amenoit » dans mon Camp, & pour quel dessein il vouloit entrer dans ma tente? Pour te tuer, me ré-» partit le fier jeune homme. Ma fureur est trop, » juste pour être désavouée; & le seul regret qui » me reste à la mort, où je juge bien qu'on va me livrer, c'est de voir mon entreprise sans » estet. Hé! mon ami, repris-je, que vous ai-je. », fait qui ait dû vous inspirer des sentimens si » peu justes & si criminels? Tu m'as fait la plus » sensible injure que je pouvois recevoir de toi » » poursuivit le Gête. Je suis d'un sang qui de-» vroit être en quelque considération parmi les » Romains. La mort m'a privé de mon pere & » de ma mere, dans un âge qui ne me laisse re-» connoître qu'un frere unique pour tout parent : » barbare, tu me l'enleves; & sans être touché ii des charmes de ce jeune homme, qui est né iii avec tous les avantages que la nature & l'éduca-. » tion peuvent donner, tu l'as mis au nombre » des Gladiateurs qui entretiennent la mollesse. » & la cruauté du Tyran de Rome. Le premier: » spectacle dont il régalera l'adultere Livie, me » coûtera peut-être mon frere? Ah! poursuivit » le jeune homme, dont la rage s'augmentoit par » cette réfléxion, est-il possible qu'après cet acte » d'inhumanité, je te voye, je te parle, & que » je ne venge pas, sur ta personne, l'odieuse in-» jure que tu fais au sang d'Herennius. En prononçant ces mots, le téméraire Gête voulut se » jetter sur moi; & cette seconde entreprise # ayant fait tourner vingt pointes de javelots con-» tre son estomach, il alloit recevoir la punition » de son crime, si je ne me fusse opposé au zèle or indiscret de ceux qui l'attaquoient. Je feignis » de vouloir tirer de lui quelques connoissances » nécessaires à ma sûreté, & je commandai qu'on « le gardât foigneusement dans une chambre atof tenante à la mienne ...

Pour abréger, Lentulus poussé par un mouvement secret dont il ne peut désinir la cause, fait revenir le coupable, lui donne la vie & la liberté de son frere.

» Ah! Lentulus, s'éctia le Gête, tu es l'homme le plus digne du nom Romain; & tu t'acquiers aujourd'hui une gloire qui soumettra plus de peuples à César, que tes armes n'en ont subjugues. Mon frere employera la vie & l'honneur que tu lui conserves, à se rendre digne de ta générosité. Quant à moi, je ne puis t'ossrir que des vœux pour l'augmentation de ta gloire, & pour la conservation de tes jours. Mon bras n'est pas stilé au fait des armes; la fureur seule l'avoit armé; & pour ne rien déguiser à un homme à qui je dois tout, je suis une sille; & c'est le sang d'un Romain sameux que tu conserves en ma personne & en celle de mon frere ».

Cette fille se nommoir Hérennie, & avoit pour Grand-pere ce fameux Hérennius, qui suivit Sertorius en Espagne, au tems de la tyrannie de Sylla. Peu de tems après cette aventure, Hérennie passe de la reconnoissance à l'amour, & conçoit la pasfion la plus violente pour Lentulus, qui de son côté en ressentit bientôt une aussi grande. Dans ces circonstances Tibere, par l'ordre de César, arrive à l'Armée de Lentulus, devient amoureux d'Hérennie, se brouille avec Lentulus, & veut envoyer sa Maîtresse à l'Empereur, en qualité d'Esclave. Lentulus le prévient, fait partir Hérennie pour l'Isle de Tomes, lieu de l'exil d'Ovide, & va l'y rejoindre quelque tems après : c'est ainsi que Madame de Villedieu rassemble ses Exilés, & leur fait conter leur histoire.

Je ne puis me dispenser, Madame, de vous faire part d'une scêne qui s'étoit passée à Rome entre Ovide & un certain Caffart nommé Volumnius. Elle a tant de rapport avec l'anti-Mondain de M. de Voltaire, qu'on est porté à croire que c'est dans les écrits de Madame de Villedieu, que le Poète françois a puisé l'idée de cette petite Piece. » Daignez me dire, s'il vous plaît, » dit Ovide à Volumnius, par quels argumens » vous prétendez détruire la superbe & la volup-» té des Mondains? Par la raison, reprit froide-» ment Volumnius : je n'ai besoin que d'elle, pour » oppofer l'homme à la brure ; & c'est sur elle seu-» le que je me suis fondé, quand j'ai soutenu que votre art d'aimer est un tissu de maximes perni-» cieuses, une école des vices, & une alienation 20 visible des facultés de l'ame.... Etes-vous » aussi de ces flatteurs qui, coupables envers les Dieux de la dissolution du siecle, l'autorisent

is en y applaudissant? Que trouvez-vous de si dis-» solu dans le siecle, interrompit Ovide? On y » cherche à vivre commodément & agréableso ment. Mais ne doit-on pas aux Dieux ce compte ei des biens qu'ils nous ont départis? Les * hommes sont proprement dépositaires des proo ductions de la nature. C'est pour eux qu'elle en-» fante chaque jour tant de choses diverses. Il faut w en user en créatures reconnoissantes : la mer » nous offre des poissons, il faut les faire pêcher; » la terre nous donne des fruits, il faut les cueil-B lir. Chaque Elément, chaque Saison fournit » à l'homme de quoi rendre sa vie plus délicieuse, " Tout cela ne fe fair point envain. Voilà, interer rompit Volumnius, avec colere, les maximes » sur lesquelles sont appuyées la vanité & la gour-» mandise du siècle. C'est de ce raisonnement » captieux que naissent tant de destre estrénée, & » tant de concupiscences téméraires. · · · · Tous les états de la vie trouverent leur place es dans la censure de Volumnius. Il taxa le Sénat et de lâcheté, le Peuple d'aveuglement, la Cout w de dissolution, & les gens de guerre de mole lesse. Il n'y eut rien de sacré pour la rage de sa » langue : les Dames les plus prudes furent accun stes par lui de dissimulation; les Sacrificareurs » de flatterie, & jusqu'aux Vestales entrerent dans r un si sévere examen. » Quoi! lui dit Ovide, ce sont là des fruits de

cetté sagesse que vous prosesses? La médisance, n le désaut de respect, & le mépris du prochain, so sont les sondemens sur lesquels vous avez étasobli ce sameux tière de sagesse; & pour être raise sonnable à votre manière, il faut taxer tout se
se monde de solie?

S Qui donc est sage à votre avis? Moi, reprin b gravement Volumnius, qui délivré des engage-» mens du monde, trouve en moi seul mon repos » & ma félicité. Hé! vous appellez un vrai repos, » poursuivit Ovide, ce chagrin que vous venez » d'étaler contre les hommes; l'humeur sarvri-» que dont vous êtes dévoré, qui vous peint l'Univers fous des formes hideuses, & qui sur le » prétexte d'une cenfure inutile, vous aixere ni » cessamment contre le genre humain? Non, Volumnius, vous n'êtes point tranquilleg. a vous n'êtes qu'aveugle; la confiance que vous p avez en vorre sagesse, est une superbe plus bla » mable, que celle dont vous accusez les Mon-» dains; & les tendres plaisirs dont vous vous dé-» clarez le persécuteur, n'ont point d'effets si » dangereux, que les échappées de votre censo fure of the

Il faut, Madame, que je vous dise encore deals mots d'Ovide dans son lle de Tomes. A peine y étoit-il arrivé, qu'une jeune Romaine, amousent se de lui d'après ses écries, sent angmenter à la vue une passion que son esprie lui avoit inspirée. Cette Rômaine donne, à propos de la séte desson pere, un Concert charihant sur l'eau: il lui par rut plaisant de garder le secret, & d'attribuer ce divertissement à Ovide. Tour le monde lui en se compliment; & les choses sureun poussées si loing qu'Ovide dui s'en étoit désendu d'abord, se sau cha sérieusement, & répondit qu'un galant homme ne sousseur pas qu'on lui attribuat des sètes qu'il n'avoit jamais en desseur de donner.

Rappellez-vons cerre scène du galant Jardinien, où l'on attribue à l'un des deux Begues les dans les & les sérénades que donne en seus et l'Amain de guife; & vous imaginerez comme moi, que l'Anteur en a pu prendre l'idée dans les Exilés de Madame de Villedieu.

Je crois aussi que les Désordres de l'Amour ont fourni l'intrigue d'une Piece intitulée le Caprice ; mise au Théâtre il y a quelques années. Mlle de Châreau-neuf, furieuse contre Madame de Sauve, engage le Roi de Navarre, qui lui faisoir la cour de jouer l'Amoureux de cette Dame de Sauve, de la rendre fensible, & de la quitter ensuite aux yeux de toute la Cour. Le Roi de Navarre se prête à cette petite méchanceré, voit assidûment Madame de Sauve, en devient réellement amoureux, & rend Mademoiselle de Château-neuf dupe de son stratagême. Telle est l'intrigue & le dénoûment de la Comédie du Caprice.

- Sur la parole de Madame de Villedieu, n'allez pas croire, Madame, qu'Ovide ait eû dans l'Isle de Tomes les avantures qu'elle raconte : lisez ses Tristes; & yous y verrenun malheureux, victime de la fureur d'Auguste, abandonné à lui-même Riprivé de la consolation d'entrevoir seulement l'ombre d'un Romain.

٠.

rail,

Memoi- Je ne vous dirai rien des Mémoires du Sérail, res du Ser-qui suivent les Exiles. Un Sultan jaloux, & trèssmoureux d'une Sulranne qui lui préfere un rival qu'elle adore, & qui se déguise de toutes manieres pour la voir : ce même rival découvert & immolé; tout rela foiblement écrit, vous toucheroit peu. -1.: L'intrigue & le dénoument des nouvelles Af-

Nouvel-feseques m'ont paru plus intéressans. Un Seiles Afrigneur françois, à qui Madame de Villedieu donquaines, ne le pom d'Albirond, accusé de s'être battu en

duel, se trouve obligé de sortir du Royaume, & des'éloigner d'une femme qu'il adoroit : elle s'ap-

pelloit Uranie. Albirond, après plusieurs voyages, arrive à Livourne, & s'embarque pour Tunis avec un ancien ami qu'il rencontre : c'étoit Mahemet, Général de l'Armée navale de Tunis. Tous les deux s'étoient autrefois confiés mutuellement les secrets de leurs cœurs; & Albirond protesta de nouveau, qu'il avoit toujours la même passion pour Uranie. » Hélas! dit Mahemet, j'ai depuis » peu une Esclave Chrétienne, plus belle que tout » ce que vous avez vu; j'en suis amoureux à la fu-» reur; mais je ne puis réussir à m'en faire aimer, » quoique j'aie poussé les choses jusqu'à lui pro-» poser de me faire Chrétien, & d'aller vivre » avec elle dans l'endroit du monde qu'elle choi-» sira. Je me suis avisé que si je vous introduisois » auprès d'elle, sous le titre d'un de ces hommes » de votre loi, qui viennent ici racheter les Efo claves, vous pourriez la blâmer de ce qu'elle » prend si peu de soin de la conversion d'un Ma-» hométan ».

Ils arrivent; le projet s'exécute; mais quelle fut la surprise d'Albirond, lorsqu'il vit que cette esclave à qui Mahemet donnoit le nom de Rachema, étoit Uranie. Cependant il fallut se contraindre, & parler en faveur de Mahemet, devant Mahemet même. Uranie croyoit avoir à se plaindre d'Albirond; elle avoit sçu qu'en passant par Gênes, il avoit eu, ou du moins paru avoir une soiblesse pour une Génoise qui étoit amoureuse de lui au point d'en perdre la raison. Cependant Albirond, malgré le personnage qu'il étoit obligé de jouer, trouva moyen de détromper Uranie sur sa prétendue insidélité; & tous les deux songerent au moyen de se réunir, sans manquer à la bonne soi & à l'amitié qu'ils devoient à Mahé-

met. Les choses en étoient là, lorsque l'on proposa à Albirond un rendez-vous très-secret dans une Grotte du ferrail. Albirond qui crut qu'Uranie elle-même demandoit ce rendez-vous, y vole; mais qu'y trouve-t-il? cette Génoise dont je vous ai parlé. Albirond est conduit par une route fort obscure dans un cabinet de rocaille, où il se sentit tendrement serrer. Il répondit à ces obligeantes caresses avec un transport digne de son amour. Mais son premier trouble étant un peu dissipé, il s'apperçut que ces bras n'étoient pas ceux de Rachema. Il s'en démêla avec une brusquerie qui ne lui étoit pas naturelle; & tournant les yeux de tous côtés : » que cherches-tu, lui dit » la femme qu'il venoit de repousser; ne croyois-» tu point que je fusse ton Uranie. Qui peut vous » avoir conduite ici, Madame, reprit Albirond? » Le même courroux des astres, dit-elle, qui au » mépris de mes premiers engagemens, te don-» na trop de charmes pour mes yeux. Je ne pus » t'en cacher les effets : ce que tu me dis deta pas-» sion pour Uranie, ne me guérit point; & ton » départ ne me rendit que plus folle. Quelques » lettres adressées à Gênes, & qui me tomberent » entre les mains, m'apprirent que ton Uranie » se marioit. J'espérai profiter de cette conjonc-» ture; & je m'embarquai, pour te suivre en Es-» pagne. J'ai été prise par des Corsaires qui cou-» roient nos Côtes, & renfermée dans ce lerrail. Elle raconte ensuite comment d'une fenêtre elle apperçut son Amant, & trouva moyen de lui donner un rendez-vous. Parun hazard très-lingulier, Rachema en fut instruite; elle avoit même été préiente aux premieres marques d'amour qu'il temoigna dans la Grotte à la Génoise qui l'attendoit;

de dépit elle s'évanouit; ses semmes l'emporterent; & elle ne sur pas témoin du reste. Quelques jours après elle donna un rendez-vous à Albirond dans cette même Grotte; & cet Amant sidele lui répéta tout ce que l'amour peut dire de plus tendre, » Oses-tu bien, ingrat, reprit-elle, » me parler ici dans ces termes? Cette Grotte où » j'ai voulu exprès t'entretenir, ne te reproche» t-elle point ton audace; & peux-tu me voir dans » un lieu si semblable à celui où tu m'as trabie? » Tourne les yeux sur ce que tu vois de rompu à » cette rocaille; & songe que les miens y étoient » sixement attachés, quand tu recevois si amou-

» reusement les caresses de la Génoise ».

Ce reproche donne lieu à une explication qui réconcilieles deux Amans. Ils projettent un enlévement. La Gênoise en est instruite, & découvre ce deslein à Mahémet qui, dans le même tems, furprend une lettre d'Albirond. Il fait garder le ferrail, & attend Albirond qui ne sçachant point que son secret est découvert, va le trouver comme à son ordinaire. » Traître, lui dit ce Turc, viens-tu » faire un nouvel essai de tesperfidies; & ne sont-» elles pas comblées par l'attentat que tu commets sur ma personne en celle de Rachema? Je p ne suis ni traître ni téméraire, dit sierement » Albirond; les apparences vous trompent; & » quand vous les aurez pénétrées, vous avouerez » que c'est vous, & non pas moi, qui manquez aux » devoirs de notre amitié. Quoi!s'écria Mahé-» met, en tirant un papier de sa poche, ce billet » n'est pas de toi? Tu n'y parles pas d'enlever Ra-» chema? & tu peux former ce deffein sans etro » le plus ingrat de tous les hommes? Hélas! je t'ai. e moi-même introduit dans mon serrail; je t'ak

MADAME DE VILLEDIES!

» confié des desseins dont dépendent ma fortune » & ma vie. Je prétendois te rendre le compa-» gnon de ma fuite; & c'eût été dans tes seules 3 mains, que j'eusse déposé Rachema pour la me-» ner où j'aurois dû la joindre. Cruel! cet excès de » confiance ne t'a-t-il point fait de pitié; & as-tu » bien pû trahir si lâchement un ami? J'avoue » que les charmes de Rachema sont puissans; mais » n'avois-tu rien à leur opposer? Les marques » de tendresse que tu avois reçues de moi, n'ont-» elles pû balancer l'impression d'une premiere » vue? Et l'estime que nous nous étions si solem-» nellement promise, n'étoit-elle point assez sa-» crée pour mériter quelque sacrifice? Faites-» lui-en donc, puisque vous l'en trouvez si digne, » interrompit Albirond; ce n'est point moi qui » vous enleve le cœur de votre Maîtresse; c'est » vous qui voulez m'arracher celui de la mienne. » Je n'ai point attenté sur vos droits; c'est vous » qui, au mépris de notre amitié, entreprenez de w détruire les miens; qui fans respect pour des de-» voirs que vous reconnoissez si sacrés, adressez » vos vœux au seul objet à qui je puis en offrir; » qui pour satisfaire une passion, plongez un poi-» gnard dans le fein du plus parfait de vos amis ; » & en un mot, votre Rachema n'est autre que mon » Uranie ».

» Mahémet tressaillit à ce mot; & reculant deux pas, Uranie & Rachema ne sont qu'une même personne, dit-il tout surpris? Non, pour-suivit Albirond; & c'est une vérité dont il est aisé de vous donner des preuves. Quoi! reprit le Turc, c'étoit Uranie que je te menois voir, quand je t'introduiss dans la chambre de Rachema? C'étoit à l'Amant de cette fille, que je

» confiois les desseins de mon amour; & c'étoir » comme mon rival, que tu combattois la vio-» lence de mes désirs? Oui, Mahémet, répondit » Albirond, je suis & je sus toujours ton rival; & » c'est en cette qualité que j'ai reçu ta consian-» ce. Examine quel usage j'en ai fait. Je t'ai vû » le tyran de ma Maîtresse; je t'ai entendu lui » parler d'amour en ma présence; je t'ai vû prêt » àme la ravir par un effet de son choix, & résolu » d'employer la violence au défaut de son consen-» tement. Qu'ai-je fair pour m'opposer à ces des-» seins? Ai-je emprunté le secours du fer ou du » poison? Ai-je employé d'autres armes queles » foupirs & les remontrances? Ingrat ami, n'est-» ce pas là respecter les loix de notre amitié? Vos » reproches sont-ils justes; & n'est-ce pas vous » qui devez les attendre de moi »?

Mahémet étoit si surpris & si troublé, qu'à peine il entendoit les paroles d'Albirond; il se promenoit à grands pas dans la chambre; & son excellent naturel faifant d'abord ses fonctions, il fut prêt de tendre les bras à son ami, & de lui promettre tout ce qu'une parfaite amitié peut exiger d'un bon cœur ; mais son amour surmontant ces mouvemens: » tu me payeras, s'écria-t-il, les » obstacles que tu m'as fair trouver dans le cœur. ø de Rachema. Je n'en ai pas reçu un dédain, que » tu n'ayes fait naître; je n'ai pas senti un tourment, que tu ne m'ayes causé; ta mort m'en » vengera; & si je ne puis avoir le plaisir de vain-» cre les rigueurs d'une ingrate, je n'aurai pas au » moins le défespoir de voir un rival jouir de cé » qu'on me refuse ».

En disant cela il voulut faire saisir Albirond; mais il ne sut pas assez prompt; & son rival se

sauva dans un vaisseau françois, qui par ha≠ zard venoit d'arriver à la Rade. Mahémet plus furieux encore, va dans le moment même trouver Rachema, dans le dessein de lui arracher par violence, des faveurs qu'elle lui refusoit; mais ses larmes le toucherent & le rendirent confus. Uranie s'en apperçut; & voulant profiter de ce favorable retour »: de quoi m'accusez-vous, dit-» elle; & par quelle injureai-je mérité votre ven-» geance? Si je vous avois aimé, & qu'infidelle » à cet amour, j'écoutasse les vœux d'un autre s Amant, vous auriez raison de vous plaindre » de moi; mais vous connoissois-je quand Albi-» rond m'a rendu sensible à ses désirs? Vous me » demandez que je le sois aux vôtres; puis-je dis-» poser de mon cœur comme il me plaît? Et pen-» sez-vous que si j'en étois si fort la maîtresse, je » ne l'eusse pas empêché d'être charmé? Oui, Sei-» gneur, j'aurois usé de cette puissance pour con-» server ma liberté. L'amour, quoi qu'on nous s dise, n'eut jamais tant de charmes, qu'une » tranquille indifférence; il ne donne que des » plaisirs inquiers; c'est une source inépuisable s de craintes & de soupçons; & telle est sa fata-" lité, qu'il ne peut cesser d'avoir ce caractere, » sans cesser d'être un amour parfait. Jugez de » ses effets & de lui, par votre expérience; qu'é-" tiez-vous avant qu'il eût changé votre naturel? vous ériez le miracle de l'Empire Ottoman; vous aviez corrigé vos loix de ce qu'elles ont » d'injuste; & vos victoires sur vos désirs étoient » plus fameuses chez les gens vertueux, que celles » des Amurats & des Bajazets chez les peuples qua » composent leur Monarchie. Que sont devenus n ces nobles sentimens? Vous étouffez la pitié na» turelle aux belles ames, pour sarisfaire des dé-» sirs effrénés: vous voulez tyranniquement usur-» per un cœur qui fait toute la félicité du meil-» leur de vos amis; & fans vous faire ni indul-» gence ni respect pour un amour si constant & » fi tendre, vous voulez rompre une union que » les astres & la foi ont cimentée. Cruelle! s'é-» cria Mahémet, pourquoi rappellez-vous cet » amour dans ma mémoire? Je tâchois à l'ou-" blier; & plus sensible à vos larmes qu'à mes » propres douleurs, j'allois peut-être les essuyer ux dépens de toute ma joie. Mais vous rani-» mez ma jalousie; & vous me faites souvenir o que si je vous rendois à vous-même, ce seroit » pour enrichir un rival. Il mourra ce perfide, » qui vous rend si rebelle à ma passion. Votre per-» sonne m'est sacrée; & je vous engage ma paro-» le de ne vous attaquer jamais que par mont » amour & par mes services. Mais je tournerai » contre le traître Albirond, des fureurs qui sont m impuissantes contre vous; & plein de trois ou » quatre passions qui me dévorent, il faut que la » satisfaction de l'une m'aide à supporter la vio-» lence des autres ».

Il la quitta en achevant ces paroles; & il méditoit sa vengeance, lorsqu'il fut attaqué par dix ou douze hommes armés. Albirond qui, avec les gens du vaisseau françois, venoit délivrer Uranie, voit Mahémet baigné dans son sang, renverse tout ce qui s'oppose à son passage, & sauve son sival des mains de ses ennemis. » Quoi! s'écria » Mahémet, en reconnoissant son libérateur; » quoi! c'est vous qui pendant que je tiens votre » Maîtresse captive, & que je forme des dessens » contre votre vie, venez si vaillamment désen-

» dre la mienne »? Mahémet fut si touché de cette action, qu'il oublia l'amour qu'il avoit pour Uranie, & la rendit à Albirond.

Je vous ai cité au hazard, Madame, quelques morceaux de cetre histoire, qui, à quelques

négligences près, est assez bien écrite.

galantes.

Les Annales Galantes sont composées de dif-Annales férents morceaux, tels que l'histoire du Prince Raymond & da Comte de Toulouse; la querelle des Guelphes & des Gibelins; le mariage de Henri VI avec une Religieuse; les amours de Jacques Roi d'Arragon; la destruction des Fraticelles ou Frérots.

des Fraticelles.

Cette derniere histoire, dit Madame de Ville-Histoire dieu, est tirée de tant d'Auteurs fameux, & rapportée dans un si grand nombre d'Abrégés, de Mémoires & de Manuscrits, qu'il faudroit beaucoup écrire, pour citer toutes les autorités. Les galanteries devenues trop publiques à Rome, furent interrompues par les maris, qui veillerent leurs femmes de plus près, & redoublerent le nombre des espions. Les jeunes gens ne sçachant plus comment s'y prendre, résolurent de traiter l'amour à la sourdine, & de sauver les apparences qui effarouchoient les époux. Ils affecterent donc de vivre dans la retraite; ils étudierent un extérieur mortifié; & formant un nouvel ordre de Religieux, sous le nom de Fraticelles ou Frérots, ils furent bientôt si révérés, que l'on ne parloit plus d'eux, que comme de nouveaux Anachoretes. Les maris même, séduirs par les apparences, envoyerent leurs femmes les voir, les consulter, & les exhorterent à profiter des sages, remontrances que leur feroient les nouveaux Re--ligieux; car pour établir leur domination, ils ne prêcherent

prècherent que la fidélité conjugale, & l'obéiffance des femmes envers leurs maris. Un ordre si bien imaginé, ne devoit pas être sans constitutions: celles d'un Saint sameux dans l'Eglise, surent proposées aux Freres Ignorans, & observées par eux avec beaucoup de rigueur; mais les Freres Privilégiés composerent une regle particuliere, dont voici quelques fragmens.

» Le jeune homme appellé à la vocation de la vie fraricellite, s'éprouvera premiérement luis même sur le secret & sur la mortification extérieure : puis ayant été livré à une seconde épreuve, entre les mains du Fraticelle chois pour cet office, il sera reçu dans la Communauté se secrette, aux conditions ci-après déduites. » L. D'aimer & d'honorer la Dame quilui sera donnée à diriger, comme si elle étoit la chair de sa chair & les os de ses os; car ceux que » l'amour unit, ne sont qu'une ame, divisée en

* deux corps.

» II. Il conservera l'honneur de cette semme

» par toutes les voies possibles, licites, ou illi
» cites; naturelles, ou contre nature; car le

» premier de ses devoirs, est de sauver les ap
» parences contraires à la réputation de sa Com
» munauté.

» III. Il entretiendra une union parfaite entre la femme & le mari; ensorte que la confiance de l'époux assure la félicité de l'Amant;
la prudence est le fondement solide d'un
commerce amoureux; & le cœur d'une femme est assez vaste, pour contenir un amour
permis & un amour désendu, sans que l'un
membarrasse l'autre.

» IV. Il ne prononcera jamais le mot d'amous Teme II.

34 MADAME DE VILLEDIE 🕏

» en public, si ce n'est sous l'apparence de l'amour; » divin. Le secret est le sel d'une intrigue; & c'est un sacrilege digné de mort, que de faire part des mysteres amoureux aux gens indissé-» rens.

"V. Il aura toujours deux langues dans la bouche comme le soussieur de la Fable : il faura écrire de deux caracteres dissérens, &c., de deux stiles opposés; ensorte que de la mê, me main, dont il trace un point de méditation aux jeunes freres, il puisse tracer un madrigal à sa Maîtresse.

» VI. Il étudiera incessamment tous les mouvemens de son visage, & le changera comme » s'il se démontoit : car les yeux dont on reparde la Maîtresse, ne doivent être pris que » pour elle; & il en faut de baissés vers la terte, » ou de tendus vers le Ciel, pour tout le restadu monde ».

Le nombre des pénitentes augmenteit ; & if fallur augmenter celui des Freres privilégies : mais les revenus de la Communauté étoient bornés ; & l'on jetra les yeux sur quelques Dames des plus riches & des plus illustres de Rome, afin de tirer d'elles des secours nécessaires pour soutenir cette augmentation. Hortense ; sœur thu Pape Boniface VIII, qui occupoit alors le Saint-Siège, sur la prémiere sur qui les Frères dressernt leurs intentions : une pénitente très-liée avec elle, se chargea de lus en parlers & Hortense consente à avoir une conserence avec le Supérieur.

Le supprime une partie de cette conversarion; & je passe tout d'un coup à l'endroit où l'Hopotrite leva le masque;

» Il faut qu'un pénitent soumette toutes ses 55 connoissances à celle du dévot personnage qui » le dirige. La soumission aux ordres du Dires-, teur est un saint esclavage, qui ne laisse rien » de libre à celui qui veut être dirigé : il faut » qu'il croie sans voir; qu'il se laisse persuader » sans entendre; qu'il obéisse sans répliquer. » Mais, Madame, plût à la bonté du Ciel, que ,» je pusse réduire en pratique avec vous les pe-» tits enseignemens que je prens la liberté de » vous donner aujourd'hui! Quelle joie extrême respir-ce pour notre Ordre, & pour le moin-» dre des Fraticelles, votre très-respectueux ser-» viteur, que de réduire à la sainte soumission > dont je parle, la grande, l'éclairée, & la toute parfaite Princesse Hortense! Ah! que nous 🤲 édifierions un riche temple à la vertu , fur le of fondement de vos belles indinations; & que » l'accroissement d'une plante fi raré, apporte-» roit de gloire à celui qui seroit assez heureux no pour la cultiver!..... La Princesse voyant -» que le frère étoit en train de causer, le pria de - lui expliquer le fond de sa doctrine. de scais, " lui dit+elle, que vous l'expliquez plus claire-» ment à quelqu'autre personne que vous me » me l'avez prêchée. Le Frete enchanté, crut » qu'Horrense prenoit goût à sa morale; & donm nant un libre cours à ses paroles, il n'eur rien - de caché pour une femme dont il de regardoit 33 déjà comine le Directeur. Il s'étendit d'abord 🛎 fur la riccessité & les avantages de l'Amoure; - puis par un retour sur hui-même & fur son Drdre, il montà : esti-il riezrau monde de pao reil à mi Roligieux, pour recevoir parfaite.

6 MADAME DE VILLEDIEU.

» ment les impressions de l'amour? C'est cette » disposition physique & morale, qui peuple le -» Ciel de Saints depuis si long-tems; car le » Religieux se trouvant ce désir naturel d'aimer, 🤝 que chacun apporte en venant au monde, ce » desir n'étant point traversé par l'ambition, par la .» Vengeance, & par tant d'autres passions qui trou-» blentle cœur des mondains, il aime de toute sa - » force, de toute fon ame, de toute fon application; mais comme parmi les animaux il y en a qui .» sont propres à la course; & d'autres à la charo ge; parmi les Religieux, les uns sont propres -n à aimer d'une espece d'amour, & les autres :» d'une autre. Le Religieux destiné à aimer » Dieu, abandonne son cœurià l'amour divin 3 :». & voilà ce qui fait tant de Martyrs & tant de confesseurs. Le Religieux qui n'est pas prévenu d'une inclination si violente envers le - Ciel , s'élève au Créateur par la contemplame tion de la créature; & voilà ce qui compose in la vocation des Fraticelles. Nous aimons Dien so de tour notre cœur; mais nous l'aimons ré-.» pandu dans les choses d'ici-bas. Les commo-· dités de la vie nous font adorer sa bonté : so. votre beauté, Madame, poursuivit le Frere, men regardant Hortense avec beaucoup d'amour, me fart adorer sa toure-puissance: na quand je vois le charme qu'il a répandu fuc : n vorre personne, & dans vos actions, je comprends qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse vous ; » avou créée le parfaite ; & rementant ainli au in principe trernel de routes choses, par des et--m fets naturels qui en sont émenés, je jouis, -p pour ainsi dire, des délices du Ciel, & des

» plaisirs de la terre en même tems; mon cœur. » se partage entre l'amour divin, & l'amour

profane sans sacrilege ».

Il falloit, Madame, que la Princesse eût autant d'envie qu'elle en avoit, de connoître à fond toutes les pratiques intérieures des Fraticelles, pour en demander davantage : ce discours lui devoir suffire; mais lorsque l'on veut détruire des hypocrites, on ne sauroit avoir des: preuves trop claires. Les Fraticelles avoient pour protecteur un Seigneur Romain qu'il falloit convaincre de leur fourberie. La chose n'étoit pas aisée, tant il étoit prévenu en faveur de cet Ordre. On ménagea un rendez-vous entre le supérieur & la Princesse Hortense, qui eut d'abord quelque peine à se prêter à ce qu'on exigeoit d'elle. Mais le desir de démasquer ces hypocrites aux yeux de leur Protecteur, la fit consentir à tout ce qu'on voulut. Elle engagea, le Supérieur à se rendre chez elle; & l'on fit cacher le Seigneur Romain dans un cabinet voisin. Il fut décidé que le Caffard viendroit en habit de Matrone, tant parce que cet habillement marquoit mieux la débauche du Frere, que par un reste de respect pour l'habit Religieux. Le Frere fit quelques difficultés, & auroit desiré que la Princesse se fût rendue à son Couvent; mais elle prétexta un mal de jambes qui l'empêchoit de sortir. Elle fe tint dans son lit; & lorsqu'elle vit arriver. le Supérieur, » Eh bien, mon Frere, lui dir-elle. » d'un air engageant, que direz-vous de la ten-» dresse que je vous rémoigne? N'avouerez-vous. n pas qu'elle est extrême, après ce qu'elle me n force à faire pour vous? Madame, lui dit le

» Frere, en s'inclinant respectueusement, je » n'attendois pas moins d'une personne toute » divine comme vous l'êtes, qu'une bonté infi-» nie; mais s'il est permis à votre plus zélé ser-» viteur, de vous déclarer des vérités que vous ne savez peut-être pas, vous n'êtes pas la seule » Dame qui a eu de ces sortes de bontés pour » lui. Celles qui l'ont favorisé ne tenoient pas » le rang que vous tenez, & n'étoient pas si » parfaites que vous l'êtes; mais elles n'étoient » pas sans mérite; & les charmes de leurs per-» sonnes auroient pu faire la félicité des Cour-» tisans les plus accomplis. Soit constellation, » soit quelque mérite dont j'oserois me vanter, » il ne m'échappe guère de personne que je juge » digne d'être retenue. Comment faites vous » donc pour les gagner, interrompit Hortense? » car, pour moi, je me suis rendue à vos soins, » & aux marques de votre amour; mais il n'est » pas possible que vous fassiez pour chaque » femme de Rome en particulier, ce que vous » avez fait pour moi : le loisir de votre vie n'y » suffiroit pas. Aussi est-il vrai, Madame, reprit » le Frere, que nous ne traitons pas tout le » monde comme nous avons traité la grande, s l'incomparable Princesse Hortense: mais, » Madame, ces petits secrets de notre Commu-» nauté pourroient se remettre à un autre tems. " Non, mon Frere, reprit la Princesse, qui 24 voyoit bien où il en vouloit venir; apprenez-» moi de grace toutes les ruses dont vous vous » servez; les mesures que vous gardez avec les maris; les surerés que vous prenez contre la » légereté & l'indiscrétion naturelle de la plus » grande partie de notre sexe? J'ai un desir ex-

a reme de sçavoir toutes ces choses; & vous ne » fçauriez jamais me donner une marque d'amour qui me soit plus agréable, que cet effet » de votre confiance. Il fallut que le Frere obéît » à ces ordres, quelque peine que cette obéif-» sance lui causat. Madame, lui dit-il, notre » maxime générale, c'est de guérir les Dames » des erreurs du Christianisme, & de leur ôter » la crainte de perdre leur réputation, par une » réflexion sur l'intérêt que nous avons à la con-» server : qu'on ôte à toutes les femmes ces » deux considérations de Dieu & de leur hon-» neur, il n'y en a guère sur la terre, qui ne » se resolût, sans peine, à faire l'amour; & » quand nous en trouvons de plus difficiles, » nous nous servons de moyens plus délicats. » Alors le Frère poullant sa confiance jusqu'aux » particularités les plus secrettes de leurs ma-» ximes galantes, il n'y eut maniere ingénieuse » de donner un billet, dont il n'apprît un nou-» vel usage à la Princesse; présent de bigot dont il n'enseignât l'art de le convertir en présent » de galancerie; couleurs de piété qu'il n'appli-» quât à la débauche; & passant du dénombre-» ment des expédiens au dénombrement des » personnes sur lesquelles ils avoient aequis de » l'autorité, il mit la femme du témoin secret » de la converfacion, en tête des plus zélées de » leur Communauté. A ce nom la Princesse six » um cri. Yous voilà bien surprise, Madame » lui dit froidement le Frere: croyez-vous cette » Dance une vestale, que vous faires un si-» grandrori en entendant son nom? Certes elle, naus a donné beaucoup moins de peine, que, " touges les aucres; elle se plaignoir des tien

» deurs d'un vieux mari ; & nous l'avons pont » vue d'un Directeur qui tâche de la consoler. » De grace, mon Frere, dit la Princesse, cessez » ce discours ; il me fait frémir : vous ne dites » point vrai ; vous vous vantez de choses que » vous n'avez jamais faites : cette Dame est » fage; & je regarde comme une offense mor-» telle envers Dieu, celle que je vous donne » occasion de faire. Ce retour ne plut pas au » Frere ; & il voulut en prévenir la fuite. Laif-» sons, Madame, dit-il à la Princesse, laissons » le bon Dieu sur nos Autels, & dans le cœur, » de ses Elus; & ne le mêlons point dans les » mysteres amoureux. Il alloit perdre tout le respect pour Hortense; mais le témoin caché " ne pouvant supporter l'audace du Frere plus » long-tems, sortit du cabinet, & le saisissant " inopinément : ah! Frere indigne, lui dit-il, » c'est donc ainsi que vous faires pratiquer aux " Dames de Rome, la vertu que vous enseib gnez à leurs maris. Le Frere fut si surpris, s qu'il demeura comme s'il eût été frappé de la » foudre : il ouvroit les yeux sans croire voir ce po qu'il voyoit ; un tremblement universel le " faisit ; les jambes & la voix lui manquerent ; » & ne pouvant ni dire un mot pour sa défense, » ni faire le moindre effort, pour effayer de le " sauver, il se laissa traîner comme un homme » immobile, dans une chambre prochaine, où s il fut gardé soigneusement jusques à l'heure » où l'on pouvoit venir le chercher. Pendant ni qu'il s'abandonnoit à son chagrin, avec des » transports de rage, qui tenoient moins de » l'homme que de la brute, Hortense & le mari en question allerent trouver le Pape ; &

🔅 le Frere fur mandé au même instant pour ve-» nir rendre compte de sa doctrine & de ses » mœurs. Il supplia les envoyés du Pape, de » l'air le plus soumis qu'il pût prendre, de lui » permettre d'envoyer chercher un habit de » Moine à son Couvent; mais outre que la dé-» coration de Matrone aggravoit le crime, ils » la trouverent si plaisante, qu'ils voulurent en » régaler Sa Sainteté ».

Le Frere fut interrogé au Tribunal des Audiences; & convaincu de tant d'impiétés & de sacriléges, qu'il fut livré au supplice, quatre jours après sa prise. Sa Secte sut déclarée hérérique, & tous ses Sectateurs excommuniés.

Ainsi finit cette Secte abominable, qui ne se foutint que trop long-tems, puisqu'elle corrompit la plus grande partie des Dames Romaines.

Il est inutile de faire remarquer la ressemblance parfaite de la conversation du Supérieur, avec celle du Tartusse, dans la Comédie de Mo-Here, imitée par Madame de Villedieu.

Les Galanteries Grenadines ne sont autre Les Galanchose qu'un assemblage d'historiettes pleines teries Grede descriptions, & mêlées de merveilleux. Des nadines. Amans déguisés en Esclaves, pour jouir du seul plaisir qui leur étoit permis, celui de voir leurs Maîtresses; des Amans siers, qui piquent l'amour propre de leurs Amantes, & obtiennent en affectant de l'indifférence, un aveu qu'ils déurent; voilà ce que c'est à-peu-près, que l'ouvrage dont je parle. Les avantures d'Alcidamie viennent après. C'est peu de chose que ces avan-

42. MADAME DE VILLEDIES.

tures, ainh qu'une dissertation sur les vers libres? qui les termine.

Personne n'est assez fort, pour résister à son instinct; c'est ce que Madame de Villedieu a vouluprouver dans ses Amours des grands hommes. Amours L'histoire des amours de Solon, est ingénieuse-

bommes.

des grands ment conduite; & le contraste de Thalès avec co-Héros de la Piéce, produit de l'effet. Vous sçavez, Madame, que Solon, l'un des sept Sages de la Grece, & Législateur des Athéniens, abolit les Loix séveres de Dracon, & en publia de plus douces. Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il n'avoit point fait de Loi contre les Parricides? C'est, répondit-il, parce que je ne croyois pas qu'il pût y en avoir. C'étoit ce même Solon, qui disoit que les Loix ressembloient aux toiles d'araignées qui n'arrêtent que les mouches, parce qu'on ne punit que les petits, & que les grands se sauvent par leur crédit.

> Ce Solon & respectable & si respecté, conçut, selon Madame de Villedieu, la passion la plus violente pour Orgines qu'il avoit vue à Salamine, Ville que les Athéniens venoient de foumettre à leur domination. Je ne vous dirai point que cette Orgines fut perdue long-tems pour Solon; que Pisistrare la vie & en devint amoureux; que cette femme qui aimoit Solon, & qui sçavoit que Pilistrate le reverroit bientôt, lui mit au doigt un diamant que Solon même lui avoit donné, afin que Solon le voyant au doigt de ce même Picistrate, il pût découvrir où elle étoit, & venir la reprendre. Solon en effet vit le diamant, devint jalour, & ctur qu'il étoit trahipar la Maîtresse. Ses doutes furent bientor

éclaircis. Pisstrate part d'Athènes résolu d'enlever Orgines: mais Orgines plus adroite que lui, substitue à sa place une de ses amies. Les choses en étoient là, lorsque Thalès, surnommé le Milésien, & l'un des plus Sages de la Grece, vint trouver Solon.

" Les habitans de l'Isle de Co lui avoient " envoyé un trépié d'or, pêché dans leur Isle, ", qu'on prétend qu'Hélene, en retournant de "Troye, avoit jetté dans cet endroit, & " qu'un Oracle de Piria la Prophétesse desti-" noit au plus sage des Grecs. Le modeste Tha-,, lès ne croyant pas mériter ce premier rang, " l'avoit déféré à Solon, & venoit le préparer », à recevoir ce présent, qu'on devoit lui faire ,, le lendemain. Hélas! s'écria Solon, que le », cœur de l'homme est un étrange labyrinthe! , Nul n'en démêle les détours, mon cher Tha-2) lès; & tel croit être un Philosophe aussi con-" sommé dans la pratique de sa science, que , dans ses préceptes, qui sortiroit bientôt de , cette erreur, si les yeux étoient aussi véritablement les fenêtres de l'ame, qu'ils n'en sont que le masque. Alors Solon découvrit à Thales fon amour, & routes les circonstances " qui l'accompagnoient. ,, Jugez, ajouta-t-il, si je mérite ce trépié

", mystérieux que les Dieux destinent au plus ", fage des hommes. Deux ou trois passions ", étolentes déchirent mon cœur. J'aime Orgines ", autant qu'on peut aimer : je hais Pisistrate de ", toute ma haine ; je suis jaloux & désespéré ; ", & dans les transports de ma sureur , je ne ", sais si je ne serois point capable des mêmes " contre ce que je hais ".

Après quelques discussions de part & d'autre, les deux Sages conclurent que les Dieux seuls pouvoient se vanter d'être parsaits, & qu'il falloit consacrer le trépied à quesque Divinité; ils l'envoyerent à Thêbes, dans le Temple que les habitans avoient fait bâtir en l'honneur d'Apollon.

lon, furnommé l'Isménien.

Cette conversation finissoit, lorsque l'on vint remettre à Solon une lettre de la part d'Orgines. (Il ne l'avoit point encore retrouvée). Il ne put contenir sa joie, & la témoigna par les transports les plus vifs. Thalès qui jusqu'ici avoit été. très-modéré, s'emporta contre son ami, & lui reprocha fa foiblesse. "Ah! de grace, mon cher " Thalès, répondit Solon, ne troublez point " ma joie par des réflexions inutiles : ce n'est , plus le Solon que la Grece renomme, qui , vous parle dans ce moment; c'est un ami lin-" cere qui se montre sans étude à son ami.... "D'ailleurs qu'appellez-vous la véritable sa-,, gesse, si ce n'est l'arr de se rendre heureux ? " Est-ce en autrui que réside notre félicité? Et, " n'est-ce pas l'impression de la joie ou de la ,, douleur que nous sentons, qui fait nos plai-" sirs ou nos peines? Croyez-moi, Thalès, les " hommes penseront de nous ce qui leur plaira; s ce ne sont point leurs opinions qui font notre bonheur; ce sont les mouvemens naturels ,, de notre ame ,..

On vient annoncer à Solon, que Pilistrate enlève Orgines: notre Sage au désespoir court en demander des nouvelles; personne ne peut 'hui en donner; & il revient chez lui, furieux:

" Ah! voilà donc, dit-il à Thalès, ce que fert

" à la félicité des hommes cette fagesse tant

" vantée. Si je n'avois point cette réputation de

" fage que je mérite si peu, j'aurois enlevé ma

" Maîtresse des mains de mon rival; elle m'ap
" partient avant qu'il la connût... Cependant,

" parce que je passe pour fage, & que je dois à

" ce titre de grands ménagemens, je suis privé

" d'Orgines; & mon rival la posséde tranquil
" lement ".

Il en étoit au plus fort de sa douleur, lors qu'Orgines, qui, comme je l'ai dit, avoit substitué son amie à sa place, arrive. & se précipite dans ses bras; le chagrin disparut bientôt; & la sérénité brilla sur le front de Solon.

Il n'est point de bonheur sans mélange: à la fin du jour Solon apprend de la bouche même de Thalès, que sa fille venoit d'être enlevée de l'Isle où il la faisoit élever: le ravisseur étoit Pissitate; & la fille de Solon n'étoit autre chose que cette; amie qu'Orgines avoit livrée sans la connoître.

Vous avez vû, Madame, dans un des Episodes du Roman de Cirus, que Solon ne faisoir pas élever sa fille à Athênes, parce qu'une horoscope lui annonçoir qu'elle seroir la cause fatale de la servitude de sa Patrie.

55. Est-ce Thalès, reprit Solon, qui m'apprend 55. un des plus grands malheurs que je pouvois 55. craindre, & qui semble n'y prendre aucune 56. part? Je n'en ai que trop pris à ce qui vous 56. à touché jusqu'ici, repartit Thalès; si j'eusse 56. été moins sensible à vos maux, je n'aurois point 16. entretenu de société avec un homme amou", reux. l'aurois rompu avec vous, dès que l'al ,, connu que vous rompiez avec la sagesse qui ", nous unissoit : l'amitié que je vous portois, " m'a fait remoncer à ma sévérité pour vous se-,, courir : je suis demeuré auprès de vous; j'ai souffert que vous m'ayez parlé de votre pas-3, sion; & misérable que je suis, il s'en faut ,, peu que votre mal ne soit devenu contagieux: ,, je regardai l'autre jour votre Orgines, avec une attention que je n'avois Jamais eue pour " mes livres. Je ne puis bannir de ma mémoire l'idée enchanteresse que cet objet y a laissé. Je me trouve de l'indulgence pour votre foi-" blesse; elle m'inspire autant d'envie, qu'elle , me donnoit d'horreut & il n'y a pas jus-, qu'aux vapeurs confuses du sommeil, qui ne , conspirent contre mon repos. Athênes, perni-, cieule Athènes, tu no reverras jamais Tha-4 100 خوفرت بالحجاج lès ,,.

Thalès en effet partit sur-le-champ ; & les prières de Selon furent inutiles pour le retenir. Voilà; Madame, deux Sages bien pou mairres de leur cœur. Athènes les croyoit heureux; & leur ame étuit en proie aux mouvemens les plus violents.

Un autre Philosophe va parofire sur la lection c'est le fameux Socrate, que ses vertus, sa Philosophie, & son mariage n'empêcherent pas de conceyoir title vive passon pour Timandre, dous prétexte de former à la sagesse l'ame de cette jeune sille. Il l'avoir rerirée dans une perite maison inaccessible à tous les jours, & puisoir dans les yeux de son écolière tour le seu de l'amour. Timandre cepétidant s'entropét d'une vie si

ttille; mais ne connoillant personne dans Athênes, elle avoit pris son parti, & vivoit dans la folitude avec une vieille astrologue, nommée Aglaonice, que Socrate avoit mise auprès d'elle. Le Sage jouissoit de cette tranquilliré, lors qu'Alcibiade, l'homme à bonnes fortunes de la Grece, découvrit cette intrigue. Curieux de voir la Maîtresse de Socrate, il se déguise en Phrygien, & s'introduit dans la petite Maison. Malheureusement il n'y trouve que l'Astrologue qui lui dit qu'elle est elle-même cette écoliere que Socrate loge chez lui. Alcibiade furieux, mais ne pouvant s'empêcher de rire du mauvais goût de Socrate, sort & tenonce à la poursuite de la vieille, qui de son côté, devient amoureuse d'Alcibiade à la premiere vue, & lui écrit lettres sur lettres. Alcibiade y répond fort lestement. Le nom d'Alcibiade frappoit souvent les oreilles de Timandre; & elle brûloit pour lui en secret, sur le simple récit qu'on lui avoit fait de sa figure & de ses bonnes qualités. Elle forme le projet de lui écrite, & l'exécute. Un esclave chargé de sa lettre, arrive chez Alcibiade qui, ennuyé des mesfages qu'il recevoit de cetre maison, & s'imaginant que celui-ci venoir encore de la part de la vieille, ne se donna pas la peine de fire le biller. Dites à Timandre, que je devine ce que ce billet contient vque mes engagemens avec Socrate ne me persimettent pas d'en avoir avec elle, & que je la isfupplie de mettre fin à ses bontes, pour jamais.s. La véritable Timandre reçur cette réponse avec un dépit mêlé de honte, & résolut de garder le filence: mais la vieille de son côté, faisoit tenir tous les jours un poulet à Alcibiade. Pour mettre fin à ce commerce, Alcibiade hii fir une téponse très-positive; & asin qu'elle lui sût rendue sûrement, il chargea sa nourrice d'y aller elle-même. La nourrice plus houreuse vit Timandre ; & en fit à son retour l'éloge le plus pompeux. Alcibiade qui foupçonna qu'on l'avoit trompé, se racommode avec l'Astrologue; & profitant d'une absence de Socrate, il donne à cette vieille un rendez-vous. Ce n'étoit qu'un prétexte pour l'éloigner de la petite maison. Le fuccès répondit à l'espérance; & tandis que l'Astrologue attendoit Alcibiade avec impatience, il s'entretenoit avec Timandre dont il appaisa la colere, & à laquelle il inspira les mêmes sentimens qu'il avoit pour elle. Socrate arrive, & les surprend: Alcibiade & Timandre ne se déconcertent point, avouent leur amour, & Socrate pour ménager sa réputation, sut obligé de le fouffrir. Ce ne fut cependant pas fans peine: & Madame de Villedieu lui fait dire de très-belles choses à ce sujet.

Si la fagesse & la Philosophie n'ont pu garantir Solon & Socrate des attaques de l'amour, l'ambition & la gloire n'ont pas mieux désendu le cœur de Jules César. Ses intrigues avec Murcie, semme de Pompée; celles de son épouse avec le jeune Claudius sont décrites par Madame de Villedieu. César donne un rendez-vous à Murcie; & dans ce lieu même, il trouve sa semme entre les bras de son jeune Amant.

Seroit-ce dans la Comédie de l'Ecole des Maris de Moliere, que Madame de Villedieu a tiré l'intrigue d'Hortensius avec Martia ? c'est précisément la même chose. Caton est le Sganarelle; Hortensius le Valere, Martia l'Isabelle, & Porcie la Léonore. Martia choisis Caton pour rendre ses lettres amouvenses

Links and governing in

de Hortensius, seignant que c'est de la part de Porcie sa sœur, à laquelle de son côté Hortensius seignoit de prétendre, asin d'avoir la liberté d'êtrestous les jours chez Caton: celui-ci a même la bonné d'examiner si Hortensius dans les spectacles, ne fait point la cour à quelques Dames Romaines; & le soir il en rend compte à sa femme.

Ce que l'histoire des amouts de Bussy d'Amboise avec la Maréchale de S. André offre de plus singulier, c'est la mort subite de cette semme, au moment où cédant aux empressemens & aux caresses de son Amant, elle lui accorde les dernieres saveurs.

Les amours d'Andelot, frere de l'Amiral de Châtillon, avec Mad. d'Aumale & Mad. de Brion, ne présentent rien d'assez intéressant pour yous être racontés. Je vous ai parlé quelque part de l'amour d'Alcibiade pour Aspasie, semme de Périclès: vous avez vû ce Périclès sacrifiant son épouse à son ambition, & n'épargnant rien pour se déshonorer lui-même, en prenant toutes les mesures pour faire aimer son rival: vous le reverrez ici tout différent. Alcibiade voit Aspasse & en devient amoureux ; Périclès s'en apperçoit & le trouve mauvan : il s'en plaint à Socrate ; & celui-ci représente à Alcibiade combien il seroit indigne de lui de vouloir enlever à Périclès : le cœur d'Aspasie. Alcibiade pour mieux réussir dans fon projet, convient avec Socrate qu'il a raison, & lui promet, ainsi qu'à Périclès, d'étouffer sa passion naissante : Périclès rempli de joie, ya conter ce trait à Afpasse, & peint aves les couleurs les plus fortes l'héroisme d'Alcibiade. Aspasse qui aimoit Alcibiade, dissimula Tome II.

MABAME DE VILLEDIEU.

son dépit, & finit par dire à Périclès, qu'elle ne pretendoir plus recevoir Alcibiade chezelle, parce qu'elle craignoit que cet Amant ne s'enflammat de nouveau. Périclès lui représenta que sa conduite étoit injuste, & que le sacrifice d'Alcibiade ne méritoit pas une punition si rigoureuse. Le pauvre Philosophe auroir bien changé de ton, s'il avoit sçu qu'il jouoit le rolle du Sganarelle de Moliere. Cependant Alcibiade trouva le secret de faire sçavoir à Aspasse ses véritables sentimens: Aspasse à cette nouvelle senzit renaître fon amour, & brûloit d'imparience de revoir son Amant: Dorcis sa considente chargée d'éprouver Alcibiade, lui dit un jour : 5, Vous croyez être aimé seul; mais vous avez 🗫 des rivaux ; & fi vous voulez vous trouver ce , soir dans le jardin, je vous ferai voir l'Amane 35 houreux, seul avec Aspasse. 33. Alcibiade futreux le rendit secrettement au lieu du rendez vous. Dorcis le plaça près de la fenêrre d'Aspaz he & by laiffa fort long-tems. Le rival n'arrivoir point, & Alcibiade s'ampatientoit. " Eh bien, w lui dit Dorcis; ne voyez-vous rien? non, reъ pliqua-t-il ; entrez-donc dans l'appartèment o d'Aspasse, & vous le verrez » : Alcibiade obeit; tegarde de tous côtes & re voit qu'Aspalie : deux ou trois mots qu'elle lui dit, font connoître qu'il est lui-même l'Amant aime 3 & sa Joie s'exprime par les transports les plus vits. Li Je finis cette Lettre qui n'est désa que trop dongue; & je réferve pour la suivante, les autres Romans de Madame dé Villedieu , en commengant par l'Histoire d'Asterie; ou Tamériant 🕬

Je iuris, oce. · ·

LETTRE III.

D'Ajazet, Empereur des Turcs, ayant été vaine eu, & fait prisonnier par Tamerlan, Empereur des Tartares, ent pour compagnes de sa disgrace sa femme & sa fille Afterie. La premiere monrut peu de tems après; mais Asterie artira par sa beauté, l'admiration des Tartares. Thémir, file ainé de Tamerlan, fut des premiers à ressentir l'effet de ses charmes. Il avoit un pouvoir absolu sur l'esprit de son pere ; il en avoit abusé jusqu'à bannir de la Cour, par ses mauvais traitemens, Adanaxe, appellé autrement le Prince de Tanais, son jeune frere ; & il avoit exercé mille cruantes contre l'infortuné Bajazet. Il avoit immolé presqu'à fa vue l'ainé & le plus cher de fes fils ; ruiné la famente Ville de Schafte; ticé la Princesse Asterie fa fille, du Palais de Burse, & livré les Etats de ce malheureux Prince à la violence des Tartares. Ces traits, Madame, vous font sufficamment connoître le principal personnage du Roman de Madame de Villedieu. Le Prince Thémir avoit envain temé phisieurs fois de se faire aimer de la belle Asterie; mais n'ayant pas affez de délicatesse pour vouloir l'obtenie d'elle-même, il avoic prié Tamerlan de la demander pour lui à Bajazet. Ce dermier, que ses malheurs n'avoient fait qu'irriter, employoit soute son autorité auprès d'Asterie, pour lui rendre odieux les Tarrares & furtout le fils de leur Empereur. Thémir n'écontant que son caractere seroce, demande la mort de Bajazet, s'il perfifte à lui tefuser sa fille. Déja cont

Afterie ou ' Tamerlan.

est préparé pour son supplice; on le conduit & l'échafaud; il y monte avec intrépidité, lorsque tout-à-coup, le Prince Adanaxe fend la presse, & va porter à Bajazet sa grace qu'il a obtenue de son pere. Thémir apprenant cette nouvelle, frémit de colere; & sa haine redouble contre le Prince de Tanais, qui de son côté se prépare à quitter la Cour une seconde fois. Ce n'étoit pas seulement pour se soustraire à l'animosité de Thésnir; l'amour étoit son principal motif. Ce Prince, dans un séjour qu'il avoit fait à Constantinople où régnoit l'Empereur Paléologue; avoit été charmé de l'extrême beauté d'une jeune personne nommée Neris, dont on ignoroit la naissance & le pays. Andronic, fils de Paléologue, n'avoit pu voir cette belle Etrangere, sans être épris des mêmes charmes; & n'écoutant que sa passion, il avoit voulu l'enlever, malgré l'Empereur. Néris aimoir Adanaxe; mais pour se soustraire aux perl'écutions d'Andronic, elle prit la fuite. Ce Prince Tartare la chercha inutilement dans tous les pays; & ce fut dans le cours de ses voyages, qu'il revintà la Cour de son pere, au moment qu'on aldoit faire mourir Bajazet. Tamerlan ne douta point qu'Adanaxe ne fût très-propre à persuader Bajazet, après le fervice qu'il venoit de lui rendre; & il se pria de lui parler en faveur de Thémir. Quelque répugnance qu'eur le Prince de .Tanais à se charger d'une pareille commission, il y consentit néanmoins; mais ayant reconnu dans la Princesse Asterie, la belle Néris qu'il cherchoit depuis si long-tems, il ne s'occupa plus que de fon propre bonheur. Bajazet mourut sur ces entrefaites; & sa mort laissa la Princesse sa fille plus exposée que jamais aux pérsécurions de Thémir;

Le dernier ne tarda pas-à s'appercevoir de l'intérêt que son frere prenoit à la Princesse: il en conçut une jalousse extrême, qui jointe à la haine naturelle qu'il avoit pour Adanaxe, menaçoit ce Prince des plus grands malheurs. Odmar, Gouverneur de Thémir, & Ministre de Tamerlan, résolut également sa perte. Il gagna plusieurs personnes qui déposerent contre ce Prince, & le rendirent suspect à l'Empereur. Les choses surent poussées au point, qu'il sut regardé comme criminel, arrêté & mis en prison; mais son innocence ayant été reconnue peu de tems après, on lui rendit la liberté.

Adanaxe ne songea plus qu'à son amour. Un soir qu'il sortoit de chez la Princesse, elle entendit crier dans le Palais : le Prince de Tanaïs est mort. Rien ne peut exprimer ce que ressentit à ces cris la tendre Afterie. Tamerlan en fut également effrayé, & courut au lieu d'où ils partoient. C'étoit Thémir qu'Odmar venoit d'affaffiner, le prenant pour Adanaxe. On sçut de ce Ministre que Thémir étoit son fils, & qu'il l'avoit changé avec celui de Tamerlan qu'on lui avoit confié. Après avoir exprimé ses regrets d'avoir manqué son coup, Odmar se perce de son épée, & tombe sur le corps de Thémir. Adanaxe délivré d'un rival & d'un ennemi mortel, devient plus cher que jamais à Tamerlan qui lui accorde Afterie.

L'avanture funeste de Dom-Carlos, fils de Dom Carlos philippe II, Roi d'Espagne, a fourni à Madame los, nou-de Villedieu le sujer d'un autre petit Ouvrage, velle histo-Personne n'ignore que ce jeune Prince sur la vic-rique, time de son ambition & des soupçons jaloux du Roi son pere. Suivant notre Auteur, Elisabeth

Düj

de France, fille ainée de Henri II, avoit étéd'as bord destinée à Dom-Carlos, jeune Prince d'un grand mérite & l'Héritier présomptif de la Couronne d'Espagne. Mais Philippe II étant demeuré veuf pendant qu'on négocioit la paix, demanda pour lui-même la jeune Princesse. Philippe l'aima passionnément; & Dom-Carlos ne put se défendre de l'aimer de même. Il se souvenoit qu'elle devoit faire son bonheur; & il s'attacha à lui faire sa cour. La Reine, sans sortir des bornes de la bienséance & de la verru , le voyoit & l'entrepenoir avec plaisir. C'en fur assez pour rendre Dom-Carlos odieux à Philippe. On l'accusa de favoriser les troubles de la Flandre; & sa perte fut résolue. Une nuit, que Dom-Carlos étoit retiré dans sa chambre, le Roi sit ouvrir sa porte. Le Comte de Lerme qui entra le premier, trouva ce malheureux Prince profondément endormi. Le Roi suivit le Comre de Lerme, précédé de plutieurs de ses courrisans tous armés d'épées & de pistolets. Le Prince ayant été éveillé avec peine. s'écria qu'il étoit mort; & voyant que le Roi se saississoir d'une cassette pleine de papiers, qui étoir sous son lit, » il entra dans un désespoir st p furieux, qu'il s'alla jetter, tout nud qu'il étoit, « dans un grand brasier que le froid extrême • qu'il faisoit, avoit obligé ses gens de laisser al-» lumé dans la cheminée. Il fallut l'en tirer de » force; & il parut inconsolable de n'avoir pas en » le tems d'y écouffer. On démeubla d'abord sa » chambre; & au lieu de tant de choses magni-» fiques qu'on en ôta, on y mit pour tout meuble un méchant matelas à terre. Aucun de ses Offiy ciers ne parut depuis en sa présence. Il fut touy jours gardé à vue; on lui fit prendre un habit de

🏂 deuil; il ne fut plus servi que par des hommes vê: 35 tus de même & qui lui étoient inconnus. Ce malheureux héritier de tant de Couronnes, ne 25 vit plus rien autour de lui, qui ne présentat à " ses yeux l'affreuse image de la mort. Le Tri-20 bunal de l'Inquisition devant lequel Philippe », porta cette affaire, condamna Dom Carlos à , demeurer dans sa prison. Le ressentiment qu'il , en témoigna, fit trembler tous ceux qui en » avoient donné le conseil ou qui l'avoient ap-, prouvé; & ils n'eurent point de repos, qu'ils 😘 n'eûssent achevé de le perdre. Durant quelque so temps, on mêla dans tout ce qu'il prenoit un », poison lent, qui devoit bientôt lui causer une 2, langueur mortelle. On en répandit sur ses ha-, bits, sur son linge, & généralement sur tout ce , qu'il pouvoit toucher. Mais soit que sa jeunesse », & la bonne constitution fûssent plus fortes que , le venin, ou que les personnes qui prenoient , intérêt à sa vie, l'obligeassent d'user de pré-, servatifs, cette voie ne réuffit pas. Il fallut , s'expliquer plus clairement; & ce malheureux 33 Prince apprit qu'il pouvoit choisir le genre de ,, sa mort. Il reçut cette étrange nouvelle avec , l'indifférence d'un homme qui aimoit quelque ,, chose plus que la vie, & qui craignoit la même " destince pour la personne qu'il aimoir. La sou-", mission qu'il avoit pour les ordres de la Reine, , le fit résoudre à se mettre à genoux devant le ,, Roi qui l'alla voir, & à lui dire qu'il le prioit , de considérer que c'étoit son sang qu'il alloit 3, répandre. Le Roi lui répondit fraidement que , quand il avoit du mauvais fang, il donnoit fon ,, bras au Chirurgien pour le tirer. Dom Carlos » au délespoir d'avoir fair une bassesse fans fruit, D iv

", se leva brusquement à ces mots, & demanda 🏖 , ses Gardes si le bain où il devoit mourir étoit , prêt. Le Roi, soit pour repaître plus long-temps ,, ses yeux de ce spectacle horrible, ou peut-être ", qu'il en fût ébranlé & qu'il cherchât à fe ren-" dre , lui demanda s'il n'avoit que cela à lui ,, dire. Le Prince qui eût voulu racheter ce qu'il: , venoit de faire au péril de mille autres vies, », voyant bien qu'il n'y avoit plus rien à ménager. , ni pour lui ni pour la Reine, ne pût s'empê-" cher de répondre pour la derniere fois, avec " toute sa fierté naturelle. Si des personnes, lui , dit-il, pour qui ma complaisance ne doir finir ,, qu'avec mes jours, ne m'avoient pas obligé à ", vous voir, je n'aurois pas fait la lâcheté de ,, vous demander grace; & je serois mort plus , glorieusement que vous ne vivez. Le Roi se ,, retira après cette réponse, sans témoigner au-" cune émotion. Dom Carlos se mit au bain; & " s'étant fait ouvrir les veines des bras & des , jambes, il commanda que tout le monde sortit; », puis prenant dans sa main un portrait de la ", Reine, en miniature, il demeura les yeux atta-,, chés sur certe fatale peinture, jusqu'à ce que les , frissons glacés du trépas le surprirent dans cette , contemplation, & que son ame étant déjà sor-,, tie à demi avec son sang & ses esprits, il perdît. insensiblement la vûe & puis la vie ». Peu de mois après la mort du Prince, la Du-

Peu de mois après la mort du Prince, la Duchesse d'Albe, qui avoit une des premiere Charges de la Maison de la Reine, entra un marin dans la chambre de cette Princesse, avec une Médecine à la main. La Reine lui dit qu'elle se portoit bien, & qu'elle ne la prendroit pas. Mais la Duchesse voulant l'y obliger, le Roi qui n'étoit

pas éloigné, entra au bruit de la contestation. D'abord il blâma la Duchesse de son opiniâtreté; mais cette femme lui ayant représenté que les Médecins jugeoient ce remede nécessaire pour faire accoucher la Reine heureusement, il se rendit à cette autorité. Il dit fort doucement à la Reine, que puisque ce médicament étoit de si grande importance, il falloit nécessairement qu'elle le prît. Puisque vous le voulez, lui répondit-elle, je le veux bien. Il fortit aussitôt de la chambre, & revint quelque temps après habillé en grand deuil, pour sçavoir comment elle le trouvoit; mais soit qu'il y eût eu quelque méprise dans la composition du breuvage, soit que l'émotion extraordinaire de la Reine & la violence qu'elle se fit pour le prendre, lui donnassent une malignité qu'il n'avoit pas, elle expira le même jour parmi des douleurs violentes & après de grands vomissemens. Son enfant fut trouvé mort & le crâne presque tout brûlé.

L'illustre Parissenne, autre ouvrage de Ma- L'Illustre dame de Villedieu, est un Roman qui pourra Parissenne. vous paroître compliqué. Un riche Banquier de la rue S. Denis, nomme Bonnin, avoit une fille qui passoit pour la plus belle du quartier; elle s'appelloit Blanche; & elle étoit destinée à quelque homme de condition. Elle apprit la Langue Allemande; & Bonnin s'imaginant qu'il feroit une agréable surprise à un Banquier de Hambourg, son Correspondant, il lui sit écrire en Allemand par sa fille sur toutes les affaires de leur commerce.

Dans ce temps-là, le Duc de *** qui avoit été élevé en France, voulut aussi y envoyer le Prince son fils. Mais nous étions alors en guerre

38 MADAME DE VILLEDIEU.

avec l'Allemagne; & le Duc craignit que le jeune Prince ne fût plus en âge de faire ses exercices, s'il attendoit le retour de la paix. Il fit venir chez lui le Correspondant de Bonnin, qui se nommoit Solicofané. Ce Banquier avoit la plus grande partie de son bien dans les Etats du Duc; & comme celui-ci étoit informé des relations qu'il avoit avec Bonnin, il lui confia son embarras & la crainte où il étoit que son fils ne fût arrêté, s'il étoit reconnu ; il lui proposa de faire passer le Prince pour son fils. Il lui étoit d'autant plus aisé d'y réussir, qu'il n'avoit qu'à écrire à son Correspondant, qu'il lui envoyoit son fils unique pour se perfectionner dans la Langue Françoise & faire ses exercices, ayant assez de bien pour le retirer du commerce. Le Banquier y consentit; & le jeune Prince alla passer quelque temps à Hambourg, afin de s'instruire de toutes les choses nécessaires pour bien soutenir le personnage qu'il devoit jouer à Paris. Solicofano lui conseilla de s'attacher particuliérement à imiter l'écriture de son fils; parce que Bonnin & sa fille avoient reçu souvent de ses Lettres. Le Prince qui avoit beaucoup d'impatience de faire ce voyage, apprit tout ce qu'on voulut lui preierire; & il partit avec un Gouverneur sous le nom de Samuel Solicofané. Blanche fur agréablement surprise, lorsqu'elle vit un jeune homme en qui brilloient toutes les graces de la jeunesse. Il n'avoit jamais éprouvé ce que c'était que l'amour; & les charmes de Blanche ne firent d'abord fur lui aucune impression. Comme elle le trouvoit fort aimable, elle essaya de faire naître dans ce jeung Prince, ce qu'elle ressentoit ellemême; & elle y réussit.

Voici, Madame, où commencent les embarras & les difficultés. Le Prince est obligé de quitter la France & de retourner dans sa Patrie. Arrivé à Hambourg, le Duc son pere l'envoye à Copenhague pour quelque négociation. Cependant Blanche se désole de l'absence de son Amant qui n'a pû lui faire ses adieux : elle lui éçrit. Ce Prince de son côté ne l'oublie point, & lui envoie de riches présens & des Lettres. Le tout est saisi sur la route par un parti ennemi. Blanche qui ne reçoit point de nouvelles, s'inquiette & s'afflige; elle se croit abandonnée: mais toujours fidele à ce qu'elle aime, elle refuse les partis les plus avantageux. Bonnin se fâche, & fait sortir du Couvent une autre fille qu'il avoit,& qu'il marie, en lui donnant tout le bien qu'il destinoir à Blanche.

Sur ces entrefaites, la Princesse de Mecklebourg, qui s'en retournoit en Allemagne, fair demander des Lettres de change à Bonnin. Blanche a occasion de voir cette Princesse, & s'attache à son service pour avoir le plaisir de voyager & de chercher son prétendu insidèle. Elle arrive à Hambourg & va descendre à la Maison de Solicofané. La premiere nouvelle qu'elle apprend, c'est que Samuel, le fils du Banquier, est mort. Persuadée que c'est son Amant, elle se retire avec la plus grande douleur. D'un autre côté, le Prince de *** ayant terminé les affaires dont il étoit chargé, n'avoit eu rien de plus pressé, lorsque la paix fut conclue, que d'aller à Paris, pour y voir sa chere Blanche. Il entre secrettement chez Bonnin, monte à la chambre de sa fille qu'on lui dit être matiée & fort contente de son mariage, Sans chercher d'autres éclaircissemens, il part en accusant le sort & son ingratte Maîtresse. Celle-ci cependant suit la Princesse de Mecklebourg dans différentes Cours d'Allemagne. Elle est aimée du Baron de Werden, qui prend pour confident de sa passion le Prince de * * * qui étoit revenu de France depuis peu. Ce dernier, qui ne s'imagine pas trouver Blanche en Allemagne, se laisse conduire dans un cabinet de la Princesse de Mecklebourg, pour être témoin de la maniere dont le Baron sera reçu de la belle Françoife. Le hazard veut que Blanche entre dans ce cabinet; la vûe de son Amant qu'elle prend pour une ombre, lui cause la plus grande frayeur. Le Prince qui ne l'a point reconnue, s'enfuit à la faveur du trouble qu'avoit occasionné sa vision. Enfin, après plusieurs autres avantures, Blanche retrouve & reconnoct son Amant le Prince de ***, qui, devenu libre par la mort de son pere, épouse sa Maîtresse du côté gauche, comme cela se pratique en Allemagne chez les Luthériens.

Je ne vois, Madame, dans le Journal amouamoureux. reux, que l'avanture d'Octave, fils du Duc de Parme, avec la Duchesse de Valentinois, qui soit digne de votre curiosité. Ce jeune Prince venoir demander du secours au Roi Henri I I. contre André Doria & Ferdinand de Gonzague, qui, appuyés par l'Empereur Charles V, avoient fait assassiner Louis de Farnese son pere, l'un des premiers hommes de son siècle, & l'ami particulier de Henri I I. Ses graces & sa bonne mine le firent admirer à la Cour de France; mais la belle Diane de Poitiers, quoique Maîtresse du Roi, en fut plus touchée que les autres, & s'efforça d'attacher le jeune Duc à son char. Il la vu & ne put résister à ses avances. La Scène suivante, qui fait la matiere de la sixième journée du Journal amoureux, vous fera connoître le génie adroit & les mœurs voluptueuses de l'amoureuse Duchesse.

" Octave, profitant d'une circonstance où , toute la Cour étoit occupée, se tira de la , foule adroitement; & se rendant chez Ma-" dame de Valentinois, il sçut qu'elle étoit dans un " cabinet de rocaille, qui touchoit à son appar-, tement d'Eté, & qui sans doute étoit le plus agréable lieu du monde. Il n'étoit meublé que , de piles de carreaux de drap d'or, & de vases ,, de porcelaine remplis de fleurs. Une Venus de " marbre blanc formoit une grotte qui régnoit " le long de ce cabinet; & huit ou dix petits "Amours, les uns de mant, les autres occupés ,, au service de la Déesse, formoient autant de " jets d'eau , qui réfléchissant dans un grand nombre de miroirs dont ce cabiner étoit orné, " se perdoient en murmurant par des conduits de " plomberie. Un petit lit de repos fait à la Por-, tugaise, étoit dans un des bouts de ce cabi-"net: & d'une corniche de rocaille qui se jette , hors d'œuvre, tomboient mille branches de , verdure mélées de fleurs, qui servoient comme de pavillon à la tête de la Duchesse qui , étoit couchée au-dessous. Le Duc la trouva si " belle dans cet état, qu'il en demeura comme "éperdu; & Diane se connoissant parfaitement ,, aux effets de sa beauté, sentit une joie secrette ,, du trouble d'Octave, qui la rendit encore plus " charmante qu'apparavant. C'est si fort le propre " de l'amour d'inspirer de la timidité aux nouveaux Amans, que si Madame de Valenti, nois n'avoit en plus de hardiesse que le Duc , de Parme, cette entrevûe si commode & st "digne d'être bien employée, se seroit passée , dans le silence & l'admiration; mais la belle "Duchesse commençant à s'en lasser, elle de-, manda au Duc en quel état étoient ses affai-,, res? Un homme plus expérimenté dans ces ,, sortes d'ocasions, lui auroit répondu qu'elle le ,, sçavoit mieux que lui-même, puisque c'étoic " d'elle seule que dépendoit alors sa destinée; ,, mais il est si vrai que le plus spirituel de tous les jeunes gens n'est qu'une bête dans les com-, mencemens de sa premiere avanture, que , notre respectueux adolescent n'osa jamais pro-,, noncer une seule parole pour découvrir sa pas-3, sion. Diané étoir plus expérimentée que le Duc; i, comme elle sçavoit qu'il avoit voyage, elle , le mir sur cet article; & le Priece devenu , plus hardi, lui parla d'une statue d'Astérie, 5, l'une des Maîtrefles de Soliman II, qu'un 3, Ambaffadeur de Venifo avoit, selon kri 3 3, trouvé le moyen de rendre sensible. La Duchesse 5, qui n'avoit jamais entendu parler d'une Mas-3, tresse de Soliman, qui se nommat Astèrie 3 s, pria le Duc de lui en racomer l'histoire. H le i, fit avec toute l'adresse que l'amour inspire. 3, Astérie étoit si belle, Madame, dit le Prince, que tout ce que je puis vous dire de sa beauté. ;, est inhiniment au-dessous de ce qu'on m'en a fait 5, concevoir à moi-même. Elle avoit une taille & 5, une démarche qui inspiroient le respect & l'ads, miration; ses cheveux étoient d'un noir lustré. ;, qui relevoir merveilleusement le blancheur de 52 fa peau : son teint avoit un éclat éblouissant \$

55 fa bouche avoit mille charmer qu'on ne peus

exprimer; & ses beaux yeux, qui avec le s, brillant des noirs, avoient la langueur des 3. bleus, étoient si parlans & si passionnés, qu'on , ne pouvoit rencontrer leurs regards sans croire , les entendre, & sans être transporté d'amour , pour tout ce qu'ils disoient. Le portrait de " la Sultane Aftérie ressembloit si parfaite-, ment à Madame de Valentinois, & le Duc , la regardoit avec tant d'amour en le fai-" sant, qu'elle fûr toute prête à l'interrompre , dans cet endroit : mais la curiosité l'emporta , fur son impatience; elle le laissa continuer de " la forte. L'heureux Vénitien la vit le jour d'un , triomphe du Sultan; & comme il eut le cœur ", pénétré du premier de ses regards, il crut s'ap-" percevoir qu'il en avoit été remarqué. L'amour ., ne triomphe jamais mieux qu'au milieu des difn ficultés. Cette hydre du Serrail, qui auroir épou-", vanté tout autre qu'un Amant, ne parut pas », digne d'arrêter les réflexions de notre Ambaí-., sadeur : le desir de plaire, & la crainte de ne ", plaire pas, étoient les seules affaires qui méritoient de l'occuper; & ayant trouvé le se-" cret d'apprendre qu'il aimoit, il trouva bien-29 tôt celui de se faire introduire dans l'apparte-" ment de la belle Afterie. Un Eunuque gagné, " qui avoit été le confident de l'avanture, le dé-", guila enforte qu'il ne fut suspect à aucun des .,, gardes. Il trouva fon adorable Sultane feule & , concliée sur un lit de sieurs, qui la lui sit pren-,, dre pour la Déesse de la Volupté; ses beaux yeux ne lui annonçoient rien de cruels& reux -, de l'amoureux Vénirien lui faisoient voir la ;; plus grande passion du monde. Que vous di-

64 MADAME DE VILLEDIEU.

" rai-je enfin, Madame, il fut si tenté de pren-" dre'un baiser sur sa belle bouche, qu'il ne 😘 pensa jamais être le maître de son transport. ., Cette audace vous fait rougir, Madame, ajou-,, ta le Duc en regardant la Duchesse fixement, , qui en effet rougissoit; & si l'incomparable " Madame de Valentinois avoit été la Sultane ... Asterie, l'Ambassadeur n'auroit pas été si fa-,, vorisé de l'amour, qu'il le fut dans cette occa-, sion. Cela auroit dépendu de l'excès de sa pasion & de l'idée que la Dame en auroit con-,, çue, repliqua la Duchesse en baissant les yeux. " Ah! Madame, s'écria le Duc en se levant & ,, en prenant un baiser sur la bouche de la Du-», chesse, que le Vénitien sçavoit bien aimer, & " que la divine Sultane le scut bien connoître! "La Duchesse fit toutes les façons qu'il falloit 39 faire pour témoigner au Duc qu'il lui arra-», choit ce baiser contre sa volonté; mais l'adroit " Farnese discerna facilement l'apparence de la , vérité; & reprenant son histoire, il alloit rendre ", son feint Ambassadeur si heureux, qu'Octave , auroit peut-être eu quelque part à son bon-, heur; mais la Duchesse ne pouvant douter que cette Histoire ne fût une Fable, après ce qui ,, venoit d'arriver; tout beau, Monsieur le Duc, " lui dit-elle; j'ai affez appris des incidens de ., cette avanture pour le premier jour ; nous en 33 içaurons peut-être les fuites avec le temps; mais un réçit de cette importance demande » plus de précaution que je n'ai le loisir d'en " prendre aujourd'hui ". A ces mots elle se leva; le Duc assez satisfait pour une premiere tentawve, conçut pour l'avenir les plus belles espérances. rances. Elles furent parfaitement remplies; & notre Journal ne laisse rien à desirer sur les pro-

grès de cette intrigue.

Tome II.

Pour répandre de la variété sur l'article de Madame de Villedieu, je désirerois sort, Madame, de pouvoir rapporter quelques-unes des piéces de vers, que l'on rencontre fréquemment en parcourant le Recueil de ses Œuvres. Je me suis souvent arrêté sur ces petits morceaux de Poésie, espérant d'en trouver qui sussent dignes de vous être présentés; mais tout ce que j'ai lû dans ce genre, est si fort au-dessous du médiocre, que vous devez me sçavoir gré de vous en épargner la lecture. Vous aimerez mieux, Madame, parcourir avec moi les autres avantures qui se trouvent encore en assez grand nombre dans ce Recueil.

Dans celle qui a pour titte le Prince de Con- Le Prince dé, on rapporte plusieurs évenemens de la vie de de Condé. ce Prince. On y voit avec plaisir, comment Mademoiselle de Saint-André, fille du Maréchal de ce nom, fut surprise avec le Roi François II. dans une position fort délicate. Le Prince de Condé, frere d'Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, aimoit cette jeune personne, & voyoit avec chagrin qu'il n'en étoit point aimé. Le hazard lui fit connoître les raisons de cette indiffétence, & changea son amour en une haine cruelle. Un soir qu'il venoit de quitter Mademoiselle de Saint-André, fort mécontent de ses rigueurs, il ramassa un billet qu'elle avoit laissé tomber de sa poche en fuyant. Le Prince ne put attendre qu'il fût retiré chez lui pour voir ce que ce pouvoit être. Il descendit seulement du Louvre pour le lire avec moins d'inquiétude,

& à la clarté d'une lanterne qui étoit au bas de l'escalier; il trouva qu'il contenoit ces mots.

Ne manquez pas de vous rendre à une heure après minuit dans la chambre des Métamorphoses. Celle où nous passames la derniere nuit, est trop près de l'appartement des Reines; & la peur que j'eus de les éveiller, m'empêcha de goûter un plai-stranquille. Lanoue dont vous connoissez la sidé-

lité, aura soin de tenir la porte ouverte.

Le Prince de Condé surpris de ce qu'il voyoit, examina l'écriture du billet, & ne la put reconnoître. S'il n'eut point été si tard, il n'eut pas manqué d'en aller faire confidence à l'Amirale, & de lui demander si ce caractere ne lui étoit point connu; mais il s'en falloit peu qu'il ne fût minuit; & le rendez-vous étant à une heure, il n'avoit pas trop de temps pour faire ce qu'il projettoit. Il remonta au Louvre; & quelque temps après, il alla gratter à la porte de la chambre, & sentit que la clef y étoit. Voyant que personne ne lui ouvroit , il l'ouvrit lui-même,& entra le plus doucement qu'il put. La porte refermée avec aussi peu de bruit qu'il en avoit fait en l'ouvrant, il tira son épée & visita de la main toutes les chaises de la chambre, pour voir si quelqu'un ne s'y seroit point endormi; & quand il fut assuré qu'il étoit seul, il se retira du côté du lit, à dessein de se cacher dessous; car il ne sçavoit point d'autre endroit où pouvoir se mettre. La porte du Balustre étoit sermée; il passa par-dellus.

Il n'y avoit qu'un moment qu'il y étoit, quand sa montre, dont le timbre étoit parfaitement bon, demeura près de 12 minutes à sonner douze heures, qui le sirent jurer douze sois l'une après l'autre. Sa premiere pensée sut de l'aller jetter par la se-

nêtre; mais ce qui lui en avoit coûté à gagner le poste où il étoit, lui ayant fait trouver de la dissiculté à en fortir, il la tira de sa poche le mieux qu'il lui fut possible, & en brisa tous les ressorts. Après avoir inutilement donné la torture à son esprit pendant une heure, on ouvrit la porte; & ses réfléxions cesserent. La premiere voix qu'il entendit, fut celle de Mademoiselle de S. André, dont il ne fut pas furpris; mais un moment après, il en ouit une qui l'embarralla terriblement. Les charmes de Mademoiselle de S. André n'avoient pas échappé au jeune Roi François II. C'étoit lui qui avoit donné ordre à cette Demoifelle de fe trouver où elle étoit. Madame de la Noue s'étoit chargé du foin de l'en avertir, & avoit fait écrire le billet par un de ses fils. Le Prince de Condé se repentit de s'être si légérement engagé dans une affaire qui pouvoir avoir detrès-dangereuses suites; & pendant qu'il se repentoit, on déshabilloit le Roi & Mademolfelle de S. André, qui sans doute l'eussent fait témoin de l'amour qu'ils avoient l'un pour l'autre, sans une allarme qu'ils eurent,& qui les obligea de remettre la partie à une autrefois. C'étoit la Reine qui se trouvoit mald'une fausse-couche; & cet accident ayant Séparé nos Amans, le Prince de Condé fut délivré d'une étrange peine. Il courut conter son avanture à l'Amirale, & lui confia le billet qu'il avoit trouvé. Madame l'Amirale se chargea de le montrerà la Reine, & d'en faire la risée de la Cour; mais ayant laissé tomber elle-même ce billet, les ennemis de sa famille qui l'étoient aussi du Prince de Condé & de tous les Huguenots, s'imaginerent que le rendez-vous avoit été donné par ellesnême à quelqu'un de ses Galans. La nuit suivan-

te, le Maréchal de S. André, le Duc de Guise & plusieurs autres se rendirent dans la chambre des Métamorphoses, bien surs d'y trouver ce qu'ils y cherchoient : mais la vue du Roicouché près de Mademoiselle de S. André, les remplit d'étonnement. Cette avanture fur bientôt divulguée. La haine de Mademoiselle de S. André ne cessa depuis de poursuivre le Prince de Condé, & l'eût fait périr sur un échafaud, si la mort soudaine de François II. n'eut changé la face des affaires.

lençon.

Mademoi- Les charmes de Mademoiselle d'Alençon triomselle d'A-phent presqu'en même-tems de deux cœurs. Le Comte de Dunois, fils de ce Héros qui sauva la France, & le Maréchal de Gié se reconnoissent bientôt pour rivaux. Ce dernier, quoique dans un âge peu propre à l'amour, fait agir tous les ressorts de sa politique, pour parvenir à posséder un jour ce qu'il aime. Il persuade au Roi que le mariage de Mademoiselle d'Alençon avec le Duc de Milan, importe aux intérêts de l'Etat; & pour ôter toute espérance au Comte de Dunois, le Duc d'Alençon emmene sa femme & sa fille dans ses terres. Cependant, peu de tems après, les projets du Maréchal ayant été découverts, le Roi lui fait faire son procès, pour avoir sacrissé l'intérêt de l'Etat à sa passion; & le Comte de Dunois épouse Mademoiselle d'Alençon, dont il avoit toujours été tendrement aimé.

Mademoiselle de Tournon.

Madame de Tournon, Dame d'Honneur de la Reine de Navarre, avoit plusieurs filles: l'ainée. fut mariée au Marquis de Balançon, Gouverneur pour le Roi d'Espagne, de la Comté de Bourgogne. Madame de Balançon se retira dans le Gouvernement de son mari; & elle emmena avec elle Mlle de Tournon fa fœur, que Madame de Tourmon accorda à ses prieres comme un gage de son amitié. M. de Balançon avoit un frere appellé le Marquis de Varambon, que sa famille destinoit à être d'Eglise. Il ne put voir long-tems Mademoiselle de Tournon, sans être touché de ses charmes. Une inclination mutuelle unit bientôt les deux Amans; mais les desseins de la famille du Marquis de Varambon s'opposent à leur bonheur. Après bien des traverses, le jeune Marquis, ayant perdu pendant quelque tems sa Maîtresse de vue, s'attache à une autre personne. Mademoiselle de Tournon éprouve sa froideur : ce coup l'accable; elle tombe malade & meurt victime de l'amour.

La vie d'Henriette Sylvie de Moliere offre aux Henriette yeux du lecteur un amas d'aventures. La personne Sylvie de qui porta ce nom, a fait beaucoup de bruit dans le Moliere. monde par ses intrigues galantes & ses folies. C'est elle que Madame de Villedieu fait parler, & qui nous apprend qu'elle ne sçut jamais ellemême de quels parens elle étoit née. M. le Duc de Candale, l'ayant vue encore enfant chez sa nourrice, fut frappé de la beauté, & voulut la faire élever. Ceux qu'il chargea de ce soin, avoient une perite fille qui se mourroit; ils la changerent avec la jeune Sylvie, & lui donnerent le nom de Moliere qu'ils portoient. Le mari étoit un Financier qui devoit sa fortune au Duc de Candale; pour se venger de sa femme, qui plusieurs années après fut surprise avec un Amant, il se proposade faire sa Majiresse de la belle Sylvie, lui découvrit qu'il n'étoit pas son pere, & voulut la contraindre de répondre à ses seux. La chose se passoit dans un bois à une parrie de chasse; Sylvie prirun pissoler & blessa M, de Moliere. Ce fur là le premier, ace

te d'une vie pleine d'aventures. Elle se retire che un Marquis de Birague, dont elle se fait aimen Cette passion est remplacée par celle du Comte d'Englesac, fils d'une Dame de ce nom, qui lui avoit donné retraite. Cette Comtesse fait mettre au Couvent notre Sylvie, que le Marquis de Birague enleve quelque tems après. Comme mon dessein n'est pas de conduire plus loin notre Héroine, je vais vous amuser d'une Historierre plai-

sante qu'elle raconte.

» Nous avions dans notre bateau, un hommé » qui, bien qu'il n'eut qu'un laquais pour toute » suite, avoit pourtant l'air d'être de qualité. Il » s'étoir par hazard assis auprès de moi; & nous » causions souvent ensemble. On vint, je ne sçais » comment, à parler de quelques Villes du Lan-» guedoc; & cet homme dit assez indiscrettement, qu'à Montpellier les Dames n'étoient pas - trop cruelles. Cela se disoit devant un homme de cette Ville, qui avoit une assez belle femme, » dont il étoit fort jaloux. Il fut scandalisé de » cette médisance, & demanda d'un air brusque, à. » l'homme qui avoit parlé le premier, s'il avoit » expérimenté la douceur des Dames de Montpellier, ou s'il ne les connoissoit que par oui si dire. J'ai passé tout un Hiver avec elles, réparn' tit cet homme froidement; & j'avois lie sociéis té avec une des plus confidérables & des plus gaso lantes, dont j'ai sou les intrigues de plusieurs auis tres. Oferoit-on vous demander comme elle is le nomme, Monsieur, reprit promprement le is mari jaloux? Je ne sçais sron se connoissoit, & is it on vouloit le punir de sa jalousie, ou si le hat » zard feul conduisoir cette Histoire; mais on lui nomma justement sa femme. Vous vous trompez, interrompit-il; la personne que vous nommez n'est point de l'humeur que vous dites; » & il faut que vous ayez pris quelqu'autre pour » elle. Cette dispute me donna de la curiosité; je » voulus la pousser plus loin;& je demandai ma-» liciensement à l'homme qui avoit parlé le premier, comment étoit faite la Dame dont il étoit » question. Elle est grande, dit-il; & si elle » avoit la gorge plus fournie, elle seroit de fort » belle taille. Elle a les yeux beaux, la bouche » un peu grande; mais les dents admirables, le » teint uni, les cheveux bruns, & chante aussi » bien qu'on peut chanter. Vous auriez trop ri » Madame, si vous aviez vu comme ce pauvre » mari écouroit le portrait qu'on faisoit de sa » femme. Il changea deux ou trois fois de coup leur; & se tournant vers un de ses amis qui » étoit auprès de lui, il lui disoit plus haut qu'il ne croyoit : c'est de ma femme qu'on parle; » & vous voyez bien que cela lui ressemble trait pour trait. Elle aime le bal, poursuivoit rou-» jours l'autre; il y en a souvent chez elle; & » un tel, ajouta-t-il en nommant je ne sais » quel nom, lui en donna cinq ou six, très-» beaux, pendant qu'il fut amoureux d'elle. » Cela ne lui ressemble plus, continuoit l'és p poux en parlant à son ami. L'homme dont on » parle, n'est jamais entré chez moi. J'étois à » Paris quand il fut à Monpellier; mais je suis » fidelement averti de ce qui se passe en mon ablence; & je voyois bien qu'on prenoit une zautre pour inia femme. Elle a une fort jolie maison de campagne, contribuoit le voyageur, où e elle passe rous les Erésa ce fut-là que je la vis » la premiere fois; & tous les Etrangers vont » voir cette maison par curiosité; car outre » qu'elle est plus propre que ne le sont ordisi nairement les maisons de Province, il y a un » cabiner rempli d'armes antiques, qui est une " des plus rares choses qu'on puisse voir. Ah! o cela ressemble à ma femme plus que tout le p reste, s'écria le mari désespéré; & sans doute » qu'elle est la Coquette dont on parle. Nous » fîmes rous un si grand éclat de rire, que ce pau-» vre homme en fut déconcerté, & s'alla cacher » dans un autre endroit du coche, où je m'ima-» gine qu'il fit de terribles résolutions; mais on » ne leur donna pas le loisir de se fortifier. On si alla lui jurer que tout ce qu'on avoit dit n'é-» toit que pour l'éprouver, & que l'histoire étoit » fausse depuis le commencement jusqu'à la » fin ».

Carmente.

Le sujet d'un ouvrage de siction intitulé Carmenze, est tiré d'un passage de Virgile, qui parle de cette femme comme d'une Prophétesse & d'une Nymphe, qui favorisa Evandre, Roi d'Arcadie, pour l'établissement d'un nouveau Royaume, dans l'endroit même où Rome fut bâtie. Madame de Villedieu en fait la fille d'un Roi d'Argos, à la Cour duquel Evandre encore enfant, après avoir perdu tout à la fois dans une guerre, son pere, la mere & son Royaume, est élevé avec beaucoup de soin. Ce fut par sa grande sagesse & par sa rare prudence, que Carmente devint celébre au point, qu'on la croyoir inspirée du Ciel. Evandre devient amoureux d'elle, triomphe d une infinité d'obstacles, reconquit son Royaume sur le Tiran Pallans, & épouse la belle Carmente. Cette Histoire est entremêlée d'avantures curieuses, où l'imagination & la fécondité de Madame de Villedieu brillent également.

C'est moins une histoire, Madame, qu'un Lisandres fragment historique, ou, si vous aimez mieux, un morceau de Roman,que l'ouvrage qui a pour titre Lisandre, nouvelle. Ce Héros s'étant arrêté dans une jolie Ville, s'introduit dans les compagnies, & y fait connoillance avec une femme appellée Artenire, dont le caractère paresseux présente certains avantages à un Amant qui a de la vigilance. Ce Lisandre s'enflamme pour cette belle; mais comme elle étoit étrangere dans le Pays, elle le quitte bientôt. Lisandre est appellé par ses propres affaires, peu de temps après, dans le Pays d'Artenire. Il y vole; mais il ne trouve point sa Maîtresse. Deux jeunes personnes, nommées Cloriane & Dorise, dans la maison desquelles il s'est adressé, fixent son hommage. Elles deviennent jalouses l'une de l'autre, parce que Lisandre les trompe toutes deux. Enfin vient une troisième personne, c'est Artenire, qui s'offre pour être Juge entre Cloriane & Dorife. Lylandre veut reprendre ses premieres chaînes; mais des raisons qu'on ne dit point, le retiennent dans les bornes de l'estime & du respect.

De tous les Romans de Madame de Villedieu, qui, comme vous voyez Madame, sont extrêmement nombreux, il n'en est point qui l'emporte sur les Exilés, ni même qui les égale. Rien n'est plus ingénieux que cet ouvrage, où vous avez vû que pour faire connoître les aventures de plusieurs grands personnages de l'ancienne Rome, l'Auteur les rassemble tous dans une

tits extraits de ce qui la frappoit le plus : méthode excellente qui fixe la légéreté de l'esprit, qui fait naître le goût, & forme insensiblement dans la mémôire un trésor littéraire, qui assaisonne les plaisirs, & qui console dans les

peines.

Notre auteur fut mariée le 22 Février 1666, avec Henri de Lambert, Marquis de Saint Bris, en Auxerrois, mort en 1686, Gouverneur & Lieutenant Général de la Ville & Duché de Luxembourg. Elle eur, outre deux filles mortes en bas âge, un fils & une autre fille. Le fils est Henri François de Lambert, Lieutenant Général des Armées du Roi, & Gouverneur de la Ville d'Auxerre. La fille étoit Marie-Thérese de Lambert, mariée avec Louis de Beaupoil, Comte de Saint-Aulaire, tué au combat de Ramersheim dans la Haute-Alsace, le 26 Août 1709. Sa femme mourut en 1731, ayant laiste une fille unique, nommée Thérèse-Eulalie de Beaupoil de Saint-Aulaire, mariée avec Anne-Pierre d'Harcourt, Marquis de Beuvron, frere du Duc d'Harcourt.

Madame de Lambert essuya, après la mort de son mari, de longs Procès, où il s'agissoir de toute sa fortune. Quand elle les eut conduits & gagnés avec toute la capacité d'une personne qui n'eût point eu d'autre palent, libre & maîtresse d'un bien considérable qu'elle avoir presque conquis, elle établit dans Paris une maisson, où il éroit honorable d'être reçu. C'étoir la seule, à un perit nombre d'exceptions près, qui se sût préservée de la maladie épidémique du jeu; la seule, où l'on se trouvât pour se parler raisonnablement les uns aux autres, & même

avoient leurs raisons pour trouver mauvais qu'il y eût encore de la conversation quelque part, lançoient-ils, quand ils pouvoient, quelques traits malins contre la maison de Madame de Lambert; & Madame de Lambert elle-même, très-délicate sur les discours & sur l'opinion du public, craignoit quelquesois de donner trop à son goût. Elle avoit soin de se rassurer, en faisant réslexion que dans cette même maison, si accusée d'esprit, elle faisoit une dépense trèsnoble, & y recevoit beaucoup plus de gens du monde & de condition, que de gens illustres dans les Lettres.

La Marquise de Lambert sut sort insirme pendant tout le cours de sa vie. Ses dernieres années sur-tout, surent accablées de soussirances, que son courage naturel, appuyé de la Religion, lui sit supporter avec sermeté. Elle moutut à Paris, le 12 Juillet 1733, dans la 86 année de son âge, généralement regrettée à cause des grandes qualités de son cœur & de son esprit.

Parmi les divers opuscules qui composent le Recueil de Madame de Lambert, les plus con-de Mad. de sidérables sont les Avis d'une mere à son fils, les Lambert. Avis d'une mere à sa fille; un Traité de l'Amitié; un autre de la Vieillesse; des Réflexions sur les semmes, sur le goût, sur les richesses; Psyché; des portraits, des discours, des dialogues & des lettres.

Les avis de Madame de Lambert à ses enfans Avis d'une sont pas des leçons séches, qui sentent l'aune mere à torité d'une mere ; ce sont des préceptes donnés son sils. par une amie, & qui partent du cœur. C'est un Philosophe aimable, qui seme de seurs la route

dans laquelle il veut faire marcher ses Disciples; qui s'attache moins aux frivoles définitions des vertus, qu'à les inspirer en les faisant connoître par leurs agrémens. Tout ce qu'elle prescrit porte l'empreinte d'une ame noble & délicate, qui possède sans faste & sans essort, les qualités qu'elle exige dans les autres. On sent partout cette chaleur du cœur, qui seule donne le prix aux productions de l'efprit. Avec quelle jus tesse elle parle à son fils de la gloire militaire! » Les uns, dit elle, ont la fortune pour objet; » les autres l'élévation & l'immortalité. Ceux » qui se bornent à la fortune, ont toujours un » mérite borné. Tout homme qui n'aspire pas à » se faire un grand nom, n'exécutera jamais » de grandes choses. Ceux qui marchent non-» chalamment, souffrent toutes les peines de » leur profession, & n'en ont ni l'honneur mi la récompense.... Il faut par de grands objets, » donner un grand ébranlement à l'ame, sans quoi elle ne se mettroit point en mouvement. » Quelque ardent, quelque vif que foit votre » amour pour la gloire, vous demeurerez en-» core bien en-deçà du terme.... Rien ne con-» vient moins à un jeune homme, qu'une cer-» taine modeflie, qui lui fair croire qu'il n'est pas capable de grandes choses.... On disoir à Agenlas, que le Roi de Perfe étoir le grand » Roi: pourquoi sera-t-il plus grand que moi, » répondit-il, tant que j'aurai une épée à mon ⇒ côté ?

Madame de Lambert rapporte un trait remarquable du pere de son mari. » Je regretté » tous les jours, dit-elle à son fils, de n'avoit » pas vû votre grand'pere.... Au Siege de

79

Gravelines, les Maréchaux de Gassion & de la Meilleraye, qui commandoient, s'étant brouillés, leur démêlé divisa l'armée. Les deux partis alloient se charger, lorsque le Marquis de Lambert, qui n'étoit alors que Maréchal de Camp, plein de cette consiance & de cette autorité que donne le zèle du bien public, ordonna aux troupes de la part du Roi de s'arrêter; il leur désendit de re- connoître ces Généraux pour leurs Chefs. Les troupes lui obéirent; les Maréchaux de Gassion & de la Meilleraye surent obligés de se retirer. Le Roi a sçu cette action, & en a parlé plus d'une sois avec estime.

Si je me laissois entraîner par mon goût, je rapporterois, Madame, une foule de morteaux & de traits admirables pour la conduite de la vie, renfermés dans ce petit écrit. J'en saissrai quelques - uns au hazard, tels

qu'ils s'offriront sous ma main.

"Il n'y a que deux rems où la vérité se montre "urilement à nous : dans la jeunesse pour nous "instruire ; dans la vieillesse, pour nous con-"soler. Dans le temps des passions la vérité » nous abandonne. ».

»La naissance, continue Madame de Lambert, rfait moins d'honneur qu'elle n'en ordonne; & vanter sa race, c'est louer le mérite d'autrui.

"Le véritable usage de la parole, c'est de ser-"vir la vérité. Quand un homme a acquis la ré-"putation de vrai, on jureroit sur sa parole: elle "a toute l'autorité des sermens. On a pour tout "ce qu'il dit, un respect de Religion.

"Rien ne plaît tant, dit encore Mad. de Lam-"bert, que les personnes sensibles, qui cher-

, chent à se lier aux autres.

"Faites en sorte, mon fils, que vos manières "offrent de l'amitié, & en demandent. Vous "ne sçauriez être un homme aimable, que vous "ne sçachiez être ami; que vous ne connoissiez "l'amitié. C'est elle qui corrige les vices de la "Société; elle adoucit les humeurs farouches; "elle rabaisse les glorieux, & les remet à leur "place. Tous les devoirs de l'honnêteté sont ren-"fermés dans les devoirs de la parsaire amitié.

"Nous nous aimons trop, ou nous nous ai-"mons mal; s'aimer comme il faut, c'estaimer "la vertu; aimer le vice, c'est s'aimer d'un

, amour aveugle & mal entendu.

", ll y a de plusieurs sortes de grandeurs, di", soit Madame de Lambert, & qui demandent
", plusieurs sortes d'hommage. Il y a des grandeurs
", réelles & personnelles, & des grandeurs d'inf", titution. On doit du respect aux personnes éle", vées en dignité; mais ce n'est qu'un respect ex", térieur. On doit de l'estime & un respect de
", sentiment au mérite. Quand de concert, la for", tune & la vertu ont mis un homme en place,
", c'est un double empire, & qui exige une double
", soumission: mais il ne faut pas que le brillant
", de la grandeur vous éblouisse, & vous jette
", dans l'illusion.

"C'est une chose assezrare, dit ailleurs Mad. de "Lambert, que de sçavoir manier la louange, "& de la donner avec agrément & avec justice..... Le misantrope ne sçair pas louer: "fon discernement est gâté par son humeur. L'a-"dulateur en louant trop, se décrédite, & "n'honore personne. Le glorieux ne donne des "louanges que pour en recevoir: un honnête"homme loue à propos: si vous voulez que la louange

5, louange foit utile, louez par rapport aux au-,, tres, & non par rapport à vous ,.....

"Qu'il est beau de sçavoir vivre avec ses con-, currens , & de ne disputer de gloire, qu'avec , soi-même! llest souvent utile de se faire crain-, dre, mais jamais de se venger. Les petites , ames sont cruelles; les grands hommes ont de , la clémence. Dès qu'un ennemi se repent & , se soumer, on perd le droit de se venger.

"Rien de plus honteux que de perdre dans le "vin,la raison qui doit être le guide de l'homme.

"Se livrer à la volupté, c'est se dégrader..... "... Il semble que l'ame du voluptueux lui soit "à charge.... Songez qu'auprès des plus grands "plaisirs, vous attend un chagrin pour les trou-"bler, ou un dépit pour les finir.

", Surtout défendons-nous de l'envie; c'est la passion du monde la plus basse & la plus hon-,, teuse. . . L'envie est l'ombre de la gloire , ,, comme la gloire est l'ombre de la vertu …

Ce qui plaît beaucoup dans ce petit écrit, est l'art avec lequel les exemples tirés de l'histoire Ancienne & Moderne, y sont enchâssés. Ce ne sont point des citations de sçavantasses, mais de simples traits heureusement amenés, pour donner plus d'éclat & de force aux préceptes, & pour en couvrir l'aridité. On y reconnoît un esprit nourri de bonnes lectures.

Madame de Lambert n'étoit pas de ces meres Avis d'une fauvages, dont la trifte sagesse interdit à leurs fille. filles le commerce des hommes; qui les tenant renfermées chez elles ou dans un cloître, s'imaginent qu'il ne s'agit que de les soustraire à tous les yeux; & qui croiroient faire un crime en

Tome II.

leur permettant de lire des Romans fages & bleu écrits, & de bons livres d'Histoire & de Philosophie. L'ignorance & la solitude égarent plus de jeunes cœurs, que la connaissance du monde & de ses parsirs. Elle ne ressembloit pas non plus à ces meres jalouses des attraits naissans de leurs filles; à ces coquettes indignées de voir sous leurs yeux les héritieres de leur jeunesse & de leurs charmes, s'enrichir chaque jour des dépouilles de leur visage. Les jeunes personnes sont bien malheureuses de devoir le jour à de pareilles meres; elles ont mille duretés à essuyer; & ce qui est irréparable, leur éducation est ordinairement négligée. Enfin, Madame de Lambert étoit bien lain d'imiter ces meres entêtées des maximes du siècle, qui ne connoissant d'autre mérite que celui de la beauté, se bornent à instruire leurs enfans dans le grand art de plaige,, & ne leur inspirent que le goût des vaines parures & des amusemens frivoles. Lisez, Madame, les avis que notre Auteur donne à sa fille. & vous admirerez la solidisé de ses réflexions, & le juste milieu qu'elle observe en tout. Elle ne défend pas à Mademoiselle de Lambert de chercher à plaire, puisque les femmes y sont destinées; elle lui conseille seulement d'être sensible & délicate sur sa réputation, & d'éviter les chagrins qui empoisonnent toujours la vie d'une femma galante. Mais la pudeur n'est pas la seule vertu du sexe; & quand on la possede, il ne faut pas le croire en droit de manquer à tout le reste. & d'être impunément orgueilleuse & médisante. Anne de Bretagne, Princesse impérieuse & hautaine, faisoit souffrir Louis XII; & ce bon Roi

J

disoit souvent en lui cédant : il faut bien payer la chasteté des semmes.

Madame de Lambert veut que sa fille s'occupe de sciences solides. L'histoire Grecque & Romaine, l'Histoire de France, la Philosophie, la Morale & la Pocsie, entrent dans les études qu'elle lui prescrir; elle ne lui interdit pas même les Romans; encore moins les spectacles, pourvû qu'elle lise les uns, & qu'elle voye les autres avec des précautions.

La Langue Italienne n'est pas de son goût. , Les semmes, dir-elle, apprennent volontiers , l'Italien qui me paroît dangéreux; c'est la

,, langue de l'Amour. Les Auteurs Italiens sont ,, peu châtiés ; il regne dans leurs Ouvrages un ,, jeu de mots, une imagination sans regle, qui

, s'oppose à la justesse de l'esprit.
, Un ancien disoit qu'il s'enveloppoit du
, manteau de sa vertu; enveloppez-vous de
, celui de votre Religion, disoit à sa fille Ma, dame de Lambert; elle vous sera d'un grand
, secours contre les foiblesses de la jeunesse, &
un asyle assuré, dans un âge plus avancé. Si
, l'on ne suit que les maximes du siècle, quel
, vuide dans la vieillesse! Le passé nous four, nit des regrets, le présent des chagrins, &
, l'avenir des craintes.

" Les plaisirs du monde, les honneurs, les " richesses, sont autant d'appas trompeurs. Ils » promettent plus qu'ils ne donnent. Ils nous » inquiétent dans leur recherche, ne nous sa-" tissont point dans leur possession, & nous dé-" sesperent dans leur perte.

" N'allez pas, ma fille, regarder la vertu des

, femmes, comme une vertu ordonnée par l'usage. " Vous avez deux Tribunaux inévitables, devant " lesquels vous devez passer : votre conscience , & le monde. Il n'y a pas une femme galante, ,, qui, si elle veut être sincere, ne nous avoue , que c'est le plus grand malheur du monde, , que de s'être oubliée. Ayez de la pudeur 3 » mais que cette pudeur soit accompagnée chez ,, vous de toutes les autres vertus : il y a des " femmes, qui, parce qu'elles sont chastes, se , croyent autorifées à se livrer à mille dé-" défauts.

"La Pocsie, selon Madame de Lambert, a , des inconvéniens; mais la lecture des Romans " est plus dangéreuse. Le Roman n'étant jamais " pris sur le vrai, allume l'imagination, affoi-, blit la pudeur, met le défordre dans le cœur; & pour peu qu'une jeune personne ait de dis-,, polition à la tendresse, hâte & précipite son , penchant. Il ne faut point augmenter le charme ni l'illusion de l'Amour : plus il est adou-" ci, plus il est modeste, & plus il est dangé-

" En général, ma fille, pour arrêter la hardielle de l'esprit, & diminuer sa confiance, fongeons que les deux principes de nos con-, noissances, la raison & les sens, manquent de sincérité, & nous abusent : les sens sur-" prennent la raison; & la raison les trompe à , son tour. Il n'y a qu'un point sur lequel il soit " nécessaire d'avoir une foi aveugle, c'est celui , de la Religion.

" Nous vivons avec nos défauts, comme avec Les odeurs que nous portons : nous ne les sentons plus : elles n'incommodent que les au-,, tres Cependant il n'y a pas un de , ces défauts qui ne tiennent à quelques vero, tus, & qui ne les favorise : la morale n'a pas 33 pour objet de détruire la nature, mais de la " perfectionner. Etes-vous glorieuse? Servez-,, vous de ce sentiment-là pour vous élever au-, destus des foiblesses de votre sexe, pour éviter , les défauts qui l'humilient. Il y a à chaque ,, déréglement du cœur, une peine & une hon-, te attachée, qui vous sollicitent à le quitter. , Etes-vous timide? tournez cette foiblesse en », prudence ; qu'elle vous empêche de vous , commettre. Etes-vous dissipatrice? Aimez-», vous à donner? Il est aisé de la prodigalité, " d'en faire de la générosité. Donnez avec choix 3, & à propos; ne négligez pas les indigens; " prenez soin des pauvres; prêtez dans le be-5, Ioin; mais donnez à ceux qui ne peuvent , rendre.

,, Il n'y a pas une foiblesse dont, si vous voulez,

,, la vertu ne puisse faire quelque usage.

"L'Amour dans les commencemens, no nous présente que des sleurs. Il nous trompe; il prend toujours quelque forme qui n'est pas la sienne. Le cœur, d'intelligence avec lui, sçait nous cacher son penchant, de peur d'allarmer la raison & la pudeur : c'est un simple amusement; c'est l'esprit qui nous touche. Ensin jusqu'à ce que l'Amour se soit rendu le maître, il est presque toujours ignoré : des qu'il s'est fait sentir, snyez, n'écoutez point les plaintes de votre cœur : l'Amour ne s'arrache point de l'ame, avec des essorts ordinaires.

26

» Dès qu'il vous a surpris, tout est pour lui p contre vous, & rien ne peut vous servir conis tre l'Amour. C'est la plus cruelle situation où » une personne puisse se trouver, où rien ne » vous soutient, où vous n'avez de spectateur » que vous-même. Il faut sans cesse ranimer son » courage; songez qu'il vous en faudroit faire » un bien plus triste usage, si vous vous relâ-» chiez! » Les suites en sont affreuses; l'amour surprend » la raison; il jette le trouble dans l'ame & dans » les sens ; il enleve la fleur de l'innocence ; il » étonne la vertu ; il ternit la réputation...... » Mais souvent nous en sommes guéries, sans » en être désabusées...... Ce ne sont pas tou-» jours les fautes qui nous perdent; c'est la » maniere de nous conduire, après les avoir

> faites. » Nous aimons naturellement à dominer : » c'est un sentiment injuste. Où sont nos droits, ». pour vouloir nous élever au-dessus des autres? » La seule domination permise, est celle que » nous donne la vertu. Soyons toujours en » avance de services & de bienfaits; c'est le » moyen de nous élever. Il faut être humble. » mais sans être honteux. La honte est un ora gueil secret; & l'orgueil est une erreur sur n ce que l'on vaut, & une injustice sur ce que v l'on yeur paroître aux autres. " La politesse dans le Commerce, est la cein-» rure de Venus : elle embellit & donne des p graces à tous ceux qui la portent; elle entre n dans toutes les manieres, dans les discours, n dans le silence même. C'est elle qui défend " d'étaler, avec hauteur, son esprit & ses take bens; qui nous empêche d'être mauvais plaifans, caractère pernicienx dans la société. Cetre même politesse rejaillit jusques sur nos Domestiques, que nous devons regarder, selon un ancien, comme des amis matheupreux.

Pour changer de matiere, je vous parlerai, Madame, de la Fable de Psyché, autre écrit de Madame de Lambert. » Notre ame est dans le « corps, comme Psyché dans le Palais de l'As maour : elle y est servie par un être qu'elle ne » connoît pas, qui exécute ses ordres avec une » sidélité se une promptitude admirables.

» L'anne est mise dans le corps pour jouir & non pas pour connoûre. Ses sens, ce sont les portes & les canaux par losquels elle se répand, se communique & se mêle avec tous

is les objets femililes; ce sont les ministres de

Tout ce qui l'environne ressemble aux Nim-» plus destinées à servir l'épouse de l'Amour, » & qui lui préparent des amusemens. La vos Inpte la sert ; les spectacles, la simphonie, les » saisons même ont l'intendance de ses plai-» firs; & touve la nature en a soin; tout est n pour elle, dès qu'elle ne voudra que jouir ; » tout se refuse à elle, dès qu'elle voudra con-» noître. L'Etre des Etres, qui a pris pour attri-» but l'Inconen, veut être ignoré; il ne veut " pas qu'on lui dévobe fon secret. Les plaisirs, . l'amour même ne veulent pas être examinés; * & l'on est forcé à leur passer bien des choses. » Mais l'ame s'ennuie de son propre bon-» heur; & comme Psyché, elle veut avoir des » spectateurs. Elle appelle ses deux sœurs qui la F iv

Pryche

» précipitent dans le malheur; & nous, nous » appellons les deux ennemies de notre repos, na la curiolité & la vanité. La curiolité nous in-» quiéte, nous agite, & nous fait acheter bien » cher le peu de connoissance qu'elle nous » donne.

» Pour la vanité, le bonheur n'habite point » avec elle : un galant homme a dit qu'elle nous » fait faire bien plus de choses contre notre » goût, que la raison. Ainsi nous sommes » vains, comme dit Montaigne, aux dépens de » notre aise ».

Dans le Traité de l'Amitié, Madame de Laml'amitié. bert s'est proposé d'en peindre les avantages, les charmes & les dévoirs. Ce Traité, dit M. de Voltaire, fait voir qu'elle méritoit d'avoir des amis. Il regne dans ses réflexions, dit l'Abbé des Fontaines, un tour libre qui releve le stile & la disposition du sujet; & cette aimable liberté. ued bien dans un ouvrage, où l'esprit ne fait que suivre les mouvemens du cœur, ennemi de la symmétrie & de la contrainte. Une exactitude scrupuleuse eût produit la sécheresse. Cet écrit doit être sur-tout extrêmement goûté par ces esprits délicats, qui aiment tout ce qui est isolé, parce qu'ils se plaisent à découvrir eux-mêmes des rapports.

L'amitié & l'amour ont la même origine, même besoin de sentimens, même générolité, même puissance pour remplir le cœur. Cependant quelle différence! L'amour, pour me servir des termes de Madame de Lambert, est une passion turbulente; & l'amitié est un sentiment doux & réglé. L'amour donne à l'ame une joie d'yvresse, qui presque toujours est suivie de

violens chagrins; l'autre est une joie de raison, toujours égale; rien ne peut l'altérer ni la lasser; elle nourrit l'ame. C'est dans l'amitié vertueuse qu'on trouve un remede efficace à l'inquiétude & à l'agitation naturelle du cœur humain, le seçours des bons conseils, & l'émulation de la vertu. Il faut pour cela de part & d'autre, un cœur droit, un esprit élevé, des mœurs pures, & un fond de sensibilité, source de tous les agrémens de l'amitié. Ainsi point de liaison tendre & affectueuse avec les ambitieux, les orgueilleux, les Amans, les jeunes gens & les esprits frivoles. L'amitié entre les femmes n'est ordinairement ni sincere ni durable. La rivalité & la jalousie en empoisonnent bientôt les plaifirs. Mais une femme qui aime l'amitié folide d'un homme, met dans cet agréable commerce toute la vivacité de l'amour. Enfin on ne peut se lier par sentiment qu'avec des personnes revenues des passions violentes, & convaincues du peu de valeur des choses humaines. La véritable amitié est occupée à sentir les choses présentes, & à imaginer agréablement pour l'avenir; elle se fait un devoir d'être toujours fidelle, & d'exercer une noble & généreuse confiance: Dieu & l'homme sont les seules bornes qu'elle se prescrit.

Je ne fais, Madame, qu'effleurer ces héroïques maximes, qui sont développées avec beaucoup de justesse. Il n'y a pas moins de sagesse dans les réslexions sur ce qu'il faut éviter ou faire, pour rendre l'amirié solide, & pour empêcher la honte presqu'inséparable d'une rupture. Madame de Lambert n'est pas moins sévere en amirié

MABAME DE LAMBERT.

qu'en amour : elle trouve des dévoirs à remplit par-delà le tombeau.

» Rien ne répond tant de nous à nous-mêmes, » & n'est d'une plus sûre caurion envers les au-

» tres, qu'un ami estimable. Il ne nous est pas

» permis d'être imparfait à sés yeux : aussi ne » voyez-vous gueres levice se lier avec la vertu.

" L'on n'aime point à voir ce qui nous juge, &

nous condamne toujours.
 On trouve donc dans l'amitié, la fûreté du

» bon conseil, l'émulation du bon exemple, le » partage dans les douleurs, le secours dans les » besoins, sans être demandé, attendu ni acheté.

» Choisissons nos amis, entre mille: ce sont » eux qui nous caractérisent: on nous cherche

» Surtout choisissons des amis libres & assran-» chis des passions. Les ambitieux en sont inca-

» pables, & encore moins ceux qui font dans les » liens de l'amour. L'amour emporte avec foi,

» toute la vivacité de l'amirié..... L'ami-» tié d'un Amant est trop séche; il peut vous don-

» ner des foins & des services; mais il n'a plus de » fentimens à vous offrir. Il en est de même des » personnes frivoles & dissipées; & voilà pour-

» quoi la jeunesse n'est guère propre aux plaisirs » de la parfaire amitié. On voit assez de jeunes

» genssecroire & se dire amis: mais les liens de » leurs unions, ce sont les plaisirs; & les plaisirs » ne sont pas des nœuds dignes de l'amitié.

" Le devoir d'un ami, continue Madame de "Lambert, c'est d'avertir son ami lorsqu'il s'é-

» gare. S'il résiste, armez-vous de la force & de

» l'autorité que donne la prudence des sages con-» seils, & la pureté des bonnes intentions. Il faut » avoir le courage de lui déplaire, en lui disant la » vérité. Cependant adoucissez vos termes : peu de personnes ont la force de se laisser humilier » par la vertu qui les redresse...... Dieu » & l'honneur sont les seules bornes qu'on » doit donner à l'amitié: tout, & sans se faire va-» loir, doit lui être sacrifié. Diogêne disoit : quand j'emprunte de mon ami, c'est mon argent que » je lui demande. Comme ce sont les hommes » qui s'unissent, il faut compter sur les défauts de » l'humanité. Il faut se passer l'un & l'autre bien » des choses, si l'on veut que l'amitié subsiste. Le plus vertueux excuse & pardonne davantage: » vous rendrez votre ami fidele, dit un ancien, si vous croyez qu'il le soit. On met en droit de » commettre une faute, celui que l'on croit capa- ble de le faire. L'amitié entre des personnes de » différent sexe, est rare & difficile, parce qu'il » faut plus de vertu & de retenue : mais quand » on la trouve, c'est la plus délicieuse. Il y a tou-» jours un dégré de vivacité qui ne se trouve point entre les personnes du même sexe, » Quand les femmes n'ont point usé leur cœur » par les passions, leur amitié est tendre & tou-» chante; car il faut convenir, à la gloire, ou à la » honte des femmes, qu'il n'y a qu'elles qui sçachent tirer d'un sentiment, tout ce qu'elles en tirent. Les hommes parlent à l'esprit, les fem-» pas croire qu'après les ruptures en amitié, vous n'ayez plus de devoirs à remplir; ce sont » les devoirs les plus difficiles, & oû l'honnêteté » seule yous soutient. On doit du respect à l'an» cienne amitié; il ne faut point appeller le mon-» de à vos querelles, & jamais n'en parler que » quand vous y êtes forcé pour votre propre justi-» fication. Il faut éviter même de trop charger un » ami infidele. C'est un mauvais spectacle pour » le public, & un manvais rôle pour vous, que de » rompre avec éclat. Songez que tout le monde a » les yeux ouverts sur vous; que vos Juges sont » tous vos ennemis, ou par ignorance de ce que » vous valez, ou par envie, s'ils le connoillent, » ou par prévention & malignité naturelle. Pour » les choses qui ont été confiées dans le tems de » l'amitié, il ne faut jamais les révéler : songez » que le secret est une dette de l'ancienne amitié, » que vous vous devez à vous-même. Enfin les den voirs que vous remplissez dans le tems de l'anitié, c'est pour la personne aimée; dans les z ruptures, c'est pour vous-même.

» Quelques personnes croyent qu'il n'y a plus » de devoirs à rendre au-delà du tombeau; très-» peu sçavent être amis des morts. Les lar-» mes ne nous acquitent point envers les amis » que nous perdons. Nous devons à leurs noms, » à leur gloire & à leur famille : ils doivent vivre » dans notre cœur par les sentimens, dans notre » mémoire par le souvenir, dans notre bouche » par les éloges, & dans notre conduite par l'imi-» tation de leurs vertus ».

Ces détails suffisent pour vous faire connoître le mérite d'un écrit, qui est un tissu de sentimens nobles & vertueux, qu'on ne voit par malheur que dans les livres. Mais il est nécessaire d'en offrir de tems en tems la peinture aux hommes, pour les faire rougir du peu de délicatesse de leur amitié, presque toujours inspirée par l'intérêt, par

l'ostentation & par l'amour propre. Il est bien fâcheux de voir des Orateurs & des Poëtes parler avec enthousiasme des charmes & des avantages de l'amitié, & que cette sublime théorie soit dé-

mentie par leurs actions.

On lit dans les Œuvres de Madame de Lam- Portraits bert un portrait de M. de Fontenelle peint avec de MM. de Fontenelle beaucoup de délicatesse & de vérité. Je laisse à & de la part ce qui regarde ses mœurs, sa figure & son Motte. cœur indifférent, auquel on échappe, à ce que dit l'Auteur. Voici les traits qui caractérisent ses

» Comme il y a de tous les esprits, il écrit sur » tous les sujets; mais la plus grandepartie de ce » qu'il fait doit être l'objet de nos respects, & » non pas de nos connoissances. Il fait des vers » en homme d'esprit, & non pas en poëte..... » Sa conversation est amusante & aimable. Il a » une maniere de s'énoncer simple & noble, des » termes propres sans être recherches. Il montre » aussi de la sagesse & de la retenue : de sa retenue son en fait aisément du dédain. Il donne l'im-» pression d'un caractere dégoûté par délicatesse. » Peu blessé des injustices qu'on peut lui faire, » la connoissance de lui-même le rassure; & sa propre estime lui suffit.

A ces différens traits du portrait de M. de Fontenelle, j'ajouterai celui de M. de la Motte, également peint par Madame de Lambert. » M. de » la Motte, dit-elle, est Poëte, Philosophe, Ora-» teur. Dans sa pocsie il y a du genie, del'inven-» tion, de l'ordre, de la netteté, de l'unité, de » la force; &, quoi qu'en ayent dit quelques cri-» tiques, de l'harmonie & des images : toutes les » qualités nécessaires y entrent; mais son imagi» nation est réglée : si elle pare tout ce qu'il fait, » c'est avec sagesse; si elle répand des fleurs, c'est » avec une main ménagere; quoiqu'elle ait pu » être aussi prodigue que toute autre. Tout ce » qu'elle produit, passe par l'examen de la raison. » M. de la Motte est Philosophe profond. Phi-» losopher c'est rendre à la raison toute sa dignité, » & la faire rentrer dans ses droits; c'est rapporter » chaque chose à ses principes propres, & secouer le joug de l'opinion & de l'autorité. Enfin la droite raison bien consultée, & la nature bien » vûe, bien entendue, font les Maîtres de M. de » la Motte. Quelle mesure d'esprit ne met-il pas » dans tout ce qu'il fait? Avec quelles graces ne » nous présente-t'il pas le vrai & le nouveau? » N'augmente t-il pas le droit qu'ils ont de nous » plaire? Jamais les termes n'ont dégradé ses » idées : les termes propres sont toujours prêts » & à ses ordres.

» Son éloquence est douce, pleine, & toute » de choses. Il regne dans tout ce qu'il écrit, » une bienséance, un accord, une harmonie ad-» mirables. Je ne lis jamais ses ouvrages que je » ne pense qu'Apollon & Minerve les ont dictés » de concert. Un Philosophe a dit que quand Dieu » forma les ames, il jetta de l'or dans la fonte si des unes, & du fer dans celle des autres. Dans » la formation de certaines ames privilégiées, » telle que celle de M. de la Motte, il a fait en-» trer les métaux les plus précieux; il y a renfer-» mé toute la magnificence de la nature. Ces » ames à génie, si l'on peut parler ainsi, n'ont » besoin d'aucun secours étranger : elles rirent » tout d'elles-mêmes. Le génie est une lumiere » & un seu de l'esprit, qui conduit à la perfecb tion par des moyens faciles. L'ame de M. de la » Motte est née toute instruite, toute sçavante ; » ce n'est pas un sçavoir acquis, c'est un sçavoir » inspiré. On sent dans tous ses Ouvrages cette » heureuse facilité qui vient de son abondance; » il commande à toutes les facultés de son ame; » il en est toujours le Maître, aussi-bien que de » son sujet. Nous n'avons pas vu en lui de com-» mencement; son esprit n'a point eu d'enfance; » il s'est montré à nous tout fait & tout formé. » Ses malheurs lui ont tourné à profit. Quand » ce monde matériel a disparu à ses yeux par la » perte de la vûe, un monde intellectuel s'est of → » fert à son ame; son intelligence lui a tracé une » route de lumiere toute nouvelle dans le chemin » de l'esprit. La vûe, plus que tous les autres sens » unit l'ame avec tous les objets sensibles. Quand » tout commerce a été interrompu avec eux, l'a-» me de M. de la Motte, destiruée de ces appuis » extérieurs, s'est recueillie & repliée sur ellemême: alors elle a acquis une nouvelle force, » & est entrée en jouissance de ses propres biens. » Laissons l'homme à talent, & envisageons. > le grand homme. Souvent les talens supérieurs. » se tournent en malheur & en petitelle; ils nous » exposent à la vanité qui est l'ennemie du vrai. » bonheur, & de la vraie grandeur. Ce sont les. » grands sentimens qui fort les Grands hommes. » Nulle élévation sans grandeur d'ame, & sans » probité. M. de la Motte nous a fait sentir des n mœurs, & toutes les vertus du cœur dans ce » qu'il a écrit; ses qualités les plus estimables, " n'out rien pris sur sa modestie. Cet orqueil lyri-» que qu'on lui a reproché, n'est que l'esset de sa " simplicité, un pur langage imité des Poëtes ses

» Prédécesseurs, & non un sentiment. M. de Fe-» nelon, cet homme si respectable, dit de M. de » la Motte, que son rang est réglé parmi les pre-» miers des Modernes; qu'il faut pourtant l'inf-» truire de sa supériorité & de sa propre excellen-» ce. C'est un spectacle bien digne d'attention, » disoient les Stoiciens, qu'un homme seul aux » mains avec les privations & la douleur. Quelle » privation que la perte de la vûe pour un hommede Lettres! Ce sont les yeux qui sont les or-» ganes de sa jouissance; c'est par les yeux qu'il est » en société avec les Muses : elles unissent deux » plaisirs qui ne se trouvent que chezelles, le déir & la jouissance. Vous n'essuyez avec elles » ni chagrin ni infidélité: elles sont toujours prè-» tes à servir tous vos goûts, & nous offrent tou-» jours des graces nouvelles : mais nous ne jouis-» fons de la douceur de leur commerce, que » quand l'esprit est tranquille, & que le cœur & s les mœurs sont purs. Non-seulement M. de la » Motte soutient de si grandes privations; mais » s'il est livré à la plus vive douleur, il la souffre » avec parience; il est doux avec elle; il fait senis tir qu'il n'a point usé dans les plaisirs, ce fond » degaieté que la nature lui a donné; puisqu'il » sçait la trouver dans ses peines. Dans la douleur » il faut que l'ame soit toujours sous les armes; » qu'à tout moment elle rappelle son courage, & » qu'elle soit ferme contre elle-même. Il a passé par l'épreuve de l'envie : quand l'ame ne sçair » pas s'élever par une noble émulation, elle tom-» be aisément dans la bassesse de l'envie. Quelle » injustice n'a-t-il pas sousserte, quand ses fables » parurent? Je crois que ceux qui les ont improus' vées, n'avoient pas en eux de quoi en connoîis tre routes des beames: ilso precident il n'y avoite » pour la fable, que le simple & le maif de Made. » la Fontaine : le fin , le deliche, le penser de M. » de la Motte leur out échappé, ou ils n'ont pass ». scule goûter. A ses tragédies ; sin a vui les mê-» mes personnes pleurer, & critiquet : leur santi-... » ment plus fincere dépossit contre leur injusti-». ce: ils se refulicientà ses dondes émotions i & e » mettoient l'improbation à la plage du plaifie. (" Avec quelle dignité & quel la bienséance n'a-c » 7-il pas répondu à la crimque semere de Mada-« some Danier. Enfin nous jouissons de fan Incrite. is & de ses talens; & la malignate du siècle le mai so peche de jouir de la gloire de de lenoiname italimité. Paurmoi je le vois des mêmes, yeux que la m. Les de mire envers, les mes sarands drinablens en ் ந் La constance amisić de Mer de Popie fielde. » pour Made la Moire a fait d'élège de rous les, in deux : le premier m'a dis que le plus bein traiti se de favis croit dem aidripasses iniburde Mide se la Moitand ugiezadu क्रान्ट्राध्वकी क्षेत्र अध्यक्ष के अधिक अधिक के ar ang Grand housing that We go Louis high an a dicuir que distaine il participation de la distantion de Les Iratione de la vigille de par Madaque de Lam-, Traité de berrechanc singlish conduish pair des fammes x to vieilles à mesure qu'elles avancent en âge : L'Auseur. l'adrefferit de delle , pour spirits delle de l'adrefferit de adattentions, fee fociétés, et ne doits inne postifique ... Total basendatical state of the land » gardocoromociulăgoldyré electoricus % electa-* Etime of tone les blailles in the following the n perchen alangare-dans liare, inches terrines. » plus que les hommes. Comme tout leut métite. o, complique sélembis excétione est disjectura * lesidétrait selles: les régrégations plument des Tome II.

* Masams de Lansena!

» nuées; car il y a peu de femmes dont le méri-» te dure plus que la beauté.

» Les femmes galantes ont beaucoup à perdre, » furrour celles qui n'ont tien ménagé, & qui » ontéré infideles aux préjugés & aux vertus de » lour fieclé. Les plaisirs, le seul lien qui les unic-» soit aux hommes, venant à manquer, elles ne » tiennemphis à eux, si éux à elles.

» Enfin il y a an cems dans la vie des femmes, » qui devient une crife : c'est la conduite qu'elles

» qui devient une crite ve est la conduite qu'elles » gardent, 82 lepartiqu'elles prennent, qui donment la dérniere forme d'eur réputation, & d'où

r dépende repos de leurvie.
- w Dans tous les tems de la vie paines devons
- w Dans tous les tems de la vie paines devons
- word respecteurs à resus mêmes.

» Les devoirs envers les autres doublent en vieil-» Les devoirs envers les autres doublent en vieil-» lissait, Dés que nois ne pouvons plus mettre » d'agrénant dans le commèrce, on nous de-

is mande de vraies pertus ».

Trois qu'il es sand un con aglisivelle during con aglisivelle during qu'il es sand un con aglis et a during qu'il es sand un con aglis et a during qu'il es sand un con aglis et a during qu'il es sand un con agricole during qu'il es sand un control during

nd'attentionà les fontife de qui pas avoir incinsisse a doit pas avoir incinsisse de maint per le fait de la ferie de la ferie

1 ome II.

ii à dui n'a mas au dadans de foi-même, ce hui * peut rendre la vie heureufe. On demandon à » un philosophe qui avoit vecit cept ses ans as'il » netrouvoir pas la vie ennhyquis ? Je n'ai pas à n me plandre de ma vieillelle dit-il, parce due n je mas pas abule de ma sensesse. » devoie indispensable de la vieillesse, est de faire » ulage du tems : mount il nous en reste i plus al n doie être précieux; le tems des Chrétiens es la

" Il fant i dit-on , achever la vie avant famore. n c'estadore, les projets e actagnes la vien c'esta avoir mé ion gont pont la vie : car pour lespusenolytes auon suois (suoys vivous) nous amufons » d'espérance; & nous vivous moins dans la » present que dans l'avenir. La vae seroit courre »

prince l'Eternité.

n fil'esperance ne lui donnoit pas d'épendus : Un des grands avantages de la vigillelle à felore Madame de Lambert, c'esta labersén. Le deraies » âge, dir-elle, nous affianchir du joug de l'apis a nioni Nous revenons à nous jestesour a ses dons » centrs; upus commençons à pous consulter censulter o sious crosse; nous échapports à la fortune Ball l'il-» erreur. l'avoir faittant de cas des hommes : de » nons apprendent, louveut à nos dépans, à na » compeer fin rien : les infidélisés nous dége-» gent i la faufferé des plaiters nous défabule. » La vieillesse austi nous estranchit du jour

» ries pellions. La anilon nous est rendue : elle reo prend sous les droits; nous commençons à vio vre, quand nous commençons à lei obéir..... » La mature nous donne des déturs & des goins » conformes à l'état préfent. Dans la jeunelle on a de fair une fande idoo de la vieillesse ce sons

MADAME DE LAMBERT TOO

» des craintes que nous nous donnons; ce n'est

* pas la nature qui nous les donne : parce que

* nous craignons dans l'état où nous sommes, les

passions de l'état où nous ne sommes pas ».

mes.

Résexions. Les réslexions nouvelles sur les semmes eurent fur les fem- le plus grand succès. M. Lockman, connu en Angleterre par plusieurs traductions de nos meilleurs livres françois, les fit reimprimer à Londres avec une version Anglosses Le titre original de ce petit Ouvrage étoit Métaphysique d'Amour; & ce titre convenoir assez à la manière dont Madame de Lambett traite de cette passion. Elle commence par s'élever, contre l'injustice des hommes, qui semblent exiger que les femmes ne fassent aucun mage de leur esprit. Comme c'est sa propre cause qu'elle défend, elle la fait valoir par des raisons & pardes autorités. Elle prétend avec justice, que son lexe a pour les sciences, autant de dispositions Se ste talens que le nôtre. Un Auteur très-respectable, le Pere Mallebranche, donne aux femmes tous les agrémens de l'imagination : ce qui est de gout est, dir-it, de leur ressort; & elles sont juges de la perfection de la langue. L'avantage n'est pas médiocre. Quand Saint Evremend a vouludonner un modele de perfection, il ne l'a pas place chez les hommes. Je crois, dit-il, moins impossible de trouver dans les femmes la saine raison des hommes, que dans les hommes les agrémens des femmes. Montagne assure que les femmes ont umesprit plein-sautier; c'est-à-dire, qu'elles appercoivent de plein saut, d'une maniere vive & prompte, fans qu'il en coûte rien à la raison, tout ee qu'il y a à voir dans chaque chofe. Enfin, Madame de Lamber rapporte ce qui 1 été dit de Madame de la Sabliere. On demandoit un jour à un

chomme d'esprit de ses amis ce qu'elle faisoit & ce qu'elle pensoit dans sa retraite? Elle n'a jamais pensé, répondit-il; elle ne fait que sentir.

Après avoir ainst fait l'apologie de son sexepar rapport à l'esprit & au goût, Madame de Lambert traite de l'amour. Cette passion dangereuse cesseroit de l'être, si elle étoit telle que l'Auteur voudroit l'introduire dans le monde. Son sentiment analysé n'est autre chose que l'amour platonique, ou l'amour des esprits. C'est un amour entiérement dégagé des sens. Je doute que notre sécle s'accommode d'un pareil système. Ce petit écrit est plein d'imagination, de sinesse & d'agrément. C'est dommage qu'il roule sur une opinion purement idéal, qu'il, est impossible que l'humanité adopte jamais. Voici encore quelques réslexions.

» Les passions sont des cordes qui ont besoin » de la main d'un grand Maître pour être tou-» chées.... La vertu, & non le plaisir, doit » être le premier objet de l'amour. Mal-» heur aux femmes qui ne cherchent dans l'ap mour que les plaisirs des sens, que celui d'être .» fortement occupées & entraînées, & que celui » d'être aimées : elles aiment l'amour & non » pas l'Amant : ces personnes se livrent à tou-» tes les passions les plus ardentes : vous les » voyez occupées du jeu, de la table : tout ce » qui porte la livrée du plaisir, est bien reçu. » De pareilles femmes perdent toutes les ver-» tus, en perdant l'innocence; & quand leur us gloire est une fois immolée, elles ne ména-» gent plus rien. On faisoit des reproches à » Madame de C*** qui violoit toutes les régles » de la bienséance : je veux jouir, disoit-elle, de n la perte de ma réputation. G'iii

"L'amour ne sçauroit être heureux qu'il ne proit réglé. Quand il ne coûte ni vertu, ni biens préance, nous jouissons d'un bonheur sans in regruption..... L'amour est à l'ame ce que la lumiere est aux yeux; il écarte les peines, promme la lumiere écarte les ténébres ».

Une femme jeune & jolie est faire pour être aimée; mais la Marquise de Lambert ne veut point que dans un certain âge elle conserve encore des prétentions. » La jeunesse, dit-elle, est ve le tems des amours : dès que vous voulez passer ser ce tems prescrit, les peines doublent & les plaisirs diminuent. La regle est qu'il faut ces- plaisirs diminuent. La regle est qu'il faut ces- ser d'aimer, dès qu'on cesse de plaire. Vous me demandez qu'el terme, quel âge a-t-on marqué? C'est aux hommes à en décider. Ils sont bons juges de ce qui plait; il faut les en croire; ils sentent l'esser que nous faisons sur eux ».

» Les hommes nous ont destinées à être un » spéctacle agréable à leurs yeux; & dès que » nous ne montrons rien qui leur plaît, nous p n'avons ni leurs regards, ni leurs attentions, » Quand on a passé la premiere jeunesse, com-» ment se permettre des foiblesses? Dans un n tems confacré à la raison, & où elle doit rew prendré tous les droits, si vous vous dérobez » à vos devoirs, vous n'échapperez pas aux rep mords. Le monde nous observe : or, quand une » femme a perdu sa beaute, elle n'a plus p de quai corrompre ses juges; ils reprennent leut sévérité naturelle. Le monde ne n nous pardonne plus rien. . . . Il n'est plus » permis d'avoir des torts; & nous avons perdu " le droit de faillir.

Madumi de Lambert.

» Les femmes aiment aussi fortement, dans » le tems où il leur est le plus défendu d'aimer; mais elles conrent risque d'aimer seules 3 ee » qui est un état triste : elles ne peuvent jouir so de la confiance d'être aimées; &c c'est pourrant » de cette sureté que se tire le grand charme de » l'amour. La seule ressource d'une settame, con-» tinue Madame de Lambert, c'est de remplacer » par des qualités solides, ce qui échappe de graces » & de beauté : ainsi ce que vous pouvez faire » de mieux, quand vous avez passé la premiere » jeunesse, c'est, si la figure se soutient enco-» re, & qu'elle puisse faire quelque impression, so de profiter de ces mouvemens pour porter » tout à l'estime, de ramener tout à elle, afin o que si l'on s'est attaché à vous par les agrément, » vous fassiez que l'on y reste par le mérite de → l'esprit & du cœur ».

Ce morceau est précédé d'un petit discours sur la délicatesse de l'esprit & du sentiment. De tous sur la déliles bienfaits de la nature, celui qui nous paroît catesse. le plus agréable, selon Madame de Lambert, c'est la délicatesse; elle découvre mille beautés, & rend sensible à mille douceurs, qui échappent au vulgaire. C'est un microscope qui gros-In aux yeux des uns, ce qui est imperceptible aux autres : mais à côté des roses Tont les épines. » Combien la délicatesse de l'esprit ne » cause-t-elle pas de dégours ? Rarement con-» tent des autres, jamais content de soi-même, " avec ce fairs trefor, on paile sa vie dans une vidée de perfection, qu'on ne trouve pas chéz mantrui, & qu'on ne peut attraper soi-même...... · Quelle source de brouillerie pour l'ansour pto n bie }

» Les plus grands malheurs sont ceux que cause » la délicatesse des sentimens. Quelle source de » querelles entre deux cœurs qui n'en sont pas » également touchés! Quel crime ne fait - elle » pas d'un manque d'attention ou de sincérité? » ce qu'on aime; quelle douleur quand on n'y peut pas réussir! Quelle violence pour cacher ve tous ces mouyemens!

Bien des gens, Madame, confondent enfemble la réputation & la considération; rien de si différent cependant; & vous en jugerez par le petit discours de la Marquise de Lambert, que je vous envoie par extrait.

i l'autre s'en éloigne.

» La considération est le mérite de toute une vie; & la réputation est souvent donnée à une » action faite au hazard.

» La considération tient plus aux mœurs que » la réputation, qui souvent n'est due qu'à des » vices d'usage bien placés & bien préparés ; » ou quelquesois à des crimes heureux & illus-

n tres.

» Les actions d'éclat inspirent plus d'envie » que d'admiration : les hommes se révoltent » contre ce qui les abaisse; aussi l'admiration est » un état violent pour la plupart des hommes; » & elle ne demande qu'à finir.

» L'amour de nos citoyens, la politesse, sont » L'amour de nos citoyens, la politesse, sont » des qualités aimables, qui contribuent le plus » à nous donner de la considération : c'est un » ménagement de l'amour propre des autres, MADAME DE LAMBERT. 105 po qui établit & entretient la paix entre les hompo mes.

» Si vous voulez conserver la considération,
o dit Gratien, faites vous connoître, & non
comprendre: ne conduisez point l'intelligence
o des hommes, jusqu'à l'extrémité de votre méorite: car tout ce qui leur est connu leur imopose moins. Si votre mérite
o est au-dessus de votre réputation, montrezovous, & qu'on connoisse votre prix: si votre
originales réputation est au-dessus de ce que vous vallez,
ocachez-vous; & jouissez de l'erreur des homomes ».

ment touchante. L'Héroïne est un modèle ac-Hermite. compli des malheurs de l'Amour. On ne peut s'empêcher de donner des larmes au reçit de ses tragiques avantures. Elle étoit adorée d'un Prince, à qui cependant elle avoit préféré un Duc, qui ne l'aimoit que par vanité; celui-ci s'étoit battu contre son rival qu'il avoit tué. Pour échapper au ressentiment de la famille du Prince, & à la fureur de son pere, elle prend le parti de fuir tout commerce humain, & d'aller pleurer dans la solitude les funestes suites de sa passion. En marchant le long d'une colline, elle apperçoit un bois, elle y entre; & voyant une petite maison qu'un Berger lui dit être un hermitage, elle s'avance & la trouve ouverte. L'Hermite étoit mort depuis quelque tems; elle prend sa place. Deux Dames qui le croyoient encore vi-

vant, se promenant un jour auprès de son habigation, furent curieuses de l'entretenir. Elles virent une semme grande & bien saite, qui en-

L'Histoire de la femme Hermite est extrême. La femme

tra brufquement dans cette demoure champetre! & qui ferma la porte après elle. Vous jugez bien qu'elles commencerent à rabattre de la haute opinion qu'elles avoient de la vertu da faint personnage : lour curiosité redoubla. Elles eurent la méchanceré de frapper rudement à la porte, en criant de toutes leurs forces qu'elles vouloient voir l'Hermite. La même personne qu'elles avoient wu, ouvrir la porte, & leur dit qu'elles n'y trouveroient qu'elle. Elles entrerent brufquement; & ayant un pen de tems parcourd coure cette petite habitation, qui étoit simple & modeste, elles furent très-étonnées de n'y trouver que celle qui leur parloit. C'est à ces deux Dames qu'elle fait l'histoire de sa vie.

Dialogue.

Pour ne rien comettre des Œuvres de Ma-&Diogene, dame de Lambert, je dirai deux mots du Dialogue entre Diogene & Alexandre. Ce dernier me trouve de grandeur que dans le nombre & la rapidité de ses conquêtes. Diogene, couvert du manteau de sa Philosophie, répond au Conquérant, & lui fait voir que la médiocrité, la pauvreté même, sont les seuls biens véritables. » Cet » état, lui dit-il, est le seul, où l'on connoisse, » & où l'on suive les impressions que donne la » vertu. Vous même avez répété plusieurs fois, » que si vous n'énez pas Alexandre, vous vou-» driez être Diogène; vous avez donc senti l'a-» vantage de l'état où je suis ; & si votre amour » propre m'accorde la seconde place, je pour-» rois bien mériter la première».

Tel cst, Madame, le sens du Dialogue de Diogene & d'Alexandre. Il est plein de réflexions justes & vraies. C'est toujours le même esprit de

MADAME DE L'AMBURT, 167 Madame de Lambert, le même goût, les mêmes nuances. Sa morale est pure; son stile charmant n'est pas toujours exact; mais on voit que ce sont des fautes échappées à la vivacité d'une semme de beaucoup d'esprit. Il y a aussi quelquefois, mais rarement, du précieux. Il n'est guères possible de n'y pas tomber, quand on a dans l'esprit autant de sinesse, & dans le cœur autant de délicatesse qu'en avoit cette semme Illustre,

Je suis, &c.



LETTRE

1648. Poëmes de Mad. Guyon,

I l'on en croit les Panégyristes de la très-céle-& bre & très-pieuse Madame Guyon, elle a com-Cantiques posé ses Poemes sacrés & ses Cantiques, comme les Prophètes, les Evangélistes, les Apôtres, possédés de l'esprit de Dieu, ont écrit les Ouvrages qu'ils nous ont laissés. Le S. Esprit la faisoit parler avec une rapidité étonnante, continuent ses Sectateurs; & dans des momens d'un recueillement plus marqué, elle prenoit le premier papier qui se trouvoit sous sa main, & y écrivoit des Cantiques sur toutes sortes d'airs connus, aussi aisément, qu'elle eut écrit ou dicté des lettres. Ce qu'on admiroit davantage, c'est qu'elle les composoit avec la même facilité dans ses maladies, qui étoient fréquentes & violentes, & au milieu des souffrances, des désolations & des peines intérieures.

Ce que les Admirateurs de Madame Guyon regardent comme quelque chose d'extraordinaire, ne vous surprendra point, Madame, si vous jettez les yeux sur les 4 volumes, qui forment le recueil de ses Pocsies. Vous verrez qu'en maladie comme en fanté, sans travail & sans être inspiré d'aucun esprit surnaturel, on peut faire des vers de l'espece de ceux qu'elle nous donne, Voici, Madame, un échantillon de ces compositions sublimes, si vantées par les Parrisans de Madame Guyon; il n'est pas besoin de vous prévenir que ce ne sont pas même des vers; vous vous en appercevrez ailement.

La parole intérieure.

Amour pur & divin ; J'ontends bien ton langage; Ou'il differe de l'hunnain ! Et c'est un grand avantage. Ma bouche foyez fage 3 Mon cœur est en sa main. O filence profond Du cœur & de la bouche! Dieu possedant notre fond Rien d'ici bas ne nous touche. Je fuis comme une souche. C'est lui qui vous répond. Je ne sens plus d'esprit; Et si je parois folle, ... Je n'en ai ancun dépit; Tout ce qu'on me dit s'envole } : Je n'ai plus de parole;

Qui est toute à Jesus-Christ, n'a plus rien à

Mon maître me l'a dit.

Mon cher petit maître,

Je suis toute à vous;

Y peut on mieux être,

Que d'aimer vos coups d'aimer vous;

Y peut-on mieux être

Que d'aimer vos coups:

116 MADARE GUYOM

Je n'ai plus de peine :
Tout devient douceur ;
Je n'ai plus de géne ;
Tout devient langeur ;
Tout devient deuteur ;
Je n'ai plus de gêne ;
Tout devient largeur.

44

Voies & conduite de Dieu aimable.

Mon petit maître a mille appas ; Je vous le dis en confiance ; Vous devez marches fur les pas ; Avec lui faire une allience Qui subside éternellement; Vous agirez fort prudemment.

Madame de Guyon a traduit le Cantique des Cantiques, dont je ne caterai que quelques strophes.

Que je te donne un faint bailet; Car je t'aime plus que ma vie : Qu'on cesse de me mépriser Lorsqu'en contentant mon envie; Tu me suivras hots de des lieux; Pour soulager mes sacrés feux;

44

Je suis moi-même commentarimer.

Comme und tour som met manmelles :
Tout me paroit som de celessis.

Sur les graces sumaunesses ;

Depuis que j'ai trauvé la pain ;

Près de celui qui soul me plate.

Ma lœur est un jardin fermé; C'est une sonsaine salée; Le Jardinier qui l'a sormé, Le couvre d'une sombre allée, L'environnant de toutes parts, De murs, de haies, de remparts.

*

J'ai déponillé mes ornemens;
Alt! comment les revênsai-je!
Mes pieds que j'ai lavés, sont blancs;
Hélas! comment les salirai-je!
Mon bien aimé paffe sa main,
Et ne veut attendre demain.

Quelques mauvais que soient les vers de Madame Guyon, on ne peut nier qu'ils ne respitent un très-grand détachement des choses d'icibas, un oubli total de soi-même.

Jeante Marie Bouvieres de la Motte Guyon, vie dine communément Madame Guyon, est née à Madame Montargis, de parent mobles, le 13 Avril 1748. Guyon. Elle épousa à l'âge de 18 ans, le fils du célebre Guyon, qui entreprit le Canal de Briare; & quatre ans après son mariage elle devint veuve, & se se touva Maîtresse degrands biens. Elle vint alors à Paris, où elle lin aumiéavec M. d'Aranthon, Evêquis de Genêve. Ce Prélat l'engagea d'aller demeuser dans son Diocèse, pour établir à Gex une Communauté avec plusieurs nouvelles Catholiques, afin de travailler à la conversion des Protestans. Madame Guyon se rendit à Gex en 1681, & abandonna tous ses biens à ses enfans, en se reterant une modique pension. Quelque tems après,

n'ayant pu consentir à devenir supérieure de la nouvelle Communauté établie à Gex, & les regles de cette Communauté n'étant point de son goût, elle se retira chez les Ursulines de Thonon, de-là à Turin, puis à Grenoble, & ensuire à Verceil. C'est pendant son séjour dans ces divers pays, qu'elle composa le Moyen court & très-facile de faire Oraison, & un autre livre intitulé: le Cantique des Cantiques de Salomon, interprété selon le sens mystique. Ces deux Ouvrages sui attirerent tant de disgraces, qu'étant venue à Paris par le conseil des Médecins, elle fut renfermée, par ordre du Roi, chez les Filles de la Visitation de le rue S. Antoine. Elle en sorrie quelque tems après, à la follicitation de Madame de Miramiors & des Religieuses du Monastere, qui rendirent remoignage à sa vertu. C'est alors qu'elle lia antiné avec M. de Fenelon, M. le Duc de Chevrense, M. le Duc de Beauvilliers, Madame la Dachelle de Béthune, & plufieurs autres personnes wistinguées par leur el prit & par leur mérite. Malgre ces Kaifons, on continua de s'élever contrelle; se que lui fit prendre le parti de confier tous ses sorits à M. Bossuer : & de les soumettre à son jugernéati Cet habile Prélat, après un examen de pluseurs mois, qu'il fivavec M. de Noailles, M. de Tonelon, & M. Tronson, diesta grence articles qu'il crut fuffifans point thettre à couvert les faines maximes de la spiritualité & de la vie mystique. My de Fenelon y en njoutz quatre autres; & ces memes quatre articles furent lignés à lify par les quatre Examinateurs, après un férieux examen. Madamo Guyon te founit à ces articles & les fignh's mais tout cela ne calma pas l'orage. Elle fur enveloppés dans la Cause de M. de Fenelon : aocusée de que tiline .

.....

tisme, & renfermée au Château de Vincennes, puis chez les Filles de S. Thomas à Vaugirard, & ensuire à la Bastille. Ensin, le Livre des Maximes des Saints ayant été condamné par le Saint Siège, & M. de Fenelon s'étant soumis, Madame Guyon forrit de la Bastille, & se retira à Blois, où elle mourur douze ans après, dans les fentimens de la piété la plus tendre le 9 Juin 1717, âgée de 69 ans. Outre les Ouvrages dont je vous ai parlé , on a d'elle, l'ancien Testament avec des explications & des réflexions : sa vie écrite par elle-même; les Torrens spirituels: des Lettres chrétiennes & spirituelles; des vers, & un grand nombre d'autres livres mystiques, écrits avec beaucoup de feu & d'imagination. Ses Ouvrages ne sont point de nature à pouvoir être cités, même par Extraits; & je doute que cette lecture pût vous être agréable.

Je vais vous parler ici, Madame, de quelques autres femmes qui ont vécu dans le même tems que Madame Guyon, mais qui ont fait moins dè bruit dans le monde. Antoinette de Salvan, née à Alby, fut mariée à Antoine de Fontvielle, Seigneur de Saliez, Viguier d'Alby, dont elle resta veuve de bonne heure. Comme elle joignoit saliez, à beaucoup d'esprit, un grand goût pour les sciences, elle ne songea pas à se remarier, afin de s'y livrer avec plus de liberté. Elle tenoit chez elle des assemblées de gens d'esprits & de sçavans. On y discouroit sur toutes sortes de sciences & de littérature; & Madame de Saliez y brilloit par son esprit & son sçavoir. En 1689, l'Académie des Ricovratide Padoue lui envoya des lettres d'Académicienne; & elle la remercia par une lettre qui mérite d'être rapportée.

Tome II.

Ħ

Mad. de

it Madame de Saliez.

" Les Lettres Patentes, que vous avez fait ex-,, pédier en ma faveur, pour me donner une pla-" ce dans votre célebre Académie, étant en lan-, gue Italienne, il femble que les très-humbles , remercimens que je vous fais, devroient être j, audi en Italien: mais outre que je n'en connois , pas affez toures les délicatesses, & qu'il est in-, différent en quelle langue l'on parle à des per-, fonnes qui les possedent toutes; quel moyen, ,, quand on a le bonheur d'être Sujette de Louis ,, le Grand, de préférer une autre langage à celui ,, qui regne dans ses Etats, & duquel il se sert , pour nous donner de si justes & de si douces loix. , Tandis que toutes les nations du monde, qui ai-", ment ses vertus, ou qui craignent sa puissance , apprennent à parler comme nous, je ne puis ", m'attacher qu'à une langue qui va devenir uni-" verselle, & que notre sçavante Académie fran-,, coise a mise à un si haur point de persection, ,, qu'elle est plus sévere, plus modeste, & pres-» qu'aussi serrée & aussi séconde que la latine. , J'avoue, Messieurs, que mes écrits ne peuvent , pas vous prouver cette vérité; née dans la Pro-», vince, & n'ayant point été à Paris corriger les ", défauts de mon langage, comme l'on alloit au-" trefois corriger à Athênes ceux de la langue asia-,, rique, je ne puis écrire avec la même justesse " que Mademoifelle de Scudéri & que Mefda-" mes des Houlieres, Dacier, & de Villedieu, ,, qui sont si dignes du rang que vous leur avez " donné parmi vous. La hauteur de leur esprir a été ,, secondée d'une situation heureuse au milieu de ,, Paris, & animée par la vue & par l'usage du ,, grand & du beau monde. Aush ces Dames sont-" elles devenues autant de miracles de ce fiecle;

& leurs écrits étonneront bien plus la postérités 3, que ceux des femmes sçavantes des siécles passés 3, ne nous étonnent. Je crois qu'il, m'est permis ,, de vous dire, Messieurs, afin que vous ne vous , repentlez pas de l'honneur que vous in'avez fait, 3, que bien que mes écrits soient infiniment au-,, deffous des leurs, ils ont fouvent d'heureux fuc≟ ,, cès; l'on y voit la nature toute pure, & ce carac-,, tere aifé n'y déplaît point. Enfin, puisque mes 3. Ouvrages m'ont attiré votre estime, personne , n'est plus en droit de me la réfuser. Vous tenez 5, dans le monde la place de ces fameux Grecs , qui décidoient du mérite des Auteurs, aussibien que de celui des Héros; vous les surpassez même par une droiture de cœur, qui vous fait rendre justice à mon sexe, en me recevant dans so votre illustre Academie, & n'affectant point une distinction que le Ciel & la Nature n'ont , jamais eu dessein de mettre entre les hommes & nous; leur jalousie la fit naître, notre modesis tie l'a foufferte; & sans que nous ayons trouble ile monde par nos plaintes, les hommes com-35 mencent à se repentir de leurs usurpations; & , leur empire tirannique va tomber de lui-même. Déjà l'Académie Royale d'Arles a suivi votre exemple à notre égard; & plusieurs de nos ", meilleurs Ecrivains ont traité à fond de l'éga-" lité des sexes, qui ne se conteste plus en France, » depuis que notre juste Monarque estime & ré-, compense le mérite de l'un & de l'autre sexe ». Madame de Saliez avoit formé une fociété, à qui elle donna le titre de Société des Chevaliers & des Chevalieres de la bonne foi. Elle s'assembloit

une fois la semaine ; & l'Auteur en dressa les

116 MADAME DE SALIEZ.

Statuts en 1704. Le premier qui en marque le cairactere, est exprimé ains:

'Une amitié tendre & sincere,
Plus douce mille fois que l'amoureuse Loi,
Doit être le lien, l'aimable caractere
Des Chevaliers de bonne foi.

Madame Saliez forma austi le projet d'une nouvelle secte de Philosophes, en faveur des Dames. " La fin de cette secte, dit-elle dans une lettre " à Madame la Marquise de Montpelliar, doit , être de vivre commodément, & de déterminer ,, toutes les personnes raisonnables, à secouer le ,, joug des contraintes que l'erreur & la coutu-, me ont établies dans le monde. Il faudra ensui-,, te faire des loix, felon lesquelles on devra vivre, " & donner un nom à notre secte. C'est à vous, ,, Madame, à le choisir. Je vous dirai seulement, ", que vous devez en trouver un propre à des peronnes, qui veulent établir les bonnes & solides , maximes, qui font trouver le vice agréable, ,, honête & commode; & qui donne tant de peur , aux fots, que jamais ils n'ofent nous approcher : " c'est pour se défaire d'eux, que des Philosophes ,, ont pris autrefois, (quoique fort sages) les ,, noms d'Humoristes & d'Insensés.

", Peur les loix, c'est à vous aussi Madame, à ", les imposer; mais pour votre soulagement, ", voyez si mes sentimens conviennent avec les ", vôtres; & si cela est, je leur donnerai plus d'é-", tendue.

>, Vous sçavez, Madame, qu'il y a deux sor-, tesde beaux Esprits; ceux qui le sont effective5, ment, &ceux qui croyent l'être & qui ne le sont ", pas. Il faudra soigneusement examiner. les es-" prits de ceux que l'on voudra recevoir, afin d'é-», viter le péril de s'y méprendre.

"L'on fera un serment solemnel de donner "l'exclusion à cette sorte de gens, qui pour fai-• " re les beaux Esprits, ne s'approchent jamais d'au-" cune femme sans lui dire des douceurs. L'on ba-,, nira ceux qui parlent toujours ou de leur nais-" lance, ou de leur bravoure, qui croyent qu'une », vilite est incivile, si elle n'est de quatre ou cinq 2, heures, & qui sont persuadés que pour être ", bons Gentilhommes, il faut être dans la derniere , ignorance. Nous ne devons austi jamais admet-,, tre dans notre secte, ces sortes de beaux Esprits ,, que Dieu n'a mis au monde, que comme il y ", envoye la guerre & la famine, pour en être les ", fléaux; ces esprits, qui ont des bornes si étroi-" tes, que l'on ne les voit jamais aller au-delà de " certaines manieres de parler, de deux ou trois " contes affectés, & de quelques comparaisons " qu'ils savent par cœur.

, Il faut sans doute, Madame, exclure les fem-" mes qui auront les mêmes défauts dans leurs " manieres; ne point recevoir ces prudes qui 🚙 croyent qu'une amitié tendre & délicate, est le " plus honteux des crimes; ni celles qui affectent » une sévérité ridicule, qui leur fait condamner , un honnête enjouement qui est pourtant l'ame , de la conversarion. Il ne faur avoir nul commer-, ce avec ces Dames, qui croyent que parce , qu'elles ne sont pas coquetes, il leur est permis , de gronder, de donner éternellement des lea cons de modeltie & de retenue, & qui ne pou TTO

,, vant fouffrir qu'on rie, se déclarent contre tous

💫 ce qui s'appelle divertissement.

" Je ferois aussi d'avis, que nous ne recussions point celles qui ne parlent jamais que d'une jupe, ou d'une coëssure; celles qui ne peuvent toussir que les autres lisent des livres agréables, & qui s'imaginent que pour être honnête femme, il ne faut que savoir aller à l'Eglise, & lire des livres de dévotion.

"Je crois, Madame, qu'il est bon surtout de ,, bannir l'amour de notre société, de peur qu'il ,, ne trouble le repos que nons rherchons, & de , substituer à sa place l'amitié galante & enjouée, ,, Après avoir montré ce que nous devons re-, jetter, il me semble que la premiere loi de no-, tre siecle doit être de vivre avec beaucoup d'a-, mitié & de respect les uns pour les autres : je , ne parle pas de ce qu'on apelle respect parmiles , gens que nous voulons chasser, qui ne consiste , qu'en des cérémonies importunes & embarras, fantes; car ceux de notre secte doivent surtout renoncer à cela; mais le respect que j'entens, consistera à s'estimer beaucoup, à ne rien dire , jamais qui puisse déplaire, & à ne se point fami-

Harrier.

Les qualités absolument nécessaires pour être

admis, sont l'esprit & la docilité. Cette docilité

demande deux choses, la premiere que l'on re
coive avec soumission & avec plaisir, tout ce qui

pera enseigné; & la seconde, qu'on quitre sans

peine & sans trop taisonner, les mauvaises ma
ximes que l'on pourroit avoir prises dans des so
ciétés dissérentes de la nôtre.

H faur que l'esprit de ceux que nous voudrons

Piş

", recevoir, soit capable de cette liberté si aima,, ble, qui fait dire agréablement & librement ce
, qu'on pense; de cette raillerie belle & innocen,, te, qui fait qu'on tourne les choses d'un biais
,, tout-à-fait divertissant; de cette perire malice
,, ingénieuse, qui fait qu'on surprend les personnes
,, les plus spirituelles dans de certains endroits
,, de leur conversation, qui les embarrassent un
,, peu, & dont elles ne se tirent qu'après avoir don,, né beaucoup de plaisir.

"Enfin, Madame, il faut que vos disciples "ayent la conversation galante, & tout ce qui "rend la société agréable & douce, sans que, "pour quelque raison que ce soit, vous en rece-"viez aucun, dont le visage & le discours soient

» armés d'une sévérité ridicule.

"Il y doit avoir une sidélité entiere parmi "ceux de notre Secte; c'est-à-dire, qu'on se par-"lera sincérement & tendrement, sans façon & "sans grimace; qu'on verra souvent ceux qu'on ai-"mera, & qu'on évitera ceux qu'on n'aimera pase "on travaillera de concert & sans cesse pour arra-"cher les mauvaises maximes qui se sont grisses "dans le monde; & l'on fera une guerre conti-"nuelle aux sors dont il sera permis de se diver-"tir, quand par malheur on se rencontrera aver "eux ».

Madame de Saliez a composé plusieurs Ouvrages en vers & en prose, qu'il suffir d'indiquer. Les premiers sont des paraphrases sur les Pseaumès; des devises pour le Roi, pour M. le Dauphin & pour Madame la Dauphine; un portrait de la même, en prose & en vers. Je n'en copiesai qu'un seul morceau.

De tout tems on a disputé

En quoi précisément consiste la beauté:
Chaque Peuple a son goût; les Nations diverses
Ont aussi divers sentimens;
Les défauts & les agrémens,
Ne sont pas chez les Grecs ce qu'ils sont chez les Perses,
Il est pourtant certains appas,
Que l'Univers admire & ne dispute pas;
Et ce présent des Dieux, ce charme incontestable,
Se voit dans l'objet que je peins.
Ma Princesse en tous lieux paroîtroit adorable,
Et le chef-d'œuvre de leurs mains.

Outre ces Pocsies, Madame de Saliez a fait imprimer la Comtesse d'Isembourg, Princesse de Hohenzolern, Roman historique, qui a été traduit en plusieurs langues, entr'autres, en Allemand, & ensuite en Italien par la Princesse Capisati : elle a donné des réflexions chrétiennes; des inscriptions tirées de l'Ecriture sainte pour les Arcs de triomphe dressés dans la Ville d'Albi le 22 Septembre 1700, dans la solemnité de la Translation des Reliques de Saint Clair Martyr, premier Evêque de cerre Ville; une relation de cette Translation en prose, avec quelques vers sur le même stijer. On la trouve dans le Mercure de Septembre 1700; une lettre sur l'Entrée de Mansieur Serroni, premier Archevêque d'Albi, à Albi 1679, dans le Mercure de cette aninée. Cette lettre ayant été critiquée, Madame de Saliez répondit par une Piece en vers ; une relation de l'Entrée de M. de Nesmond, Archevêque de la même Ville, avec des vers sur le même sujer. Madame de Saliez dit dans cette Piece, qu'elle a fait aussi la relation de l'entrée de M. le Gouz de la Berchere. On trouve encore d'au- : tres écrits de Madame de Saliez, dans les Mercures & dans d'autres Recueils de son tems. Elle a de plus composé un Roman historique, intitulé ; les Princesses de Baviere, Isabelle & Marguerite; la premiere, fille du Duc Etienne, la seconde, fille d'Albert, Comte Palatin du Rhin, qui fut élu Empereur, lorsque Vencessas sut déposé; toutes deux aimées par le Duc d'Orléans, frere du Roi Charles VI. Madame de Saliez est morte à Albi au mois de Juin de l'année 1730, dans un âge fort avancé.

Mademoiselle de Razilli, étoit d'une noble & ancienne famille de la Touraine. La Poësse faisoit Razilli, son amusement ordinaire; & l'on a imprimé un certain nombre de ses vers dans les Reçueils de son tems. On y trouve beaucoup d'élégance & de naturel. Les deux Pieces les plus estimées sont un Placet au Roi, & des Stances à Mr. le Duc de Noailles. Le placer est précédé d'une Requête en profe; dans laquelle elle expose au Roi la triste situation, où le peu de bien que sa famille lui avoit laissé, la réduisoir. M. de Noailles qui éroit son parent, se chargea de le présenter à Sa Ma÷ jesté, qui lui accorda une pension de deux mille livres. Ce bienfait l'engagea à chanter plus d'une fois les Conquêtes de ce Prince. Il reste d'elle deux sonnets, l'un sur la résistance, l'autre sur la prise de Luxembourg. Mademoiselle de Razilli étoit en liaison avec la plûpart des beaux Esprits de sop tems; & elle est morte à Paris en 1704, âgée de 👣 ans. On l'a nommée Calliope, parce qu'elle

Mlle de

Mademonélle de Razelle n'a traité que des sujets héroiques. Pour vous

donner une idée de son talent, je rapporterai son sonner sur la prise de Luxembourg, parce qu'il a été fort vanté dans le tems.

Quel éclatant retour, quelle heureuse journée Ramene triomphant l'invincible Louis! L'Europe retentit de ses faits inquis Et craint de succomber dessous sa destinée. Luxembourg si long-tems à sa perte obstinée, Vient de subit le joug de l'empire des Lis; Et Gênes, dans ses murs par le feu démolis, Voit contre un tel courroux fa puissance bornée. Rome ne vit jamais un plus pompeux rétour : Une double victoire embellit ce grand jour ; Mais sur-tout le Vainqueur charme par sa présence: Il plaît même aux vaincus qu'il a mis sous ses loix 3 Et les Peuples conquis disent tous d'une voix, Que si l'on craint son bras, l'on aime sa clémence.

Des amis de Madame le Camus de Melsons. Camus. femme du Conseiller d'Erat de ce nom, la menerent voir le beau portrait de Louis XIV par M. Mignard, & l'obligerent de faire elle-même en vers, le Portrait de sa Majesté, qu'elle leur envoyale lendemain. On le trouve dans plusieurs Recueils,

ainsi que différentes autres Pieces de sa compolition, qui lui ont fait un nom sur notre Parnasse. L'Epitaphe qu'elle composa pour M. le Duc de S. Agnan, & fes vers à Uranie, font les seuls que je citerai.

Saint-Agnam finit une vie Qui fur toujours d'honneurs & de plaifirs suivie; Mais laisson's son cloge, il n'en a pas besoin : Les filles de mémoire

MADAMETE CAMPS.

Prendront pour lui le même soin, Qu'il prit autrefois pour leur gloire.

A URANIL

La probité, la vertu, le mérise, La noblesse, l'honneur, l'esprit & la beauté, Après avoir bien consulté Pour faire une femme d'élite, Joignirent avec eux & l'Amour & Venus, Pour aller de concert en prier la nature. Elle leur dir, vous êtes bien venus; Nous ferons un chef-d'œuvre; & par les Dieux j'en jurc. Ainfi fut dit, ainfi fut fait. Ils composerent donc ensemble Cette femme qui yous ressemble: Le Ciel y mit un esprit tout parfait; L'Amour en la voyant parut fort en colere, Et dit avec douleur: Pourquoi lui donner l'air & les traits de mà mere Sans qu'elle en ait aussi l'humeur? Avec elle jamais je n'aurai rien à faire, L'Honneur lui répondit, vous la verrez un jour, Estimée en tous lieux & surtout à la Cour: Sans vous, même elle sçaura plaire.

Et je sçaurai vous faire taire.

L'Amour chagrin sortit avec sureur,
En cédant la place à l'honneur.
L'honneur resta près d'Uranie,
Et l'a coujours depuis sidellement servic.

Par elle je pourrai triompher à mon tour 3

Madame de Chevry, Religieuse de S. Pierre de Mad. de Lyon, & fille d'un Président à la Chambre des Chevry. Comptes de Paris, s'est fair connoître par un Poë-

124 MADAME CHEVRY BY AUTRES.

me adressé à Louis XIV, sur ce qu'on ne peur lui donner un nom qui réponde à sa grandeur : tout ce que la fable a imaginé de plus grand, ce que l'histoire a jamais eu de plus parfait en Héros, est bien au-dessous de Louis le Grand dans cet éloge exagéré & hyperbolique. C'étoit le ton à la mode dans un siècle, où les Muses françoises avoient principalement consacré leurs talens à la flatterie.

Mile de On a imprimé à Toulouse un Recueil de Puismirol. Pocsies, composées par Mademoiselle Puismirol de Saint-Martin. Elles sont peu connues, & méritent peu de l'être.

Mlle Ri- On a des vers adressées à la Roine d'Espa-

Mlle Ra- Mlle Ramiez, de la ville de Marseille, a tramiez. duit en François quelques Odes d'Horace.

Mile de M. de Vertron qui connoissoit toutes les sainte-He-femmes célébres de son tems, & a recueilli leine. plusieurs de leurs Ouvrages, donne les plus grands éloges à Madame la Comtesse de Sainte-Heleine, connue auparavant sous le nom de la charmante Mademoiselle de Longuevue. Sans faire mention d'aucun de ses Ecrits, il se contente de dire en général, qu'on ne pouvoit si mieux parler ni mieux écrise.

Mlle Ro- Sans rien dire non plus de particulier des land. Ouvrages de Mademoiselle Roland, dont il vante fort la beauté, il lui adresse ces vers qui supposent qu'elle réunissoit pluseurs talens.

Par une douce voix, & par un teint de roses,

Enchanter tous les cœurs, gagner des prix en vers,

Sans peine & sans orgueil parler de toutes choses,

C'est être un ornement de ce vaste Univers,

Je luis, &c.

Madle

1648.

LETTRE

LISABETH Sophie Cheron naquit à Paris en 1648, de Henri Cheron, Peintre en Email, Chéron. de la Ville de Meaux, qui seconda la forte inclination que sa fille avoit pour le dessein. Son pere l'avoit élevée dans le Calvinisme; mais sa mere, Marie le Fevre, qui étoit Catholique, lui inspira ses sentimens; & Mademoiselle Cheron se convertit après une année de retraite dans la Communauté de Madame de Miramion, où elle fit abjuration entre les mains de M. de Poussé, Curé de S. Sulpice.

Ses talens ne se bornerent pas à la connoissance du dessein; elle s'attacha à la Poësie; & elle sit imprimer une traduction en vers françois de plufigurs Pseaumes, que son frere, Louis Cheron, orna de figures gravées de fa main. Vous n'exigez pas de moi, Madame, que j'en rapporte des extraits; vous sçavez que depuis que le grand Roufseau a fait passer dans notre langue les richesses poctiques de ces Cantiques sacrés, un Lecteur françois ne peut plus lire d'autre traduction que la sienne. Cependant, pour vous donner une idée du talent de notre Auteur pour la versification, & en même-tems, pour vous présenter un Ouvrage qui vous soit agréable, je vais copier ici un Poëme peu connu, qui valut à Mademoiselle Cheron une place dans l'Académie des Ricovrati de Padoue en 1699, sous le nom de la Muse Erato. Il est intitulé les Cerises renversées. On y trouve de la gaîté, dela facilité & du naturel.

126 MADEMOISELLE CHÉRONI

CHANT PREMIER.

Je chante ce combat, où tout couvert de gkoire, Damon, près du Pont-Neuf, remporta la victoire; Où son cœur généreux pour deux sois dix-huit sols, Sçut d'un Peuple en sureur appaiser le courroux. Muse qui du clocher de la Samaritaine, Vis de loin ses exploits, viens animer ma veine; Viens m'apprendre comment ce Héros indompté Sçut mêler la prudence à la témérité: Conte-moi le péril où se trouverent prises Les Dames dont le char renversa les cerises; Er dis-moi par quel art, Damon sçut ménager La gloire du beau sexe, & vaincre le danger.

Le Soleil fatigué de parcourir le monde, Précipitoit ses pas pour se plonger dans l'Onde; Er déjà du Pont-Neuf les enroués Chanteurs, Pour chercher à souper, quittoient leurs Auditeurs; Lorsqu'en un char doré, deux Dames arrêtées, D'une troupe insolente indignement traitées, Porterent à Damon du spectacle surpris, En lui tendant les mains, leurs regards & leurs cris. Là, cent voix de fausset dans les airs confondues, Leur crioient, payez-nous nos cerises perdues, Que vos maudits chevaux, en voulant avancer, Sur le pavé poudreux viennent de renverser. Envain l'aimable Eglé, du désordre troublée, De son char exhortoit la criarde assemblée; Envain elle essaya contre ces furieux L'art de persuader qu'elle a reçu des Dieux. D'autre part la Discorde a la forte poitrine, Prêtant des tons aigus à la troupe mutine.

Des Halles, du marché, par chemins différens. De nouveaux bataillons épaississient les rangs; Damon voit le péril, entre au Champ de bataille. Monte sur une borne : écoutez-moi, canaille, Cria-t-il: on se tait. Chacun de tous côtés Tient sur le harangueur ses regards arrêtés. Tel on viz autrefois le Chantre de la Thrace, Par ses divins accens suspendre sa disgrace, Quand respirant le sang, le carnage & l'horreur. Des femmes pour le perdre, accouroient en fureur; Ou plutôt comme on voit sur les Mers otagenses. Bruire & s'entre-pousser les vagues scumeuses, L'eau se lancer en l'air, les Autans Irrités Exercer à l'envi leurs pountons agités; Alors Neptune sort de ses grottes profondes, Donne un coup de Trident, calme, applanit les Ondes 1 Ainsi l'on voit Damon, en élévent sa voir. Rendre muers d'un mot, cent gofiers à la fois. Mutins, leur crioit-il, quelle brumle envie Dans un combat douteux vous fait sisquer la vie? Aveugles, vous fuivez un avengle courroux: Vous attaquez Eglé; quoi! la connoissez-vous! Vous plez infulter fon simable confine! Pouvez-vous ignorer leur illustre origine ? Ah! fi vous n'écoutez ni respect, ni raison, Appréhendez du moins la mort ou la prison.

Le filence régnoit; & la troupe rétive,
A l'éloquent Damon se rendeit attentive,
Quand les rennes en main, le coupable Cocher
Profitant du sermon, commença de toucher.
La troupe, à cet aspect, reprenant sa furie,
Laisse-là le précheur qui se démene & crie.
Les Valets vainement occupent les chemins.

Pour former une digue à ce Peuple mutin.

Comme un torrent grossi par un nouvel orage,

Renverse arbres, rochers, qu'il trouve en son passage;

Tout de même l'on voit ce Peuple révolté,

De la gent bigarrée abbattre la fierté.

Mais c'est assez chanter, & pour reprendre haleine,

Allons rêver un peu sur les bords d'Hypocrene.

CHANT IL

Cependant la Discorde aux cheveux hérissés, A grands coups de serpens hâtoit les moins pressés: La crainte, la pâleur à ses ordres rendues, Environnoient déjà les Dames éperdues; Et pour sixer le char, en guise de crampons, S'allongeoient mille bras à patres de chapons. Envain l'adroit Cocher, dégageant les portieres ; Fait claquer son fouet de diverses manieres; Cent autres bras nerveux secondant les premiers, En gagnant les devants, saisiffent les Coursiers. Telle on voit quelquefois sur la mer agnée, Par deux vents opposés une nef arrêtée. Les palefrois fougueux sous la main bondissans, Rongeoient leurs freins dorés, d'écume blanchissans. Champagne, l'Adonis des beautés subalternes, Le Basque aux pieds légers, l'ornement des Tavornes, Picard, la Fleur, & vingt que je ne nomme pas, Dans ce combat fameux signalerent leurs bras. Mais qui pourroit compter les cottes dégraffées, Les collets déchirés, les têtes décoiffées, Les claques, les soufflets, les coups de poings reçus, Les coups de pieds donnés, bien plutôt qu'apperçus? Alors on vit, dit-on, (n'importe qu'on le croie) En l'air les mêmes Dieux qu'Homere vit dans TroicMademoiseile Chikoni

La, s'avance Junon d'un pas grave & réglé, Et d'abord prend parti pour la craintive Eglé: Fuyez dans les Enfers, vaines terreurs, dit-elle l'oppose à vos efforts ma présence immortelle. D'autre part, la Discorde & le terrible Mars Dans le parti contraire armoient de toutes parts ; Quand Damon rebuté de perdre ses paroles, Pour rendre le bon sens à tant de têtes folles; Il faut, le le vois bien, dit-il, joindre à la fois, Pour mieux perfuader, le geste avec le voix; Par ce bâton noueux, la raison mieux prouvée se fera respecter; puis la canne levée, Il sauce ch bas, il court: la Décsie aux grands yeux, Minerve, l'arrêtant; quel transport furiéux T'agite en ce moment! Ecoute, lui dit-elle; Voici le seul moyen de finir la querelle ! Ouvre ta bourse, cours; & d'un pas diligent Va-t-en trouver les Chefs; offre lenr de l'argent. C'est ainsi qu'autrefois Priam quittant la Ville, Fut facherer Hector des mains du fier Achille. Elle dit; & Damon sans autre compliment, Hausse la voix : parlons d'un accommodement ! C'est Minerve elle-même à présent qui m'inspire à Je paye le dommage, & que l'on se retire. Pour la seconde fois les murins confondus Se misent ; leurs esprits demeurent suspendus ; A la tempête on voit succèder la Bonace; Le silence banni vient reprendre la place: Tel qui le poing levé répandoit la terreur, Reste immobile & sent rallentir sa fureur; Tous étoient attentifs, quand un filou s'approché, Et côtoyant Damon, met la main dans sa poche, , Tire la Bourle, fuit, comme l'adroit chasseut, Tome II.

Du jeune Lionceau diligent ravisseur,

Qui craignant le retour de la mere en surie.

Assure par la suite, & sa proje & sa vio.

Le Peuple de l'accord paroissant satisfait,

Veut voir joindre aussitôt la promesse à l'esset:

Tous entourent Damon; le captif équipage

Tout à coup délaissé, s'ouvre un libre passage;

Le prudent conducteur, du péril dégagé,

Touche les siers coursiers, part sans prendre congé-

CHANT FIL

Phoebus prêt à finir sa brillante, carrière, Lançoit obliquement quelques traits de lumiere : . . Des nuages confus la vaste obscurité De ses derniers rayons éteignoit la clarté, Eglé fuyoit alors, du danger garantie, Et laissoit à Damon achever la partie; Pendant qu'autour de lui, mille bras avancée, Demandoient à la fois d'être récompaniés: Il fouille en son bourson, n'y trouve rien, se trouble 3 Il cherche dans (a pochet encor moins, pas un double; Il cherche en l'autre poche, & dedans & dehors : Vilite, tout confus, & verte & juliancorps, Reitere vingt fois la recherche frivole: L'étonnement s'aggroît, lui, coupe la parole ; En cet état douteux il ne sait que choisir. Fuir seroit le plus sûr. La pour le vient saisir; Il demeure stupide en sa criste avanture. La tourbe s'en émeut, parle bas, puis murmure, Puis élève la voix & redouble les cris. Minerve accourt : Damon rappelle ses esprits. Cherche à se dégager de la troupe profane, Fait sur les plus hâtés pleuvoir des coups de canne

Mademoisette Chekon, 118

Il le bat en retraite, & gagnant le terrein, Minerve à reculons le conduit par la main; Il aurape le Quai : là, réside un Libraire, Des nouveautés du teme riche dépositaire; On y voit chaque jour, sur les borde étalfe. De maint & maint Auteur les titres empoulés 3 C'est-là que s'arrêtant, d'une guerriere andace Damon aux plus hardis fait délerrer la place. La Déesse l'anime en ce pressant besoin. Guide les coups, les pousse & de près & de loin : Tel assailli de chiens, lassé, mis hors d'haleine, Est un sanglier fier acculé contre un chêne, Qui rappellant la force en ce dernier combat. A grands coups de défense atteint, déchire, abbat, Ainsi combat Damon; quand la foule imprudente Renverse, en se poussant, la boutique sçavante, Deux cens volumes neufs, en un un un zamailés, Du paramet dans l'eau se trouvent dispersés; Vieux & nouveaux, tout tombe; & le trifte Libraits Voit voltiger en l'air son dernier exemplaire. O foruncennemie, où me vois-je réduit! Jours malheureux, dit-il, plutox funeste nuit ! O mes galans Augeurs abimés dans la Seine. Econiez mes regress, venez finir ma peine! Auteurs qui du bon'sens renfermiez les trésors. Qui sortant du Palais veniez parer nos bords, Pourquoi précipités jusqu'aux plus creux de l'onde. N'êtes-vous pas témpins de ma douleur profonda? Quel magique pouvoir dans le tiécle avenir De vos noms oublies fera refleuvenir ?. Ainsi se lamentoir le malheureux Libraire à Telle on voir Philomely on up bois solimine. Faire entendre aux échoa par ses donloureux cris

Mademoistile Chikon

Qu'un cruel Laboureur a ravi ses petits.

Mercure en ce moment vers la voute étoilée,

Pour boire le nectar reprenoit sa volée;

Quand l'oreille attentive à ses lugubres sons,

Il reconnoît la voix d'un de ses nourrissons:

Sa tendresse s'émeut: du Ciel, il envisage

Du malheuseux Marchand, le désastreux nausrage;

Il descend pour calmer l'excès de son ennui,

Et d'un vol suspendu plane au-dessus de lui.

Le Marchand l'apperçoit : favorable Mercure, Equitable témoin de ma triste aventure, Cria-t-il, tu me vois accablé de douleurs; Si jamais des Marchands tu fus le protecteur, Sois aujourd'hui sensible au coup qui me désole. Mercure gravement prend alors la parole. Je sai qu'elle est ta perte ; & j'en ai du regret ; Mais du sort ennemi c'est l'injuste décret : Ces chefs-d'œuvres galants dont tu pleures l'absence 🕽 . Périssent presque tous au point de leur naissance, Avortons malheureux, dont le brillant destin, Comme aux plus belles sleurs ae dure qu'un matin; Va donc, sans frapper l'air de tes plaintes funestes, De tes Auteurs noyés pêcher les tristes restes; Descends: mais qu'apperçois-je? ô prodige nouveau! J'en revois quelques-uns qui reviennent sur l'eau; Le nombre en est petit; vois-tu comme à la nage, Un favorable vent les repousse au rivage? Le reste sous les stors demeure enseveli, Et justement mérite un éternel oubli : Mais ne t'afflige point d'une perte légere; Les bons sont échappés, j'y vais mettre l'enchere, Et devant que la Lune ait montré son croissant, Un seul pour le prosit t'en vaudra plus de cent.

Madembielle, Cheron Minerve cependant du danger allarmée, Pour dégager Damon, parle à la Renommée; Il nous faut de l'argent, Damon en a promis, Lui dit-elle; dépêche, averris ses amis,. Qu'ils viennent promptement, si son péril les touches La Déesse aux cent voix met la trompette en bouche. Fait retentir au loin les échos redoublés. Parmi les Spectateurs de tous lieux affemblés. Un ami de Damon l'entend, accourt, se presse Des coudes & des poings écarte, fend la presse, Prends courage, Damon, dit-il, je viens t'aider Te faut-il de l'argent? Tu n'as qu'à demander. Minerve alors s'approche & lui parle à l'oreille. Il lui donne sa bourse : à subite merveille! Cette paix où les Dieux travailloient vainement. La moitié d'un écu l'a faite en un moment.

Un autre Ouvrage de Mademoiselle Cheron, est une traduction de l'Ode latine de l'Abbé Boutard, contenant la description de Triannon. Cette fille célebre joignoit la musique à ses autres connoissances; & Louis XIV, pour récompenser tant de dissérens talens, lui accorda une pension de

cing cens livres.

Tous les gens de lettres étoient ses amis, & se rassembloient chez elle. M. de Piles a souvent admiré l'assemblage de ses rares qualités; il s'étoir retiré exprès dans sa maison, pour s'entretenir avec elle du bel art de la Peinture. Son esprit orné & naturellement enjoué se prêtoir volontiers à toutes sortes de conversations; elle sçavoir s'ajuster à la portée de chacun, faisant valoir lemérire des autres sans affecter de faire paroître le sien. Elle peignoit les portraits de ses amis, ou pour leur en

834 Mademoiselle Chéron.

faire présent, ou pour les placer dans son cabinet?

» j'ai, disoit-elle, en leur absence le plaisir de

» m'entretenir avec eux ».

Mademoiselle Cheron peignoit également l'histoire & le portrait; & ses portraits mêmé étoient soujours traités allégotiquement; c'eft ce qu'on appelle potresie historié. Elle dessinoit beaucoup d'après l'antique, & surtout d'après les pietres gravées; talent que peu de personnes ont polsédé comme elle. Le célebre le Brum lui procura un honneur singulier, en la faisant associer à l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture. Ses Tableaux d'histoire sont une Fuite en Egypte ; Cassandre interrogeant un Génie sur la destince de Troye; Jesus-Christ au Tombeau; S. Thomas d'Aquin, & un grand portrait de M. de Perefixe, Archevêque de Paris, placé dans les Ecoles des Jacobins de Paris, rue S. Jacques; avec quantité de grands portraits historiés, répandus dans dif-Pérentes maisons. Le seul qui nous reste de Mad. des Houlieres, est de la main de Mlle Chéron.

Cette fille sçavante se maria à l'âge de soixante ans, à M. le Hay, Ingénieur du Roi, qui n'étoit ğueres plus jeune qu'elle. Ce mariage philosophique n'avoit d'autre but, que d'avantager son mari, qu'elle estimoit depuis long-tems; le soin de ses biens, qui étoient assez considérables, y entroit pour quelque chose. On lui entendit dire en sortant de l'Eglise: » nous voilà donc mariés, » Monsieur; à la bonne heure: l'estime séparée » de l'amour ne nous en demande pas davantage; »

& elle lui tint parole,

L'avanture du Poème des Ceriles étoit arrivée

M. le Hay son mari & à elle.

Elle mourut à Paris en 1711, âgée de seixante q trois ans, & sut enterrée à Saiut Sulpice,

Madridistin Cuinon - L'Abbe Bolquillon's fait ces quarre vers pour mettre au bas d'un portrait de Mademoiselle Cheron:

De deux talens exquis l'assemblage houveau Rendra totijours Cheron l'ornement de la Frante : Rien ne peut de la plume égaler l'excellence. Que les graces de son pinceau.

Cest ici le lieu, Madame, de vous parler de plusieurs femmes, contemporaines de Mademoiselle Cheron, & connues dans le dernier siècle, par quelques Ouvrages de Pocsie. Je vous préviens qu'ils ont prefque tous pour objet les louanges de Louis XIV, ou les cloges de quelque Prince ou Princesse de la Cour. Le mérite de ces sortes d'écrirs disparost presque roujours avec les personnes réspectables pour tesquelles ils sont faits. Vous feriez donc, Madame, médiocrement sarisfaire de toutes ces perites Pieces; & je pense qu'il sussira de vous les indiquet, & de vous en faire seulement connoître les Auteurs.

Louise Anastasse Serment, fille scavante de Grenoble en Dauphiné, avoit beaucoup d'esprit, serment, & possédoit les langues anciennes. Quinault la consultoir comme sa Muse choiste. Elle souffrit beaucoup d'un cancer qui fui faifoit défirer ardemment la mort. Elle la pressortame pat les vers, de la délivitet des maux cruels qui la courmentoient. Nons avons d'elle un founet fur la groffesse de Madame la Dauphine; un Dialogue à la gloire de cette Prrincesse; & quelques lettres sur des sujets de galanterie. Voici ce qu'elle dit dans une de ces lettres. » Je suis persuadée que si les » Belles sont cruelles, c'est pour des audacieux &

MADEMOISELEE CHEROM des téméraires que leur insolence expose juste: ment à leur haine, Si elles sont insensibles, estil quelqu'un lous le Ciel, dont l'orgueil soit as-12 lez grand pour pouvoir concevoir une espérance » raisonnable de les rendre sensibles pour soi, & » de toucher leurs cœurs? Elles sont impitoyables, » il est vrai; mais j'avoue avec vous, Monsieur, p que ce n'est que pour ceux, que des tourmens » imaginaires, ou des désirs un peu trop insorelens en rendent indignes, & qui souhaitent » d'elles une pitié qui les désespéreroit, s'ils la » trouvoient commune, & s'ils les en croyoient capables pour d'autres que pour eux. De quelle njustice peut-on accuser ces sages beautés? Est-» il quelque service assez grand pour exiger d'el-» les quelque récompense? Les moindres effets de leur reconnoissance ne seroient-ils pas infi-» niment au-dessus de tout ce qu'on peut mérip ter d'elles? En un mot, peuvent-elles donner » moins qu'elles ne doivent? Ces Amans forcenés les accusent de fierré: mais cette fierré, bien » loin d'être blamable, est digne de louanges; la » connoissance qu'elles ont de leur mérite les " rend justes & raisonnables, sans que l'amous » propre y air part ».

Mad. & Madame Houlier Dourlens & Mademoiselle Mile Dour- de Chance Dourlens sa fille, ont tenu un rang lens, parmi les semmes qui ont célébré la famille Royar-le. La mere a fait une Anagramme qui, par sa singularité, mérite d'être rapportée, ainsi que le Dixain, qui en est comme l'explication.

ស្នា ប្រជាជាធិប្បន្នក្នុងស្វាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស ស្គាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រាស់ស្គ្រា

ANAGRAMME

Louis, le Dauphin de France, l'Epoux de Marie-Anne, Christienne-Victoire, Princesse de Baviere.

On trouve dans ces paroles; celles qui fuivent.

Journée concertée de Dieu : cher Himenée, va ; le bien lu Peuple François naîtra de tes plaisirs,

DIXAIN

Qu'on parlera de tot, glorieuse Journée,
Ou l'on vit ces grands cœurs s'allier en ce lieu;
Et qu'on jugera bien, qu'étant si fortunée
Chacun de tes momens sut concerté de Dieu!
Heureux donc mille sois! heureux eher Himenée;
Poursuis de ces Amans la douce destinée;
Couronne leurs amours, contente leurs desirs;
Va, ne crains rien; le Giel à leur gloire préside;
Car du Peuple François le bien le plus solide;
Au rapport de leurs noms, naîtra de tes plaissirs.

Mademoiselle de Chance a fait pour le Roi, pour Madame la Dauphine, pour la Princesse de Conti, & pour d'autres personnes, des Sonnets, des Rondeaux, des Bouts-rimés que vous pouvez vous dispenser de lire.

Mademoiselle Bernard de Lyon prononça en Mile Best 1694, en présence des Administrateurs de l'Hô-nard, pital de cette Ville, avec beaucoup de grace & de succès, le Panégyrique de Sainte Catherine.

La Présidente de Bretonvilliers a composé une Mad de Comédie en proyerbes, des Contes, des Poë-Bretonvilsses galantes & sérieuses, & des Devises. Elle liers, étoit de l'Académie des Ricovrati, & y fut surpommée l'Admirable.

MADEMOISELLE CHERON.

Madamed'Armançai; fille de M. Sabatier, Gen Mad. d'Armançai. tilhomme de Provence, a fait pour M. le Duc de Charres, depuis Duc d'Orléans, Régent de France, une Piece de vers, où les quatre Saisons de l'année parlent à ce Prince. On lit encore dans le Mercure de Juillet de l'année 1684, une lettre en profe & en vers qu'elle adressa à Madame Royale.

On trouve dans quelques Recueils, des vers Mad. de Plat - Buis de Madame de Plat-Buisson sur la naissance de M. fon, le Duc de Bourgogne, pere du Roi. Mademoiselle de Scudéri a aussi inséré dans ses conversations, des Pocsies de Madame de Plat-Buisson. Voici quatre vers qui ont été faits pour elle.

> Peut-on avoir plus de merite, Plus de prudence & de conduite Plus de rime & plus de raison Qu'en a l'illustre Plat-Buisson?

Montroufſc.

Madame de Roque Montrousse, de Carpende Roque- tras, a traduit en vers larins, un Dialogue fur les premieres Conquêtes de M. le Dauphin, une devise à la gloire du même Prince, & des vers sur la mort de Madame des Housseres. Cette femme sçavante possédoit la Géométrie & les Belles-lettres, & principalement la Langue latine. Les Mercures du tems font remplis de fes traductions d'Ouvrages françois en vers latins, & des Odes d'Horace en vers François.

Le Siège de Mons, fait par Louis XIV, a été célébré par Madame Mazel. Elle dit an Roi de zcl, modérer l'ardeur qui l'expose aux dangers; & elle finit par ces deux vers :

T AUTRES

Ne vous suffit-il pas que votre ennemi tremble : Sans surce trembler vos Sujets ?

M. de Vertron, grand Partisan du beau sexe & grand Admirateur de Louis XIV, répondit à Madame Mazel par ce jeu de mots:

L'avis que vous donnez en vers Au plus grand Roi de l'Univers, Charme nos cœurs & nos oreilles; Et vous dites *Mons* & merveilles.

Mademoiselle d'Alerac, fille de M. le Marquis de la Charce, de l'illustre Maison de la Tour-la Charce. d'Auvergne, a aussi célébré la prise de la Ville & de la Citadelle de Gand; Mademoiselle Roland, la révocation de l'Edir de Nantes; & Mademoiselle Sibur, les louanges de Madame la Dauphine. Cetre dernière étoit de Lyon, & réussissoit dans les devises. Mademoiselle d'Alerac, dont dus, je viens de parler, avoit une sœur aînce appellée Mademoiselle de la Charce, qui étoit aussi une sille de mérite. M. de Vertion a dit de ces deux sœurs illustres:

Par la prudence & la valeur

La Charce furpasse Glélie.

Par l'osprit & par la deuceur

D'Alerae surpasse Télie.

On trouve plusieurs lettres de Madame de Mad. de Scudéri, Belle-sœur de la Demoiselle célebre de Scudéri, ce nom, imprimées parmi celles de M. le Comre de Bussy Rabutin.

Madame la Comtesse de Saint Mayolle a tra Saint-Ma-

duit de l'italien en françois, un livre intitulé 14 République de Naples.

Mad. de Nous avons de la célebre Madame de la Vala Valiere. liere, Religieuse Carmelite à Paris, des réflexions sur la Miséricorde de Dieu, que toutes les ames Chrétiennes doivent lire avec attention.

Mlle de Mademoiselle de Saint André a fait en vers la 5. André description de la Chapelle de Sceau, & l'Hyver de Versailles.

Mile Sau- Mademoiselle le Sauvage a souvent disputé le vage. prix proposé par l'Académie des Jeux Floraux à Toulouse. C'est d'elle qu'on a dit:

On dit dans notre voisinage Que vous avez un beau débit;

Qu'avec votre enjouement vous ètes toujours sage.

Que sans orgueil vous avez de l'esprit.

Et qu'enfin vous n'avez que le nom de Sauvage.

Mad. de Madame de Comeige a fair une Tragédie qui comeige. a pour titre Mahomet.

Il y a dans un des Mercures du dernier siècle, une traduction en vers de la neuvieme Ode d'Ho-Mlle Cas- race, donec gratus eram, par Mademoiselle Castille, née à Paris. Elle a aussi fait des vers sur la Comete de l'année 1680.

Mile de Mademoiselle de Boissangers a en un génie Boissanparticulier pour la composition des Enigmes.
gers. On a des réslexions sur les Pseaumes par Ma-

Mad. Do dame Dorieux, Religieuse.

Mademoiselle de Saint Quentin, fille d'un sça-Mile de vant Avocat au Parlement, a donné au public un Traité qui a fait beaucoup de bruit dans le tems, sur la possibilité de l'immortalité corporelle, avec ime réponse aux objections qui lui ont été saites. Elle étoit très-versée dans la Philosophie de Descartes. M. de Vertron a dit:

Qui cherche en tout la vérité, Qui raisonne si bien & des corps & des ames, D'un commun jugement des hommes & des semmes, Mérite l'immortalité.

Dans un Recueil intitulé le Triomphe de la Mile. de Violette, par M. Robert Toussain, de Toulouse, Verdier. on trouve des Piéces de Poësse, par Mademoifelle de Verdier, de la même Ville.

La connoissance des Langues Latine & Italienne, étoit très-familiere à Mademoiselle Dupré. pré, Elle étoit aussi très-versée dans la Philosophie de Descartes; & écrivoit aussi bien en Vers qu'en Prose. Voici quatre Vers que lui adresse le galant M. de Vertron.

Avec mille talens Dupré n'a point d'orgueil. Son esprir est charmant ; sa science est prosonde 1 Et sa sagesse ensin lui fait voir d'un même œil Ce qui fait le repos, ou le trouble du monde.

Mademoiselle Feuillet, niece du fameux Cha-Mile Feuilg noine de S. Clou, de ce nom, a fait ou traduit les. en François plusieurs Ouvrages de piété.

Je suis, &c.

LETTRE VII.

E ne puis, Madame, vous tien dire de la naif-Saint Mar sance, de la vie, ni de la personne de Madame de Saint Martin. Tout ce que je sçais, c'est qu'elle a commencé un Roman qu'elle n'a pas fini, & dont il y a trois perites parties dédites à Madame la Dauphine. Il s'agit de quelqu'avapture peu inréressante de la Cour de Louis XIV. Les Personnages font Diane & fon Amant Arfanide, Darsine, Olinde, Charmeli. Quant à la Reine de Lustranie, qu'on appelle Daumalinde, il n'en est presque pas question; seulement Diane, Darsine & Olindo s'inrégellent à cette Princelle, parce qu'elles l'ont vue à la Cour. Un Cavalier vient, on ne sçait d'où, se présenter à ces semmes qui lui demandent des nouvelles de cette Reine: & à cette occasion, il en raconte l'histoire; c'est-àdire, comme elle naquir, comme elle fut élevée. comme elle fut mariée au Roi de Lustranie : du reste certe Princesse, qui sans doute auroit joué un grand rôle dans le Roman s'il eut été acheve, y est absolument negligée & mise à l'écart. Les autres personnes sont dans une maison de campagne; elles y voient de belles Statues; une entr'autres les frappe; c'est celle d'une certaine Lindamire à qui Darfine a des obligations; & voilà qu'on nous raconte les avantures de cette Lindamire & d'un certain Palmiris son Amant; mais elles n'ont rien qui intéresse.

Il est ensuire parlé figurément de l'amour de Louis XIV pour la Niece du Cardinal Mazarin MADAME DE SAINT-MARTINA

qu'on appelle ici Marsinide pour Mancini, de même que le Duc d'Orléans y est nommé le Prince Loreni. Une autre histoire est celle d'Ardante & de Linxe, une troisieme d'Arsilonix & de Darsine, qui ne sont point finies. Le dénouement est réservé pour les volumes qui sont à faire.

Cependant, Madame, pour que ma lecture ne vous soit pas absolument inutile, voici quelques

pensées que j'ai recueillies.

» Il ne dépend pas de nous d'aimer qui l'on » veut; c'est au cœur qu'appartient le droit du » choix, dont il ne se départ jamais; & il est ja-» loux des loix que la raison lui voudroit imposer. » Pour montrer son pouvoir, il en fait souvent fai-» re de bisarres, où l'on connoît aisément qu'elle » n'a point de part.

On est frappé de la ressemblance de cerre citation avec les vers d'une cantate de Rousseau, (Circe)

qui fut faite long-tems après ce Roman:

Ce n'est point par effort qu'on aime; L'Amour est jaloux de ses droits; Il ne dépend que de lui-même; On ne l'obtient que par son choix; Tour reconnoît sa loi suprême; Lui seul ne connoît point de Loi.

Autre pensée de Madame de Saint Martin e » C'est une qualité qui se trouve rarement aux » Princes, que la pirié; car comme les peines & » les traverses arrivent difficilement jusqu'à eux, » il est presqu'impossible qu'ils sentent en autrui, » ce qu'ils n'ont point sent en leurs personnes, & 144 MADAME DE SAINT-MARTIN.

» qu'ils soient sensibles aux récits des souffrant » ces qui leur sont inconnues ».

» Les Amans cherchent à se flatter dans leurts passions. L'exemple de tant d'hommes qui ont sété aimés, dont les premieres déclarations avoient été rejettées avec mépris, les encourament & leur persuadent qu'en amour, la meileure manière est celle de persévérer, & que souvent l'habitude fait ce que l'inclination a respusé de faire ».

Comme rout ce Roman confiste presqu'en conversations & en récits de gens qui racontent des aventures, voici ce qu'un des principaux personnages, nommé Charmely, vient dire à la compagnie. Il la rallure d'abord sur ce qu'il a son habit teint de sang en plusieurs éndroits. Ce sang étoit celui d'une Belle qui l'avoit rendu témoin de son cruel désespoir. » M'étant levé, dit-il, plus ma-* tin qu'à l'ordinaire, & ayant connu par le silen-» ce qui régnoit dans le Château, que tout le mon-» de y jouissoir d'un paisible repos, j'ai cru que » je pouvois donner quelques heures à la prome-» nade avant qu'il fit jour chez vous, Mesdames; » j'ai monté à cheval & suis entré dans le Parc; » j'ai suivi cette grande allée qui conduit dans la » forêt, où charmé de sa beauté & de l'air rempéré » que l'on y respire, je m'y suis insensiblement » oublié; & rempli de pensées qui m'occupoient » entietement, je me suis laissé conduire au ha-» zard. J'ai été retiré de ma rêverie par la vue » d'un petit Temple rustique, à la porte duquel je me suis trouvé. J'ai descendu de cheval; & 3 l'ayant attaché à un arbre, je suis entré dans ce » saint lieu, où j'ai cru d'abord entendre une voix

à de femme qui m'a semblé ne m'être pas incon-» nue. Poussé de curiosité de sçavoir ce qu'elle » pouvoit chercher si matin en ce lieu solitaire. » je me suis approché doucement de l'endroit où » je croyois l'entendre parler; & m'étant mis b derriere une grille dont la petitelle des ouver-» tures empêchoit que l'on ne me vît, j'ai apper-» çu une jeune personne magnifiquement vêtue, » qui parloit d'action à cet Inconnu que nous » rencontrâmes hier. Vous ne sçauriez, lui a dit » cette Belle, vous justifier des chagrins que vous » m'avez causés. Hélas ! que cette infidélité dont » vous vous plaignez coûte cher à mon cœut! Elle » s'est arrêrée pour essuyer quelques larmes. L'in-» connu m'en a paru touché;& levant les yeux au » Ciel: ô vous, s'est-il écrié, qui avez permis » qu'elle me fût infidelle, que ne m'avez-vous » fait un cœur qui la pût hair : puis regardant » cette Belle affligée dont ces dernieres paroles » avoient paru redoubler la douleur : non, Ma-» dame, je vous le dis avec peine, tous vos char-» mes ne scauroient effacer de mon cœur cette » cruelle impression qui trouble mon repos. Est-» il possible, Seigneur, a répondu cette belle per-» sonne, que toute ma tendresse ne puisse arra-» cher de votre cœur ce etuel louvenis; &, s'il » est ainsi, inutilement m'exposé-je au mépris » que doit attirer sur moi l'action que je fais au-" jourd'hui. Je dois mon sang à sa réparation; je » le sens qui s'irrite d'être encore dans mes veines : apròs la foiblesse que j'ai eue de vous ai-, mer, je le donnerai moins à votre ingratitude. . 4 qu'à la home d'avoir laissé toucher mon cœur. 23, Acces mors elle se leve, sortidu Temple i l'In-.» connii coust après elle. Voulant voir ce que de-Tome II.

145 MADAME DE SAINT-MARTIN.

* wiendroit cette avanture, je me disposois à les » suivre lentement, quand j'ai été obligé de dou-» bler le pas, attiré par des cris que faisoit l'Inm connu qui étoit déjà à l'entrée du bois; j'ai » couru à l'endroit où je l'entendois, & où j'ai vu m m pitoyable spectacle : cette belle couchée au » pied d'un arbre, toute couverte de son sang, » l'Inconnu à genoux près d'elle, qui lui tiroit un poignard du fein, en lui disant : Serafic, aimable Séralie, que ne perciez-vous le cœur de cet ins grat, & que n'épargniez-vous une vie si belle ? Hélas! malheureux que je suis, devois-je en-» visager une plus grande félicité, que celle d'être " à la charmante Serasie? Indigne de voir le jour, » c'est toi qui lui as plongé le poignard dans le so fein; meurs, tigre, meurs: il se seroit perce on du même fer, si je ne m'étois opposé à son funeste dessein. Au désespoir de voir l'obstacle » que j'y apportois, il m'a dit : cruel, que mon manvais fort a conduit en ces lieux, crois-tu » me faire vivre après ce que tu vois? H la faut -» secourir, lui ai-je dit, & ne point s'abandon-- ner au désespoir comme vous faites. A ces mors, je me suis approché d'elle pour lui ban-· in der sa plaie,& lui ai mis dans la bouche d'une les essence dont j'avois heureusement une petite hole sur moi. Cette liqueur a rappellé ses es--un pries & lui a redonné des forces. L'Inconnu toit dans un état que je ne puis vous représen--12 tet [ll lui tenert une de fes mains qu'il arrosoit - de les larmes, lui difant les choses du monde , bi les plus tendres & les plus passionnées : elle m'a - Partipieu l'enfible à ces marques d'amour; & le re-- b gardant avec thie fermere qui m'a flirpris , vos -ab Minasy difficultille dir, foot Miconirectems,

» Allez pleurer l'infidélisé qui vous a été faire, 80 " me laissez jouir d'un repos que vous ne pouvez » plus troubler que par vos importuns emprelle- mens. En achevant ces mors, elle m'a tendu le » main pour lui aider à le relever, et appuyée sur is snon bras & fur celui de l'Inconnu dont elle pa-» roifloit recevoir cet office avec répugnance, elle » est arrivée au Temple, où elle a éré reçue des » Vestales avec beaucoup de tendresse & de dou-* leur de la voir en cet état. Elle leur a dit le des-* sein qu'elle avoit de rentrer dans leur maisons L'Inconnu m'a paru outre de la réfolution qu'el » le en avoit prise. Il a fait ce qu'il a pu pour la » Ini faire changer; mais ses efforts ont été inu-» tales. Elle m'a remercié en peu de mots des » soins que j'avois pris, m'a demandé de ne » point juger d'elle par ce que je venois de voir ; » puis se tournant vers l'Inconnu, elle a dit : Je » n'aurois pas cru que l'on pût yenir en si peu de » tems d'une foire passion à l'indistérence. Elle » est entrée dans la maison des Vestales en ache-» vant ces mots : je n'ai point voulu quitter ce » lieu que je n'aie sçu ce que les Chirurgiens " diroient de sa plaie. J'ai appris avec joie, qu'el-» le n'écoit point dangereule ; que le poignard s ayant rencontré une côte, n'avoit qu'entamé ⇒ da peau, & que son plus grand mal étoit le sang qu'elle avoit perdu. Je voulois perfuader » ni Inconnu pour qui ai de l'estime, dequitter » ce lieu où d'ne pouvoir la voir ; je lui ai même m offert de le mener dans un Château qui en » broit proche, d'où il pourroit en apprendre des ... nouvelles à tous momens, étant perfusée, Maes dame, dir-il à Darfine, que vous l'auriez re--- Çu: - 1996-ços airy grapions qui charment tous

148 MADAME DE SAINT-MARTIN.

» ceux qui vous approchent. » : Vous vous doutez bien, Madame, que Charmely fut prié de faire ses efforts pour joindre l'Inconnu, & pour l'engager à venir au Château. En effer il le trouva le jour même, & n'omit aucune des rations qui pouvoient le persuader. Voici la fin de leur conversation que je ne rapporte, que parceque c'est aussi la fin de la troisieme partie du Roman. » Ma douleur, dit l'Inconnu, est aussivi-» ve que le premier jour; & le tems, loin de » la diminuer, n'a servi qu'à me faire envisager » la grandeur de ma perte, & à m'y rendre plus » sensible. Mais, Seigneur, une affaire pressante » qui me contraint de m'éloigner de vous, m'o-» blige à différer le récit que j'ai dessein de vous p faire. Il y va de la gloire de la belle personne o que vous avez conduite ce matin chez les Vel-» tales. Je serois indigne de votre estime, si je tare dois à lui rendre l'office qu'elle attend de moi: » permettez qu'en vous quittant, j'emporte l'es-» pérance de vous revoir; marquez-moi le jour, » le lieu où je pourrai vous rencontrer, je m'y » rendrai de quelque part du monde où je sois. » Je m'étois flatté, Seigneur, interrompit Char-» mely, de jouir plus long-tems de votre vue » J'avois même espéré vous pouvoir conduire el dans un lieu où vous auriez trouvé de quoi charmer une partie de vos ennuis. Je me rends avec peine aux raisons qui vous obligent de vous éloigner, & de me différer le plaisir que yous m'aviez fait espérer : mais si l'affaire qui vous appelle ailleurs, peut être terminée dans . p. huit jours, & que vous vouliez vous trouver à la _ p. même heure au lieu où nous fommes, je m'y rendrai. L'Inconny le lui promit; & ils ne se le le» parerent qu'après s'etre donné de part & d'autre » des assurances d'estime & d'amitié ».

L'Auteur semble annoncer des détails intéressans; & l'on est fâché que l'Ouvrage ne soit point achevé. Vous voyez, Madame, que ce n'est pas de nos jours seulement, qu'on laisse imparfaits des Romans commencés; MM. de Marivaux & Crébillon ne sont pas les premiers à qui on ait fait

de pareils reproches.

Si Madame de Saint Martin ne nous est connue que par son Roman, celle dont je vais vous parler, Madame, porte un nom qui a eu la plus grande célébrité. Catherine Descartes, Niéce du Mlle Desplus grand de nos Philosophes, & fille d'un Con-cartes. seiller au Parlement de Bretagne, soutint dignement la mémoire de son oncle, par son esprit & son sçavoir. C'est à sa gloire que quelques-uns ont publié que l'esprit du grand Descartes étoit tombé en quenouille. Elle écrivoit bien en vers & en prose : il y a en particulier deux Piéces de Poesses que l'on vante fort, & qui, par cette raiion, méritent d'avoit ici une place. L'une est la relation de la mort de Descartes en prose & en vers; l'autre est intitulée, l'Ombre de Descartes à Mademoiselie de la Vigne, fille sçavante, dont je vous ai parlé avec les éloges qu'elle mérité. La premiere est l'ouvrage le plus considérable dé Mademoiselle Descartes. Je crois, Madame, que vous y trouverez de l'esprit & de la désicatesse. La voici telle qu'elle est imprimée dans tile Recueil de vers choisis, fair par le P. Bouhours bel

s'il vous prend envie de sçavoir poutquoi » je m'ayise de faire mourir mon: Oncle qua-» rante ans après sa mort, j'ai à vous dire que » c'est la révocation de l'Edit de Nantes qui en

Kui

750 MADEMOISELLE DESCARTES.

pest canse. Il a passé par cette ville un vieillard; pui scachant que j'étois nièce du Philosophe Descartes, m'embrassa de bon cœur, & me dit qu'il étoit à Stokolm quand mon Oncle mourit. C'est un Ministre qui alloit s'embarquer à Saint-Malo, pour l'Angleterre. Il me parla tant de cette most, que je crois que c'est lui pui a fait la Relation que je vous envoie; car je tiens de lui tout ce que j'y ai mis.

Christine jouissoit d'une éclatante estime; Sa beauté, son esprit & son sçavoir sublime, Des Sçavans de l'Europe étoient l'étonnement, Et des Rois empressés le doux enchantement. Les Langues d'Orient & mortes & vivantes, Celles de l'Occident vulgaires & sçavantes, Etoient dans sa mémoire avec ce qu'elles ont De sçavant, de poli, de rare & de profond. Mais quand fur la Physique elle sut parvenue, Jusqu'où n'arriva point sa pénétrante vue? Toutefois deux écueils dans cette vaste mer Virent ce grand génie en péril d'ablmet. L'aimant, dont les côtés aux deux pôles répondent, Et qui l'esprit humain & la raison confondent; L'un semble aimer le fer, & l'autre le hair : Si l'un sçait l'attirer, l'autre le fait fuir : La Mer, dont elle voit tantôt le sable aride, Et tantôt inondé par l'élément liquide : Ce réglé changement, écueil de la taison, Indépendant des tems, des vents, de la faison, De Christine épuisoir le merveilleux génie. Tout ce qu'en tous les tems dit la Philosophie, Aristore, Platon, Democrite, Gassend, Offrent à cette Reina un sécouts impuissant:

THO! to

Elle en connoît le foible; & sa recherche vaine Augmente son ardeur & redouble sa peine. Quel fort pour ce grand cœur, dans son espoir trompé, Du désir de sçavoir sans relâche occupé! Un jour l'esprit rempli de ce dépit funeste, Elle crut voir paroître une femme modeste, D'un air sombre & rêveur, & d'un teint décharné : Puis elle entend ces mots: voi l'illustre René: Seul entre les mortels il peut finir ta peine: Conçu chez les Bretons, il naquit en Touraine; Aujourd'hui près d'Egmont & le jour & la nuit. Il médite avec moi loin du monde & du bruit. Entends-le; c'est l'ami de la Philosophie. Elle dit & s'envole; & Christine ravie, Avide de sçavoir, ne croit pas que jamais Elle puisse assez-tôt le voir en son Palais.

Cependant enchanté du plaisir de l'étude, Jouissam de lui-même & de la solitude, Le sage en ce repos voudroit bien persister; Mais aux loix d'une Reine il ne peut résister. Tu quittes pour jamais ta charmante romaite, Grand homme; ainsi le vent du Ciel la voiz secrette. Pour instruite une Reine il s'avance à grands pas Ctoit alles à la gloire & court à son trépas. Il arrive; & déja l'attentive Christine Recoit avidement sa solide doctrine ; Ecoure avec transport le système nouveau, S'en sert heureusement de guide & de flambeau; Et pour avoir le tems de l'écouter encore, Retranche son sommeil & devance l'aurore. Enfin par des fentiers inconnus jusqu'alors. Elle voit la mature & connoît ses ressorts. On dit qu'en ce moment la nature étoppice,

MADEMOISELLE DESCARTES,
Se sentant découvrir, en parut indignée.
Téméraire mortel, esprit audacieux,
Apprens qu'impunément on ne voit point les Dieux!
Telle que dans un bain belle & siere Diane,
Vous parûtes aux yeux d'un trop hardi profane,
Quand cet heureux témoin de vos divins appas
Paya ce beau moment par un affreux trépas:
Telle aux yeux de René se voyant découverte,
La nature s'irrite & conjure sa perte;
Et d'un torrent d'humeurs qu'elle porte au cervean,
Accable ce grand homme & le met au tombean.

» Si l'on ne veut pas recevoir une cause si » Poëtique de la mort de Monsieur Descartes. » en voici une autre meilleure pour la Prose, » & qui paroît plus vraisemblable. L'heure & le » lieu que la Reine lui avoit donné pour l'en-» tendre étoit à cinq heures du matin, dans fa » Bibliotheque : c'est-à-dire, en Suede, dans » le fort de l'hiver, cinq ou six heures avant le s jour, tems tout ensemble fort honorable & » fort incommode pour le Philosophe né, com-» me il se disoit lui-même, dans les Jardins de » Touraine. Il y avoit un mois que cela conti-» nuoit, quand il se trouva saisi d'une instam-» mation de poulmon, & d'une violente fievre, » qui occupoit le cerveau par intervalle. Il de-» meuroit chez Monsieur Chanut, alors Am-» bassadeur de France : ils s'appelloient freres; 28 & il y avoir effectivement entr'eux une amitié n ancienne, sincère & fraternelle. M. Chanut » accourur à la chambre de fon ami avec les » Medecins de la Reine. Ils ne désespérerent n pas de le guerir; mais le malade jugea qu'il

** étoit frappé à la mort. Cette pensée ne l'è
vonna point; au contraire il se disposa à ce
prand passage avec un recueillement d'esprit

fort paisible. Le matin il sentit de grandes

douleurs; mais pendant plus d'une heure il

n'en interrompit pas son silence : à la fin on

l'entendit soupirer & se plaindre. Quand cela

ent duré quelque tems, M. Chanut qui avoit

passé la nuit avec lui, jugea à propos de l'in
terrompre, pour détourner l'ame du malade

de la pensée de ses douleurs; il s'approcha de

lui, & d'une voix basse & douce, lui dit;

Quoi! toujours des cris & des plaintes? Un peu de mal vous surprend-il? Et par un esprit trop subtil Le prévenez-vous par vos craintes? N'en pouvez-vous souffrir les premiers atteintes? Et vous étonnez-vous à l'aspect du péril? N'oublions jamais, mon cher frere, Que la douleur & la misere Du corps mortel que nous avons, Et de la terre où nous vivons, Sont l'appanage nécessaire. C'est un tribut que nous devons: Rendons-le librement; & suivons sans murmure La conduite de la nature. Elle est bonne, elle est sage; & ses riches présens, Comme ceux d'une bonne mere, Se répandant sur tous, se font goûter long-tems;

» Le malade parut alors plus tranquille ; il n sembla qu'il eur oublie son mal ; & à peine

Et ses grands maux ne durent guere.

154 Mademoistles Descartes

» M. Chanut eut fini son discours, qu'il lui » répondit d'un air riant:

J'ai du plaisir à vous entendre 4 Par vos discours je me sens affermi An parti que tonjours j'ai résolu de prendra. Je ne regardo pas d'un vilage ennemi Des maux dont tont l'excès ne me doit point surprendre, Et ne m'éconne pas qu'il m'acrive à mon tour, Ce qu'aux autres un voit artiver chaque jour. Ce n'est que mon esprit que je prétends désendre Des surprises de la douleur; Empêcher jusqu'à lui sa langueur de s'étendre : Contre-elle avant ce jour j'exerçai ma vigueur à A méditer la mort j'accoutumai mon cœur 3 Et la raison m'a fait comprendre Que dans les maux les plus aigus ; Il est un art de prendre le dessus; Et si vous l'ignorez, je veux bien vous l'apprendre.

» Cette portion de matiere subtile, cé seu central qui échausse sans luire, qui mêt en mouvement le sang, les esprits & les humeurs, & qui en fait un cercle continuel, est à proprement parler le principe de la vie des animaux; pourvsi que ce mouvement se tienne dans un certain dégré limité: mais il peut être rerardé ou augmenté par sant d'accidens, ce qui sustit pour mettre la machine en désordre, que ce n'est pas une metveille que nous mourions; c'en est plutôt une que nous subsistions si long-tems. Si la matiere subtile passant & repassant sans cesse au travers des corps les plus durs, en enleve à la sin

MADEMOIORLE DESOARTES. 159

* quelque parsie folide, à plus forte raison le

* fera t'elle dans le corps des animaus.

Ce qu'elle fait dans l'or, dans le fer, dans les arbres,

Dans les rochers & dans les marbres,

Ne fouffrirai je pas qu'elle le fasse en moi:

Serai-je seul au monde exempt de cette loi?

Non, non, laissons-la faire; elle connoît ses routes;

Soient pour moi ces douleurs les dernieres de toutes,

Ou qu'à d'autres encore ce corps soit réservé,
Gardons sur son débris notre esprit élevé.
Pour mes cris, ma douleur les tire de ma bouche,
Comme les sons du Luth qu'une adroite main touche.
Ce n'est pas moi qui crie; & mon corps seulement

Sans moi, sans mon aveu, se plaint de mon tourment.

Je rends graces à la nature,

Qui fans me donner lieu du plus léger murmure,

Ufant fur moi de tous fes droits,

Pouvoit redoubler mille fois

Toutes les peines que j'endure.

» Mais, poursuivit-il, quoiqu'il soit de l'institution de Dieu, quand il unit notre ame à
une portion de matiere, qu'à l'occasion de certains mouvemens dans le corps, il naisse nécessairement dans notre esprit des sentimens
viss que l'on appelle douleur; cependant il est
au pouvoir des hommes d'appliquer leurs ames
à de si hautes & de st admirables spéculations,
qu'elles la retirent presque entierement des
impressions que lui peut donner le corps; & telle
a été mon étude pendant toute ma vie ».

Même au milieu des maux dont ce corps est la proie, Si j'ose l'avouer, je goûte quelque joie.

156 MADEMOISELLE DESCARTES.

Je sens avec plaisir que mon ame à l'écart Voit les maux de mon corps & n'y prend point de part 3 Que la Philosophie en mon cœur cultivée Jusques à ce haut point a mon ame élevée; Ou'avant que de la mort je sente les efforts, Mon esprit est déja séparé de mon corps. Mais de tous les secours, secours le plus solide, Au chemin des douleurs j'ai l'homme Dieu pour guide. Je connois que Dieu même au tourment vint s'offit; Que pour nous il se fit un plaisir de mourir. Et je murmuçerai de ce peu que j'endure, Moi fils de la poussiere & vile créature. Non, j'atteste ce Dieu qui m'écoute aujourd'hui, Que c'est avec plaisir que je marche après lui. Qu'il redouble mes maux avec ma patience, Afin que de plus près j'imite la souffrance. Qu'il livro cette chair aux maux les plus cruels, Qu'elle souffre, s'il veut, des tourmens éternels; Pourvu que sur mon ame il jette un œil propice, Mon cœur avec plaisir lui fait ce sacrifice.

» En cet endroit M. Descartes sembla vouloir se reposer, soit qu'il sur fatigué d'un si
long enthousiasme, ou que ses douleurs s'empechassent de continuer; & ce ne sur que
quelques heures après, que voyant M. Chanut
qui un peu éloigné de lui, ne pouvoit retenir
ses larmes, il l'appella, & lui tendant la main,
lui dit».

Etes-vous étonné de voir mourir des hommes?

Mon fiere, avez-vous donc oublié qui nous sommes?

Eh! que fais-je aujourd'hui qu'obéir à mon sort.

Et remplir mon destin qui me doir à la mort?

Consentez que je paie à cette heure derniere,
Ce que je dûs dès-lors que je vis la lumiere.
Payons de bonne grace: & n'est-ce pas assez,
Pour en être content, que dix lustres passez?
Moins longs furent les jours du Vainqueur de l'Asse;
L'homme Dieu vécut moins, la source de la vie:
Lui par qui tout subsiste, ensin lui qui vécut
Arbitre de son sort autant qu'il le voulut.
Ainsi par la vertu & non par la durée,
Notte vie ici bas doit être mesurée:
Eh! j'aurois donc vécu bien inutilement,
Si je n'avois appris à mourir un moment!

M. CHANUT.

Vous me voyez saisi d'une extrême tristesse :
Je vois ce que je perds, & j'y pense sans cesse.
Mais me trouverez-vous raisonnable en se point?
Je me pleure moi-même & ne vous pleure point :
Votre carrière est belle; elle est digne d'envie;
Comme un grand Conquérant au sortir de la vie,
Vous laissez l'Univers rempli de votre nom:
Combien les Rois au monde auront moins de renomi
Vous ne mourrez pas tout : de l'oubli garantie,
Toujours vivra de vous une illustre partie.
Tant que l'homme voudra sa raison cultiver,
Vos écrits de la mort sçauront se préserver:
Mais c'est moi que je plains, seul, triste, inconsolable,
Comment réparerai-je une perte semblable?

M. DESCARTES.

L'absence sera courte, & nous nous rejoindrons ?

Au céleste séjour nous nous retrouverons.

MADEMOÍSELLE DESCARTES.

Là dans son viai Pays mon ame libre & pure;

Sans jetter désormais les yeux sur la nature,

Verra bientôt en Dieu qui lui donne la Loi,

Qui le doit emporter des anciens ou de moi.

Je vais voir décider la cause des atômes,

La matiere premiere & ses divers symptômes;

Les formes d'Aristote & tous ses accidens,

Mes tourbillons ensin & mes crois élémens.

Qui voit la vérité, voit d'une même vuo

Des contraires erreurs la soule consondue;

Mais je perds la raison, mon ame en ce saint héu;

Sans doute en voyant Dieu, ne pensera qu'à Dieu.

» A ces mots il se tut : & un très-dévot Re-» ligieux qui servoit d'Aumônier à M. l'Am-» bassadeur, s'étant approché, lui remontra que » quoiqu'il se fût confessé & qu'il eût reçu son » Créateur depuis deux jours, il étoit plus à » propos d'employer le peu de tems qui hi » restoir à vivre, à demander pardon à Dieu, » à craindre les jugemens, & à espérer en sa » misericorde, qu'à des discours Philosophi-» ques ; le malade obéit tout-à-l'heure ; il dit » le dernier adieu à M. Chanut en l'embrassant » avec tendresse : ensuite il dicta une lettre à » ses deux freres, Conseillers au Parlement de » Bretagne, où, entr'autres choses, il leur recom-» mande de pourvoir à la subsistance de sa nour-» rice, de laquelle il avoit roujours eu soin » pendant sa vie. Puis se retournant vers son » Confesseur, il passa cinq, on six beures qu'il » vécut encore, en de continuels actes de Piété Dans le mane Recueil du Pore Bonhours. MADEMOISELLE DESCARTES. 159 d'où j'ai tiré cette Relation, on trouve aussi, l'ombre de Descartes à Mademoiselle de la Vigne, que voici.

Merveille de nos jours, jeune & belle Héroine, Qui sous les doux appas d'une beauté divine s. Cachez tant de vertus, d'esprit & de sçavoir, Ne vous étonnez pas qu'un mort vous vienne voir. Si je pûs autrefois, pour une jeune Reine, Dont je connoissois peu l'ame inégale & vaine, Abandonner des lieux si fleuris & si verds, Pour aller la chercher au pays des Hyvers: Je devois bien pour vous quitter ces climats sombres, Où loin de la lumiere errent les pâles ombres. Quelque espace entre nous que mette le trépas, Pour être auprès de vous que n'entreprend-t-on pass Je n'ai pû vous entendre estimer mos Ouvrages, Et vous voir chaque jour en feuilleter les pages, Sans sentir en mon cœur tout ce qu'on peut sentir Dans le séjour glacé dont je viens de partir. Depuis que de mes jours je vis couper la trame, Aucun autre plaisir n'avoit touché mon ame : J'apprenois, il est vrai, que plusieurs grands esprits Lisoient avec estime & goûtoient mes écrits; Mais je voyois toujours régner cette science, Ou plutôt cette fiere & pénible ignorance, Par qui d'un vain sçavoir flatté mal-à-propos, Un esprit s'accountine à se payer de mois.

Par-tour cette organilleuse avec son Aristote,
Des Sçavans de ce teme alt encor la matorie:
Tour ce qu'on dir cautre elle est une nouveauté.
Et sans autre cramen doir être rejetté:
Comme si les arreurs ad bareur cas grands hommes.

MADEMOISELLE DESCARTES Méritoient du respect dans le siecle où nous sommes Er cessant d'être erreurs par leur antiquité, Avoient enfin prescrit contre la vérité. Mais je sens que ce tems va bientôt disparoître; Bientôt tous les Savans me vont avoir pour maître! Tout suivra votre exemple, & par vous quelque jour J'aurai de mon côté la Sorbonne & la Cour. Ces grandes vérités qui parurent nouvelles. Paroîtront désormais claires, solides, belles : Tel Docteur qui sans vous n'auroit jamais cédé, Dès que vous parlerez, sera persuadé. Quand la vérité sort d'une bouche si belle, Elle force bientôt l'esprit le plus rebelle; Et manqua-t-on jamais à la faire goûter, Lorsqu'avec tant de grace on se fait écouter ? De faux dogmes détruits & d'esreurs étouffées, Vous allez m'ériger cent illustres trophées; Par vos illustres soins mes écrits à leur tour. De tous les vrais Savans vont devenir l'amouf. J'apperçois nos deux noms toujours joints l'un à l'autre, Porter chez nos neveux ma gloire avec la vôtre: Et j'entends déjà dire en cent climats divers, Descartes & la Vigne ont instruit l'Univers.

Car enfin je l'avoue, & veux bien vous le dire,
La fage Elisabeth, la gloire de l'Empire,
Dont l'esprit surpassa les merveilleux attraits,
(Les morts ne flattent pas) ne vous valut jamais.
Aussi j'attends de vous cet insigne miracle,
Qu'ensin la vérité ne trouve plus d'obstacle,
Et que malgré l'erreur & la prévention,
Tout l'Univers entier n'ait qu'une opinion.
Je sens pourtant troubler ces grandes espérances,
Quand je vous vois cacher ces belles comoissances;

A vos meilleurs amis en faire un grand lecret, Et quand vous en parlez, n'en parler qu'à regret. Ali! loin de les eacher sous un cruel silence, Croyez-moi, donnez-leur toute votre éloquence; Et pensez qu'après tout elles méritent bien Que pour les faire aimer on ne ménage rien. S'il est vrai que pour moi vous avez de l'estime. Pourquoi de la montrer vous faites-vous un crime? Pensez-vous en m'aimant vous faire quelque tort ? Qui peut trouver mauvais que vous aimiez un mort? Mais ce n'est pas assez de m'aimer en cachette; Ou'un vivant soit content de cotte ardeur secrette; Comme parmi les morts la gloire est le seul blen. Etre en secret aimé ne nous tient lieu de rien. Ainsi dires partout que j'ai touché vorte ame; Et faites-vous honneur d'une si belle slamme. Est-il rien qui me vaille ? & voir-op, entre-nous, Un Amant plus illustre & plus digge de vous à.

REPONSE

De Mademoiselle de la Vigne à l'ombre de M. Descarres.

Quoi l' vous m'apparoissez, ombre illustre & scavante!

Que pour moi votre vue est douce & surprenante!

Et que j'ai de bonheur & de joie en ce jour,

De servir de prétexte à votre heureux retour!

Aux apparitions mon ame accoutumée,

Surprise de vous voir, n'en est point allarmée;

Et déjà le plaisir, par vos flatteurs discours,

S'en va de ma surprise interrompre le cours.

Si j'osois, grand génie, en eroira vos paroles,

Tome II.

162 MADEMORELLE DESCARETE. Ombre, fi vos fermens n'ensiene toujours fraudes Ouel espoir flatteroit mon esprit & mon cour! Que je me promettrois de science & d'honneur ! Je verrois par mes soins la vieille erreur détruise, L'école avec la Cous heurousement instruite; Et tout le monde enfin, par ma voix excité, Dans vos doctes écrits-chercher la vérité. Envain me flattez-vous d'une telle promesse; J'y répondrai fort mal; je connois ma foiblesse; ` Je n'ai d'un vieux Docteur ni l'air ni les façons, Et ne me sens point propre à donner des leçons. Aux grandes vérités je puis céder sans peine; Mais de les débiter je ne suis pas si vaine : Mon esprit par leur poids peut-être affujetti; Sans, pour les foutenir, qu'il forme aucun parti. Le cœur me manqueroit s'il falloit l'entreprendre; Pour les bien établir, il faut mieux les entendre; Je laisse à nos Scavans Part de les étaller ; Et je ne les apprends que pour n'en point parler. Je sçai que la plus belle & plus forte éloquence Bien souvent ne yaut pas un modeste silence; Que pour nous la Courume a fait presque un devoir De parler rarement & de ne rien sçavoir; Et que si quelque Dame a pris d'autres maximes, Elle les doit cacher comme on cache les crimes. Que ce soit un usage établi justement; Que ce soit du plus fort une loi seulement; Sans doute il est pour elle & plus sur & plus sage De vouloir se soumettre à ce facheux ulage. J'en excepte plus d'une en qui les justes Cieux Ont joint heureusement tous leurs dons précieux; Que l'esprit où le rang plus grand que l'ordinaire, Dispense de ces loix qu'observe se vulgaire.

MADEMOISELLE DESCARTES.

Notre fiede sécond produit de toutes parts De scavantes beautés qui n'ont point ces égards : L'honneur de notre sexe & celui de l'Empire, La sage Elisabeth que l'Univers admiré, S'est-elle assujentie à ces bizartes Loix ? Eût-elle en les suivant mérité votre voir? Son nom déja fameux pat la naissance illustre, De son rare scavoir tiroir un nouveau lustre s Et son rare scavoir augmentant son tenom, Tiroir beaucoup d'éclat de son auguste nôme Ce n'est qu'à ce nom seul qu'on doit joindre le vôtte; On vous offenseroit de le joindre à tout autre: Moi-même j'y consens; car d'un homme aussi bien Je ne puis, sans rougir, voir le nom joint au mien: C'est une liberté qu'envain on autorise; Chez moi l'amour d'un mon n'est pas même pérmile Toute pure qu'elle est, on pourroit la blâmer: Enfin on a toujours quelque house d'aimer; Et les entêtemens les moins déraisonnables, Bien-loin d'être approuvés ne sont pas excusables ; Je vois votre mérite; & fans prévention Je m'en tiens lagement à l'admiration. Pont petter vette nom an temple de mémoire J'en laisse à vos amis le plaisir & la gloire : l'en connois qualques uns dignes de ett emplof, Qui sen font un homeur, qui s'en font une loi ; Par eux bientôt la Cour, le Barreau, la Sorbonne Croitont votre ductrine & la seule & la bonne; Par eux tous vos écrits, tous ces sçavans Traités Seront sus hautement sans être contestés: Par eux mille succès dont le bonheut extrême Passera votre espoir, passera vos vœux même, Rendront également célébres parmi nous, Lij

MADEMOISELLE DESCARTES.

Voire profond sçavoir, & leur amour pour vous.

Alors sans faire bruit, sans me faire de sête,

Je chanterai tout bas votre illustre conquête;

Et je sçaurai d'un zèle aussi grand que discret

A ce noble triomphe applaudir en secret.

J'ai rapporté les seules Pièces de Mademoifelle Descartes, qui méritent d'être connues; à moins que nous n'y joignions encore le madrigal sur une Fauvette qui revenoit tous les Printemps auprès des fenêtres de Mademoiselle de Scudéry; avec qui Mademoiselle Descartes étoir liée d'amirié.

Voici quel est mon compliment
Pour la plus belle des Fauvettes,
Quand elle revient où vous êtes.
Eh! m'écriai-je alors avec étonnement,
N'en déplaise à mon Oncle, elle a du sentiment.

Plusieurs femmes contemporaines de Mademoiselle Descartes, ont fait des Vers qui, sansêtre assez bons pour devoir être cités, demandent néanmoins qu'on fasse mention de leur Auteur, dans un ouvrage consacré à la gloire de leur sexe.

Mile de Mademoiselle de Loynes, fille d'un Président Loynes. Mortier du Parlement de Metz, a composé un Sonnet imprimé, à la louange de Louis XIV,

& un autre avec une devise pour M. le Duc de S. Agnan.

i trongalabi

On connoît de Mad. la Comtesse de Dalet,

Dalet.

On connoît de Mad. la Comtesse de Dalet,

pour titre : la Calomnie confondue, que voici.

La Calomnie un jour s'applaudissoit

D'avoir osé diffamet l'Innocence.

Comme le bruit par-tout s'en répandoit,

La Vérité, prit part à cette offense:

Al'accufée elle promit vengeance,

Et la fit bientôt éclatter.

Sans faire aucune violence,

Car pour chacun desabuser,

L'accusée ayant pris le parti du silence, La Vérité n'eut qu'à parler.

Il y a des Pocsies de Madame Dorquier dans le triomphe de l'Eglantine, par M. Dader, quier. Toulousain.

La troisième Pièce en Vers du Recueil de Mlle Dul'Académie Françoise, fait en 1691, est de la composition de Mademoiselle Dusresnoy, qui est entrée depuis dans la Congrégation des filles de la Croix, à Paris.

Mademoiselle Flexelles, d'Amiens, réussis-xelles. soit dans les Anagrammes, & Madame Favar, Mad. Fadans les Enigmes.

Mademoifelle de Fredine, de Pontoife, a inMile de
féré dans le Mercure des Vers galans, qu'elle a
faits ou qu'elle a fait faire.

Je suis, &c.

Enny

LETTRE VII.

Madame ticularités sur la vie de Madame la Comtesse d'Aulnoy d'Aulnoy; on sçait qu'elle étoit sille de M. le Jumel de Barneville, allié aux meilleures maisons de Normandie, & qui avoit été long-tems dans le service. Sa mere qui en secondes soces avoit épousé le Marquis de Gadaigne, mourut à Madrid, où elle jouissoit d'une pension considérable qu'elle avoit obtenue du Roi Charles II, & que Philippe V. lui conserva le reste de sayie.

Notre Auteur fut mariée avec François de la Mothe, Comte d'Aulnoi; & elle mourut à Paris au mois de Janvier 1705, agée de 55 ans, laissant quatre filles, parmi lesquelles Mad. de Hère s'est aussi distinguée par son esprit. On peut juger du mérite de cette Dame par le Madrigal suivant:

· Plans la profe & les vers de l'almable de Hère

Je le dis comme je le voi ; La fille est semblable à la mere; On y voit tout l'esprit de l'illustre d'Aulnoy.

" On nous peint la Comtesse d'Aulnoy comme une femme d'un caractere affable & prévenant; sa conversation étoit charmante; tout le monde recherchoit avec empressement sa société
pour jouir de son-éntrerien; rien n'échappoit
à sa pénétration; & elle répondoit avec la plus
grande précision, sur quelque matière qu'elle
tût interrogée, Elle avoit l'art de rendre intéres-

1 . I

.••

» fante la conversation la plus stérile, par ses ré-» parties ingénieuses, & les remarques historiques » qu'elle sçavoir placer à propos. Elle travailloit » avec une facilité étonname : le nombre de vo-» lumes qui nous restent d'elle, en est une preu-» ve certaine. Je commence par la relation de son » royage en Espagne; c'est le premier écrit qui soit sorti de la plume de Madame d'Aulnoy.

Cette rélation écrite avec beaucoup de naturel & d'enjouement, est contenue dans neuf let. tres que l'Auteur, adresse à sa cousine. Madame d'Aulnoy rapporte dans la premiere tout ce qui lui est arrivé depuis Bayonne jusqu'à S. Sébastien. Je ne la suivrai point dans rous les détails de ce récit ; je ferai seulement mention de son avanture fur la riviere d'Andaye : elle est plaisante & bien contée. Pour passer cette riviere, l'Auteur entra dans un petir bateau : fa suite l'accompagnoit dans d'anuxes barques de même espece. » Nos pe-» tits bareaux, dit Madame d'Aulnoy, étoient or-» nes de phrieurs banderolles peintes & dorées; » ils étoient conduits par des filles d'une habileté »: & d'une gentillessescharmantes : il y en a trois à » chacunt deux qui tament, &cune qui tient le gouw.vernailus

» le tein brung les dents admirables, les cheveux s'nour des hultrés comme du jais; elles les nattent set les laifent somber fur leurs épaules, avec parlandes mbans qui les attachen: elles ont fur la tête une espece de petit voile de mousseline s'hodés de fleurs d'or ét, de soie, qui voltige et qui couvre la garge; elles portent des pendants d'orésiles utorêt de perles codes colliers de co-rail selles out des especes de just au-corps com-

Voyage en**Efpag**ne.

me nos Bohémiennes, dont les manches sont » fort serrées. Je vous assure qu'elles me char-» mèrent : l'on me dit que ces filles au pied-marin » nâgeoient comme des poissons, & qu'elles ne » souffroient entr'elles ni hommes ni semmes; » c'est une espece de petite République où elles » viennent de tous côtés; & leurs parens les y en-

» voyent jeunes.

» Quand elles veulent se marier, elles vont à la » Messe à Fontarabie; c'est la Ville la plus proche » du lieu qu'elles habitent : c'est-là que les jeunes » gens se viennent choisir une femme à leur gré; » celui qui veut s'engager dans l'himenée, va chez n les parents de fa Maîtresse leur déclarer ses sensi timens, régler tout avec eux; & cela étant fait; » l'on en donne avis à la fille; si elle en est conten-» te, elle se rerire chez eux où les nôces se font. » Je n'ai jamais vû un plus grand air de gaieté, » que celui qui paroît sur leurs visages; elles one 21 de petites maisonnettes qui sont le long du rip vage; & elles font fous de vieilles filles, aux-» quelles elles obéiffent comme si elles étoient » leurs meres; elles nous contoient mutes ces parn ricularités en leur langage; & nous les écon-» tions avec plaisir, lorsque le diable qui ne dort p point nous sufcited posse. Mon Cuisinier, qui est Gescon, & de l'hun meur vive des gens de ce pays-là, étoir dans un v de nos bareaux, assis proche d'une jeune Bis-» cayenne qui lui parut très-jolie; il ne feçonteno ta pas de le lui dire i il vonlut lever lon voile : a & le voulus bien fort; elle n'ensendit point de n raillerie; & fans autre: compliment, elle lui calfa » la tête avec un avicon armé d'un crocaqui étoit » à ses pieds. Quand elle eut fait cet exploit, la

» peur la prir; elle se jetta promptement dans
» l'eau, quoiqu'il sit un froid extrême; elle nâ» gead'abord avec beaucoup de vîtesse; mais com» me elle avoit tous ses habits, & qu'il y avoit
» loin jusqu'au rivage, les sorces commencerent
» à lui manquer; plusieurs silles qui éroient sur la
» Grève, entrerent vîte dans leurs bateaux pour
» la secourir : cependant celles qui éroient restées
» avec le Cuissnier, craignant la perte de leur com» pagne, se jetterent sur lui comme deux suries;
» elles vouloient résolument le noyer; & le petit
» bateau n'en alloit pas mieux; car il pensa deux
» ou trois sois se renverser; nous voyons du nôtre
» toute cette querelle; & mes gens éroient bien

» empêchés à les séparer & à les appaiser. " Je vous assure que l'indiscret gascon fut si » cruellement battu, qu'il en étoit tout en fang. » Enfin nous prîmes terre; & nous étions à peine » débarqués, que nous vîmes cette fille que l'on » avoit fauvée bien à propos; car elle commen-» çoit à boire lorsqu'on la tira de l'eau : elle ve-» noit à notre rencontre avec plus de cinquante » autres, chacane ayant une rame sur l'épaule: " elles marchoiene fur deux longues files; & il y » en avoir trois à la tête, qui jouoient parfaite-» ment bien du tambour de basque; celle qui de-" voit porter la parole s'avança; & en nommant » plusieurs fois, Andria, qui veut dire, Madame, » (c'est tout ce que j'ai retenu de sa harangue) n elle me fir entendre que la peau de mon Cuisi-» nier leur resteroit, ou que les habits de leur » compagne seroient payés à proportion de ce » qu'ils étoient gâtés. En achevant ces mots, les » joueuses de tambours commencerent à les frap-» per plus fort; elles pousserent de hauts cris; &

p en sautant & dansant avec beaucoup de disponition & de homne grace.

» On distribue quelques Paragons à la troupe » maritime : à cette vûe, elles firent des cris en-

» core plus grands & plus longs que ceux qu'elles » avoient déjàfaits; & elles me souhaiterent un

.» heureux voyage & un prompt retour; chacune
.» dansant & chantant avec des tambouts de bas

» que.

La seconde lettre contient la suite du voyage de Madame d'Aulnoy depuis S. Sébastien jusqu'à Victoria. Vous ne serez pas sâchée, Madame, de voir comment l'Auteur rend compte du spectacle de cette Ville, où Madame d'Aulnoy sut conduite presqu'en arrivant.

» Quand j'entrai dans la salle, il se sit un grand » cri de mira, mira, qui veut dire, regarde, re-» garde. La décoration du Théâtre n'étoit pas ina-» gnisque; il étoit élevé sur des tretteaux & des » planches mal rangées, les senêtres toutes ou-» vertes; car on ne se sert point de slambeaux; &

» vous pouvez penser tout ce que cela dérobe à la
» beauté du spectacle. On jouoir la vie de S. An» toine; se lorsque les Comédiens discient quel» que chosequi plaisoit, tout le monde crioit vis-

» tere, victora; j'ai appris que c'est la consume » de ce paye ci. L'y remarque que le diable n'é-» toit pagaûtrement veru que les autres, & qu'il

» avoit seulement des bas consent de feur, ét une » paire de cornes pour se faire reconnoître. La Co-

» médie niétoit que de trois aîtes; & elles sont » toutes ainsi A la sin de chaque acte sérieux,

» on en commençoit un autre de farbe se deplaiplanteries, più paroilloir celui qu'ils nomment » El gracioso, c'est-à-dire, le bousson, qui parmi
» un grand nombre de choses assez fades, en dit
» quelquesois qui sont un peu moins mauvaises.
» Les autres actes étoient mêlés de danses au son
» des Harpes & des Guitarres. Les Comédiennes
» avoient des Castagnettes, & un petit chapeau
» sur la tête; c'est la coutume, quand elles dan» sent : & lorsque c'est la sarabande, il ne sem» ble pas qu'elles marchent, tant elles coulent lé» gerement. Leur maniere est toure dissérente de
» la nôtre : elles donnent trop de mouvement
» à leurs bras, & passent souvent la main sur leur
» chapeau & sur seur visage, avec une certaine
» grace qui plaît assez. Elles jouent admirable» ment bien des Castagnettes.

» Au reste ne pensez pas, dit l'Auteur, que les comédiens, pour être dans une petite Ville, so soient fort dissérents de ceux de Madrid. L'on m'a dit que ceux du Roi sont un peu meilleurs; mais ensin, les uns & les autres jouent ce que l'on appelle las Comédias famosas, je veux dire, les plus belles & les plus fameuses Comédies; & en vérité la plûpart sont très-ridicules. Par exemple: quand S. Antoine disoit son Consiteor, ce qu'il faisoit assez souvent, tout le monde se mettoit à genoux, & se donnoit des mest culpa si rudes, qu'il y avoit de quoi s'ensoncer l'es-

» Les Espagnols, dit dans une autre lettre » Madame d'Aulnoy, ont toujours passé pour » être siers & glorieux: cette gloite est mêlée de » gravité; & ils la poussent si loin, qu'on peut » l'appeller un orgueil outré. Ils sont braves sans » être réméraires; on les acc. « de n'être pas assez » hardis. Ils sont coleres, ... carifs sans faire

» paroître d'emportement, libéraux sans osten-» tation, sobres pour le manger, trop présomp-» tueux dans la prospérité, trop rampant dans la » mauvaise fortune. Ils adorent les femmes; & ils » sont si prévenus en leur faveur, que l'esprit n'a » point assez de part au choix de leurs Maîtresses. » Ils sont patients avec excès ; opiniatres, pares-» seux, particuliers, philosophes, du reste gens » d'honneur & tenant leur parole au péril de » leur vie. Ils ont beaucoup d'esprit & de viva-» cité, comprennent facilement, s'expliquent » de même & en peu de mots. Ils sont pru-» dens, jaloux sans mesure, désintéresses, peu » économes, cachés, superstitieux, fort Catho-» liques, du moins en apparence. Ils font bien » des Vers & sans peine. Ils seroient capables » des plus belles sciences, s'ils daignoient s'y ap-» pliquer. Ils ont de la grandeur d'ame, de l'è-» lévation d'esprit, de la fermeté, un sérieux » naturel, & un respect pour les Dames, qui » ne se rencontre point ailleurs. Leurs manieres » sont composées, pleines d'affectation; ils » sont entêtés de leur propre mérite, & ne ren-» dent presque jamais justice à celui des autres. » Leur bravoure consiste à se tenir vaillamment » sur la défensive, sans reculer & sans craindre » le danger; mais ils n'aiment point à le chercher; » & ils ne s'y portent point naturellement; ce » qui vient de leur jugement, plutôt que de leur » timidité. Ils connoissent le péril; & ils l'évi-» tent. Leur plus grand défaut, selon moi, c'est » la passion de se venger, & les moyens qu'ils y » emploient. Leurs maximes là-dessus sont ab-» folument opposées au christianisme & z » l'honneur : lorsqu'ils ont reçu un affront, ils

y font assassiner celui qui le leur a fair. Ils ne se » contentent pas de cela, car ils font assassiner » aussi ceux qu'ils ont offensés, dans l'appréhen-» sion d'être prévenus, sçachant bien que s'ils » ne tuent, ils seront tués. Ils prétendent s'en » justifier, quand ils disent que leur ennemi » ayant pris le premier avantage, ils doivent » s'alluter du fecond; que s'ils y manquoient, ils > feroient tort à leur réputation; que l'on ne se » bat point avec un homme qui vous a insulté; » qu'il se faut mettre en état de l'en punir sans » courre la moitié du danger. Il est vrai que l'im-» punité autorise cette conduite : car le privi-» lege des Eglises & des Couvents d'Espagne, » est de donner une retraite assurée aux Crimi-» nels; & tous, autant qu'ils le peuvent, ils com-» mettent leurs mauvaises actions proche du » sanctuaire, pour n'avoir guère de chemin à » faire jusqu'à l'autel; on le voit souvent em-» brassé par un scélérat le poignard encore à la » main, tout sanglant du meurtre qu'il vient de » commettre.

» A l'égard de leurs personnes, ils sont sort maigres, petits, la taille sine, la tête belle, les traits réguliers, les yeux beaux, les dents assez bien rangées, le teint jaune & bazané: les veulent que l'on marche légerement; que l'on ait la jambe grosse & le pied petit, que l'on soit chaussé sans talon; que l'on ne mette point de poudre; qu'on se sépare les cheveux fur le côté de la tête, & qu'ils soient coupés tous droits & passés derriere les oreilles, avec un grand chapeau doublé de tassetas noir, une gosille plus laide & plus incommode qu'une fraise, un habit toujours noir, une épécétran-

» gement longue, un manteau de frise noir par » là-dessus, des chausses très-étroites, des manches pendantes, & un poignard. En vérité tout cela » gâte à un tel point un homme, quelque bien-» fait qu'il puisse être d'ailleurs, qu'il semble » qu'ils affectent l'habillement le moins agréable » de tous; & les yeux ne peuvent s'y accoutu-» mer.

» Les Arragonois furent les premiers qui se-» couerent le joug des Mautes; & ne trouvant » plus parmi eux aucuns Princes de la race des "» Rois Goths, ils convintent d'en élire un, & » jetterent les yeux sur un Seigneur du Pays » appellé Garci - Ximenès : mais comme ils » étoient les maîtres de lui imposer des Loix, » & qu'il se trouvoit encore trop heureux de is leur commander sous quelque condition qu'ils » voulussent lui obeir, ces Peuples donnerent p des bornes bien étroites à sa puissance. .» Ils convincent entr'eux, qu'aussitôt que le » Monarque dérogeroit à quelqu'une des Loix, n il perdroit absolument son pouvoir, & qu'ils si servient en droit d'en choisir un autre, quand s bien il seroit Payen: & pour l'empêcher de » violer leurs priviléges, & les défendre contre » lui au péril de la vie, ils établirent un Ma-» gistrat souverain qu'ils nommèrent le Justicia, » lequel devoit être commis pour veiller à la n conduité du Roi, des Juges & du Peuple: » mais la puissance d'un Souverain étant propre » à intimider un simple particulier, îls voulurent » pour affermir le Justicia dans ses fonctions,

» qu'il ne pût être condamné ni en sa personne » ni en ses biens, que par une assemblée com-» plette des Etats, qu'on nomme Las Cortès.

" » Ils ajouterent encore que si le Roi oppri-" moit quelqu'un de ses Sujets, les grands & les » notables du Royaume pourroient s'assembler, » pour empêcher qu'on ne lui payât rien de ses " Domaines, jusqu'à ce que l'innocent fût justi-» sié, ou qu'il fût rentré dans son bien. Le Jus-» ticia devoir tenir la main à toutes ces choses; » & pour faire fentir de bonne heure à Garci-» Ximenès le pouvoir que cet homme avoit fur » lui, ils l'éleverent sur une espece de Thrône, » & voulurent que le Roi ayant la tête nue se » mît à genoux devant lui, pour faire serment " de garder entre ses mains leurs priviléges. » Cette cérémonie achevée, ils le reconnurent » pour leur Souverain, mais d'une manière aussi » bizarre que peu respectueuse : car au lieu de » lui promettre fidélité & obéissance, ils lui » dirent : Nous qui valons autant que vous, » nous vous faisons notre Roi & Seigneur, & » condition que vous garderez nos Priviléges & » franchises, autrement nous ne vous reconnois-» fous point.

» Et Roi Dom Pedre, dans la fuite du tems, étant parvenu à la Couronne, trouva que cette coutume étoit indigne de la grandeur Royale; & elle lui déplut à tel point, que par son autorité, par ses prieres, & par les offres qu'il fit d'accorder plusieurs beaux Privileges au Royaume, il obtint que celui-là seroit aboli dans l'assemblée des Etats; l'on en passa le consentement général, que l'on écrivit, & qui lui fut présenté. Aussitôt qu'il eut le parchemin, il tira son poignard & se perça la main, disant qu'il étoit bien juste qu'une Loi qui donnoit aux Sujets la liberté d'élire leur

» Souverain, s'efface avec le sang de Souverain. » On voit encore aujourd'hui sa statue dans la

» Salle de la Députation de Sarragosse; il tient » le poignard d'une main, & le privilége de

» l'autre : les derniers Rois n'en ont pas été si

» Religieux observateurs que les premiers. » Mais il y a une loi qui subsiste encore, & » qui est fort singuliere; c'est la Loi de la mani-» festation: elle porte que si un Arragonnois a » été mal jugé, en confignant cinq cens écus, il » en peut faire sa plainte devant le Justicia, le-» quel est obligé après une exacte perquisition, » de faire punir celui qui n'a pas jugé équitable-» ment; & s'il y manque, l'oppressé a re-» cours aux Etats du Royaume qui s'assem-» blent & nomment neuf personnes de leur

» corps, c'est-à-dire, des Grands, des Ecclé-» siastiques, de la petite Noblesse, & des Com-» munautés:on en prend trois du premier corps, » & deux de chacun des autres : mais il est à » remarquer, qu'ils choisissent les plus igno-

» rans pour juger les plus habiles de la Robe, » soit pour leur faire plus de honte de leur faute, » ou comme ils le disent, que la justice doit être » si claire, que les Paysans même, & ceux qui

» en sçavent le moins, puissent la connoître sans v le secours de l'éloquence. On assure aussi que » les Juges tremblent quand ils prononcent un

» Arrêt, craignant que ce n'en soit un contre » eux-mêmes, pour la perte de leur vie ou de

» leurs biens, s'ils y commettent la moindre er-» reur, foir par malice ou par inapplication.

» Cependant ce qui n'est pas moins singulier, » c'est que la Justice demeure toujours Souve-

» raine; & bien que l'on punisse rigoureusement le

🗗 le mauvais Juge de son mauvais Arrêt; il ne: is laisse pas de subsister dans toute sa force, & i d'être exécuté. S'il s'agit donc de la mott d'un malheureux, malgré son innocence reconnue; » on le fait mourir : mais les Juges sont exécutés 🚁 à ses yeux; voilà une foible consolation. Si le » Juge accusé a bien fait sa charge, celui qui s'en étoit plaint laisse les cinq cens écus : mais dût-il perdre cent mille livres de rente par 站 l'Arrêt dont il se plaint, l'Arrêt demeure pour s bon; & l'on ne condamne le Juge qu'à lui payer aussi cinq cents écus; le reste du bien du Juge demeure confisqué au Roi; ce qui est à mon » avis une autre injustice : ear enfin l'on devroit » ayant toutes choses, récompenser celui qui » perd par un méchant Arrêt.

so Ces mêmes Peuples ont la courume de difsitinguer par le supplice, le crime qu'on a comsais; par exemple, un Cavalier qui en a tuéso un autre en duel (car il est défendu de s'y barso tre) on lui tranche la tête par-devant; et ceso lui qui a assassimé, on la lui tranche par derso riere; c'est pour faire connoître cèlui qui s'est so conduit en galant homme ou en traître.

3 Il y a en Espagne des Grands de classes disser férentes; & la maniere dont le Roi leur parle sen les faisant, les distingue. Les uns sont se ceux à qui il dit de se couvrir, sans y rien se ajouter. La grandeur n'est attachée qu'à leur se personne, & n'est point conservée à leur se Manson.

» Les autres que le Roi qualifié du titre d'une » de leur Terre, comme par exemple : Duc ou » Marquis d'un tel lieu; couvrez-vous, pour vous » & pour les vôtres, sont grands d'une maniere Tomme II.

1781 MANAMAD'AULHQYC

» plus avantageuse que, les premiers i parce que.

» la grandeir étant attachée à leur terre, passe.

» à leur fils aîné; & s'ils n'en ont point, à leur,

» fille ou à leur héritier. Cela fait que dans une

» seule Maison, il peut y avoir plusieurs gran
» desses; & que l'on voit des héritieres qui en

» apportent jusqu'à six ou sept à leurs maris,

» lesquels sont grands à cause des terres de leurs

» femmes.

» Les derniers ne se convrent qu'après ayoir » parlé au Roi; & l'on fait la différence des uns » aux autres, en disant, ils sont grands à vie » ou à race. Il faut encore remarquer qu'il y en » a que le Roi fair couvrir avant qu'ils lui par-31 lent; & ils parlent & écoutent parler le Roi, » toujours couverts. D'antres qui ne se couvrent » qu'après lui avoir parlé, & qu'il leur a répon-» du. Et les troisièmes, qui ne se couvrent qu'an près s'être retirés d'auprès du Roi yers la mu-» raille; mais lorsqu'ils font rous ensemble dans *des fonctions publiques, ou à la Chapelle, il » n'y la aucune différence ontr'eux; ils s'assoient p.& se couvrent devant lui; & lorsqu'il leur » écrir, il les traite comme s'ils étoient Princes; non leur donne de zitre d'Excellence. Ce n'est pas que quelques grands Seigneurs se contenmais rent de les traiter de votre Seigneurie; mais no cela est moins honnère, & très-peu usité. wQuand leurs femmes vont thez la Reine, elle les mireçoir debouo; & au lieu d'être seulement » assisses sur le rapis de pied, on leur présente un or carreau.

Dans sa sixième Lettre, Madame d'Aulnoy apprend à sa cousine, que d'Aranda elle se rendit à Bentrago. Elle raconte qu'elle ne sut pas

plutôt arrivée dans cette Ville, qu'on la conduifit au Châreau, où entraures choses curietfes qu'on lui fit voir, elle remarqua le portrait de la Princesse d'Eboli, dont le Roi Philippe II étoir fort amoureux. La description qu'elle fait! de ce portrait, est on ne peur pas plus agréables

» On me montra, dit l'Auteur, son portrait » (celui de la Princesse d'Eboli) qui doit avoir » été fait par un excellent Peintre; elle est re-» présentée de toute sa grandeur, assise sous un » Pavillon attaché à quelques branches d'arbres; » il femble qu'elle se leve ; car elle n'a sur elle » qu'un linge fin , qui laisse voir une parrie de » fon corps; si elle l'avoit austi beau qu'il parost » dans son portrait, & si ses traits étoient aussi " réguliers, on doit croire qu'elle étoit la plus » charmante de toutes les femines ; les yeux " font si vifs & si remplis d'esprit, qu'il semble » qu'elle va vous parler : elle a la gorge, les " bras ; les pieds & les jambes auds ; ses che-» veux tombent sur son sein ; & de petits » Amours qui paroissent dans tous les coins du » tableau, s'empressent pour la servir ; les utis " tiennent son pied, & lui mettent un brode-» quin ; les autres passent des fleurs dans ses » cheveux; il y en a qui soutiennent son mi-» roir. On en voit plus doin qui lui tigut-» sent des fléches, pendant que les autres en em-» phistent son carquois, & bandent son are a un » Faune la regarde au travers des branches; » elle l'apperçoir; elle le montre à un petit » Cupidon, qui est appuyé sur ses genoux, & » qui pleure comme s'il en avoit peur, dont il sem-» ble qu'elle fourit.

En laissant de côté plusieurs détails peu inté-

(

ressant, je passe à la description que l'Anteur fait de la Ville de Madrid. » Elie est située au milieu de l'Espagne dans la nouvelle Castille: il y a plus d'un siècle que les Rois d'Espagne » la choisirent pour y tenir leur Cour, à cause » de la pureté de l'air & de la bonté des eaux, » qui en effet sont si bonnes & si légeres, que » le Cardinal Infant étant en Flandres, n'en » vouloit point boire d'autres; & il en faison » apporter par mer dans des cruches de grès bien » bouchées. Les Espagnols prétendent que le » Fondateur de Madrid étoit un Prince nommé » Ogno Bianor, fils de Tiberino, Roi des La-» tins, & de Manto, qui étoit une Reine plus » célébre par la science de l'Astrologie qu'elle » possédoit merveilleusement, que par son rang. L'on remarque que Madrid doit être au chœu » de l'Efpagne, parce que la petite Ville de Pinto, » qui n'en est éloignée que de trois lieues, s'appel-» loit en latin Punctum, & qu'elle est au centre » de l'Espagne. » La premiere chose que je remarquai, c'est

que la Ville n'est pas entourée de murailles, .» ni de fossés; les portes, pour ainsi dire, se fer-» ment au loquet : j'en ai déjà vû plusieurs tou-.» tes rompues ; il n'y a aucun endroit qui pa-» roisse de défense, ni Château, ni rien enfin » que l'on ne puisse forcer à coups d'oranges & » de citrons; mais aussi il seroit assez inutile de » forcifier cette Ville; les montagnes qui l'en-» vironnent lui servent de défense; & j'ai pallé » dans des endroits dans les montagnes, que l'on .» peut fermer avec un quartier de roche, & empê-» cher avec cent hommes le passage à toute une armée. Les rues sont longues & droites, d'une fort belle largeur; mais il ne se peut rien de plus mal pavé; quelque doucement que l'on aille, l'on est roué des cahos; & il y a des ruisseaux & des boues plus qu'en ville du monde; les Chevaux en ont roujours jus- qu'aux sangles; les carosses vont au milieu ; de sorte qu'il en rejaille par-tout sur vous; & l'on est perdu, à moins que de hausser les gla- ces: l'eau entre bien souvent dans les carosses par le bas des portieres qui ne sont point fer- mées.

"Il n'y a aucunes portes cocheres; du moins "font-elles bien rares; & les maisons où il y emay ne laissent pas d'être fans cour. Les portes sont affez grandes; & pour ce qui est des maisons, elles sont fort belles, spacieuses & commodes; quoiqu'elles ne soient bâties que de terre & de brique. Le premier étage que l'on éleve apparent tient au Roi; & il peut le louer ou le vendre, à moins que le Propriétaire de la maison ne l'am chete; ce qu'il fait presque toujours; & c'est un revenu très-considérable pour le Rois.

Le récit que fait Madame d'Aulnoy de ce qui fe pratique pendant la femaine Sainte dans cette Capitale, est digne de curiosité:

" Personne, dir-elle, ne se dispense pendant
" la semaine sainte, d'aller en station, particulié" rement depuis le Mercredi jusqu'au Vendredi.
" Il se passe ces trois jours-là des choses bien dissé" rentes entre les véritables Pénitents, les Amans,
" & les Hypocrites. Il y a des Dames, qui ne man" quent point d'aller, sous le prétexte de dévotion,
" en de certaines Eglises où elles sçavent depuis
" un an entier, que celui qu'elles aiment se trou" vera; & bien qu'elles soient accompagnées d'un
M iij

12x

s grand nombre de Dungnes; comme la presse est » tonjours grande, l'amour leur donne tant d'au dresse, qu'elles se dérobent en dépit des Argus, # & vont dans une maison prochaine, qu'elles » connoissent à quelqu'enseigne, & qui est louée o exprès fans fervir à perfonne que dans ce feul • of moment. Elles retouthent ensuite à la même . Eglist, où elles trouvent leurs femmes occupées a à les chercher. Elles les querellent de leur peu »: de foin pour les suivre; & le mari qui a gardé » pendant toute l'année sa chere épouse, la perd e dans le tems où elle lui devroit être le plus fidevale. Lagrande contrainte où elles vivent, leur infsupère le désir de sien affranchir; & leur esprir visoitem de béaucoup de tendresse, leur donne o del moyen de l'énémier. elas Cest une chosebien désagréable, que de voir miles discipilinans. Le premier que je rencontrat pente me baire evanouir: je ne m'attendois »mointacheau factacle, qui n'est capable que sınl'affrayer; car'enfin, figurez-vonsun homine » qui s'approché friprès, qu'il vous couvre tout de infontang priest-la son de leurs tours de galanteentio 7 als y a des regles pour le donner la discipli-» ne de bonne grace; & des Maîtres en enseignent unishma gomme l'on montre à danser & à faire des * salmoes. Ils contune : espece de jupe de bariste tort illembagui descend jusques sur les sonliers; elle » half phille a petits plis, & fi prodigieusement amproposed in the second of the >men de repleadrapérem für la tête un bohnet generations plus hair qu'un pain de feiere y & fair sidermans, il est couverr de toile de Hollande; and to mibe de be bin mer un grand morce au de roiar le que courre cour bervifage be le devant du corps; (II Li.

n il va deux petits trous par tesquels ils veyents * ils ont derriere leur camisole deux grands » trous sur leurs épaules; ils portent des gands » & des souliers blancs, & beaucoup de rubans » qui attachent les manches de la camisole, & qui » pondent fans être noués. Ils en mettent aufir un » il leur discipline; c'est d'ordinaire leurs Maîtresses » qui les honorent de cette faveur. Il faut pour » s'attirer l'admiration publique, ne point gesti-» culer du bras, mais seulement que ce soit du » poignet & de la main; que les coups se donnent » sans précipitation; & le sang qui sort ne doit » point gâter leur habit. Ils se font des écorchus res effroyables sur les épaules, d'où coulent » deux ruisseaux de sang ; ils marchent à pas comp-> tés dans les rues ; ils vont devant les fenêtres » de leurs Maîtresses où ils se fustigent avec une » meryeilleuse patience. La dame regarde cette » jolie scène au travers des jalousies de sa cham-» bre; & par quelque signe elle liencourage 2 » s'écorcher tout vif; & elle lui fait comprendre » le gré qu'elle lui sçait de cette sorte de galanis terie. Quand ils rencontrent une femme bien raite, ils se frappent d'une certaine maniere » qui fait ruisseler le sang sur elle; c'est-là une fort » grande honnêreré; & la dame reconnoissante » les en remercie. Lorsqu'ils ont commencé de se » donner la discipline, ils sont obligés pour la con-» servation de leur fanté, de la prendre tous les s ans; & s'ils y manquent, ils tombent malades. » Ils ont aussi de perites aiguilles dans des éponsi ges ; & ils s'en piquent les épaules & les côtés » avec autant d'acharnement, que s'ils ne se fai-» soient point de mal. Mais voici bien autre cho-» se; c'est que le soir, les personnes de la Cour M iv

y your aussi faire cette promenade; ce sont d'orp dinaire de jeunes fous, qui font avertir tous » leurs amis du dessein qu'ils ont : austitôt on va p les trouver bien armés. Le Marquis de Villa » Hermosa en a été un cette année; & le Duc de » Vejar a été l'autre. Ce Duc sortit de sa maison » fur les neuf heures du soir; il avoir cent flam-» beaux de cire blanche, que l'on portoit deux à » deux devant lui : il étoit précédé de soixante de » ses amis, & sujvi de cent autres qui avoient " tous leurs Pages & leurs Laquais; cela faisoit » une fort longue procession, L'on scait quand il " doit y avoir des gens de cette qualité; toutes les » Dames sont aux fenêtres avec des tapis sur les » balçons, & des flambeaux attachés aux côtés, » pour mieux voir, & pour mieux être yues. Le ? Chevalier de la discipline passe avec son escorte, 2) & salue la bonne compagnie : mais ce qui fait se souvent le fracas, c'est que l'autre disciplinant » qui se piquant de bravoure & de bonair, passe par » vé de cette maniere à ceux que je viens de » yous nommer; chacun d'eux voulut avoir le haut » du pavé, & aucun ne le voulut céder. Les Va-» lets qui tenoient les flambeaux, se les porterent " au vilage, & se grillerent la barbe & les cheveux; » les amis de l'un tirerent l'épée contre les amis 2) de l'autre; nos deux Héros qui n'avoient d'aup tres armes que cer instrument de pénitence, n se chercherent; & s'étant trouvés ils com-22 mencerent entr'eux un combat lingulier. Après, » avoir usé leur discipline sur les oreilles l'un de e l'autre, & couvert la terre des petits bouts de e corde, dont elles étoient faites, ils s'entredon-" nerent des coups de poings, comme au-

i roient pu faire des Crocheteurs; cependant " il n'y apas toujours dequoi rire à cette mom-» merie-là, car l'on s'y bat fort bien, l'on s'y blefp le, l'on s'y tue : & les anciennes intmitiés » trouvent lieu de se renouveller & de se satis-» faire. Enfin, le Duc de Vejar céda au Marquis: » de Villahermosa. L'on ramassa les disciplines: " rompues, que l'on accommoda comme on put. » Le grand bonnet qui étoit tombé dans le ruil-» leau, fut décroté & remis sur la rête du pénitent; » l'on emporta les blessés chez eux. La Procesp son recommença de marcher plus gravement: » que jamais, & parcourut la moitié de la Ville. » Le Duc avoit bien envie le lendemain de » prendre sa revanche; mais le Roi lui envoya n défendre, & au Marquis de sortir de leurs » maisons. Pour revenir à ce que l'on fait dans ces » occasions, vous sçaurez que lorsque ces grands » serviteurs de Dieu sont de retour chez eux, » il y a un repas magnifique, préparé de toutes » fortes de viandes; & yous remarquerez que c'est » un des derniers jours de la semaine sainte; » mais après une sibonne œuvre, ils croyent qu'il » leur est permis de faire un peu de mal. D'abord » le Pénitent se fait frotter fort long-tems les » épaules avec des éponges trempées dans du sel " & du vinaigre, de peur qu'il n'y reste du sang n meurrri; ensuite il se met à table avec ses amis, » & reçoit d'eux les louanges & les applaudisse-» mens qu'il croit avoir bien mérités : chacun lui » dit à son tour, que de mémoire d'homme, on » n'a pas vû prendre la discipline de si bonne grav ce. On exagere toutes les actions qu'il a faites, » & furtout le bonheur de la Dame, pour laquelle * il a fait cette galanterie. La nuit entiere s'écoule

» en ces sortes de contes; & quelquesois celui: » qui s'est si bien étrillé, en est tellement malade, » que le jour de Pâques il ne peut aller à la Messe.

Fous les faits qu'on vient de rapporter paroiffent si absurdes & si ridicules, qu'on seroit tenté de n'y ajouter aucune foi, si l'Auteur qui les raconte, n'avoit pris la précaution de les certifier. » Ne » croyez pas au moins, continue-t-on, que je » m'avise d'embellir l'Histoire pour vous réjouir; » tout cela est vrai à la lettre; & je ne vous man-» de rien que vous, ne puissez vérisser par toutes » les personnes qui ont été à Madrid ».

Je fuis, &c.



Lest encore question, Madame, des Espa- Mémoires gnols dans un autre Ouvrage de Mad. d'Aulnoy, de la Cour intitulé Mémoires de la Cour d'Espagne. intitule Mémoires de la Cour d'Espagne : vous y verrez ce qui s'est passé dans l'intérieur de celle de Charles II, au commençement du mariage de ce Prince avec la niéce de Louis XIV. Les tracasseries qui arrivent ordinairementsous les Règnes foibles; les pétites intrigues que font naître le choc & la réaction de mille intérêts particuliers; une instabilité perpétuelle à présider au choix des Ministres; une irrésolution constante dans les affaires; une suite de fausses démarches dans la conduite du Prince & de ce qui l'entoure; on y trouve, en un mot, le récit de toutes les anecdores, auxquelles les gens oilifs se livrent ordinairement dans la plûpart des conversations. Telle est, Madame, l'idée que je ne crains pas de vous donner, de ces Mémoires qui sont écrits correctement : les faits que raconte Madame d'Aulnoy, se sont passés sous ses yeux. Elle reprend la fin du Regne de Philippe IV, depuis son second mariage avec Anne d'Autriche, tille de Ferdinand III; & elle débute par le portrait de la Princesse qui étoit, dit-elle, » " jeune, blanche & blonde. Son humeur étoit afn sez enjouée; elle avoit de l'agrément & de l'es-» prir "; en quittant l'Archiduc pour aller en Espagne, comme ils s'aimoient beaucoup, ils pleutotenti.,, Elle lui demanda ce qu'elle pourroit , faire à Madrid pour son service; vous pouvez,

", lui dit-il, ma chere sœur, y faire une Infame ", que vous me donnerez pour semme; chose ", d'autant plus singuliere, qu'ayant alors un ", se qu'étant destiné à l'état eccléssastique, il y ", avoit peu d'apparence qu'il dût parvenir à ", l'Empire, se épouser comme il est arrivé de-", puis, la fille ainée de la Reine sa sœur,...

Onfit la Maison de cette Princesse; & l'on choisit pour son Confesseur le Pere Nitard, Jésuite Allemand, qui partit avec elle, & qui sit dans la suite un rôle assez important en Espagne. » Sa naissance étoit obscure; & son esprit ser» vit seul à l'avancement de sa fortune. Il l'a-

voit souple & complaisant. » La Reine étant arrivée dans une Ville de » l'obéissance du Roi d'Espagne, où l'on tra-» vailloit fort bien en juppes, en camisoles & » en bas de soye, on lui en offrit une grande » quantité de différences couleurs; mais son » Mayor-dome, qui gardoit exactement la » gravité Espagnole, se fâcha de ce pré-» sent; il choisit tous les paquets de bas de » soye, & les jettant au nez des députés de la » Ville: apprenez, leur dit-il, que les Reines » d'Espagne n'ont point de jambes, voulant dire » qu'elles sont si élevées par leur rang, qu'elles » n'ont point de pieds pour toucher la terre » comme les autres femmes. Quoi qu'il en foit, » la jeune Reine qui ne sçavoit pas encore toute » la délicatesse de la langue Espagnole, expli-» qua ceci à la lettre, & se mit à pleurer, di-» sant, qu'elle vouloit absolument recourner à » Vienne, & que si elle eur scu avant son départ, » le dessein que l'on avoit de lui couper les james bes, elle auroit mieux aimé mourir, que de se mettre en chemin. Il ne sut pas difficile de la rassurer; &t elle continua sa route. Lorsqu'elle su ta Madrid, on raconta au Roi cette naiveté de la Reine; il la trouva si plaisante, qu'il sourit un peu. C'étoit la chose du monde la plus extraordinaire pour lui; car soit qu'il s'efforçât, ou que ce sût un esset de son tempérament, on a remarqué qu'il n'a pas ri trois sois en toute sa vie.

Lorsque Philippe se vit dangéreusement malade, il sit son testament, par lequel il nomma la Reine, Régente du Royaume, Tutrice du jeune Prince, qui n'étoit alors âgé que de quatre ans & demi. Il lui composa un conseil de six Ministres.

» La Reine ressentit vivement la perte qu'elle » venoit de faire : mais elle y auroit encore été » plus sensible, si elle s'étoit vûe dans l'obliga-» tion où se trouvent toutes les Reines d'Espa-» gne, d'entrer dans un Couvent, lorsqu'elles » sont veuves, à moins que le Roi n'ordonne » le contraire ayant sa mort. Elle ne fut pas non » plus insensible à la douceur du Gouvernement. » Le premierusage qu'elle sit de son autorité, de-» vint utilé au P. Nitard ». Elle lui fit avoir des " Lettres de naturalité, & la charge d'Inquisi-» teur Général. A peine ce Pere parut-il en faveur, que l'envie s'éleva contre lui; Don Juan, fils naturel du feu Roi, & de la fameuse Comédienne Maria Calderona, fut un de ceux qui témoigna le plus ouvertement son mécontentement.

La Reine souffroit beaucoup des railleries piquantes que Don Juan ne cessoit de faire à ce Jésnite. "Une sois entr'autres, sur ce que les "Ministres demanderent à ce Prince, qui l'on devoit envoyer contre le Roi de France; je conclus, dit-il, qu'on envoie le Pere Nitard! "c'est un Saint, auquel le Ciel ne resusera "rien. Le poste où nous le voyons est déjà une preuve des miracles qu'il sçait faire. Le Consesse de lui répliqua d'un air chagrin, qu'il étoit d'une profession à devoir tout espérer de la miséricorde de Dieu; mais qu'il n'étoit pas d'une profession à être Général d'Armée. O mon Pere, répartit Dom Juan, nous vous voyons faire tous les jours des choses plus éloignées de votre profession "!

Le Pere Nitard fit courir dans le monde une espece d'Apologie, dans laquelle il accusoit Don Juan d'avoir voulu plusieurs sois le faire

assaffiner.

On vit alors en Espagne, ce qu'on a vu depuis en France, sous la minorite de Louis XIV, au sujet du Cardinal Mazarin. La Cour & la Ville se partagerent en deux factions: » Les Da-» mes du Palais entrerent même dans la que-» relle; & pour marquer le parti qu'elles em-» brassoient, les unes se disoient Austriennes, & » les autres Nicardines.

La Reine vouloit absolument se conserver le Pere Nitard; quant à lui il étoit fort embarrassé; il craignoit l'assassinat ou le poison: il alla plusieurs sois se jetter aux pieds de la Reine, & la supplia les larmes aux yeux, de lui permettre de se rétirer. Mais elle le rassuroit toujours, & lui désendoit de parler d'une séparation qui la désoloit. Le Prince de son côte remuoit tout & écrivoit par-tout, pour soulever les esprits

contre le Jésuite, & le forcer de se retirer. On craignoit de voir arriver les plus grands désordres.

La Reine enfin prit le parti de la douceur, & écrivit à Dom Juan une terre obligeante, par laquelle elle l'engageoit à revenir à la Cour, & lui donna sa parole Royale pour la sureté de sa personne. Ce Prince eut quelque peine à s'y résoudre; enfin il se mit en marche : la Reine l'ayant appris, voulut hui donner quelques désagrémens sur la route; mais malgré ses ordres, Dom Juan reçut toutes sortes d'honneurs.

» Quand il approcha de Sarragosse, tous les » habitans allerent plus de deux lieues au devant » de lui; la foule étoit si grande, qu'à peine » pouvoit-il passer. Ils crioient tous d'une voix : Vive le Roi & le Seigneur Don Juan; qu'il remporte toujours la victoire sur ses ennemis, & malheur au Jésuite qui le persécute.

» Chacun lui jettoit des fleurs telles que la saison pouvoit les fournir, & des eaux de senteur; les Dames plus parées qu'aux jours les plus solemnels, formoient dans leurs carrosses une double haie sur son passage; l'air ne retentissoit que des bénédictions & des louanges qu'on lui donnoit : en un mot la joie étoit

" universelle dans cette grande Ville.

» La Reine & le Pere Confesseur qui en re-» curent une sidelle relation, sentirent vivement, » l'une le mépris que l'on avoit fait de ses or-» dres, & l'autre la haine que le peuple avoit » témoigné en parlant de lui.

» Le bruit de la réception faite à Don Juan » se repandit à Madrid; & parmi plusieurs per-» sonnes qui en ressentirent de la joie, il y en » ent beaucoup qui appréhenderent quelque » défordre du retour de ce Prince.

» Pour essayer de prévenir les maux dont on

se croyoit menace; les Régidors & les autres

Magistrats de la Ville s'assemblerent. Ils en-

w voyerent quatre personnes de leur corps au

* Président de Castille, pour lui représenter les » malheurs que pouvoit causer la venue de Don

* Juan avet des Troupes, dans un tems où la

» Cour étoit si foible, & le Peuple si insolent & se

» disposé à la révolte; qu'eneore que le Prince

fut rempli de bonne volonté s ils ne pourroient
 empêcher les suites fâcheuses que l'on avoit lieu

» de craindre.

» Le Président se tendit chez la Reine; le » Conseil s'assembla; & l'on sur d'avis de dé-» pêcher un Courier à Dom Juan, avec ordre » de Sa Majesté de renvoyer incessamment son » escorte.

» Il reçut l'ordre, hâta sa marche, se sit suivre deux jours par le Courier; & le trossie
sième, il lui donna un reçu de l'ordre, & le
renvoya sans réponse. Mais pendant qu'il tardoit à revenir, on s'allarmoit à la Cour du
suit succès de son voyage; & l'inquiétude augmenta dans le Palais quand on vit qu'il n'étoit
chargé d'aucune lettre. Quelques Seigneus
allerent là-dessus trouver le President, pour le
prier de dire à la Reine qu'ils étoient dispo-

si fés à tout entreprendre pour son service. L'on se assembla de la Cavalerie; & l'on se préparon

» à Madrid comme pour soutenir un siège, » dont l'évenement paroissoit douteux, quoi-

» qu'il ne s'agit que d'un Prince escorté de 300

» Cheyaux,

Cependant

Cependant on quitta les armes, sur le bruit que la Reine sit bientôt répandre; que Dom Juan avoit renvoyé son escotte; & en esser elle lui écrivit une lettre obligeante, pour l'y engaget. Il répondit à la Reine avec sermeté : » qu'il ne » devoit pas s'exposer à la vengeance du Pere » Nitard, & qu'il demandoit positivement que » ce Jésuite sortir du Royaume; qu'après cela il » seroit celui de tous ses sujets le plus soumis à ses » ordres.

» C'étoit exiger une chose de la Reine, qu'elle n'avoit aucune envie d'accorder : le Nonce appellé Borromée, le Conseil d'État & les pellé Borromée, le Conseil d'État & les Grands travaillerent inutilement à l'y résoudre : cependant le Prince paroissoit si ferme dans fa résolution, que tout le monde jugea que le Consesseur seroit même heureux de se pouvoir retirer en sureté. Il en demeura si persudé sui-même, & il connut si bien le dangét où il étoit, qu'il redoubla ses instances auprès de la Reine, pour qu'elle lui permît de partir; elle ne lui répondit que par, des larmes & par des soupirs; de sorte qu'il aima mieux exposer sa vie, que de lui déplaire en la quit-

"On apprir que le Prince venoit avec des "Troupes à Torigon-Dardos, qui n'est qu'à "quatre lieues de Madrid. L'inquiétude redou-"bla parmi ceux qui suivoient le parti de la "Reine; & elle s'en affligeoit plus que person-"ne. On l'entendit répéter plusieurs fois ces "paroles; Mon Dieu! Mon Dieu! Ce bon Pere "fera le premier sacrissé.

» Le Conseil du Gouvernement s'assembla; » on pria le Nonce de porter à Dom Juan, la Tome II. » lettre que le Pape lui écrivoir, pour le conju-» rer d'avoir pour la Reine les sentimens de « soumission qu'un sujet doit à sa Souveraine.

soumission qu'un sujet doit à sa souveraine.

Le Nonce alla le trouver ; il revint au milieu de la nuit. Personne presque ne s'étoit

couché dans cette grande Ville; on attendoit

son retour avec impatience: car on sçavoit le

suite de son voyage; & le peuple alloit par

troupes dans les rues, demandant déjà qui vive.

Les nouvelles que le Nonce apporta ne plurent

point à la Reine; il die qu'il aveit prié ins
tamment le Prince d'aller à Guadalajava, ou

tout au moins d'accorder quelques jours de

délai, pout prendre des mesures ain de le

» délai, pout prendre des mesures asin de le » contenter; mais qu'il lui avoit resusé l'un & » l'autre; & que si le Lundi suivant le Confesseur » ne sortoit pas par la porte, il sortiroit par la » senètre; que Dom Juan entreroit dans Mae » drid pour saire cette exécution. On a sçu de » puis, que la négociation s'étoit pessée d'une » autre manière; que le Prince avoit consenti

p de laisser le Pere Nitard auprès de la Reine, p pourvû qu'elle sui accordat de certains avanp tages qu'il souhaitoit; mais que le Nonce, qui p n'aimoit pas ce Pere, sui avoit joué la pièce

» n'aimoit pas ce Pere, lui avoit joué la pièce » toute complette, en ne déclarant point les fa-» vorables dispositions de Dom Juan.

» Le Pere Nitard apprit ce qui se passoit; il » confessa la Reine le lendemain matin, & se » jetta ensuite à ses pieds, la suppliant de ne la » pas exposer aux outrages que lui pourroit

» faire un Prince irrité; qu'il y alloit de sa vie, » & qu'il ne voyoit aucun moyen de la garan-» tir qu'en cédant à la nécessiré présente. La

» rit, qu'en cédant à la nécessité présente. La » Reine lui répondit avec une grande abondanB ce de larmes, qu'elle ne pouvoir consentir à » son éloignement; qu'il ne s'inquietat pas, &

» qu'elle mettroit ordre à tout.

» Il étoit bien persuadé qu'elle en avoit une entiere volonté; mais son pouvoir n'y répon-» doit pas ; néanmoins il l'affura que quand bien » le peuple devroit le déchirer en pièces, il ne " sortiroit de Madrid que par son ordre.

» Il se retira chez lui avec toute la chainte. " dont un homme menacé du dernier péril, peut

» être capable;

Le Lundi 25 Février 1669, la grande Cour un Palais se trouva pleine d'une foule de gens qui demandoient hautement le départ du Confesseur: ce désordre augmentoir à chaque instant dans la Ville; beaucoup de monde penétra mêmê dans la chambre où les Ministres étoient assem= bles, & se nit à crier : qu'on nous délivre du Jésuite; qu'on le fasse partir. Enfin la Reine suit obligée de prendre sa résolution, & de signer le congé de son Confesseur.

Dès que l'ordre pour faire parrir le Pere Niz tard fut expédié, la Reine ne se faifant plus de violence pour se contraindre, & pour retenir ses larmes, en versa beaucoup, & se jerra sur son lit avec toute la douleur possible, disant de tems en tems; Hélas! Hélas! De quoi me seri

d'être Reine & Régente?

Le pere s'étoit attendu à l'événement ; il ne prit que son habit & son Breviaire, & partir sans différer avec le Cardinal d'Arragon, escorté de tous les Officiers de l'Inquisition. Sa qualité d'Inquisiteur ne lui fut pas inutile pour le garantir de la fureur du peuple qui lui jettà même quelques pierres, de qui l'accabla de malédictions.

Dès qu'on n'eut plus à craindre le Confesseur, Dom-Juan vit chez lui toute la Cour à Consuegra: cependant sur la pressante sollicitation qu'on lui sit, il renvoya son escorte; & il se passa entre la Reine & lui, une espece de Traité, par lequel on lui faisoit pleine satisfaction.

Peu de tems après la Reine lui écrivit qu'elle souhaiteroit qu'il allât en Arragon en qualité de Vice-Roi & de Vicaire Général des Royaumes qui en dépendent. Cette nouvelle sit le plus grand

plaisir à Dom-Juan.

Depuis ce tems-là il ne fut plus question en Espagne du Pere Nitard. La Reine sit d'abord inntilement tous ses efforts pour lui faire avoir le chapeau de Cardinal: » Le Conseil ayant été » instruit de la prétention de ce pere, songea aux » moyens de l'empêcher d'y réussir; & pour cet » effet on dépêcha un Courrier au Marquis de » S. Romain, pour proposer au Pape d'autres Su» jets dignes de la Pourpre. La Reine seignit d'y » consentir; pendant que sous main elle lui re» nouvelloit ses ordres: mais l'Ambassadeur qui » n'étoit pas des amis des Jésuites, condussir la » chose de maniere, que sa Sainteté donna l'ex» clusion au Pere Nitard, & l'obligea de se dé» pouiller de ses Charges.

" Le Général de son Ordre qu'il avoit négligé, & qui lui en vouloit beaucoup de mal, proitant de ce revers de fortune, l'envoya aussitôt dans une de leurs maisons proche de Rome.
Il s'y retira avec un esprit de modération
très-exemplaire; & de tout son train il ne garda auprès de lui, que le frere Bustos son compagnon. Voilà bien des coups de foudre les uns
ur les autres: celui-ci parut si terrible à la Rei-

ne, elle qui ne doutoit point du bon succès de » sanégociation, qu'elle en tomba malade d'une

» fiévre tierce qui lui dura long-tems.

" Ne pouvant souffrir qu'un homme qui avoit » tant de part à sa consiance & à son amitié, & » qui avoit gouverné si absolument toute la Mo-» narchie d'Espagne, demeurat exposé au caprice » & au ressentiment de son Général, elle em-» ploya tout le crédit qu'elle avoit à Rome, pour " mettre le Pere Nitard dans un autre état". Mais ce ne fut que sons Clément X qu'elle parvint, après lui avoir donné la qualité de son Ambassadeur extraordinaire auprès de sa Sainteté, à le faire nommer 'Cardinal.

Après le départ du Pere Nitard, la Reine commença à donner sa confiance à Dom-Fernand de Valenzuela. C'étoit un simple Gentilhomme du Royaume de Grenade, qui étoit parvenu à avoir acces auprès du Pere Nitard, & à s'attirer toute sa connance. Le Pere lui donna entrée au Palais. Valenzuela s'attacha à Dona-Eugenia, l'une des Dames les plus aimées de la Reine, & parvint à l'épouser.

Après la disgrace du Confesseur, Valenzuela se trouva le seul que la Reine choisit pour Consident de ses chagrins & de sa haine contre Dom-Juan. » Un jour cette Princesse dit à Eugenia de » lui amener son époux secrettement le soir pour

» qu'elle pût lui parler sans témoins».

Il ne se passa guères de nuits, sans que la Reine le fit venir. Sa femme l'y conduisoit, & demeuroit par bienséance. C'étoit dans ces entretiens tecrets, qu'il rendoir compte de tout à la Reine; & l'on disoit communément à la Cout, qu'il y avoit un Esprit follet dans le Palais, qui avertifique la Reine de toutes les nouvelles.

Bientor Valenzuela se vit entouré d'envieux 4 la Reine pour le mettre à l'abri des événemens, résolut de faire promptement sa sortune. Dans cette vue elle le sir Marquis; peu de tems après elle lui donna la Charge de grand Ecuyer; ensine elle le créa Grand d'Espagne de premiere Classe.

Les murmures s'éleverent de tous côtés; la surprise étoit au comble; les Seigneurs qui se rencontroient, ne disoient autre chose sinon, Valenquela es grande, o tempora!o mores! Ensin la Reine le déclara favori; de sorte qu'il donnoit tous les òrdres avec elle comme premier Ministre, ou pour mieux dire, comme Maître absolu. Alors on commença à cabaler pour faire revenir Dom-Juan. On sit contir des Pasquinades & des Satyres en prose & en vers contre la Reine & le Fayori.

Le Roi commençoit à être des parties de plaifir, qui se faisoient dans les différences maisons Royales... Un jour ce jeune Prince voulant tires p sur un Cerf, tira sur le Favori, & le blessa à la cuisse. La Reine estrayée poussa un cri douloup reux, & se la issa tomber évanouie entre les bras de ses semmes. Cet accident donna lieu à tout p le monde de prédire la chûte prochaine de Vap lenzuela, dont cette aventure sembloit être un présage. «

Les Mécontents travailloient sécrettement à ménager le retout de Dom-Juan : il se forma une si forte brigue, que malgré les soins de la Reine, il se rendit au Buen-Retiro sur les instances qu'on lui sit de la part du Roi. Quoique la Reine sit garder son sila vue, ce jeune Prince trouva moyen de se dérober une muit du Palais avec un seul Gentilhomme de la chambre; & il alla à pied, caché.

dans son manteau, jusqu'au Rerivo, d'où il envoyafur le champ un ordre à sa mere, de ne point sortis du Palais.

Tout le monde courte falues le Roi 3 chacunlui offrit des présens considérables ; la joie sus universelle ; & le sendemain on sit des illuminations dans toutes les tues.

La Reine fut ensuite envoyée à Tolede, avec désense d'en sorrit. Valentuela prit congé d'elle avec toute la douleur imaginable, & se retira à l'Escurial.

Dom Juan ne fut pas long-tems sams le pourfuivte jusques dans sa retraite t il obtint un ordre de le faire atrêtet. Valenzuela eut recours au Prieur du Couvent des Jeronimites, qui touché de ses malheurs, le sit cacher dans une miche, que l'on garnit de matelats, derriete un panneau de menuiserie, dans la chambre d'un Religieux. On sit d'abord d'inutiles recherches; mais au bout de quelques jonts, le Marquis tous sa su bout de quelques jonts, le Marquis tous sa su bout de quelques jonts, le Marquis tous sa su bout de quelques jonts, le Marquis tous sa su bout de quelques jonts, le Marquis tous sa su bout de quelques jonts, le Marquis tous sa su bout de lui amener le Chirurgien du Couvent, pour le saignes. Ce Chirurgien le trahit : on le sit enlever; & on l'envoya aux Philippines, après l'avoir dégradé de tous ses houneurs, & lui avoir ôté toutes ses charges.

Tout le Royaume témoigna beautoup de facisfaction de voir tentes Dorn Juan dans le Gouvernement son én avoir conça toutes les plus belles espérances s mais il ent le fort de prosque tous les Ministres défirés. Lotsqu'on le vir de plus puts, routes les grandes idées qu'on avoir sur

Jop compre, s'évanouisent.

Cependant le Roi qui avoir arreint ses quinte

Mademoiselle, nièce de Louis XIV, sur quels ques portraits qu'il avoit vus d'elle, & sur le récit que plusieurs Seigneurs, qui avoient voyagé à la Cour de France, lui en avoient fait. La demande sur faite & acceptée.

Les intrigues contre Dom Juan continuoient toujours; il avoit trop de fermeté pour céder à ses ennemis; mais son crédit étoit devenu trop foible, pour leur résister. Sa santé s'altéra sensible, ment; & il mourut au milieu des sètes que l'on célébroit pour le prochain mariage du jeune Monarque,

A peine fut-il mort, que le Roi alla retrouver sa mere, & la ramena avec lui à Madrid, où cette Princesse ne parut plus occupée que du soin de se conserver les bonnes graces de son fils.

Cependant Mademoiselle s'avançoit vers les terres d'Espagne. Je ne vous forai pas, Madame, la description des cérémonies observées dans cette marche, avant, pendant & après le mariage. Madame d'Aulnoy n'en oublie pas la plus petite circonstance. C'est à cette époque que commence le ton de Journal, qui regne dans toute la suite de ces Mémoires.

Le premier soin de ceux qui accompagnerent la jeune Reine dans son voyage, sur de jettes, dans son esprit de l'ombrage contre la Reine mere i la Camarera Mayor, dont je vous ai parlé à l'occasion des Lettres de Madame de Villars, s'empara d'elle dès qu'elle sur entrée en Espagne. Mademoiselle sentit dès le premier jour, combien il est différent de se trouver avec des Espagnols ou des François. La Camarera qui avoit ses vues, s'acquitta de ses sondions avec suré e c'émit un espion auprès de la Princesse : & comme elle avoit été du parti de Dom Juan :

elle fut une de celles qui chercherent le plus à la prévenir contre la Reine mere, & à la persuader que cette belle-mere étoit son ennemie secrette. D'un autre côté les Partisans de la Reine mere. la représentoient comme la meilleure amie que: la jeune Reine pût se faire; mais les premieres impressions prévalurent d'abord. Cependant la Camarera cherchant à s'établir dans l'esprit duRoi, en lui inspirant de la mésiance pour la jeune. Reine, qu'elle traitoit comme un enfant, la jeune Princelle vaincue par les démonstrations d'amitié que lui faisoit sa belle-mere, se détermina à lui donner toute sa confiance. Les deux: Reines se lierent d'intérêt & d'amitié; & la jeune y gagna quelque liberté que la Reine mero. ini fit procurer,

Madame d'Aulnoy rapporte un trait qui conf-

tate un usage d'Espagne assez singulier.

» Un des plus grands divertissemens, de la : " Reine, étoit d'aller quelquefois à la chaffe. Le: » Roi qui l'aimoit tendrement, & qui connoisn soit son goût, lui sit amener de très-beaux » chevaux d'Andalousie. Elle en choisit un forte » fringuant & le monta : mais elle ne fut pas » plutôt dessus, qu'il commença de se cabrer; & » il étoit prêt de se renverser, lorsqu'elle tomba. » Son pied, par malheur, se trouva engagé dans " l'étrier; le cheval sentant cet embarras, ruoite » furieusement & traînoir la Reine avec le der-» nier péril de sa vie ; ce fut dans la Cour du : » Palais que cet accident arriva. Le Roi qui le : » voyoir de son balcon, se désespéroit; & la ... » Cour étoit toute remplie de personnes de qua-» lité & de Gardes: mais l'on n'osoit se hasar-

EGE MABANE D'AULHOY.

s der d'aller secoutir la Reine : parce qu'il n'est s point permis à un homme de la toucher, & » principalement au pied, à moins que ce ne * soit le premier de ses Menins qui lui mer ses se chapins; co sont des especes de sandales où s hausse beaucoup. La Reine s'appuye aussi sur ses » Menins quand elle se promene : mais ce sont des enfans qui étoient trop petits pour la tirer s du péril où elle étoit. Enfin deux Cavaliers Ess pagnols, dont l'un se nommoir Louis de » las Torres, & l'autre, Dom Juan de Soro-» Mayor, se résolurent à tout ce qui pouvoit leur » arriver de pire : l'un faifie la bride du cheval & » l'arrêra; & l'autre prit promptement le pied de » la Reine, l'ôta de l'étrier, & se démit même » le doigt en lui rendant ce setvice. Mais sans s'ar-» rêter un moment, ils sottitent, conturent thez x eux, & firent vîte feller des chevaux pour se dé-* rober à la colere du Roi. Un jeune Seigneur de » la Cour, qui étoit leur ami, a'approchade » la Reine, & lui dit respectueusement, que ceux » qui venoient d'être assezheureux pour lui sauver » la vie, avoient tout à craindre, si elle n'avoit si la bonté de parles au Roi en leur faveur; » parce qu'il n'étoit pas permis de la toucher, » & particuliérement au pied. Le Roi qui » étoit promptement descendu pour voir en quel » état elle étoit, rémoigna une joie extrême » qu'elle ne fut point blessée ; & il seçut très-bien » la priere qu'elle lui fit pour ces généreux con-» pables. L'on envoya en diligence chez dex ils » montoient déjà à cheval pour le sauver : la » Reine les honors d'un présent; & depuis ce

Madami d'Autrof.

301

» jour, elle eut une considération particuliere

» pour eux».

Vous voyez, Madame, qu'on trouve dans ces Mémoires, des détails de mœurs & d'ufage, qui peuvent intéresser ceux qui étudient les Nations jusques dans les bagatelles.

Je suis, &c,



LETTRE VIII.

Mémoires Les Mémoires de la Cour d'Angleterre; de la Cour autre ouvrage de Madame d'Aulnoy, ne présent de la Cour autre ouvrage de Madame d'Aulnoy, ne présent ent que des aventures galantes & romanesques. On y voit des Courtisans volages, qui courent de belle en belle, sans s'arrêter à auc une, & sont successivement le bonheur & le tourment de leurs Maîtresses.

Les principaux héros de ces Mémoires, sont le Duc de Monmouth, fils naturel du Roi d'Angleterre, Charles second; le Duc de Bouquinkam, le Comte d'Aran, leurs épouses, & une certaine Emilie, fille d'honneur de la Duchesse d'Yorck. Elle réunissoit aux charmes de la jeunelle & de la beauté, les agrémens de l'elprit le plus enjoué. Le Duc de Mont-mouth que le Roi son pere, pour le fixer, avoir marié depuis peu, ne put voir Emilie, sans ressentir pour elle la passion la plus vive. Il ne perdoit aucune occasion de se trouver avec elle & de l'entretenir; » mais elles étoient assez rares, parce que la Gou-» vernante des filles, qui le connoissoit de longue main pour être fort dangéreux, ne manquoit » pas de l'interrompre très-souvent.

" Un jour que cette exacte Surveillante se rouva trop mal pour suivre Madame la Duchesse d'Yorck, qui s'alloit promener sur la Tamise, le Duc de Monmouth prosita de ce tems, pour parler à Emilie; & lorsque chacun se sur placé, il s'approcha d'elle, & lui dit d'un air n'à l'embarrasser: je ne sçaurois être content de

ma destinée, Madame; vous ne voulez point » m'aimer; & j'ai sçu que vous ne haissez pas le » Comte d'Aran. Milord, lui dit-elle, en rou-» gissant, ceux qui se sont mêlés de vous appren-» dre de mes nouvelles, vous en ont mal infor-» mé: le Comte d'Aran ne songe pas à moi ; je » sçais qu'il a une Maîtresse qui mérite tout son » attachement; & je dois même vous assurer que » si j'étois capable de vouloir plus de bien à un » homme qu'à un autre, vous auriez une grande ", préférence dans mon cœur. Ce que vous me "dites, reprit le Duc, pourroit me consoler, si " je me contentois de ce qu'on appelle un com-" pliment : mais il me faut quelque chose de " plus folide, ou vous me ferez mourir. Eh! , que vous faut-il donc, continua-t'elle, d'une " maniere enjouée? Il me faut toute votre ten-", dresse, ajoûta-t'il d'un air très-sérieux. Trou-" vez-vous que ce soit trop, pour payer une pas-3, hon aussi forte que la mienne? Oui, répon-"dit-elle en souriant, c'est trop: vous devriez ", être honteux de m'en demander tant; & je le " serois beaucoup de vous accorder une priere fi " indifcrete ».

Pendant que le Duc de Monmouth & Emilie s'entretenoient ensemble, le Comte d'Aran qui suivoit son Altesse dans une autre barque, ne pouvoit s'empêcher d'avoir sans cesse les yeux du côté où ils étoient., Ce Seigneur aimoit tendrement, Emilie; mais il cachoit sa passion, à cause des liaisons particulieres qu'il avoit avec Miledi..., pre le Duc de Monmouth dans sa conversation, avec Emilie. Il avoit mené avec lui un chien que, toute la Cour conneissoit; il le prit, feignant

MABAME D'AULHOY

" de le carreffer ; le laissa tomber dans la Tamisle ; 33 & fit aussitôt un grand bruit pour faire retirer n fon chien de l'eau. Toutes les Dames s'inté-, resserent à sa conservation; mais particulières , ment Milédi... qui étoit avec son Altesse, & , qui ne pouvoit regarder avec indifférence ce

, que le Comte aimoit.

, Quand un Marinier oût fauvé le chien ; elle " s'avança au bord de la barque : venez, dit-elle ; , au Comte, venez, Milord, vous réjouir avec , nous, de ce que votre fidèle Mélampe est fauvés Madame la Duchesse vous en donne la permis-, sion. Le Comte qui n'attendoir que cela pour , entrer dans la barque de son Altesse, s'y rendir , avec empressement ; & après l'avoir salué res-3, pectueusement, il se plaça près de Milédi. Mais il ne fçut y demeurer long-tems.

Bientôt il s'approcha d'Emilie, à qui il fit des reproches du peu d'inquiétude qu'elle avoit témoignée pendant l'aventure qui venoit d'arriver à son chien. Le Duc de Monmouth, piqué de ce que le Comte d'Aran venoit l'interrompre, répondit à ces reproches, d'une maniere très-brufque. Emilie lui parla avec moins d'aigreur. ; Vous me faites une querelle, lui dit-elle en souriant, ,, où il entre plus de caprice que de raison. C'est ,, encore quelque confolation, repliqua le Comte, ,, que vous démêliez mon dépit au travers de ma , moderation, & » Il fur interrompu en cet endroit par Miledi... qui impatienté de ne le point voir revenir auprès d'elle, l'appella, sous pretexte de lui montrer un bracelet de diamants qu'elle avoir acheré. Mais elle profita de cette occasion pour lui reprocher se mauvaise foi & som indifférence.

Pendant que Miledi faisoir ses plaintes au Comte d'Aran, le Duc de Monmouth chagrinoit de son côté la jenne Emilie. "Vous avez beau "me déguiser, lui disoit-il, vos sentimens pour "le Comte d'Aran; il m'est très-facile de les pé"nétrer. Quand vous avez pû le regarder sans que
"jem'en apperçusse, vous l'avez fait avec empres"sement; pensez-vous qu'il vous soit aisé de me
"tromper? "Emilie sit ce qu'elle pût, pour dissuader le Duc de Monmouth; mais ses essorts furent inutiles.

La promenade sur l'eau étant finie, chacun se sépara. La Duchesse de Monmouth qui avoit été témoin de ce qui s'étoit passé entre Émilie & son mari, résolut d'aller se plaindre au Roi de la conduite du Duc de Monmouth. Comme en quittant son Altesse, elle ne trouva point ses gens & sa chaife, elle entra, en les attendant, dans le Parc qui lépare S. James de Withalt, seule, ses coeffes sabatues, & affectant, pour n'être point remar-Auéa de passer par les allées les plus sombres & les plus écartées: elle méditoit au clair de la lune, les plaintes qu'elle vouloit faire au Roi, lorsqu'elle fur apperçue par le Duc de Bouquinkam, qui coyant que c'étoit sa Maîtresse qu'il attendoit, Avança vers elle avec beaucoup d'emprellement. Comme il ne se cachoit point, il fut bientôt reconnu; il ne reconnut pas aussi-bien la Duchesse de Monmouth qui étoit enveloppée dans ses coësses, & qui ent foin de contrefaire sa voix le mieux qu'elle pût. A la faveur de ce déguisement, elle lui At des reproches de son peu d'exactitude au rendez-vous qui lui avoit été donné. Le Duc persuadé que sa Maitresse étoit fâchée, se jetta à ses genoux pour l'appailer : mars l'éclar de rire qu'eilent, lui

donna lieu de la reconnoître, & le tira de l'erteur où il étoit.

La Duchesse de Bouquinkam qui avoit suivifon mari, lorsqu'il étoit sorti, & qui regardoit ce qui se passoit à une distance assez éloignée pour voir sans entendre, crut être absolument certaine de l'insidélité de son époux : elle n'en voulut pas sçavoir davantage; & sortant du buisson où elle se tenoit cachée, elle courut vers Withalt pour aller trouver le Roi.

Cette méprise sut bientôt suivie d'une autre. Le Duc de Monmouth étant sorti de chez Madame la Duchesse, reconnut sa femme dans le Parc, ne doutant point qu'elle ne s'y fût rendue pour se venger par une infidélité, de la scêne qui s'étoit pasfée dans la barque de son Altesse, il s'empressa de fuivre ses pas. Ayant vu qu'un homme venoit audevant d'elle, il s'en approcha tout doucement pour écouter sa conversation : mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il entendit qu'elle disoit en élevant le voix, gardez, Milord, vos conseils pour une autre que pour moi; je suis résolue de me plaindre au Roi du procédé de Monsieur de Monmouth. Elle parloit ainsi au Duc de Bouquinkam que le Duc de Moumouth n'eut pas de peine à reconnoître à la maniere dont il tâchoit de détourner la Duchesse de ses desseins. Si ce discours calma d'un côté l'esprit du Duc de Monmouth, de l'autre il ne laissa pas de lui causer de l'inquiétude. » Le Roi lui * avoit recommandé d'ôter à sa femme tous les » sujets de chagrin, que ses galanteries ordinaires » pouvoient lui causer; & il lui avoit promis de s'observer si bien à cer égard, qu'il n'en enten-droit jamais parler.

" Il pensa tout-d'un-coup que le meilleur re-

mede étoit de prévenir la Majesté; & lans s'alrêter dayantage à écouter la conversation de la
Duchesse avec le Duc de Bouquinkam, il sérendit dans l'appartement du Roi d'où il vir sortir
la Duchesse de Bouquinkam, les yeux sort souges & sort humides.
Elle venoit de se plaindre au Roi de la conduire
de son mari.

Lorsque Madame de Bouquirkam sur sortie, sire, lui dir le Duc de Montmonth; pe viens vous apprendre que j'ai rencontré tout à l'heus te ma semme en rendez-vous nocturne avec un homme que je n'ai pû connoîtré; & j'avoue à votre Majesté, que j'en aureis thé raison sur l'heure, si mon respect pout vous he
l'avoir emporté sur mon juste ressentant.
Le Roi sur sort surpris : il têva que l'entiment.
Le Roi sur fort surpris : il têva que l'entiment.
ments, & lui dit ensuité : ce que vous me
dites, est-il bien vrai ? Elle haura pas la
hardiosse d'en disconvenir elle-même, ajouta
le Duc, quand je lui dirai devant votse Mas jesté, routes les circonstances de la conversa-

La Duchesse de Montmouth s'étaniprésentée un instant après pour parler au Roi, ce-Prisce écoura ses plaintes: il lui sitemanté quelques réproches sur ce dont le Duc de Montmouth venoit de l'accuser. Elle n'eur point de peine à se justifier, et à prouver que son mari étoit dans l'estreurs. Le Roi découvrire par elle, que la Duchesse de Bouquinkam y étoit aussi-ll l'envoya chers cher pour calmer ses inquietudes s'il enveya un de *** qui eur le malheur de reonver ce Seigneur aux pieds de sa femme. Toutes ces personnés tome 11.

s'étant rendues chez le Roi, Sa Majesté seur dit qu'il ne falloit pas toujours s'en rapporter aux apparences, & leur conseilla de ne plus se laifser aller à la jalousie.

Il n'est question dans ces Mémoires que de pareilles tracasseries, dénuées de vraisemblance & d'intérêt, & dont il sussit de vous avoir donné une légere idée. Je passerai au meilleur Ouvrage de Madame d'Aulnoy, c'est-à-dire, aux avantures

d'Hippolite, Comte de Duglas

Hippolite Cette Histoire est un vrai chef-d'œuvre en Comte de son genre; il n'est pas possible de la lire sans Duglas. Erre attendri jusqu'aux larmes; tout y annonce l'amour de la vertu & l'horreur du vice. Malgré la passion réciproque d'Hippolite & de Julie,

ils ne s'écartent point de leur devoir.

Avant que de parler de son Héros, Madame d'Aulnoy met au fait le lecteur de l'état ou étoit la Cour d'Angleterre sous Henri VIII. Elle 12conte ensuite de quelle maniere Julie, Amante d'Hippolite, perdit son pere & sa mere à l'âge de deux ans, & fut confiée aux soins du Comte & de la Comtesse de Duglas. Lorsqu'on apporta pet enfant dans la chambre de Madame de Duglas, Hippolite y étoit : il avoit environ sept ans; p c'étoit un des plus beaux enfans & des » plus spirituels qui fut au monde. Il parut charmé de Julie qu'il groyoir être sa sœur; & Lu-» cile qui avait quatre ans, ne lui étoit rien en comparaison de certe cadette. Il ne pouvoit la » quitter; & dans une enfance où la nature parle p toute seule, les inclinations de son cœur se » faispient sentir si fortement, qu'Hippolite n'avoit des soins & des empressemens que pour p. Julien, and a second second second

Madame d'Aulnoy fait le portrait de cette fille charmante, qui passoit en beauté, en graces & en espectoutes les Héroines de Roman. Hippolite étt dans son sexe aussi parfait que Julie dans le lien ; ce qui donne lieu à un autre portrait que je supprime comme le premier ; mais auquel votre imagination suppléra aisément. Lucile étoit aussi fort aimable; & ces trois jeunes personnes, se croyant toutes freres & sœurs, » vivoient dans une union pleine de tendresse. » Mais enfin Hippolite commença de devenir » mélancolique; Julie de son côté étoit rêveu-» le : ils vouloient toujours être ensemble : ils » se cherchoient par-tout; & lorsqu'ils s'étoient » trouvés, ils soupiroient tout bas, & se par-» loient peu; ils passoient des heures entieres » à se regarder d'une façon languissante; ils s'a-» bandonnoient à cet innocent plaisir; & cout d'un coup y faisant réflexion, ils rougissoient, » baissoient la vue, & tomboient dans une pro-» fonde rêverie».La famille ouvrit enfin les yeux sur des sentimens différens de ceux, qu'elle crut qu'un frere doit avoir pour une sœur. Cette extrême amitié inquiétoit d'autant plus M. & Madame de Duglas, que leur dessein étoit d'unir Hippolire à la fille du Comte d'Argile; & qu'ils destinoient Julie au Comte de Bedfort leur parent. La Comtesse résolut de parler à Julie. Un matin elle alla pour cet effet dans la chambre de ses filles: mais quelle fur sa surprise, lorsqu'en y entrant, elle trouva Hippolite à genoux proche du lit de Julie, qui éroit encore couchée : elle saisse cette occasion pour faire des remontrances à ses filles, sur la maniere dont elles devoient · se conduire avec leur frere. Qu'il regne, leur O ii

: dit-elle, entre votre frere & vous, beaucoup d'union; mais évitez une trop grande familiarité:

Julie passa une partie de la jentnée, enfermée dans son cabinet. Elle n'en sorte de parce qu'elle vit par sa fenêtre, arriver le Comte de Bedfort. Pour se soustraire à sa présence qui lui étoit fort défagréable, elle descendit dans le Jardin, où elle s'enfonça le plus avant qu'il lui fut possible. Retirée dans l'obscurité d'une grotte, elle venoit de s'y abandonner à de sérieuses réflexions, lossque tout-à-coup elle entendit Hippolite qui s'écrioit: "Julie, ma chere Julie, puisque la passion . » que j'ai pour vous ne m'est pas permise, puis-» que je commets un crime lorsque je vous » adore, & qu'il m'est plus aisé de cesser de » vivre, qu'il ne m'est aisé de cesser de vous · » aimer ; je veux mourir & mourir innocent in si'un feu que je n'ai pu éteindres. En achevant ces mots, il tira fon épèe; & la tourna contre son sein. Julie heureusement l'arrêta; & après l'avoir détourné du dessein de se donner la mort, elle lui fit part de fes sentimens - pour lui, & lui confia en même tems, qu'elle - étoit déterminée à aller en France, pour y'enserivelir dans un Convent ses malheurs & son amour. ¿Le lendemain, elle fit une pareille confidence à .:M. & à Mad de Duglas, qui parurent fort l'ap--prouver. En les quittant elle alla trouver Hippolite, à qui elle apprit que son pere & sa mete consentoient à son projet de se faire Religieuse. . Cette belle personne étant montée, le cœur c ferré & les larmes aux yeux, dans la chambre de fon frere qui étoit au lit, elle dit à son valet de chambre de se revirer; & lorsqu'ils furent feuls, elle s'affit près de hii; & le regardant d'un

air plein de triftesse : » Je viens enfin, mon cher » frere, lui dit-elle, je viens vous dire adieu pour jamais. O quels funestes mots! reprit-» elle, adieu pour jamais! Cela est-il possible? » Elle se tut en cer endroit, parce que ses san-» glots lui ôterent l'usage de la parole. Hippo-» lite croisant ses bras, & levant les yeux au » Ciel, lui répondit d'une voix basse & mal ar-» ticulée : ma chere Julie, c'est donc aujour-» d'hui que je vais vous perdre? Ce moment si » redoutable pour moi est arrivé! Je n'ose vous » détourner d'un dessein qui va faire tous les » malheurs de ma déplorable vie » & je veux * même; s'il est possible, essayer de vous cacher » l'état auquel vous me laissez, de crainte que » votre pitié ne triomphe de votre courage. » Il fant nous séparer, ma sœur, ajouta-t-il; les » destins l'ont ordonné. Ah! Julie, Julie! pour-» quoi fuis-je votre frere? En achevant ces » mots, il se tourna un peu pour cacher l'abon-» dance de ses larmes qui lui couvroient le vi-» sage; mais Julie l'obligeant de la regarder : » ne. m'enviez point, lui dit-elle, mon cher n Hippolite, la feule consolation qui me reste; » laissez-moi voir toute votre douleur : elle ne » peut augmenter la mienne; mais je sens bien n qu'elle peut la foulager. Et vous, continua-» t-elle; severe verru, austere devoir, sensible » tendresse, qui remplissez mon cœur des sen-» timens qu'il faut que je désavoue, recevez le m sacrifice que je vous fais de toutes mes pal-». sions; de ma liberté; je vais m'enterrer pour », le reste de ma vie. Cela suffica-t-il encore pour » n'avoir plus rien à me reprocher? Après avoir u fair ces triftes plaintes, olle se voulut lever, » mit au lit ».

Elle fut pendant toute la nuit dans l'état le plus cruel. Le jour venu, elle se rendit dans le cabinet de la Comtesse qui l'y attendoit. Cette dame étoit avec le Comte de Duglas & un Eccléssastique, lorsque Julie arriva. Ma chere enfant, 😕 lui dit-elle aussitôt, nous allons aujourd'hui vous » apprendre des choses qui vous surprendront » beaucoup» En effet, elle apprit à Julie qu'elle n'étoit point sa mere ; que son pere étoit le Comte de Warwick; que le feu Roi ayant pris de nouvelles opinions sur la Religion, à canse de son amour pour Anne de Boulen, le Comte de Warwick, bon Catholique, & très-zélé, se trouva compris dans les malheurs d'un de ses proches parens du même nom, que le Roi sit mourir. Pour éviter une pareille destinée, il partit pour Venise, & mourut dans un combat contre des Corsaires. Madame de Warwick, accablée de cerre perre, se vir bienrôr à l'extrémité de sa vie. Dans cet état déplorable elle eut

de justes appréhensions que sa fille ne tombât au pouvoir de ses proches, & que par leur autorité, ils ne la fissent élever dans la nouvelle Religion qu'ils professoient. Dans cette pensée, elle rendir M. & Madame de Duglas dépositaires

d'un gage si précieux.

Julie à ces discours ne put s'empêcher de ressentir une joie secrete. Quoiqu'on lui eut recommandé de ne parler à personne de ce qu'elle venoit d'apprendre, elle alla néanmoins, en sortant de chez sa mere, en faire part à Hippolite, avec qui elle convint que pour rompre son voyage, elle feindroit d'être malade le jour auquel il étoit fixé : mais auparavant elle crut nécessaire de mettre sa sœur dans ses intérêts, en lui apprenant son secret. Lucile parut très-reconnoisfante des marques de confiance que lui donna Julie, & lui promit de faire ses efforts pour la servir. M. & Madame de Duglas n'eurent pas de peine à croire que Julie étoit malade;& comme on source ardenment sa guérison, chacuncontribuoit à la divertir. C'est ce qui donnoit beaucoup de liberté à Hippolite, & lui facilitoit les moyens de l'entretenir à toutes les heures du jour. M. & Madame de Duglas n'en avoient aucune peine, parce qu'ils étoient persuadés qu'elle n'attendoit que le retour de sa santé pour partir... Le Gomte de Bedfort, de son côté, espéroit que, par de continuelles affiduités, il feroit prendre d'autres résolutions à cetre belle fille; mais elle le traitoir avec tant d'indifférence, qu'il n'osoit presque se flatter de pouvoir lui plaire. Cependant ses soins ne laisserent pas de faire de la peine à l'amoureux Hippolite : il ne pur même s'empêcher de le rémoigner à Julie. Celle-ci fui

en fit de vifs reproches; & un jour qu'ils se premenoient ensemble, ils se trouverent près de la grotte où Hippolite auroit perdu la vie, si Julie ne la lui avoit conservée. Comme ils étoient fatigués de leurs promenades, ils y entrerent pour s'y reposer. La Comtesse qui s'y étoit rendue par une autre route, ayant apperçu ces enfants sans en être que, se cacha pour les entendre. Les sentimens réciproques de tendresse qu'ils se donnerent, la promesse que sit Hippolite à Julie de s'opposer jusqu'à la mort à ce qu'elle passat en France malgre elle, pour y entror dans un Couvent, aigrifent tellement Madame de Duglas, qu'elle ne prît pas la patience d'écouter jusqu'au bout la conversation des deux Amants. Elle fortit brufquement du lieu fatal où elle s'étoit cachée, & les regardant avec des yeux pleins de courroux, leur adressa les plaintes les plus dures, & les quitta sans attendre leur reponse. » Qui pourroit bien représenter l'état de y ces deux Amants, feroit assez comprendre gu'il'n'en a jamais été un plus douloureix : " cependant étant un peu revenus de leur étonnement, ils se jurerent de nouveau un amour éternel, & se séparerent.

Mi & Mad. de Duglas résolurent dès-lors de faire voyager leur fils; mais celui-ci ne sur pas plupôt instruit de ce dessein, qu'il monta à cheval. & se rendit à Londres auprès de son ami Sissen, » Servez-mol, lui dir-il, en arrivant: » inon pere & ma mere veulent que je parte après » demain avec M. de Bois-Dauphin, Ambassadeur » ide, France : je suis résolu de seindre que je repars, j'enverrai mes gens à vorre maison de camin pagnes, si vous le requiez bon; & je me tjens

* drai caché chez vous, pour aller voir le plus » souvent qu'il me sera possible ma Maîtresse ». Le Comre de Sussex promit à Hippolite de faire, pour l'obliger, tout ce qu'il exigeoit de son amitié. Cedernier ayant quitte son ami, courut promptement chez Julie, pour lui faire part du nouveau projet du Milord & de la Comtesse, & concerter avec Lucile les moyens d'entretenir quelquefois la Maîtresse en secret. Lucile en effet lui en procura la facilité; mais le Comte de Bedfort, ayant voulu enlever Julie, Hippolite se battit avec lui, & le renversa d'un coup d'épée. Cet événement tâcheux donna plus que jamais au Comte de Duglas l'envie d'éloigner son fils. Il sçut qu'un vaisleau qui étoit à l'ancre, devoit faire voile dans peu' pour Livourne ; il résolut alors de le faire partit par cette voie.

» Le fatal moment de se séparer approchant,

» Julie rita de son sein une table de bracelet en
» tourée de diamants, où elle avoit sait mettre,

» de ses beaux cheveux passés en lacs d'amour. Il

» y avoit au-dessous de ce chiffre amoureux, deux

» cœurs percés d'une même stèche, & ces mots

» écrits autour: ils sont unis pour jamais. Gardez ce

» présent, lui dit-elle, mon cher Hippolite;

» vous pouvez seul ensçavoir le prix. Il pariettrans
» porte de joie en recevant une grace qu'il n'a
» voit osé demander, baisa amoureusement cet:

» aimable gage des bontés de sa Maîtresse, & la

» quitta pour aller s'embarquer».

Il n'y avoit encore que cinq jours qu'Hippolite étoit parti, lorsque le vaisséau dans lequel il étoit, rencontra un naviré Corsaite, avec lequel Hippolite se battit généreusement, & qui fut obligé de prendre la fuire. L'issue de ce combat sur autant

plus glorieuse pour Hippolite, qu'il eut le plaise de voir se rendre à lui un très-brave homme, dans lequel il eut le bonheur plus grand encore, de retrouver le pere de sa Maîtresse, dont on avoit sausement annoncé la mort.

Si le jeune Hippolite ressentit beaucoup de joie en voyant le pere de sa Julie, le Comte de Warwick n'eut pas moins de satisfaction en apprenant que sa fille survivoit à sa mere, qui étoit une des personnes du monde les plus accomplies. En se félicitant mutuellement de cette heureuse rencontre, ils arriverent ensemble à Livourne. Leur premier soin sut d'écrire en Angleterre; & comme Hippolite avoit ordre de séjourner à Florence, c'est dans cette Ville qu'ils attendirent les réponses à toutes leurs lettres. Le Comte de Warwick en partit pour se rendre à Venise; & Hippolite ne se sépara de lui, qu'après lui avoir fait la confidence de son amour pour sa fille : le Comte l'approuva, & promit de le favoriser de tout ion pouvoir.

Envain Hippolite avoit mandé à Julie des nouvelles de son pere; le Comte de Duglas avoit trouvé moyen d'intercepter toutes les lettres que son fils écrivoir à sa Maîtresse, à sa son ami le Comte de Sussex, ainsi que toutes les réponses que ceux-ci faisoient à Hippolite. A la place de ces lettres, il en faisoir écrire d'autres, où Hippolite étoit supposé leur apprendre, que dans un combat où il s'étoit trouvé sur la mer, il avoit été blessé à la main droite, & que cela l'obligeoit de se servir de celle d'un de ses amis.

» D'un autre côté M. de Duglas écrivit des » lettres à Hippolite de la part de Julie, de sa » sœur & deson umi, relles qu'il le jugea nécesfaire pour le bien persuader qu'elles venoient d'eux; & comme ce n'étoit pas de leur main, pour lui ôter les soupçons qui auroient pû lui entrer dans l'esprit, il lui mandoit qu'ils étoient convenus tous trois ensemble, de dégusser leur caractère, asin que si par malheur leurs paquets venoient à se perdre, l'on ne pût connostre de quelle part ils venoient. Maître absolu du commerce de Julie & de son Amant, le Comte de Duglas ne s'appliqua plus qu'à faire réussir les choses selon ses intentions; peu-àpeu les lettres de part & d'autre devenoient plus froides; les deux Amans en étoient déson lés».

Une année entiere s'étoit déja passée; & le Milord de Duglas s'applaudissoit d'avoir si bien pris les mesures, que jusques-là rien n'avoit été découvert; mais la crainte qu'il eut, qu'à la fin quelque contre-tems ne détruisît tout-d'un-coup un Ouvrage qu'il avoit résolu de mener à sa fin, l'obligen, sans tarder davantage, d'aller trouver l'Envoyé de Florence, pour le conjurer de le servit dans un projet qu'il avoit imaginé. Ils composerent des lettres ensemble, l'une d'Hippolite, l'autre de l'Envoyé d'Angleterre, par lesquelles Hippolite demandoit à son pere son agrément, pour épouser Mademoiselle de Neri , fille de qualité, dont la maison étoit alliée avec plusieurs grandes & illustres familles d'Italie, & à laquelle, comme héririere, on donnoir beaucoup de biens, On envoyoir le portrait dans le même paquet; & comme il avoir été fait à plaisir, l'imagination du Peintre n'ayant pas été assujettie, il l'avoit fait st parfaitement beau, que l'on ne pouvoit le voir sans admiration.

Toutes choses ayant été bien concertées, l'Envoyé de Florence se rendit chez le Milord, & lui présenta le paquet de lettres dont ce dernier fit la lecture tout haut en présence de Julie, de Lucile & du Comte de Sussex. L'Amante d'Hippolite ne put entendre cette lecture sans être touchée de la plus vive douleur: mais quelques peines qu'elte ressentit en ce moment, elles ne furent rien au prix de celles que lui causa la vue du portrait supposé de sa rivale. Il lui parut si merveilleux; que le désespoir prit la place de sa douleur, & qu'elle fut quelque tems sans vouloir prendre la plus légere nourriture. Aux maux cruels que venoit d'essuyer Julie, s'en joignit bientôt un autre qui acheva de l'accabler : ce fut la nouvelle du mariage prétendu d'Hippolite avec Mademoiselle Neri. Elle prit alors la résolution de s'enfermer dans un Monastere, & d'y passer le reste de sa languissante vie; mais un sentiment de gloire vint troubler ce dessein. » Quoi! pour ce lâche Amant, » dit-elle à Lucile, j'abandonnerai le monde; & » l'infidéle pourra croire que ce n'est que le regret » de l'avoir perdu, qui m'oblige à faire cette dé-» marche. Ah! je n'en puis supporter la pensée. ? Quoi qu'il m'en doive coûter, je veux qu'il » soit persuadé que je suis très-heureuse & con-» tente; & puisque le Comte de Bedfort periévere & qu'il souhaite toujours avec une égale » passion de m'épouser, je sacrifierai mon repos » à mon amour propre ». Ce projet déplut:fort à sa chere Lucile: mais malgré les représentations de son amie qui fit tout ce qu'elle put pour L'en dérourner, Julie ne laissa pas d'y persister; & d'épouser le Comte de Bedfort... M. de Duglas qui n'avoit plus de mesure à gar-

der, écrivit à Florence à l'Envoyé d'Angleterre, qu'il pouvoit à l'avenir laisser aller les lettres selon leur cours ordinaire; & peu de tems après Hippolite en reçut une du Comte de Suffex. Son étonnement fut extrême en voyant le commencement, où il ne comprenoit rien: son mariage, son inconstance, des reproches, tout cela lui paroissoit des chimeres; mais lorsqu'il en fut à l'endroit où le Comte lui disoit que Julie avoit époulé M. de Bedfort, il demeura comme un homme trappé de la foudre, & prit sur le champ la résolution de partir pour l'Angleterre. Arrivé à Marseille, il eut la consolation d'y recevoir des nouvelles du Comte de Warwick: Hippolite avoit eu soin de lui marquer le déplorable état où il étoit réduit par les terribles nouvelles du mariage de Julie; le Comte lui disoit qu'il alloit incessamment retourner à Londres pour arracher sa fille d'entré les bras du Comte de Bedfort; que ce mariage ne ponvoit sublister sans son aveu, & qu'il s'assurat qu'il épouseroit sa chere Julie. Flatté de cet espoir agréable, Hippolite arriva à Londres, incognito, & se transporta chez le Comte de Sussex qui n'ignora pas long-rems l'horrible trahison que l'on avoit faite à son ami : on lui apprit aussi la rencontre de M. de Warwick sur la mer. Hippolite l'interrogea sur le compre de Julie; où est-elle, lui ditil; ne puis-je point la voir? Le Comte hii repondir que la jalousse de M. de Bedfort étoir trop grande, pour qu'il pût y parvenir; & qu'il flui seroit impossible de jouir de ce bonheur, à moins qu'il ne se déguisat en Porte-balle. Hippolite trouva l'expédient excellent; il se munit de rubans; de gants, d'éventails, prit des habits de Marchands, & se rendir chez le Comre de Bed-

222 MADAME D'AULNOY.

ford qui étoit alors à la campagne; il y fut introduit sans peine; & rien ne peut exprimer la joie que ressentit Hippolite, en revoyant sa chere Julie. Après lui avoir montré plusieurs marchandises, il lui fit voir la table de bracelets qu'elle lui avoit donnée quand il prit congé d'elle pour aller en Italie; & la lui présentant sans trop déguiser sa voix: » Acherez, lui dit-il, Madame, acherez ce lac-» d'amour ; vous n'en avez peur-être jamais vu un » si beau. Où avez-vous acheté ce bijoux, lui dit » Julie? Madame, répondit Hippolite en s'appro-» chant de sa Maîtresse, ces choses-là ne s'achetent point : dans un certain tems de ma vie qui faisoir toute ma félicité, j'adorois une » belle personne, & j'en étois souffert; ce tems » est passé, divine Julie, continue-t-il: elle m'a » soupçonné, elle m'a cru infidéle; je viens à ses » pieds lui protester que je ne l'ai jamais été. A » ces paroles si tendres & si touchantes, Julie ne » put méconnoître son cher Hippolite. Les mal-» heurs de cette Dame, lui dit-elle, augmente-» roient beaucoup, s'il est vrai que vous ne fus-» siez pas criminel à son égard : elle ne put en » dire davantage, tant elle étoit troublée de joie; » elle n'osoir même s'éclaireir, quelqu'envie » qu'elle eut de lui faire des reproches; mais il la » prévint : mon aimable Maîtresse, lui dit-il, en la regardant amoureusement, les traîtres qui » m'ont supposé un mariage auguel je n'ai pas » pense, ne l'ont fait que pour empoisonner les » restes de ma triste vie ». Il dir ensuite à Julie que si la fortune lui avoir été contraire pendant son voyage, elle n'avoit pas laissé de le favoriser dans la rencontre qu'il avoit faite sur la mer du Comte de Warwick. Il fut intersompte en cet endroit par l'arrivée du Comte de Bedfort, & d'une Tante de Julie, qui venoit la prier de se rendre chez elle aux nôces de sa fille. Julie ne put se dispenser d'accompagner sa parente dans sa Terre, sort voisine de celle du Comte de Bedfort. Elle se contenta de dire au Colporteur, de ne pas manquer de revenir: mais leurs yeux, par de tendres regards, se sirent un adieu mutuel; & il partit ausstrôt que les Dames surent montées en carrosse.

C'est ici, Madame, que se termine la premiere partie de ce Roman; je réserve la seconde pour

la lettre suivante.



LETTRE IX.

Suite du Roman d'Hippolite.

O u s attendez , fans doute , Madame , avec impatience la fuite des aventures du malheurenx Hippolire: pendant son séjour à Florence, il s'étoit lié d'amitié avec un jeune Seigneur Italien, nommé Léandre, fils du Sénareur Alberti, chez qui il logeoir. Ce Léandre avoit suivi son ami en Angleterre, & s'étoit même déguisé avec lui en Porte-faix, pour aller chez la Comtesse de Bedfort. Il y vit Lucile, sœur d'Hippolite; & il en devint aussi amoureux, que son ami l'étoit de Julie.,, Il se représentoit, avec une joie inté-,, rieure qui lui avoit été inconnue jusqu'alors, " les graces de la charmante Lucile : l'image de 3, cette aimable fille étoit si profondément gravée ,, dans fon cœur, qu'il croyoit encore contempler " ses charmes: il ne put douter que ce ne fut de , l'amour qu'il venoit de concevoir pour la sœur de son malheureux ami. Vous m'avez fait con-,, noître, lui dit-il, les deux plus belles personnes du monde; & je crois qu'il est impossible que " l'on puisse les voir sans admiration. J'ai regardé Julie comme l'objet de votre amour; mais Lucile, la charmante Lucile est devenue celui du mien. Je suis ravi, répondit Hippolite à Léandre, que vous ayez trouvé quelque chose capable de vous attendrir; il ne tiendra pas à " moi, que ma sœur ne vous inspire une violen-", te passion; mais que dites-vous de Julie?, Comme ils continuoient leur conversation,

Comme ils continuoient leur conversation, en regagnant la maison où ils s'étoient déguisés

MADAME B'AULHOY!

115

en porte-balles. Une troupe d'Archers vint se saisir de leur personne, & les mena chez le Juge de paix. Celui-ci les regardant comme des voleurs ; les fit conduire en prison; & après leur avoir fait elluyer toutes fortes de mauvais traitemens, il prit avec eux la route du Château du Comte de Ce Milord à l'occasion du mariage de sa fille où Julie étoit invitée, donnoit une fête brillante, où il devoit y avoir des Gladiateurs: Hippolite & Léandre turent choisis, pour jouer ce personnage. Mais a peine furent-ils arrivés dans l'Arêne, qu'au lieu de se battre l'un contre l'autre, ils franchirent d'un saut la barriere; & courant l'épée à la main contre le Juge de paix & ses Archers, ils leur arracherent courageusement leurs épées; & dans peu de moments, ils furent tout couverts de sang & blessés en plusieurs endroits.

» Les choses étoient en cet état, lorsque Julie » & Lucile, qui avoient refusé de voir le com-" bat, ayant entendu un bruit extraordinaire, » & les cris de plusieurs Dames qui étoient tou-» chées de pitié & de crainte, sortirent sur une " grande terrasse, sur laquelle étoient tous les » spectateurs. Elles reconnurent aussitôt leur » cher Hippolite & son généreux ami; & se » précipitant plutôt qu'elles ne descenditent, » elles coururent vers eux, comme des person-» nes qui ne croient pas qu'il y ait un plus » grand péril, que celui de perdre ce que l'on aime. » Hippolite tomba noyé dans un ruisseau de » sang, aux pieds de Julie: Léandre s'avança » vers lui pour le secourir, & tomba aussi de .» lassirude & de foiblesse.

" Julie & Lucile à cette déplorable vue , no Tome II.

n se trouverent plus maîtresses de leur mortelle n douleur. Julie toute appliquée à son Amant, » dont elle avoit appuyé la tête sur ses genoux, » le tenoit entre ses bras; elle lui mouilloit le » visage de ses larmes; elle faisoit de tristes is plaintes, & tâchoit avec sa main d'arrêter is le lang qui fotroit d'une de les blessures ; elle is laissoit assez le loisir à Lucile de donner des n foins à Léandre. Cette aimable perfonne presi non déjà un secret intérêt à la conservation " de cet illustre étranger, qui avoir sans doute » une autre source, que celle de la générosité. 1 w L'on porta les deux amis dans une même s chambre; l'on mit promptement le premier si appareil à leurs blessures : elles étoient plus » grandes que dangéreules; & Julie fit réflexion, », mais trop tard, que fon epoux auroir du chaso grin de l'extreme douleur qu'elle avoit remoi-36 gnée 3. Este ne se trompoit pas le Comte de Bedfort n'avoir pu voit sans jalousie, les soins que la femme avoir donnés à Hippolire. Il voyon audi avec peine, que ces deux Amanus avoient de frequents entretiens, Pour se venger de Julie, il la fit partir pour la France au moment qu'elle s'y attendoit le moins, & la conduisit dans une Abbaye de filles que l'on nomme Sainte Menoux, entre Moulins & Bourbon. Arrive en tette Abbaye, le Coince de Bedfort demanda em particulier l'Abbelle, qu'il connoissoit beaucoup; if he avec elle les conditions telles qu'il 'youldt': celle-ci lui engagea sa parole, que sa Permitte feroit garder plus soigneusement qu'une prisonniere d'Etat, & qu'elle n'écritoir à perfonne. Ceroir in tout ce qu'il souhaitoit. Il remit Julie entre les mains de l'Abbesse ave une semme de chambre, & la quitte sont content de ce

qu'il venoir de régler.

Si le Comte de Bedfort étoit satisfait, Hippolite incertain de re qu'étoit devenue sa chere Jun lie, passoit ses jours dans les inquiétudes les plus affreules. Il scavoit cependant que son marà l'avoit menée en France; mais il ignoroit le lieu où elle avoit été conduite. Il confulta Léandre & le Comte de Sussex sur ce qu'il étoit à propos de faire. » Ils convintent de se séparet, d'aller u aux Ports de Mer où d'ordinaire on s'embarv que pour repasser en Anglererre ; & ils rén solurent que le premier des trois qui renconp treroit le Comte de Bedfort, lui feroit mettre " l'épée à la main, & vengeroit Julie des outrav ges qu'elle en avoir reçus. Ils demeurerent p audi d'accord, qu'après avoir airendu un mois n dans le Port où ils alloient, ils reviendroient * à Londres, chez le Comte de Sullex. Celuip ci passa à Dieppe; Hippolite prit la route de " Calais; le Seigneur Léandre fut avec lui jus-» qu'à Dources.

" Il y avoit déjà trois semaines qu'Hippolite

attendoit avec une extrême impatience le

Cointe de Bedfort, quand il le trouva sur le

foir, qui s'avançoit vers le Port : lorsqu'ils se

vireut seuls & en liberté, ils ne perdirent pas

un moment à mettre l'épée à la main; & cha
cun animé, l'un de son amour & de sa fureut,

& l'autre de sa jalousie & de son ressentiment,

ils commencerent un combat qui ne pouvoit

ètre terminé que par la sin de la vie de l'un qu

de l'autre, & peut-être même de tous les deuxo.

Hippolite avoit déja terrassé son adversaite; &

celui-ci étoit sur le point de demander quartier, lorsque le Valet de Chambre du Comte de Bedfort voyant de loin dans quelle extrémité son maître étoit réduit, accourut & donna, par derriere, un coup d'épée à Hippolite, qui le fit tomber comme un honume mort. La blessure fut trouvée si dangéreuse, qu'on crût devoir écrire cette triste nouvelle au Comte de Duglas; elle jetta la consternation dans la famille : le Milord, la Comresse sa femme & Lucile partirent aussitôt pour venir chereher Hippolite. Le Comte de Sussex & le Seigneur Léandre revintent à Londres presque dans le même tems. Ils apprirent le combat de leur ami, & les suites fâcheuses qu'il avoit eues ; ils résolurent aussitôt de l'aller trouver; & ils partitent ensemble. Hippolite quoique très-malade, présenta Léandre à Milord de Duglas & à la Comtesse sa mere. Au bout de deux mois il commença à se rétablir : & lorsqu'il fut en état de se lever, le mariage de Lucile & de Léandre, pour lequel il avoit fort sollicité son pere & sa mere depuis qu'ils étoient auprès de lui, se fit avec une égale satisfaction de la part des deux Amants.

Léandre partit avec son épouse pour la conduire à Florence. Hippolite, à qui les Chirurgiens avoient ordonné d'aller prendre les eaux de Bourbon, accompagna son ami jusqu'à Moulins. Que cette séparation fur téndre & douloureuse!

Après avoir quitté sa sœur & son ami, Hippolité se rendir à Bourbon. Un jour qu'il étoir
allé se promener dans un endroir tranquille &
solitaire, il ramassa un papier, dans lequel il

fentit qu'il y avoit quelque chose enveloppé : il y regarda; & voyant une boëte de chagrin, il l'ouvrir. » Mais o Dieu ! Quelle fut sa surpise, » & sa joie, d'y trouver le portrait de Julie, » de sa chere Julie! car il crut que c'étoit le - » sien; mais c'étoit celui de feue Madame de Warwick, qu'il avoit vû plusieurs fois à sa » Maîtresse » : comme il avoit les yeux attachés fur ce portrait, il apperçut un homme, qui s'approchant de lui, le pria de vouloir le lui rendre. » Faites-moi le plaisir auparavant, lui dit Hippo-» lite, de m'apprendre de qui vous le tenez. Mon-» sieur, lui répondit-il, je suis Peintre; & je » vais souvent à une Abbaye qui n'est qu'à deux » lieues d'ici : on la nomme Sainte Menoux. » Madame l'Abbesse a un cabinet où elle veut » faire mettre des tableaux dans des cadres qui » sont déjà posés : elle me fit entrer pour les voir, & pour m'expliquer ses intentions; elle » me demanda si je voulois m'arrêter quelque » tems, & qu'elle me feroit travailler. Il vint v dans ce cabinet une Dame dont l'accent me » parut étranger ; elle étoit admirablement » belle : elle me demanda si je pourrois racom-» moder la draperie d'un petit portrait, sur le-» quel elle avoit laissé tomber de l'eau. Aussi-» tôr elle se le fit apporter; elle le tira d'une » boëte couverte de diamants, pour me le don-» ner ; je le mis dans celle-ci que j'avois sur » moi; & je lui promis d'y travailler au plutôt: » c'est ce que j'ai fait; je dois le lui reporter aujourd'hui. Mais comme j'ai vendu des ou-» vrages à une personne de qualité que je suis venu chercher à la promenade, j'ai apparemment tiré cette bocte avec autre chose; & je

» l'ai laissé tomber. Heureusement pour met p qu'elle est entre vos mains ».

... Hippolite à ce récit ne put contenir sa joie. Il conjura le Peintre, avec promesse de le récompenser, de le mener à Sainte Menoux, & de l'y faire entrer avec lui. Je pourrai passer, lui dit Hippolite, pour votre éleve ; je sçais assez bien dessiner pour n'être point embarrasse de mon personnage. Le Peintre consentit à tout ce qu'Hippolite voulut. Celui-ci prit un habit conforme - au rôle qu'il alloit faire. Il entra dans le Convent où il fut très-bien reçu de l'Abbesse; & à la faveur de ce déguisement, il eut le bonheur de voir sa chere Julie, de s'en faire reconnoître, & de l'entretenir très - souvent. » Qu'il seroit » mal-aisé d'exprimer la satisfaction de ces deux » Amants! Ils passoient leur vie dans ce beau : » désert avec plus de plaisir, qu'ils n'en auroient ... eu à la Cour, & dans les bonnes graces du » plus grand des Rois. En effet c'est un des se-🗫 crets de l'amour, de guérir de l'ambition, & in de mille autres passions, dont les ames sans : » tendresse sont tirannisses. Hippolite instruisoit » Julie de tout ce qui s'étoit passé depuis son · » ablence; elle lui apprenoir de son côté ce qui - lui étoir arrivé. Ils rappelloient quelquefois is le souvenir de leurs premiers seux & de leurs w plaistre, tantôt secrete, cantôt mutuels; ils fain soient ensuite des projets pour l'avenir; ils ellayoient de prendre des mesures sur les cho-: » les qui pardissoient encore incertaines; & » six mois qui s'écoulerent, leur parureat d'une e très-course durée.

» Sur ces entrefaites Hippolite apprit avec une - se joie inconcevaple, que le Comre de Watwick

Féroit sur le point d'arriver à Londres. Toute » sa famille l'y attendoit. Elle étoit enfin infor-» mée qu'il n'avoit point été tué, & que Julie étoit sa fille. Mais ces bonnes nouvelles qu'Hip-. > polite avoit recues, furent troublees par d'au-» tres, qui arriverent presqu'en même tems, » La Comresse de Duglas lui écrivit que s'il » vouloir voir son pere, il falloit qu'il se harât » de partir ; qu'il étoit à l'extrémité, & que » personne ne croyoit qu'il en pût échapper. Ce » fut alors que la nature & la raison firent taire " l'Amour & la tendresse. Julie lui protesta qu'el-» le vouloir absolument qu'il allat où son devoir » l'appelloit ». Il obéit; mais avant que de se séparer de sa Maîtresse, il chargea Cardini, c'est le nom du Peintre, du soin de lui faire tenir les lettres de Julie, & de recevoir les siennes pour elle.

. Il y avoit déjà bien du tems qu'Hippolite étoit parri de Sainte Menoux; & cependant Julie ne recevoir aucunes de ses nouvelles. Ce silence lui causa une tristesse extrême. » Dans l'excès de » sa douleur, elle écrivit au Comte de Sussex » pour sçavoir s'il étoit arrivé à Londres, & si » M. de Warwick y étoit déjà; il lui fit réponte » qu'il étoit extrêmement en peine de l'un & » de l'autre, parce qu'aucun d'eux ne s'y étoit » encore rendu; que le Mylord de Duglas ve-» noit de mourir, & qu'Hippolite étoit fort né-» cessaire dans sa maison. Comme les choses que l'on appréhende davantage, sont celles que » l'on croit le plus aisément, l'informace Julie ne douta point que son Amant n'eut péri sur » la mer. Elle avoit pensé, quand ils se quitte-» terent, que rien que pouvoir augmenter sop

» affliction: maishélas!elle éprouva bien que tout » son malheur n'étoit pas épuisé, & que son esprie » étoit ingénieux à lui faire souffrir des maux » toujours plus pressants ». Un jour qu'elle étoit dans le plus grand abbattement du monde, l'Abbesse l'étant venue voir, laissa tomber une lettre qu'elle avoit reçue le marin. L'Abbesse l'ayant ramassée, la présenta à Julie, qui en reconnut auffirôt le caractere, pour être celui du Comte de Bedfort. Elle l'ouvrit en tremblant; & elle y trouva ces mots. » Des raisons pressan-» res m'obligent, Madame, de partir au plutôt v pour aller prendre Julie & la mettre dans un » heu plus caché qu'elle ne l'est chez vous. L'on w m'a donné avis que son pere doit arriver dans » peu à Londres, & qu'il est informé du séjout w qu'elle a fait à Sainte Menoux ».

Julie demeura éperdue après la lecture de cette lettre; elle rêva quelque tems à ce qu'elle devoit faire; & il lui sembla qu'elle ne devoit plus différer à sortir d'un lieu, où elle ne pouvoit rester sans être exposée à toutes les violences de son époux. Elle se détermina tour d'un coup; & ayant trouvé un moyen pour s'évader de son Couvent, elle partit pour Florence, où elle sur reçue de Lucile avec toute la joie possible. Comme elle ne vousoit pas être reconnue, elle convint avec son amie, qu'elle la feroit passer pour une jeune veuve de ses parentes, qui étoit venue auprès d'elle pour y rester quelque tems.

Ce qui est assez singulier, c'est que dans le même tems qu'elle portoit le deuil pour la feinte mort de son époux, il le portoit de son côté pour elle. L'Abbesse qui, lorsque Julie sur partie de son Couvent, craignoit l'arrivée du Comte de Bedfort, lui avoit écrit sans dissérer que Julie ayant été surprise d'un mal très-prompt & très-violent, en étoit morte en très-peu de jours. Cette lettre eut tout le succès que celle qui l'avoit écrite désiroit: en esset le Comte de Bedfort ajouta foi à ce que l'Abbesse lui marquoit, & ne partit point pour Sainte Menoux. Bientôt tout le monde dans Londres sçut cette mort: la Comtesse de Duglas, le Comte de Sussex, & le Comte de Warwick qui arriva peu-après ces funestes nouvelles, en furent sensiblement affligés.

Les choses étoient dans cet état, lorsqu'Hippolite arriva à Londres: on ne peut exprimer quelle sur sa douleur en apprenant dans un même moment la mort de son pere & celle de sa Maîtresse. Il résolut alors de quitter son pays, & de porter ses malheurs dans quelque lieu où il pût trouver une mort glorieuse; il ne voulut plus voir que Messieurs de Warwick & de Sussex avec lesquels

il partit pour Malthe.

Outre les peines que Julie ressentoir, en ne recevant point de leurs nouvelles, elle étoit encore
en proie à de nouveaux déplaisirs. Le Sénateur Alberti, chez lequel elle logeoit, en étoit devenu
si passionnément amoureux, qu'il vouloit absolument l'épouser. Julie pour échapper à ses poursuites, avoit pris la résolution de se mettre dans un
Couvent; mais le Sénateur ayant été instruit de
ce dessein, conçut celui de l'enlever. La nuit qu'il
devoit exécuter ce projer, il sur prévenu par quatre hommes masqués qui étant entrés par le jardin dans la chambre de Julie, s'en étoient emparés malgré les cris qu'elle essaya de pousser, & la
résistance qu'elle voulut faire. Ceux qui l'avoient
enlevée, ne l'avoient pas encore conduite bien

loin, lorsque huit Cavaliers, à la tête desquels étoit le Sénateur Alberti, arriverent & mirent le pistolet à la main contre les ravisseurs de Julie.

Celle-ci, pendant qu'ils commençoient un combat fanglant, profita de la liberté où elle étoit de s'enfuir. Elle serefugia dans la Cabane d'un Berger, où après avoir demeuré plusieurs jours, elle chargea son Hôte de faire tenir une lettre à Lucile. Elle l'informoit de sa triste aventure; & elle partit déguifée en Pélerin. Elle prit le chemin de Boulogne, dans la résolution de se rendre

à Rome & de-là à Venise.

» Elle approchoit de Boulogne, lorsqu'elle se » trouva dans un bois délicieux par la quantité » d'Orangers & de Grenadiers dont il étoit rem-» pli. Le Soleil commençant à se retirer, elle se " trouva lasse, & fut invitée au repos par le doux » murmure d'un ruisseau qui couloit doucement; » l'herbe verte & fraîche qui le bordoit lui sembla » un lit assez commode en l'état où elle étoit; elle ... se coucha sur ce rapis de gazon; les racines d'un . » arbre lui tinrent lieu de chevet; elle ôtale grand . » chapeau qui lui servoit d'une espece de parasol; » & son abbatement la conduisit insensiblement » jusqu'à un profond sommeil; mais deux choses . » la réveillerent en furfaut avec une grande dou-» leur & une extrême surprise; car elle se senut » percer la jambe d'une fléche; & elle entendit » aussitôt un grand bruit de cors, de chiens & de » Veneurs. Elle poussa un cri plaintif; & elle esp layou d'arracher cette fléche qui la failou beau-. » coup souffrir, quand elle vit paroître trois Da-» mes à cheval si belles, de si bon air, & dont les » habits étoient si galans & si bien entendus, ... que sa douleur se sit moins ressentir pour quel» que tems, par la satisfaction qu'elle eut à les re» garder. Il y en avoit une qui portoit un arc à sa
» ceinture, un carquois plein de siéches derriers
» ses épaules; & l'on auroit pu la prendre pour
» Diane au milieu de ses Nymphes. Cette char» mante personne qui étoit la Marquise de. . . .
» témoigna de l'inquiétude & du déplaisir en
» voyant la blessure du jeune Pelerinzelle comman» da aussi-tôt à un de ses Gentilhommes qui se
» trouva auprès d'elle, de faire bander sa plaie; &
» de le faire monter dans la Calèche pour le con» duire au Châ :au ». Pendant que le Gentilhomme conduito. L'Julie, elle lui dit qu'elle se nommoit Silvio, & qu'elle alloit à Lorrette.

Quand la Marquise de . . . fut de retour, elle monta avec les deux parentes dans la chambre du Pelerin. Elle resta peu avec lui; mais elle remporta son idée si vivement dans son cœur, qu'elle ne put repoler toute la nuit; & sous le prétexte de l'hospitalité, elle retourna plusieurs fois vers in ; elle se hazarda même à lui rendre une visite nocturne. » Silvio étoit sur un lit dont les rideaux » étoient relevés en festons; ses cheveux tomn boient négligemment sur ses épaules; il étoit » dans un profond sommeil; & son extrême » beauté sit souvenir la Marquise de celle de l'a-» mour, lorsque la curieuse Psiché voulur le » voir. Ah! Silvio, disoit-elle en le regardant » amoisreulement, qui peut te ressembler dans " l'Univers? Qui peut exprimer tes beautés? Qui » peut éviter tes coups? Elle avaloit ainsi à longs » traits le poison que tant de charmes faisoient » glisser insensiblement dans son ame. Elle mit » son portrait dans la poche de Silvio; enfin vainn che bat la force de la passion, elle ne put s'em" pècher d'attacher sa bouche sur la sienne; & le serrant entre ses bras, il sembloit qu'elle n'avoit plus la force de se retirer. Mais ô Dieux sur que devint-elle, quand elle se sentit frappée d'un coup de poignard, & qu'elle reconnut le Marquis de . . . son époux, qui ne la quitta que pour punir Silvio. Ce mari tout surieux lui porta un coup du même poignard qu'il tenoit, a lui perça le bras. Il alloit redoubler sans deux Gentilshommes qui traînerent aussi-tôt Silvio dans une Tour & l'enfermerent.

Silvio ne sortit de cette tour, que pour être conduit lié & gatotté dans les Prisons de Boulogne. Pendant qu'il y gémissoit, le Marquis de **** qui poursuivoit criminellement le Pelerin & sa femme qu'on avoit ensemée dans le Château de Boulogne, ayant entendu dire qu'il y avoit plusieurs de ses Juges disposés à absoudre la Marquise & Silvio, présenta une Requête pour demander qu'ils ne sussent une Requête pour demander qu'ils ne fussent pas tous Italiens, & qu'on lui en donnat d'étrangers : sa demande lui fut accordée.

Le jour venu, on conduisit les prisonniers devant les Juges qui avoient été choisis par le Comte de Bentivoglio, Gouverneur de Boulogne. Alors le Marquis de **** prenant la parole: Voici, dit-il, en montrant le portrait que la Marquise avoir glissé dans la poche de Silvio, pendant qu'il dormoit: » voici un témoin qui marque une intelligence assez criminelle. Silvio qu'il faut actuellement appeller Julie, frappé du son de cette voix, leva les yeux, & les attache du son de cette voix, leva les yeux, & les attache du son de cette voix, leva les yeux, & les attache du son de cette voix, leva les yeux, & les attache du son de cette voix, leva les yeux, & les attache du son de cette voix, leva les yeux, & les attache du son de cette voix, leva les yeux, & les attache du son de cette voix, leva les yeux, & les attache du son de cette voix, leva les yeux, & les attache du son de cette voix, leva les yeux, & les attache du son de cette voix, leva les yeux, & les attache du son de cette voix, leva les yeux, & les attache du son de cette voix, leva les yeux, & les attache du son de cette voix, leva les yeux, & les attache du son de cette voix, leva les yeux, & les attache du son de cette voix, leva les yeux, & les attache du son de cette voix, leva les yeux, & les attache du son de cette voix, leva les yeux, & les attaches du son de cette voix de ce

🍜 get qui étoit dans le nombre de ses Juges, & ». qui l'ayant reconnue, s'écria en l'embrassant 20 avec des transports inexprimables: O Julie, » adorable Julie! Est-ce ici une illusion ou une » vérité? Est-il possible que je vous retrouve » après vous avoir pleurée, & vous avoir cru » dans le tombeau! Chacun regarda ce Cavalier » comme un infensé. Cependant il fembla que » cette voix ranimât tous les esprits de Julie; » elle ouvrit les yeux ; & le premier objet qui » les frappa, ce fut son cher Hippolite d'un côté, » & le Comte de Bedfort de l'autre. Au bruit » qui s'étoit élevé, & au nom de Julie, que » chacun répétoit, un autre des Juges accourut » vers elle, voici vorre chere fille, lui dit Hip-» polite en s'adrellant à lui : Seigneur c'est Ju-» lie. Le Comte de Warwick prit sa fille entre » ses bras, & pensa mourir de joie. Elle se jetta a les pieds; elle arrofa les mains de les larmes; » & lui témoigna & à son fidele Amant, des trans-» ports d'amitié si véritables, que jamais rien » n'a été si touchant ni plus tendre ».

Julie au comble de sa joie de retrouver son pere & son Amant, déclara devant tout le monde qui elle étoit; elle ajouta que le Comte de Bedfort, qui étoit sa partie & le mari de la Marquise de **** étoit aussi le sien, & qu'il avoit par conséquent deux semmes. C'est ce qu'il ne put nier. Alors le pere de la Marquise & celui de Julie demanderent au Comte de Bentivoglio, qu'on l'arrêtât & qu'on lui sît son Procès suivant les Loix du Pays: il su mis en prison; mais quelque tems après ayant été attaqué d'une sievre très-violente, il mourut pénétré de ses justes déplaisirs & de ses malheurs. Julie alors

Wohluh dan Baram Bu

prit la route de Florence avec le Comte de Wars wick & Hippolite. Ils se rendirent chez le Seigneur Léandre, qui éroit en grand deuil du Sénateur Alberti, & qui, ainsi que Lucile, les recut avec des transports de joie inexprimables. Ces deux époux & le Comte de Warwick ne voulurent pas que le bonheur du fidele Hippolite & de l'admirable Julie fut différé davantage : leurs nôces se firent dans une maison de campagne de Léandre : après qu'elles eurent été célébrées, ils ne resterent pas long-tems en Italie. Ils se rendirent promptement à Londres, où ils trouverent le Comte de Sussex, marié avec la belle Marquise de Northampton; & Hippolite prit le nom de Comte de Duglas, sous lequel il s'est fair connoître, pour un des plus polis & des plus braves hommes de son siècle.

Telle est, Madame, la fin de ce Roman; vous pouvez à présent juger si cet ouvrage est digne

des éloges que je lui ai donnés.

Je fuis, &c.



ETTRE

LERÉ tous les évenemens qui sont de Le Comte l'invention de Madame d'Aulnoy dans le Comte de de Warwick, elle a eu soin de conserver le fond wick. de l'histoire avec assez d'exactitude : de sorte qu'en lisant un Roman, on s'instruit en même tems, des révolutions qui ont eu lieu, depuis qu'Edouard IV fut porté sur le Trône par le Comte de Warwick, Jusqu'au tems où ce dernier perdit la vie. On y voit même un petit tableau de ce qui s'est passé en Angleterre, avant qu'Edouard fût couronné, & succédat à Henri VI. C'est par-là que Madame d'Aulnoy entre en matiere; elle fait ensuite le portrait d'Edouard. » Ce Prince, dir-elle, étoit doué de toutes » les qualités qui rendent aimable. La grandeur » de sa naissance & la Couronne qu'il portoit, » lui attirerent moins le respect & l'amour de » ses Sujets, que sa bonne mine & ses grandes » qualités; il avoit un esprit engageant, vif, » plein de douceur, le cœur rendre; il étoit » galant; & les différences inclinations qu'il a se eues, lui peuvent arriver quelque reproche; » mais tout au moins il n'aimoit que lorsqu'il -» n'avoit point de guerre; quand il s'agissoit de » combatte, il n'y avoit men au - deffus de w Nii». Le jeune Monarque s'étoit éloigne de Londres pour aller trouver l'Armée de Henri, dont

-la défaire lui affura le Sceptre. Auffirôt qu'il fut de retour, chacun s'empressa de loi rémoigner

la joie qu'il ressentoit en le voyant. Il parut très sensible à ces preuves d'attachement & de satisfaction, & se servit des premiers instants de son repos, pour tombler de graces & de bienfaits le Général Talbot, à qui il avoit des offigations instinies.

La faveur & le grand crédit de ce Général lui attiroient une Cour considérable: le Comte de Dévonshire, qui avoit alors des affaires importantes, rechercha son amitié: le Général ne la lui auroit peut-être pas accordée facilement, (car c'étoit un homme peu pratiçable, qui ne faisoir consister sa politesse qu'à être fidéle serviteur du Roi & bon Soldat) s'il n'eût vu la Comtesse de Devonshire qu'il trouya si belle & si charmante, qu'il demeura également frappé d'amour & de respect. Il fit part de ce sentiment au Comte de Warwick, qui est le Héros de a Roman. Celui-ci étoit le fils de Richard de Neville, Grand Chancelier d'Angleterre; & quoique fort jeune alors, il étoit déjà veuf. Personne à la Cour ne l'égaloit en mérite, en valeur & en générolité: qualités qui le rendojent très-cher à la Nation & à Edouard.

Ce Prince, avec lequel il avoit été éleyé, & qui en avoit reçu les services les plus signalés, n'avoit point de favori qu'il aimât d'avantage. Tel étoit celui que le Général Talbot choisit, pour en faire le consident de son amour. » Vous voyez » un malheureux, lui dit Talbot, qui ne sçait » pas les premiers principes d'un art où vous » excellez. Je viens vous prier de m'instruire de » la conduire que je dois renir pour me faire » aimer; car ensin vous le sçavez mieux qu'homme du monde».

Tout

Tout ce que le Général avoit dit à Monsieur de Warwick, de la Comtesse de Devonshire. lui donna une extrême envie de la connoître : il n'eut pas de peine à trouver un prétexte pour aller chez-elle. Elle étoit dans une grotte qui termine son jardin, lorsqu'il s'y rendir. Quoique les exagérations & les transports de Talbot l'eussent fort prévenu, il ne laissa pas de goûter le plaisir de la surprise, & demeura si interdit en la voyant, qu'il ne put retrouver le premier mot de ce qu'il avoit envie de lui dire. Dès ce moment, le Comte de Warwick ne songea plus à servir l'amour de Talbot. Envain il apprit de la bouche du Roi, que ce Monarque étoit lui même amoureux de Mad. de Devonshire; il préféra ses propres intérêts à ceux de son ami, & à ceux de son maître, qui lui avoit fait ainsi la considence de ses sentimens pour cette femme: » Je » l'ai toujours présente à l'esprit, lui dit le Roi; » & je n'aspire qu'à gagner ses bonnes graces » & à m'en faire aimer. Comme il est difficile » de l'entretenir, parce qu'elle est toujours en-» tourée, & que sa mere ne la quitte presque » jamais, j'ai mis dans mes intérêts une an-» cienne gouvernante de la Comtesse, nommée » Albine, qui a soin de m'instruire de tout ce » qui se passe, & qui doît me ménager une » occasion pour dui parler. C'est elle qui m'a ap-» pris la visite que vous lui avez rendue; croyez-» moi, je ne veux ni Confident, ni Rival: » aimez ailleurs; & ne voyez plus ma Comtesse. » Je n'ai rien à sacrifier à votre Majesté, ré-» pliqua le Comte de Warwick: si la jeune » Comtesse m'avoit paru aussi belle qu'à vous , » Sire, je l'oublirois pour le reste de mes jours, Tome II.

» m'en dût-il coûter la vie; mais ce n'est pas » fur moi que la fatalité tombe; c'est unique-» ment sur le Général Talbot: il aime Madame » de Devonshire avec tant de passion, que s'il vous » trouve dans son chemin, il ne résistera pas à » sa douleur».

Après l'entretien du Roi & du Comte de Warwick, ils se séparerent : le Comte revint chez lui avec une sombre tristesse; tantôt voulant renoncer à son amour pour Madame de Devonshire, & tantôt embrassant une résolution contraire. Ce dernier parti sut celui auquel il céda. » N'ai-je pas, disoit-il, remarqué dans les »yeux de la Comtesse quelque chose de favorable? »Il faut seulement persuader au Roi, que si le »Général Talbot l'a pour Rival, il mourra de »douleur: Tâchons de gagner Albine par des prémens plus considérables que ceux qu'elle a reçus, »pour interrompre le commerce de lettres du Roi »avec la Comtesse, & en établir un moi-même».

De son côté, le Roi touché d'apprendre que le Général eût déja pris tant de passion, se raftura cependant, lorsqu'il crut n'avoir plus Warwick pour son rival. Il sit même à ce dernier la confidence, qu'ensin Albine lui avoit ménagé un rendez-vous avec la Comtesse. "J'irai proche d'une certaine petite sontaine qui donne vers le Jardin; je serai très - bien déguisé, & vous aussi. Il sandra que vous altiez frapper à la grande porte, & que vous demandiez à parler à la gouvernante. Dès qu'elle sera venue; vous lui direz:votre neveu vient de se battre; il a rué son ennemi; on le cherche; il est ici près; & il attend que vous le fassiez entrer pour passer seulement la nuit en sureté; il

" s'embarquera avant le jour; & je le conduirai en " Hollande. Alors la vieille toute tremblante " ira parler à la Comtesse; elle la prieta de " trouver bon que son neveu entre; & si elle " peur obtenir la clef de la perite porte, j'irai " par un dégré dérobé dans l'appartement de " Madame de Devonshire".

Une pareille confidence de la part de fon maître, fut un coup de poignard pour M. de Warwick. Il sçut pourtant la faire tourner à son avantage. » Dans cette confiance il courut chez lui, se dé-» guisa de son mieux; & prit Berincourt : c'étoit » un de ses Gentilhommes qui étoit accoutumé » aux galanteries nocturnes de son Maître. Il » l'instruisit en deux mots; & se recommandant à » sa bonne fortune, il se rendità la petite porte, » & renvoya aussitôt Berincour parler à Albine ». Il eut le bonheur de jouer avec succès son personnage, & d'être introduit dans la chambre de la Comtesse. Mais bien loin de répondre à ses transports; elle lui dit que son devoir ne lui permettoit pas de l'écouter, & qu'elle lui conseilloit de ne plus l'aimer : elle lui ajouta cependant, que s'il lui éroit permis de faire un choix entre le Roi & lui, ce ne seroit pas lui qui auroit sujet de se plaindre. Le jour alloit les surprendre ensemble, lorsqu'Albine vint les avertir qu'il étoit tems de se séparer. Pendant que cette femme le conduisoit, il luipromit tant de biens & de récompenses, qu'elle s'engagea à n'être plus qu'à lui, & de dire au Roi de si bonnes raisons de la froideur de sa Mahresse, qu'il fongeroit à se guérir d'une passion plus incommode qu'agréable.

La satisfaction qu'éprouva Warwick en cemoment, fut bientôt troublée par la nouvelle qu'il

apprit peu de tems après: Henri avoit obtenu des Troupes de la Reine d'Ecosse ; & Marguerite sa femme, par le moyen de son pere Rene d'Anjou, Roi de Sicile, conduisoit elle-même deux mille hommes que le Roi de France lui avoit donnés. Le Comte eut ordre de partir pour s'opposer aux ennemis d'Edouard. Il sentit dans cette occasion, que le Dieu d'Amour étoit plus fort que celui de la Guerre : il fut obligé cependant d'obéir à ce dernier, & partit sans avoir sa consolation de voir la chere Comtesse: la lettre qu'elle sui écrivit, le dédommagea un peu de cette cruelle privation. Il n'eut pas plutôt livré bataille, que la victoire se rangea sous ses drapeaux : il mit en détoute l'armée du malheureux Henri & celle de Marguerite; & pendant que ces deux infortunés cherchoient leur salut dans la fuite, il vint retrouver le sien au. près de Madame la Comtesse de Devonshire.

Les choses étoient en cet état, lorsque Edouard étant allé à la Chasse du côté d'Oxfort, se laissa de nouveau éblouir par les charmes d'Elisabeth Wodville, veuve d'un Gentilhomme nommé M. de Grey. Il prit dès-lors le dessein de l'attirer à sa Cour: mais elle ne consentità y venir, qu'après qu'il lui eut promis de l'épouser. » Aussitôt qu'el-» le se fut rendue à Withalt, elle songea qu'il fal-» loit mettre le Comte de Warwick dans ses in-» térêts : elle le conjura d'être de ses amis, & de » vouloir lui donner quelques lumieres fur les per-

» Ionnes qu'elle devoit craindre.

» Le Comte ravi de cette commission, lui parla » de la Comtesse de Devonshire, comme de celle » pour qui le Roi avoit plus de penchant. Il lui de-» manda un secret inviolable, & lui promit de » l'avertir de ce qui pourroit être contre ses in-» térêts : de sorte qu'aussitôt que le Roi marquoit » de tendres retours pour cette Comtesse, M. de » Warwick le disoit ou l'écrivoit à Madame Grey.

Cependant M. de Devonshire, qui étoit instruit de ce que le Roi pensoit pour sa femme, forma le projet de l'emmener à la campagne. Le Comte de Warwick avoit appris par Albine, que sa Maîtresse devoit partir incessamment pour une Terre: quelques difficultés qu'il y eut à la voir, il résolut d'aller lui dire adieu. Dès-que la nuit fut arrivée, il se rendit à la petite porte du jardin du Comte de Devonshire, dont il avort une clef. Cette clef s'étant cassée dans la serrure, il ne vit d'autre parti à prendre, que d'escalader les murs. Déja il avoit sauté dans le jardin, lorsqu'il fut apperçu par des domestiques qui le prenant pour un voleur, se mirent à crier de toutes leurs forces. Il se hâta de s'éloigner; mais en fuyant il fut furpris par une Escouade de Guet : envain il voulut stéchir la Chef de cette troupe par des présens; celuici se montra inéxorable. Un instant après cette expédition, la brigade ayant entendu crier au meurtre, au secours, courut du côté où le bruit se faisoit entendre. Mais quel fut l'étonnement du Comte, lorsqu'on lui amena pour camarade, le Général Talbor. Celui-ci ne fir aucune difficulté de lui raconter son histoire : il lui dit que son amour pour Madame de Deyonshire en étoit cau-1e, & ajouta que ce qui venoit de lui arriver lui causoit une peine si cruelle, qu'il rejettoit pour jamais une passion qui lui avoit été si préjudiciable: en efter il cessa de s'en occuper davantage,

Le Roi fut bientôt informé de l'aventure; il ne put s'empêcher alors de former des soupçons contre le Comte de Warwick. Il fut même tout-à-fait convaincu qu'il aimoit la Comtesse de Devonshire, par ce qui se passa quelque-tems après entre lui & Madame Grey. Le Roi ayant fait entendre à cette Dame, qu'il croyoit qu'elle n'étoit point indissérente au Comte, elle lui montra, pour le détromper, des billets que lui avoit écrits le Comte de Warwick, & dans lesquels il l'instruisoit des sentiments du Roi pour Madame de Devonshire: elle dit ensuire à Edouard, que le Comte loin de l'aimer, aimoit cette Comtesse; qu'il étoit son rival, & qu'elle étoit le bouclier qu'il vouloit mettre entre le Roi & elle, pour le guérit par une passion naissante, d'une plus ancienne.

Le Roi à ce récit laissa éclater safureur ; prit à Madame Grey les billets qu'elle lui avoit montrés & se retira-

Le lendemain Sa Majesté donna ordre au Comre de Pembroc, le plus cher de ses savoris après M.
de Warwick, de se rendre au plutôt à Withalt,
"Apprenez, lui dit ce Prince en le voyant, que le
"Marwick n'a jamais mérité ma tendresse; je lui
"Ouvrois mon cœur; mes bontés étoient bien
"mal employées: puisque vous êtes dans ses in"térêts, allez le trouver, & lui conseillez d'obte"nir le pardon de sa faute, par un aveu sincere de
son intrigue avec la jeune Comtesse de Devons"hire. C'est l'unique moyen de désarmer ma cost lere."

Le Comte de Pembroe sur sur le champ chez le Comte de Warwick. Il aimoit aussi la Comtesse de Devonshire; M. de Warwick n'étoit point instruit de la flamme de son ami. Ce dernier eur besoin de toure sa générosité pour mé» nager les intérêts du Comte de Warwick; & peut-être qu'il ne l'auroit pas fait, sans que la passion de son Maître pour la Comtesse ne pouvoit pass lui faire moins de mal. Que n'auroit-il donc pas eu à se reprocher, s'il avoit contribué à augmenter une disgrace qui le touchoit sensiblement? Il prit là-dessus son parti, & sacrisia l'amour à l'amirié, résolu de servir son rival, tant qu'il seroit malheureux, & de rompte avec hui dès-qu'il cesseroit de l'être ».

Le Roi avoit remis au Comte de Pembroc les billets du Comte de Warwick, pour qu'il les lui montrât. Le Comte de Warwick frémit en les voyant. Quelqu'instances que lui fit le Comte de Pembroc d'entrer avec lui dans un détail sans réserve ausujet de Madame la Comtesse de Devonshire, il ne put jamais en tirer que des réponses

ambiguës.

Le Roi attendoit avec impatience le retour du Comte de Pembroc; il fut indigné en apprenant l'opiniarreté de Warwick, & lui envoya dire de partir dans deux heures, & de se rendre à Carleon. Le Comte n'eut pas plutôt appris le lieu de son exil, qu'il fortit de Londres sans dire adieu à personne, & s'y rendit. Il n'y avoit pas long-tems que Berincour, Ecuyer de M. de Warwick, étoit arrivé à la Terre de Madame de Devonshire: le Comte de Warvick l'y avoit envoyé avec un Jardinier qui y alloit pour travailler aux jardins du Château. Berincour étoit parti en qualité d'un de ses garçons, & devoit, sous ce personnage, entretenir Mad. la Comtesse de Devonshire de la passion du Comte de Warwick.

L'Ecuyet trouva le moyen de parler à la Comtesse, de lui apprendre l'exil de son Maître, & de lui rendre un paquet qui lui étoit destiné: les lettres qu'il renfermoit étoient si touchantes, que Madame de Devonshire fondit en larmes après les avoir lues; & que presseé par Albine que Berincour avoit soin d'entretenir de présens, elle se détermina à y faire une réponse où elle lui laissoit entrevoir qu'elle ne le haïssoit pas, & où cependant elle lui marquoir qu'elle préséroit son devoir à toutes choses.

Aussitôt qu'elle sur écrite, Albine s'empressade la porter à Berincour, qui se disposa à partir le lendemain. Mais malheureusement le Comte de Devonshire, & le Chevalier d'Hérésord son parent, surprirent cette réponse dans la poche de l'Ecuyer, après l'avoir endormi avec du jus de pavot. On remit à la place, une autre lettre écrite en caractere de semme, & conque en ces mots.

Laissez-moi en repos; je ne veux jamais enten-

dre parler de vous.

Berincour qui ne s'éroit apperçu de rien, partit comme il l'avoit résolu & se rendit promptement auprès de son maître, dont il étoit attendu avec impatience. Quelle sur sa surprise & son ressentiment, à la lecture d'un congé si dur! Il en sur si choqué, qu'il écrivit au Comte de Pembroc, pour le prier de dire au Roi, qu'il étoit prêt de venir à ses pieds lui faire un aveu sincere de tout ce qu'il avoit voulu sçavoir de ses aventures, & qu'il promettoit à Sa Majesté de ne jamais aimer la Comtesse de Devonshire. Pendant ce tems - là cette même Comtesse étoit malade. Le Chevalier d'Hérésord lui avoit montré la lettre qu'on avoit trouvée dans la poche de Berincour, en lui disant que le Comte de Wat-

wick ménageoit si peu ses faveurs, qu'il faisoit part à tout le monde des lettres qu'elle lui avoit écrites. Depuis ce moment elle avoit une sievre lente qui la retenoit au lit, & ne vouloit plus

entendre parler de M. de Warwick.

Vous jugez bien, Madame, que le Comte ne tint pas au Roi la parole qu'il lui donnoit de neplus voir cette Dame; vous concevez également: que l'histoire de la lettre surprise dans la poche de Berincour, ne tarda pas à être éclaircie, & que les deux Amans se revirent, entrerent en explication, & se réconcilierent; c'est l'effet &: la marche ordinaire des Romans. Mais il falloit se débarrasser du Comte de Devonshire. Celus-caayant formé le dessein de faire enfermer sa femme, elle en fut instruite & prévint ce projet par la fuite. Le Comte de Warwick apprit bientôt le lieu de sa retraite; & pour la soustraire aux recherches & aux violences de son mari, il lui proposa de la mener dans sa belle maison de Chelsey. » Elle ne consentit à y aller, qu'à con-» dizion qu'il ne la fuivroit pas. Il lui promit » tout ce qu'elle voulut : & s'étant séparés après » un adieu très-touchant, la Comtesse tourna » du côté de Chelsey; le Comte revint à Londres; & ayant, quelque-tems après son arrivée, » rencontré le Comte de Devonshire au spectacle, il en reçut une insulte très-grave : car le Comte de Devonshire s'étant avancé nerement vers le Comre de Warwick, au moment que » le premier acte finissoit, il lin donna un coup de son gant dans le visage. Monsieur de Warwick mit l'épée à la main ; le Gomte de ? Devonshire y avoit déjà la sienne. Le Théâtre alloit leur servir de champ de hataille, lors-

252 MADAME D'AULNOY.

,, avantages qui lui reviendroient de cette al-,, liance. Il ajouta que Marguerite d'Anjou dont le courage ne cédoit point à fa mauvaise for-,, tune, & qui pressoit sans cesse Louis XI de lui donner des troupes, pour la conduire en Angleterre, & l'aider à remettre Henri sur le Trône, ne pourroit plus lui demander du secours dès qu'il seroit son beau-frere. Enfin il n'omit rien pour convaincre Edouard de la nécessité de suivre ce dessein. Le Roi lui dit alors que pour une négociation si importante, il ne pouvoit jetter les yeux sur personne qui sçût s'en acquitter mieux que lui, & qu'il nouhaitoit que sans s'arrêter à prendre un train magnifique, il passat la mer en diligence. Le Comte se voyant effectivement utile au service de son maître, n'hésita pas à l'assurer de son , zéle, & aussitôt il fut se préparer à son voya-

Avant de partir le Comte alla prendre congé de Madame de Devonshire: les adieux furent très-tendres. Le Roi qui n'avoit, pour ainsi dire, consenti au départ de M. de Warwick, que pour voir plus librement la Comtesse de Devonshire & tâcher de s'en faire aimer, sit ses efforts pour lui parler; mais elle s'étoit si bien cachée, qu'il ne

pût jamais la découyrir.

Cependant Madame Grey sçavoit les démarches & la conduite du Roi. S'étant persuadée que le Prince lui étoit insidele, & qu'il avoit en son pouvoir Madame de Devonshire, elle prit le parti de quitter la Cour. Le Roi instruit de son départ, sentit accroître sa passion pour cette femme. Il la pressa de revenir, & lui sit mille tendres reproches. Comme elle connoissoit la

foiblesse du Roi, & qu'elle en vouloit faire son mari, elle le mena au point d'abjurer la Comtesse de Devonshire, & tout ce qu'il avoit jamais aimé. Il ne lui refusa rien de ce qu'elle exigeoit de lui, déclara qu'il vouloit l'épouser, & l'épousa effectivement.

Le Comte de Warwick qui avoit négocié le mariage d'Edouard avec Louise de Savoye, sur indigné du rôle qu'on lui faisoit jouer; & de retour en Angleterre, il leva une armée à dessein de déposer Edouard, & de remettre Henri sur le Trône.

Le Roi informé de ce projet, ordonna au Comte de Pembroc de ramasser en diligence tout ce qu'il pourroit de troupes, & d'aller au devant des rèbelles. La bataille ayant été donnée, ce Seigneur, son frere & le Comte de Riviere furent fait prisonniers par l'Armée victorieuse du Comte de Warwick, qui les condamna à perdre la tête. Peu de tems après cette bataille, M. de Warwick qui s'étoit emparé de la personne d'Edouard, alla trouver la Comtesse de Devonshire & lui tint ce discours. , Je viens mettre à vos pieds , la Couronne d'Angleterre. Si vous voulez que , je vous aide à monter sur le Trône, & si vous , voulez m'y faire place, je vous devrai mille ,, fois plus que vous ne me devrez. Henri est " encore en prison dans la tour de Londres; " Edouard est à Medelan; & moi, Madame, , je suis plus prisonnier que ces deux Princes; , faites de sérieuses réflexions sur ce que je vous ,, dis; le tems presse; & vous pouvez me rendre , heureux, fans que personne au monde s'y ,, oppose ,.. La Comtesse répondit à ce discours en ces termes, "Ce n'est point l'éclat d'une Cou" ronne qui pourroit m'éblouir; je n'ai pas atten-,, du que vous fussiez en étar de m'en donner une; pour rendre justice à votre mérite. Je vous rends donc cette justice, Milord; & je ne m'étendrai pas davantage sur ce Chapitre, ne voulant point vous découvrir jusqu'où va mon malheur, quand je me trouve forcée par le

,, devoir & par la bienséance, de refuser un époux, " qui peur faire la féliciré de ma vie ".

Le Comte de Warwick fit encore de nouvelles tentatives auprès de la Comtesse, pour l'engager à souscrire à ce qu'il lui proposoit. Mais n'ayant pu y réuffir, il tourna fes pas vers Londres, résolu de tirer Henri de la tour où Edouard l'avoit toujours tenu prisonnier, & d'opposer œ Roi à l'autre. Mais comme il étoit en chemin, il apprit qu'Edouard s'étoit échappé de sa prison. Depuis ce moment ce Prince & M. de Warwick eurent alternativement des avantages l'un su l'autre. Mais une bataille fit tout-à-fait changer les choses de face. Edouard remporta une victoire complette, & eut l'avantage de se voir déhvré du Comte de Warwick & du Marquis de Montaigu son frere, qui périrent dans le combat.

Ce qu'il fit après sa victoire présente quelque chose d'odieux., Il traînoit à sa suite le triste "Henri & la Reine Marguerite, qui après la , défaite du parti de Warwick, auquel elle ve-,, noit donner du secours, s'étoit avancée à la ,, tête de celui des Lancastres, pour combattre Edouard, & avoit été vaincue. L'on menost , proche de leurs lirieres un chariot, sur le-, quel on portoit les corps découverts du Comte de Warwick & de son frere. Edouard voulon les faire voir à tout le monde, afin qu'on ne

📡 se flattât plus de les trouver encore prêts à se ,, mettre à la tête d'un nouveau parti. Il prit la ,, route de Londres, avec cette espece de triom-,, phe ; il y renferma Henri dans la tour ; & peu de jours après le Duc de Glocestre, d'une main trop téméraire, osa le tuer. A l'égard de la Reine, le Roi de Sicile son pere paya cin-

quante mille écus pour sa rançon.

" Edouard fit ensuite exposer dans l'E-", glife de S. Paul, les corps du Comte de "Warwick & de son frere. La Comtesse de Devonshire étoit dans l'Eglife quand ils y arriverent. On ne peut exprimer tout ce qu'elle ressentit en les voyant. Elle avoit été aimée du Comte & du Marquis avec une passion si vive, si égale & si respectueuse, qu'ils ne lui avoient jamais donné que des sujets de se louer d'eux. Il n'étoit pas moins vrai qu'elle ne connoissoit personne, dont le mérite fût au-dessus de celui du Comte de Warwick. Il " possédoit dans un dégré sublime, l'esprit, la valeur, & les qualités qui forment le plus parfait Cavalier de toute la terre; jusqu'à ce moment fatal, elle avoit été maîtresse de cacher dans son cœur la tendresse infinie qu'elle ressentoit pour lui:mais alors toutes ces passions arrêtées sous l'empire de la raison, agirent sur elle avec tant de violence, qu'après avoir fait mille cris & mille plaintes, elle se jetta sur le corps froid & sanglant de son Amant. Elle y répandoit un torrent de larmes, quand elle perdit tout d'un coup la vue & la voix. Elle ne pleura plus. Ses yeux ouverts & fans mouvemens le fixerent sur lui. Son tein de lys & de rose se 🗻 plomba & se couvrit d'une pâleur mortelle.

356 MADAMED AULNOY.

on voulut l'emporter; elle serra encore plus étroitement la main du Comte qu'elle tenoir sur son cœur; & poussant ensin un prosond soupir, elle mourut entre les bras de ses semmes, avant qu'on eût pu l'arracher de ce lieu, ni la secourir. Heureuse dans son infortune, que sa douleur la mit hors d'état de survivre à ce qu'elle aimoit! Milord Stanley son frere devint inconsolable. Il supplia le Roi de permettre qu'elle sût rensermée dans le tombeau du Comte de Warwick. Edouard trouva qu'il étoit juste d'unir des cendres si précieuses. Il ne put apprendre la déplorable sin d'une personne qu'il avoit si cherement aimée, sans en être extrêmement touché.

Ainsi finit l'histoire du Comte de Warwick. M. de la Harpe, jeune Poëte, dont les talents ne vous sont pas inconnus, a donné une Tragédie de ce nom, fort applaudie, où il s'écarte cependant à la fois, & du Roman & de l'Histoire.

Je fuis, &c.



Contes

TTRE E XI:

ò ul Ant, Madame, vous faire connoître tous les Ouvrages de Madame d'Aulnoy, j'aurois des Fées: peut-être dû commencer par les Contes des Fées, une des premieres productions de cet Auteur. $oldsymbol{V}$ ous n'exigez pas , fans doute , que je vous parlo de chacun de ces Contes en particulier; il vous Juffira, je persfe, que j'en choisisse deux ou trois, & que je vous en donne le précis. Je prendrai dans le premier volume, la Belle aux cheveux d'or; Fortunée, dans le second; & le Dauphin, dans le quatriéme. Je vous préviens, Madame, que vous les trouverez bien au-dessous de l'idée que vous en avez pu concevoir dans votre enfance ; & que la lecture pourra vous en paroître bien insipide, si vous les comparez avec les jolis ouvrages de ce genre, qui ont paru depuis Madame d'Aulnoy. MM. Dufrêny & Moncrif sont les preiniers qui en aient annobli le stile; vous sçavez avec quel succès la Féerie a été traitée depuis.

, Il y avoit, dit Madame d'Aulnoy, une fille , d'un Roi, qui étoit si belle, qu'il n'y avoit aux , rien de si beau dans le monde ; & à cause veux d'on ,, qu'elle étoit si belle, on la nommoit la Belle , aux cheveux d'or; car ses cheveux étoient plus ,, fins que de l'or, & blonds par merveille, tour " frisés, qui lui tomboient jusques sur les pieds. Elle alloit toujours couverte de ses cheveux bouclés, avec une couronne de sleurs sur la têre, & des habits brodés de diamans & de Tome II.

perles; tant il y a, qu'on ne pouvoit la voir fans l'aimer. Il y avoit un jeune Roi de ses voisins, qui n'étoit point marié, & qui étoit bien fait & bien riche : quand il eut appris tout ce qu'on disoit de la Belle aux cheveux d'or, bien qu'il ne l'eut point encore vue, il se prit à l'aimer si fort, qu'il en perdoit le boire & le manger; & il se détermina à lui envoyer un Ambassadeur pour la demander en mariage ...

L'Ambassadeur arrive & annonce le sujet de son message. Sa négociation est sans succès. La

Belle ne veur point se marier.

Cette nouvelle met la consternation dans l'ame du Roi qui se met à pleurer comme un enfant. Peu de tems après le retour de ce premier Ambassadeur, le Roi en fait partir un autre, nommé Avenant à cause de son esprit & de sa bonne grace.

" Ce fut un Lundi matin qu'il prit congé du " Roi & de ses amis, pour aller a son Ambas-, sade tout seul, fans pompe & sans bruit. Il ne , faisoit que rêver aux moyens d'engager la " Belle aux cheveux d'or à épouser le Roi : il " avoit une écritoire dans sa poche; & quand , il lui venoit quelque belle pensée à mettre ", dans sa harangue, il descendoit de cheval, & , s'asseyoir sous des arbres pour écrire, afin de ,, ne rien oublier. Etant en route, il lui arrive , plusieurs avantures. Appercevant sur l'herbe , une carpe dorée qui bailloit & qui n'en pouvoit plus, il lui rend la vie, en la remettant doucement dans la riviere. Le jour suivant, ,, il voit un corbeau sur le point de devenir la proie d'un Aigle. Prenant alors son arc & une

si flèche, il décoche la flèche dans le corps de si l'Aigle, le perce de part en part, & le tue. Peu de tems après il rencontra un hibou qui s'étoit laissé prendre dans de grands filets que des Oiseleurs lui avoient tendus; il le dégagé de ses liens, & lui accorde la liberté. Les bienfaits ne font pas toujours des ingrats: la Carpe, le Corbeau & le Hibou promettent à Avenant; de lui marquer leur reconnoissance. L'évenement prouvera qu'ils ne mentoient pas.

Après un voyage de quelques jours, Avenant se rend au Palais de la Belle aux cheveux d'or. Il n'y est pas plutôt arrivé, qu'il demande à lui par-ler. On vient annoncer à la belle, qu'Avenant Ambassadeur du Roi son plus proche voisin, marque

beaucoup d'empressement à la voir.

Ce nom d'Avenant paroît d'un bon augure à la Princesse, & lui donne à croire que celui qui la porte, doit être joli, & plaire à tout le monde. La Belle met tout en œuvre pour recevoir Avenant. Elle prend ses plus beaux ajustemens; orne ses blonds cheveux de guirlandes de seurs, monte sur son Trône d'or, d'ivoire & d'ébeine, qui sentoir comme baume; & commande à ses silles de jouer des instrumens, & de chanter tout doucement pour n'étourdir personne.

"L'on conduisit alors Avenant dans la Salle
d'Audience: il demeura si transporté d'admirat
tion, qu'il a dit depuis bien des fois, qu'il ne
pouvoit presque parler; néanmoins il prit courage, & sit sa harangue à merveille: il pria la
Princesse, qu'il n'eut pas le déplaisir de s'en retourner sans elle. Gentil Avenant, lui dit-elle,
toutes les raisons que vous venez de me conter sont fort bonnes; & je vous assure que jo

proposer au de proposer a un époux, ne me rapporte ma bague. Voyez à présent ce que vous
porte ma bague. Voyez à présent ce que vous
porte ma bague. Voyez à présent ce que vous
porte ma bague. Voyez à présent ce que vous
par vous proposers un époux, ne me rapporte ma bague. Voyez à présent ce que vous
par vous proposers que l'Ambasporte ma bague. Voyez à présent ce que vous
par voyez à faire là-dessus.

Avenant demeure fort étonné de cette réponse, fait une profonde révérence, se sépare de la Princesse, se retire chez lui & se couche. Le jour succédant à la nuit, Cabriolle son petit chien, le réveille, & l'engage à venir se promener du côté de l'eau; mais quelle est sa surprise, quand Cabriolle lui fait appercevoir une carpe dorée. C'étoit celle à qui il avoit sauvé la vie : elle venoit lui rapporter la bague de la Belle aux cheveux d'or : Avenant se baisse, la prend dans la gueule de la carpe & la rapporte à la Princesse. La Belle aux cheveux d'or paroît fort satisfaite d'avoir sa bague; elle remercie mille fois Avenant; mais elle exige de lui un nouveau service, sans lequel elle refuse de se marier. Il faut, lui dit-elle, que vous alliez vous battre contre le Prince Galifron, & que vous m'apportiez sa tête. Galifron étoit un Géant d'une taille & d'une grosseur extraordinaire: Avenant néammoins va l'attaquer; déja il est fur le point de succomber sous les coups de l'effroyable Galifron, lorsque le corbeau qu'il avoit empêché d'être la victime de l'Aigle, vient se mettre sur la tête du Géant, & creve avec son becles yeux de ce terrible adversaire. Par ce moyen Avehant triomphe facilement de Galifron; il lui coupe la tête, & court l'offrir à la Belle aux cheveux d'or. Ce danger n'est pas le dernier auquel Avenant est exposé. La Belle veut encore qu'il trouve le moyen de lui apporter de l'eau de la Grotte ténébreuse, sans quoi elle ne veut point épouser son Maître.

» Il y a, dit-elle, proche d'ici une Grotte pro-» fonde, qui a bien six lieues de tour; on trouve » à l'entrée deux Dragons qui empêchent qu'on » n'y entre; ils ont du feu dans la gueule & dans " les yeux : puis, lorsqu'on est dans la Grotte, on » trouve un grand trou dans lequel il faut descen-» dre; il est plein de crapaux, de couleuvres, & » de serpens. Au fond de ce trou, il y a une peti-» te cave où coule la Fontaine de beauté & de san-» té; c'est de cette eau que je veux absolument: " tout ce qu'on ylave devient merveilleux : si l'on " elt belle on demeure toujours belle; si on est » laide, on devient belle; si l'on est jeune, on res-" te jeune; vous jugez bien, Avenant, que je ne » quitterai pas mon Royaume sans en emporter ». Avenant, après ce discours de la Princesse, reçoit une fiole qu'elle lui donne, & se dispose, malgré tous les périls dont il est menacé, à aller la remplir de l'eau de beauté. Déjà il va descendre dans la Grotte, lorsqu'il rencontre un Hibou dans le trou d'un vieux arbre, qui lui tient ce langage. » C'est vous qui m'avez retiré du falet des Chas-» seurs où j'étois pris : je vous ai promis de re-» connoître le service que vous m'avez rendu; » donnez-moi votre fiole, je sçais tous les che-» mins de la Grotte ténébreuse; je vais vous » chercher l'eau de beauté». En moins d'un quarre » d'heure, Avenant est servi au gré de ses désirs.

Bien tot il apporte à la Belle l'eau qu'elle lui avoit demandée. La Princesse alors ne fait aucune difficulté pour partir. Avenant la conduit à la grande ville du Roi qui l'épouse avec beaucoup de Pom-

pe & de magnificence.

Quelque tems après ce mariage, le pauvre Avenant pour récompense des services qu'il avoit rendus au Roi, est mis en prison dans une Tour, avec les fers aux pieds & aux mains. Des envieux, ayant persuadé à ce Prince que la Reine aimoit Avenant, & qu'il devoit concevoir de la jalouste contre lui, sont la cause de sa disgrace, Heureusement ses peines sont bientôt terminées; car le Roi s'étant servi pour se frotter le visage, à la place de l'eau de beauté, d'une eau qui faisoit mourir les Princes quand ils étoient criminels, il s'endormit & mourut. » A la mort de son mari » la Belle aux cheveux d'or se souvint des maux p qu'Avenant avoit souffers à cause d'elle, & de v la grande fidélité (car il avoit refusé la main & le Trône de la Princesse lorsqu'il fut envoyé auprès d'elle.) » Elle se rendit aussitôt à la Tour où elle » ôta elle-même les fers d'Avenant; & lui met-» tant une Couronne d'or fur la tête, & le manv teau Royal fur les épaules, elle lui dit : venez, » aimable Avenant; je vous fais Roi, & vous » prends pour mon époux. Chacun fut ravi de » l'avoir pour Maître : il se fit la plus belle nôce u du monde; & la Belle aux cheveux d'or vécut v long-tems avec le bel Avenant, tous deux heu-" reux & satisfaits ". Vous sentez, Madame, toute la morale qu'on peut tiret de ce conte entantin,

Vous trouverez quelques détails agréables dans Fortunée, Voici d'abord un morceau di-

gue devotra attention; c'est par-là que le conte commence.... Il étoit une fois un pauvre Labou-» reur, qui se voyant sur le point de mourir, ne » voulut laisser dans sa succession aucun sujet de » dispute entre son fils & sa fille, qu'il aimoit ten-» drement. Votre mere m'apporta, leur dit-il, " pour toute dot, deux escabelles, & une pail-» lasse; les voilà avec ma poule, un pot d'œillets, » & un jonc d'argent, qui me fut donné par une » grande Dame qui séjourna dans ma pauvre chau-" miere: elle me dit en partant, mon bon hom-» me, voilà un don que je vous fais; soyez soi-» gneux de bien arroser les œillets, & de bien » terrer la bague. Au reste votre fille sera d'une » incomparable beauté; nommez-la Fortunée; » donnez-lui la bague & les œillers pour la conso-" ler de sa pauvreré; ainsi, ajouta le bon homme, » ma chere Fortunée, tu auras l'un & l'autre; le » reste sera pour ton frere ».

Quelque tems après ce partage fait entre les enfans, le pere meurt. Bedou, c'est le nom du fils, resté seul avec Fortunée sa sœur, ne cesse de lui causer toutes sortes de désagrémens : Fortunée ne se venge que par des larmes. Un soir qu'excédée des mauvais traitemens de son frere, elle étoit entrée dans sa chambre pour y pleurer plus tranquillement » elle la trouva toute parfumée; & » ne doutant point que ce ne fût l'odeur de ses » coillets, elle s'en approcha tristement, & leur B dit : beaux millets, dont la variété me fait une » extrême plaisir à voir; vous qui fortissez mon » cœur affligé, par ce doux parfum que vous ré-» pandez, ne craignez point que je vous laisse » manquer d'eau, & que d'une main cruelle, je " vous arrache de votre tige; j'aurai soin de vous,

puisque vous êtes mon unique bien. En ache?
vant ces mots, elle regarda s'ils avoient besoin
d'être arrosés; ils étoient fortsecs. Elle pritsa
cruche, & courut, au clair de la Lune, jusqu'à la
fontaine qui étoit assez loin; comme elle avoit
marche vîte, elle s'assit au bord pour se repo-

» fer ».

A peine Fortunée est-elle au bord de la Fontaine, qu'elle y voit venir une Dame magnifiquement vêtue, & accompagnée d'un très-grand cortége: c'éroit une Reine. On sert à cette Princelle près de la fontaine un excellent fouper : Fortunée est invitée d'en prendre sa part. » Mais aussi-» tôt cette jeune personne s'avance; & quelque * timide qu'elle fut naturellement, elle ne laissa » pas de faire une profonde révérence à la Reine, n avec tant de grace, que ceux qui la virent en » demeurerent étonnés; elle prit le bas de sa ro-» be, qu'elle baisa; puis elle se tint de bout de-» vant elle, baissant les yeux modestement; ses p joues s'étoient couvertes d'un incarnat qui re-» levoit la blancheur de son teint; & il étoit aisé 3 de remarquer dans ses manieres, cet air de sim-» plicité & de douceur qui charme dans les jeunes personnes z.

Lorsque Fortunée sur à table, la Reine lui donpa milles marques d'amitié, & lui sit dissérentes questions. Elle lui demande entr'autres choses, ce qui l'amene si tard à la sontaine. Fortunée le lui apprend: en même-tems elle se baisse pour préndre sa cruche, & la montrer à la Reine; mais quelle est sa surprise, lorsqu'à la place de cette cruche, elle trouve un vase d'or, tout couvert de gros diamans, & rempli d'une eau qui sentoit admiraplement bon. La Reine en sait présent à Fortunée en lui recommandant d'aller arroser ses ceillets, & de se souvenir que la Princesse des Bois veut être de ses amies.

Fortunée pénétrée des bontés de la Reine, court vîte à sa petite chambre, pour aller lui chercher son pot d'œillets. Mais son frere pendant son absence s'en étoit emparé, & y avoit substitué un chou. Fortunée à la vue de ce chou, tombe dans la plus grande affliction. Elle retourne vers la Reine, lui raconte sa funeste aventure, & la prie de recevoir son jonc au lieu du pot d'œillets qu'elle lui avoit destiné. La Reine accepte le jonc, le met à son doigt, monte dans un Char de corail enrichi

d'émeraudes, & disparoît.

Quoique Fortunée ne pût revenir de tout ce qui venoit de se passer, ce qui lui arriva depuis, l'étonna encore davantage. A peine est - elle de retour chez elle, que le chou que son frere avoit mis dans sa chambre, lui apprend que ses œillets sont dans la paillasse de Bedou. La poule de son frere lui parle aussi, & lui raconte qu'elle n'est point fille du Laboureur chez qui elle a été nourrie, mais qu'elle doit le jour à une Reine qui avoit déja eu six filles, avant que d'accoucher de Fortunée. J'étois Laboureuse, dit la Poule, & bonne nourrice, lorsquela Reine vorre mereperlécutée par son mari, & votre Beau-pere qui exigeoit d'elle qu'elle mît au monde un garçon, vint se réfugier dans cette maisonnette demimorte de lassitude & de douleur. Elle vous remit entre mes mains, & mourut sans avoir le tems de nous ordonner ce que nous ferions de vous.

» Comme j'ai aimé toute ma vie à causer, je ne » pûs m'empêcher de dire cette aventure; de sorte » qu'un jour il vint ici une belle Dame, à laquelle " je contai tout ce que j'en sçavois. Aussitôt elle me toucha d'une baguette; & je devins poule, fans pouvoir parler davantage. Cette même, Dame qui m'avoit fait tant de mal, passant une seconde fois par ici, ordonna à mon mari de vous appeller Fortunée, & lui sit présent d'un jonc d'argent, & d'un pot d'œillets; mais comme elle étoit ici, il arriva vingt Gardes du Roi votre pere, qui vous cherchoient: elle dit quelques paroles, & les sit devenir des chous verts, du nombre desquels est celui qui vous a parlé ...

"La Princesse demeura bien surprise des mer-"veilles que la Poule venoit de lui raconter; elle "étoit toute pleine de bonté, & lui dit : vous me "faites grande pitié, ma pauvre nourrice, d'être "devenue poule; je voudrois fort vous rendre votre premiere figure, si je le pouvois; mais ne "désespérons de rien: il me semble que toutes les "choses que vous venez de m'apprendre, ne peu-"vent demeurer dans la même situation: je vais "chercher mes œillets; car je les aime unique-

" ment ".

Précisément Bedou étoit absent: mais quelque favorable que parut cette occasion, ce ne sut pas sans peine que Fortunée en prosita. Une troupe de gros rats & de souris qui gardoient les œillets, l'empêcha d'en approcher; & elle ne les auroit jamais eus, si elle ne se sur avisée de jetter sur les rats quelques goutes de l'eau parsumée dont sa cruche d'or étoit remplie, & qui eut la vertu de dissiper les souris.

Fortunée venoir d'entendre parler un chou & une poule; l'œillet qu'elle avoit arrosé avec la même eau, lui adressa son tour ces paroles: 2, in:

5, comparable Fortunée, voici le jour heureux & ,, tant désiré de vous déclarer mes sentimens; sça-,, chez que le pouvoir de votre beauté, est tel ,, qu'il peut rendre sensible jusqu'aux sleurs «. A peine l'œillet avoit achevé ces mots, que Bedou arriva: ", quand il vit que Fortunée étoit venue ,, chercher ses œillets, & qu'elle les avoit trouvés, ,, il la traîna jusqu'à la porte, & la mit dehors; ,, elle eut à peine senti la fraîcheur de la terre, ,, qu'elle ouvrit ses beaux yeux; elle apperçut auprès d'elle la Reine des Bois, toujours charmante & magnisque; cette Reine vouloit, venger Fortunée de l'injustice & de la cruauté , de son frere; celle-ci s'y oppossa, & apprix , de nouveau qu'elle étoit Princesse,.

La Reine alloit continuer de l'instruire, sur re qui la regardoir, lorsqu'elle fut interrompue par l'arrivée d'un jeune adolescent plus beau que le jour. , Ha! mon fils, mon aimable œiller, ", lui dir la Reine en le voyant, le tems fatal " de votre enchantement vient de finir par le , secours de la belle Fortunée. Se tournant en-, suite du côté de la Bergere : charmante Prin-" cesse, je sçais tout ce que la poule vous a ra-" conté: mais ce que vous ignorez, c'est que les Zéphirs que j'avois chargés de mettre mon fils à votre place, lorsque votre mere accoucha ,, de vous, le porterent dans un parterre de " fleurs: pendant qu'ils alloient chercher votre " mere qui étoit ma sœur, une Fée qui n'igno-,, roit rien des choses les plus secretes, & avec " laquelle je suis brouillée depuis long-tems, " épia si bien le moment, qu'elle avoit prévû ", dès la naissance de mon fils, qu'elle le " changea fur le champ en œillet; & malgré ma

" science, je ne pus empêcher co malheur. Dans ", le chagrin où j'étois réduite, j'employai tout ., mon art pour chercher quelque remede; & je " n'en trouvai point de plus assuré, que d'apporter le Prince œiller dans le lieu où vous avez " été nourrie, devinant que lorsque vous auriez arrosé les fleurs de l'eau délicieuse que j'avois ,, dans un vase d'or, il parleroit, il vous aime-", roit, & qu'à l'avenir rien ne troubleroit votte commun repos ; j'avois même le jonc d'argent qu'il falloit que je reçusse de votre main, n'ignorant pas que ce seroit la marque à quoi », je reconoîtrois que l'heure approchoit où le " charme perdoit sa force, malgré les rats & " les souris que notre ennemie devoit mettre en ", campagne, pour vous empêcher de toucher , aux œillets : ainsi, ma chere Fortunée, si mon " fils vous épouse avec ce jonc, votre félicité sera , permanente ; voyez à présent, si ce Prince , vous paroît assez aimable pour le recevoir pour " époux ".

Fortunée qui ne connoissoit pas bien le cœur & le caractere du Prince, ne se décida pas sur le champ: cependant comme œillet soupiroit sans cesse auprès d'elle, & qu'il la conjuroit de prendre une résolution en sa faveur, elle consentit à accepter sa main. La Reine des Bois, ravie d'un si heureux mariage, ne négligea rien pour que tout y sût somptueux; cette sète continua pendant plusieurs années; & le bonheur de ces tendres époux dura autant que leur vie. Avant ce mariage, les choux par un coup de baguette, redevinrent des hommes, la poule une semme; & Fortunée, malgré les mécontentemens qu'elle avoit essuyés de Bedou, s'intéressa pour lui, & obtint

de sa tante, qu'il devînt riche, & que sa chaumiere fût métamorphofée en un Palais meublé

& plein d'argent.

Ce Conte ainsi que tous les autres, sont suivis de quelques vers, qui leur servent d'affabulation & non pas d'ornement; car il n'y en a pas un qui mérite de vous être présenté.

Il étoit une fois (car tel est le début insipide & monotone de tous ces Contes). » Il étoit une phin.

» fois un Roi & une Reine que le Ciel avoit » doués de plusieurs enfans; mais ils ne les ai-» moient qu'autant qu'ils les trouvoient beaux » & aimables. Ils avoient entr'autres un cadet » nommé Alidor, assez bien fait de sa personne, » quoiqu'il fût d'une laideur qui n'étoit pas sup-» portable. Ils lui disoient à tous moments de » s'éloigner d'eux; enfin ils lui répéterent si

» souvent, qu'Alidor leur obéit & les quitta-». Errant à l'aventure, & sans sçavoir de quel côté il tourneroit ses pas, il rencontra un jeune homme bien fait, bien monté, & qui avoit l'air d'un voyageur. Ce jeune homme étoit l'Ecuyer d'un Prince nommé le Roi des Bois. Alidor l'ayant interrogé sur les usages de la Cour du Prince qu'il servoit, & sur ce que l'on y voyoit de plus remarquable, celui-ci lui apprit entr'autres choses, qu'on y faisoit un accueil favorables à tous les étrangers, & que le Prince avoit la plus jolie & la plus aimable fille du monde. Le nom de cette Princesse étoit Livorette. Sur le récit de ses appas, Alidor ressentit pour elle une curiosité pleine d'un vif empressement. S'étant instruit du chemin qui conduisoit au Palais de son maître, il se sépare de l'Ecuyer, & parvient à être introduit dans le Château qui possédoit la

Le Dan-

belle Livorette. L'idée qu'il avoit conçue de cette Princesse, quoique très-avantageuse, étoit encore au-dessous du mérite de la jeune personne: Alidor ne put la voir sans l'aimer. Livorette au contraire ne pur voir Alidor sans le hair. Sa sigure étoit sans cesse pour elle un sujet de plaissanterie; & dès qu'elle l'appercevoit, elle se mettoit à éclater de rire. Alidor sentit bien qu'il ne pourroit jamais réussir à plaire à Livorette; il résolut donc de faire ses essorts pour l'oublier. Il se slatta qu'il pourroit se guérir en l'évitant pour cet esser il prit le parti d'aller souvent à la campagne; mais en quelqu'endroit qu'il allât, sa passion le suivoit par-tout.

Le voisinage de la mer l'engagea d'aller souvent à la pêche; mais il avoit beau jetter l'hameçon & les filets, il ne prenoit jamais rien. Livorette à son retour se trouvoit presure toujours à sa fenêtre; & comme elle le voyoit revenir tous les soirs, elle lui crioit d'un petit air espiégle: hé bien, Alidor, m'apportez-vous du bon poisson, pour mon souper? Non, Madame, répondoit-il, en lui faisant une prosonde révérence; & il passoit d'un air chagrin. La belle Princesse le railloit : ô! qu'il est mal-à-droit, disoit-elle; il ne peut pas seuplement attrapper une Sole!

» Que je suis maliteureux, disoit alors Ali» dor, de trouver une nouvelle peine préparée
» dans l'amusement de la pêche; je ne cherchois
» qu'à éloigner de moi le souvenir de la Prin» cesse; il sui prend envie de manger du poisson
» de ma pêche; la fortune m'est si contraire,
» qu'elle me resuse jusqu'à ce petit plaisir.».
Un jour pourtant qu'il s'étoit avancé fort loin

dans la mer, il eut le bonheur de prendre dans ses filets un Dauphin magnifique. Cette capture lui causa beaucoup de joie : il étoit bien déterminé à venir en faire part à Livorette, lorsque le Dauphin l'ayant conjuré de lui donner sa liberté, il la lui accorda. Un bienfait en attire presque toujours un autre. Le Dauphin ne fut pas plutôt rentré dans sa Patrie, qu'il se mit à caracoler sur la surface de l'eau. Puis s'adressant à Alidor, souhaitez-vous à présent quelques services de moi ; vous verrez ce que je ferai. Je demande lui répond Alidor, le meilleur poisson de la Mer. A peine a-t-il prononcé ces mots, que sa barque se trouve remplie d'une quantité prodigieuse de poissons de touté espece, qu'il sit porter par ses gens chez Livorette. Cette grace ne fur pas la seule qu'il obtint du Dauphin. Lui ayant déclaré tout ce qu'il sensoit pour la Princesse, & combien il étoit malheureux de ne point éprouver de retour de sa part ; le Dauphin lui avoit encore donné le pouvoir de se métamorphoser en Serin, & de redevenir Alidor quand il voudroit. Dès ce moment, le Prince prit la figure de cet oifeau, & vola rapidement sur la fenêtre de Livorette. Autant Alidor étoit mal venu de la Princesse, autant le Serin en fut accueilli favorablement. » Dès qu'elle l'apper-» çut, elle s'avança doucement, & allongeoit » la main pour le prendre, quand il s'éloigna » en voltigeant en l'air.

» J'arrive d'un des bouts de la terre, lui dit-il, » où votre beauté fait beaucoup de bruit: mais, » aimable Princesse, il ne seroit pas juste que je » vinsse exprès de si loin, pour être traité comme » un ferin à la douzaine; il faut que vous me promettiez de ne m'enfermer jamais, de mé laisser aller & venir, & de ne me point donner d'autre prison que celle de vos beaux yeux; Ah! s'écria Livorette, aimable petit oiseau, fais tes conditions, comme tu voudras; je m'engage de ne manquer à aucune; car il ne s'est jamais rien vu de si joli que toi: tu parles mieux qu'un Perroquet; tu sisses à merveille; je t'aime tant & tant, que je meurs d'envie de te tenir. Le serin s'abaissa, & vint sur la tête de Livorette, puis sur son doigt où il ne sissa pas seulement des airs; il chanta encore des paroles avec autant de propreté & de conduite, qu'auroit pu faire le plus habile Musicien ».

Livorette, Maîtresse de ce serin merveilleux, auquel elle donna le nom de Biby, s'empressa de l'aller montrer à sa mere, & de lui vanter les prodiges de son oiseau. La Reine mouroit d'envie de l'entendre parler; mais il ne parloit que pour la Princesse, & ne se piquoit point de complai-

fance pour les autres.

La nuit étant venue, Livorette entra dans son appartement avec le beau serin. Elle se mit à sa toilette; il se plaça sur son mitoir, prenant la liberté de lui béqueter quelquesois le bout de l'orielle, & quelquesois les mains; elle étoit transportée de joie. Alidor étoir aussi au comble de la sienne. Une seule chose l'affligea: ce sut de ne point entrer dans la chambre où couchoit la Princesse, & d'être obligé de rester avec les Singes & les Perroquets de Livorette. Dès-qu'il apperçut le jour, il vola au bord de la mer, dans le dessein de parler à l'officieux Dauphin. » Je sçais, lui dit le poisson, ce que vous avez fait, & tout ce que vous me voulez: mais je vous declare

neue vous n'entrerez point dans la chambre de » Livorette qu'elle ne vous ait épousé, & que le . » Roi & la Reine n'y aient consenti : ensuite je » vous regarderai comme son mari ». Le Prince avoit tant d'égards pour le Dauphin, qu'il n'insista fur rien. Il revint promptement au Palais; où la Princesse le cherchoit en pleurant. Dès-qu'elle le revit, il n'y eut point de caresses & d'amiries qu'elle ne lui fit : elle y mêla poutrant quelques reproches, & le porta dans la chambre du Roi & de la Reine qui étoient encore au lit. Aussitôt qu'il y fut arrivé, tel que vous me voyez leur ditil, je suis Souverain d'un petit bois d'Orangers : de Myrthes & de Chevre-feuilles, qui est l'endrois le plus délicieux de toutes les Isles Canaries; 85 jeviens pour vous prier de me donner vorre fille en mariage. Volontiers, répondirent le Roi & la Reine, en faisant de grands éclats de rire, pour vû que Likorette y consente. Ah ! c'est de rout mon cœur, répliqua Livorette d'un air innocent? je n'ai jamais été si aise que je le suis, d'éponsed le Prince Biby. Ce mariage fait, le serin passa dans l'appartement de la Reine le reste de la journée, & y fir,par cent jolis propos,les délices de la compagnie. La nuit étant venue, il se retira aven Livorette qui vouloit encore le laisser dans la chambre des animaux; mais il lui adreffa des plaine tes si touchantes, qu'elle lui permit d'entrer dans la sienne, à condition qu'il resteroit toute la nuie perché sur une Percelaine où il se plaça, & qu'il a'y tiendroit sans chanter & sans parler : le ferin lui promit rout ce qu'elle voulut. Sur la parole. qu'il lui donna d'être bien sage, Livorette se coucha. A peine fur elle au lit, qu'elle s'endormit d'un Tome II.

profond fommeil. Biby alors oubliant la promesse qu'il venoit de faire à la Princesse, quitta la Porcelaine, & vint se mottre auprès de sa charmante épouse, si doucement qu'elle ne se réveilla point. Dès-que le jour parut, il reprit la figure d'un serin, & s'envola au bord de la mer, où devenant Alidor, il s'assir sur une petite Roche en attendant que le Dauphin l'apperçût : il s'occapoit du bonheur dont il venoit de s'enivter; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il sentit que la roche sur laquelle il étoit affis, s'entr'ouvroit, & qu'il en vit forțir une vicille petite naine, toute déhanchée, qui s'appuyoit sur une béquille. C'étoit la Fée Grognetse. Après lui avoir fait des reproches de ce qu'il scoit venu s'asseoir sur sa roche, & l'avoir menacé de lui faire souffrir toutes sortes de maux, elle s'enfonça dans sa Roche qui se referma; & elle difparut.

Alidor s'étant plaint au Dauphin de la mauvaise humeur & de l'injustice de Grognette, cehui-ci lui apprir que le caractere de cette Fée étoir d'être méconrente de tout ce qui pouvoir arriver d'heureux, & qu'il craignoit, comme elle avoir du pouvoir, qu'elle ne le contrequarrar dans le bien qu'il avoit résolu de lui faire.

Lis Voilà une étrange Grognette, répondit Alisandor; quel déplaisir hi ai-je fait ? Quoi ! vous se êtes homme, s'écria le Dauphin, & vous vous se étonnes de l'injustice des hommes? En vérité se vous n'y penfez point; c'est sout ce que vous ni pourriez faire n vous étiez poisson; encore ne se fommes-nous pas trop équitables dans norte manier faité; & l'on voit tous les sous les plus regros qui engloutissent les plus petits; on ne de-

wroit pas le sonffrir; car le moindre harang a son n droit de citoyen acquis dans la mer, ausi-bien

» qu'une affreuse Baleine ».

Plusieurs mois s'étoient déja écoulés depuis que le Prince Biby avoit eu le bonheur de coucher avec Livorerre, lorsqu'il fut question de la marier à un jeune & beau Prince, dont les Etats n'étoient pas fort éloignés. Mais Livorette ayant mis au monde le plus joli enfant qui, eut jamais été, ce mariage fut rompu; & les Ambassadeurs qui éroient venus pour le conclure, se retirerent saiss duplus grand étonnement. Le Roi & la Reine ne furent pas moins surpris. D'où venoit cer enfant? Qui en étoit le pere? Personne ne pouvoit le dire; & la jeune Livorette en étoit aussi peu instruite que l'enfant même. Elle n'en fut pas moins renfermée dans une Tour horrible, où elle ne jouissoit pas de la lumiere du Soleil, & où elle perdit bientôt la plus grande partie de ses charmes. La captivité de Livorette causa une relle douleur à Alidor, que n'ayant pas la force de la supporter, il perdit peuà-peu la tête, & devint tour-à-fait fol. Depuis cet événement le Dauphin ne paroissoit plus, & laissoit un champ libre à la Fée Grognette, pour faire toutes les malices su'elle vondroit contre le Prince & la Princesse.

Pendant que celle-ci gémissoit dans les fers, son fils dont on avoir en la nrumur de la séparer, devenoir grand: déjail avoir atteint âge de quatre ans, lorsque le Roi, veulant par son moyén, connoîtté quel étoit son pere, sit publier un jour, que rous les courtisans apportassent à son petit-fils un présent qui pût le réjouir. Chacun vint aussité, excepté Alidor, qui pendant ce terns là, s'a-

musoit à courir les bois, en faisant à tour le mont de la plus grande pitié. L'Ecuyer l'ayant averti qu'il étoit le seul qui n'avoit point apporté de présent à l'enfant, il vint aussifaire le sien. Mais quelle sur la surprise du Roi, lorsqu'il vit que l'enfant, qui n'avoit fait de caresses à aucun courtisan, se jetta au col d'Alidor, le baisa mille sois, & ne pouvoit plus se résondre à s'en séparer. Alidor, de son côté, ne lui faisoit pas moins d'amitié malgré sa folie.

Le Roi alors ne doutant plus que ce ne fut Alidor qui étoit le pere de l'enfant, ordonna à deux Seigneurs d'aller prendre Livorette dans la Tour où elle languissoit depuis quatre ans, de la mettie dans un tonneau avec Alidor & le perit Prince; d'y ajouter un pot rempli de lait, une bouteille devin, un pain, & de les jetter ainst au fond de la mer. Les. Seigneurs, malgré eux, furent obligés d'exécuter l'ordre batbare que le Prince leuravoit donné. Mais ces victimes infortunées de la fureur du Roi, ne resterent pas long-tems dans l'eau. Le bon Dauphin qui étoit l'ami d'Alidor, les trans porta bientôt dans une Isse enchantée; dont il n'est pas possible d'imaginer la beauté & la magnificence. En les y transportant, il rendit à Alidor son esprit, & lui donna autant de charmes qu'il avoit auparavant de laideur. Il raconta en imême-tems à Livorette l'aventure du Prince, & lui appric quels étoient sa mere, ses Ayeuls & ses parens. Lorsque le Prince, la Princesse, & l'enfare furent rendus dans l'Isse dont le Dauphin les nomma Souverains, la premiere chose que sit Alidor, Euc de se jetter aux pieds de Livorette ; comme-il étoit devenu charmant, & bien fait, elle eur de

la peine à le reconnoître. Il lui demanda tendrement pardon de sa métamorphose en Serin Biby; & s'en excusa d'une maniere respectmeuse & passionnée. Livorette lui pardonna un mariage, auquel elle n'auroit peur-être pas consenti, s'il avoit pris d'autres moyens pour le faire réussir.

Dans ces avantures soutenues du merveilleux & des enchantemens des Fées, l'Amour, peint d'un coloris délicat, aboutit toujours au mariage. Il y a des surprises ménagées avec esprit, des portraits finement touchés, des descriptions riantes, de sages réflexions d'un tour noble, & des traits de morale assez heureuscment annoncés, pour que l'impression n'en soit point assoiblie, quoiqu'ils se trouvent à côté des événemens les plus extraordinaires. Point d'images déshonnêtes, point de ces peintures trop libres, exposées dans certains ouvrages de Féerie, qui ont paru depuis Mad. d'Aulnoy. Quoique les Fées ne tiennent que de notre imagination leur existance & leurs charmes, cependant ces erreurs peuvent être la source d'un plaisir innocent; ainsi, au lieu de les combattre, notre intérêt nous engage à les accréditer, en écartant celles qui blesseroient directement le bon sens, & empêcheroient par conséquent une agréable illusion. La seule chose qu'il y auroit à craindre, est que cerre habitude de se tourner vers des objets purement imaginaires, ne fit perdre à l'esprit le goût des vérités.

Je suis, &c.

LETTRE XII.

Le Prince L. E Prince de Carency, Héros de cette Hifde Carency, toire, étoit le dernier des fils de Jean de Bourbon, Comte de la Marche, parent de Charles

VI, Roi de France.

Dans un voyage que le Comte de la Marche fit en Espagne pour les intérêts des deux Coutonnes, il se lia d'amitié avec un Seigneur nommé Dom Juan de Velasco: les grandes charges que ce dernier occupoit, le crédit qu'il avoit à la Cour, lui gagnerent l'estime & la confiance du Comte. Il avoit une fille unique nommée Léonide. Le Comte la demanda à Dom Juan pour le Prince de Carency, son fils cadet. L'Espagnol flatté d'une alliance qui alloit unir sa Maison à celle de Bourbon, consentit avec joie à ce mariage: mais comme Léonide & le Prince étoient encore fort jeunes, on convint qu'elle resteroit en Espagne, jusqu'à ce qu'ils fusient tous deux d'âge à accomplir la promesse de leurs parens.

Le Comte de la Marche de retour en France, fit part de ses desseins à ses enfans; & à sa mort, qui arriva peu de tems après, il recommanda au Prince de Carency, de regarder Dom Juan comme un sécond pere, & d'exécuter, sitôt qu'il le pour-

roit, la parole qu'il lui avoit donnée.

L'année d'après, l'Empereur Sigismond envoya demander en France du secours contre Bajazer, Empereur des Turcs: toute la Noblesse Françoise brûloit de s'aller signaler contre cet ennemi du nom Chrétien: le Comte de la Marche en ayant obtenu la permission, emmena avec

lui son jeune frere.

Les armes de Sigismond ne furent pas heureuses: son Armée fur battue; le Comte de la Marche & lè Prince de Carency furent saits prisonniers, & conduits à Nicopolis, où l'amour

préparoit d'autres fers à ce dernier.

Un jour qu'il se promenoir sur la platte-forme de la tour où on le gardoir, il vit tomber à ses pieds une stéche. Il ne sout d'abord si quelqu'un en vouloir à sa vie; mais s'érant baissé pour la ramasser, il sur étonné d'y voir une lettre attachée. Il l'ouvrit avec précipitation; elle contenoit les assurances de l'amour le plus tendre; mais on lui désendoir en même temps, de chercher à connoître celle qui l'avoit écrite; on exigeoit même de sa discrétion, de ne point abuser de sa foiblesse, & de partir de Nicopolis, sans tenter de la voir; on sui permettoit cependant d'y répondre par la même voie.

Le Prince sit à cette lettre, la réponse la plus passionnée. » Vous m'allez, disoit-il, ren
dre le plus malheureux des hommes, si vous
m'ôtez les moyens de vous marquer ma re
connoissance, & de vous entrerenir de ce que
je sens pour vous. Pourriez-vous consentir que
je m'éloignasse d'un lieu où vous êtes? Ah!
laissez-moi plutôt dans ma prison; je suis mé
pour porter vos chaînes; & vous serez au
moins informée de mon respect & de ma

» passion ».

Il fur plusieurs jours sans recevoir de réponse à cette lettre; enfin un soir en rentrant dans sa chambre, il vit sur une petite table de cedre, un sabre damasquiné, dont la garde étoit enrichie

MADAME D'AULNOY

de pierreries, & une casserte garnie de plaques d'or. Il l'ouvrir avec précipitation; & il y trouva avec une somme beaucoup plus considérable qu'il ne la falloit pour payer sa rançon, une lettre de son inconnue, qui lui ordonnoit de s'éloigner au plutôt d'un lieu, où sa tendresse pourroit lui devenir fatale. Il eut beaucoup de peine à exécuter ces ordres; l'admiration & la reconnoissance sointes à l'amour le plus vif, le firent rélister long-tems aux avis du Comte de la Marche son frere; il céda enfin à ses prieres; & après avoir payé leur rançon, ils retournerent ensemble à la Cour de France.

Cette premiere passion avoit fait une impression si profonde sur le cœur du jeune Prince, que les Comtes de la Marche & de Vendôme, ses freres, craignant qu'elle ne l'empêchât d'accomplir la parole que leur pere avoit donnée à Dom Juan de Velasco, le presserent d'écrire à ce Seigneur, pour le faire souvenir qu'il lui avoit destine Léonide, & lui marquer qu'il attendoit ses ordres pour se rendre auprès de lui. Il se prêta à cette démarche; mais Léonide étant encore trop jeune, son pere pria le Prince de vouloir bien différer de quelques années, qu'il lui conseilla d'employer à voyager.

Ravi de ce retardement, le Prince partit pour Gênes avec le Maréchal de Boucicault : mais ni la dissipation du voyage, ni les amusemens qu'on cherchoit à lui procurer dans cette Ville, ne pu-

gent lui faire oublier son inconnue.

Un soir qu'accablé de mélancolie il cherchoit la folitude, il s'éloigna infenfiblement de la Ville, & fe trouva le song des murs d'un grand Parc, terminé par un Pavillon. La nuit qui furvint avec une pluie & un tonnere épouventable; l'obligerent à chercher un abri. » Il trouva, par » bonheur, une petite porte; il entra dans le » Parc; & par une longue allée il se rendit au » Pavillon. Il faisoit extremement chaud; il y » avoit un Sallon bas tout brillant d'or & de » Peintures, dont les senêtres étoient ouvertes; » & quelques bougies allumées rendoient assez » de lumière, pour laisser voir sur un lit, une » des plus belles personnes du monde. Elle paroissoit assoupie; elle tenoit un mouchoir dans » sa main; son habit étoit de deuil; un voile » couvroit une partie de sa gorge; & dans cet état elle inspiroit du respect & de l'amour ».

Le Prince s'arrêta quelque tems à considérer à travers les fenêtres; mais bientôt devenu plus hardi, il se hasarde d'entrer dans le Sallon. Il va se mettre à genoux auprès de cette belle personne, & considere attentivement ses charmes. Il n'étoir pas encore bien remis de la surprise qu'ils lui causoient, lorsqu'elle s'éveilla. A peine eut-elle jetté les yeux sur lui, qu'elle sut saisse de frayeur, & pensa s'évanouir. Ah! chere ombre, lui dit-elle, est-il possible qu'un si funeste naufrage nous ait séparés! Le Prince ne comprit d'abord rien à un discours si obscur; mais cette Belle lui ayant parlé des fureurs de Bajazet, de sa prison de Nicopolis, & de la somme qu'elle lui avoit envoyée pour payer sa rançon, il ne douta plus que ce ne fut sa belle Inconnue. » Il » attacha sa bouche sur ses belles mains; il les » baisa avec des transports qu'il n'avoit encore p jamais ressentis. Ils versoient des larmes de tendresse; leurs discours n'avoient ni suite ni

» liaison; leurs soupirs enslammés marquoiem » assez les mouvemens de leurs ames; & la nuit s'avançoit, pendant qu'ils s'abandonnoient au » plaisir de se voir ». Mais une des femmes de cette belle personne étant venue l'avertir que son pere étoit arrivé, elle quitta le Prince, après lui

avoir donné son portrait.

Il sortit un moment après du Sallon, & s'éloigna de cette maison plein des idées les plus flatteules, croyant avoir enfin retrouvé sa généreuse Inconnue. Mais il fut bientôt détrompé: dans une visite qu'il fit à Doria, noble Génois, il apprit que cette Belle étoit Olimpie sa fille; qu'elle pleuroit la mort du Comte de la Vague, son Amant, qui avoit été comme lui prisonnier à Nicopolis, & dont elle avoit payé la rançon. La ressemblance parfaite qu'il avoit avec lui, avoit causé les transports de joie & d'amour qu'elle lui avoit témoignés. La douleur d'Olimpie, en apprenant que le Prince de Carency n'étoit point l'Amant qu'elle pleuroit, fut si vive, qu'elle tomba dans des convulsions horribles, qui firent craindre pour sa vie. Le Prince en effet reçur bientôt la nouvelle de sa mort.

Il quitta ces tristes lieux & retourna à Gênes, pour s'y livrer à sa douleur & à la solitude; il n'y voyoit personne qu'un Espagnol nommé Dom Fernand de Benavidès, qui avoit gagné sa confiance & son amitié. Il faut vous faire connoître, Madame, ce Benavidès, qui doit jouer un grand rôle dans cette Histoire. Il étoit d'une des premieres Maisons d'Andalousie; sa sœur, nommée Casilda, avoit toute la consiance de Léonide, & tâchoir de servir auprès d'elle son frere, qui en étoit violemment épris. Benavides, de son côté, faisoit tous ses efforts, pour détourner le Prince d'épouser Léonide; il l'entrerenoir continuellement de ses prétendus défauts: il écrivoit à sa sœur, & lui peignoit ceux du Prince. Il exagéroit son amour pour Olimpie Doria. L'adroite Cassilda lisoit avec soin toutes ses lettres à Léonide, & l'accoutumoit insensiblement à regarder comme indifférent, un homme entierement occupé d'une autre passion.

Le Prince & Benavidès voyagerent long-tems ensemble; ils se séparerent ensuite. Le Prince se rendir à Pampelune, où se devoient faire les nôces du Comte de la Marche son frere, avec Béatrix, Princesse de Navarre; & Bénavidès retourna à Madrid. Il y trouva beaucoup de changement; Velasco avoit été chargé par le Roi, qui venoit de mourir, de l'éducation de son sils: Casilda & Léonide étoient devenues silles d'honneur de la Reine.

Benavidès rendit compte à sa fœur, de la maniere dont il s'étoit conduit avec le Prince. Celle-ci l'instruisit de tout ce qu'elle avoir fait elle-même dans le même dessein; & elle n'avoit que trop bien réussi. Pour achever d'éloigner ces deux Amans l'un de l'autre, voici, Madame, le stratagême dont ils se servirent. Ils firent faire le portrait de Léonide; mais au lieu de la peindre ressemblante, ils lui donnerent un air si rude & si désagréable, que quoique les traits en fussent assez beaux, il n'étoit pas possible de le regarder sans concevoir une secrette aversion pour la personne que ce portrait représentoit. C'est aussi l'esser qu'il sit sur le Prince : dans un premier mouvement, il écrivit à Benavidès d'un stile très désobligeant pour Léonide.

MADAME D'AULHOY.

Ravi de cette réponse, le traître convint avec Casilda, qu'elle la montreroit à la fille de Dom

: Juan, sans qu'il parut y avoir consenti.

Cette lettre produisit tour l'effet qu'il s'en étoit promis: Léonide désespérée alla se jetter aux pieds de sa mere, & la pria de ne point consentir à une union qui feroit le malheur de sa vie, & de lui permettre plutôt de se retirer dans un Couvent.

Madame de Velasco, touchée de ses larmes, l'embrafia plusieurs fois avec tendresse, & lui promit de se joindre à elle, pour engager Dom Juan à rompre cette union. Elles lui montrerent la lettre du Prince; mais il fut inflexible, & répondit d'un air sévere, que rien ne le feroit manquer à la parole qu'il avoit donnée au Comte de la Marche. Léonide confia sa douleur à Cafilda; & cette artificiense fille, de concert avec son frere, sout profiter de son désespoir, pour la déterminer à chercher une retraite dans une maison fort écartée, qu'il avoit au milieu d'une Forêt. Elle s'offrit à l'accompagner dans cette solitude: Leonide, trop jeune encore pour prévoir le danger d'une pareille démarche, la seule ressource qu'elle eut pour éviter un mariage auquel elle auroit préféré la mort, consentit à tout : le jour fut pris; & la nouvelle qu'elles recurent de l'arrivée du Prince à Seville, qui de-là devoit se rendre à Madrid, acheva de les déterminer.

Bénavidès ne pouvant les conduire lui-même, dans la crainte qu'on ne le soupçonnât de cet enlevement, les sit accompagner par un de ses amis dont il avoit éprouvé la sidélité. Elles furent reçues dans son Château, par un vieux Con-

rierge, qui ne les connoifsoit pas : elles s'y déguilerent sous les noms de Félicie & de Béatrix de Léon.

Bénavidès ne profita pas de sa perfidie; car comme on découvrir la conspiration de quelques Seigneurs Espagnols, qui devoient livrer aux Maures plusieurs Villes, entr'autres Ekina, dont il étoit Gouverneut, il fut enveloppé dans

l'accusation, & mis dans les fers.

Ce fut dans ces circonstances, que le Prince de Carency arriva à Madrid. Il fut témoin de la vive douleur où étoit plongés M. & Madame de Velasco, & partagea leur affliction. Il n'oublia rien pour tirer Bénavidès de sa prison; & il faisoit assiduement sa cour à Dona-Léonore, sa vorite de la Reine, qui ayant un empire absolu sur cette Princesse, pouvoit le servir essimate pensent; mais ses soins pour son perside ami penserent lui couter la liberté & la vie.

Léonore qui voyoit tous les jours le Prince, se prit bientôt de goût pour lui. Sa passion même devint si violente, qu'elle ne put, un jour, s'empêcher de la lui déclarer. Le premier mouvement du Prince sur un mouvement de surprise & de mépris pour la vieille favorite. Il chercha envain à réparer sa faure; elle s'en étoit trop bien apperçue; ces sortes de crimes ne se pardonnent guères; & d'ailleurs le Prince n'avoit point trop d'envie de mériter son pardon. Léonore le quitta en le menaçant de sa colete & de son indignation.

Il ne tarda pas à en ressentir les essets: cette méchante semme sont bientor persuader à la Réine, dont elle disposoit à son gre, qu'il rempoit dans la conspiration, & le sit mettre dans

ges, elle passa jusqu'à la chambre du Conités "Il étoit tombé dans une grande foiblesse. Ses p yeux étoient fermés: il n'avoit plus de voix » ni de pouls; elle s'approcha de lui toute trou-66 blée. Elle fouleva sa tête; elle l'appuyoit con-» tre son sein; elle mouilloit son visage de set » larmes; & dans ce trifte moment, elle étoit » bien plus à plaindre que celui qu'elle regret-» toit. Il poussa enfin quelques soupirs; il ou-» vrit languissamment les yeux; & les toutnant » sur les premiers objets qui s'offrirent, il pensa mourir de plaisir, en voyant sa chere Léonide » si touchée & si près de lui; il la regarda tenn drement; & faisant effort pour parler, quoi! » c'est vous divine Félicie, lui dit-il; c'est vous » qui venez me secourir; c'est vous qui venez » me défendre contre la mort! Ah! Ne craip gnez plus pour ma vie; je ne pourrai la pera dre, tant que vous y prendrez quelqu'intérêt » Seigneur, lui dit - elle, souvenez - vous que votre vie m'est chere; que j'en souhaite la » conservation; & que si vous sçaviez tout ce » que vous m'avez fait soustrir, vous. Cafilda qui survint intercompit leur conversation.

Le peu de paroles de Léonide firent un effet si merveilleux sur le Prince, qu'il recouvra la santé; bientôt il sur en état de lui déclarer son amour : elle lui sit l'aveu du sien. Casilda qui aimoit le Prince, s'apperçut aisément de la préférence qu'il accordoit à son amie ; elle s'en expliqua avec lui. Incapable de dissimuler, il lui avoua sa passion. L'amour de Casilda se changea en sureur contre Léonide; elle résolut de les séparer. Elle écrivit à Bénavidès, qui venoit de sortir

Tortit de prison, ce qui se passoit; & celui-ci ne consultant que son amour, chercha le moyen d'emmener Léonide à Maroe.

Lorsqu'il se fut assuré d'un Vaisseau, il se rendit chez lui; & après une conférence secrette avec Casilda, qu'il instruisit de son dessein, il enleva Léonide un soir qu'elle se promenoit avec son amie, & prit avec elle la route de Porto-Real.

Cafilda, pour donner à son frere le tems de s'éloigner, n'avertit que le lendemain, le Prince du départ de Léonide; mais elle lui déguisa l'enlevement; elle lui fit croire que Léonide partoit volontairement avec Bénavides qu'elle aimoit; elle lui avoua son véritable nom & celui de Félicie; & pour favoriser leur fuite, elle lui dir enfin qu'ils devoient s'épouser dans une Ville, dont le Gouverneur, disoit-elle, étoit oncle de Bénavidès.

Le Prince furieux contre ce traître, jura qu'il payeroir de sa vie son ingraritude; & sans vouloir écouter Casilda qui lui offroir son cœur 🎉 la main , il s'éloigna de ce lieu , dans l'espérance

de rejoindre sa chere Léonide.

Bénavides ne l'eut pas plutôt enlevée, qu'il s'éloigna du Parc avec elle, malgré ses cris & sés plaintes. Elle les recommença enepre avec plus de vivacité, lorsque le jour lui eur fait connoître son ravisseur; mais elles furent inutiles; ils arriverent à Porto-Réal, où il la fit embarquer malgré elle pour Maroc: le passage étoit court mais difficile, à cause de la guerre qui subsissoit entre les Tunisiens, les Saletins & les Espagnols.

Léonide s'attacha dans le Vaisseau, a la fille du Capitaine, nommée Inès. Cette jeune per-Tome II.

М тр тъ р, Тр г н б Ж

fonne faisoit tous ses efforts pour calmer ses chargeins, lorsque les Espagnols surent atraqués par deux Vaisseaux de l'ez, bénavides voyant la proie lui échapper, sit des prodiges de valeur; mais ensin accable par le nombre, il tomba au milieu des ennemis qu'il avoit immolés à sa fureur.

Le Commandant du Vailleau qui venoit de se rendre maitre de celui de Léonide, froit le Prince Abelhamar, parent de Celime qui regnoir à Fez. Les charmes de Léonide firent sur Jui l'impression la plus vive & la plus durable il ne put la lui cacher. Loriqu'elle fut entrée dans la chambre de pouppe, il s'affit auprès d'elle, & l'instruisit de son sort : h j'en étois le maître, 'lui dit-il, vous pourriez dans ce moment en ordonner ; & je m'estimerois heureux de vous obeit. Il lui apprit qu'elle alloit devenir esclave de Celime; que cerre Princelle elle-même l'a-voit été long-tems de l'Empereur Bajazer en Miile; & que profirant de l'empire que l'amour de ce Prince lui donnoit spr son esprit, elle avoit place sur le Trône de Fez, son pere, frere caet de celui du Prince Abelhamar. Depuis la defaite & la prison de Bajazet, elle ctoit venue schercher une retraite dans les Etats de son pere, gri lui avoit laissé sa Couronne.

Le Prince sit tout ce qu'il pur, pour toucher le rœur de Léonide, qui avoit repris le nom de félicle; mais il la trouva poujours insemble.

Ils, arriverent ensin à fez. Léonide sur présentée avec les aurres semmes à la Reine. Célime lui marqua beaucoup de bonté; on lui donna l'habit, & on la sit passer dans l'appartement des esclaves. Elle y trouva Olympie Doria, que vous avez crue morte sans doute, sur la nouvelle

qu'un faux bruit qu'elle avoit fait courir, pour se soustraire à un monde qui lui devenoit insupportable. Elle s'étoit reodue à Cagliari, où sa tante étoit Abbelle, pour s'y faite Religieuse à mais le jour qu'elle devois saire ses voux dans une Chapelle située sur le bord de la Mer, des Corsaires l'avoient enlevée, & l'avoient condusce à Fez: Elle venoit d'apprendre par un Marchand Génois, que son Amant n'était point mout qu'il étoit à Gênes où il la pleurent. Elle avoit puit la Reine de lui accorder sa liberté; & elle attent doit avec impatience le Contre qui devoit venit la chercher.

La triste Léonide envioit le bonheur d'Olimpie ; elle ne confioir qu'à luès son amour, & ses chagrins. Ines avoit comme elle sessenti les peines de l'amour : elle regrettoit l'absence de Dona Ramire son Amant, dont un sort cruel l'avoit séparée. Je ne vous parletai point, Madame, de ses avantures avec cet Espagnol, ; le récir qu'elle en fait à Léonide est putement épisodique; it détourneroit votre attention de l'histoire de cerre dernière, qui doit vous intéresser de plus en plus.

Léonide passoir ainsi sa vie dans le servail; évitant avec soin toures les orrassons où le Printe eur pu l'entretenir de son amour : elle accompagnoit la Reine à la Mossquée; mais elle sçavoit si bien se couvrir de son manueau, qu'elle échappoit toujours aux regards du Prince.

Un jour qu'elle étoit éhez la Reine, le Prince y vint; il se hasarda même de glisser sur Léonide, un billet qu'elle n'apperçut point, & qu'elle laissa tomber. La Reine qui le vit, le ramassa;

MADAME 'D'AULNOY.

elle fut charmée de voir, par les termes dans lesquels il étoit conçu, que Léonide étoit insenfible aux fentimens du Prince.

Le soir dans une promenade qu'elle fit avec ses femmes, dans les Jardins du Palais, elle prit cette belle fille en particulier, & n'oublia rien pour la confirmer dans ces fentimens d'indifférence. Elle eut lieu d'être satisfaite de ses réponses: Léonide entiérement occupée de son amour pour le Prince de Carency, qu'elle conmoissoit sous le nom de Comté de la Vague, l'assura qu'Abelhamar ne feroir jamais aucun

progrès fur son cœur.

Le Prince qui avoit entendu leur conversation, s'approcha d'elle sitôr que la Reine l'eut quittée : il hi fir une peinture vive & rouchante sle ses sentimens & de l'état de son cour; les protestations: les plus tendres, les larmes, les menaces; il employa tout pour la stéchit. Enfin stans les transporte de son désespoir, il jura qu'il perdroit la vie, où bien qu'il détrôneroit la Reine, & réduiroit son Palais en poudre, s'il ne posséden Légnide.

Elle le quitta si effrayée de ses menaces, que la fievre la prit dans la nuit même. Le Prince s'enferma dans son Palais avec Muça son confident : ils formerent ensemble mille projets de yengeance; enfin le Prince arrêta que Muça iroit A Tunis trouver le Sultan Ismaël, pour concerter eavec lui tout ce qui pomroir servir sa rage & sa tureur.

27-Le Prince apprit le lendemain la maladie de - L'édnide; cette nouvelle le jetta dans de si grandes inquiétudes, qu'onbliant tous les projets ; qu'il avoir formés la veille, il ne s'occupa que

des mondens de la voir. Aucun danger ne l'effraya, pouryu qu'il pût, en s'y expofant, satisfaire la passion, il étoit beau, jeune & bien fait ; il se travestir en fille, & se fe fit prosenter à la Reine. comme une esclave Espagnole, par un Capitaine qui lui étoir dévoué. Sa figure plut à Célime. qui ne le reconniti pas alle Te choisit parmi les elclaves, qui lui furent présentées; & l'envoya à Lapparrement des fammes relie : () Le Prince se troibuito sinsi brontinuellement avec celle qu'il adoroit ; il passoit les journées entieres avec elle quil aimbinua même dans fa confignce : & apprit biensôt d'elle, qu'elle foupiroit pour un autre Il tâchoit dans routes ses conversations, de la détacher de cet amout rela stou même û marqué, que L'éonide se plaignois fouvent de sessimpoutunités. per Managantie et au sand a Cependant de bruites amite répandu dans la Ville qu'il étoir à Tunis, & qu'il sloccupqiraves Ismaël des moyens de détrôner Cétime recour s'armoit à Salé ; & dansile troublé, les esulaves avojent un peu plus de liberté. de la cestada orda Léonide en profisant, alla un jour avec Inès, Olimpie & Eugenia (c'étoit le nont qu'avoit pris le Prince) se promener vers une balustrade dorée qui rerminoir les Jardina du nôte step la Meri Mais pendant leur promenide les tems ayant changé tout-à-comp, il s'éleva un vent horrible; avec des éclats de conneres de une grôle époir ventable qui les obliges de sentfugier dans un gabines, quidenpoit fur la Mera is no considera . Léguidans approcha de la fenêtre avec luis, il » y avait dajalong tems qu'elles segandoientoles y vagues kriktes qui venoient sebrider confiredet

n rochers, & qui failbient un brait affent leife. a qu'elles apperçupent un Vailleque prêt q périr; ed il semblose qu'il fût devenu le souer de la sormint at des vents q il étoir demaré; tous les e cordages, les voiles & les antennes étoient n nampus : d'étoit de sout point un objet digne e de compassion. Ces Belles filles s'intéressolent pour le faut des personnes qu'elles voyoient n si exposées : elles faisoient des voux en leut n fauctur insund unizombilion de vent jeur le e Navige contre la côte, où il acheva de le brifet. n) Edes virent que les uns étoient englouris dans big 3, inclosport escances regeoient, & ful a pluficurs chorcholein à se sanver, avec quelsi sues planches fur lesquelles ils se soutenoiene nelles clevou pres de das un rocher qui s'avançoit n dans la Mer : quelques uns de ceux qui ve si nother despiremanfrage; essayerent d'y arriwer pmars if h'yper con at an affet heurent ino/int de descinostraq s puoquis 2. Quelques, Pecheursalherence lucquand la geni pête fut appaisée , & l'appoitement fur le rivage affez près du Pavillon. Qual fen l'étonmement di Alimpie & ader le donide , en reudano illatti le Comire de la Magne ! Vous vous rappellez ; Madante si cate 'clost abasante is appelloit'l'Amant dichemper y colonili exor une cessendiatice par failed acet the Princevelo Carency 3- The Leonida 38 Johns danoarsa eaolôsupi aggiolopiavaja mi Olympiegutino h'étoir plluotealtéepen efclave? fe fit ouvrir la ponde du Jardiny Belyote vers fon ther Comenficies loins, à les emptellemens, Liconide regonaut aifement une Amunté; la o du Courte em vertyanto Obmipio, accutt

encere les Tougeons l'imais bientor I de fui fut plus pumble de douter de son malheuf. La Reine Instruite de l'arrivée du Collité, avoir ordonné qu'on le logelt jusqu'à son départ, dans un Pavillon du Palais: A passa pout s'y rendre dans Pallée où Loonide étoit relife avet Ines & Engenia guil leur fit une profonde teverence fans s aireter, le lans marquer mi joile ill ellagith d'avoit tencontré Léonide:

Elle fe rettra chez elle le défespoir dans le cœur; elle prit le parti d'écrire au Comte; mes hui remit la lettre ; if h'y polivoit rich comprendre; il l'affira tependant poliment, qu'il y feroit reponte : l'infatione Leonide fortit pour rejoindle Ines , se sçavdir le succès de sa démarche d'elles legannorent enfemble le Palais, lorsqu'elles Encentre de l'est de la cabinet de verdille. The recommacht is voix du Comie & d'Olampien 1802 conventation etor fi centre leurs dikting of saltisance! the Leonitie ite put douter de leur flamme & de fon mallieur. Elle tomba évatodie dans les Bras d'Ines ; à ce bruit & mix cris de cette fille, le Comte & Olimpie allerent à elle Frècirez-vous s'écria Inès, vorre présence lui déviendroit funeste; mais allez au Palais & envoyez-nous du fecours.

Un'intificiar après routes les Escaves accoururent sile Prince les devancon ; il prit Leonide dane les bias lui baila pluiteur fois les mains oublin Towniegante ment W for clar. La manifelle des Blestes le recomut; elle en avertir la Reine. qui differajuldirau lendella il a presidie des tes

Columbia confire lat.

MADANE D'AVENO TO

Cependant Olimpie étoit dans les plus fived inquiétudes sur l'état de Léonide: les paroles d'Inès lui donnoient des soupçons; elle résolut de s'éclaircir avec le Comte; elle le conjura de lui avouer s'il avoit aimé Léonide. Il lui protesta avec un air si vrai & si sincere, qu'il la voyoit pour la premiere fois, que cet aveu la rassura. Elle crut pourtant devoir précipiter son départ; le Comte consentit à partir dès le lendemain; elle prit congé de la Reine & s'éloigna avec son Amant.

» Je n'ai donc plus d'espérance, s'écria Léonide; je ne puis ni arrêter ni suivre cet ingrat.
O! Ciel, juste vengeur des parjures, prends
mes intérêts; punis ce perside; punis celle qui
cause mes déplaisirs! Que les stots irrités
ouvrent des abimes pour les engloutir! Que
j'apprenne les nouvelles de leur perte aussi tôt
que celle du départ! Hésas! continua-t-elle,
iuis-je capable de former des souhairs si contraires à ma tendresse? Non, qu'il vive même
heureux; je l'ai trop aimé pour le hair »!

Cependant Célime avoit fait arrêter le Prince Abelhamar: il fur conduit dans une tour qui étoit dans l'enceinte du Palais. Le Conseil avoit déjà nommé des Commissaires; mais son sidele Muça ne négligeoit rien pour sauver son maître. Il alla trouver le Roi de Tunis, & lui peignit son malheur dans des termes si touchans & sénergiques, qu'llmace lui promit son seçours, En estet, on vint avertir la Reine, que tout le peuple étoit en armes; lsmael s'étoit en mêmetems approché avec une puissante armée des murs de Salé. Un Héraut de ce Prince demanda

₹97

lettre conçue en ces termes: » Je viens secouris » Abelhamar; ce Prince est chéri du Ciel & de » notre grand Prophète Mahomer; il faut que » tu le rendes. Considere, Reine trop inhumaine, que tu n'as ni armée, ni sujets, ni forces, ni munitions. Je suis informé de tout ce » qui se passe dans ton Palais; tu vois que je » puis m'en rendre aisément le maître; & je » jure que je le réduirai en poudre, si tu ne me » renvoies le Prince; mais s'il vient me trouver » ou des ôtages, je consens que tu partes avec » tout ce que tu voudras choisir dans tes trésors » & tes serviteurs. Ismaël, Sultan ».

La Reine sur obligée de céder; elle sit équipper ses Vaisseaux; & à l'entrée de la nuit, elle partit avec ses semmes, ses plus sideles servireurs, & ce qu'elle put emporter de plus précieux pour se jetter dans les bras du Roi de Gre-

nade.

A peine le Prince eut-il recouvré sa liberté; qu'après avoir remercié son Libérateur, il tourna ses pas vers le quartier des Esclavés de la Reine dont il ignoroit le départ; quelle sur sa douleur en n'y trouvant plus Léonide? Il envoya son consident au Roi de Tunis, pour le prier de lui donnér quélques Vaisseaux, pour poursuivre la Reine qui avoit pris la route de Grenade. Il se tenoit sur la pouppe de son Vaisseau, & tâchoit de découvir ceux de la Princesse. Il en apperçut un qui n'éroit pas éloigné; c'étoit ce lui qui portoit le Comte de la Vague & Olympie, que le mauvais tems avoit retenus pendant quelque tems dans la rade. Le premier objet qui

Happa la vue, fut le Comté de la Vague il lui envoya dire par Muça, que s'il vouloit épatgner la vie de ceux qui étoient avec lui, il n'avoit qu'à vent le trouver, & qu'il recevroit la punimilion de sa perfidie. Le Comte se sit conduire au Vaisseau d'Abelhamat; sa Mairtesse instruite du Hanger qu'il couroit, se jetta dans une Chalouppe & l'y faivit pour le détourner de son desfein; mais elle artiva trop tard : le Comte après s'être battu long-tems avec une égalé adresse, vettoit de recevoir le coup fatal. Il rendir les derniers foupirs entre les bras de son Amante, qui emporta fon corps für son Vaisseau; & quittant la route de Gênes, elle prit celle de Cagliari, ou elle alla s'enfermer dans le Couvent de la tante, & pleura le reste de sa vie la perte irréparable qu'elle avoir faite,

Après avoir facrifié à sa vengeance celui qu'il croyoit l'Amant de Léonide, le Prince se préparoit à l'enlever à Célime. Déjà ses Vaisseaux approchoient de ceux de la Reine; déjà on se disposor des deux côtes au combat, quand une tempête soudaine sépara les deux flortés, & sorça Abelhamar & Célime à ne songer qu'à leur salut.

Après avoir beaucoup souffert, la Reine sut jettée à Carthigene, dans les États du Roi de Grenade, dont elle implora la protection. Le Prince de Carenci étoit à cette Cour; il avoit fait des recherches inutiles pour rerrouver sa chère Léonide & dans son déselpoir, il avoit pris le parti des Espagnols contre les Mantes, dont, après des actions héroiques, il étoit dévenu le Prisonnier. Le Roi de Grenade voulur que

Mes file allassent au thevant de Celline. Me 9 în 89 nerent le Prince de Carenci : le-Roi qui l'allo moit besuccup le la fisit libre, ser la pirole de ner point qui tror l'Espagne sans sessione d'un réche habit Maure ; l'un avoit sait present d'un réche habit mure ; l'estembloit sous cer habit in brave Prince Assimir, qui avoit peri d'ans la grierre à Espagne it su donnoit volontiets ce non.

Lorique la Reine arriva à Grenade; la fould devint si grande, que le Prince qui ne souffroir le grand monde qu'avec peine, se détourna, pour le sivres à ses résertoirs. Il su interrompu par un Etranger; qui lui demanda en assez mauvais Arabe, si la Reine de Fez érois artivée? Quelle sut sa surprise & sa fusent en reconnoissant Bénavidès! Il lui cria de se désendre : le combat ne sur pas long t-le Prince porra à Bénavidès un coup mortel; mais avant que de rendre les derniers soupirs, il apprir au Prince de Carenoi qu'il étois soujours ainse de Lépnide.

Le Prince étoit blesse; il se révira chez lui; se le soit il civoya un Maure nortifié Zuléma, pour rendre les désniters devoirs à Bénavides ; il trouva auprès de son corps un Espagnol qui déploroit sa perre. Zuléma naturellement companisser, lui offrie de se conduire à Grenade; il seut de sui, que Bénavides étoit son maître, & qu'il s'appelloit Don't Sanche.

The Prince Payant appirs, ordonna qu'on le l'it venit; il efférent qu'il feambir par lut des nouvelles de l'élièle. On amena dans la chambre Dom Sanche ou plutôf Califda; tar Cétoir elle déguisée sons un habit d'homme. Le Prince était au lir à cause de sa blessure; et les rideaux.

en étoient formés » mais il ne lui eut pas plus tôt parlé de Félicie, et demandé ou Bénavidès l'avoir conduite après l'avoir enlevée, qu'elle le réconnut; et afin de lui êter muse espérance, elle lui dir qu'elle avoir été enlevée par des Pirares, et conduire au Serrait du Grand Seigneur.

Le Prince fut si accablée de cette nouvelle o que sa blessure s'étant ouverte, il tomba dans un affoiblissement qui sit craindre pour ses jours. Zuléma s'empressa de le secourir & de le rappeller à la vie Mais le Prince ne sut pas plutôt sevenu à lui, qu'il ne cesta de se pleindre de son sort. Casilda, paroissoit fort estiligée de l'état su elle le voyoit ; il le ramarque, & il la reins, auprès de lui.

Cependant Célime ne doutsit point qu'Assimir ne sut le Prince de Carencya qu'elle avoit, aimé à Nicopolis plorsqu'elle étoit dans le Serrail de Bajazer, « à qui elle avoit fourni de quoi payer sa rançon : elle l'avoit reconny aux monvemens de son cœur ; mais, elle craignoit que le Prince ne brûlâr pour une autre ; elle résolut de s'en éclaireir.

Elle jetta les yeux sur Léonide; elle lui confia son aventure de Nicopolis; » il sant, lui dit» elle, que tu écrives à Assimir; que tu lui
» donnes un rendez-vous sur la terrasse qui ré» pond à mon appartement, ser que tu lui par» les là des sholes qui me concernent », Léonide nobért qu'avec répugnance. Elle se retira

« écrivit ces mots au Princa.

» Vous ne me connoisse point. Seigneut ; je.

» Vous ne me connoissez point. Seigneur ; je, » ne vous ai jamais; vû; & yous trouverez quel-

p que chose de singulier dans le desir que j'ai p de vous entrétenir : si vous avez agréable de vous rendre ce soir sur la terrasse qui repond l'appartement de la Reine de Fez ; je vous en expliquerai les raisons. Félicite ».

La Sultane charges un de ses pages de remettre le billet à Assimir. Il étoit avec Zuléma lorsqu'on lui annonça ce messager. A peine eutil ouvert le billet, qu'il reconnut le caractere & le nom. On ne sçauroit peindre quelle sur sa surprisé & sa joie. Il pria Zuléma de vouloir bien éctire pour lui. Vosci ce qu'il lui dicta.

" La belle Félicie m'est moins inconnue qu'elle " ne pense: elle en conviendra lorsque j'aurai " le plaisir de la voir; & malgré une assez gran-" de blessure que j'ai reçue, je serai ponctuel à

» suivre ses ordres ».

Le Prince ne pouvoit comprendre comment rélicie étoit à Grenade; il en doutoit encore; mais Célime étant venue voir le Roi avec ses femmes, le Prince reconnut Léonide par la fenêtre de sa chambre. Elle le reconnut aussi: elle sur d'abord fort troublée; mais s'étant remise de sa surprise, elle demanda si celui qu'elle voyoit, n'étoit pas Étranger; on lui dit qu'il étoit Génois; qu'il se nommoit le Comte de la Vague, & qu'il avoit été fait prisonnier en combattant contre les Maures. Elle ne concevoit rien à ce discours; elle avoit vu dans le même rems le Comte à Salé; la ressemblance parsaire du Comte & du Prince, causoit son erreur.

L'amoureux Prince se trouva de bonne heure au rendez-vous, appuyé sur Casilda, qu'il prenoit soujours pour un jeune Gentilhomme. La Reine accourut dans le même instantifuiver-moi, dir-elle ; j'ai des choses trop importantes à vons dire, pour vous les cacher plus long-tems. Il entra avec elle dans son appartement. Sitôt qu'ils y furent assis, elle sui parla de son aventute de Misse; de la généreuse inconnue qui avoit payée sa rançon, & sui promit de faire son possible, pour satisfaire l'empressement qu'il marquoit de la revoir : elle sui donna render vous au lendemain à pareille heure.

Le moment fațal arriva trop tôt : la Reine avoit ordonné à Léonide de conduire le Prince dans une grotte, & de l'y entretenir jusqu'à te qu'elle vint l'y joindre. Le Prince de retour at Palais, avoit appris à son cher Zudéma tout ce qui s'étoit passé entre lui & la Reine; il sçut de lui qu'elle avoit été long-tems Esclave de Bajazer à Nicopolis, & qu'elle étoit surement l'inconnue, dont elle lui avoit passé. Cette nouvelle le jetta dans le plus grand embarras; il avoit à Zuléma qu'il n'aimoit que Félicie. & qu'il ne pouvoit être heuroux sans elle.

La jalquie Cailda avoit entendu tout leur entretien; elle télolut, puisqu'elle ne pouvoit elpérer de toucher le cœur du Prince, de sa porter aux dernieres extrémités. Elle ne médioit
pas moins que la most de sa rivale; & elle trouya bientôt l'occasion qu'elle cherchoit.

Le Prince se rendit avec elle dans les Jardins de Célime : un amos de cette Princesse se conduit dans la grette où étois Léonide. A peine » eut-elle parlé, que reconnoissant cette voix » charmante, il se jetta à ses pieds : Léonide, » lui dit-il, adotable Léonide, quel bonheur!

e Je vous retrouve enfin ; mais retrouverai-je. » votre cœur tel qu'il étoit au Château de Béna-» vidès? N'êres-vous point changée pour un » homme qui vous adore » ? Elle demeura quelque tems sans répondre, & ne rompir le silence, que pour lui faire des reproches sur ce qui s'étoir passé à Salé. Le Prince fut d'abord fort surpris; mais gwand ils se furent expliqués, les transports de joie & d'amour succéderent aux reproches & aux soupçons. La Reine vint les interrompre dans ce moment. Léonide par respect. sorrit de la grotte pour la laisser seule avec le Prince. C'étoir l'instant qu'attendoir Casilda. Elle avoit entendu tous leurs discours; & transportée d'amour & de fureur, elle s'étoit préparée à la vengeance. Elle s'avança à grands pas ; & titant un poignard qu'elle avoit à la ceinture, elle en porta plusieurs coups à Léonide. À ses cris le Prince s'élança hors de la grorte, & vengea sur Casilda la mort de la Maîtrelle.

En un instant toute la maison de la Reine accourur avec des slambeaux. La nouvelle de cet accident étoit parvenue jusqu'aux Palais des Princes, qui vincent aussitôt. Zuléma s'approcha de Casilda qu'il prenoit pour un homme. » Més chant traître, lui dit-il, qu'as-tu fait? je suis » Casilda, s'écria-t-elle; elle étoit ma rivale; » demande le reste à ton ami ». Ce furent ses

dernieres paroles.

On arracha le Prince de ces lieux: il étoit inconsolable. Le Roi vint le voir plusieurs fois, pour tâcher d'adoucir sa douleur. Il avoit appris son nom & sa naissance, & l'assura qu'il le rendoit maître de sa destinée.

304 MADAME D'AULNOY.

On renvoya le corps de Léonide à ses parens. Abelhamar ayant appris sa mort, en demeura accablé comme d'un coup de foudre. Il abandonna le Trône & se rerira dans un Châtean sur le bord de la Mer; ce qui donna occasion à Célime de retourner dans ses Etats, où elle sut conduite par un fils du Roi de Grenade qu'elle épousa. Inès retrouve aussi son cher Don Ramire; & des nœuds éternels assurent leur bonheur sans diminuer leur amour.

Pour le Prince, il revint en France. Sa douleur l'occupoit profondément. Ce qui affligeoit le plus ses parens, étoit l'aversion qu'il rémoignoit pour le mariage. Il céda cependant à la fin à leurs instances & à la volonté du Roi. Il épousa Cacherine d'Artois, Princesse aussi vertueuse que belle, avec laquelle il passa les jours les plus heureux.

Telle est, Madame, l'Histoire du Prince de Carency. Ses amours & ses malheurs vous ont sans douteintéressée; vous l'avez vu continuellement séparé de celle qui pouvoit soule le rendre heureux; ne la rejoindre enfin, que pour la voir périt de la maniere la plus cruelle. Vous voudriez sans doute, que l'Aureur ne vous eût pas forcée de partaget vos larmes entr'elle & Olimpie; l'intérêt qu'elle inspire, nuit un peu à l'intéret principal. Vous aurez auffi trouvé quelques invraisemblances; telle est la ressemblance parfaite du Prince de Carency avec le Comte de la Vague, qui trompe deux fois deux Amantes intéressées à ne se point tromper. On voir quelquefois de ces jeux de la narure; mais ils sont si rares, qu'il ne faut en user qu'avec beaucoup de ménagement. On est austi étonné,

Etonné, que le Prince Abelhamar, déguisé en fille, n'ait point été reconnu par Célime & par ses femmes qui le voyoient tous les jours. Mais malgré ces défauts, je ne crains point d'assurer que ce Roman fait le plus grand plaisir. Il est écrit d'une maniere à intéresser vivement les lecteurs sensibles; on ne peut reprocher au stile, que quelques négligences légéres.

Je puis, Madame, placer ici à la suite de Madame d'Aulnoy, quelques femmes qui ont été, ou ses parentes, ou ses amies, ou ses contempo-

raines.

Je vous ai parlé de sa fille, Madame de Héere, qui écrivoit agréablement en prose & en vers. de Héere. Elle a composé pour l'amusement de sa société, plusieurs petits ouvrages, tels que la Tulipe, Reine des fleurs, & les Qualités d'un bon cœur. Elle les a adressés à Madame la Présidente de Bretonvilliers, qui lui a fait la réponse la plus spirituelle & la plus agréable.

Marie Bruneau, mariée à M. Desloges, Gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi Henri IV, Desloges. étoit la tante de Madame d'Aulnoy. Elle est morte en Limoulin en 1641,âgée de 70 ans;elle passoit pour avoir beaucoup d'esprit & d'érudition.

On connoit de Madame de Clapisson, femme d'un Contrôleur Général de l'Artillerie de Fran-Clarislon. ce, un Sonnet sur les Reclus du Mont-Valérien.

Mademoiselle Duhamel, fille d'un célébre Avocat au Parlement de Paris, sçavoit les Lan-hamel. gues, & passoit pour très-habile dans la Philosophie de Descartes, qu'on appelloit alors la Philosophie nouvelle. Elle a fait en Prose la Métamorphose d'Acante en Oranger, que je n'ai trouvé imprimée nulle part, quoiqu'on en parlât avec élo-

Tome II.

Madame

Madame

Mad. de

MADAME D'AULNOY. 106

ge dans le tems. L'Abbé Bosquillon a compose des vers à l'honneur de cette fille sçavante; & Ménage l'a placée parmi les femmes illustres. dans ses Œuvres mêlées & Italiennes.

Je ne connois point les Ouvrages de Mlle le Mile le Vieux ; je sçais seulement que M. Patru de l'A-Vicux. cadémie Françoise, a fait son éloge, & lui a adressé des Lettres sous le nom d'Olinde; qu'elle passoit pour avoir beaucoup d'esprit & de sçavoir, & que M. de Vertron a fait pour elle les vers suivans:

> Dans tout ce qu'il lui plaît de dire, Comme dans tout ce qu'elle écrit, Un chacun l'estime & l'admire; Et sa conduite enfin répond à son esprit.

Mademoiselle Itier a fait des vers sur la prise Mile Itier. d'Ath & de Barcelone; & l'on trouve son éloge dans le Mercure de son tems.

On dit aussi, dans divers écrits de même date, Mlle Liborel. que Mademoiselle Liborel a composé plusieurs ouvrages galans.

Aurres.

Les autres femmes dont on vante l'esprit & le scavoir, mais dont on ne cite aucune production littéraire, sont Madame Beringhen, Abbesse de Farmoûtier, en Brie; Madame Brinon, Supérieure de Saint-Cyr; Madame de Bussy, Religieuse; Madame de Chaune, Abbesse de Saint-Pierre de Lyon; Madame de Chandiot, de Besançon; Madame la Maréchale de Clérambault; & Mademoiselle de Castelnault, petite-fille du Maréchal de France, de ce nom.

Je fuis, &c.

LETTRE XIII.

L'A fortune de Mademoiselle Charlotte Rose 1650. de Caumont de la Force, ne répondoit point à Mile de la l'éclat de sa naissance, si l'on en juge par les vers Force, qu'elle adressoit à Madame de Maintenon:

Ton fort est glorieux, & le mien est fatal.

Nos ayeux autrefois marchoient d'un pas égal:

Cependant entre nous que je vois de distance;

Et combien ton mérite y met de dissérence!

Mademoiselle de la Force avoit pris pour devise, un navire agité des slots, sans pilote, sans mats & sans voiles, avec ce mot: Quò me sata vocant.

Où m'appellent mes destinées.

Voici comment un Poëte du tems a rendu cette pensée, quiprouve bien que cette Demoiselle, n'étoit point heureuse.

Je suis, depuis quelques années, Le jouet des slots & des vents. Dans l'attente d'un meilleur tems, Je vogue au gré des destinées.

Mademoiselle de la Force, fille de François de Caumont, Marquis de Castelmoron, Maréchal de Camp, Gouverneur de Montbelliard & de Belsort, naquit en Guyenne dans le Château de Casenove, près de Bazas, vers l'an 1650, & est morte à Paris, âgée de 74 ans. Sa mere, qui se

V ij

308 Mademoiselle de la Force.

nommoit Marguerite de Vicof, Dame de Cases nove, étoit fille du Baron de Castelnau.

Histoire Après ce peu de mots sur la naissance de Madede Margue-moiselle de la Force, dont la vie n'offre aucun dérite de Va- tail intéressant, je vais passer à ses Ouvrages. Un lois. des plus considérables est l'Histoire de Marguerite

des plus considérables est l'Histoire de Marguerite de Valois, Reine de Navarre, en quatre parties. Le titre d'Annales galantes de la Cour de François I. auroit sans doute mieux convenu à ce Roman. En effet ce qui regarde la Reine de Navarre, n'en est que la plus petite partie; le reste est un composé d'avantures amoureuses, qui se racontent à la Cour de ce Prince, dont Marguerite sa sœur, faisoit le principal ornement. Je vous ai déjà parlé de cette Reine; j'ajouterai quelques traits à son histoire. Elle passoit avec raison pour la plus belle personne de son siècle; vous jugez bien, Madame, qu'elle ne manquoit point d'adorateurs. Le Duc d'Alençon fut un des premiers à se déclarer; Lautrec & Bonnivet sentirent aussi la puissance de ses charmes; mais le Comte de Montpensier, qui fut depuis le Connétable de Bourbon, parut à la Princesse de Valois le plus aimable & le plus digne d'être aimé. Le même trait dont Marguerite fut atteinte, blessa le cœur du Connétable. Mais la Duchesse d'Angoulème, mere du Roi, traversa leurs desseins. Elle avoit pris pour le Connétable une passion violente; voyant qu'il n'y répondoit pas, la haine prit dans son cœur la place de l'amour; & elle fit au Prince tant de mauvais traitemens, qu'elle le força de se jetter dans l'Armée de Charles-Quint. Il gagna la bataille de Pavie, & fit le Roi prisonnier. Profitant de ses avantages, il demanda à François I sa sour en mariage; on la lui promit : le Roi revint en Franté; mais par les intrigues de la Duchesse d'Angoulême, on fit épouser la Princesse au Roi de Navarre.

Voilà, Madame, le fonds & le sujet principal du Roman de Mile de la Force; je citerai quel-

ques Episodes.

Dans une action où Bonniver commandoit l'armée Françoise, ce Général ayant étéblessé, & sestroupes mises en déroute, ne songea plus qu'à quitter le champ de bataille, & à chercher son salut dans la fuite. Il remit le Commandement à Bayard, qui lui dir que le mal étoit sans remede; mais qu'il alloit mourir & sauver les restes de l'armée. Il tint parole : ce Guerrier fe couvrit d'une gloire immortelle, aussi-bien que Vandenesse son compagnon d'armes, qu'il avoit fait son Lieutenant. Bayard, percé de coups, se fit mettre au pied d'un arbre, le visage tourné du côté des ennemis. Le Connétable qui le trouva dans cet état, donna des larmes au malheur de ce grand homme. » Mon cher Bayard, lui dit-il, comment vous » vois-je! Faut-il que vous périssiez ainsi pour : » avoir obéi à Bonnivet, auquel vous étiez en tou-» te maniere si digne de commander? Seigneur, » lui répondit Bayard, je ne veux point de votre » pitié : je meurs en homme de bien, en lervant » mon Roi& ma patrie. Mais vous, grand Prin-» ce, que faites-vous? Vous avez les armes tour-» nées contre ces généreux François qui vous ai-» ment si tendrement! Ah! si la Cour vous avoit » offense, falloit-il pour cela les punir de ses cri-» mes?» Il ajouta à ces paroles un discours si touchant, que le Prince avoua depuis, qu'en toute sa vie il n'avoit été ni si pénétré ni si pressé de ses remords. Il fit dresser en cet endroit une superbe Tente; & durant quatre on cinq heures que

Epilodca.

Bayard vécut encore, on lui rendit tous les soins qu'il auroit pu recevoir dans le sein de sa famille.

Voici un autre trait qui regarde François I. Ce Prince ayant été fait prisonnier à la bataille de Pavie, fut mené dans le camp ennemi où il reçut tous les honneurs dus à son rang. Comme il étoit à table, quelques Espagnols entrerent pour voir quelle contenance pouvoit tenir un vaincu de cette espece; peu-à peu la troupe grossit; enfin toute l'armée s'y rendit, de façon que l'on fut obligé de lever les murailles de sa tente. Ils étoient venus d'abord comme des vainqueurs indiscrets, qu'une curiosité insolente peut-être attiroit; mais ils changerent bientôt, quand ils virent ce généreux captif avec toute la majesté d'un grand Roi. Il leur fit à tous un accueil gracieux; il parla peu, mais il parla bien, & loua quelques actions de valeur, dont il avoit été témoin. Les Espagnols furent étonnés de le voir ainsi maître de lui-même; ils l'admirerent; ils l'adorerent presque, & comparerent son courage avec la vie oissve de l'Empereur; ils alloient jusqu'à le souhaiter pour Maître. Un murmure agréable s'élevoit déja, & flattoit avec plaisir les oreilles de cet auguste prisonnier, quand les Chefs Espagnols firent retirer ces soldats.

L'aventure suivante est supposée se passer dans le serrail de Soliman. Le Prince Azan, sils de Chérédin, Roi d'Alger, en est le Héros principal. Aphrigia sa sœur avoit été prise par des Corsaires, & emmenée en France. Dragut, ce sameux Capitaine du Roi d'Alger, étoit Amant d'Aphrigia. Il vint à la Cour de François I, où il su reçu avec honneur, retrouva sa Maîtresse, & quelque tems après, le Prince Azan lui-même, qui

Cetoit aussi rendu dans cette Cour. On prie Azan de faire le récit de ses aventures. Ce Prince raconte qu'ayant été jetté par une tempête avec Dragut dans l'Isle de Négrepont, il rencontra la femme & tout l'équipage d'un Bassa qui voyageoit. Cette femme étoit la Sultanne Eminé, sœur de Soliman. Azan lui parut aimable; & elle lui proposa de s'habiller en fille, pour mieux tromper son mari. Azan prit son parti en jeune homme, & suivir Eminé; mais la vue d'une belle esclave Arabe, nommée Amirases, qu'on lui avoit donnée pour compagne, lui fit bientôt oublier la femme du Bassa. Amirases étoit destinée, aussi-bien qu'Azan qui avoit pris le nom de Zeinabi, pour le serrail du Grand-Seigneur. Mais le Bassa ayant pris de l'amour pour Zeinabi, Amirases seule partit pour Constantinople. Azan prit la fuite pour suivre sa Maîtresse, aborda dans cette Capitale, & reprie les habits de fille qu'il avoit quittés en sortant de la maison du Bassa. A la faveur de ce déguilement, il se fit présenter au Grand-Seigneur pat un Eunuque qu'il avoit dans ses intérêts; & il fut mis dans le serrail au nombre des plus belles Odalisques. Azan retrouva sa chere Amirases; mais le danger auquel il s'exposoit, devenoit de jour en jour plus terrible. Soliman distinguoit la nouvelle Odalisque de toutes les autres ; & quelqu'attachement qu'il eût pour Roxelane, Sultane-Reine, il n'étoit pas d'humeur à former long-tems d'inutiles defits.

» Jusqu'ici, dir Azan, mon bonheur étoit » bien grand; je faisois aussi celui des autres; » Amirases & moi goûtions mille douceurs : la » Sultan en vouloit aussi de moi; ce n'étoit ni son » compte ni le mien. Souvent en parlant avec lui 312 Mademoiselle de la Force.

» je l'avois engagé à m'accorder irrévocablement s la premiere chose que je lui demanderois; il » me l'avoit promis, à condition que ce ne seroit so rien contre Roxelane ni contre l'amour qu'il avoit pour moi; & je l'avois assuré que ce que je voulois, ne regardoit ni l'un ni l'autre; mais il n'étoit pas encore tems de m'expliquer. Un jour pressé de ses desirs, il me sit enten-» dre qu'il vouloit les rendre satisfaits; j'étalai envain toute mon éloquence, & me retran-» chai inutilement sur ma délicatesse: je lui re-... fusai donc mes faveurs secrettes comme il me » les avoit souvent demandées, par la considéra->>> tion qu'il avoit pour Roxelane; mais je crus reconnoître qu'il pourroit les obtenir à la maniere » des Sultans: je ne me trompai pas; & je n'eus » pas le tems de prendre mes réfolutions avec mon fidele Hali qui étoit au désespoir, & qui » me proposoit de nous sauver & d'emmener Amirases. Tout cela étoit aisé à faire; mais » après être fortis du ferrail, où nous cacher? 33 Quel azile dans toute la Terre où la puissance » du Grand-Seigneur ne nous seroit-elle pas al-» lée chercher? Ce fut pour lors que je vis claire-» ment l'extravagance de ce que nous avions fait; & la tendre Amirases étoit dans des frayeurs » continuelles. ... » L'impatience de Soliman agit enfin; & après » le bruit & l'éclat qui le précédent, il vint à notre » Oda, & me donna le fatal mouchoir; je le reçus

» le bruit & l'éclat qui le précédent, il vint à notre » Oda, & me donna le fatal mouchoir; je le reçus » comme une imbécille, accablée, éperdue : il » fallut que Fatima, l'Intendante de notre cham-» bre, qui étoit comblée de joie, me sir ma leçon; » je barfai ce funeste gage de l'amour du Sultan; » je me jettai à ses pieds, & sis toutes les sottisses n qui se pratiquent en cette occasion. Amirases » s'évanouir à l'action de Soliman. Zerides & » Araxai, deux belles Odalisques dont j'étois pas-» sionnément aimé, en penserent faire autant. On regarda ces choses comme un estet d'am-» bition, de douleur & d'amour. Le Sultan So-» liman qui étoit venu en cérémonie, s'en retour-» na de même, affectant une grande gravité. Auf-» sitôt tout le monde m'entoura pour me féliciter; » je jettai un regard triste sur Hali que j'apperçus » plus mort que vif. Amirases se retira pour don-» ner un libre cours à ses larmes, croyant ma » mort assurée, & ne voulant pas me survivre. » Zerides & Araxai étoient au désespoir de me » perdre; le rang que j'allois tenir m'éloignoit » d'elles.

» Je pris un moment pour consoler la belle » Arabe; & je l'assurai que quoi qu'il arrivât, je la » verrois encore avant que de mourir : cependant » on me mit au bain; on me parfuma; on m'a-» justa. Pendant tous ces aprêts, j'étois furieuse-» ment agité; & je méditois incessamment sur » tout ce que j'avois à faire. Enfin l'heure arriva, » cette heure si redoutée : on me mena, victime d'amour, à l'appartement du Grand-Seigneur : une » troupe d'Eunuques & de femmes me conduifoient au son d'une mufique tendre. Toute cette » roupe me quitta à la porte de la chambre du Sultan qui étoit dans son lit, suivant la cou-» rume. Sa chambre brilloit de lumiere; on 'ne sent point une odeur si agréable dans l'Arabie, que celle qu'on y respiroit. Je croyois être ar-» mé de réfolution & de courage : j'entrai & je » fus jusqu'à son lit avec assez d'assurance : elle m'abandonna à l'exécution. Je mis en trem-

314 Mademoiselle de la Force.

» blant la tête sous le rideau du pied du lit; je » rombai à genoux; je pris les pieds du Sultan; » & je les ferral avec une émotion qu'il reconnut » aisément. Aussi-tôt qu'il me vit, il se mit sur » son séant, & me tendant la main, il me pria 22 de me lever; & comme ma frayeur redoubla, w il se leva tout-à-fait, & approcha avec des n transports qui méritoient un autre objet. Je » me relevai, le voyant si près de moi; & le repoussant doucement, arrête Soliman, lui disje; je te demande la vie; conserve la moi; c'est le don que je t'ai demandé. Hé quoi! me » répondit-il tout surpris, en veut-on à tes jours? » Qui sont ces téméraires? Ecoute, lui dis-je, » & punis mon audace, si tu as la force de le faire, » & si l'amour ne trouve point de pardon dans un cœur tendre : ouvre les yeux, Seigneur; je » suis un Prince infortuné & non point une heu-» reuse fille qui t'avoit sçu plaire, & qui a le » malheur de ne pouvoir remplir res desirs. » Le Sultan fut fort étonné; jamais surprise ne

fut si grande: il recula quelques pas en s'ép criant; mais comme il est très-bon, & que j'avois
p fait un estort extraordinaire, il vit tant de crainte & tant de terreur sur mon visage, que je lui
si sis pitié: il se mit à rire; ma jeunesse, ma peur,
les charmes qu'il avoit aimés, tout le toucha.

Eh! qui es-tu donc, me dit-il ensin; & comment
avec un rel sexe, as-tu risqué ta vie, dans ce Palais où nul homme n'entre que par ma volonté?
Je suis, sui répondis-je, Azan sils de Chéredin, le plus sidele detes Sujets, & ton ami véritable, malgré la distance qu'il y a du Ciel à
la Terre. A ces paroles, son étonnement redoubla encore: touché d'apprendre des choses

in fi nouvelles, qui n'étoient jamais arrévées en e ce lieu, & rempli de curiosité pour sçavoir mon » aventure, il me commanda de ne lui en cacher » aucune circonstance, & m'assura que le pardon » de mon crime étoit attaché à la pure vérité. » Après cela, il se remit aulit; & je le satisfis en » lui disant que m'étant habillé en fille pour une » intrigue d'amour, quand la Sultane Eminé ar-» riva à Negrepont, on me donna à elle, parce. » qu'on me croyoit telle, & que Mustapha me » vit & me destina à la gloire du serrail. Je par-» lois ainsi, pour ne pas découvrir l'amour & les » déportemens de la Princesse sa sœur ; & conti-» nuant, je lui appris que j'avois vu Amirases, » & que j'en étois devenu amoureux; mais que » Mustapha l'ayant fait partir, j'avois gagné un de » ses Eunuques, avec lequel je m'étois sauvé, cou-» rant comme un insensé après l'unique bien que » j'aimois; qu'étant arrivé à Constantinople, j'a-» vois été rencontré par Hali que Mustapha en-» voyoit au Visir pour lui dire ma perte, & que » sçachant que l'Arabe étoit déja au serrail, je ne » m'étois point opposé à Hali qui avoit voulu " m'amener à Ibrahim; & me voyant des habits » d'homme il avoit cru que je les avois pris pour mieux déguiser mon sexe & me sauver. Enfin, » Seigneur, continuai-je, tu vois jusqu'où s'é-» tend l'aveuglement & la puissance de l'amour : « je me suis précipité sans aucune considération » de l'avenir, dans une perte assurée, si je n'a-» vois affaire au plus humain des hommes, à la » vive image de la Bonté céleste, enfin à l'adorable Soliman.

» L'Empereur mesit quantité de questions; & » se mettant tout-à-fait en sa bonne humeur, je » voulus en profiter; je lui parlai comme je de » vois de la vertu'd'Amirases; mais je le divertis » extrêmement par les folies de Zerides & d'A-» raxai; je lui avouai librement mes foiblesses,& » lui dis que l'amour que j'avois pour Amirases, » ne m'auroit pas empêché de succomber près » de tant de charmes, si j'avois été en lieu de le pouvoir faire avec fûreré; mais que l'amour de la vie l'avoit emporté sur tout autre amour. » Nous dîmes cent choses plaisantes; & la vivacité de notre conversation lui tint lieu des plai-» sirs qu'il avoit espérés avoir avec une Mai-» tresse: mais, me disoit-il, Zeinabi ou Azan, » car je ne sais plus ce que vous êtes; qui rem-» plira la perte que j'ai faite? Et où voulez-vous » que je place tout l'amour que vous m'aviez » donné? Ah! Seigneur, lui dis-je, choisis en-» tre tant de beautés qui sont en ta puillance; » tiens-t'en à la plus parfaite; n'abandonnes » point la Sultane Reine. Je reviendrai toujours » à elle, reprit le Sultan, quoiqu'il se peut bien » faire que je la quitterai quelquefois. Roxe-» lane posséde mon estime & mon cœur; & » c'est par son esprit plein de solidité & de lu-» mieres, que je me soulage des soins & des peines que me cause la conduite de l'Em-» pire; mais pour de frivoles amusemens, je » me sens tout disposé à les prendre.

» Après cela, notre conversation égayée nous » mena si loin, que le jour paroissoit avant » que le Sultan & moi songeassions à nous sé-» parer : jamais il n'avoit tant demeuré avec pas » une Favorite; il me recommanda de m'obser-» ver plus que jamais, & me dis fort sérieuse-» ment qu'il y alloit de ma tête, à cacher soi;

gneusement mon sexe, & par les loix invio-» lables du Serrail, & par le respect qu'il avoit » pour la Sultane Reine, dont l'austere vertu » seroit terriblement offensée, si elle savoit ja-» mais qu'un homme avoit été renfermé dans » le Serrail; qu'il falloit donc que je tinsse le » rang de Favorite, jusqu'à ce qu'il y en eût » élevé une autre; & qu'après cela il feindroit » de me marier à quelque Bassa, & Amirases » aussi. Et pour achever la cérémonie, il prit le » voile qu'on a accoutumé de mettre sur le vi-» sage de ces heureuses filles; mais, ce ne tut » pas sans dire mille choses agréables; & quand » je fus à la porte trouver la troupe satisfaite » qui m'attendoit, le Sultan me rappella: nous » faisions de si grands éclats de rire, que toutes » les personnes intéressées, jugeant par-là de ma > faveur, se croyoient au comble de la fortune; & Soliman appellant l'Odabachi : vous m'avez donné une vierge, lui dit-il, qui n'a pas » sa pareille au monde; prenez soin de la con-» server. Je me retirai ensuite; on me conduiit au bain, & de-là dans un appartement tout » proche de l'Oda de Fatima. Après quelques » considérations sur tout ce qui m'étoit arrivé, » je dormis à merveille une partie du jour; & » quand je m'éveillai, on observa auprès de moi ⇒ toutes les façons qui sont à l'usage du Serrail;après quoi je commandai qu'on me fît yenir » les Odalisques qui avoient été mes compagnes, comme l'Empereur l'avoit permis. Elles m'abor-» derent avec un profond respect, & se prosternerent toutes à mes pieds; j'eus quelque confusion d'y voir Amirases; je la relevai en l'emp brassant, & les aurres aussi; je l'avois fair

» avertir par Hali, de tout ce qui s'étoit passe » entre Sa Hautesse & moi; & la tirant un peu à » l'écart, le Ciel m'a conservé pour vous, belle » Amirases, lui dis-je, Soliman m'a promis » que vous serez mon épouse. Quel bonheur, » me dit-elle, Seigneur! qu'il succéde agréa-» blement aux dernieres peines que j'ai souf-» fertes! Hélas! qui le pourroit exprimer, que » ce cœur, qui en a ressenti toutes les hor-» reurs les plus cruelles! Elle me fit une pein-» ture vive & tendre de ses craintes & de ses » frémissemens, tant que la nuit avoit duré; & je connus mieux que jamais, le caractere d'une » personne que rien n'égale dans ses sentimens: » j'en fus touché, & poussé d'un mouvement » naturel que je devois contraindre auprès d'une » vertu si parfaite; mais, ma belle Princesse, » lui dis-je, en attendant les félicités que le » Sultan me promet par votre possession charmante, ne pouvez - vous pas, par quelque légere faveur, adoucir l'état cruel où je me » trouve? Mon habit, le rang que je tiens, » tout nous favorise. Vous préserve le Ciel, me » répondit-elle, de me parler férieusement; ne me confondez pas avec ces esclaves malheu-» reuses, dont le Serrail est tout rempli; que » l'horrible contagion qui y regne, n'aille pas » jusqu'à porter des coups mortels à la passion » que j'ai pour vous ; & ne me montrez dans la » vôtre, que ce qui vous peut rendre digne de » moi : elle se recula en disant ces paroles avec » un air fier que je ne lui avois vu de ma vie, » & qui m'épouvanta; elle se mêla avec ses » compagnes. » l'ordonnai qu'on m'apportat toutes les

» pierreries & tous les présens que le Grand» Seigneur m'avoit donnés; je les distribuai sur
» l'heure à ces belles Odalisques, aux Eunu» ques & aux Cadums: une libéralité si peu or» dinaire, m'acquit tous les cœurs que je satis» faisois par-là. Ensuite je congédiai ces belles
» silles; & l'on me condussit en pompe chez
» l'Empereur, où étant seuls, notre gaieté nous
» aida à passer le tems que nous devions être
» ensemble, dans une joie où le Sultan sut tou» jours avec moi, tant que je demeurai dans le
» Serrail ».

J'interromps ici le Prince Azan, Madame; parce que vous avez vu la partie la plus curieuse de son récit. Un mot vous apprendra le reste. Roxelane, Sultane-Reine, penétra le secret de la fausse Odalisque; elle avoit fait pratiquer une ouverture dans la chambre du Grand-Seigneur & c'étoit de-là qu'elle avoit entendu la conversation de Soliman & du Prince. La jalousie l'avoit poussée à cette curiosité. L'amour succéda à cette passion; & elle ne tarda pas à découvrir ses nouveaux sentimens à l'objet qui les faisoit naître. Mais Azan qui craignoit plus de la part de cette femme que de toute autre, supplia le Grand-Seigneur de le faire sortir du Serrail avec sa chere Amirales. La chose fut conduite secrettement ; & l'on crut que Soliman avoit marié les deux filles à quelque Bassa.

Je suis, &c.

Vasa.

LETTRE XIV.

Oici, Madame un autre Ouvrage de Mllo: de la Force, où la fiction la plus ingénieuse est jointe à l'histoire la plus intéressante. Le Roman Gustave- de Gustave - Vasa passe avec raison pour une

des meilleures productions de ce genre.

Stenon, Roi de Suéde, fils du célébre Suanthon, eut de Christine sa femme, une fille que l'Auteur appelle la Princesse de Sudermanie. La Duchesse de Griphysolme, femme du plus illustre Seigneur de ce Royaume, accoucha le même jour d'un fils, qui fut nommé Gustave Vasa, & l'année d'après d'une fille appellée Cécile. Ces trois enfans furent nourris & élevés ensemble. La Princesse de Sudermanie étoit un prodige de beauté; Cécile étoit charmante; & Gustave avoit le corps & l'esprit au-dessus de ce que l'imagination se peut figurer. Il donnoit tous ses soins & la complaisance à la petite Princesse; & l'on remarquoit en elle pour le jeune Prince, une égale inclination; l'âge fortifia encore ces sentimens: Gustave avoit douze ans, quand le Duc de Griphysolme, plus touché que les autres des admirables qualités de son fils, en conçut de grandes espérances. Il l'envoya dans la Province Oetlande, où il avoit la plus grande partie de son bien, pour le faire élever avec un soin digne des idées qu'il se formoit.

Tandis que Vasa mettoit à profit l'éducation brillante qu'il recevoit, la Princesse de Sudermanie pleuroit secrettement son absence, & n'a-

VOIL

voit que Cécile pour Confidente de son amoura Ribergue, jeune Seigneur, qui avoir été élevé auprès des Princesses, ne put se désendre d'une sorte passion pour l'Amante de Gustave; mais aussi respectueux que tendre, il mérita la confiance & l'estime de l'aimable sille de Stenon. Ribergue avoir beaucoup d'esprit, de probiré, d'honneur, & l'intrépidité qui marque si bien le caractere des ames héroiques. Il étoir généreux en toute rencontre, sier dans les occasions où il falloit l'être. Il avoit la franchise & la liberté des anciens Cimbres.

Cependant Stenon ne fut pas long-terns palsible possesseur de sa Couronne. A peine avoir-il goûté une année entiete les douteurs de la Royauté, qu'il la voulut rendre trop absolue sur un peuple ardent à maintenir sa liberté. La Suéde se divisa en deux partis; l'un fut pour le Roi, & l'autre contre lui. Le Prince se disposa à combattre les Rebelles; & le Duc de Griphysolme manda son fils, esperant qu'il pourtoit signaler dans cette occasion, cette grandeur de courage, dont il avoit donné tant de marques dans un âge peu avancé. L'armée du Roi fur victorieuse; mais Vasa sir des actions éclatantes : la défaite des vaincus leur mir le désespoir dans le cœur. Ils appellerent Christierne, Roi de Dannemarck, à leur secours. Ce Prince arriva avec une puissante flotte à la vue de Stokolm & fit ce Siège mémorable, dont toute la terre a tant parlé, & que Stenon a fait lever. Stenon au lieu de profiter de ses avantages, envoyá offrir la paix à son ennemi, à des conditions aussi avantageuses pour Christierne, que si le Prince Danois eût lui-même été le Vainqueur. Ce Mo-Χ --Tome II.

MADEMOISELLE DE LA FORCE.

narque, qui ne s'attendoit pas à un traitement à favorable, accepta la paix & la ratifia comme l'on voulut. Stenon le reçut dans Stokolin, & lui donna toutes les marques de distinction dues à

fon rang.

Le Roi de Dannemarck étoit le plus bel homme qui fut dans le monde; mais son ame exéctable étoit souillée de toutes sortes de vicès. Il aimoit une femme appellée Sigisbrite, qui avoit beaucoup d'esprit; du reste c'étoit un monstre, digne d'être aimée de Christierne. Cependant ce Prince si prévenu pour cette femme, conçut un autre amour, sans cesser d'aimer Sigisbrite. Les regards modestes de la jeune Princesse de Sudermanie, assujettirent ce Monarque. Dès qu'il la vit il l'aima; & dès-lors il ne conçut que des desseins criminels; il partit dans la résolution de les exécuter.

La haute réputation de valeur que s'étoit acquise le jeune Vasa dans le cours de la guerre, torrifierent ençore l'amour qu'avoit pris pour lui la Princesse de Suéde. Ce jeune Héros fur reçu à la Cour avec un applaudissement général. Gustave étoit né sensible; il connoissoit tout le mérite de la Princesse; mais il n'avoit encore pour elle qu'une tendre amitié, & beaucoup de reconnoissance. Stenon qui n'avoit point d'enfant male, & qui aimoit Gustave comme son fils, résolut de lui donner en mariage la Princesse de Sudermanie: Vala fit éclater les transports devant la Princesse, les prenant lui-même pour des sentimens d'amour; & la Princesse préoccupée par le sien, le crut, parce qu'elle le désiroit. Elle s'abandonna à toute l'innocence de ses desirs; & les voyant si heureusement autorises,

elle ne craignir point de les laisser voir à Gustave. On apprit alors à la Cour de Suéde, que le Roi de Dannemark s'évoit mis en chemin pour Stokolm. Il vénoit demander en personne la Princesse de Sudermanie pour le Prince de Dannemarck. La Princesse frémit à cette proposition ; & son malheur voulut qu'elle fur acceptée. Après bien des délibérations, le Conseil de Suéde conclut qu'il ne se falloit pas s'atrirer fur les bras un si puissant ennemi que Christierne, & qu'on devoit lui accorder la Princesse. Le Roi de Dannemarck qui ne venoit que pour accomplir des desseins détestables, ne demandoir la fille du Roi pour son fils, que dans la pensée d'exécuter toutes les horreurs qu'il méditoit.

La Reine par une invention admirable, fit mettre dans la chambre de Christierne une Sarbacane, par où elle apprir ses horribles intentions. Elle sur qu'il vouloit donner la Princesse à son file, & surprendre son innocence; ou bien, s'il la trouvoir aussi vertueuse qu'il avoit lieu de le craindre, de se défaire de sa femme & de sontils; pour la faire entrer dans son lir & monter sur son Trône. Stenon épouvanté de tout ce qu'il vient d'apprendre, concette les moyens de se défaire d'un si dangéreux hôte; & pour colorer son refus, il fait naître des difficultés sur la jeunesse du Prince de Dannemarck, & dit qu'il gardera sa fille, jusqu'à ce que le Prince soit en âge de l'épouser. Christierne qui se doute bien que l'on ne cherche qu'à rompre avec lui, feint d'être content, & redouble ses caresses & ses honnêterés pour la Famille Royale. La veille de son départ, il dit au Roi qu'il veut lui donner

324 MADEMOISELLE DE LA FORCE.

un festin sur ses Vaisseaux, & le prie de lui en voyer les principaux Seigneurs de sa Cour, pour l'aider à faire les honneurs de la fête. Gustave & trois autres Suédois se rendirent sur la flotte du Roi de Dannemarck; mais à peine y furentils entrés, que ce Prince les fit charger de chaînes. Stenon qui vint quelque tems après, & qui ne vit point les quatre Seigneurs, se douta de la trahison. Christierne s'avançant alors avec ses troupes, artaque les gens du Roi de Suéde; mais les Danois sont repoussés; & leur Roi met à la voile, emmenant avec lui les quarre Seigneurs dont il s'étoit rendu maître. Il les enferme dans la Forteresse de Coppenhague; & peu de tems après il leve de nouvelles troupes, rentre dans la Suéde, défait Stenon qui périt en défendant sa Couronne, & se fait proclamer Roi en sa place. La Reine qui avoit prévu ces malheurs, s'étoit réfugiée en Pologne, & de-là en Moscovie, où elle moutut. Elle avoit confié les Princesses, au sage & fidele Ribergue, qui tint long-tems caché ce précieux dépôt, dans la Délécarlie. Christierne au désespoir de n'avoir pu trouver la Princesse de Sudermanie, établit sa nouvelle domination, & retourna dans fon Royaume.

Eric, jeune Seigneur Danois, & Cousin de Gustave Vasa, pria le Roi de faire sortir son parent de prison, l'assurant qu'il en répondoit, & qu'il le représenteroit lorsqu'il en seroit besoin. Gustave n'obțint sa liberté, que pour prendre d'autres chaînes à la Cour de Dannemarck: deux Princesses, silles de Christierne, en faisoient l'ornement. Christine & Dorothée sembloient réunir en leurs personnes toutes les graces & toutes les vertus de leur sexe; mais Christine l'emportoit

fur sa sœur; & Vasa sur tellement frappé d'admiration en la voyant, qu'il perdit entierement sa liberté. L'air noble & sier de Gustave lui avoit d'abord gagné le cœur du Roi de Danemarck; ce Prince en sit bientôt son favori. Il sçut que Vasa soupiroit pour Chistine; & loin de condamner ses sentimens, il lui promit de les savoriser, s'il vouloit l'aider à découvrir la retraite de la Princesse de Sudermanie. Trop généreux pour s'engagerdans une trahison si noire, Gustave se contenta de dire au Roi, qu'il ne laisseroit échapper aucune occasion de faire son devoir.

Cependant il n'étoit occupé que des moyens de plaire à sa Princesse : il lui avoit fait l'aveu de la flamme; & Christine le trouvoit digne d'elle: mais bientôt la fortune les sépara. Gustave étoit malade; le Roi l'alla visiter plusieurs fois. Un jour qu'il entra dans sa chambre, & qu'il le trouva endormi, il vit sur son lit une lettre ouverte; il la prit & reconnut avec furprise, qu'elle étoit de la Princesse de Sudermanie. Dès ce moment il changa de conduite à l'égard de Vasa; il l'observa de près; & Vasa comprit qu'il étoit tems de longer à se retirer. Il alla en Suede suivi de son cher Eric; & ils y eurent bientôt formé un parti considérable. Un Seigneur Suédois nommé Péterson, qui habitoit à l'extrêmité de la Délécarlie, lui fit dire de le venir joindre, & lui promit de le mettre à la tête des Peuples de cette Province.

Vasa dans l'impatience de finir ses grands desfeins, marchoit avec une extrême diligence vers le Château de Péterson. » Un jour qu'il parcou-» roit avec son sidele Eric, une de ces grandes » forêts, qui sont si communes dans la Délécar-» lie, & dont l'aspect a, je ne sçais quelle beau326 MADEMOISELLE DE LA FORDS.

» té terrible, ils se trouverent dans un endreit » qui leur parut moins affreux que les aures. n Vasa se coucha sur l'herbe près d'un rocher, » tandis qu'Eric se promenoit tranquillement, » Il admiroit ces hauts arbres, l'agrément sauvage » de ces beaux déserts, & l'horrible solunde » dans laquelle il se croyoit être, lorsque tour-» nant dans une allée, il trouva à deux pas de lui » une jeune fille fi charmante,qu'elle lui fit bienor tor oublier toutes les pensées qui l'occupoient, pour ne longer qu'à la merveille de cette ren-» contre. La jeune fille qui l'avoit surpris par la so vue, ne fut pas moins étounée de la fignne. » Elle s'arrêta comme il s'émit arrêté; & après » les premiers momens qu'ils misent à se considerer, ils se regarderent avec quelque » plaifir. Enfin Exic nompant le silente, avec une » espece de transport. Où suis-je? que vois-je, » s'écria-t-il? Eses-vous la divinité de ces lieux? » Habitez-vous la Terre? Descendez-vous du " Ciel? Cette belle personne souriant avec mo-" destie, je suis une simple fille, hu dit-elle; & " toutes les apparences ne le montrent que trop; n mais vous, qui devez-vous cute? je n'ai men vu de fair comme vous parmi nos Délécarliens. " Ma surprise est extrême; & par quelle aventun te nous mouvez-vous dans un pays que j'es qui m dire qu'on nomme barbare dans le teste du o monde? Ah! reprit Eric, puisqu'il a produit " une personne comme vous toute merveilleuse, " c'est le Paradis de l'Univers, Madame; & pas » un lieu do la terre ne peut montrer men d'égal à ce que je vois devant mes yens. Seigneur, " lui répondir-elle, d'un sir agrésale, on no dis " point des choses si galantes dans mendéserts;

MADIMOISILLE DE LA FORCE,

» les grossiers habitans de ces bois ne nous ont » jamais accourumées à les entendre. Eh quoi! » reprit Eric, le feu de vos yeux n'a-t-il pas » éclairé leur esprit? & portant l'amour dans les » cœurs, n'avez-vous pas répandu la politesfe par-» tout? De l'amour, Seigneur, s'écria-t-elle! » on nel'a jamais entendu nommer dans ces lieux. » Venus & les Graces ne paroissent point dans » des demeures si sauvages ; les Hamadriades » sont timides; elles s'enfuiroient à leur aspect; » & serenfermeroient pour jamais sous leurs ru-» des écorces. Mais, Seigneur, fans nous embar-» rasser de choses fort subtiles, nous ne laissons " pas de vivre heureux ici, parce que nous ne » connoissons rien de meilleur que ce que nous » ayons. Cette jeune personne dit tout ceci avec " une vivacité aisée & délicate; son langage étoit pur, son action noble; & il étoit impossible " de penser qu'elle eur pris naissance dans ces » épouvantables forêts : aussi Eric la regardoit-il » avec un étonnement sans pareil; & il l'écou-» toit avec une satisfaction extrême. Il courur vers " le lieu où il avoit laissé Vasa, & l'amena promp-» tement vers la belle inconnue avec des tranf-» ports de joie extraordinaires. Mais quelle fut » sa surprise, lorsqu'il vir la jeune fille se précipi-» ter dans les bras de Vasa qui l'appella sa sœur. » C'étoit elle en effet. Elle présenta les deux Voya-» geurs à la Princesse de Sudermanie, qu'elle » avoit laissée à quelques pas de-là; & l'aimable m fille de Stenon reçut Gustave avec les témoi-» gnages de l'amour le plus tendre ». Cécile & la Princesse prirent le chemin de leur demeure qui étoit celle de Peterson; & Gustave avec le secours de ce brave Seigneur, d'Eric, &

318 Mademoiselle de la Force.

du fidele Ribergue, eut bientôt rassemblé une armée considérable. Toute la Suéde se souleva; les Danois furent chassés de toutes les Villes qu'ils occupoient; & Vasa ne voyant plus d'ennemis qui lui résistassent, envoya en Délécarlie où il avoit laissé la Princesse de Sudermanie, pour la prier de venir prendre possession de sa Couronne.

Son cœur étoit peu sensible à l'ambition; l'amour l'occupoit tout entier; l'idée de la Princesse de Dannemarck le suivoit partout; & il ne youloit vivre que pour elle. Mais ayant reçu la nouvelle de la mort de la fille de Stenon, & les Etats du Royaume l'ayant proclamé Roi malgré sa résistance, il consentit enfin à régner. Il se flattoit d'obtenir le Princesse de Dannemarck; mais Christierne en avoit disposéen faveur du Duc de Milan. Eric fut le seul qui vit combler ses désirs par son mariage avec Cécile. Cette aimable sœut du Roi vivoir au milieu de la Cour dans la plus grande solicude. Elle ne sortoit jamais & ne fréquentoit que la femme & la fille d'un Seigneut Suédois nommé Laholm, dont la maison étoit voisine de la sienne. Le Roi étoit au désespoir d'une telle retraite; & il se trouvoit des momens où il haissoit cette fille & cette femme de Laholm: il s'étonna même de cette grande simpathie d'humeur entre la sœur & ces femmes; car il ne les avoit jamais vues à la Cour. Il s'imagina que Laholm devoit être jaloux; & il lui prit, sans sçavoir pourquoi, une forte envie de les voir. Il n'eur garde d'en faire la proposition à la Princesse la fœur; il craignit d'allarmer cette paissble & solitaire société. Il se résolut donc de la contenter sans son l'écours, & à quelque prix que ce fur. Il s'adressa à une des filles de sa sœur, qui lui pro-

mit de l'attendre le lendemain à une petite porte de derriere, à l'heure qu'il lui marqua. Ils furent ponctuels à s'y trouver l'un & l'autre. Le Roi la suivit jusqu'à la porte de Cécile; & il s'arrêta pour observer ces personnes avant que d'y entrer. On avoit ouvert de grandes fenêtres qui donnoient sur le jardin. Le Roi vit une semme qui travailloit auprès d'une petite table; & cherchant la sœur, il l'apperçut assise sur un carreau, & appuyée sur les genoux d'une personne qui étoit sur un lit de repos. Quelle fur sa surprise de reconnoître en cette personne l'infortunée Princesse de Sudermanie? On ne peut dire l'émotion que cette vue porta à son cœur. » Jamais cette Prin-» cesse n'avoit été si charmante; sa beauté parut » lumineuse à Gustave; il crut qu'elle lui jettoit » des éclats de feu de lumiere & d'amour; ses » yeux étoient étincellans; son teint brillant des » couleurs les plus belles. Cette beauté éblouis » sante fut dans cet instant une beauté touchan-" te; elle trouva le moment heureux, le foible » de ce grand homme, & une entrée facile dans " un cœur rebelle qui ne lui avoit que trop rés » fifté.

"Ce Prince dont il n'est pas aisé de représens ter l'état, étoit demeuré à la place où il étoit comme un homme éperdu. Il doutoit si ce qu'il voyoit n'étoit point une illusion; il ne s' sçavoit s'il étoit dans le séjour de la mort, ou s' si la mort lui apparoissoit sous une si belle si gure. Il entendit bientôt cette voix pleine de charmes, qui répondoit à sa sœur, dont elle avoit les doigts passes dans les siens; je ne puis vivre plus long-tems de la sorte, disoit-elle; Vasa ne me verra point; je le sçais bien. En e

» que lui feroit ma vue : mais la sienne, ma chere » sœur, porte des atteintes trop cruelles à mon » cœur; souffrez que je me reure dans ce Monastere. Non, s'écria le Roi, de l'endroit où il y étoit, non vous n'y entrerez point. A cette voix » que la Princesse reconnut promptement, elle » le lova & partit comme un éclair fuyant dans » ce fatal jardin, & se dérobant ainsi à la vue de Gustave. Ce Prince pria sa sœur de le mener vers la Princesse; ils y allerent & l'appercurent De loin au clair de la Lune toute étendue dans une allée qui terminoit le jardin. A cette vue » le Roi courut, tout transporté, où elle étoit & la » trouvant évanouie, il la prit dans ses bras & la y reporta dans la chambre de Cécile. Il étoit à » genoux auprès de la belle Princesse, & lui re-» noit une de ses mains sur laquelle il donnoir mille baisers tout de seu; enfin elle revint à force de remedes; elle ouvrit ses beaux yeux & les » arrêta sur le Roi d'une façon si languissante, que ses regards eussent seuls suffi à lui soumet-» tre une ame qui n'avoit plus de rélissance à lui • faire. Le Roi parla; il parla en désordre; mais » ce fut en homme amoureux; que faites-vous, » Seigneur, lui dit la Princesse? Est-iltems de me » déclarer des sentimens qui autresois eussent * fait mon bonheur & qui ne serviroient mainte-» nant qu'à nous rendre malheureux l'un & l'au. » tre; Helas! direlles Cécile, vous n'avez pas » voulu me laisser prendre le parti que je voulois; nous ne nous lerions point vus, & je serois tranquille. Eh! Que vouliez-vous faire, s'écria-t-il? » Non, je ne le souffrirai jamais: il n'y a plus de » Monastere pour yous; mais, ma sœur, pour-» quoi dire qu'elle étoir morte? Pourquoi me le

* persuader par vos seintes douleurs? Je n'étois » que trop affligée, reprir Cécile, de la résolu-» tion que la Princesse prenoit de ne vous voir » jamais & de se cacher pour toujours, Riburgue » aussi, repartit ce Prince, Ribergue m'a trahi, " & ma fœur & Eric & tout le monde; mais » grace au Ciel, la voilà; il me rend cotte divi-» ne Princesse de Sudermanie! Seigneur, reprit-» elle, je l'ai condamnée à ne paroître plus au » jour cette infortunée Princesse. Nous avons se-» mé le bruit de sa mort; elle ne paroîtra jamais; » quoi qu'il arrive, la fille de Stenon ne se don-» nera pas ainsi en spectacle. Il fut donc arrêté » que la Princesse de Sudermanie ne porteroit » plus ce nom ; Gustave la fit monter sur le Trò-» ne comme fille de Laholm; & cette heureuse » union fit long-tems les délices du plus grand » Koi dy monde ».

Il y a, Madame, dans l'Histoire de Gustave Vasa deux Episodes: le premier concerne Sigis-brite, cette sameuse Maîtresse du Roi de Danemarck. Elle étoit née en Hollande de la lie du peuple; & la beauté de Colombine, sa fille, causa son élévation. Le Roi la sit enlever avec sa mere sur les côtes de Dannemarck, où elles avoient sait nausrage; mais Sigisbrite voulant se rendre Maîtresse absolue du cœur & de l'esprit de Chustierne, sit empoisonner Colombine; & le Dannemarck ne sur que trop long-tems la victime de ses sureurs.

Le second Episode contient l'histoire des amours de Sigismond, Roi de Pologne. Ce Prince vit à la Cour du Roi son pere, une jeune fille parfaitement belle, nommée Radivil, & en deEpilodes.

332. Mademoiselle de la Force.

vint passionnément amoureux. Le Roi n'oublia rien pour détourner son fils de cet attachement : il le fit voyager pendant plusieurs années, &maria Radivil à un Seigneur Polonois. Sigissmond fut toujours constant & tendre. Après la mort du Roi, Radivil ayant perdu son mari, ce Prince l'épousa, & la sit couronner Reine de Pologne.

Je suis, &c.



LETTRE XV.

ETTE lettre, Madame, est uniquement Histoire destinée à vous faire connoître l'Histoire secrette secrette de Bourgogne, troisieme Roman de Mademoi-Bourgogne, selle de la Force.

Charles, Duc de Bourgogne, dit le Guerrier ou le Téméraire, un des plus puissans Princes de son tems, étoit encore jeune & bienfait, quand il se maria pour la troisieme fois. Il n'avoit eu de sa seconde femme, Elisabeth de Bourbon, qu'une fille nommée Marie; il épousa ensuite Marguerite d'Yorc, sœur d'Edouard IV, Roi d'Angleterre. Elle entroit dans sa dix-septieme année, & n'avoit pas deux ans plus que la Princesse marie sa Belle-fille: comme cette derniere est la principale Héroine du Roman, l'Auteur se plait à la peindre comme la personne la plus belle, la plus spirituelle, la plus parfaite de son siècle. Parmi ceux qui se présenterent pour l'épouser, on distinguoir le Duc de Berri, frere du Roi Louis XI, l'Archiduc Maximilien, fils de l'Empereur Frédéric, le Duc de Savoie, &c; mais aucun d'eux n'avoient pu parvenir à se faire aimer. Cette gloire étoit réservée au Comte d'Angoulême, cadet de la Maison d'Orléans, qui passoit pour le Prince le plus accompli de l'Europe. Il sçut plaire à la Princesse Marie; & il l'aima bientôt autant qu'il en étoit aimé. Mais quelle apparence qu'il pût l'emporter sut tant d'illustres rivaux, dont la plûpart avoient des Couronnes à offrir. Cependant le Duc de Bourgogne, flatté de la gloire de faire

un Souverain, jetta les yeux sur le Counte d'Angoulème. Il l'appella à sa Cour & lui promit sa fille en mariage. Mais il fir la même promesse au Duc de Savoie, & au fils de l'Empereur; de sorte que le Comte d'Angoulème ne pouvant raisonnablement compter sur la parole du Due, s'en retourna en France. En arrivant à Loches, où étoit la Reine, il sçut que cette Princesse étoir à la promenade. Il trouva d'abord plusieurs Dames qui furent enchantées de le revoir. Il s'avança vers l'endroit où étoit la Reine; élle étoit appuyéelut une jeune fille d'une parfaite beauté. Le Prince courur se jetter aux pieds de sa Majesté; & la Reine en le relevant, l'embrassa avec beaucoup d'affection. L'arrivée du Comte d'Angoulème ayant fair grand bruit, voures les personnes de la Cour s'empresserent aurout de luis & après avoir reçà les caresses de tous ses attis, il se retira fort çard à l'appartement qu'on lui avoit préparé.

Le lendemain on lui dir qu'une jeune personne qu'il ne connoissoir pas, avoir une forte envie de le voir. C'étoir une des filles de la Reine, appellée Polignac, à qui la vue du Comte d'Angenlême avoir inspiré l'amout le plus ardent.

Quelqu'agréable que sur pour le Comte le séjour de la Cour de France, il languilloit loin de la Princesse de Bourgogne, & n'avoit de consolation, que celle de recevoir de ses lettres & de lui en écrire qui exprimoient route la tendresse de son cœur. Parmi les filles de la Reine avec qui il avoit été seve, il y en avoit une qu'il avoit aimée plus particulièrement. On l'appelloit Souveraine, parce qu'étant toute petite, elle aimoit à commander à ses Compagnes. Son amour pour le Comte étoit né dans les jeux de l'ensance; il

l'étoit accru avec l'âge; & l'absence n'avoit servi qu'à le forrifier. Elle ressentit une vive douleur de le retrouver moins tendre qu'il n'étoit avant son départ; elle fout bientôt son attachement pour la Princesse de Bourgogne; & comprenant qu'elle feroit d'inutiles efforts pour rappeller son Amant, elle forma le dessein surprenant de le servir auprès de sa rivale. La maniere dont elle s'y prit fut encore plus extraordinaire : elle quitta fécrettement la Cour de France & fe rendit à celle de Bourgogne, déguifée en Cavalier. Elle parut si belle dans ce déguisement, qu'on l'eut prise pour l'amour même. Un jour que la Duchesse de Bonrgogne & la Princesse sa Belle-fille prenoit le plaisit de la promenade, elle alla se placer dans un endroit folitaire du Parc, où elle apprit qu'elles devoient se rendre. Elle se coucha fur l'herbe; & quand elle les apperçut de loin, elle se tourna de maniere, qu'elles ne pouvoient voir son visage, & se mit à chanter : elle avoit la voix charmante; cette belle voix produisit l'esset qu'elle en espétoit. Les Princesses l'entendirent avec plaisir, & s'approcherent fort près d'elle; elle continua son chant comme fi elle eût été senle; elle chantoit des airs & disoit des paroles, dont la nouveauté arrêta les deux Princesses. Ensuite se retournant de l'autre côté, elle feignit d'être étonnée, comme si elle n'eur pas su que les Princesses étoient présentes ; elle sit même semblant de ne les pas connoître ; elle se leva promptement ; & les saluant d'un air aussi galant que respectueux: » ma solitude est plus heureuse que je ne croyois, » leur dit-elle; puisqu'elle me montre deux si » belles personnes ». Les Princesses trouverent quelque plaisir à n'être point connues.; elles fu-

336 MADEMOISELLE DE LA FORCE

rent surprises à la vue de cet étranger; elles crurent n'avoir jamais rien vu de si beau; elles répondirent avec honnêteté; & l'Inconnu eut des réparties si vives & si brillantes, qu'il échaussainsensiblement la conversation. Les Princesses toujours plus étonnées d'une pareille rencontre, le prierent de leur dire qui il étoit? Souveraine les satissit en peu de mots, par une histoire saite à plaisir, où elle se donnoit le nom de Floris; & les Princesses charmées de plus en plus de sa bonne mine, l'inviterent à se fixer à la Cour du

Duc de Bourgogne.

Elles prirent insensiblement beaucoup d'amitié pour lui.; mais comme il vouloit quelque chose de plus ; il désiroit de gagner leur confiance, afin de pouvoir rendre plus de services au Comte d'Angoulème. Un jour que les deux Princesses lisoient des lettres en particulier, Floris, contre sa coutume s'approcha pour leur parler. La Princesse Marie, tenoit une lettre du Comte; Floris fit un cri; puis baissant la tête & affectant de la confusion, il demeura en cet état, jusqu'à ce que la Princesse un peu embarrasse, & qui vit bien qu'il avoit connu l'écriture du Comte d'Angousême, lui demanda ce qu'il avoit: » Je vous demande pardon, lui dit-il, » Madame; ma surprise a été plus grande » que ma discrétion; la vue d'un caractere si », cher m'a causé une joie dont je n'ai pu d'a-» bord me rendre le maître ». La Princesse qui lui connoissoit de la discrétion, & qui avoit jugé avec la Duchesse, que ce jeune homme pourroit leur être nécessaire, se détermina à lui faire la confidence de ses engagemens avec le Prince. Floris en profita en faveur du Comte d'Angoulême.

Mademoisétlé de la Force.

lême. Il ôta insensiblement les scrupules de la Princesse, sur la résistance qu'elle devoit saire au Duc son pere, s'il sui prenoit fantaisse de vou-loir la donner à un autre; & il sit tant, qu'elle

promit de n'être jamais qu'à lui.

Le Comte d'Angoulême revint en ce tems-là à la Cour de Bourgogne. Il reconnut Souveraine, & sentit l'importance du service qu'ellé lui rendoit. S'il ne put lui donner son amour, il ne lui resulta pas l'amitié la plus tendre & la consiance la plus parfaire. Le Duc de Bourgogne ne vit pas le jeune Floris, sans éprouver pour lui une secrette inclination. Il l'avoit sans cesse à ses côtes; & Floris devint bientôt son plus cher Favori. Mais une circonstance mit sin à cette aventure: le Comte de Campobache, jaloux de la faveur de Floris, gagna une sille de sa suite qui étoit aussi déguisée: il sur par son moyen, que Floris étoit une sille; & sa haine ne tarda pas à être templacée par l'amour.

La conversation du Comte de Campobache avec la suivante, avoir été entrendue; on la rendit à Floris, qui ne vir d'autre ressource que de se faire connoître pout ce qu'elle étoit. Le Duc de Bourgogne, qui ne sur point fâché de la métamorphose, assura Sauveraine de sa protection; & les Princesses sui conserverent leur amitié &

leur confiance.

Un soir que la Princesse Marie étoir fort triste du départ du Comre d'Angoulème, qui venoit de retourner à la Cour de France, une de ses femmes en la couchant, lui sit part, pour la divertir, d'une rencontre fort singuliere. Elle lui conta qu'un de ses freres revenant seul de la chasse, avoit trouvé dans la Forêt, une des Tome II.

plus belles personnes qu'il eût jamais vûes, atcompagnée de deux autres femmes; que l'ayant apperçu, elle s'étoit caché le visage. & avoit pris un autre chemin; que l'ayant suivie de loin, il l'avoit vu entrer dans une petite maison de Paysan, qui est au pied de la Forêt; que cente retraite qui cachoit une si belle personne, lui avoit donné beaucoup de curiolité; que le lendemain, sans faire semblant de rien, il y étou allé avec deux de ses gens, au retour de la chasse, feignant d'avoir soif, & de vouloir se reposer; que d'abord on avoit fait difficulté de lui ouvrir la porre; mais que s'étant dit Capitaine des Chasses, on l'avoit enfin reçu; qu'il n'y avoit vû qu'un Domestique; mais qu'étant entré, il avoit été fort étonné de trouver dans cette chaumiere la propreté, jointe à une sonte de magnificence; qu'il n'avoit pu s'empêcher d'en demander la cause à ce Domestique; à quoi celui-ci avoit repondu sans hestrer, que sa Maitrelle étoit une Dame de Dijon, qui allant aux éaux, étoit tombée malade, & qu'on lui avoit fait accommoder ainsi certe cabane; que s'y trouvant bien, elle y resteroit jusqu'à sa parfaite guérison. Cette avanture parut singuliere à la Princesse, qui la conta le lendemain à la Duchesse sa belle mere; & il leur prit, sans savou pourquoi, une forte envie d'aller voir ellesmêmes, ce qu'elles esoyoient qu'on leur avoit exagéré : elles partirent donc pour la promenade, dès que la chaleur ne fut plus assez grande pour les incommoder; elles avoient à l'ordinaire leurs gardes à chéval, & leurs Dames; elles s'arrêterent à deux cens pas de l'endroit où on leur dit qu'étoit la maison; elles y allerent

shivies seulement de Souveraine & de deux autres Dames à pied, toures cinq sans autre compagnie. Quand elles arriverent à la porte, on fut quelque tems sans leur ouvrir ; enfin une petité Paysane y vint; les Princesses demanderent à entrer. & entrefent tout en le demandant. La petite fille étonnée leut représenta qu'on n'alloit pas ainsi dans cette maison; à moins, ditelle, que vous ne soyez parentes de l'autre Damei car vous êtes faites toutes comme elle. Elles répondirent qu'elles l'étoient effectivement, & lui en demanderent des nouvelles. Elle est sortie dit la petite Paylane, avec deux femmes & deux hommes qui la suivent toujours : il y en a un qui est resté avet elle ; l'autre est allé à la Ville chercher des provisions; & ma mere qui les fert , n'est pas ici : l'on m'a laissé toute seule comme vous voyez. La troupe curieuse rit de la naïvete de la petite fille, qui disoit plus qu'on ne lui demandoit. Les Princesses la prierent d'ouvrir les chambres jelle dit qu'on le sui avoit défendu; & alors Souveraine lui donna quelqu'argent; & comme elle regardoit fort les beaux rubans des Princesses, & qu'elle les routhoit, elles les défirent & en couvrirent la petité Paysane, qui ravie de joie, courut en sautant leur ouvrir foures les portes. Elles trouverent d'abord trois petites chambres tapissées de toiles peintes; des pavillons de même couvroient des lits fort propres; mais la petite fille prenant une clef particuliere, leva la tapisserie, & ouvrit une cliambre où tout ce que la magnificence peut désirer se trouvoit; l'emmeublement etoit d'une étoffe cramoisi & or, avec toute la suite qui convenoit à une parure si riche; une porte en-

tr'ouverte faisoit voit encore un cabinet qui répondoit à la béauté de la chambre : plusieurs inftrumens qu'on y voyoit, laissoient imaginer que la perfonne qui l'habitoit, devoit s'en fervir & aimoit la Musique: les Princesses & leurs filles parcoururent toute cette maison. La Duchesse repassa dans la chambre avec Souveraine, tandis que la Princesse étoit demeurée dans le cabinet à regarder des livres. Ayant mis par hasard la tête dans le lit qui n'étoit pas fait, elle apperçut un petit cordon qui passoit sous le chevet; elle le tira; & il fut suivi d'une bocte d'or. Ce fut un bonheur qu'elle n'appellat pas la Princesse; car l'ouvrant brusquement, Souveraine & elle furent frappées d'étonnement, de voir dans cette fatale bocte, le portrait du Comte d'Angoulème. » La Duchesse regarda Souveraine, & Souveraine la " regarda avec une furprise qu'elles ne pouvoient » exprimer. La prudence de la Duchesse ne l'a-» bandonna point en cette rencontre : que voisis je, ma fille, dit-elle à Souveraine? Ah! que voyons-nous, Madame, lui répliqua-t-elle? Bon Dieu, que diroit la Princesse? Gardons-» nous bien de parler, reprit la Duchesse: mais » il faut savoir ce que tout ceci veut dire; & refermant ce dangéreux portrait, elle le mit » dans sa poche; elles résolurent de revenit " dans deux jours; & la Duchesse dit que cette » aventure la touchoit d'une si grande curiosité, » qu'elle vouloit voir la personne qui habitoit " un si beau Palais, & sçavoir le motif d'une » chose si peu commune. Pour cet esset elles » s'en allerent, & recommanderent bien le se-» cret à la petite fille. Elles ne parlerent que " de cette aventure; le tems venu pour une leb conde visite, elles allerent à la perite maison; » & ce ne fut pas sans douleur qu'elles n'y trou-» verent, ni personne, ni meubles; elle étoir » entierement abandonnée; la Princesse en fut » fâchée; mais rien n'égaloit le dépit de la Du-» chesse & de Souveraine»,

Pendant que ces choses se passoient à la Cour de Bourgogne, le Duc qui étoit allé faire le siège de Nanci, fut trahi par Campobache & tué par les ordres de ce perfide. Louis XI profita de cet évenement, pour se rendre maître de ses Etats; les deux Princesses se retirerent à Gand. Le Comte d'Angoulême les y alla joindre. Son bonheur ne dépendoit plus que de la Princesse; & il paroissoit certain. Mais le hasard parut renverser toutes ses espérances. » La Princesse vir un » jour tomber de la poche du Comte, une lettre » qu'elle ramalla; elle crut y découvrir des mar-» ques d'une passion violente de la part d'une » femme pour le Prince; & cette connoissance » portant dans son esprit la défiance & la crainte, » elle suivit avec la Duchesse, le Comte d'An-» goulême jusqu'à un rendez-vous qui lui étoit » marqué dans la lettre fatale. Les Princesses » l'observerent qui parloit avec beaucoup d'ac-» tion à une Dame. Un moment après, elles le » virent se mettre à genoux aux pieds de cette » femme, & lui baiser la main avec de grandes » marques de reconnoissance. C'en fut assez » pour faire regarder le Comte d'Angoulême » comme un traître; la Princesse lui ordonna de sortir de Gand, sans vouloir ni le voir, ni » l'entendre; & peu de tems après, elle épousa "Archiduc Maximilien".

Trois ou quatre ans s'écoulerent assez douce-

MADEMOISELLE BE LA FORCE,

ment pour l'Archiduchesse. Son mari l'aimoit i élle s'occupoit de sa petite famille; & quand le fouvenir du Comte d'Angoulème venoit quelquefois mettre obstacle à son bonheur, elle refettoit cette idée; mais elle sentoit toujours de la douleur & de la tendresse. » Un jour qu'elle » voyageoit dans les Villes du Pays-Bas, & qu'én tant à Bruges, elle alla dans un Couvent entendre w un célébre Prédicateur, Souveraine apperçut dans » la derniere place près de la grille, une Religieuse » qui pleura toujours pendant le Sermon. Sitôt » qu'il fut achevé, l'office commença; & com-» me chaque Religieuse se leva & tenoit une p bougie à la main, celle dont nous avons parle » étoit si troublée, & un si grand trremblement » la prit, qu'elle brûloit tout le voile qui lui ca-» choit le visage, sans s'en appercevoir ; le pev tit Prince & la petite Princesse, qui étoient » auprès de leur mere, rioient de ce qu'ils voyoient; & l'ayant montrée à l'Archiduchesse, » elle cria qu'on éteignit le feu qui brûloit cette p fille, qui tout - à - coup tomba évanouie aux » pieds des Princesses. Le service divin fut un » peu troublé par cet accident; & l'Archidun chesse lui faisant lever son voile qui l'étouffoit n encore, elle fut frappée par le charme d'une » des plus grandes beautés qu'elle eût jamais vues. Les agremens qu'elle apperçut en cette » personne, redoublerent sa pitié. La Duchesse vi rappella dans un moment des idées presque si effacées, & la reconnut pour cette fatale per-» sonne qui avoit causé tant de malheurs, par n l'infidélité du Comte d'Angoulème. Souve-

n raine dont le naturel l'occupoit auprès de cette

noullant. C'est Polignac, dit-elle, Madame, z c'est Polignac. La Princesse eut besoin de toute » sa vertu, pour sie succomber pas à une ren-» contre si peu arrendue; elle demeura sans mou-» vement fur la chaife où elle étoit affife; 🐉 * là ses pensées l'eussent trop embartassée, si la » Duchesse no se fur approchée d'elle. Elles par-» lerent bas quelque tems; après quoi elles se » leverent ; & l'Archiduchesse faisant approcher » la Supérieure, elle lui dit qu'elle laissoit Sou-" veraine dans sa Maison; qu'elle en eut soin, » & qu'elle lui fit entretenir fa Religieuse; » après quoi elle tira Souveraine à part, & lui » commanda de scavoir à fonds les aventutes » de Polignac & du Comte d'Angoulème, & » pourquoi elle y avoit mis une si triffe fin. Sou-» veraine promit d'obeir & de ne la tevoir este » bien instruite; après quoi les Pfincesses s'en rétournérent au Palais, réfolues de féjourner " dans cette Ville, jusqu'à ce que leur curiosité » fût satisfaite. Le lendemain sur la sin du jour. elles virent paroître Souveraine; mais elles Iz » virent si triste & si changée, que la Duchesse » en frémit; & la Princesse en ent une espece » de terreur qui pensa la faire mourir. Elle sen-» tit une foiblesse extrême dans tour son corps ; » elle n'avoit plus que le mouvement des yeux; » elle les atracha fixement sur Souveraine? par-» lez, dit-elle; vous paroissez n'avoir à nous » dire que des choses affreuses; il ne faut plus » les ignorer, poursuivit la Princesse en soupi-» rant. Je parlerai puisque vous le désirez, dir » Souveraine; aussi bien est-il nécessaire que je « parle, pour la justification du moins coupable » & du plus malheureux de tous les hommes. Y iv

144 Mademoiselle de la Force?

. Après ce triste préambule, Souveraine raconts. e comment Polignac avoit pris la plus violente 22 passion pour le Comte d'Angoulème; que ne » pouvant vivre éloignée de lui, elle avoit passó n Bourgogne, & s'étoit logée dans cette cap bane si magnifiquement meublée; que depuis. 2) ayant trouvé le Comte à Gand, où elle s'étoit » retirée, elle lui avoit écrit pour la venir trouwer, & lui avoit dit que quoiqu'il ne l'aimât pas, elle vouloit travailler efficacement à son » banheur; qu'elle épouserait le Comte de Du-» nois qui la recherchoit, & profiteroit de sa » faveut auprès du Roi Louis XI, pour lui faire péponier la Princesse; que le Comte pénétré » de reconnoissance à ce discours, s'étoit jetté n aux pieds de Polignac, pour la remercier; & p qu'il lui avoit baisé la main. Souveraine ajouta p que Polignac ayant appris le mariage de la Prinn cesse avec l'Archiduc, s'étoit jettée dans un 33 Couvent 13.

Ce faral éclaircissement qui détruisoit tous les soupçons qu'avoit eus la Princesse de Bourgogne, de l'insidélité du Comte d'Angoulème, lui causa le plus violent chagrin; elle tomba dangéreuse ment malade, & mourut entre les bras de la Duchesse, qui sut inconsolable de sa perte.

Je suis, &c.

LETTRE XVI.

E ne sais, Madame, si vous avez entendu parler d'un livre intitulé, Mémoire Historique ou Anec-galante de dote galante & secrette de la Duchesse de Bar, la Duchesse sœur de Henri IV. Cet Ouvrage est encore de de Bar. Mademoiselle de la Force; & pour vous mettre au fait de ce qu'il contient, je joins ici un morceau de la Présace de l'Auteur.

L'engagement mutuel de Catherine de » Bourbon, Princesse de Navarre, & sœur de » Henri IV, avec Charles de Bourbon, Comte » de Soissons, son cousin-germain, est du nom-» bre des faits qui ont été omis, ou succinte-» ment rapportés par les Historiens du regne de » Henri IV, Cependant il est certain que Sa » Majesté avoit une si forte crainte que cette 3º alliance ne s'accomplit, qu'elle négligea sou-» vent la réduction de plusieurs Provinces pour » travailler à la traverser; & il est si extraordinaire de voir deux Amans résister pendant dix pans à tous les artifices dont on s'avisa pour » lasser leur constance, que j'ai cru faire plaisir p au Public de lui en faire une Histoire entiere » & complette»,

L'Aureur entre d'abord dans un détail curieux des différens intérêts qui partageoient la Cour de Henri de Valois, & s'attache à dépeindre les principaux personnages qui ont rapport à l'Histoire de ce tems-là. Il sustira dans cette Lettre, de yous faire connoître les deux Acteurs qui remplissent presque toujours la Scene dans ce Roman;

je veux dire la sœur du Roi de Navarre, & le Comte de Soissons.

Henri III occupoit le Trône de France. Le Duc d'Anjou, son frere, venoit de mourir; & cette mort approchoit de la Couronne, Henri de Bourbon, Roi de Navarre. Charles, Comte de Saissons, frere du Prince de Condé, élevé dans la Religion Romaine, étoit engagé dans le parti de la Cour. Il n'avoit que vingt-deux ans; & il passoit pour un des Princes de son sang le plus beau & le mieux fait; mais comme il étoit d'une fierté & d'une ambition extrême, il souffroit impatiemment un égal; il étoit emporté, brusque & brouillon jusqu'à l'excès. Le Prince de Condé étoit sur le point d'épouser Mademoiselle de la Tremouille; & par ce mariage il engageoit le chef de cette illustre Maison dans ses intérêts. Le Roi de Navarre & la Princesse Catherine sa sœur, devoient se rendre à Angers, où la cérémonie alloit se faire. Monsieur de Condé souhaita que son frere y assistat; & le Comte ne put lui refuser cette marque d'amitie.

Il y avoit quelques jours que le Roi de Navarre & sa sœur y étoient, lorsque M. de Soissons arriva. Le Comte ne connoissoit pas la Princesse; il en avoit entendu parler comme d'une personne accomplie. En esser, Catherine joignoit les graces du corps à tous les agrémens de l'esprit. Elle possédoit tout ce que l'illustre Marguetite de Valois, son ayeule, & la vertueuse Jeanne d'Albret, sa mere, ont eu de plus beau & de plus parfait. M. de Soissons ne put la voir sans admiration; & ce premier sentiment sur bientôt suivi de l'amour le plus tendre.

Le Roi de Navarre souhaitoit avec ardeur la

Téunion des Princes de sa Maison; il s'étoit souvent donné des soins inutiles, pour y réussir dans l'espérance de se fortifier par-là contre les forces unies des Carholiques, & de faire parmi cux une puissante diversion, en separant de leurs intérêts ceux des Princes du sang qui profes-Toient la Religion Romaine. Il n'avoit point d'enfans de la Reine Marguerite son épouse; & le désordre où vivoir cette Princesse, faisoit juger qu'elle n'en auroit jamais de ce Prince; ensorte que Henri regardant sa sœur comme son unique héritiere, & celle dont il prétendoit tirer un neveu qui succédat à son rang, Monsieur de Soissons ne crut pas que le Roi de Navarre dût cherther ailleurs, ce qu'il trouvoit dans sa propre famille.

;

5

.

-

-

5

ŀ

1

1. 1. W.

٠.

نة

É

Cependant les plus grands obstacles dont le Comte vit traverser sa passion, ne vinrent point de la part de Catherine. Cette belle Princesse sur touchée des qualités de M. de Soissons; elle le vit avec plaisir; elle l'éconta sans peine; elle l'aima bientôt sans effort. Le mérite du Comte de Soissons, sa naissance, son amour, tout parloit en sa faveur; & il sembloit qu'elle ne dût plus tésister, qu'autant que la bienséance & la modestie le demandoient.

Mais à peine commençoir elle à gouter les douceurs d'aimer & d'être aimée, que tout parur fe déclarer contr'elle. Messieurs de Guise, les plus zélés & les plus ambitieux du parti Catholique, craignant que le Comte de Soissons ne s'attachât trop au Roi de Navarre & aux Princes Huguenots, entreprirent de le rendre suspect aux réformés. Ils le représentement comme un ambitieux, qui vouloir se ménager les

Princes du Sang, pour l'intérêt de son amour; tandis qu'il travailloit sous main à se faire déclarer le Chef de la Ligue. Ces raisons parurent vraisemblables aux Huguenots. Le Roi de Navarre, plus intéressé que tous les autres, alla trouver sa sœur, sui découvrit les projets du Comte, & sui conseilla d'oublier entiérement ce Prince. Catherine trouva effectivement si peu de régularité & tant d'artifice dans la conduite de M. de Soissons, qu'elle ne pût penser sans un juste courroux, que ce Prince eût voulu sui persuader qu'il l'aimoit, dans le temps qu'il se préparoit à trahir si hautement le parti où ses intérêts & sa Religion la retenoient.

Mais quelque dépit qu'eur la Princesse de Navarre contre un Amant dont elle croyoit avoit tant de sujets de se plaindre, il y avoit des momens où elle l'eût souhaité moins coupable; & elle ne se sentoit aucune disposition à le hair, Le Comte de son côté, qui trouvoit dans la Princesse plus de froideur & de fierré, qu'elle n'en 'avoit témoigné jusqu'alors, s'imagina qu'on avoit pu le déservir auprès d'elle. Il gagna une de ses femmes, qui étoit sa confidente, & apprit par son moyen, combien il étoit suspect au parti des réformés. Il écrivit aussitôt à Catherine pour l'alsurer de la droiture de ses intentions; & quelque tems après il quitta les Guises, & vint joindie le Roi de Navarre avec le Prince de Conti son frere. Cette démarche, en lui rendant le cœur de la Princesse, sembloit devoir engager le Roi de Navarre à le favoriser. Henri promit tout ce qu'on voulut; mais son dessein n'étoit pas de tenir sa parole. Le Comte & Catherina abusés par les promesses du Roi de Navarre, li-

vroient leurs cœurs aux plus flatteuses espérances. Ils touchoient au terme marqué pour leur union; mais tantôt les embartas de la guerre, tantôt d'autres raisons spécieuses empêchoient Henri de consentir à ce mariage. L'humeur impérieuse du Comte lui déplaisoit; il crut que l'ambition plutôt que l'amout, l'attachoit à sa sœur; & ses soupçons fortissés par les discours artificieux des Guises, le déterminerent à retirer sa parole. Cette résolution souffroit de grandes difficultés: l'habilité du Marquis de Rosni les, leva toutes. Il feignit d'être mal avec son maître; & ayant gagné la confiance du Comte de Soissons, il s'en servit pour le brouiller avec sa Maîtresse. Catherine & son Amant étoient en commerce de lettres; le Marquis de Rosni recevoir celles de Catherine, & en supposoir d'autres moins tendres qu'il donnoit au Comte. Une Confidente de la Princesse de Navatre, que le Marquis avoit gagnée, faisoit la même chose pour les lettres du Comte; de sorte qu'en peu' de tems M. de Soissons & la Princesse cesserent de s'écrire.

Quelque secrette qu'eut été cetre manœuvre, elle sur à la sin découverte; & Catherine n'eur pas de peine a rendre à son Amant son estime & sa tendresse. Henri que la mort de Valois & ses victoires avoient appellé à la Couronne de France, s'opposa alors plus que jamais à leur bonheur: il résolut de marier Catherine, pour ôter toute espérance au Comte. Le Duc de Montpensier & le Duc de Guise se mirent sur les rangs; mais Henri, par des raisons de Politique, donna la présérence au Duc de Bar, sils du Duc de Lorraine. Ce mariage sur presque aussités

350 Mademoiselle de la Force.

conclu qu'arrêté. On fit épouser à Monsieur de Soissons, un des plus riches partis de France; mais ni le Comte, ni la Duchesse de Bar ne survécurent guères au malheur d'être séparés pour jamais l'un de l'autre. Madame de Bar mourur un an ou deux après son mariage; & sa mott sur bientôt suivie de celle de M. de Soissons.

Tel est, Madame, le fond de cette Histoire, que l'Auteur a ornée de quelques Anecdotes dont

je vais vous faire part.

Le vieux Cardinal de Lorraine, oncle de celui qui a fait tant de bruit sous ce même nom, avoit roujours une bourse pendue à son cou, disant que celle qu'il avoit dans sa poche, étoit pour lui, & l'autre pour les pauvres. Un jour qu'il jouoit au Billard avec Henri II, un filou la lui coupa, & fit signe au Roi qui le voyoit, de n'en rien dire, comme si ce qu'il en faisoit n'étoit que pour le divertir. Le Roi qui erut la chose de bonne foi, avoit gardé le silence; mais étant sorti un moment après, avec le Cardinal, il parut quelques panyres; & Sa Majesté pour redoubler son divertissement, ayant excité la charité du Prélat, le Cardinal s'apperçut du vol. Le Roi n'avoit pu s'empêcher de rire; mais après s'en être amusé quelques tems, il dit que ç'en eroit assez, & qu'il alloit sui faire rendre sa bourle; mais celui qui l'avoit prile, avoit en la précaution de se retirer; & le Roi en fut tellement surpris, qu'il ne s'en put remettre de tout le jour.

Voici quelques particularités sur la vie de Henri III. Ce qui commença de lo perdre dans l'esprit des Parisiens, co sur la fayeur prodigiense de quelques Seigneurs, qui absorboient tous les

bienfaits de ce Prince. Le Duc de Guise ne pouvoir souffrir leur crédit; & le fameux Bussi d'Amboise prenoit un plaisir extrême à les braver. Ces différens caracteres entretenoient la Cour dans une perpétuelle dissention, & produisirent enfin lamort de Maugiron & de Quelus, qui furent tués en duel. Le premier resta sur la place. Quélus fut porté, perçé de dix-neuf blessures, à l'Hôtel de Boissi, où il mourut au bout d'un mois. Pendant qu'il vécut, le Roi alloit le voir tous les jours & lui rendoit des soins si assidus, que Quélus sensiblement touché des bontés de Sz Majesté, ne prononça jamais en mourant que ces derniers mots: Ah mon Roi, mon Roi! Henri lui avoit promis cent mille écus en cas de guérison, pour lui donner un peu de courage, & cent mille francs aux Chirurgiens, s'ils pouvoient le tirer d'affaire; mais tous ces soins n'ayant rerardé sa mort que de quelques jours, le Roi en fut inconsolable. On dit qu'il le baisa mort, aussi bien que Maugiron; & la modestie ne permet pas de rapporter les actions basses & criminelles qu'on accusa Henri d'avoir faires en cette occasion. Il leur sit couper à l'un & à l'autre les cheveux, qu'ils avoient d'un blond parfaitement beau, & les conserva précieusement : & quelque tems après Saint-Megrin fut affaffiné. Le Roi le fit inhumer auprès de ses deux chers Favoris, & leur éleva à tous trois un tombeau magnifique dans l'Eglise de Saint Paul; où ils furent enterrés. Cette conduite inspira un si grand mépris pour lui, & une haine si force contre ses Mignons, que jamais le Peuple n'ent 2 pu revenir. C'est ce qui enhardit aussi le Duc

332 MADEMOISELLE DE LA FORCE.

de Guise à former peu-à-peu le parti qui mit

tout l'Etat en combustion.

Le Roi depuis la mort de ses mignons, s'étoit parfaitement reconcilié avec la jeune Reine; il lui rendoit les soins assidus d'un Amant, & passoit les matinées entieres auprès d'elle, à découper des portraits qu'il habilloit lui-même, & qu'il colloit contre les murs, ou à délibérer sur les modes, avec autant de gravité, que s'il se sui agi du repos de la France. Il avoit fait environner son lit & sa table de balustres dorés, prétendant introduire la méthode des Rois d'Orient, de demeurer cachés dans le fond de leuts Palais. L'après-midi, il alloit à la promenade en Carosse avec la Reine son épouse; & il couroit souvent de maison en maison, où il enlevoit tout ce qu'iltrouvoit de petits chiens; il les nourrissoit lui-même, avec un soin extrême; & il portoit souvent un petit panier en écharpe, où il y en avoit toujours deux ou trois qu'il carelloit de la main & de la voix. On dit qu'il y dépensoit plus de cent mille écus par an, & qu'il ne lui en coutoit guères moins en Singes & en Perroquets. Il s'habilloit le plus souvent en femme; & il découvroit sa gorge chargée de deux ou trols colliers de grosses perles. On l'a vu courir la bague en Amazônne, & paroître dans les cercles habillé en fille, le vifage couvert de mouches, s'en faire conter par ses Favoris, & répondre à leurs douceurs avec toutes les minauderies d'une Coquette. Il donna un repas à Monsieur, au Plessis-les-Tours, où les Dames vêtues de draps de soie verte en habillement d'homme, servirent à table. Il s'avisa dans se tems-là de porter dans les rues un bilboquet, & d'en badiner comme les enfans. Ses dévotions étoient excessives; il couroit à pied d'Eglise en Eglise pour gagner le Jubilé; souvent il s'arrêtoit au coin des rues pour réciter des prieres au pied de certains oratoires qu'il y avoit fait mettre; & c'est ce qui donna lieu à cette plaisanterie qu'on sit afficher au coin de quelques rues: Henri par la grace de sa mere, Roi de France inutile, Roi de Pologne imaginaire, Concierge du Louvre, Marguillier, de Saint Germain - l'Auxerrois, Gendre de Colas, Valet-de-Chambre de sa femme, Mercier du Palais, & Gardien des quatre Mendians de Paris.

On fait l'histoire de la Confrairie des Pénitens de l'Annonciation, où ce Prince & ses Favoris s'étoient enrôlés. Les habits des Confreres de ce noujvel Ordre étoient extraordinairement bizarres: c'étoient de grands sacs qui prenant depuis la tête jusqu'aux pieds, n'avoient que deux trous pour

laisfer la vue libre.

Henri étant devenu amoureux de la femme d'un des plus riches Banquiers de Lyon, n'eut pas de peine à s'en faire aimer; mais le mari s'étant apperçu du dessein du Roi, parut si peu traitable, qu'il fallut avoir recours à la ruse, pour lui apprendre à respecter les Têtes couronnées. Le Comte de Maulevrier, alors Confident de ce Prince, mit un Cordelier, Confesseur du jaloux, dans les intérêts du Roi; & ce Pere ayant pris le mari du côté de la conscience, lui remontra que les principaux habitans de Lyon le soupçonnant d'hérésie, parce qu'il n'étoit pas de la nouvelle Confrairie des Pénitens, il étoit de la prudence de s'enrôler dans cette pieuse profession. Le pauyre homme se laissa leurer par cet artifice; & Tome II.

MADEMONELEE DE LA FORCE.

dès le Joudi suivant, il prir un habit de Pénkent & affifta dévotement à la Procession qui se fit extraordinairement ce jour-là. Il fe chargea mime de la Croix; & pendant qu'il étoit à s'habiller, le Roi entra chez lui & obtint de sa femme coutes les faveurs qu'il désuroit. Mais par une mauvaile curiolité, Henri s'étant approché d'une croisée qui donnoit sur la rue, pour voir passer la Procession, le mari l'apperçut au travers des vitres, enforte que feignant une foiblesse -pour avoir un prétexte d'entrer chez lui, en fut obligé de s'arrêrer pour changer de porte -croix. Il fallut ouvrir la porte du logis, & cacher le . Roi & le Comte de Maulevrier, dans un comp--toir, où ils étoient en grand danger, fans le Cordelier qui persuada au jaloux, qu'il étoit de fon devoir de reporter l'habit & la Croix ou il les avoir pris; pendant le tems qu'il y employa, Henri forgit evec fon Confident.

C'est par de semblables détails, que Mademoiselle de la Force a jetté quelque variété dans sette. Histoire. La phipart y entrent naturellement; & sout s'y sont lire avec une sorte de plaifir ou d'intérêt. On peut dire néanmoins que l'Ouvrage, en général, est écrit avec assez de né-

. gligence.

Je fuis, &cc.

LETTRE XVI

E livre que j'ai actuellement entre les mains, Les Fées, & qui va faire, Madame, l'objet de cette Let-Conte des tre, est d'un tout autre genre que les précédens. Contes, Mademoiselle de la Force a sçu le rendre amusant, par la légereté & les graces dont elle accompagne les hagatelles qui le composent. Il est intitulé, les Fées, Conte des Contes Quelquesunes de ces Historiettes m'ont fait plaisir; à l'égard des autres, je me contenterai de vous les indiquer.

Plus helle que Fée (c'est le titre du premier Conte) Plus belle étoit une jeune Princesse d'une beauté prodigieuse, que Fées. Ce nom donna de la jalousie aux Fées, qui prirent

pour elle une telle aversion, que sa mort sembloit seule pouvoir les appaiser. Nabote leur Reine se chargea de la vengeance; elle enleva Plus-belle-que-fée, qu'elle transporta à sa Cour; & elle ne songea plus qu'à se délivrer, elle & ses sœurs, d'une beauté qui faisoit honte à leurs charmes.

On la sit déscendre par un grand escalier de marbre soir, qui avoir plus de mille marches ; elle crut aller aux absmes de la terre, ou être menée aux Enfers. Ensin, elle entra dans un petit cabiner tout lambrisse d'Ébene, où on lui dit qu'elle coucheroit sur un peu de paille; & on lui donna une once de pain, & une tasse d'eau pour son souper. Elle passa de-là dans une grande galerie dont les murailles étoient de marbre moir, & qui ne recevoit de clarté, que par cinq lampes de jais, dont la lueur sombre répandoit

3.56 MADEMOISELDE DE LA FORCE.

dans ce lieu une nouvelle terreur. Ces murs étoient tapissés de toiles d'araignée, depuis le haut jusqu'en bas; & telle étoit leur fatalité, que plus on en ôtoit, plus elles se multiplicient. Les deux Fées dirent à la Princesse, qu'il falloit que cette Galerie fut nettoyée au point du jour, ou bien qu'on lui feroit souffrir des supplices effroyables. Elles lui donnerent une échelle & un balai de jonc, lui ordonnerent de travailler, & la quitterent. Plus-belle-que-Fée soupira; & ne scachant point le sort de ces toiles d'araignée, quoique la galerie fur fort grande, elle se résolut avec courage d'obéir. Elle prit son balai, & monta légerement sur l'échelle. Mais, ô Dieu! quelle sut sa surprise, lorsque pensant nettoyer ce marbre, elle trouva que les toiles d'araignée ne faisoient qu'augmenter : elle se lassa au bout de quelque tems; & voyant avec tristesse, qu'elle travailloit inutilement, elle jetta son balai, descendit; & s'asseyant sur le dernier échelon de l'échelle, elle se mit à pleurer: ses sanglots se précipitoient si fort les uns sur les autres, qu'elle n'avoit plus la force de soutenir son beau corps, lorsque levant un peu la tête, ses yeux surent frappés d'une vive lumiere. Toute la galerie fut dans un instant éclairée; & elle vit à genoux devant elle, un jeune garçon si beau & si agréable, qu'à Phabillement près, elle le prit pour l'Amour; mais elle se fouvint qu'on peignoit l'Amour tout nud; & ce beau garçon avoit un habit tout couvert de pierreries. » Qui êtes-vous, lui dit-elle, toute étonnée? » Etes-vous un Dieu? Etes vous l'Amour? Je » ne suis pas un Dieu, lui répondit-il; mais » j'ai plus d'amour moi seul, qu'il n'y en 2 e dans le Ciel ni sur la Terre. Je suis Phraates,

» le fils de la Reine des Fées, qui vous aime » & qui veut vous secourir ». Alors prenant le balai qu'elle avoit jetté, il toucha toutes ces toiles d'araignée, qui devintent aussitôt un tissu d'or d'un travail merveilleux. Le feu des lampes demeura vis & lumineux; & Phraates donnant une clef d'or à la Princesse: » Vous trous verez une serrure, lui dit-il, au grand quarré de votre cellule; ouvrez-là tout doucement. » Adieu, je me retire, de peur de me rendre » suspect; allez vous reposer; vous trouverez » tout ce qui vous est nécessaire; & mettant un genoux à terre, il lui baisa respectueuse- » ment la main ».

Plus-belle-que-Fée rentra dans la petite chambre; & s'approchant du lambris, elle entendit une voix, la plus belle du monde, qui sembloit se plaindre avec douleur; elle prêta attentivement l'oreille. » Mais que ferai-je, disoit cette voix? » On veut que je change les glands qui sont dans » ce boisseau en des perles orientales ». Plus belleque-Fée moins surprise qu'elle ne l'auroit été deux heures auparavant, frappa deux ou trois petits coups contre la cloison, & dit assez haut: » si " l'on donne despeines ici, il s'y fait en même » tems des miracles; espérez; mais contez-moi, » je vous prie, qui vous êtes. Il m'est plus doux de vous satisfaire, reprit l'autre personne, que de continuer mon emploi. Je suis fille de Roi; » on m'appelle Désirs. On dit que je naquis charmante; les Fées n'assistement point à ma naissance; vous sçavez qu'elles sont cruelles à ceux dont elles n'ont pas pris la protection en naifsant. Un jeune Prince s'attacha uniquement à moi; je le comblai d'espérance & de satisfac-

3,8 Madimonselle de la Fores.

» rion: Nous allions nous unir pour toujours » l'un à l'autre, quand les Fées, jatouses de ma » beauté, m'enleverent un jour au milieu de ma

» gloire, & m'ont mise ici dans un vilain lien.

Elles in'ont dit qu'elles m'éroufferoient de main
 marin, fi je n'ai pas exécuté un ordre ridicule

p qu'elles m'ont imposé.

Plus-belle-que-Fée apprit à fon tour à la Princesse Defirs son nom & ses matheurs; & ayant trouvé une porte qu'elle ouvrit avec sa petite clef, elles se surprirent beaucoup l'une & l'autre par leur beauté merveilleuse. Après s'être fort embrassées, & s'être dit bien des choses obligeantes, Plusbelle-que-Fée se mit à rire, de voir que la Princesse Desirs fromoir continuellement ses glands avec une perire pierre blanche, comme on idi avoit ordonné. Elle lui conta la tâche qu'on lui avoit imposée à elle-même, & comme je me Içais quoi de si aimable , l'avoit assistée miraculeusement. » Mais que peut-ce-être, lui dit la » Princesse Desirs? Je crois que c'est un homme, » reprit Plus-belle-que-Fée. Un homme, s'écrit » Desirs! Vous rougissez; vous l'aimez. Non pas » encore, reprir-elle; mais il m'a dit qu'il m'ai-» me; & s'il m'aime comme il le dit, il vous » assistera. A peine eut-elle proféré ces paroles, que le boisseau frémit ; & agirant ces glands, comme le chêne sur lequel ils avoient été cueillis auroit pu faire, ils fe changerent tout-d'un-comp dans les plus belies perles en poire & de la premiere cau. Les deux Princesses furent très-contentes de cette métamorphose; & Plus-belle-que-Fée qui commençoit à s'accourumet aux prodiges, prenant Desirs par la main, repassa dans sa chambre; & Houvant le quarré où étoit la serrare dont on lui

woit parlé, elle l'ouvrit avec la clef d'or, & entra dans'une chambre dont la magnificence la surprit. Il y avoit à un des bouts de cette chambre, une table couverte de tout ce qui pouvoit contenter la délicatesse du goûr, & deux fontaines de liqueurs qui couloient dans des bassins de Porphire. Les jeunes Princesses s'assirent dans deux chaises d'1voire enrichies d'Emeraudes; elles mangetent avec appétit; & quand elles eurent soupé, la table disparut; & il s'éleva à la place où elle étoit. un bain délicieux où elles se mirent toutes deux. A fix pas de-là on voyoit une superbe toilette. Un lit d'une richesse extraordinaire terminoit cette. merveilleuse chambre. La Princesse Desirs admiroit la fortune de sa compagne; & se tournant vers elle. » Votre Amant est galant lui dit-elle; il peut » beaucoup ; & il vent tout pouvoir pour vous ». Une pendule sonnant minuit, leur sit entendre à chaque heure le nom de Phraates. Plus-belle-que-Fée rougit, & se setta dans son lit; elle crut prendre un repos qui fut troublé par l'image de Phraates.

Vous en avez assez vu, Madame, pour sçavoir que tout est miraculeux dans ces sables; & cela doit être ainss. Un Auteur qui prend en main la baguette des Fées, ne doit point épargner les prodiges. Mademoiselle de la Force n'en est point avare, comme vous voyez. Elle sait commander à Plus-belle-que-Fée, d'aller chercher sur le Mont Avantureux un vase plein d'eau-de-vie immortelle, & à Desirs d'écrire sur le sable de saçon que les lettres ne s'essacent jamais. Les belles Princesses viennent encore heureusement à bout de cette aventure & de plusieurs autres aussi bizarres, par le secours du même Phraates. Une ancienne

Mademoiselle de la Force.

Reine des Fées paroîr sur la scene; elle confond l'orgueil de Nabore, & comble les vœux des Princosses en leur faisant épouser leurs Amans. Voici quelque chose du deuxieme Conte.

Persinette. Persinette, ainsi appellée parce que sa mere étant grosse d'elle, aimoit passionnément le persil, naquit avec une beauté si touchante, qu'une Fée la demanda à ses parens qui la lui accorderent: La Fée qui vouloit en faire une merveille en toute sorte de sciences, prit seule le soin de son éducation. Elle éleva une Tour qui n'avoit d'autre ouverture qu'une fenêtre tout au haut. Ce fur dans cette demeure inaccessible, que la Fée renferma la jeune fille.

> C'étoit une des grandes beautés de Persinette, que ses cheveux qui avoient trente aulnes de long sans l'incommoder; ils étoient blonds, tressés avec des rubans de toutes couleurs; & quand elle entendoit la voix de la Fée, elle les détachoit, les mettoit en bas;& la Fée montoit. Un jour un jeune Prince s'étant égaré à la chasse, vit arriver la Fée au pied de cette Tour, & entendit qu'elle disoit : » Persinette, descendez vos che-» veux, que je monte». Au même instant il remarqua que cette belle personne défaisoit les longues tresses de ses cheveux, & que la Fée montoit. Il fut très-surpris d'une maniere de rendre' visite si peu ordinaire. Le lendemain quand il crut que l'heure où la Fée avoit accoutumé d'entrer dans la Tour étoit passée, il s'approcha sous la fenêtre, & contresit si bien sa voix, que Persinette accourut & détacha ses beaux cheveux. Le Prince y monta; & quand il fut au haut, il sauta dans la chambre; & se mettant aux pieds de Perfinette, il lui embrassa les genoux avec une ar-

Beur qui pouvoit la persuader : elle s'effraya d'abord; elle cria; un moment après elle trembla; & rien ne fut capable de la rassurer, que quand elle sentit dans son cœur autant d'amour qu'elle en avoit mis dans celui du Prince. Il lui dit les plus belles choses du monde, à quoi elle ne répondit que par un trouble qui donna de l'espérance à son Amant. Enfin devenu plus hardi, il lui proposa de l'épouser à l'heure-même; elle y consentit, fans sçavoir presque ce qu'elle faisoit; & elle acheva toute la cérémonie.

La Fée ne s'apperçut de l'amour du Prince, que par la grossesse de Persinette. Désespérée de voir ses projets évanouis, elle résolut de se venger. Elle transporta Persinette dans un désert affreux, où elle mit au monde deux enfans. Le Prince qui étoit revenu au pied de la Tour, fut frappé d'aveuglement. Il marcha long-tems à tâtons, & si longtems qu'il arriva dans le défert de Persinette. La Fée se laissa attendrir à la vue de ces infortunés & de leurs enfans; elle transporta toute cette petite famille dans le Palais du Roi, pere du Prince. Les deux époux vécurent heureux dans le sein des plaisirs.

Le troisieme Conte a pour titre l'Enchanteur. L'Enchan-Un Roi donne une de ses niéces, en mariage à un teur. autre Roi. La premiere nuit des nôces un fameux Enchanteur met dans le lit des jeunes mariés, une belle esclave que le Roiprend pour sa temme; & lui, couche avec la nouvelle Reine. Le jeune époux n'eut aucun foupçon : fa femme devint grosse & accoucha d'un fils dont il se crut le pere. Ce fils étant devenu grand, & s'étant signalé par mille exploits fameux, apprit de l'Enchanteur, que celui qu'il croyoit être son pere, ne

362 Mademonselle de la Forcé.

l'étoit pas; & il squt comment les choses s'étoient passées. La Reine qu'on accusoit, sut, par les tonséells du Prince son sils, enfermée dans une Tour, où l'Enchanteut alloit la consoler. Carados, (c'ell le nom du fils de la Reine) entra dans la Tour; un serpent le saisit au bras & y demeura attaché. On ne pouvoit lui faire lâcher prise, que los qu'une Pucelle, aussi sidele que belle, voudroit soussir pour le Prince. L'Amante de Carados se présenta; le serpent quitta le bras du Prince, & sauta sur la belle qu'il saisit au sein. Il salux en couper l'extrémité; & les deux Amans surent guéris.

Je passerai plus rapidement encore sur les Contes suivans, intitulés Tourbillon, Verd & bleu, le Pays des délices, & la Puissance d'amour.

Tourbil-

Une Reine d'Arménie, fameuse Enchanteresse, étoir Belle-mere d'une Princesse appellée Pretintin. Cette Reine connut par ses livres, quen elle faisoit mourir sa Belle-fille avant le termede quatre années, rien ne troubleroit à l'avenir son bonheur. Les quatre ans étoient près d'être écoules. La Reine d'Armenie charge Arrogant son sa vori, d'emmener Pretintin & de la noyer. Mais lorsque Arrogant est arrivésur le bord de la mer, il s'éleve un grand Tourbillon qui fait disparoître Pretintin. Tourbillon étoit fils de Zéphir, volvge comme fon peré. Il se déclara d'abord l'Amant de Pretintin ; mais bientôt il se contents d'être son ann & son protecteur. La Reine d'Arménie se remer en possession de la Princelle; elle l'expose aux plusgrands dangers; mais Tourbillon est toujours prompt à la secourir. Son pouvoir l'emporte sur celui de la Magicienne. Il parvient à l'endormir; & pendant fon sommeil, qui

Most durer plusieurs siécles, il marie la jeune Prerintin à un Prince qui en étoit amoureux.

Une Reine accouche d'une fille qu'on nomme la Princesse Bleu, parce qu'elle a les yeux bleus; bleu. la destinée de cer enfant est qu'elle ne peut être heureuse, que lorsqu'elle s'unira à quelqu'un d'aimable, mais qui lui sera entierement opposé. Par le pouvoir des Fées, la Princesse fut enfermée dans un nuage; & elle failoit la demeute dans l'air. Sa beauté étoit incomparable, & faisoit l'objet des væux des plus grands Princes. Vers le tems de la naissance de Bleu, mourut un jeune Monarque adoré de tout l'Univers, qui s'appelloit Printems. Sa femme accoucha, peu de tems après, d'un fils qui fut nomme le Prince Verd. Bleu rencontra un jour ce jeune Prince qui lui patut fort aimable. Leurs cœurs furent bientôt d'accord ; & malgré les perfécutions d'un Enchanteur qui vouloit la Princesse Bleu pour son fils, elle épousale Prince Verd & remplit ainsi sa destinée ; le nom de son Amant ayant de l'opposition avec le siën.

Un Prince nommé Miracle, à cause de sa beauté, avoit été exposé sur un Fleuve au moment de des délices. sa naissance. Des Pêcheurs le recueillirent; & ayant été élevé parmi eux, il fit son métier de la pêche. Un jour il lia connoissance avec une Huitre, & en reçut une excellente éducation. Elle lui dit de s'embarquet, & de chercher un pays appellé le Pays des délices; qu'il y trouveroit une Souveraine nommée Faveur; que c'étoit là l'épouse qui lui étoit déstinée, & qu'il régneroit dans ce pays charmant. Miracle fit tout ce que l'Huitre lui avoit ordonné; & il eut le succès le plus heureux.

Le Pays

La Puis Lantine étoit une belle Princesse, fille du Rois fance d'A- de l'Arabie heureuse. Panpan étoit sils d'un Magi-

de l'Arabie heureuse. Panpan étoit sils d'un Magicien de la même Contrée. Tous deux s'aimerent du moment qu'ils se virent; mais la Fée Absolue, Fée puissante & malicieuse, favorisoit le Seigneur du Roc Affreux, & lui destinoit Lantine. Panpan eut un plus puissant protecteur: un petit Vieillard lui apparut un jour; & s'étant sait connoître à lui pour l'Amour, il lui promit de le rendre heureux. Envain le Seigneur du Roc Affreux, & la Fée Absolue épuiserent toutes les ressources de la Magie pour traverser Panpan dans ses projets; l'Amour, le plus grand des sorciers, rendit leurs efforts inutiles, & sit le bonheur des jeunes Amans.

Labonne femme.

Une bonne femme vivoit seule à la campagne, & avoit pour tout bien unecabane & un petit troupeau. Un jour ses moutons prirent la fuite & difparurent à ses yeux. Comme elle revenoit toute désolée, elle apperçut courir vers elle troispetits enfans plus beaux que le jour. Ils lui firent mille caresses en l'appellant leur mere; & la bonne semme voyant que personne ne venoit chercher ces enfans, reprit avec eux le chemin de sa cabane. Elle crut que le Ciel lui rendoit ce perit troupeau, en la place de celui qu'elle avoit perdu. Il étoit composé de deux filles qui n'avoient que deux ou trois ans, & d'un petit garçon qui en avoit cinq. Ils avoient chacun de petits cordons pendus au cou, auxquels étoient attachés de petits bijoux. L'un étoitune Cerise d'or, émaillée d'incarnat; & l'on y avoit gravé tout autour ce mot, Lirette. L'autre étoit une Azerolle, où il y avoit écrit Mirtis. Et le petit garçon avoit une amande d'un bel émail verd, où il yavoit autour Finfin. La bonne temme comprit bien que c'étoient leurs noms. Ils croissoient à vue d'œil; & ils passoient seur vie dans une grande innocence: ils aimoient la bonne femme; & ils s'aimoient infiniment tous trois. Finsin avoit une inclination marquée pour Lirette; il l'aimoit mieux que Mirtis; il ne trouvoit de plaisir qu'à la voir & à lui parler. La bonne femme qui les croyoit frere & sœurs s'inquié-

toit de cette passion naissante.

Lirette avoit déja douze ans, Mirtis treize, & Finfin quinze; quand un soir après soupé, ils étoient tous assis au-devant de la maisonnette avec la bonne femme qui les instruisoit de cent choses agréables. Le jeune Finfin voyant Lirette qui se jouoit avec le bijou qu'elle avoit au cou, demanda à sa mere, à quoi il étoit bon? Elle lui répondit qu'elle les avoit trouvés en ayant chacun un lorsqu'ils étoient tombés entre ses mains. Et alors Lirette dit : » si le mien vouloit faire ce que je » dirois, je serois bien aise. Eh! que voudriez-» vous, demanda Finfin? Vous l'allez voir, dito elle; &, prenant le bout de son cordon : pe-» tite cerise, continua-t'elle, je voudrois avoir » une belle maison de roses. En même tems ils » entendirent un petit bruit derriere eux. Mirtis » se tourna la premiere, & fit un grand cri. Elle » avoit raison de le faire; car en la place de la » maisonnette de la bonne semme, il y en parut " une plus charmante que l'on eut pu voir. Elle » n'étoit pas élevée; le toît en étoit tout de ro-" ses; ils y entrerent, & y trouverent des appar-» ternens agréables, meublés avec magnificence. » N'y a t-il qu'à souhaiter, dit Mirtis? Et prenant fon cordon: perite Azerolle, poursuivit66 Mademoistele de la Force.

p elle, donnez-nous un jardin plus beau que le nôtre. A peine eut-elle acheve de parler, qu'il » s'en présenta un devant leurs yeux d'une beau-33 té extraordinaire, où tour ce qui se peut imam giner pour contenter tous les sens, se trouvoit 22 dans la derniere perfection. Ces jeunes enfans 21 se mirent d'apord à courir dans les belles al-20 lées, dans les Parterres & au bord des Fontaines. Souhaitez quelque chose, man frere, lui o dit Lirette. Eh bien, dit Finfin, Amande, perite Amande, je voudrois qu'il s'élevat près a d'ici une grande Forêt où le fils du Roi vint n chasser, & qu'il devînt amoureux de Mirtis. » Que vous ai-je fait, lui répondit cette belle fille? Je ne yeux point sortir de la vie innocen-» te que nous menons. Vous avez raison, mon penfant, lui dit la bonne femme; & je recon-» nois votre sagesse à des sentimens si réglés; » suffi-bien on dit que ce Roi est un cruel, un 2 ulurpateur, qui a fait mourir le véritable Roi » & toute sa famille; peut-être que le fils ne sera pas moilleur que le pere. Cependant la bonne 4) femme étoit toute étonnée des souhaits étransi ges de ces miraculeux enfans; elle ne scavoit a que penser »,

Il est tems de finir, Madame, & pour ne vous point laisser ignorer la destinée de ce petit troupeau, vous scaurez que le fils du Boi vit un jour Mirtis dans la Forêt; qu'il en devint amoureux, & la suivit dans la maison des Roses. Le Roi qui scut où il étoit, sit enlever toute sette petite famille, dens le dossein de la faire périr, Mais avec l'assistance d'une Fée nommée Madame Tutu, ils surent assanchis de la tyrannie de ce barbare.

MADEMOISBLE DE LA FORCE.

Tutu apprit alors que Lirette & Mirtis étoient filles du véritable Roi que l'Usurpareur avoit fait mourir, & que Finfin espit fils de ce dernier & frere du Prince. Toutes ces jeunes personnes furent mariées au gré de leurs désirs; & Finsin monta sur le Trône avec l'aimable Lirette.

Je vous ai parlé, Madame, d'une Epitre de Mlle de la Force à Madame de Maintenou; & j'en Madamede ai même déjà cité quelques vers. Il y a dans cette Maintenon pièce d'autres endroits plus dignes encore de vous être présentés. Tel est d'abord celui où l'Auteur nous rappelle les malheurs de son illustre

Héroïne.

J'admire, j'applaydis aux ordres du destin Qui seul te conduist per un si beau chemin; Car chin de ce sort, maintenant si propies, Tu n'as que trop senti l'ordingire injustice; Et même il t'en souvient, sa barbare riguent Te sembloit en neissent destiner au malbeur. Dans cet âge innocent le Ciel fut to défenfe ; Il arma de secours la précieuse enfance: Au berceau même, égale au fils de Jupiter, Comme lui tu trouvas des monstres à dompter. Aux plus hantes yerrus tes aveux t'animerent ; Minerve t'instruiße; les Graces te formerent; Le revers qui frappa ton illustre Maison. Ne put, en l'ébranlant, étonner ta raison, De ce trifte climat tu passas dans un autre; Un nouveau monde vit la merveille du nôme; Mais un sort si cruel devoit hientor changer; Pouvois-tu respirer sous un Ciel étranger? Tu revis ton Pays; & bien qu'en ta Patrie, Le sort n'est point encore épuisé la furie,

Mademoiselle de la Force.

Ton cœur de tant de maux n'étoit point abbatu. Et-dans chaque action marquoit une vertu. C'est par de tels malheurs supportés sans foiblesse. Que les ordres du Ciel, l'éternelle Sagesse, Eprouvant chaque jour ta constance & ton cœur, Préparoit en secret ta future grandeur: Ainsi contre le sort remportant la victoire, Tu passas tout d'un coup au comble de la gloire.

L'établissement de Saint-Cyr est un autre morceau que vous ne lirez pas avec moins de Satisfaction.

Un Temple magnifique élevé partes soins, De la tendre innocence éloigue les besoins; Noble & riche dessein d'une ame généreuse, Durable monument d'une gloire pieuse, Illustre ambition d'un cœur comme se tien, Et des siécles futurs éternel entretien! Sexe trop malheureux, filles, dont l'indigence Corrompt souvent les cœurs, & séduit l'innocence; Ne craignez plus le fort contre vous déclaré; Maintenon vous assure un azile sacré. Vous qui veillez sans cesse au soin de vos familles, Meres, ne tremblez plus au destin de vos filles'; Et méritant les biens qui leur sont réservés, Bénissez l'Héroïneà qui vous les devez.

Madame de Saliez, qui a fait le sujet d'une de mes précédentes Lettres, a aussi adressé une Epitre à Madame de Maintenon. Je ne vous en ai point parlé, parce qu'elle ne présente que des flattéries pour Louis XIV, dépourvues d'ailleurs des graces de la Poèfie.

Je fuis, &c.

LETTRE

LETTRE XVII

Àns m'astraindre à suivre l'ordre chronologique des Ouvrages de Madame de Saintonge, vous me permettrez, Madame, de commençer de Saintpar celui qui vous fera d'abord connoître la fa-Onge. mille de cet Auteur, & particuliérement Madame Gillot sa mere, qui s'est aussi fait un nom dans les fastes de la Littérature françoise, comme vous

le verrez dans le cours de cette lettre.

S'il est vrai, comme le dit Madame de Saint-Onge, & comme il n'y a aucun lieu d'en douter, si dis-je, c'est véritablement d'après un manuscrit trouvé dans les papiers de son Grand-pere, qu'elle a composé l'Histoire secrette de Dom Antoine de Portugal; s'il est vrai, comme elle dit encore, de Dom que son grand-pere, frere de Scipion de Vascon-Antoine de cellos, ait en part aux malheurs de Dom Antoine, Portugal & à la confidence des Princes ses fils, on ne peur nier que cet Ouvrage, qui porte en effet partout le caractere de la vérité, ne soit un présent trèsprécieux, que Madame de Saint-Onge a fait à la Littérature & à l'Histoire.

L'Infant Dom Louis, Connétable de Portugal, second fils d'Emmanuel, avoir eu dans sa jeunesse une Maîtresse fort aimable, nommée Violante, que sa passion lui sit épouser secrettement. Elle lui donna un fils qui fut nommé Dom-Antoine; & peu de tems après l'avoir mis au monde, elle. alla, par délicatelle, finir ses jours dans un Couvent. Dom Louis tint son mariage cache; mais il fit élever l'enfant avec beaucoup de soin, & Tome II.

Madamê

870

comme son fils naturel, de crainte que s'il le faisoit connoître pour ce qu'il étoit, il ne causat un jour quelques troubles dans l'Etat; & pour plus grande précaution, il le fit entrer dans l'ordre ecclésiastique. Le Roi Dom-Juan, frere de Dom-Louis, a qui ce Prince le recommanda, le combla de bienfaits. Dom-Louis mourur & déclars par son testament son mariage de conscience. Apparemment qu'on ne jugea pas à ptopos de le rendre public; car les Portugais demeurerent persuadés que Dom-Antoine n'étoit que fils naturel de Dom Louis. Après la mort du Roi Jean, Sébastien son petitfils & son successeur, eur pour Antoine la même amitié qu'avoit ene son grand-pere. Il voulut qu'il l'accompagnât dans toutes ses expéditions, & notamment dans celle d'Afrique, où ce jeune Monarque périt avec la fleur de sa Noblesse. Dom-Antoine fut fait prisonnier; mais, ayant trouvé moyen de s'échapper ; il apprit en rentrant en Portugal, que le Cardinal Henri 'son oncle, avoit été placé sur le Trône. Il se rendità sa Cour & en fut reçu assez froidement, parce que, depuis quelques tems, il s'éroit fait relever de ses vœux par le Pape Grégoire XIII. Menri craignoit que l'ambition n'inspirar à ce Prince le dessein de lui disputer la Couronne.

Cependant Philippe II, Roi d'Espagne, se disposoit à faire valoir ses droits sur le Portugal. Il feignir de reconnoître Henri; mais espérant tout de la vieillesse des infirmités de ce Prince, il le fit solliciter par son Confesseur, qu'il avoit mis dans ses intérêts, de le nommer son successeur. En même-tems il répandit des fommes d'argent confidérables dans le Royaume, & s'y fit un grand nombre de Partifans. Le Cardinal Roi n'eur pas

le tems de régler ce qui concernoit la successions Il avoir nommé cinq Gouverneurs pour administrer le Royaume en cas que la mort le prévînit On croit que Philippe trouva-le moyen de l'empêcher de languir, Quoi qu'il en son, Henri mourut après un regne de dix-lepr mois, dans le Palais d'Admerin où les cinq Gouverneurs, nommes Protecteurs du Royaume, se renditent aussitôt. Trois d'entr'eux étoient vendus à Philippes Ils envoyerent à Sanctaran, où les Etats étoient allemblés, pour les engager à ne point précipiter l'élection d'un Roi, jusqu'à ce que les Prétendans cussent représenté leurs droits. Leur dessein étois de donner au Roi d'Espagne le tems de faire entrer des troupes en Portugal. Le Clergé & la plus grande partie de la Noblesse étoient dans des dispositions aussi favorables pour ce Prince. Il n'y avoit que le tiers Etat, qui ne se laissoit point chlouit par les belles paroles.

Philippe donna le Commandement de son armée au Duc d'Albe, qu'il fit revenir d'un exil auquel il l'avoit condamné à son retour des Paysbas, & le chargea de la conquêre du Portugale Une parme des Portugais qui avoit en horreur la domination d'Espagne, élut Dom-Antoine Protecteur du Royaume. Ce Prince gagna il bien l'aftection d'un bon nombre de Gentilshommes i qu'ils lan ouvrirent un chemin pour monter au Trâne. Ils s'assemblerent à la fin de Juin de l'année 1 580; dans la plaine de Sanctaran, le proclamerent Roisle firent monter à cheval & l'accompagnerent jusqu'à la Ville à pied & découvert. Ca Prince alla dans cet équipage, descendre à la grande Eglise, ensuite à l'Hôrel-de-Ville, où il fut confirme Roi de Portugal, par un acte qui fut li**172**

gné de toutes les perfonnés de confidération qui le fuivoient. Après un commencement scheureux, Dom-Antoine se prépara pour aller à Lisbonne; mais il y arriva si mal accompagné, qu'il causa moins de crainte que de mépris à ceux qui n'étoient point dans fon parti. Il y en eut cependant beaucoup qui s'empresserent de lui marquer leur zèle. Un Docteur, nommé Manuel de Fonieca, sir un discours fort éloquent à la louange de ce Prince; & le peuple, qui se laisse charmer par la nouveauté, donna des marques éclatantes de la joie, en criant dans tous les quartiers, vive le Roi. Après toutes les cérémonies qui s'observent en pareille rencontre, Dom Antoine envoya des Courriers par toutes les Villes pour les obligera le reconnoître. Setuval se rendit à lui : les trois Etats y étoient assemblés; & les cinq Gouverneurs n'auroient pas manqué de rélister à ce Prince, s'ils avoient été soutenus; mais ils n'étoient pas les plus forts: ils prirent la fuite avec les Ambassadeurs d'Espagne. Cascais & S. Julien suivirent l'exemple de Seraval; mais les Portugais soutinrent mal le zèle qu'ils avoient d'abord sait paroître pour Dom-Antoine. Le commencement & la fin de son regne se toucherent de si près, qu'il n'eur pas le tems de s'appercevoir qu'il étoit Roi. Il assembla tout ce qu'il pur trouver de troupes, & marcha contre le Duc d'Albe. Plusieurs Villes importantes du Royaume s'étoient rendues d'ellesmêmes à ce Général Espagnol. Le courage de Dom-Antoine n'en fut point ébranlé. Il prit la tésolution de périr ou de se conserver la Couronne; mais il éprouva bientôt l'inconstance de la plupart de ses Sujets. Il ne put jamais faire entrer les Grands de Porsugal dans son partin L'Espagne

avoir pris les devants, & par de belles promesses en avoit engagé plusieurs dans ses intérêts; les autres attendoient à se déclarer avec la fortune. Cela joint au peu de fermeté des Portugais, fit que le Duc d'Albe arrêta bientôt les progrès de Dom-Antoine. Il se rendit maître d'abord de la Ville de Cascais & du Château de S. Jean , par la trahison du Gouverneur. Lisbonne songeoit à ouvrir ses portes. Dom-Antoine pour encourager les habitans, sortit avec une poignée de soldats & présenta la bataille au Duc d'Albe, près du Fort d'Alcantara. Malgré ses efforts, il fut vaincu & blessé dangéreusement. Dans ce méchant état il rentre à Lisbonne; & voyant qu'il n'y avoit que des Moines aux portes pour les défendre, il fit ouvrir les Prisons & ayant mis en liberté un grand nombre de malheureux, il sortit de cette Ville l'ame pleine de rage de se voir contraint de l'abandonner à son ennemi. Ce Prince s'en alla à S. Antoine de Quiesta, à cinq lieues de Lisbonne, se sir panser de sa blessure; & de-là il se rendit à Sanctaran. Il rallia le reste de ses troupes, le mit à leur tête, marcha droit à Aveiro; & voyant qu'on lui en refusoit l'entrée, il l'attaque, la prend d'allaut & l'abandonne au pillage. Après cet exploit, il prit encore Porto, & se fortifiadans cette Ville. Mais le Duc d'Albe qui avoit pris Lisbonne & toutes les Villes d'alentour, envoya Sanchès d'Avila, avecun corps d'armée pour afnéger Antoine qui se défendir vigoureusement jusqu'à ce que trahi par les habitans, il fut obligé de prendre la fuite avec précipitation. Il gagna, un Port de Mer nommé Viana, dans le dessein de s'embarquer pour passer en France; mais il ne le put pas, & forréduit à la cruelle nécessité de le

- Aa iij

Janvier de la fuivante.

Scipion Gomès de Vasconcellos, Gouverneur des Terceres, ne contribuoit pas peu à foutenir ses espérances; car il s'étoit déclaré pour hui, sans vouloir écouter les propositions que le Roi d'Espagne lui avoit fait faire. D'un autre côté, le Duc d'Albe qui croyoit qu'on ne pouvoit assurer ses conquêtes sans répandre beaucoup de sang, sit trancher la tête à tous ceux qui avoient pris le parn de Dom-Antoine; & pour achever ce grand ouvrage, il mit la tête de ce Prince à prix, & promit quatre-vingt mille écus à qui la lui apporteroit. Antoine ne put tenir contre ce dernier trait d'une politique si cruelle; il commença à craindre pour sa vie; ce qui le fir résoudre à se sauver en France. La chose étoit difficile; cependant par l'adresse d'un Cordelier, il en trouva le moyen, & s'embarqua sur un vaisseau Flamand qui le rendit au Port de Calais. Il n'étoit accompagné que de huit ou dix personnes. De-là il passa en Angleterre, pour engager la Reine Elisabeth dans ses inséters; & lorsqu'il fut assuré de sa protection, il rerourna en France où il fut très-bien recudu Roi & de la Reine meré.

Philippe cependant s'étoit fait couronner à Lifbonne Roi de Portugal; mais il ne jouissoit pas tranquillement de sa conquête; il seavoit que pour da rendre entiere, il y falloit joindre les Isles Terceres. Il auroit bien voulu n'être pas obligé d'en venir à la force ouverte avec Scipion de Figueredo, dont il connoissoit la valeur & la prudence. Il n'oublia tien pour le gagner ; mais toujours sans succès. Résolu alors de ne le plus ménager, il . s'empara de tous ses biens, & fit partir des troupes pour l'aller combantre; elles furent vaincues; & Philippe remit cette expédition à l'année suivante. Un homme moins intrépide que Scipion, auroit plutôt pensé à faire une capitulation avantageuse, qu'à se défendre; mais rien ne pouvoit ébranler son courage : il imagina une ruse qui lui réussit. Il sit venir une grande quantité de boufs des montagnes; &, le jour du combat, ayant fair attacher à seurs cornes des mêches allumées, illes fit marcher au milieu du petit nombre de troupes. qui lui restoit. Comme on avoit fait le détail de ses forces aux Espagnols, ils ne s'attendoient pas d'avoir un grand nombre d'ennemis en tête; mais étant trompés par les apparences, ils furent épouvantés, & combattirent avec si peu d'ordre, que Scipion n'auroit eu besoin que d'une valeur commune pour les vaincre. Le carnage fut si grand, qu'il ne resta que deux soldats des ennemis, que l'on trouva cachés dans le creux de deux faules. On les fit tirer au fort; celui qui eut le billet heureux, alla publier en Portugal cette fâcheuse nouvelle.

Ge qui suit, Madame, est dénué de vrai-semblance, & contredit par tous les Historiens Espagnols & Portugais. N'accusons cependant point Madame de Saint-Onge, qui ne parle que d'après les Mémoires de son grand-pere, Dom Gomès, frere de Scipion de Vascancellos de Figue-

redo.

Dom Antoine croyant qu'il ne donneroit pla peu d'affaires à Philippe, s'il confervoit ses Isles, ne pouvoit se lasser de louer le courage de Scipion. Il avoit une si forte passion de le voir, qu'il eut l'imprudence de lui écrire, de le venir trouver, pour se réjouir avec lui de sa victoire, & de laisser le soin de son Gouvernement à Manuel de Silve qu'il lui envoyoit. Voilà, continue Madame de Saint-Onge, ce qui fit croire à ceux qui ne jugent des choses que par les apparences, que Dom Antoine se défioit de lui. Pour prouver le contraire, elle rapporte un fragment d'une lettre de Dom Antoine au Pape Grégoire XIII, dans laquelle ce Prince parle avec éloge de Scipion; mais il ne dit rien du motif qu'il a eu de le faire revenir des Terceres.

Quoi qu'il en foit, Scipion vint en France avec Dom Gomès fon frere. Leurs sollicitations auprès de la Reine Catherine hâterent le secours que cette Princesse avoit promis à Dom Antoine. Le rendez vous de l'armée navale étoit à Belle-Isle en Bretagne. Strozzi, Colonel de l'Infanterie françoise, en étoit Amiral, & le Comte de Brisfac fon Lieutenant. Dom Antoine, accompagné ' de Scipion, de Dom Gomès & de tous ceux de sa maison, arriva à Belle-Isle le 12 Juin de l'an 1582, avec un plein pouvoir du Roi sur toute l'armée. Elle étoit composée de trente galeres, de vingt pataches & de cinq gros vaisseaux. Il mit à la voile, s'approcha de l'Isse de S. Michel, & prit terre, malgré la résistance de quelques Espagnols. Le Roi d'Espagne qui craignoit pour la florte des ludes, avoit fait partir, pour l'escorter, le Marquis de · Sainte Croix avec une armée navale de quarante voiles, sans compter un renfort de vaisseaux qui

venoient de Sevile. Ils partirent le 25 de Juillet. Dom Antoine tint conseil, où il fut résolu qu'il demeureroit à terre pour s'assurer des places; que l'Amiral Strozzi se remettroit en mer avec ceux "qui devoient combattre sous lui. L'Amiral n'eut pas plutôt commencé le combat, que la plus grande partie des vaisseaux qui le suivoient, pritent le large. Le Marquis de Sainte Croix le voyant abandonne des siens, l'investit; il se défendit .long-tems, mais avec des forces trop inégales pour ne pas succomber. Brissac son Lieutenant sur d'abord tué, lui blessé & fait prisonnier. Il n'y a point de genre de mort que les Espagnols n'inventas-. sent, pour faire souffrir ceux qui tomberent en leur pouvoir; & la cruauté du Marquis de Sainte Croix alla si loin, qu'il sir jetter dans la mer l'Amiral Strozzi avant qu'il fût expiré.

Après cette défaite, Dom Antoine revint en France où la hainé du Roi d'Espagne lui fit trouver mille dangers. Plusieurs assassins attenterent sur ses jours. Les troubles de la ligue survincent alors; & Dom Antoine, invité par la Reine Elisabeth de passer en Angleterre, ne tarda pas à s'y rendre. La joie que lui causa la réception galante & magnifique que lui fit cette Princesse, fut balancée par la nouvelle de la perte des Terceres, que Manuel de Silve avoit mal défendues. Au bout d'un an de délais & de promesses, Elisabeth accorda douze mille hommes au Prince de Portugal, qui le conduisirent dans son Royaume, & presqu'aux portes de Lisbonne. Mais les craintes & les défiances des Généraux Anglois les empêcherent de marcher droit à cette Capitale, Ils demeurerent à Cascais, d'où les maladies contagieules les contraignirent de remettre à la voile.

Dom Antoine retourna en France: comme ilsollicitoit de nouveaux secours apprès du Roi Henri IV, il tomba malade & mourut le 26 Août de l'an 1595, âgé de foixante - quarre ans. Il st Scipion l'Exécuteur de fon testament. Son cœu fut porté à l'Ave Maria, son corps au Couvest des Grands Cordeliers de Paris. Il laissoit deux fils, Emmanuel & Dom Christophe. Le premier épou-Is la fille de Guillaume de Nassau, Prince d'Orange, & vecut affez tranquillement en Hollande. Dom Christophe se donna des mouvemens en France pour susciter des ennemis au Roi d'Espagne; mais ce fut inutilement. Scipion mount près de Lagni. Son frere Dom Gomès s'attacha au Prince Dom Christophe. A l'âge de soixante ans, il s'avisa de se marier avec une fille qui n'en avoit pas encore vingt-quatre. Il eut d'elle erois enfans, dont il ne lui resta qu'une fille. Il la tit élever avec beaucoup de soin, asin de réparer en quelque sorte ce qui lui manquoit du côté dela fortune. Vasconcellos fut le nom qu'il lui donna: comme il avoir perdu l'espérance de retourner en Portugal, & de recouvrer les grands biens qu'ily avoit laissés, il avoit sçu mettre des bornes à son ambition; lorsque la révolution qui mit sur le Trône Dom Juan Duc de Bragance, pensa la réveiller. Il fit solliciter son appel auprès du nouveau Roi; mais ses liaisons avec Dom Louis, fils d'Emmanuel, le rendirent suspect à la Cour de Por--tugal. Il se fixa pour toujours en France, où il vo cut des bienfaits du Roi, jusqu'à l'âge de 82 ans. Sa fille, Mademoiselle Genevieve Gomès de lot, mere de Vasconcellos, épousa Pierre Gillot, Sieur de de Beaucour, & se fit connoître par divers Ouvrages,

Saint-On- & ontr'autres, par l'Arioste moderne, qui est

gc.

moins une traduction, qu'un abrégé du poëme de Roland le furieux. Les autres écrits attribués à Madame Gillor, sont des Romans intitulés le Galant Nouvelliste, les Egaremens des passions, les Caprices de l'amour, le Courrier d'amour, les Mémoires de Raversant, & le Mari jaloux. Je n'entrerai dans aucun détail au sujet de tous ces Romans, dont plusieurs ont été imprimés sous des noms différens de celui de Madame Gillot; & M. de Vertron est le seul qui les lui attribue tous,

Du mariage de cette femme avec M. Gillot de Beaucour, est née une fille, à qui elle donna une excellente éducation, & qu'elle éleva dans l'étude des Belles-Lettres. Elle fut nommée Geneviève, comme fa mere; & elle épousa M. de Saint-Onge, Avocat au Parlement de Paris, homme de mérite & d'érudition. C'est-elle, Madame, qui fait le sujet de cette lettre, & dont les Ecrits ne se bornent pas à l'histoire dont je viens de vous rendre compte : Madame de Saint-Onge a aussi travaillé pour le Théâtre; & nous avons d'elle des Comédies & des Opéra qui lui ont fait une certaine réputation. Je commence par le Ballet des Saisons. Imaginez-vous, Ma- Ballet des dame, des Dryades, des Sylvains, des Satyres, Saisons des Moissonneurs, des Bergers, des Vendangeurs, qui chantent quelques couplets en l'honneur de Bacchus & de l'Amour. Ajoutez à ces divers personnages, ceux de Zéphir, de Flore, d'Apollon & de quelques autres Divinités; & vous aurez à peu-près l'idée du Ballet des Saisons, dont je ne citerai que ceshuit vers que l'Aureur met dans la bouche de la Déesse Flore.



Je me flattois vainement, De trouver dans ces lieux Zéphire; Peut-être ce volage Amant Pour un autre que moi soupire:

Il va cacher ses nouvelles ardeurs. Dans ces agréables retraites; L'inconstant a plus d'amourettes Que je ne fais naître de fleurs.

médic.

Après ce Ballet, viennent deux Comédies inti-L'intrigue tulées l'Intrigue des Concerts, & Grifelde ou la Princerts, Co- cesse de Saluces, qui n'ont point été représentées. L'Intrigue des Concerts est en un acte; les vers en sont médiocres, & le sujet peu intéressant. Mademoiselle des Coulisses, jolie chanteuse, est aimée de Belargent, Financier. M. de la Richardiere, riche Banquier, & beau-pere de Belargent, devient amoureux de Mile des Coulisses; & ces deux hommes ont pour rival le Poëte Picotin. On juge aisément pour lequel des trois la Chanteuse se détermine. La Richardiere est vieux, Picotin gueux & impertinent, Belargent jeune & riche. Ce dernier, sûr du cœur de sa Maîtresse, congédie le Poëte à coups de bâton.

C'étoit le mauvais ton du siècle de Mlle de Saint-Onge, & peut-être encore un peu celui du nôtre, de n'introduire sur la scène un Poëte, un homme de Lettres, que pour l'avilir; sans songer que ces sortes d'ignominies retombent sur la profession même, dont on veut cependant

se faire honneur.

Belargent trompe son beau-pere avec le secous

de Lumignon son valet, qui se déguise en femme, fous le nom d'une certaine l'abelle, que le vieilfard avoit aimée dans sa jeunesse, & qui lui fait accroire que Mademoisèlle des Coulisses est le fruit de cette galanterie. Enfin toutes ces intrigues se passent dans la maison d'un Bourgeois nommé Brouillardo, homme entêté de la Musique, & qui, pour se donner un ton dans le monde, rassemble chez lui des Chanteuses, des Musiciens, des Poëtes. Les personnes qui vont à ces Concerts de Brouillardo, lui font croire que c'est la Musique qui les arrire; mais la Demoifelle des Coulisses & quelques autres filles aimables, sont les seuls objets des visites qu'on lui rend. Cette pièce est foible, & n'offre aucuns détails piquans.

L'autre Comédie intitulée Griselde, ou la Griselde; Princesse de Saluces, est en cinq actes. La première Comédie, Scene qui est assez bien exécutée; va vous mettre au fait du sujet principal.

GRISELDE, à Isabelle,

Je l'avoue, il est vrai, j'aime la solitude;

Elle cache mon trouble & mon inquiétude;

Je ne suis point sensible aux grandeurs de la Cour;

Je suis également le grand monde & le jour;

Je vous parle, Madame; avec pleine stanchise y ou de l'état où je suis vous serez moins surprisse,

Lorsque vous apprendrez l'excès de mes malhemps.

ISABELLE.

Que je ressens d'ennui de voir couler vos pleurs.

Madamel je voudrois qu'il fût en ma puissance.

De calmer de vos maux l'extrême violence.

884 MADAME DE SAINT-ONGE Ma tendrelle pour vous augmente à tous momens à Jugez en par mes soins & mes empressements

- GRISELDE:

Yous flattez ma douleur; votre amitié m'est chere; Mais, Princesse, mon sort est de cesser de plaire; De votre Oncle autrefois je possédois le cœut; Il ne me fait plus voir que mépris, que rigueur j Le fidele reçit do ma triste aventure."-Vous sera concevoir les peines que j'endure ; Quand je vis ce Héros pour la premiere fois, Il s'éroit, en chassant, égaré dans les Bois : Que de troubles secrets mon ame fut émue, Dans le fatal instant qu'il s'offrit à ma vue ! Je voulus l'éviter; mais, hélas! par malhour, La douceur de sa voix dissipa ma frayeur 3 Arrêtez, me dit-il, trop aimable Bergere; La Chasse m'a conduit dans ce bois solitaire ; Je n'en sçaurois, sans vous, démêler les détours ; Votre Prince a beloin de ce petit fecours; Demeurez un moment ; c'est hui qui vous en presse : Je reviens; & d'abord pour lui je mintéresse; Et lui servann de guide au fond de la Forêt, Je lui montre un chemin qui mene à fon Palaisa L'Amour qui ine prépare une peine cruelle, Lui trace de ce Rois une route fidelle; Il lui marque fi bien jufqu'aux mbindres détours. Que ce Prince amoureux y revient tous les jours. Que ses seux en ce tems avoient de violence! L'Amour sque réparer la cruelle distance : Que le bizans fort avoit mile entre nousi Enfin j'eus le plaisir de le voir mon épone.

Ce plaise enchanteur, bélas i ne dura guère; La Princesse eut regret de n'être plus Bergete : Ehimen, en m'élevant an faîte des grandeurs, Ciel l'quel supplice affreux, de cesser d'être aimée, Loriqu'à ceire douceur on est accountmée! Pavois de notre Hymen une fille pour gage ; ' Elle seroit, Madame, à présent de votre age; Ce Prince en me l'ôtant, fit voir sa durete: Vous n'avez point, dit-il, cette noble fierté, Ni ces beaux sentimens qu'il faut, avec adresse. Faire entrer dans le cœur d'une jeune Princesse; Non, celle que de vous l'Himen m'a fair avoir. Ne connoîtroit jamais son rang ni son devoir, Si je vous la laissois; & je veux qu'à Florence, La Duchesse ma sœur éleve son enfance: Ah! Seigneur, est-iktenis de: donner des lécois 🗥 🦠 ሉ Aux enfans qui n'ont vu qu'à peine deux saisons,... M'écriai-je, en laissant couler de triftes larmes! Mais pour lui ma douleur n'eut que de foibles armes ; Il me fit arracher cet enfant de mes brass Et quelques jours après on m'apprit son trépas; Un si cruel malheur m'ôta toute espérance.

J'ajouterai, Madame, pour l'intelligence de la Pièce, que cette Isabelle étoit crue fille de la Princesse de Florence, seur du Prince de Saluces. Ce Prince né jalous & bizarre, s'imagine que Griselde n'aime en lui que sa grandeur : il veut la répudier. Les charmes d'Isabelle ont séduit son ame simais comme il la trouve indissérente à son amour, il exige de Griselde, par une bizarrerie singulière, qu'elle lui gaigne le cœur de sa nouvelle Amante. Griselde sait son

184 Madàne de Saint-Onge.

possible pour persuader sa rivale en faveir du Prince de Saluces; mais Isabelle, dont le cour s'est déjà déclaré pour Fédéric, parent de ce Prince, console Griselde, & lui jure qu'elle n'aimera jamais celui qui est son véritable époux. Le Prince presse Isabelle; il veut qu'elle lui donne sa main. Fédéric propose à son Amante de s'échapper avec lui; elle y consent; le Prince découvre le projet. Fédéric est arrêté; Isabelle est sur le point d'être conduite à l'Autel; lossqu'un Envoyé de la Princesse de Florence vient apprendre au Prince qu'Isabelle est sa fille.

UN OFFICIER, & les Acteurs de la Soèna.

L'OFFICIER.

Avec plaisir je reviens dans ces lieux; in prompted !.
Seigneur, in a service and a service representation of the service service.

Je vous regarde; & si j'en crois mes yeur ; Ma fille chez ma sœur par vos soins fur menée; Er vous me retracez sa triste destinée.

GRISELDE.

Helas!

L'OFFICIER.

Mais bientôt ce billet fera cesser vos pleuts.

-Ellibri ovro**ze. Prepro égün**er en la 1869 : Il A. P. S. Ariva II. angelen A. L.

Ma filie ne vir plus, & la viere respire de la vire.

Á

М́а	DAME DE SAINT-ONGE. 385
» C'est tou	donné le soin de nos enfans; t ce que je puis vous diré; touble que je ressens.
	LA DUCHESSE DE FLORENCE.
» Deux jou » Fut appo	enleva notre jeune Princesse, rs après que votre niece rtée en ce Palais; pargner de funestes regrets;
Je vous cachai	la mort d'une fille si chere.
» Et loriqu'il c	nai celle de votre frere ; croit quelle á perdu le jour , Tfabelle , il la tient à fa Cour :
	donnez-moi ce dangéreux mystere. Ezyzzá:
:	LE PRINCE
ans quel abîme h! ma fille!	affreux me jettoit mon erreur
• '	ISABELLE, 1 mails in
	GRISELDE. Ofurprenant bonbeut Lia
	ISABELLE: M.M.
ue de plaisirs, I	Madame, après tant de triffesse!
	GRISELDE:
vous retrouve	enfin, ô, ma chere Princesse!
Ciel, o juite C	act . que mon tote teroit ueux a

386 MADAME DE SAINT-ONGE. Mair, hélas!

LE PRINCE.

Dissipez pour jamais vos allarmes, Griselde; jouissez d'un destin plein de charmes; Mon cœur se rend à vous pour ne changer jamais; D'un mutuel amour goûtons tous les attraits. Je reconnois ensin, qu'un astre favorable M'a fait trouver en vous une semme adorable, Une semme sidele, ô trésor précieux! Merveille de nos jours! rare présent des Dieux! Après vous avoir mise aux plus rudes épreuves, De toutes vos vertus, je n'ai que trop de preuves. Et toi, cher Fédéric, pour changer ton destin, De ma sille aujourd'hui tu recevras la main. De tes exploits guergiers elle est la récompense: Je veux que ton bonheur passe ton espérance.

FÉDÉRIC.

Ah! Seigneur! pour un bien fi charmant & fi doux; Tout mon sang pourra-t-il m'acquitter envers vous?

LE PRINCE.

Montrons à mes sujets cette jeune Princesse; Allons porter la joie ou regnoit la tristesse.

Madame de Saint - Onge a fair plusieurs Idilles pour différentes Fêtes, qui dans le rems ont été bien reçues, mais qui ne le seroient pas également aujourd'hui. Voici une Ballade qui mérire d'être distinguée d'une foule de petites pièces que je passe sous filence.

Quand un Amant fidele & tendre Nova fert & s'attache à nos pas,

MADAME DE SAINT-ONES.

Pour quoi shercher à se désendre? Qu'on est sotte de n'aimer pas!

44

Mais quand on voit un infidele; Qu'on i en ailément enflammer, Qui voltige de belle en belle; Ah! que l'on est sotte d'aimer!

44

Quand on peut former une chaîne Sans chagrin & fans embarras, Quand l'amour n'a rien qui nous gêae Qu'on est sotte de n'aimer pas!

**

Mais pour peu que l'on ait à craindre; Qu'on puisse cesser de charmer, Ou qu'un Berger n'ait l'art de seindre; Ah! que l'on est sotte d'aimer!

44

Au tems de l'aimable jeunesse, Où l'on brille de mille appas, Lorsqu'à nous plaire tout s'empresse, Qu'on est sotte de n'aimer pas l

**

Quand un Amant, sans la constance de Croit avoir droit de nous charmer; S'il faut payer ses soins d'avance, Ah! que l'on est sotte d'aimer!

Bbij

MADAME DE SAINT-ONGE

ENVOI.

L'Amour paroît le doux partage Des Bergeres dans le bel âge; Aux jeunes cœurs il dit tout bas; Qu'on est soue de n'aimer pas!

328

4

Mais nous tient-il fous fon empire ? Il se plaît à nous allarmer; Et malgré tout ce qu'on peut dire, Ah! que l'on est sotte d'aimer!

J'ajouterai ici un Madrigal, la seule piéce; après cette Ballade, qui mérite d'être citée; & je passerai ensuite aux Opéra.

MADRIGAL

Sur un bel enfant qui n'avoit qu'un œil, & dont la mere qui étoit très-belle, avoit aussi le même défaut.

Madrigal. Tu ne viens, bel enfant, que de paroître au jour;

Tu ne sais pas encor le prix de la lumiere;

Fais présent de ton œil à ta charmante mere;

Elle sera Vénus, & tu seras l'Amour.

Circé Des jeux & les plaisirs ouvrent le Prologue de la Tragédie de Circé. Epouvantés des horreurs de la guerre, ils se réfugient sur les bords de la Seine; la Nymphe de ce sleuve les rassure. & leur apprend qu'elle doit la tranquillité dont elle jouit, au vainqueur de la terre. Les Driades de

La suite, de concert avec elle, célébrent les louanges de ce Héros.

Ulisse, rerenu dans le Palais de Circé, filse du Soleil, veuve du Roi des Sarmates, & grande Magicienne, est sans cesse sollicité par ses compagnons de presser son départ. Mais l'un d'eux, nominé Elphenor, craignant de se voir séparé d'Asterie, Nymphe de la Déesse, qu'il aime, & dont il n'est pas aimé, trahit ses compagnons, & révele le secret à Circé. Cette Déesse irritée, malgré les prieres de son Amant, transforme les Grecs en plusieurs fortes de Monftres, à la réserve d'Ephenor. Un Jardin délicieux & une troupe d'Amants fortunés qui chantent leurs plaisirs, succédent à cette triste métamorphose. Cependant Asterie: occupée de sa passion pour Polite, Prince Grec, de la suite d'Ulisse, se rend dans le Temple de l'Amour; & ouvre son cœur devant ce Dieu. Dans ce moment Ephenor vient lui parler de sa tendresse 💃 & n'est point écouré. Ce Prince qui soupçonnoir déjà un rival, est transporté de fureur, lorsqu'il. apprend que Circé, fléchie par les larmes d'Ulisse, venoit de rendre à ses compagnons leur étatnaturel. Ceux-ci font hommage à l'Amour. comme à l'auteur de leur délivrance. Ce Dieu assis sur un nuage éclatant, reçoit leurs vœux, & leur promer un heureux sort; mais ce qu'il dit i Circé offre deux sens, dont le véritable doit lui présager son malheur. Ulisse n'est pas plus heureux: force de marquer de l'ardeur, quand il n'a que de l'indifférence, il ne pense qu'à sa chere Eolie, fille du Dieu des vents, & Reine de Lipare. Elle arrive dans une solitude, entraînée par son amour; mais voyant quelle est dans Bbui

490 MADAME DE SAINT-ONGÉ.

l'Isse de Circé, elle implore le secours des Aquilons, pour la dérober à un lieu si funeste. Minerve lui promet son secours; & dans l'instant elle lui fait voir fon Amant endormi dans un lieu rempli de rochers & d'arbres qui conservent encore quelques figures d'hommes; ce sont autant d'Amans malheureux que Circé à métamorphosés, lorsqu'elle à cessé de les aimer. Des songes funestes & des songes agréables volvigent à l'entour de ce Héros; tout le détermine à quitter Circé. Plein de cette idée, il se réveille : quelle est sa joie, lorsqu'il reconnoît Eolie? Elphenor désespéré des rigueurs d'Asterie, dévoile à Circé l'amour d'Ulisse pour Eolie. La Déesse pour le recompenser, lui promet la main d'Asterie; mais cette Nymphe ne le regarde qu'avec horreur, & l'oblige à se donner la mort. Circé évoque ses manes, pour l'instruire de l'infidélité de son Amant, & lui fait élevet un tombeau par quatre Démons; l'ombre d'Elphenor paroit pour lui apprendre qu'elle est celle qui est sa rivale. Circé furieuse, implore le secours des Enfers. La fureur & les Eumenides poursuivent Ulisse, tandis que des démons transformés en Nymphes, arrêtent par leurs charmes la jeune Eolie. Mercare descend du Ciel, & lui donne une fleur merveilleuse, avec laquelle elle rompt tous les enchantemens. Le Grec s'embarque; Afterie suit son Amant; & Circé se livre à toute sa ₹æge,

Dioux cruels, injustes Dieux,
Devez vous employer votre pouvoir suprême.
Pour m'empêcher d'arrêter en ces lieux
Un volage que j'aimel.

MADAME DE SAINT-ONGL

Est-ce pour les perfides cœurs. que vous réservez vos faveurs ? Je ne me connois plus moi-même: Ulisse m'abandonne & me manque de soi; Jusques dans les Enfers, tout est changé pour moi. Demeure, ingrat, ne crains pas ma vengeance: Mon cœur encor plus tendre qu'irrité, Trouve ton infidélité.

Moins cruelle que ton absence.

Traiere, rien n'arrête tes pas; Du moins si la pitié ne te rameine pas Réviens, pour jouir de ma peine. Que la cruauté te ramenes Viens me voir succomber à ma vive douleur: Le spectacle est charmant pour ton perfide cœur. Puisqu'Ulisse à changé, que sout change en ces lieuxs Que le Ciel en couroux s'arme contre la terre! Que tous les Elémens se déclarent la guerre le montre de Servez, arbres, rochers, mes transports furleux.

Aussitôt le tonnere éclate; les rochers se renversent, & comblent le Port; il paroît à leur place des gouffres qui vomissent des flammes. Mais à quoi serr toute cette colere?

Tes transports no feront pas Ce que tes attraits n'ont pur faire.

Dir Rousseau, dans son admirabla Cantate de Circe.

Le Prologue de la Tragédie Ilrique de Didos est elitre Mais & la Renommée, qui publicue Opéra, Bbir Chin

MADAME DE SAINT-ONGE

la gloire de Louis le Grand. Vénus interrompe ce concert martial, & se plaint que la gloire dérobe tout à l'amour. Ils se réunissent ensin, pour procurer des sètes & des jeux au Héros, qui est également chéri de Vénus & de Mars.

Didon & son amant encore enstanmés des premiers seux d'une nouvelle passion, sont prêts de les consacrer au Temple de l'Hymen; mais l'artivée d'Iarbe, Roi de Gétulie, retarde la cérémonie nupriale. Ce Prince implore le secours de Jupiter contre son rival. Le Dieu paroît sur un nuage la soudre à la main, & ordonne aux Divmités des Bois de calmer, par leurs chants, la douleur de son sils. Iarbe rencontre Enée & veut le percer; mais un nuage le dérobe à sa sureur; & Vénus lui dit:

Arrêre, Vénus te l'ordonne.

Ét tu h'a pas le secret de charmer,
Contre mon fils faureit s'armer?

Ce n'est point aux rivaux à qui l'on doit s'en prendre. Quand ou n'est pas aime d'une ingrate beauté:

Pour la toucher, on doit tout entreprendre Employer la constance & la fidelité:

Les soins, les soupirs. & les larmes

Sont les armes,

Pont il faut se servir pour devenir heureux;

Sont les armes, and a commune a partie a partie

Didon, pour s'instruire de la sidélité de seus Didon, pour s'instruire de la sidélité de seus Austri, se rend dans la grofte d'une Magicienne. Les Auries & les Démois su annoncent son mals heur, & ajontent:

e and it

Parmi les feux,

Parmi les feux,

Les tourmens effroyables,

Nous foanmes moins miférables

Qu'un cœur dans l'empire amoureux.

Dans les Enfers sans cesse on nous tourmente;

C'est un horrible séjour;

Mais notre chaîne est encor moins pésante,

Que la chaîne de l'amour.

De petits amours couronnés de fleurs prennent la place de la cohorte infernale, & dansent autour de la malheureuse Didon. Elle apprend bientôt le dessein d'Enée. Elle a recours à ses pleurs & à ses charmes. Enée trop fensible, jure de ne point la quitter: les plaisurs recommencent; tout se livre à la joie; mais elle est bientôt interrompue par un grand bruit de tonnere; le Ciel se couvre de nuages épais; Didonse sauve avec toute sa Cour; mais Enée est arrêté par Mercure, qui lui ordonne de quitter Carthage à l'instant. L'Amour balance long-tems dans son cœur l'ordre des Dieux; mais enfin ces derniers l'emportent. Didon se livre à toute sa douleur; elle ordonne un sacrifice pour brûler toutes les dépouilles de son infidele. Mais l'ombre de son époux Sichée paroît, & lui ordonne d'en être la victime. Aussitor elle se perce d'un poignard, en dilant;

Percons au moins son image, Puisqu'elle est encor dans mon cœur.

Madaine Saint-Onge a pris dans Virgile les

LETTRE XVIIL

Dacier.

o u s vous rappellez, Madame, la dispute Madame qui s'éleva il y a quelque tems entre M. D... & Madame ***, sur la capacité & le savoir despersonnes de votre sexe. Le premier prétendoit que les femmes ne sont faites que pour l'agrément & le plaisir de la société, & nullement pour travailler à son instruction. Quelque solidité qu'il donnât à ses raisons, je ne pus approuver son obstination à ne vouloir pas au moins adoucir son système en faveur des exemples nombreux qu'apportoit Madame *** pour le combattre. J'avoue que la plupart des Ouvrages d'esprit, dont on est redevable aux femmes auteurs, sont plus agréables que solides; on ne peut pourtant leur refuser le mérite de l'invention, de l'ordre, du choix, & de la justesse dans les réflexions, Que dis-je? Le savoir même, l'étendue des connoissances, ne sont pas plus étrangers à votte sexe, que les graces qui en sont l'appanage. Vous n'avez pas à nous vanter seulement les Scudéri, les Sévigné, les la Fayette, les d'Aulnoy, les Villedieu, les des Houlieres, &c. Les Œuvres de Madame Dacier sont une preuve que le lexe le plus foible n'est pas toujours le moins éclairé; & ses écrits peuvent entrer en parallele avec ceux des plus grands hommes. En mettant ious vos yeux tout ce qui peut avoir rapport à la vie de cette femme savante, vous en serez plus disposée à lire ce que je vous ferai connoître de ses Quyrages.

Anne le Fevre, fille de Tanneguy le Fevre, Professeur en Belles-Lettres, à l'Académie de Saumur, Mad. Da. & de Marie Olivier, naquit dans la même Ville cier. fur la fin de l'année 1651. M. le Fevre avoit alors un ami particulier, fort savant en Astronomie, & qui étoit fort entêté de l'Astrologie judiciaire. Il avoit tiré plusieurs horoscopes, où le hasard l'avoit fait réussir assez souvent. Le jour même qu'Anne le Fevre vint au monde, le pere dit à cet ami, qu'il devroit bien tracer la figure de cet enfant, & lui donna l'heure précise de sa naissance. L'Astrologue alla chez lui; & après avoir bien travaillé à cette figure, il apporta le papier à M. le Fevre, lui disant qu'il l'avoit trompé, & qu'il n'avoit pas bien marqué l'heure; car, difoit-il, je vois dans cette naissance une fortune & un éclat qui ne peuvent convenir à une fille. Anne le Fevre s'est toujours servie depuis de cette aventure, pour faire voir le frivole de cet art qui avoit trouvé de si grandes choses dans l'horoscope d'une fille qui n'avoit aucune fortune, & qui menoit la vie d'une recluse. Mais d'autres au contraire ont voulu faire valoir cette prédiction, & s'en servir pour établir & autoriser cet art, en rapportant ces grandes promesses de fortune & d'éclat à la haute réputation que cette fille s'est acquise; son pere ne pensoit nullement à l'élever dans les Lettres; mais le hasard ou plutôt la Providence en décida autrement. M. le Fevre avoit un fils qu'il éleva avec grand soin : pendant qu'il lui faisoit des leçons, Anne le Fevre, qui avoit alors onze ans, étoit présente & travailloit en tapisserie. Il arriva un jour que le jeune écolier répondant mal aux questions de son pere, sa sœur, sans quitter son travail, lui

suggéroit ce qu'il devoit répondre; le pere l'entendit; & ravi de cette découverte, il résolut d'étendre ses soins sur elle-même, & de l'appliquer aux Lettres. Elle fut très-fâchée d'avoir tant parlé; car dès ce moment elle fut assujettie à des leçons réglées; mais elle fit en peu de tems de si grands progrès, que son pere charmé d'un si excellent naturel, s'appliqua entiérement à l'inftruire. De son écoliere, elle devint son conseil; de forte qu'il ne faisoit rien sans le lui communiquer. Elle prenoit souvent la liberté de disputer avec lui. Une de leurs plus célebres contestations fut fur Quint-Curce de M. de Vaugelas. Son pere le lui faisoir lire devant lui, & étoit charmé de cette traduction qui en effet a de grandes beaurés pour le tems où elle fut faite; mais elle osoit y trouver de grandes négligences pour le style, des fautes même de langage. & des endroits mal traduits & mal rendus; & souvent il étoit forcé d'en convenir. Le dépit de s'être trompé ne faisoit qu'augmenter en lui la joie de voir dans une personne si jeune un sentiment si fin & un goût si exquis.

Dans ce tems-là, M. le Fevre avoit un autre disciple, qu'il faut, Madame, commencer à vous faire connoître, parce qu'il doit être beaucoup question de lui dans la vie de Mlle. le Fevre. Ce disciple étoit le jeune Dacier, né à Castresdans le haut Languedoc, & dont le pere qui faisoit prefession de la Religion Protestante, voulut donner à son fils une semblable éducation. Il l'envoya à Saumur, pour le faire étudier les Humanités sous le sameux M. le Fevre. Le jeune Dacier qui avoit du goût & de l'inclination pour les Lettres, répondit parsaitement aux leçons que lui donna

le savant Professeur. M. le Fevre sut si content de son application & de ses progrès, qu'ayant renvoyé plus d'un an avant sa mort, tous les Eleves qu'il avoit dans sa maison, M. Dacier sut le seul qu'il retint. Celui-ci ne put voir le mérire naissant de Mlle. le Fevre, sans en être épris; elle ne le sut pas moins de celui de son condisciple; & ce sut dès-lors que se formerent ces sentimens réciproques d'estime & de tendresse, que près de quarante années de mariage n'ont pu assoiblir.

Dès que la jeune Mile. le Fevre sçut assez de latin pour lire Phedre & Térence, son pere qui ne négligeoir rien pour en faire un savante comme lui, l'appliqua à l'étude du Grec. Cette langue eut pour elle tant de charmes, qu'en peu de tems elle fut en état de lire Anacréon, Callimaque, Homere, & les tragiques Grecs. Elle marquoit dans ses lectures un sentiment si vif de routes les beautés de ces excellens originaux, que son pere en étoit enchanté, & que le plaisir de l'instruire adoucissoit toures les peines de sa profession. Pour la distraire de ses études sérieuies, il lui apprit l'Italien; elle lut avec lui plusieurs Poëtes de cette nation; & elle démêloit parfaitement dans le Tasse, la différence qu'il y a entre ce Poète, & les ouvrages de Virgile & d'Homere.

En 1672, le Prince Palatin engagea M. le Fevre à venir à Heydelberg, pour faire fleurir l'Université de cette Ville & en augment rer l'éclat; il lui sit des offres très-avantageuses & très-glorieuses, que M. le Fevre accepta; mais ce dernier sur surpris d'une sievre vion

lente qui l'emporta l'onzième jour.

Sa fille vint à Paris l'année snivante; sa réputarion l'y avoit déjà devancée. Elle s'appliqua à travailler alors sur Callimaque. Elle en sit voir quelques cahiers à M. Huer, sous-Précepteur de Monseigneur le Dauphin, depuis Evêque d'Avranches, & à plusieurs Savans de la Cour. M. le Duc de Montausier (1) lui sit proposet de travailler à quelques Auteurs Latins, pour l'ufage de ce jeune Prince. Elle rejetta d'abord cette proposition qu'elle trouvoit au-dessus de ses forces; mais M. de Montausier ne se rebuta point; il lui fit l'honneur de la venir voir; & charmé de la conversation qu'il eut avec elle, il ne la quitta que lorsqu'il l'eut disposée à se charger d'un travail, dont il lui faisoit attendre de grands avantages.

En 1674, elle sit imprimer le Florus, avec des Commentaires Latins. Florus sur bientôt

fuivi d'Eutrope.

La renommée porta le nom de Mademoifelle le Fevre par toute l'Europe. La Reine
de Suede, Christine, lui sit faire des complimens par M. le Comte de Conigsmark. Mademoifelle le Fevre pour témoigner à la Reine sa reconnoissance, écrivit à Sa Majesté une lettre Latine, & lui envoya son Florus. La Reine reçut
ce présent avec bonté, & daigna l'en remercier par une lettre très-honorable. Quelque
tems après elle lui sit encore l'honneur de lui
écrire pour la presser de se convertir, & pour
l'attirer auprès d'elle avec des offres avantageuses.

(1) Gouverneur de M, le Dauphin,

Elle publia en 1680, le Dictys Cretensis & le Dares Phrygius, avec des Commentaires Latins très-sçavans, où elle démasqua admirablement ces Auteurs.

En 1681, elle donna l'Aurelius Victor. Pour se délasser de ses travaux d'autant plus pénibles : gu'il falloit y faire des tables de tous les mots ; (travail qui lui étoit insupportable, & qu'elle comparoit à celui qu'on fait aux carrieres & aux mines), elle publia la même année une traduction d'Anacréon en François, avec des remarques. Cet ouvrage eut le plus grand succès. On trouva dans cette traduction tant de naïveté; une si noble simplicité, & un si heureux génie, pour la langue, qu'on attendit beaucoup d'elle dans ce genre d'écrire. M. Despréaux dit qu'elle devoit faire tomber la plume des mains à tous ceux qui entreprendroient de traduire cé Poëte en vers ; & la suite a justifié long-tems cet éloge. La traduction d'Anacréon fut suivie en 16833 de celle de trois Comédies de Plaute, avec des remarques, & un examen selon les regles du Théâtre. Peu de tems après, c'est-à-dire, en 1684, Madame Dacier fut reçue à l'Académie des Ricovrati de Padoue.

Elle avoit déjà déclare à M. de Montausier, & à M. Bossuer, Evêque de Meaux, le dessein qu'elle avoit de se faire Catholique; mais comme M. Dacier son mari n'étoit point encore convaincu, & qu'il vouloit s'éclaireir da; vantage, ils partirent au commencement de l'année 1684, pour aller en Languedoc y méditer dans la retraite, sur le parti qu'il devoit prendre. Leurs amis n'oublierent rien pour empêcher ce voyage; & M. de Charleval, cet homa

Tome II.

me si célébre par la délicatesse de son esprir : croyant que c'étoit le mauvais état de leurs affaires qui les forçoit à cette résolution, vint leur apporter dix mille livres en or, les conjurant de les accepter. Ils le refuserent en lui donnant toutes les marques de reconnoissance que méritoit cette générolité. Madame Dacier avoit commencé à faire imprimer deux Comédies d'Aristophane qu'elle avoit traduites en François avec des remarques; elles furent achevées d'imprimer en fon absence.

Dès qu'ils furent arrivés à Castres, leur unique application fut la lecture de l'Ecriture-Sainte & des Peres. Dieu bénit les soins qu'ils prirent de-s'instruire; ils firent leur abjuration en 1685, & travaillerent utilement à la conversion de pluheurs personnes que leur exemple avoit touchées.

L'année suivante ils revinrent à Paris, & surent présentés au Roi, par M. de Montausier & par M. de Meaux. Sa Majesté les reçut avec bonté, & leur dit les choses les plus honorables

& les plus flatteuses:

Dès ce tems-là, Madame Dacier commençoit à travailler sur Térence, n'étant pas contente de celui de Port-Royal. Quand son dessein fut connu, elle se trouva exposée à une espece de persécution de la part de ses amis, qui firent tous leurs efforts pour la détourner de cette entreprise. Ils lui représenterent que le Tétence de Port Royal avoir eu tant de succès, que quand même le sien seroit meilleur, le préjugé tondé sur la réputation de ceux qui avoient travaillé à cette traduction, seroit contr'elle, & qu'elle auroit le déplaisir d'échouer dans son des-

sein. Ces oppositions bien-loin de la rebuter; enflammerent encore plus son courage; elle se donna des peines incroyables pour vaincre cel préjugé. Elle se levoit à cinq heures du matin pendant un hiver fort rude, & traduisit quatre Comédies; mais quelques mois après, quand elle les relut, & qu'elle les compara à l'original, elle trouva que son grand travail lui evoit nui; que son Ouvrage sentoit la lampe à la lueur de laquelle il avoit été fait, & qu'elle étoit fort éloignée d'avoir attrapé la naïveté, les graces & la noble simplicité de son Auteur. Affligée de ce mauvais succès, & dégoûtée de sa traduction, elle eur le courage de la jetter au feu, & de la recommencer. Comme elle s'y prir avec plus de modération, elle réussit beaucoup mieux, & mit enfin cer ouvrage dans une si grande perfection, qu'il fut admiré de ceux même qui lui avoient été le plus opposés : il ne fut plus question du Térence de Port-Royal. Une chose bien singuliere & bien honorable pour elle, c'est qu'ayant pris la liberté de changer des Scènes & des Actes, ses conjectures se trouverent ensuite confirmées par un excellent Manuscrit de la Bibliothèque du Roi. Ce Terence parut en 1688.

L'année suivante, M. de Harlay, premier Président du Parlement, homme comparable aux plus grands personnages de Rome & d'Athène, prêta sa maison de Menilmontant à Monsieur & à Madame Dacier qu'il honoroit de sa bienveillance & de sa constance; & il alloit deux sois par semaine souper avec eux. Ce sut-là qu'ils entreprirent la traduction des réslexions de l'Empereur Marc-Antonin, avec des remarques. Ils y ajouterent la vie de cet Empereur; & ils dédié-

rent ce livre à cet illustre Magistrat, comme un fruit qui lui appartenoit. A tous les voyages que M. de Harlay faisoit à sa Maison, ils lui lisoient ce qu'ils en avoient traduit, & il étoit charmé de la lecture de ces maximes. Elles paru-

rent imprimées en 1691.

Un an après, M. Dacier perdit son pere; & Madame Dacier alla seule à Castres pour y régler leurs affaires domestiques. A son retour, elle jugea que l'Ouvrage le plus important pour elle & le plus nécessaire, étoit de s'appliquer à continuer l'éducation qu'elle avoit déjà commencé de donner à son fils & à sa fille. Ces enfans répondirent si bien à ses soins, que le fils à dix ans qu'il avoit quand il mourut, étoit plus avancé qu'on ne l'est ordinairement à vingt. On en jugera par ce feul trait : sa mere lui avoit fait lite Hérodote; & comme il avoit une passion extrême pour les Lettres, & une avidiré insatiable pour la lecture, il lui avoit dérobé un Polybe qu'il lisoit en secret. Ce vol fut découvert; & comme on lui demandoit ce qu'il pensoit de ces deux Historiens, il répondit: Hérodote est un grand enchanteur; mais Polybe est un homme d'un grand Sens.

Cet enfant mourur en 1694. Sa mere supporta cette perte avec sa constance ordinaire; son unique consolation sut de continuer à élever sa sille, qui quelques années après se sit Religieuse

à l'Abbaye de Long-Champ.

Madame Dacier eut une autre fille qu'elle éleva avec le même soin, & qui réunit en elle tous les talens & toutes les vertus qui pouvoient orner & perfectionner une personne de son sexe. Elle mourut à l'âge de dix-huit ans ; sa mete

immortalisa sa douleur & le mérite de sa fille dans sa présace de l'Iliade, où elle lui a élevé un tombeau plus durable que le bronze & l'airain. L'éloge qu'ellè en a fait, a été regardé comme un ches-d'œuvre qui n'est insérieur à rien de tout ce que les anciens & les modernes ont fait dans ce genre. Voici comme s'exprime cette mere inconsolable.

» Après avoir fini cette Préface, je me pré-» parois à reprendre l'Odyssée, & à la mettre » en état de suivre l'Iliade de près; mais frappée " d'un coup funeste qui m'accable, je ne puis » rien promettre de moi; je n'ai plus de force " que pour me plaindre. Qu'il foit permis à une » mere affligée de se livrer ici un moment à sa » douleur. Je fais bien que je ne dois pas exiger » qu'on ait pour moi la même complaisance » qu'on a eue pour de grands hommes, anciens » & modernes, qui dans la même situation où » je me trouve, se sont plaints de leur malheur; » mais j'espere que l'humanité seule portera le » public à ne pas refuser à ma foiblesse ce qu'on » a accordé à leur mérite; jamais on ne s'est » plaint dans une plus juste occasion. Il nous » restoit une fille très-aimable, qui étoit toute » notre consolation, qui avoit parfaitement ré-» pondu à nos foins & rempli nos vœux, qui 21 étoit ornée de toutes les vertus, & qui par la » vivacité, l'étendue & la folidité de son esprit, » & par les talens les plus agréables, rendoit o délicieux tous les momens de notre vie ; la mort vient de nous la ravir. Dieu n'a pas voulu continuer jusqu'à la fin de nos jours une sa félicité si grande. J'ai perdu une amie & une a compagne fidelle; nous n'avions jamais été: p séparées un seul moment depuis son enfance. » Quelles lectures! Quels entretiens! Quels » amusemens! Elle entroit dans toutes mes oc-» cupations; elle me déterminoit souvent dans » mes doutes ; souvent même elle m'éclairoit » par des traits qu'un sentiment vif & délicat » laisloit échapper. Tout cela s'est évanoui com-» me un songe : à ce commerce si plein de char-» mes, succédent la solitude & l'horreur. Tout » le convertit pour nous en amertume; les Lettres même accoutumées à calmer les plus gran-» des afflictions, ne font qu'augmenter la nôtre » par les cruels souvenirs qu'elles réveillent en par nous. Il ne m'est donc pas possible de me remettre si promptement à un ouvrage qui m'est n devenu si triste : il faut attendre qu'il ait plû à Dieu de me donner la force de furmonter ma » douleur, & de m'accourumer à une privation n fi cruelle n.

M. Dacier avoit entrepris la traduction de Plutarque; le premier volume parut en 1694. Madame Dacier voulut partager ce travail avec lui, & elle fit deux vies. Mais cet Ouvrage ayant été interrompu par d'autres écrits, dont Monfieur Dacier se trouva chargé, elle se fit d'autres occupations. Comme elle souhaitoit depuis longtems de donner un Homere avec des remarques pour faire sentir les beautés de ce grand Poète, elle commença à y travailler, & laissa à M, Dacier l'honneur d'achever seul le Plutarque, si le public le demandoit.

Elle sentoit si vivement les beautés sublimes qui brillent dans le Poëte Grec, qu'elle étoit souvent découragée, voyant qu'il ne lui étoit pas possible de faire passer dans sa prose le nombre,

Tharmonie, la force & les charmes de l'original. Toujours mécontente, elle retouchoit incessamment les plus beaux morceaux. Il y en a plusieurs qu'elle traduisit de six ou sept manieres; & elle mettoit souvent à la marge de ces endroits, je n'y suis pas encore. Ensin elle acheva l'Iliade,

qui parut en 1711.

Cet Ouyrage, qui devoit mettre Homere à couvert de toute censure, ne toucha point M. de la Motte; il publia de son côté l'Iliade en vers, avec une Préface, où ce grand Poète est tort maltraité. Le nouveau Censeur y fait revivre avec des tours plus ingénieux, les mauvaises critiques, que des Aureurs décriés avoient miles en avant sans aucun succès. Une partie de la critique tomba fur Madame Dacier qui se vit par-là obligée de défendre Homere, & de se détendre elle-même contre les attaques de son adversaire. En 1714, elle donna au Public son Traité des caufes de la corruption du goût, où elle découvrir les fources des faux jugemens que les Critiques modernes ont portés du Prince des Pocres. Cet ecrit fut reçu avec un applaudifsement général; & un des meilleurs Juges sur ces matieres, lui donna cet éloge, que c'étoit un excellent Traité de Rhétorique & de Poë-

Cette réponse sur suivie de celle qu'elle sit au P. Hardouin, en qui elle admiroit une étendue infinie de connoissances, mais dont elle ne pouvoit admettre la maniere d'expliquer les sictions d'Homere. Dans cette réponse elle tâche de développer, d'une maniere fort simple, les beautés du Poète, & la vérité qu'Homere a cachée sous ses sictions.

Cc iv

Monsieur de la Motte qui vit que si le Traité de Madame Dacier demeuroit sans réponse, tout le parti moderne, qui s'étoit élevé contre Homere, étoit perdu, y répondit. Madame Dacier combattit cette réponse avec beaucoup de sorce; mais M. de Valincourt, Secrétaire Général de la Marine, non moins respectable pour ses vertus, qu'estimable par son grand savoir, lui ayant donné à souper avec M. de la Motte, la gaieté de la table & la politesse de cet ennemi d'Homere la désarmerent, & elle supprima son Ouvrage.

Elle entreprit ensuite l'Odissée qui parut en 1716, & qui sut jugée la digne sœur de l'Iliade. Madame Dacier ayant sû la Présace de M. Pope, savant Anglois, qui a traduit Homere en vers, sut choquée des saux éloges que cet Auteur donne au Poète Grec; & elle crut qu'il étoit encore plus important de faire voir la fausseté de ces éloges, qu'il ne l'avoit été de résure les critiques. C'est ce qu'elle sit dans une petite réponse qu'elle ajouta à la nouvelle édition de l'Iliade; & c'est son dernier ouvrage.

Elle souhaitoit de donner la traduction de Virgile, comme elle avoit fait celle d'Homere; & on la lui demandoit de toutes parts. Elle avoit déjà assemblé beaucoup de matériaux; mais pendant les deux dernieres années de sa vie, elle étoit si accablée d'insirmités; qu'elle n'a pu accomplir son destr.

Les talens de son esprit étoient inférieurs aux qualités de son cœur; on n'a jamais vu dans une semme plus de courage, de fermeté, de bonté, d'égalité d'ame, de piété, de sagesse & de modessie. Elle avoit surtout une chacité ardente

pour les pauvres ; elle s'est souvent mise à l'etroit

pour les secourir; & M. Dacier lui ayant représenté un jour qu'elle devoit se modérer & avoir égard à l'état de leur fortune, elle lui dit ces mots si remarquables: » Ce n'est pas les biens » que nous avons qui nous feront vivre; ce sont » les charités que nous ferons; elles nous renme dront amis de Dieu; & elles contribueront à

» effacer nos péchés ».

Sa modestie étoit si grande, que jamais elle ne parloit de science, & ne faisoit jamais paroîtro dans ses conversations, l'avantage qu'elle pouvoit avoir de ce côté-là sur la plûpart de ceux avec qui elle s'entretenoit. Ses amis même les plus intimes avoient de la peine à la faire parler sur ces sortes de matieres. Elle se proportionnoit toujours à la portée de ceux qu'elle voyoit; & jamais elle ne s'élevoit au-dessus du commun. Ceux qui ne la connoissoient point, ne pouvoient découvrir en elle qu'une femme ordinaire, qui ne savoit que garder les bienséances de son sexe. On peut rapporrer ici une chose assez singuliere: Les Savans du Nord qui voyagent, ont grand soin de visiter dans tous les Pays, les personnes qui fe sont distinguées dans les Lettres, & portent avec eux un livre, où ils les prient de mettre leur nom avec une sentence. Un sçavant Allemand vint voir Madame Dacier, & lui présenta un livre pour y mettre son nom & une sentence, Elle vit dans ce livre les noms des plus Savans hommes de l'Europe; elle en fut effrayée, & dit qu'elle rougiroit de mettre le sien parmi tant de gens illustres. L'Allemand ne se rebuta pas; plus elle se défendoit, plus il la pressoit. Il revint plusieurs fois à la charge. Enfin, vaincue par ses

110 MADAME DACIER.

importunités, elle prit la plume & mit son nom avec ce mot de Sophocle:

Le silence est l'ornement des femmes.

L'Etranger surpris de ce trait qui marquoit si parfaitement son caractere, demeura dans l'admiration. Dans les derniers troubles qui out affligé l'Eglise, on a souvent voulu l'obliger à parler, & à dire son sentiment : elle répondoit toujours que ce n'étoit nullement aux semmes de se mêler de si grandes affaires; qu'elles devoient se contenter de gémir, & de prier Dieu qu'il éclairât ceux qui devoient appaiser ces troubles par leurs décisions.

Des gens pieux qui avoient meilleure opinion d'elle qu'elle n'en avoit elle-même, ont souvent fait des tentatives pour l'obliger à travailler sur quelques livres de l'Ecriture-sainte, & d'en donner une traduction avec des remarques. Elle a toujours rejetté bien-loin cette proposition; & pour toute réponse, elle disoit qu'une semme devoit lire l'Ecriture-Sainte, la bien méditer, régler sur elle tous ses devoirs, & garder le si-

Ience que S. Paul lui impose.

Elle mourut le Samedi, dix-septième d'Août 1720, après avoir donné pendant toute sa maladie, qui fut très-douloureuse, & en recevant ses Sacremens, les marques les plus édifiantes d'une piété solide & éclairée, & d'une soi vive. Elle ordonna qu'on l'enterrât simplement & sans tenture. Elle craignoit que ces ornemens sunêbres, dont on tapisse les Eglises, ne fussent des enseignes de la vanité; & elle disoit qu'un sidele qui meurt dans la grace de Jesus-Christ, étoit un sujet de triomphe pour l'Eglise, & que l'Eglise, si elle en étoit assurée, ne devoit pas se revêtir de deuil les jours de son triomphe, Elle sut inhumée dans l'Eglise de Saint Germain-l'Auxerrois.

Voilà, Madame, les principaux traits de la vie de Madame Dacier, que j'ai cru pouvoir emprunter du Journal de Trévoux & des autres Ecrits Périodiques du tems, fource où les Ecrivains qui viennent après eux, ne doivent point rougir de puiser. On trouve aussi dans les Pocsies de M. l'Abbé Fraguier, un fort beau Poeme, fait à l'honneur de notre illustre Scavante. M. de la Motte, en prononçant l'éloge funébre de son mari à l'Académie Françoise, dit que Mad. Dacier, qui étoit présentement sur le Parnasse, voyoit clairement qui d'elle ou de lui s'étoit trompé, dans leurs sentimens au sujet d'Homere. Baillet la met au rang des plus illustres Critiques, & la regarde comme la seule femme qui se soit appliquée à une science aussi épineuse.

Je fuis, &c.



TTRE X I X.

Dacier.

LPRÈS yous avoir entretenue, Madame, deMadame des principaux traits de la vie de Madame Dacier, je vais essayer, dans cette lettre & dans les suivantes, de vous faire connoître ses Ouvrages. Ils consistent presque tous en traductions; mais comme il seroit trop long de m'érendre sur chacune en particulier, & qu'il suffit de donner quelques exemples de son stile, je me consenterai de choisir mes citations dans Homere & dans Anacréon; ces deux Poëtes fourniront abondamment à votre curiolité. A l'égard des autres Auteurs, quelque matiere d'éloge que nous puissions en tirer en faveur de Madame Dacier, je me dispenierai d'entrer dans aucun détail : j'aurai soin seulement d'indiquer les sujets qu'ils ont traités. Je parlerai ensuite de la réponse de Madame Dacier à M. de la Morte, intitulée des Causes de la corruption du goût; & c'est par - là que je finirai mes observations. Pour les rendre plus agréables, je ne m'attacherai qu'aux morceaux qui me paroîtront les plus curieux. Au reste yous trouverez partout le stile élégant de notre Auteur. S'il y a dans ses écrits quelqu'expressions peu usitées, il ne faut les imputer qu'à son fiecle, qui conservoit peut-être encore quelques restes de l'ancienne barbarie de langage.

Vous n'exigez pas, Madame, que je mette un ordre scrupuleux & chronologique dans l'exposition des Ouvrages de Madame Dacier; sa traduction d'Homere est le livre que j'a estuellement entre les mains; c'est par-là que je vais commen-

Madame Dacier nous apprend que ce grand Vie d'Ho-Pocte, dont l'histoire est aussi peu connue que ses mere. Ouvrages sont célébres, naquit, selon le témoignage d'Hérodote, à Smyrne, Ville de Lydie. Un certain Ménalippe, habitant de Magnesse, alla s'établir à Cumes, où il épousa la fille d'un Citoyen de cette Ville, nommé Homyres, & en eut une fille appellée Critheïs. Le pere & la mere étant morts, cette jeune fille resta sous la tutelle de Cléanax, ami de son pere, qui n'eut pas grand foin de sa pupille; elle devint grosse; & se tuteur, qui n'avoit pas prévenu le mal, voulut le couvrir; il envoya Critheis à Smyrne. Etant près de fon terme, elle alla un jour à une fête que cette Ville célébroit sur les rives du fleuve Mélès: les douleurs la surprirent; elle accoucha d'Homere, qu'elle nomma Melesigene, parce qu'il étoit né fur les bords de ce fleuve. Comme elle n'avoit point de bien, elle fut obligée de gagner sa vie à filer. Il y avoit alors à Smyrne un homme appellé Phemius, qui enseignoit les Belles-lettres & la Musique; ayant vu souvent Critheïs, qui logeoit dans son voisinage, & charmé de sa bonne conduite, il la prit chez lui, & l'employa à filer les laines qu'il recevoir de ses disciples pour le prix de ses soins. Elle se gouverna avec tant de sageste & de modestie, que Phémius l'épousa, & adopta fon fils, dans lequel il voyoit un génie merveilleux & un heureux naturel.

Après la mort de Phémius & de Critheis, Homere succéda aux biens & à l'Ecole de son Beaupere; & il fut l'admiration de Smyrne & des Etrangers qui y venoient de tous côtés, parce

qu'elle étoit déjà une Ville très-commerçantes Un Maître de Vaisseau, appellé Mentés, homme d'esprit, & ami de la poësse, s'attacha à lui, &'lui proposa de quitter son école, & de le suivre dans ses voyages. Homere, qui méditoit son poeme de l'Iliade, & qui pensa que rien ne lui étoit plus nécessaire que de voir les lieux dont il seroit obligé de parler, profita de cette occafion. Il s'embarqua avec Mentés; & dans ses différentes courfes, il ne manqua pas de recueillir avec soin tout ce qui lui parut digne d'attention. Il parcourut l'Egypte, l'Afrique & l'Espagne, la mer extérieure, c'est-à-dire l'Océan, & la mer intérieure, ou la Méditerrannée. Il apprit en Egypte beaucoup de particularités sur le voyage de Pâris, lorsqu'il s'en retourna à Troye avec Hélene.

En revenant d'Espagne, il aborda à Ithaque, où il sur sort incommodé d'une sluxion sur les yeux. Mentés, pressé d'aller faire un tour à Leucade, sa patrie, laissa Homere chez un des principaux d'Ithaque, nommé Mentor, à qui il le recommanda, & qui en eut tous les soins possibles. Ce sur là qu'Homere apprit bien des choses d'Ulysse, dont il prosita dans la composition de son Odyssée.

Mentés, à son retour à Ithaque, trouva Homere guéri. Ils se rembarquerent; & après avoir employé beaucoup de tems à visiter les côtes du Péloponnèse, & les Isles adjacentes, ils arriverent à Colophone, où Homere sut attaqué de nouveau de sa suxion avec tant de violence, qu'il en perdit la vue. Ce malheur le sit résoudre à retourner à Smyrne, où il finit son lliade.

.. Il alla ensuite à Cumes, où il fur reçu avec

tine extrême joie. Le grand goût qu'on témoigna pour sa poesse, l'encouragea à demander qu'on lui assignat son entretien sur le trésor public; & comme il sentoir bien ses forces, il assura que si on lui accordoit cet honneur, il rendroit Cumes la plus célebre de toutes les Villes. On lui conseilla de faire lui-même sa demande au Sénat. Il y est introduit; il présente sa requête : un seul Magistrat. qui sans doute n'aimoit pas la poesse, s'y opposa, représentant que si on vouloit nourrir tous les aveugles, ils en seroient accablés : cet avis fit revenir les autres, & l'emporta. Homere fit quelques vers pour se plaindre de son infortune; mais il s'en plaignit avec plus de douceur que ne font nos poctes modernes. Comme Homere, ils gemissent sur leur pauvreté, mais avec moins de modération. Ce mot des Magistrats de Cumes sit perdre à notre Poëte le nom de *Molefigene* qu'il avoi**t** porté jusqu'alors; il ne fut plus appellé qu'Homere, c'est-à-dire l'aveugle dans le langage des Cuméens. Il alloit de Ville-en-Ville, récitant ses poëmes; & telle étoit la coutume des premiers Poëtes. S'étant fixé à Chio, il y établit une Ecole, où il déclamoit publiquement ses ouvrages. Il y gagna quelque bien, se maria & eut deux silles dont l'une mourut jeune, & l'autre sut mariée à un homme de Chio.

Ses amis trouvant que l'Ionie étoit pour lui un Théâtre trop étroit, lui conseillerent d'aller en Grece, où il jouiroit plus glorieusement de sa réputation. Il partit donc de Chio, & aborda à Samos où il passa l'hiver. De Samos il alla à Io, une des Isles Sporades, dans le dessein de continuer sa route vers Athènes: mais il tomba malade dans cette Isle & y mourut.

416 MADAME DACIERI

Préface de l'Iliade.

La Préface que Mad. Dacier a mise à la tête de l'Iliade, est une dissertation très-sçavante & trèscurieuse. Elle y prend avec ardeur la défense d'Homere contre les reproches de Platon. » Homere » assure, dit ce Philosophe, que Dieu est la cause » des maux; & il met, par cette raison, aux deux » côtés de son Trône deux tonneaux, l'un, rempli » de maux & l'autre de biens. C'est ignorer la na-» ture de Dieu, répond Mad. Dacier, que de nier » que ce soit lui-même qui envoye aux hommes, » les biens & les maux. Dieu ne dit-il pas dans » le Deutéronome: j'assemblerai sur eux tous les » maux; & je rassassierai mes fleches de leur sang: » & dans le Prophète Amos, est-il dans la Ville » quelque mal que le Seigneur n'ait pas envoyé? » Et dans Michée, le mal descend de Dieu sur » Jérusalem.

"Et pour la fiction de ces deux tonneaux qu'Homere place aux deux côtés du Trône de Jupiter dans le dernier livre de l'Iliade, bien loin de pouvoir être blâmée, elle paroît au contraire digne d'admiration; car c'est la même image que David donne de Dieu au Pseaume 74. Le Seigneur tient en sa main une coupe de vin pur, qu'il mêle & tempere, & qu'il verse de l'une cheurs, &cc. De-là sont nées ces expressions si ordinaires dans l'Ecriture-Sainte, boire le vin de la colere de Dieu: le vin pur qui est mêlé dans la coupe de sa colere «.

C'est avec cette force & cette solidité de raisonnement, que notre Auteur résure les autres objections du plus sage des Philosophes. Lorsque Madame Dacier combat pour Homere, elle s'arme de hardiesse & de courage; les obstacles l'irri-

tent;

١

tent; elle presse avec la derniere vivacité ses Adversaires; mais s'agit-il d'elle-même, elle n'employe d'autres armes que la modestie pour se défendre.

» Avec toute l'application que j'ai apportée à » bien entendre ce grand Poëre, je suis bien per-» fuadée, dit-elle, que je n'ai pas laissé d'y faire des fautes. Les bonnes choses se font avec beau-» coup de travail & de peine; & les fautes se » commettent très facilement. Mais comme on » est fort accoutumé à imputer à Homere les fau-» tes & les bassesses de ses Traducteurs, j'aver- tis au moins qu'on ne lui attribue pas celles qui » pourront m'être échappées. Je déclare qu'Homere en est innocent, & qu'elles doivent être so toutes miles fur mon compte ».

Cette modestie fait d'autant plus d'honneur, à Madame Dacier, que personne n'a peut-être mieux entendu qu'elle, les Poëmes d'Homere, & ne les a mieux rendus. Quoique vous ne soyez pas dans le cas, Madame, de comparer le texte avec la traduction, vous ne laisserez pas de comprendre, par les morceaux que je vais citer ici, de quelles graces, & de quelles richesses d'expression Madame Dacier avoit besoin, pour rendre dans notre langue un Ouvrage si parfait. En voici le début.

» Déesse, chantez la colere du fils de Pélée; cette colere pernicieuse, qui causa tant de mal-d'Homere.

» heurs aux Grecs, & qui précipita dans le som-»: bre Royaume de Pluton, les ames généreules » de tant de Héros, & livra leurs corps en proie » aux chiens & aux vautours, depuis le jour fa-

se tal qu'une querelle d'éclat eut divisé le fils

a d'Atrée & le divin Achille: ainsi les décrets de Tome II.

» Jupiter s'accomplissoient. Quel Dieu les jetts dans ces dissentions? Le fils de Jupiter & de Latone, irrité contre le Roi qui avoir déshonoré Chrysés son sacrificateur, envoya sur l'armée une affreuse maladie qui emportoit les peuples ». Le Poète raconte comment Chrysés étant arrivé au camp des Grecs pour demander se fille au Roi Agamennon, & en ayant été hontensement refusé, ce vieillard implora la vengeance du Dieu dont il portoit les bandelettes sacrées.

Sa priére n'étoit pas achevée, qu'Appollon l'exauça. » Il descend des sommets de l'Olympe, " le cœur plein de colere, avec son arc & son car-» quois : les fleches agitées par le vol rapide de ce " Dieu irrité, retentissoient sur ses épaules; & » couvert d'un nuage, il marchoit semblable à " la nuit. Il s'assit loin des vaisseaux, & tira ses > fleches qui fendirent les airs avec un sifflement o épouvantable. Il ne frappa d'abord que les mu-" lets & les chiens; mais bientôt après les Grece 's furent-eux-mêmes la proie de ses fleches moin telles; & l'on ne voyoit partout que monceaux » de morts sur des buchers qui brûloient sans 🐱 cesse. Pendant neuf jours, les traits du Dieu volerent dans toute l'armée; & le dixieme o jour, Achille inspiré par la Déesse Junon qui » protégeoit les Grecs, & qui étoit touchée de les voir si malheureusement périr, convo-» qua une assemblée».

Achille demande dans cette Assemblée des Gress, qu'on appaise la colore d'Apollon, & qu'on rende la belle Chriseis au Sacrificateur de ce Dieu. Le fils d'Atrée s'emporte contre Achille. Celui-ci n'écoutant que sa colere, tire son épée pour en frapper Agamemnon; mais Minerve l'assete.

Son ressentiment s'exhale alors en injures & en menaces; & il se retire dans sa tente, résolu de ne plus faire la guerre. Agamemnon trompé par un songe que lui envoye Jupiter, range les Grecs en bataille & les mene à l'ennemi.

» Ils marchoient, dit le Poëte, dans un pro-» fond silence, résolus de se soutenir les uns les » autres, & de combattré sans lâcher le pied. » Comme le vent du midi couvre quelque fois les » sommets des montagnes d'un brouillard peu » agréable aux bergers, & plus utile aux voleurs » que la nuit même ; car alors la meilleure vue » ne peut s'étendre plus loin qu'un jet de pierre; » de même la marche des deux armées fit lever » des tourbillons de poussière qui les empêchoient » de se voir. Ils eurent bientôt traversé la plaine ; » & lorsqu'ils furent en présence & sur le point » de donner, Paris semblable à un Dieu, s'a-» vança à la tête des Troyens, couvert d'une peau so de Léopard & armé d'un arc & d'une épée; il » tenoit dans ses mains deux javelots garnis d'a-» cier; & avec une contenance fiere & menaçan-» te, il défioit les plus braves des Grecs ».

A la vue du Ravisseur de sa femme, Ménélas s'avance pour se battre contre Pâris qui d'abord n'ose l'attendre; mais encouragé par son frere Hector & par Vénus, il accepte le combat. On en fait les conditions: Hélene doit-être le prix du vainqueur. Pâris vaincu est sommé de tenir sa parole; mais Jupiter pour prolonger la guerre, excite les Troyens à rompre le Traité. Les deux armées en viennent aux mains. Le morceau suivant est d'une grande beauté.

» Cependant le terrible Hector, & le redoutable Dieu des combats chargent les Grecs avec » tant de furie, qu'ils ne peuvent soutenir leur » choc. Ils ne tournent pourtant pas le dos pour » regagner leurs retranchemens; aussi ne sont-ils » pas fermes; car ils voyent Mars à la tête des » Troyens; mais ils se battent en retraite.

» Par quel Capitaine le Dieu de la Guerre & le valeureux fils de Priam commencerent-ils le carnage? Et qui fût le dernier qui tomba fous leurs coups? Le divin Teuthras, le Belliqueux Oreste, le généreux Trechus d'Etholie, Enomaus, Helenus fils d'Enops, Oresbius qui portoit toujouts un casque bizarrement orné, e qui habitoit dans la Ville de Hylé en Beotie sur le Lac Céphisis, pays abondant & fertile, où il étoit fort appliqué à cultiver ses terres &

à les augmenter ». Tous ces braves Guerriers furent tués à cette attaque; mais lorsque Junon se fut apperçue de l'horrible carnage qu'on faisoit des Grecs dans cette vigoureuse action, aussitôt elle s'adresse à Minerve & lui tient ce discours : » indomptable » fille de Jupiter, qu'est-ce que nous voyons? La » promesse que nous avons faite à Ménélas, qu'a-» près avoir saccagé la superbe Troye, il rerour-» neroit victorieux en Grece, sera donc vaine & or n'aura nul effet, si nous souffrons ainsi que Mars exerce impunément sarage au milieu des » bataillons & des escadrons des Grecs, Réveil-» lons-nous enfin; & descendons dans la bataille » pour les foutenir, car on vient de les enfoncer. » Elle dit: & Minerve obeit à ses ordres. Aus " sirôt la vénérable fille du grand Saturne va préparer elle-même ses chevaux dont les crins mis » en tresses, étoient attachés avec des anneaux » d'or. La belle Hébé pour seconder son impa-

in tience, met à son char, dont l'esseu est defer: » des roues de cuivre, qui ont huit rayons, & » dont les jantes sont d'un or admirable & incor-» ruptible: ces jantes sont entourées d'une ban-» de de cuivre bien travaillée & merveilleuse à » voir : les moyeux parfaitement arrondis des' » deux côtés, sont d'argent massif : le derriere: » du char est relevé en demi cercle, & finie par » devant par un autre demi cercle; & il est sus-» penda avec des courroies d'or & d'argent : le » timon est tout d'argent : au bout de ce timone » la Déesse lie un jong d'or, d'où pendent des " courroies aussi d'or, & d'un travail admira-» ble. Ce char étant préparé, Junon, qui ne » respiroir que la guerre & que les allarmes; attelle elle-même ses siers chevaux. Chilippe » 'Cependant la fille du grand Jupiter : la guer -» riere Minerve, va prendre les armes. D'abord » elle détache son voile, ce voile qu'elle s'ésoir » fair elle-même de fes belles-mains qui évoir » d'une extrême finesse, & d'un ouvrage admi-» rablement diversifié : certe Déesse en défair » l'agraffe; & le voile combe à ses pieds dans: » la chambre de son pere ; elle endosse la cui-» raffe de ce Dieu, & s'anne pour les combats; » sources de soupire & destarmes : elle convre » sex épaules de l'Egide, de cerre Egide terrible » d'où pendent verre houpes d'or , & autour de » laquelle on voit la tecreur, la déroute, la difw corde, la fureur, les actaques, les pourfuites. » le carnagé de la morr selle avoit abamilien la * tête de la Gorgone, certe tête énorme & for-» midable udant on ne sauroit soutenir la vue . » prodige etonnant du pere des immortels. La » Déelle met ensuite sur la sête un grand cal-Ddiii

» que d'or, ombragé de quarre panaches; il au-,
» roit été suffisant pour couveir les nombreux banations d'une armée que cent grosses Villes
nauroient mise sur pied. Elle monte ensure
auprès de Junon, dans ce char qui jetre de
nous côtés un éclar de seu, & prend une pique
d'une pésanteur & d'une grandeux étonnante,
d'une force à toute épreuve, & dont elle se
sont attiré se colore.

» Junon anime ses chevaux & les pousse à n toute bride. En 'même - rems les portes du » Ciel s'ouvrent d'elles-mêmes avec un mugifof fement horrible; ces, portes dont le soin est. » commis aux heures, qui depuis le commencement' des tems voillent à la gatde du haut of Olympe & du brillant Palais de Jupiter, & m qui, lorfqu'il faur ouyrir on fermer ces, portes or d'éternelle durée, écartent ou rapprochent » sans peine le nuage épais qui leur sert de or barriere. Les fongueux courliers pallent saor pidement; & dans un moment ces Déclies. 32. arrivent près de Jupiter, qu'elles trouvent affis. se feul, los des autres Dieux, sus le plus haut des or fommets de l'Olympe Alors Junopargétant les michevaux, parle en ces terinos à ch Diens grand or Jupiter, pere des immortels inhêses fybus » point unité des rayages que fait le Dieu de n la guerre, & du mombre infini des Grecs qu'il re animmolés à la fureur, dans mulle raison & » contre toute soire de justice : j'en sits gans s une douleur que je ne puis expérmént lornes * qui l'augmente encore , b'est de voir Yenus & ». le fils de Larone aire de mon dépir, 66 jouis i .. 4 (:

is tranquillement du plaisir d'avoir laché comre » les Grecs ce furieux, cet insensé, qui ne res connoît d'autre droit que la force. Grand » Dieu, que nous regardons comme notre pere, » attirerois-je votte courroux, fi allant à la ren-» contre de ce Dieu trop impitoyable, je le » blelloss, & l'obligeois à se retirer? » Le maître du Tonnerre prenant la parole : » allez Deesse, lui dir-il; donnez ce soin à la » belliquense Minerve, qui est accomunée à le » vaincre, & qui fouvent le livre en proie à de " cruelles doudents. ा H dir e& à l'instant, Juhon dans l'impa-» tience d'exécuter cet ordre, poulle les chevaux « » ces généreux coordiers volent rapidement en« » tre le Ciel & la terre. Autant qui un horame » affis au rivage de la Mer, sur un Cap életé ; » voit d'espace dans les airs., en jettant sa vue pendant my tems ferein für l'immense'éten-» due de la plaine azurée, autant en franchifient » deux laut les fougueux coursiers des immor-» tels. . . . Minerve s'approche du fils de » Tidee Elle prend d'une n Sthenelus pour le faire descendre du cham » Sthenelus faure à terre dans le moment, & la » Deesse qui me despite que la vengemme, se metichela place apprès de Didmede. L'essieu o gérmin four le poidspahr, il ipoure ame i Déello » terrible: & an desiples grands guerriets. Mi> » hence prendules guides 6b pourse d'abond les » i chevaluni munitre Maks of qui tependant quanda o grand Periphus, fills d'Oohefius, & le plus vail-» lanc comme de plus form des Etoliens; de canel • Dieusde de guerre lui ôm la vie. La bécile * pour le acher dux yeuxidesce Dieux, indt che

D d iv

» casque de Pluton. Mars n'eut pas plutôt vil-» Dioméde, que laissant Périphas où il l'avoir » tue, il marche contre lui. Lorsqu'ils se furent » joints, Mars le premier allonge à Diomede » un grand coup de pique, par-dessus le joug & les rennes de ses chevaux, avec une furieuse » impatience de lui ôter la vie; mais la Déelle » prend cette pique avec la main, l'éloigne du » char, & rend le coup inutile. En même tems » le fils de Tidée lui porte à son tour un grand » coup de sa pique; Minerve la conduit & la » fait entrer bien avant au-dessous des côtes. La » pique perçant la lame, dont il étoit ceint au défaut de la cuirasse, lui fait une cruelle bles-» sure, & déchire son beau corps. Mars la tire, » & en la tirant, il jette un cri épouvantable, » & tel que celui d'une Armée qui marche pour » charger l'ennemi. » A ce cri les Grecs & les Troyens sont sails » de frayeur, tant la voix du Dieu des combats » fut terrible. Tel qu'on voit quelquefois pen-» dant un vent de midi, qu'excitent les brû-" lantes ardeurs de la Canicule, un nuage obsa cur s'élever vers le Ciel, tel parut à Diomede » le redoutable Mars siélevant vers l'Olympe au milieu d'un tourbillon de poussière ». Les Livres suivans contiennent la descripcion de pluseurs combats: singuliers, entr'autres de celui d'Ajax contre Hestor : après avoir donze mile preuves de lebrevaleur ; ils font separés: par deux Héraults: Le lendemain le com-

Harvenire les Grees & les Troyens recommence avec un nouvel achainement Jupiser donne l'avantage aux Troyens; illestor à leur attenuille les Grees jusques fur leurs Vailleaux. Cens-ce

rédairs aux dernieres extrémités, vont prier Achille de les secourir. Achille s'opiniatre à ne pas combattre. Le péril augmente. Il se fait de part & d'autre des prodiges de valeur. Les Grecs désespérés, sont sur le point de s'embarquer, & d'abandonner le siège. Envain la belle Junon a-t-elle trompé la vigilance de Jupiter par ses charmes & par ses caresses, & par ce moyen ranimé le courage abbatu des Grecs. Le maître des Dieux rend aux Troyens l'avantage qu'ils avoient. perdu. Les Grecs sont réduits à défendre leurs vailleaux. Patrocle, intime ami d'Achille, obtient de lui de se revêrir de ses armes; il repousse les Troyens; mais Hector le combat & le tue. Cette mort fair oublier à Achille son ressentiment. Il court yenger son ami. Les Dieux veulent courir les risques de certe fameuse journée.

» Ils se partagent tous, dit Homere, & descenn dent ainsi de l'Olympe. Junon, Pallas, Nepn tune, Mercure pere des Arts & de l'utilité, &
vulcain se rangent du côté des Grecs. Mars,
n Apollon, Diane, Latone, Xanthe & Venus,
mete des jeux & des ris, embrassent le parti des
n Eroyens.

» Pendant que les Dieux étoient encore loin » des sieux armées, les Grecs marchoient fières » ment comme affurés de la victoire; parce » qu'Achille paroissoit à leur rête, après s'être » long-tems éloigné des combats; & les Troyens » étoient fais dépouvante voyant le fils de Pélée » tout resplendissant de ses armes & pareil ? » l'homicide Mars. Mais dès que les Dieux su-» rent à la rête des troupes, alors les deux ba-» tailles poussées d'une même ardeur, commen-» cerent à se choquet. Pallas vole tantôt le long m des retranchemens, & tantôt fur le rivage, & anime les Phalanges grecques par ses cris; & du côté opposé, Mars, semblable à un tourbillon, parcourt tantôt les remparts de Troye, & tantôt les rives du Simois & la colline; & d'une voix terrible, il exhorte les Troyens à soutenir l'ennemi. Ainsi les immortels animant les troupes des deux partis, engagent la baraille, & se mêlent eux-mêmes dans ple combat.

» Cependant le souverain maître des Dienz » & des hommes tonne du haut du Ciel; & Nep-» tune élevant ses flots ébranle la terre & les » sommets des montagnes. Les cîmes du » Mont Ida tremblent jusques dans keurs fors demens; Troye, le champ de Baraille, & les * Vaisseaux sont agités par des seconsses vio-» lentes. Le Roi des Enfers, éponvanté an fond » de son Palais, s'élance de son Trône. & s'écrie » de roure sa force, dans la frayeur où il est, » que Neptune d'un coup de son trident n'en-» trouvre la terre qui convre les ombres, & que » cet affreux sejour, demoure éternelle des té-» nébres & de la mort, abhorré des hommes & n craint même des Dieux, ne reçoire pour la n premiere fois la lumiere & ne paroiffe à de-» couvert in grand est le bruit que font ces » Dieux, qui marchent les uns contre les an w thesia.

Et par le centre ouvert de la terre ébranlée , Ne faile voir du Stix la rive défolée ; Ne découvre aux vivans cet empire odieux, Abhorré des mortels & crann même des Dieux.

Cette traduction fait tott au même endroit de celle de Madame Dacier, qui est bien éloigné de cette perfection.

me Tel qu'un horrible embrasement qui exerp ce sa fureur dans les vallons & dans les creux p d'une montagne couverte de bois; en un » moment toute la vaste Forêt est en proie aux » flammes que les vents impérueux portent de » tous côtés ; tel Achille , pareil an Dieu des is combats, fait un horrible ravage dans les rangs » des Troyens. Un nombre infini de braves » guermers combent sous l'effort de son bras; & vides: rutileauxide fang inondent le champ de Bataille. Er rels qu'on voit dans une aire spa-» ciouse des borns grands & forts, fouler la moisp. son, & faire sauter partout les grains hors des repecs, rels on voit les chevaux d'Achille fouler 🕶 aux paeds les armes & les morts, & faire jail-» lit le fang de dessous leurs pieds & de dessous » les roues. Le char en est souillé ; le Héros lui-24 même en est couvert; & insariable de gloire e & de vengeance, il se plast au maheu de ce » carriage & de cette horreur. Rien ne réliste n raux efforts du vaillant fils de Polée. Le Xanse the & le Simois réunissent envainteures leurs eaux pour le perdre vils sont contraints de cés der Achille joint enfin Hedtor qu'il cherchoit os feus parmi rous les Troyens sa Moici comme Alemene december fin du comban de les jeux કે હો હતું કું સેંજ પ્રત્યે જ્યાર્થ છ querriers. . R 27.1 71.0 V 40

" Hector dit; & tirant un large cimeterre " qu'il avoit à son côté, & ramassant toutes ses » forces, il fond sur Achille tête baissée, comme » un Aigle fond du haur de la nuc sur un Liévre » ou sur un tendre Agneau. Achille vole en » même rems contre Hector; une implacable fu-» reur s'empare de son courage; il se couvre » de son large bouclier; quatre pannaches d'or, » dont Vulcain avoit ombragé son casque, » flottent sur sa tête terrible; & tel qu'est le feu » de l'étoile du foir qui brille la nuit au milieu » des antres aftres, tel est l'éclat du fer étincel-» lant dont sa main est armée, & dont il va frap-» per son ennemi. Il le mesure des yeux pour » chercher où il pourra enfoncer sa pique; car il » voit tout son corps couvert des belles armes » qu'il a enlevées au fils de Mœnerius. Enfin » entre la cuirasse & le casque, il apperçoit tout » découvert un endroit de la gorge au-dessus de » la clavicule; & c'est par-là que l'ame s'envole » avec plus de rapidité. Achille le frappe : à cet » endroir, & lui perce le can d'ontre en outre. » Le fer mortel ne lui coupa pourtant pas le » gosier ; ce malheureux. Prince en rendant les » derniers foupirs, peur encore adresser les » prieres à Achille, qui le voyant tomber & se » glorifiant de sa victoire, lui dit: Hector, après » avoir tue Patrocle, riscreyois être en sureré » & n'avoir rien à craindre ; tu ne daignois pas » seulement penser à moi: Insensé, Patrocle -» avoit fur mes Vaissemuni vengenr qui ne de-» voit pai laisser sa most impunie; le voilà ven-» ge; & pendant que les Grecs lui feront des fu-» pérailes magnifiques, : la primpe funêbre sera » faite sur ce rivage, par les chiens & par les » Vautours ».

Homere consacre le reste de son Iliade à décrire les sunérailles de Patrocle, & les jeux qu'Achile fait célébrer en son honneur. Il finit par la demande que Priam va faire à Achille du corps d'Hector. Le fils de Pélée se laisse séchir ensin: Priam retourne à Troye, où il fait rendre à son sils les honneurs sunèbres.

Tel est en abrégé, Madame, le plan & la conduite de l'Iliade. Les dissérens morceaux que j'ai rapportés pour reléver cette légere ébauche, vous auront fait connoître tout-à-la-fois & le plus parfait de tous les Poemes, & une des meilleures traductions qui en aient été faites.

Je suis, &c.



LETTRE XX.

Préface de l'Odissée d'Homere.

Mon dessein n'étoit pas, Madame, d'observer pour l'Odyssée la même méthode que j'ai suivie à l'égard de l'Iliade. Je craignois même de m'être un peu plus étendu, que ne le demandoir une simple traduction; mais puisque vous me paroissez satisfaite de ma derniere lettre, que vous me prescrivez vous-même la matiere de celle-ci, je vais tâcher de vous faire connoître l'Odyssée.

"Dans ce poëme, dit Madame Dacier, pour nous représenter ce que peuvent la vertu & la fagesse, Homere nous propose fort utilement l'exmple d'Ulysse, qui, après avoir saccagé Troye, sut porté dans plusieurs pays, & s'instruist des mœurs de plusieurs peuples; qui pendant qu'il travailloit à retourner chez lui & à y ramener ses compagnons, sousseit sur la mer des maux sans nombré, & ne put jamais être submergé par les slots de l'adversité. En un mot, l'Odyssée représente les maux que l'absence d'Ulysse cause dans sa maison, & les remedes que ce Héros, de retour, y apporte par sa prudence."

Madame Dacier divise sa Présace en quatre parties. Elle explique dans la premiere, la nature, l'origine & le but du Poème Epique. Du penchant naturel des hommes à l'imitation & à la musique naquit la poèsse. » Ce n'étoit d'abord que des » Hymnes & des Cantiques pour remercier » Dieu de quelque biensait. Ces actions de graces étoient accompagnées de sestions & de ban-

» quets dont la joie & insensiblement la licence » se communiquerent à la pocsse; de sorte qu'elle » fut bientôt entierement corrompue,& que l'on » n'y remarqua plus aucune trace de religion. » Pour corriger un si grand désordre & ramener ». les hommes à la vertu, les Poëtes voyant d'un o côté que l'homme est naturellement enclin 2 l'imitation, & de l'autré qu'il aime épérdue-» ment le plaisir, profiterent de ce penchant & p travaillerent à les amuser & à les corriger in-» sensiblement par des instructions cachées sous » un appas agréable. C'est ce qui fit inventer les . fables, qui sont presque toujours plus propres à corriger les mœurs, que les traités de morale Jes plus suivis. Homere trouva cet usage des p fables généralement établi; & il s'en servit admirablement pour former sur ce modèle le o plan de ses deux poëmes qui ne sont que des Fables plus étendues, & auxquelles il a joint ce merveilleux & cet extraordinaire, dont Strabon parle, & qui augmente infiniment le plai-• fir ». Notre Auteur fait voir ensuite que le but du Poëme Epique est l'utilité & l'instruction. Dans les trois autres parties, Madame Dacier justifie Homere des reproches que lui fait Platon, qui prétend que cetre imitation ou fable qui conftime les Poëmes de l'Iliade & de l'Odyssée, est viciense & nuisible. Elle le défend contre Longin qui veut que l'Odyssée porte des marques de la vieillesse d'Homere & de l'affoiblissement de son esprit; enfin elle rapporte les jugemens que les plus grands Maîtres ont portes de l'Odyssée, & fait voir qu'ils l'ont même préférée à l'Iliade. Ces différens Chefs forment une differtation fort scavante, qui, comme on l'a dit ailleurs, peut passer pour un excellent Traité de Rhétorique & de Poësse. L'Examen que j'en pourrois faire, Madame, me meneroit trop loin, & ne me laisseroit point assez d'espace dans cette lettre, pour le Poème que vous désirez de connoître.

L'Odyssée étant plus particulierement que l'I-d'Houere. liade, destinée à instruire & à donner des leçons de morale, son début doit être aussi moins pompeux & plus tranquille. C'est ce qu'Homere a sagement observé dans cette invocation qui commence son poème:

"Muse, contez-moi les aventures de cet homme prudent, qui après avoir ruiné la Ville
sacrée de Troye, sut errant plusieurs années en
divers pays, visita les Villes de différens peuples, & s'instruisit de leurs coutumes & de leurs
ples, & s'instruisit de leurs coutumes & de leurs
mœurs. Il soussit des peines infinies sur la mer
pendant qu'il travailloit à sauver sa vie, & à procurer à ses compagnons un heureux retour.
Mais tous ses soins furent inutiles; ces malheureux périrent tous par leur solie. Les insensés! ils eurent l'impiété de se nourrir des troupeaux de bœus qui étoient consacrés au Soleil;
& ce Dieu irrité les punit de ce sacrilege. Déesse , fille de Jupiter, daignez nous apprendre
aussi, une partie des aventures de ce Héros.

Le Poète continue: il jette d'abordses lecteurs au milieu de sa matiere, & commence son action le plus près qu'il peut de sa fin; trouvant ensuite par son art le secret de rappeller les choses les plus considérables qui ont précédé, il fait une narration suivie, où il n'y a aucun vuide, & où la curiosité du lecteur est toujours excitée par le désir & par l'espérance d'apprendre les incidens que le Poète n'a pas expliqués.

Tous

» Tous ceux, dit-il, qui avoient évité la mort » devant les remparts de Troye, étoient arrivés » dans leurs maisons, délivrés des périls de la » mer & de la guerre : Ulysse étoit le seul privé de » ce plaisir: malgré l'impatience qu'il avoit de » revoir sa femme & ses Etats, il étoit retenu. ... » dans les Grottes profondes de la Déesse Calyp-» so, qui désiroit passionnément de l'avoir pour » mari. Mais après plusieurs années révolues . » quand celle que les Dieux avoient marquée » pour son retour à Ithaque fut arrivée, ce Prin-» ce se trouva encore exposé à de nouveaux tra-» vaux, quoiqu'il fut au milieu de ses amis. Enfin » les Dieux eurent pitié de ses peines. Neptune » feul perfévérant dans fa colere, le pourfuivit » toujours en implacable ennemi, jus 🛖 à ce qu'il » fut de retour dans sa patrie.

Ici commence la scene, mais avec plus d'éclar & de majesté qu'on ne semble devoir l'attendre d'un début si simple. Les Dieux assemblés dans le Palais de Jupiter tiennent conseil en l'absence de Neptune qui n'aimoit point Ulysse, & cherchent entr'eux les moyens de le faire sortir de l'Île d'Ogygie, où Calypso le retenoit depuis sept ans. Sans attendre la décision de l'Assemblée, Minerve qui chérit particulierement Ulysse & son sils Télémaque, prendle parti d'aller à Ithaque pour engager ce dernier à s'informer de son pere; & pour le couvrir de gloire par les voyages que cette recherche doit lui couter.

» La Déesse attache à ses beaux pieds ses Talonnieres immortelles & toute d'or, avec lesquelles, plus légere que les vents, elle traverse
les murs & la vaste étendue de la terre. Elle
prend sa pique armée d'un airain étincelant,

Tome II.

» cette pique forte & pesante, dont elle renverse » les escadrons des plus siers Héros, quand ils ont » attiré sa colere. Elle s'élance du haut des som-» mets de l'Olympe, & arrive à Ithaque à la porte » du Palais d'Ulysse».

Minerve, sous la figure d'un Etranger, donne à Télémaque de sages conseils, & le fait résoudre à aller chercher son pere. Le jeune Prince s'embarque, arrive à Pilos, où Nestor le reçoit savorablement. Il lui donne son sils Pisistrate pour l'accompagner à Lacédémone chez Ménélas qui apprend à Télémaque que son pere est retenu malgré sui dans l'Isled'Ogygie par la Déesse Calypso. Cependant les désordres continuent à Ithaque de la part des poursuivans de Pénéloppe. Ces Princes instruits du départ de Télémaque, cherchent les moyens de le faire périr à son resour. Jupiter, à la

priere de Minerve, envoye Mercure à Calypso

pour lui ordonner de laisser parrir Ulysse.

"Mercure obéit: il prend sa verge d'or avec la
"quelle il plonge les hommes dans le sommeil

" & les en retire quand il lui plast; & la tenant

" à la main il prend son vol, traverse la Pierie;

" & fondant du haut des airs, il vole sur les slots,

"semblable à un oiseau marin qui chassant aux

"poissons, vole légerement sur la surface des on
"des qu'il bat de ses aîles: tel Mercure vole sur

" la câme des slors. Quand il sur parvenu à cette

" la câme des flors. Quand il sur parvenu à cette

" la câme des flors. Quand il sur parvenu à cette

" la câme des slors. Quand il sur parvenu à cette

" la câme des slors. Quand il sur parvenu à cette

" prenant la terre, il marche sur le rivage jusqu'à

" ce qu'il soit arrivé à la Grotte où la belle Nym
" phe habitoit." Il la trouva dans cette Grotte; à

» l'entrée il y avoit de grands brâsiers magnisi» ques d'où s'exhaloit une odeur de cédre & d'autres bois odoriférans, qui parsumoient toute

l'Ile. Devant elle, étoit un beau métier, où elle rivavailloit à un Ouvrage incomparable avec une navette d'or; & en travaillant elle chantoit des airs divins avec une voix merveilleuse. La Grote te étoit ombragée d'une forêt d'aunes, de peupliers & de cyprès où mille oiseaux de mer avoient leur retraite; & elle étoit environnée d'une vigne chargée de raisins. Quatre fontaines rouloient leurs flots d'argent de quatre différens côtés, & formoient quatre grands canaux autour de prairies émaillées de toutes fortes de fleurs; les Immortels mêmes n'auroient pû voir un si beau lieu sans l'admirer & sans sentir dans leur cœur une secrette joie».

Contrainte par les ordres de Jupiter, Calypso laisse partir Ulysse qui s'embarque sur un radeau. Neptune l'apperçoit & excite une violente tempête pour le submerger; mais Minerve trouve le moyen d'arracher Ulysse des bras de la mort, & le fait aborder à l'île des Phéaciens. Accablé de lassitude, ce Prince se livre aux douceurs du sommeil sur les bords d'un sleuve. Minerve qui ne l'abandonne jamais, va inspirer à Nausicaa, fille du Roi des Phéaciens, d'aller laver ses robes dans le sleuve.

"Tout étant prêt, dit le Poëte, Nausicaa monte sur le char avec ses semmes, prend les rennes & pousse les mulets qui remplissent l'air de
leurs hennissemens. Dès qu'elle sut arrivée au
seleuve où étoient les lavoirs, toujours pleins
d'une eau plus claire que le crystal, les Nymphes détellerent les mulets & les sâcherent dans
les beaux herbages, dont les bords du sleuve
étoient revêtus; & tirant les habits du char
elles les porterent à brassées dans l'eau, & se mi-

» rent à les laver & à les nettoyer avec une sorts » d'émulation, & se défiant les unes les autres. » Quand ils furent bien lavés, ces Nymphes les *» étendirent sur le rivage de la mer, que les ondes avoient rempli de petits cailloux. Elles se bai- gnerent & se parfumerent; & en attendant que » le Soleil eur séché leurs habits, elles se mirent » à table pour dîner. Le repas fini, elles quittent >> toutes leur voile, & commencent à jouer tou-» tes ensemble à la Paume: Nausicaa se met en-» suite à chanter. Telle qu'on voit Diane parcou-» rir les sommets des montagnes du vaste Taigete » ou du sombre Eurymanthe, & se divertir & » chasser le sanglier ou le cerf, suivie de ses Nym-» phes, filles de Jupiter, qui habitent toujours les » campagnes; la joie remplit le cœur de Latone; » car quoique sa fille soit au milieu de tant de » Nymphes, toutes d'une beauté parfaite & d'une » taille divine, elle les surpasse toutes en beauté, » en majesté & en belle taille; & on la reconnoît aisément pour leur Reine; telle Nausicaa paroît au-dessus de toutes ses femmes. · · » Quand elle fut en état de s'en retourner au » Palais de son pere, & qu'elle se préparoit à fai-» re atteler les mulets, après avoir plié les robes. » alors Minerve songea à faire qu'Ulysse se ré-» veillât & qu'il vît la Princesse, afin qu'elle le 35 menat à la Ville des Phéaciens. Nausicaa pre-» nant donc une balle, voulut la pousser à une de * ses femmes; mais elle la manqua & la balle al- la tomber dans le fleuve; en même tems elles » jettent toutes de grands cris. Ulysse s'éveilla à 🌞 ce bruit ; & se mettant en son séant, il dit en » lui-même, en quel pays suis-je venu? Ceux qui l'habitent sont-ce des hommes sauvages,

» cruels & injustes, ou des hommes touchés des Dieux & qui respectent l'hospitalité? Des voix » de jeunes filles viennent de frapper mes oreil-» les ; sont-ce des Nymphes des Montagnes. » des Fleuves, ou des Etangs, ou seroient-ce » des hommes que j'aurois entendus? Il faut

» que je le voie & que je m'éclaircisse.

» En même tems il se glisse dans le plus épais » du buisson; & rompant des branches pour s couvrir sa nudité sous les feuilles, il sort de » ion fort comme un lion qui se confiant en sa » force, après avoir souffert les vents & la pluie, » court les Montagnes; le feu sort de ses yeux; » & il cherche à se jetter sur un troupeau de » Bœufs ou de Moutons, ou à déchirer quelque » Cerf; la faim qui le presse est si forte, qu'il » ne balance point à s'enfermer même dans la » Bergerie pour se rassasser. Tel Ulysse sort pour aborder ces jeunes Nymphes, quoique nud; » car il est forcé par la nécessité.

» Dès qu'il se montre défiguré comme il est » par l'écume de la Mer, il leur paroit si épou-» vantable, qu'elles prennent toutes la fuite » pour aller se cacher l'une d'un côté, l'autre » d'un autre, derriere des rochers dont le ri-» vage est bordé. La seule fille d'Acinous attend » sans s'étonner; car la Déesse Minerve bannir » de son ame la frayeur, & lui inspira la fer-» meté & le courage. Elle demeure donc fans » s'ébranler; & Ulysse délibéra en son cœur » s'il iroit embrasser les genoux de cette belle » Nymphe, ou s'il se contenteroit de lui adres-» ser la parole de loin, & de la prier dans les » termes les plus touchans, de lui donner des ha-» bits & de lui enseigner la Ville la plus pro-

Ee uj

» chaine. Après avoir combattu quelque tems; » il crut qu'il étoit mieux de lui adresser ses » prieres sans l'approcher, de peur que s'il alloit embrasser ses genoux, la Nymphe prenam » cela pour un manque de respect, n'en sut of-» fensée ».

Nausicaa attendrie par les prieres d'Ulysse, lui fait donner des habits, & servir un repas frugal; elle s'en retourne ensuite à la Ville où elle lui conseille de la suivre à quelque distance. Le Roi des Phèaciens & toute sa Cour s'emprelsent de rendre à Ulysse les devoirs de l'hospitalité. On célebre des jeux & des danses. Ulysse qui entend chanter la guerre de Troye, s'attendrit au récit de ses malheurs. On remarque sa tristesse; on lui demande qui il est; on le prie de raconter ses aventures. Ulysse reprend son histoire depuis son départ de Troye, il décrit son combat contre les Ciconiens dont il avoit saccagé la Ville. Forcé de se rembarquer avec une perte considérable de ses compagnons, il aborde aux terres des Ciclopes. C'étoit des hommes d'une taille & d'une grosseur prodigieuse. Un des plus terribles, nommé Polipheme, vivoit à l'écart dans un endroit retiré de l'Isle, où il paissoit de nombreux troupeaux. Ulysse pénette avec plusieurs de ses Compagnons, dans la caverne du Ciclope. Ce monstre revenant le soit à son logis, apperçoit les Grecs que sa vue remplissoit d'effroi. Il en empoigne deux qu'il froisse contre un rocher, & qu'il dévore encore tout Sanglans. Le lendemain il en mange encore deux autres.

Duand il fut rassasse, dit Ulysse, il ouvrit la porte de l'antre, sit sortir ses troupeaux, sortit

> avec eux & referma la porte sur nous avec cette » énorme roche, aussi facilement qu'on ferme » un carquois avec son couvercle; & faisant » retentir toute la campagne du son effroyable » de son chalumeau, il mena ses troupeaux vers » la Montagne. Je demeurai donc enfermé dans » cet antre, méditant sur les moyens de me » venger, si Minerve vouloit m'accorder la » gloire de punir ce monstre. Plusieurs pensées » me passerent dans la tête; mais enfin voici le » parti qui me parut le meilleur. Dans la caso verne il y avoir une grande massue de bois d'Olivier, encore vert, que le Cyclope avoit » coupée pour la porter quand elle seroit séche; » à la voir, elle nous parut comme le mât d'un » Vaisseau de charge à vingt rames, qui affronte » toutes sortes de Mers; elle étoit aussi haute » & aussi grosse. J'en coupai moi-même environ » la longueur de quatre coudées, & la donnant » à mes compagnons, je leur ordonnai de la » dégrossir. Ils la raboterent & l'amenuiserent; » & moi la retirant de leurs mains je l'aiguisai » par le bout; j'en sis aussitôt durcir la pointe » dans le feu, & je la cachai dans du fumier » dont il y avoit grande quantité dans cette ca-» verne. Ensuite je fis tirer tous mes compa-» gnons au fort, afin que la fortune choisit ceux » qui devoient avoir la résolution de m'aider à » enfoncer ce pieu dans l'œil du Ciclope, quand » il seroit enseveli dans un profond sommeil. » Mes Compagnons tirerent, & heureusement » le sort tomba sur les quatre que j'aurois moi-» même choisis à cause de leur intrépidité & de ne leur audace. Je me mis volontairement à leur Ee iv

» tête pour conduire cette entreprise si péril-

» Sur le foir le Ciclope revint des paturages » à la tête de ses troupeaux; il les fait tous en-» trer; & contre sa coutume il ne laissa aucune » bête à la porte, soit qu'il craignît quelque , » surprise, ou que Dieu l'ordonnât ainsi pour » nous fauver du plus grand de tous les dangers. » Après qu'il eut bouché sa porte avec cet hor-» rible rocher, il s'assit & se met à traire ses » brebis & ses chevres, à son ordinaire, leur » donna à chacune leurs petits; & quand tout » fut fait, il prit encore deux de mes Compa-» gnons, dont il fit son souper. Dans ce mo-» ment je m'approchai de ce monstre, & lui » présentant d'un vin que j'avois apporté, je lui » dis: Cyclope, tenez, buvez de ce vin, vous » avez assez mangé de chait humaine; vous ver-» rez quelle est cette boisson, dont j'avois une » bonne provision dans mon Vaisseau; le peu » que j'en ai sauvé, je l'ai apporté avec moi » pour vous faire des libations comme à un » Dieu, li touché de compassion, vous avez la » bonté de me renvoyer dans ma Patrie. Mais » vous vous êtes porté à des excès de cruauté ⇒ indignes de vous. Eh! qui pensez-vous désormais qui voudra venir dans votre Isle, quand ∞ on saura avec quelle inhumanité vous traitez les étrangers.

» Il prit la coupe de mes mains sans me répondre & but. Il trouva cette boisson si délicieuse, qu'il m'en demanda encore. Donnemoi un second coup de ce vin sans l'épargner, me dit-il, & dis moi tout présentement ton » nom, afin que je te fasse un présent d'hospita-» lité dont tu sois content. Cette terre fournit » aux Ciclopes d'excellent vin, que les pluies de » Jupiter nourrissent; mais il n'approche pas de » celui-ci; ce vin que tu me donnes, ce n'est » pas du vin, c'est la mere-goutte du nectar & » de l'embrosse même des Dieux. Je lui en pré-» sentai une troisième; & il eut l'imprudence » de la boire. Quand je vis que le vin commen-» çoit à faire son effet & à lui porter à la tête, » je lui dis avec beaucoup de douceur, Cyclo-» pe, vous me demandez mon nom; il est assez » connu dans le monde; je vais vous l'appren-» dre puisque vous l'ignorez; & vous me ferez » le présent que vous m'avez promis. Je m'ap-» pelle Personne; mon pere & ma mere me » nommerent ainsi; & tous mes compagnons me » connoissent par ce nom.

» Oh bien, puisque tu t'appelles Personne, » me répond ce Monstre avec une cruauté inouie, » Personne sera le dernier que je mangerai; je » ne le mangerai qu'après tous ses compagnons;

» voilà le présent que je te prépare.

se finissant ces mots il tombe à la renverse; son énorme cou replie sur son épaule. Le
se sommeil qui dompte tous les animaux, s'empare de lui. Le vin lui sort de la gorge avec
des morceaux de la chair de mes compagnons
qu'il a dévorés. Alors tirant le pieu que j'avois caché sous le sumier, je le mis dans la
cendre vive pour le faire chausser; & m'adressant à mes Compagnons, je leur dis tout ce
que je crus le plus capable de fortisser leur courage, asin qu'aucun d'eux ne sût sais de frayeur,
& ne reculât dans le moment de l'exécution.

» Bientôt le pieu fur si chaux, que quoiqu'en-» core vert, il alloit s'enflammer, & il étoit » déjà tout rouge. Je le tire donc du feu, mes » Compagnons tout prêts autour de moi. Alors Dieu m'inspira une audace surnaturelle. Mes Compagnons prenant le pien qui étoit pointu » par le bout, l'appuient sur l'œil du Cyclope, » & moi m'élevant par-dessus, je le faisois » tourner. Comme quand un Charpentier perce » avec un virebrequin une planche de bois pour » l'employer à la construction d'un Vaisseau; il » appuie l'instrument par - dessus, & ses gar-» cons au-dessous le font tourner avec sa cour-» roye qui va & qui vient des deux côtés, & le » virebrequin tourne sans cesse; de même nous » faisions tourner ce pieu dans l'œil de ce mons-» tre. Le sang rejaillit autour du pieu tout ar-» dent. La vapeur qui s'éleve de sa prunelle, lui » brûle les paupieres & les sourcils ; & les ra-» cines de son œil embrâsées par l'ardeur du » feu, jettent un sifflement horrible. Comme » lorsqu'un Forgeron, après avoir fait rougir à » sa forge le fer d'une hache ou d'une scie, le » jette tout brûlant dans l'eau froide pour le » durcir; car c'est ce qui fait la bonté de sa trempe; » ce fer excite un sifflement qui fait retentir la » forge ; l'œil du Cyclope sifila de même par » l'ardeur du pieu.

» Le Cyclope s'éveillant, jette des cris éponvantables, dont toute la montagne retentit.

Saiss de frayeur nous nous éloignons; il tire

de son œil ce pieu tout dégoutant de son fang,

le jette loin de lui, & appelle à son secours

les Cyclopes qui habitoient tout autour dans

les antres des montagnes voisines. Ces Cyclo-

so pes entendant sa voix, arrivent en foule de » tous côtés, & environnant l'antre, ils lui de-» mandent la cause de sa douleur : Polipheme, » que vous est-il arrivé ? Qu'est-ce qui vous » oblige à nous réveiller au milieu de la nuit, » & à nous appeller à votre aide? Quelqu'un » emmene-t-il vos troupeaux? Quelqu'un atten-» te t-il à votre vie à force ouverte ou par ruse? » Le terrible Polipheme répond du fond de » son antre, hélas, mes amis, Personne. Plus » il leur dit ce nom, plus ils sont trompés par » cette équivoque. Puisque ce n'est personne qui » vous a mis en cet état, lui disent-ils, que » pouvons-nous faire? Pouvons-nous vous déli-» vrer des maux qu'il plaît à Jupiter de vous en-» voyer? Ayez donc recours à votre pere Nep-» tune, & lui adressez vos vœux pour le prier » de vous secourir «.

» Après lui avoir donné cette belle consola-» tion, ils se retirent. Je ne pus m'empêcher de » rire de l'erreur où ce nom si heureusement

» trouvé les avoit jettés.

Il falloit user de stratagême pour sortir de la grotte dont le Cyclope occupoit l'entrée, tâtant avec les mains les béliers & les brebis qui en sortoient. Ulysse attacha ses Compagnons sous le ventre des béliers, il se mit lui-même sous le plus grand & sortit après tous les autres.

» Le belier sous lequel j'étois, dit Ulysse, » sortit le dernier, chargé d'une toison sort » épaisse, & de moi qui étois sort agité & sort » inquier. Le terrible Polypheme le tâte avec » ses mains, & lui parle en ces termes: mon » cher bélier, pourquoi sors-tu aujourd'hui le » dernier de mon antre? Avant ce jour ce n'é-

» tois pas ta coutume de sortir après mes Mon-» tons; & tous les matins tu marchois le pre-» mier à la tête du troupeau. Tu étois toujours » le premier dans les vertes prairies, toujours le » premier dans: les eaux des fleuves, & tous les » soirs tu revenois le premier dans ma caverne. » Aujourd'hui tu sors le dernier. Qu'est-ce qui » peut causer ce changement? Est-ce la douleur ■ de voir que tu n'es plus conduit par l'œil de » ton maître? Un méchant, nommé Personne, » assisté de ses Compagnons aussi scélérats que » lui, m'a rendu aveugle, après avoir lié mes » forces par le vin. Ah! je ne crois pas qu'il lui » fut possible d'éviter la mort, si tu avois de la » connoissance & que tu pusses parler & me dire » où fe cache ce malheureux pour fe dérober à » ma fureur; bientôt écrasé contre cette roche, » il rempliroit ma caverne de son sang & de sa » cervelle dispersée de tous côtés; & alors mon » cœur sentiroit quelque soulagement dans les » maux affreux que m'a fait ce misérable, ce scé-» lérat de Personne. En finissant ces mots, il laisse » passer son bélier «.

Echappé de ce danger, Ulysse retombe bientôt dans un autre. Arrivé chez les Lestrigons, Peuple Antropophage, il perd onze Vaisseaux, de douze qu'il avoit. La plupart de ses Compagnons sont la proie de cette Nation barbare qui en fait d'horribles festins. Ulysse avec le seul Vaisseau qui lui reste, arrive à l'Isse d'Ezza, demeure de la Déesse Circé. Voici comme le Roi d'Ithaque raconte le nouveau malheur que ses Compagnons éprouverent dans cette

Isle.

» Dans le fond d'une vallée ils trouverent le

» Palais de Circé qui étoit bâti de belles pierres » de taille, & environné de bois. On voyoir à » l'entrée des Loups & des Lions qu'elle avoit » apprivoisés par ses funestes drogues. Ils ne se m jetterent point sur mes gens; au contraire ils s se leverent pour les flatter en remuant la » queue. Comme des chiens domestiques cares-» sent leur maître qui sort de table; car il leur » apporte toujours quelque douceur ; de même » ces Lions & ces Loups caressoient mes Com-» pagnons, qui ne laissoient pas d'être effrayés » de leur taille énorme. Ils s'arrêterent fur la » porte de la Déesse; & ils entendirent qu'elle » chantoit d'une voix admirable, en travaillant » à un ouvrage de tapisserie, ouvrage immortel, » d'une finesse, d'une beauté & d'un éclat qui » ne se trouvent qu'aux ouvrages des Déesses.

» Le brave Politès, qui étoit le plus prudent » de la troupe, & qui m'étoit le plus cher, prit » la parole & dit: mes amis, j'entends quelqué » personne, qui en travaillant à quelque ouvra-» ge, chante merveilleusement; c'est une sem-» me, ou plutôt une Déesse; ne craignons point

» de lui parler.

» En même tems ils se mettent à lui parler.

» Elle se leve de son siège, ouvre ses portes écla
» tantes & les convie d'entrer. Ils entrent par

» un excès d'imprudence. Euriloque seul, soup
» connant quelque embuche, demeura dehors.

» La Déesse fait d'abord asseoir ces malheu
» reux sur de beaux sièges, & leur sert un breu
» vage composé de fromage, de farine & de

» miel détrempés dans du vin de Pramne, &

» où elle avoit mêlé des drogues enchantées,

» pour leur faire oublier leur Patrie. Dès qu'ils

MADAME DACIERA

» extrémité par la chaleur & la fécheresse de l'air » qui leur ôte la vie. Les poursuivans entassés de » même les uns sur les autres, rendent les der-

» niers foupirs ».

Ulysse après cette sanglante exécution, se fait reconnoître par Pénélope & par ses sujets. Une émeute qui s'éleve d'abord en faveur des Poursuivans, est bientôt appaisée; & ce Prince rentre en possession de ses biens & de sa Couronne.

Je suis, &c.



LETTRE XXI.

UISQUE la traduction de Madame Dacier vous a mise en état de connoître les Poëmes d'Homere,& de juger des ouvrages de ce Poëte, il est à propos, Madame, de vous instruire présentement du fameux différend qui s'éleva entre cette temme sçavante & M. de la Motte, au sujet de l'Auteur de l'Iliade. Jamais dispute litréraire ne nt tant de bruit; chaque chef avoit ses partisans; & l'un & l'autre ne manquoient d'ailleurs ni d'esprit ni d'érudition pour soutenir sa cause. Lorsque Madame Dacier eur fait paroître sa traduction de l'Iliade, M. de la Motte, l'un des beaux esprits de son siècle, voulut connoître Homere sur cette traduction, parce qu'il ignoroit la langue grecque. Le fruit de cette lecture fut un discours sur l'Iliade, qu'il donna au Public avec une traduction, ou plutôt une imitation de ce Poème en vers François. Dans le premier de ces deux ouvrages, M. de la Motte veut démontrer qu'ily a une infinité de défauts dans Homere, & que sans s'arrêter aux opinions reçues & approuvées, on peut & l'on doit faire usage de sa raison pour juger des écrits des anciens, comme de ceux des modernes. D'après ce principe, il blâme les Dieux d'Homere; il n'approuve point toujours les caracteres de ses Héros; il condamne plusieurs de ses comparations & de ses maximes; enfin il n'à garde de le trouver en tout aussi admirable, aussi parfait que le disent les partisans du Poëte Grec.

Dans son imitation de l'Iliade, M. de la Motte veut donner des preuves sensibles de ce qu'il avance dans son discours; en conséquence il rectifie ce qu'il trouve de défectueux dans l'original; il change, il manspose, il ajoute, il retranche à son gré; & le tout au désavantage de l'Auteur qu'il s'est proposé de traduire ou d'imiter.

du Goût.

Madame Dacier ne put lire ces écrits sans inla corrupt, dignation; elle prit hautement le parti d'Homere, & fit contre M. de la Motte un livre intitule des Causes de la corruption du Goût, dans lequel elle examine & réfuse le discours & le Poëme de son adversaire. C'est, à proprement parler, son unique but; car elle dit peu de chose du goût & des causes de sa corruption; & tout ce qu'elle avance, attaque directement les Ouvrages de l'Auteur François. Vous voyez, Madame, quel est le sujet & le fond de cette querelle. Le Discours de M. de la Motre ouvre une vaste carriere à l'érudition de Madame Dacier; elle a à défendre un Poète dont elle entend la langue, contre un homme qui ne s'en doute pas; la nouvelle Iliade prête encore un nouveau lustre à sa cause, en ce que ce Poëme est infiniment audessous de son modèle, & que parconséquent il prouve mal ce qui est avance dans le discours. Mais on ne peut excuser Madame Dacier de le traiter avec une aigreur & une dureté trop opposées à la douceur-propre de son sexe : mais pourquoi prévenir votre jugement, Madame? L'expolition de quelques morceaux choisis dans le livre de Madame Dacier, vous mettra au fait de la dispute.

· Homere, dit M. de la Motte, choisit des cir

constances basses quand il faut de la grandeur; » de rebutantes quand il est question de graces, & » de lentes quand le sujet demande de la vivacité. » Des trois exemples que cité M. de la Morte, » je choisis le second. Homere, dit-il, descend, 🗫 jusqu'à dire en beaux termes, si l'on veut, mais » toujours bien clairement, que Junon se décrassa .» tout le corps avant que de le parfumer. Idée qui ter-» nit mal-à-propos une image d'ailleurs toute gra-» cieuse. Est-ce un Poëte qui parle, répond Mad. Dacier! Combien de fois lui a-t on dit que rien or n'avilit tant la diction, que les termes bas; & que 🦖 le moyen de l'annoblir, ce sont les beaux termes, - » les termes nobles ? Homere a exprimé cette cir-» constance en beaux termes, cela ne suffit-il pas? » Et cette image si riante d'ailleurs, deviendra-t-» elle sale, parce que M. de la Motte l'explique par » le mot de décrasser qui la slétrit? C'est ainsi que » nos méchants Critiques ont toujours défiguré » Homere, en substituant des termes bas & ram-» pans, au lieu des termes nobles & relevés que ce » Poëte emploie. Ce Censeur qui s'est souvent dé-» claré rival d'Anacréon, est bien éloigné de sa po-» litesse & de sa galanterie, quand il écrit à sa Mas-» tresse, je voudrois être fontaine afin de servir » à laver votre beau corps, & essence afin de vous » parfumer. » Ce Critique entreprend de parler des compa-

» raisons: on reproche, dit-il, quelque bassesse à momere: par exemple la comparaison d'Ajax » assiégé par une soule de combattans, & qui se re- vire à regret du champ de bataille, à un Ane que » des ensans chassent d'un Pré à coups de pierres, » & qui mange encore l'herbe en se retirant. Voilà, déjà la comparaison très-mal exposée, & ensiéssij

» rement défigurée par ce pré & par cette herbe, v qu'il plaît à M. de la Motte de faire manger à » l'Ane. Homere ne parle nullement d'un pré; il » parle d'une piece de bled; il ne dit point que » l'âne mange encore l'herbe en se retirant, mais » qu'il abbat une infinité d'épics à droite & àgau-» che, & qu'il fait un affreux dégat dans cette » moisson. Que M. de la Motte n'entende ni le » grec, ni le latin, cela est pardonnable; mais il » devoit au moins entendre le françois. Je me » flatte que cette image étoit assez bien rendue » dans ma traduction. Mais c'est la courume de » ces rares critiques ; ils ont grand foin de désho-» norer les passages qu'ils citent, en les traduisant » bassement & plattement. Cela fait pourtant » grand tort au génie poctique de M. de la Motte. " Un grand Pocte comme lui, ne devoit-il pas » sentir combien cette image de moisson & d'é-» pics convient à des troupes, & combien celle de » pré & d'herbe leur convient peu en cette occa-» sion? Nous sommes heureux que ce Censeur ait » fauté ce livre : cette comparaison auroit bien » fouffert entre ses mains. Continuons.

» C'est surtout le choix de l'âne, dit-il, que les critiques ont attaqué. Je ne crois pas qu'ils ayent raison; car l'idée de basses que nous attachons à l'âne, est arbitraire; & on pouvoit l'estimer aussi raisonnablement en Grece, que nous le méprissons ici. Malgré cette justification, la comparais son me blesse encore un peu par les enfans, & la gourmandise opiniâtre de l'âne; car en tout tems en tout pays, ces images ne répondent pas assez noblement à la valeur obstinée d'Ajax & à la sur reur de ses ennemis. Comment une critique se fausse a-t'elle pû tomber dans l'esprit d'un hom-

me sensé? Il n'y a rien de plus beau, ni deplus noble que cette image. En esset qu'y a-'t'il de plus noble, que de saite entendre que ces combattans, dont Ajax est environné, ne sont auprès de lui que comme des ensans qui veulent chasser l'âne de la piece de bled; qu'il se rit de tous leurs essorts; qu'il ne s'en hâte pas davantage, & qu'il ne fair pas un seul pas sans faire un ravage assreux dans tous leurs rangs? Il me s'agir que de son obstination, de sa force,

» & desa patience ».

Venons aux maximes. Toutes celles de l'Iliade ne sont pas de la même beauté, dir M. de la Motte: il y en a de triviales, comme celle-ci: les hommes n'ont pas tant de vigueur à jenn, qu'après avoir mange, &c. Les sentences triviales rebutent, parce qu'elles n'apprennent rien; & l'on ne veut pas perdre de tems à ce qui ne vaut pas la peine d'être dit. » Je ne sçais, répond Madame Dacier, de quel » endroit ce Censeur a tiré cette prétendue sen-» tence; car pour obliger les lecteurs à le croire sur » saparole, il ne cite point les livres d'où il tire » ce qu'il dit. Cela n'empêchera pas que je n'as-» sure que c'est encore ici une critique très-fausse. » Premierement, ce qu'il appelle sentence ne l'est » point; car toute vérité n'est pas sentence : les » hommes n'ont pas tant de force à jeun que quand » ils ont mangé, est une vérité commune : com-» me quand on dit; un convalescent n'a pas » tant de force, que quand il est en pleine santé. Appellera t'on cela une sentence? En second lieu, » que ce mot soit dans Homere, il ne sçauroit être » appellé trivial, s'il est dit à propos & à des sol-» dats qui se préparent à combattre avant que d'a-Ff iii

» voir mangé; & il est au contraire plein de lens, » C'est ainsi que tous les Généraux ont toujours » parlé à leurs troupes : C'est ainsi que dans le " X I X livre, Ulysse dit à Achille, qui veut qu'on » marche tout-à-l'heure pour combattre sans » avoir pris de nourriture: Divin fils de Pélée, o quelqu'impatience que vous ayez d'aller au com-» bat, ne menez pas vos troupes à jeun attaquer. » l'ennemi : car l'affaire ne sera pas sitôt décidée, , &c. C'estpourquoi ordonnez aux Grecs d'aller re-» paître: le pain & le vin font la force & le courage » du soldat. Il est impossible qu'un homme, qui n'a v pas mangé, combatte toute une journée; car si son v couragene le quitte pas, ses forces l'abandonnent. » Voilà comme parle un homme sensé; & cela » bien loin d'être trivial, est très-nécessaire, & » vaut bien la peine d'être dit. M. de la Motte ne » trouve pas de ces choses triviales dans nos Ro-" mans; c'est-là qu'il aformé son goût; & c'est » de-là que lui vient cette grande délicatesse. »

Ce peu de remarques, Madame, sussit, je pense, pour vous faire juger du Discours de M. de la Morte, & de la maniere dont Madame Dacier y répond. Passons à présent à la nouvelle Iliade, c'est-à-dire, citons-en aussi quelques morceaux : en voici le début :

Muse, raconte moi la colere d'Achille,
Four les Grecs, pour lui-même, en malheurs si fertile,
Et qui le retenant dans un cruel repos;
Fit aux Champs Phrigiens périr tant de Héros.
Tel sut de Jupiter le décret homicide,
Depuis qu'aux cœurs d'Achille & du puissant Atride,
La Discorde insolente eut versé son poison,
Et dans oes cœurs aigris ent éteint la raison;

Atride les conduit, garant de leur fortune, On le prendroit pour Mars, Jupiter ou Neptune.

» Je ne voudrois que ce seul endroit, dit Mada-» me Dacier, pour faire juger de l'élévation du gé-» nie du Poëte françois & de son grand goût pour » la poësie. Homere fait iti une image : le Roi » Agamemnon, dit-il, brilloit au milieu des com-» battans avec une fierté incomparable. Il avoit la » tête & les yeux de Jupiter quand il lance la fou-» dre , la taille de Mars & la force de Neptune. » De sorte qu'il rassemble en deux vers, tout ce » qui forme un grand Roi; & il releve la Majesté " d'Agamemnon en lui donnant ce que les trois » plus puissants Dieux ont de plus majestueux & .» de plus marqué. Au lieu de cette idée vérita-» blement sublime, M. de la Motte nous donne » deux vers très-plats, & se contente de dire très-» troidement, que ce Prince seroit pris pour un de » ces trois Dieux.

» Le plus bel éloge qui ait jamais été donné à » la beauté, c'est celui que les vieillards qui s'assem-» blent dans Troye, donnentà Hélene dès qu'elle » s'offre à leurs yeux. Cet endroit est admirable » dans Homere ; je l'avois assez bien expliqué » dansames remanques, pour le faire sentir, & » pour empêcher M. de la Motte de s'y tromper. » Les vieillards sont frappés de la beauté d'Hé-» lene des qu'ils la voyent; car ils ont des yeux : » mais les glaces de la vieilleffe les ayant délivrés » de la tyrannie de l'amour, cette impression ne » doit être que passagere & momentanée; & la sa-» gesse doit dans le moment reprendre le dessus, » & faire revenir de la surprise. C'est ce qu'Ho-» mere a merveilleusement observé. Us n'eurent Ff iv

» pas plutôt apperçu Hélene, dit-il, que frappes » d'admiration,ils se dirent les uns aux autres, fautu il s'étonner que les Grecs & les Troyens souffrent so tant de maux, & depuis si long-tems pour une » beauté si parfaite? Elle ressemble véritablement n aux Déesses immortelles. Cependant, quelque ,, belle qu'elle soit, qu'elle s'en retourne sur ses ,, vaisseaux, & qu'elle ne cause pas notre ruine & , celle de nos enfans après nous. S'il avoit poussé plus loin l'admiration, il auroit ", péché contre la nature & contre la vraisemblan-,, ce. M. de la Motte qui corrige Homere, suit ,, d'autres leçons; pour sept vers de ce Poëte, il ,, nous en donne douze, & quels vers ,.! A peine les Vieillards apperçoivent Helengs 'Admirant, malgré l'age, une si belle Reine, Tant d'appas, dirent-il, l'éclat de ces beaux yeux; Donneroient de l'envie aux épouses des Dieux ; Si la Grece pour elle a pu prendre les armes, Si pour la conserver nous bravons tant d'allarmes, Elle excuse à la foit le Grec & le Troyen. Qui peut la regarder ne s'étonne de rien! Cependant, s'il le faut, rendons à sa Patrie, Rendons à son Epoux cette épouse chérie.

Je passe les remarques que fait Madame Dacier sur chacun de ces vers. " On croiroit, dit-", elle, que M. de la Motte auroit épuisé tout le ri-", dicule; non, il a encore des ressources; & il ", finit ce bel endroit par ces deux beaux vers.

Sans faire contre nous qu'excitent tant d'appas, Murmurer nos neveux qui ne la verront pas.

" C'est-là le comble. Voilà ces pauvres vieil-" lards, qui excités par tant d'appas, impres5 sion bien longue, ne consentent à rendre Hé == , lene, s'il le faut, que pour se mettre à couvert. , des murmures de leurs neveux, qui privés de-, la vue de cette belle Princesse, ne les excuse-, ieroient pas. Car s'ils pouvoient la voir, ces », vieillards pourroient bien opiner à ne pas la : ,, rendre, parce qu'ils seroient sûrs d'être justi-3, sies. Est-ce ainsi que doivent parler des vieil-: , lards accablés de maux, & qui en prévoient de », plus grands encore? & ne doivent-ils pas plu-,, tôt dire comme dans Homere, qu'elle s'en res, tourne, & qu'elle ne cause pas notre ruine & celle-, de nos enfans après nous. " Quand Agamemnon se retire blesse, voici

», la belle chose qu'il dit à ses troupes:

Je mourrai trop content, si ma mort vous anime: J'ai fait ce qu'exigeoient & ma gloire & mon rang; Suivez, pour triompher, la trace de mon sang.

N'est-ce pas une grande idée, suivez la trace de mon sang pour triompher?,, Mais comme Aga-, memnon va se retirer, il y aura bientôt plus de , traces de sang du côté des vaisseaux, que du côté , des ennemis. Je suis étonnée qu'un homme , qui se vante de corriger & d'embellir Homere, , nous donne une pareille poche. Et dans le X I V livre, Homere dit en parlant " d'Hector : Cependant l'intrépide Hector range ,, ses bataillons. Le Dieu de la mer & ce Prince. , marchant sierement l'un contre l'autre, vont en-,, gager un sanglant combat. Neptune pour donner , la victoire aux Grecs, & Hector pour couvrir de " gloire les Troyens. La mer irritée, pour servir. ,, son Roi, inondant ses rivages, se révand autour

REA MADAME DACIER

" des tentes, & des vaisseaux. Les deux armées se, choquent avec de grands cris. Ni les flots de la , mer les plus agités par les violents souffles de , Borée, ne se brisent avec tant de bruit contre le ri-, vage, ni le plus terrible embrâsement qui s'éleve , dans le fond d'une vallée, qui ravage une forêt, , ne répand au loin un son si éclatant & si affreux, , ni ensin les vents les plus mutinés & les plus sur rieux ne battent avec un mugissement si horrible , la cime des arbres qui résissent à leurs efforts. , Voilà une poèche magnifique qui se fait sentir; , & voici comme M. de la Motte nous l'a rendue:

Les deux Camps sont mêlés; & dans le choc fatal, Le mortel & le Dieu sont un carnage égal. Moindre est le bruit des slots que l'orage souleve; Du tonnere sortant du nuage qu'il créve; Des rapides torrents tombant du haut des Monts, Et des vents opposés luttant dans les vallons.

C'en estassez, Madame, de ces morceaux pour vous faire connoître l'un & l'autre adversaire. Je joins ici un parallele ingénieux, par un Auteur qui ne voulut point être connu:

Madame Dacier a l'avantage de l'érudition: elle ,, cite grand nombre d'Auteurs de différens siècles ,, qui ontadmiré Homere. M. de la Motte se don,, ne l'avantage de la raison: il prétend qu'elle ,, seule doit décider une chose où il s'agit d'es,, prit & de goût. Madame Dacier ne veut pas , qu'on examine après que tant de grands hom,, mes ont décidé en faveur d'Homere; & s'il ,, s'agissoit de religion, elle auroit sur M. de la , Motte l'avantage que les Carholiques ont sur les

Novateurs. M. de la Motte croit qu'il est con-", trele bon sens d'admirer sur la foi d'autrui, des , choses qu'on ne trouve pas admirables.

"Madame Dacier en écrivant avec beaucoup , de vivacité contre M. de la Motte, a perdu une: , partie des avantages que lui donnoit, sur son ad-", versaire, la connoissance qu'elle a de la langue. , grecque. M. de la Motte par sa modération, a ,, pris sur Madame Dacier les avantages qu'il per-

, doit faute de sçavoir le grec.

"Le discours de Madame Dacier est plus sim-" ple & plus naturel; celui de M. de la ,, Motte est plus étudié & plus travaillé ; l'un est " chargé de citations, l'autre est rempli de réfle-" xions. Madame Dacier femble n'avoir défendu "Homere, que parce qu'elle sçair le grec : M. de , la Motte lemble n'attaquer Homere, que parcequ'il ne sçait pas la langue que ce Poète parloit. Le grand nombre même de ceux qui ne sçavent pas le grec, se déclare pour Madame Dacier; il , n'y a qu'un petit nombre de personnes, dont plu-", sieurs ne sçavent pas le grec, qui prenne le parti , de M. de la Motte. Il est également surprenant ", qu'une dame prenne le parti d'Homere, & , qu'un Académicien entreprenne de l'attaquer. "Madame Dacier gagne moins en défendant ,, Homere, que M. de la Motte ne perd en l'atta-, quant. L'aigreur qui paroît dans le discours de " Madame Dacier, fait craindre qu'elle n'ait pas bien soutenu une bonne cause. La politeste , de celui de M. de la Motte fait souhaiter qu'il

eût à soutenir une meilleure cause. " Madame Dacier s'est élevée au-dessus de son s sexe; & en défendant Homere, elle a plus fait a qu'on ne doit attendre d'une dame qui n'est

», point obligée d'avoir une si grande connoissance , des Belles-lettres, ni de sçavoir le grec : M. de ,, la Morte, en arraquant Homere, a fait ton à , la réputation qu'ila, d'être un des plus grands

" hommes de Lettres du Royaume.

"Homere n'est point admirable en tout; & " Mad. Dacier auroit mieux fait de l'abandonner , en quelques endroits qu'elle prétend juitifier. "Homere n'est point si méprisable que M. de la " Motte semble l'insinuer; & il l'auroit attaqué , avec plus d'avantage, s'il l'avoir plus estimé. "La critique que M. de la Motte a faite du ,, poëme d'Homere, n'empêchera pas qu'on ne le », life & qu'on ne l'estime : la réponse de Mada-, me Dacier au discours de M. de la Motte, en ,, donne une idée fort désavantageuse; mais après ,, l'avoir lu, quoiqu'on ne l'approuve pas en tout, ,, on ne laisse pas d'y tronver de fort belles choses. , Il ne faut donc ni juger de l'Iliade d'Homere , par ce qu'en dit M. de la Motte, ni juger du dil-, cours de M. de la Motte par ce qu'en dit Madame Dacier.

" Madame Dacier est aussi satisfaite de l'Iliade , d'Homere, qu'elle l'est peu du discours de M. " de la Morre : celui-ci n'est farisfair ni de l'Iliade , d'Homere, ni du discours de Madame Dacier. , M. de la Motte a aussi bien fait le caractere, ,, d'Homere, que s'il l'avoit lu en grec; Madame " Dacier a donc bien traduit ce Poëte, puisque ,, c'est dans la traduction, que M. de la Motte 2 " sçu remarquer ce qui fait son véritable caractere. , M. de la Morte engage adroitement ses le cteurs , à blâmer Homere : Madame Dacier, par des ,, exemples de la Sainte Ecriture, qu'elle cite, ca-" nonise tource qu'a dit Homere. M. de la Mone " agit avec plus d'art, & Madame Dacier avec " plus d'autorité. La prévention est égale des deux " côtés: l'un s'aveugle sur les désauts d'Homere, " & l'autre sur ses beautés. M. de la Motte ne " donne point assez à la langue grecque qu'il n'en-" tend point, pour relever la langue françoise qu'il " parle si bien: Madame Dacier donne un peu " trop d'avantage à la langue grecque, qu'elle " entend, sur la langue françoise, qu'elle parle bien. " La langue grecque a plus de force & plus d'a-" bondance que la langue françoise; c'est la langue

", d'une nation polie, qui avoit du goût pour tout, ", pour les arts, pour les fciences, pour les plaifirs. ", La langue latine a quelque chose de mâle & de ", ferme; c'est la langue d'un peuple destiné à com-

, mander à toute la terre.

" La langue françoise est aussi douce, aussi nom-" breuse, aussi harmonieuse & même plus natu-" relle que la grecque; elle est plus réguliere que " la latine; elle n'en a ni le faste ni la sécheresse. " C'est la langue d'une nation qui sçait saire goû-" ter ses manieres par les autres peuples; & ils " voudroient tous parler françois, s'ils avoient

, le choix d'une langue.

" Le public ne perd rien au démêlé de M. de la Motte avec Madame Dacier. D'un côté il apprend à ne point rejetter des sentimens universsellement reçus pendant plusieurs siécles, par des personnes d'un grand mérite; & de l'aurre à ne point recevoir sans examen, les préjugés les plus anciens & les plus autorisés. On voit encore par ce démêlé où conduisent les préjugés, quand on s'y laisse aller. Madame Dacier, par exemple, excuse certains endroits d'Homere, par des choses semblables qui se trouvent dans

., l'écriture, comme si l'écriture qui les rapportes les donnoit pour des choses qui puissent faire un .,, bel effet dans un poëme. M. de la Motte parle , de la langue françoise par comparaison à la lan-, gue grecque qu'il n'entend pas, comme si l'on ,, pouvoit comparer deux choses dont il y en aune .,, qu'on ne connoît pas. Il est choqué de certaines métaphores & de certaines compatations , propres de la langue greque, comme si elles -, avoient fait naître dans l'esprit des Grecs; les " mêmes idées qu'elles font naître dans le nôtte. " Après tout, M. de la Motte par sa modéra-,, tion, méritoit que Madame Dacier le traitât ,, plus doucement. Madame Dacier par ses ex-, pressions trop fortes, semble avoir donné droit " à M. de la Motte de lui dire des choses désobli-,, geantes, s'il pouvoit être permis de manquer de ,, respect aux dames, quelque chose qu'elles saf-, sent. On voit par ce parallele, qu'on peut, sans , ignorer le grec, estimer M. de la Morte autant , qu'il le mérite, & n'être pas toujours du fenti-,, ment de Madame Dacier, quoiqu'on scache le

Madame Dacier a fait encore un autre Traite pour la défense d'Homere contre le P. Hardonin Jésuite. Ce Traité étant commeune suite du premier, en ce que l'objet est le même, je dois en dire ici quelque chose. Il a pour titre Homere défen-

Défense du contre l'Apologie du P. Hardouin. Quoique d'Homere cet Adversaire soutienne une cause beaucoup contre le P. plus singuliere & plus ridicule que celle de M. de Hardouin. la Motte, Madame Dacier le traite néanmoins avec plus d'égards & de politesse. L'Apologiste, homme très-sçavant, avoit un penchant naturel pour les opinions les plus chimériques; & il les dé-

fendoit avec esprit, mais presque jamais avec raison. Il a voulu démontrer, par exemple, que les Œuvres d'Homere, de Virgile, d'Horace & autres, étoient le fruit de l'ignorance de quelques Moines du XIV siecle; mais on peut dire qu'il a trouvé autant d'adversaires, qu'il y a eu depuis lui de gens sensés & éclairés. Revenons à son Apologie d'Homere. Il prétend d'abord que personne jusqu'à lui, n'a connu le dessein d'Homere dans l'Iliade. Ce dessein, dit-il, c'est la destruction entiere de la maison de Priam, maison criminelle & maudite ou abandonnée des Dieux, &c. C'est le transport de la couronne dans la branche collatérale, & dans la personne d'Enée, lequel en restoit seul, & qui étoit un Prince pieux, brave & chéri des Dieux. L'Apologiste fonde ce sentiment sur ce qu'Homere fair dire à Neptune à la fin du XX livre de l'Iliade, & c'est Enée qui doit régner sur les Troyens, & après lui toute sa postérité jusqu'à la fin des siecles. C'est de-là que le P. Hardouin tire le sujet du poëme. Je ne rapporterai point ici, Madame, la réponle de Mad. Dacier. Rappellez-vous seulement le premier vers de l'Iliade : je chante la colere du fils de Pélée; & vous ne douterez nullement du des-Sein du Poëte.

La seconde prétention du P. Hardouin, c'est que les Dieux d'Homere n'ont pas été bien entendus. Les Dieux d'Homere, dit-il, ne sont rien moins que ce que l'on en pense ordinairement; il faut faire voir par l'usage constant d'Homere, que ces Dieux ne sont pas des substances animées ou intellectuelles, non plus que la nature ou le destin d'où ils sortent selon lui. Dans toute l'Iliade il ne paroit pas le moindre vestige d'esprit, soit d'un esprit insini, antérieur d'une éternité de siecles à tout

l'Univers, & sa cause efficiente extrinseque qui est le vrai Dieu, soit des esprits que nous appellons Anges ou Démons. Les Divinités de l'Iliadene sont presque que les vertus ou les bonnes qualités que la nature donne aux hommes, & principalement aux Héros; comme la beauté, la noblesse, la force, la grandeur d'ame, la fidélité conjugale, la politesse, l'affabilité, l'esprit guerrier, la prudence ou l'industrie, l'amour du gain, les aus mêmes, comme la musique & la navigation.

Croiriez-vous, Madame, qu'une pareille opinion eut besoin d'être réfutée? Madame Dacier le fait cependant & avec beaucoup de soin. Prenons au hazard une ou deux de ses réponses. Void un endroit d'Homere, que le P. Hardouin habille d'une façon fort comique: Vulcain se doutant de l'infidélité de sa femme, fit semblant de partir pour Lemnos; son départ n'échappa pas au Dieu Mars, que son amour tenoit fort éveillé: il ne le vit pas plutôt parti, qu'il se rendit chez ce Dieu, dans l'impatience de voir sa belle Cythérée:il entra dans sa chambre, lui prit la main, & lui parla en ces termes : Belle Déesse, profitons d'un tems si savorable; les momens sont précieux aux Amans: le Grec dit tranchement, allons dormir ensemble. Vulcain n'est point ici; il vient de partir pour Lemnos: Venus, aussi amoureuse que lui, consentità sa passion; ils se coucherent; & Mars jouit des faveurs de la Déesse & déshonora la couche de son mati. Voici l'explication de l'Apologiste : Mars , c'està-dire, l'esprit guerrier, & Venus, c'est la Ville de Troye qui soutenoit les amours de Pâris. Ils ré-Jolurent de se joindre dans la maison de Vulcain 🖰 de souiller sa couche, c'est-à-dire, de se sarvir des armes qu'on gardoit dans l'Arsenal. Qui s'en seroit toit douté? Vulcain fit des chaînes pour les ller; c'est-à-dire, que les Troyens surent tellement resserés dans leur Ville, qu'ils ne purent faire aucune sortie. Vulcain crie alors que Venus n'étoit pas une honnête semme; c'est-à-dire, que les Troyens avoient tort de prendre les armes pour un sujet si peu honnête. Mercure dit à Apollon, qu'il voudroit être à la place de Mars, & être surpris couché avec Venus. C'est le corps des Marchands Troyens, qui dit aux soldats Arbalétriers, qu'il sera les strais de cette guerre. L'autoit-on jamais deviné?

Cette fiction si poëtique, où Homere dit qu'Apollon touché de compassion pour Heëtor, même après
sa mort, éloignoit de son corps tout ce qui pouvoit
le corrompre, & le couvroit tout entier de son Egide d'or, pour empêcher qu'Achille, en le trasnant
tant de sois autour de ce tombeau, ne le mît en pieces.
Que croit-on que cela signisse? C'est pour dire
que les Troyens, bons Arbalétriers, donnerent de
l'or, asin qu'on mît le corps d'Heëtor dans son bouclier, de peur qu'il ne se déchirât quand on le trasneroit. N'est-ce pas là une jolie invention?

Comme les autres interprétations sont dans le goût des précédentes, il seroit inutile d'en rapporter un plus grand nombre. Vous sentez, Madame, quel monstre c'est que le Poème grec dans les mains de l'Apologiste. Mais il y a déja du tems que je vous entretiens de ce sujet; l'abondance & l'intérêt de la matiere me serviront d'excuse auprès de vous, surtout si j'ai contribué par mon travail, à vous procurer quelqu'instruction, ou même quelqu'amusement.

Je fuis, &c.

LETTRE XXII.

o us me remerciez, Madame, de vous avoir fait connoître Homere, & les disputes que ses ouvrages ont occasionnées. Vous désirez que je vous parle actuellement d'un autre Poète de la Gréce, que Madame Dacier a également tra-traduc-duir dans notre langue; c'est-à-dire, du galant nd'Ana-

créon. Anacréon.

Cet aimable voluptueux naquit à Théos en Yonie, d'une famille distinguée, cinq cens ans avant Jesus-Christ. Polycrate, Tyran de Samos, conçut tant d'estime pour ce Poëte, qu'il l'avoit sans cesse à ses côtés, l'admettoit à ses conseils, & surtout dans ses plaisirs. Le nom d'Anacréon devint fameux dans toute la Grèce; & plusieurs Princes s'empresserent de l'attirer à leur Cour. On voit par ses Ouvrages, qu'il étoit homme de grande dépense, & qu'il vivoit magnifiquement. Il ne nous reste de lui, que des Odes pour fes Maîtresses, & des chansons à boire; mais il fit encore des Elégies & des Hymnes. Son goût pour le plaisir n'empécha pas qu'il ne parvint à une heureuse vieillesse: quelques Auteus ont écrit qu'il mourut d'un pepin de raifin qui s'arrêta dans sa gorge, & l'étoussa à l'âge de quatre-vingt cinq ans.

Mad. Daciera traduit en prose les Ouvrages de ce Poète, d'un stile si naturel, qu'elle semble avoirrendu les graces naïves de l'original. Je le répete: Boileau disoit qu'elle devoit faire tomber la plume des mains de ceux qui entreprendroient dans la suite de traduire en vers les Poëses d'A-nacréon. Je commence par la seconde pièce.

» La nature ayant donné les cornes aux Tau
» reaux; aux Chevaux, les pieds infatigables;

» aux Liévres, la vîtesse; aux Lions, le courage;

» aux Poissons, les nageoires; les aîles aux Oi
» seaux; & aux hommes, la prudence; elle

» n'eut plus rien dont elle pur faire présent

» aux femutes. Que leur donna-t-elle donc? La

» beauté, qui leur tient lien de dards & de bou
» cliers; car il n'y a rien qui puisse résister à une

» Belle ».

L'Ode suivante, traduite par l'inimitable la Fontaine,a été ainsi rendue par Madame Dacier.

" If y a quelque tems que fur le minuit, lors, » que l'Ourse tourne déjà sous la main de » Bootes, & que tous les hommes fatigués du v travail du jour, sont plongés dans un profond » sommeil, l'Amour heurta à ma porte. Qui sest-là, m'écriai-je, & qui vient interrompre » mon sommeil? Ouvre, dit-il; n'appréhende » point; tu verras un petit enfant qui est tout mouillé, & qui s'est perdu dans l'obscurité de » la nuit. Cela me fit pirié ; j'allume donc ma » lampe; j'ouvre, & je vois à la vérité un petit so enfant qui avoit un arc, des aîles 80 un car-» quois. Je le fais affeoir près du teu ; je lui w échauffe ses perices mains entre les miesses ; so de lui essaie ses chevenza. Hene sur pas plutôt » échauffé, que se levant : allonse, voyons, me m dir-il, si la pluie n'auroit point un peu gâté la so corde de cer arc. Il le tend en même tems, 84 no blesse au milieu du como Après cela il se » met à sauter en riant de toute sa toute, & me » dit: mon hôte réjours-toi avec moi; mon are

MADAME DACIER.'

" n'a point de mal; mais ton cœur en tient ";

LA FONTAINE dit:

Mon arc est en bon état ; Mais ton cœur est bien malade.

Mad: Dacier dit de la neuvième Ode, qu'il ne semble pas qu'elle air été composée par un homme; mais que les Muses mêmes & les Graces y ont travaillé de concert. Pour en bien comprendre le sujet, il faut se rappeller l'usage que les anciens faisoient des Pigeons, pour faire passer promptement des nouvelles d'un lieu à un autre. On dit que cette coutume est encore employée par quelques Peuples de l'Asie.

" Aimable Colombe, d'où viens-tu? Où as-tu pris toutes les essences qui coulent de tes aîles? Quelle commission as-tu à faire?

LA COLOMBE.

» Anacréon m'envoie chez le jeune Bathylle
» qui régne aujourd'hui sur tous les cœurs. Vé» nus m'a donnée à ce Poëte, pour avoir une petite Hymne de sa façon; je suis donc présentement à son service, & voilà des lettres que je
» porte de sa part. Il me promet de me mette
» en liberté au premier jour; mais pour moi,
» quand même il m'y mettroit, je ne laisserois
» pas pourtant de demeurer chez lui & de le serivir. Car quel plaisir aurois-je d'aller sur les
» montagnes & dans les plaines, de m'aller percher sur les arbres, & de ne me nourrir que
» de je ne sais quelles graines sauvages? Au

» lieu qu'à présent je mange du pain que je prends dans la main même d'Anacréon, qui me donne à boire de son vin dans sa coupe. Quand j'en ai bu, je danse; & après cela je le couvre de mes aîles; & sitôt que le sommeil me prend, je vais fort bien dormir sur son luth, Voilà tout; adieu; mon camarade; tu m'as rendu plus babillarde qu'une Corneille.

L'Ode vingtième peut aller immédiatement après la précédente. Elle porte le caractere & les graces du même pinceau.

ASA MAITRESSE.

» La fille de Tantale fut autrefois changée en rocher sur les montagnes de Phrygie, La se fille de Pandion sur méramorphosée en Hyrondelle. Mais moi je voudrois devenir miroir, afin que vous me regardassiez souvent; je voudrois être habit, afin de vous toucher toujours; fontaine, afin de servir à laver votre beau corps; essence afin de vous parsumer.
Que ne suis-je l'écharpe qui soutient totre belle gorge, ou fil de perles, pour être autour de votre cou; ou enfin l'un de vos souliers, pour être au moins soulé de vos pieds ».

L'Amour piqué par une Abelle, est un sujet foit connu. Plusieurs de nos Poëtes l'ont traité; mais ce n'est que d'après Anactéon, qui en est l'inventeur.

"Un jour Cupidon, n'ayant pas pris garde à une Abeille qui dormoit dans des rofes, fut piqué à un doigt. Aussirôt il se mit à pleuser; se courant de toute sa force à la belle Cythése, je siis perdu, ma mere, s'écria-t-il, je

» suis perdu, je me meurs : un perit serpent » aîlé, que les Laboureurs nomment Abeille, vient » de me piquer. Cette Déesse lui répondit : si " l'aiguillon d'une Abeille te fait tant de mal, » combien penses-tu, mon fils, que souffrent » ceux que tu blesses de tes fléches »?

Le Poète Théocrite a imité certe Ode si heureusement, que Madaine Dacier n'a pas hésus

à la traduire. La voici.

... » Un jour une méchante Abeille pique l'A-» mour comme il volait le miel de ses ruches, » Ce petit Dieu sentit d'abord une fort grande » douleur; il en soufille dans ses mains, frappa » du pied & se mit à courir. Il ne fut pas plu-» tot près de sa mese; que lui montrant ses 's doiges, il le plaignir à elle de ce que l'A. p beille n'étant qu'un si petit animal, faissi o néanmoins de si grandes blessures. Mais Ve-» nus après avoir ri de toure sa sence, lui dit: & w toi, mon fils, no ressembles-tu pas aux Abeil-» les? Car, quelque petit que tu sois, quelles » blossures ne fais tu pas »?

Aux Odes galantes d'Anactéon j'en joins deux autres du même Poète, sur les plaisirs de la tible. L'Amour & le vin trant presque les seuls sujets qu'il sit traités, il faut rapporter des exemples de l'un & de l'auxre :

n Bacchus n'est pas phudrenuré dans ma ten, » due tous mes chagtins font alloupis. & que r m'imaginant avoir toutes les richelles de Crew fus, je ne demande qu'à chapter, litendu par n serre & comonné de floure, il n'y a tien dam w rout l'inivers, que je no memile; falle la guerre n qui vondra i pour moi je veux passerte rems à in boire: Hola, garçon; doune: moi la coupe; cat » il vaut mieux que l'on me voie étendu yvre; » que mort».

Sur les plaisirs de la vie.

» A quoi bon voulez-vous m'enseigner les re
» gles & les argumens des Rheteuts? Qu'ai-je

» affaire de tant de discours qui ne sont bons à

» rien? Enseignez-moi plutôt à boire de cetté

» excellente liqueur de Bacchus; enseignez-moi

» plutôt à folâtrer avec la charmante mere de Cu
» pidon. Puisque j'ai une couronne sur mes che
» veux blancs, garçon, verse du vin jusqu'à ce

» que tu m'ayes endormi. Tu m'enseveliras dans «

» peu de tems; & tu sais que les morts n'ont plus

» de desirs ».

Sapho avoit fait l'admiration de toute la Grece, avant qu'Anacréon courût la même carriere. Elle naquit à Mytilene, Ville Capitale de l'Isse de Lesbos, six cens ans avant Jesus-Christ. Elle avoit composé neuf livres d'Odes, plusieurs livres d'Epigrammes, des Elégies, des Epithalames & beaucoup d'autres Pocsies. Elle inventa même deux sortes de vers qui ont été appellés Eoliques & Saphiques. Il n'y avoit rien de si achevé ni de si tendre que ses Pocsies; aussi a-t-on dit qu'Ovide en a tiré ce qu'il a de plus touchant. Mais de tous les Ouvrages qu'elle a faits, il ne reste qu'une Hymne à Vénus, que Denis d'Halicarnasse nous a conservée, & une Ode pour une de ses Amastres, que nous devons à Longin.

Le mérite de cette fille & sa réputation lui attiterent des envieux; & elle fut en butte aux traits de la médifance. Mais on ne peut révoquer en doute son amour pour Phaon qui ne l'aimoit point. Ce jeune homme s'étant retiré en Sicile

Gg iv

pour ne la plus voir, elle l'y suivit & sir les plus beaux vers du monde, pour gagner le cœur de son Amant; mais tout sui inutile; sa présence & ses vers ne servirent qu'à augmenter les froideurs de Phaon. Elle sur si sensible à ce mépris, qu'étant partie pour l'Acarnanie, & se trouvant au promontoire de Leucade, elle se précipita dans la Mer. Son Hymne à Vénus, traduite par Madame Dacier, vous sera juger, Madame, combien c'est avec taison, que l'on regrette ses autres Poësies.

» Grande & immortelle Vénus, qui avez des * Temples dans tous les lieux du monde, fille » de Jupiter, qui prenez tant de plaisir à trompet » les Amans, je vous prie de n'accabler point mon » cour de peines & d'ennuis. Mais si jamais vous m'avez été favorable, venez aujourd'hui à mon » secours; & daigner écouter mes prieres, comme nautrefois, lorsque vous voulutes bien quitter » la demeure de votre pere pour venir ici. Vous » étiez montée sur un char que de légers passe-» reaux tiroient avec rapidité par le milieu de u l'air. Ils s'en retournerent sitor qu'ils vous euu rent amenée; & plors, charmante Déesse, 2) your voulutes bien me demander avec un viy, sage giant, quel étoit le sujet de mes plaintes, n & pourquoi je vous avois invoquée. Vous me n demandares aussi, ce que mon cœur souhaitoit n avec le plus de paisson, & quel jeune homme » je désirois d'engager & de mettre dans mes si-" lets. Qui est celui, me dites yous, qui est celui u qui te méprise, Sapho? Ah! s'il te fuit mainn tenant, dans peu il me pourra vivre loin de » toi; & s'il refuse per présens, le tems viendra u qu'il t'en fera à son tour. S'il a de l'indissérence,

» au premier jour il brûlera d'amour, & se sou-» mettra à tes loix, Aujourd'hui, donc, grande » Déesse, venez encore, je vous prie, me se-» courir, & me tirer des cruelles incertitudes » qui me dévorent. Faites que tous les désirs de » mon cœur soient accomplis; & veuillez m'ac-» corder votre protection».

Voici de quelle maniere Madame Dacier a traduit le second ouvrage qui nous reste des Poc-

sies que Sapho adresse à son Amant.

"Celui qui est toujours près de vous, & qui

à le bonheur de vous entendre parler & de vous

voir rire d'une maniere si agréable, est assuré

ment aussi heureux que les Dieux. C'est ce ris

& ge parler qui mettent le trouble dans mon

cœur; car sirôt que je vous vois, la parole me

manque; je deviens immobile; & un feu sub
ril se glisse dans mes veines; mes yeux se cou
verent d'épais nuages; je n'entends qu'un bruit

confus; une sueur froide coule de tout mon

vorps; je tremble, je deviens pâle, je suis

fans poulx & sans mouvement; ensin il semble

que je n'ai plus qu'un moment à vivre ».

Longin, qui nous a conservé cette Ode, s'en est servi pour faire voir que le choix, l'amas & la liaison des circonstances qui se trouvent dans toutes sortes de sujets, contribuent infiniment à rendre le discours sublime. En esset, Sapho, pour marquer la violence de son amour, choisit si bien les accidens qui arrivent véritablement dans cette passion, que de toutes les choses qu'elle rassemble, l'ame, le corps l'ouis y la voix, la vug, sa couleur, elle en fait comme autant de personnes différentes qui vont expirer. Elle paroit en même tems saise de passions tou-

MADAME DREUILLET. - 476

Cette comparation suffit, Madame, pour vous donner une idée de ces deux Poëtes. Je finis en vous avertissant que Madame Dacier n'a traduit que deux où trois Comédies de Plante, autant à peu près d'Aristophane; pour Térence elle l'a transmis en entier dans notre langue; & cette tra- duction ne le cede point à toutes les autres pour . l'exactitude & la noble simplicité qui en font le principal mérite.

Me permettrez-vous, Madame, de placer à . la suite de Madame Dacrer, deux autres femmes, . bien différences pour le genre d'écrire, dans lequel, elles se sont amusées, plutôt qu'exercées.

Madame L'une est Madame la Présidente Dreuiller, & Drenillet. l'autre Madame la Présidente Ferrant. La premiere, née à Toulouse en 1656, étoit fille de Montlaur, qui a laissé quelques Poësses latines manuscrites. Mademoiselle Elisabeth de Montlaur épousa M. Dreuillet, Président aux Enquêtes du Parlement de Toulouse. Comme elle étoit d'une jolie figure, & que sa conversation étoit agréable, sa maison devint le rendez-vous des personnes les plus distinguées. Madame Dreuillet ayant perdu son mari, vint à Paris, où elle se fit connoître par la vivacité & l'agrément de son esprit. Elle fut introduite dans les meilleures Sociétés, & entr'autres dans celle de Mad. la Duchesse du Maine qui lui donna un Appartement dans son Hôtel, & un à Sceaux près de Paris, où elle est morte dans un âge avancé, en 1730. Elle conserva jusqu'à la fin de sa vie, la vivacité & l'enjouement de son esprit, & composoit de johis vers, dont très - peu ont été imprimés. Je crois que vous trouverez la Pièce survante agréable & délicare : elle a été faite pour

MADAME DREUILLET. 477 le mariage de Mademoiselle de B. . . avec M. de Bon-Repos, Ambassadeur en Suisse.

EPITHALAME.

Viens avec nous à la nôce d'Iris, Disoit Hymen à son mutin de frere; Sois escorté des graces & des ris; J'aurai les jeux; car je sçai que Cypris Les enverra de l'Isse de Cithere, Porter à Bonrepos sa ceinture ordinaire, ... Ce n'est qu'en prêt : de joiaux de tel prix, Pas ne vaudroit pour nul bien se défaire. Viens, tendre Amour, viens dans ces lieux chéris; Ton gracieux secours me sera nécessaire, Pour embellir les nœuds par qui se verra pris Le gentil couple à qui je cherche à plaire. Est-ce à moi qu'on s'adresse, a dit l'Amour surpris? Me croyez vous si débonnaire, D'être en second dans un pareil mystere ? Ces nœuds par vous formés, les avois entrepris; Je voulois les serrer, j'en faisois mon affaire; Ja par mes soins l'époux étoit épris: Et que sçait-on? si l'on m'eût laissé faire, Peut-être que l'épouse, oubliant ses mépris, De mon empire enfin eût été tributaire. Répondez, est-ce, téméraire, Agir en Dieu de jugement, D'oser, après tel tour, m'appeller à votre aide 1 Trop bien sçavez que naturellement Je ne vous aime nullement; Miracle c'est qu'en ce pas je vous céde ; Souventes fois je vous précede : Mais après vous je marche rarement,

478 MADAME DESUILLET.

Parce qu'à vos defies dans ce jour tout succède, Vous faites l'entendu, prenez garde; autremant

Je vous forcerai surement

A rentrer dans votre coquille.

Dans mes yeux irrités ma colere pétille;

Cependant sans effroi vous voyez mon courroux;

Fier de l'appui d'une famille,

Qui sit toujours dissérence entre nous;

Bien l'a senti mon cœur jaloux;

Jamais la mere ni la fille

N'ont voulu se livrer qu'à vous. Sur leurs cœurs vainement j'ai redoublé mes coups s

Tandis que l'on me gronde, & que l'on me houspille, A vous sont consacrés les égards les plus doux:

Ah! ç'en est trop: allez vers vos époux, Messer Himen, je vous les abandonne.

Ainsi dit Cupidon à s'envoler tout prêt.

Mais que ne fait point l'intérêt?

Il est cause qu'Amour réséchit & raisonne.

Si je m'en vais, dit-il, je comprends bien que c'est

Humilier ma vanité Gasconne;

Mon rival seul triomphera;

De moi chacun se moquera;

Je n'aurai nulle part aux honneurs de la fêre

Ou'à célébrer dans ces lieux on s'apprête.

Ne quittons point l'Himen; renfermons notre ennui;

Diffimulons nos plaintes légitimes;

. Tenons nous fi proche de lui,

Que l'on puisse douter qui de nous-est celui

A qui l'on offre les victimes

Du sacrifice d'aujourd'hui.

J'ajouterai à cette pièce de Madame Dreniller,

l'extrait d'un petit conte en prose, inséré dans un Recueil intitulé Nouveaux Contes des Fées Allégo-riques. Celui dont la Présidente Dreuillet est Auteur, a pour titre le Phénix. C'est le Portrait d'un jeune Amant tendre & sidele, appellé le Prince discret, que les tourmens & les épreuves les plus délicates ne peuvent forcer à trabir un secret important à la tranquillité de la Princesse Constance dont il est aimé. Une mauvaile Fée le métamorphose en Phénix; vous en devinez la raison. Pendant qu'il est oiseau, la Princesse échappée de sa prison, va chercher dans le monde le Prince discret; mais au portrait qu'elle en fait, personne ne peut lui en donner des nouvelles.

Je ne m'étends pas davantage, parce que ces traits sufficent pour vous faire sensir la finesse de l'allégorie. Mais je ne puis m'empêcher de transcrire la description du Pays de la Princesse Espérance; en donnant un agréable exercice à l'esprit, elle instruit plus promptement, que la froide analyse. d'un pointilleux Moraliste, » Ce Pays étoir tout » parseme de fleurs, une verdure charmante y » régnoit toujours; tous les objets y étoient » agréables; & les peuples qui l'habitoiens » n'ayant point de demoures sûres, ils avoient » des tentes de gaze verte, en broderie d'or, » qu'ils transportoient tantôt d'un côté, tantôt » de l'autre : ces tentes formoient de grandes » vues qui avoient chacune leur perspective dif-» férente; mais Discret remarqua avec surprise, » qu'au lieu que nos perspectives nous représen-» tent de loin les objets fort petits, & fort grands » de près ; là au contraire ils paroissoient grands » de loin, & étoient presque imperceptibles de

» près. . . Il demanda à la Princesse Espérance, s'il y avoit loin de chez elle au Royaume des plaisirs? & elle lui répondit, qu'elle n'en étoir séparée que par un très-petit espace, qu'on étoit quelquesois fort long-tems à traverser, parce que les voitures qu'elle donnoit, étoient dissérentes. Qu'elle avoit des Chars attelés de cerfs pour ses amis, d'autres de tortues pour teux qu'elle n'aimoit pas, d'autres encore tirés par des Taupes, qui n'ayant point d'yeux, faisoient prendre des chemins si détournés, qu'on n'y arrivoit jamais &c. ». Il y a dans ce petit Conte, de l'invention, de la délicatesse, de l'esprit & du goût, avec un stile vif, nombreux & coulant.

Madame Ferrant.

Je ne connois de Madame la Présidente Ferrant, semme d'un très-grand mérite, que les lettres tendres & touchantes qu'elle écrivoit au Baron de Breteuil, & que celui-ci sit imprimer contre toutes les regles de l'honnêteté. Quoi qu'il en soit, elle sont partie d'un Recueil intitulé: Histoire des Amours de Cléante & de Bélise, avec le Recueil de ses Lettres. Cléante est le Baron de Breteuil; & Belise est Madame Ferrant, qui étant sille, se nommoit Bellisani. Elle est morte au Cherche-midi, vers l'an 1740, âgée d'environ quatre-vingt ans.

Je fuis, &ci



LETTRE XXIII.

Es grands modèles de pocíse, que Mademoiselle Catherine Bernard, née à Rouen en 1662, Mlle Berde parents protestans, a trouvé dans sa fa-nard mille lui ont inspiré le désir de les imiter. Parente de MM. Corneille & Fontenelle, elle s'est cru comme obligée de se faire aussi un nom dans l'Empire Littéraire ; & pour y parvenir , elle a écrit en prose des Romans agréables, & en vers, des Ouvrages de Théâtre & d'autres poenes. Après avoir abjuré la Religion protestante, elle vint à Paris, où elle s'acquit de la réputation par quantité de jolies pieces fugitives. Elle remporta même des prix à différentes Académies; & v'est ce qui acheva de lui donner une forte de célébrité. On prétend que M. de Fontenelle, que les liens de l'amitié, plus encore que ceux de la parenté, attàchoient à Mademoiselle Bernard, contribua par ses conseils & ses secours ; au succès de ses Ouvrages. Quoi qu'il en soir, des personnes de distinction desirerent de la connoître; & plusieurs se sirent un plaisit de l'avoir pout amie. L'Académie des Ricovrati de Padoue la reçut parmi ses Membres. Madame de Pont-Chartrain lui fit une pension; Mademoiselle Bernard en eut austi une du Roi, de six cens livres, qu'elle à conservée jusqu'à sa mort, arrivée en 17,12. Il y avoit déjà quelque tems, que, par les conseils de Madame de Pont-Chartrain, elle avoit renoncé de travailler pour le Théâtre.

L'intérêt que prenoit M, de Fontenelle aux ou-Tome II. H h

MADEMOISELLE BERNARD. 482

vrages de sa parente & de son amie, pourroitsaire croire qu'il y avoit une grande part. Jugez-en Madame, par la lettre qu'il écrivoit à une personne, à qui il envoyoit le Roman d'Eléonor d'Yvrée, dont Mademoiselle Bernard passoit pour être l'Auteur.

Eléonor d'Yvréc.

Lettre de . ,, C'est, dir M. de Fontenelle un perit sujet pen M. de Fon-,, chargé d'intrigues, mais où les sentimens sont tenelle, sur, traités avec toute la finesse possible. Or, sans " prétendre ravaler le mérite qu'il y a à bien " nouer une intrigue, & à disposer les événemens " de sorte qu'il en résulte certains essets surpre-, nans, je vous avoue que je suis beaucoup plus ,, touché de voir régner dans un Roman, une cer-., taine science du cœur, telle qu'elle est, par " exemple, dans la Princesse de Cleves. Le merveilleux des incidens me frappe une fois ou , deux, & puis me rebute; au lieu que les Pein-,, tures fideles de la nature, & furtour celles de " certains mouvemens du cœur, presqu'imperceptibles à cause de leur délicatesse, ont un , droit de plaire, qu'elles ne perdent jamais. On , ne sent, dans les aventures, que l'effort de l'imagination de l'Auteur; & dans les choses de " passion, ce n'est que la nature seule qui se fait 4, sentir, quoiqu'il en ait coûté à l'Auteur un ef-,, fort d'esprit que je crois plus grand. Vous trouverez dans Eleonor d'Yvrée beaucoup de beau-.,, tes de cette derniere espece, & des beautes fort -, touchantes. Eléonor, le Duc de Misnie & Ma--, rilde y font dans une fituation douloureule, qui vous remplie le cœur d'une compassion for ., tendre, & presqu'égale pour ces trois personnes, " parce qu'aucune des trois n'a tort, & n'a fait que -;, ce qu'elle a du faire. Le stile du livre est précis: les pareles y sont épargnées; & le sens ne l'est , pas. Un seul trait vous porte dans l'esprit une ,, idée vive, qui, entre les mains d'un Auteur médiocre, auroir fourni à beaucoup de phrases; » si cependant un Auteur médiocre étoit capable », d'attraper une pareille idée. Les conversations , sont bien étoignées d'avoir de la langueur ,, elles ne consistent que dans ces sortes de traits , qui vous mettent d'abord, pour ainsi dire, 3, dans le vif de la chofe, & rassemblent en fort ,, peu d'espace, tout ce qui étoit fait pour aller au ,, cour. Enfin, on voit bien que la personne qui 👡 a fait ce Roman, a plus songé à faire un bon ou-», vrage qu'un livre; car comme on se propose d'ordinaire pour un livre, une certaine étendue », & même un certain volume, on n'a pas accou-,, tumé d'être plus avare de paroles que de pensi sces. Je ne vous en dirai pas davantage, Madame, ajoute M. de Fontenelle; aussi-bien vous , ne croirez de tout ceci, que ce que votre cœut , en sentira; mais, pour cette fois, j'espere bien ,, être d'accord avec lui ,,.

C'est ainsi que s'exprime l'ami de Mademoiselle Bernard. Vous verrez, Madame, qu'il ne dit rien de trop, par le précis que je vais vous

donner de l'Ouvrage.

Le Marquis d'Yvrée sur un des Seigneurs de la Elécote Cour de l'Emperour Henri II, qui tenterent, à la d'Yvrée. saveur des troubles, de se rendre indépendans. Il poussa plus loin que les aurres sa révolte, & se se sit même proclamer Roi d'Italie; mais vaince par son Souverain dans trois batailles, il se trouva bientôt sans ressource, & sur obligé de s'exiler volontairement. Il choisit sa retraire dans un Monastere de Besançon: sa semme aceablée par tant de

malheurs, tomba malade; & se sentant près de sa sin, elle consia son sils au Comte de Retelois, & la jeune Eléonor, âgée de quatre ans, à la Duchesse de Misnie, & à la Comtesse de Tuscanelle, ses amies particulieres. Comme on avoit de grandes raisons de cacher ces enfans, on sit courir le bruit qu'ils étoient morts: on dit même à Eléonor qu'elle n'avoit plus de frere. Cette jeune personne demeura presque toujours chez la Comtesse de Tuscanelle, dont la sille, appellée Matilde, étoit à peu-près de même âge. Comme elles étoient toutes deux parsaitement aimables, elles s'attacherent l'une à l'autre de cette amitié del'enfance, qui ayant plus d'innocence & plus de sintérité, a aussi plus de durée.

La Duchesse de Misnie étant restée veuve de bonne heure, n'étoit occupée que de l'éducation de son fils, qu'elle avoit mis auprès de l'Empepereur; de sorte qu'elle étoit souvent à la Cour; mais elle ne laissoit pas de demeurer quelquesois dans une maison de campagne qu'elle possedoit, assez près de celle de la Comtesse de Tuscanelle. Ces deux femmes le voyoient souvent. Le jeune Duc de Misnie vit aussi Eléonor chez sa mere & chez la Comtesse; & il remarqua qu'elle seron d'une admirable beauté. Quoiqu'il la crut d'une naissance beaucoup inférieure à la sienne, & qu'il eut cinq ou six années plus qu'elle, il lui marquoit les mêmes égards, que si elle eût été dans un âge plus avancé, & qu'il l'eût connue pour la fille du Marquis d'Yvrée. Eléonor qui n'avoit pas des yeux indifférens pour le Duc, se fit un sujet de chagrin de penser, qu'il croyoit peutêtre lui faire honneur en lui rendant quelques soins; & elle pria Matilde, à qui elle avoit decouvert le secret de la naissance, de l'apprendre aussi au Duc. Cette découverte est bientôt suivie d'une déclaration d'amour; Eléonor y répond avec la sensibilité d'un jeune cœur qui aime de bonne foi, & qui se livre aux premieres impressions de la tendresse. Matilde étoit admise à leurs entretiens; elle vit la différence de leur état & du tien; elle conçut le plaisir qu'il y avoit d'être aimée; & enfin elle commença à s'ennuyer de sa triste existence. Il lui sembloit qu'elle n'auroit : pas voulu ôter le Duc de Misnie à Eléonor; mais... elle souhaitoit de trouver un Amant comme lui :: elle crut même que s'il ne lui reflembloit pas, il ne réussiroit pas à lui plaire. Ce sentiment nelui donna d'abord qu'un peu de mélancolie; mais: lorsqu'elle vint à en connoître la nature, elle en eut une vraie douleur,

L'inclination du Duc de Misnie pour la fille du Marquis d'Yvrée, causa de l'inquiérude à la Duchesse: sonfils pouvoir prétendre aux premiers partis de la Cour. Elle résolut de séparer ces deux Amans; & pour cela elle eminena Eléonor en Misnie, où elle sur obligée d'aller passer une année. Le Duc partit quelque tems après, à la suite de l'Empereur qui alloit au secours du Pape Silvéstre II, que les Grecs avoient atraqué. Lorsqu'il sur en Italie, il obtint aisément de cePrince, la permission d'aller voir sa mere. Il trouva Eléonor plus belle & plus tendre qu'avant son voyage. Ils prirent des mesures pour s'écrité, & goutoient tout le charme d'un commerce si doux, lorsqu'il arriva du changement dans la fortune d'Eléonor.

Le Comte de Retelois, qui avoit pris le fils du Marquis d'Yvrée sous sa protection, demeura veus avec une seule fille, qu'il sit épouser au jeune Mar-

Hh iü

onis; & pour resserrer davantage les nœuds de l'amirié qui l'arrachoient à son pere, il résolut d'époufer Eleonor, quoi qu'il no la commu que parfon. portxait. Ce mariage fur regarde comme une nouvelle grate de son anni pout le Marquis d'Yvrée, qui ne balança pas à donner son consentement. L'âge, du Comte de Revelois ne lui permettant pas d'entreprendre un long voyage, il charges le seine d'Yyrée de faire consentir Eléonor à partaget sa fortune, & de l'amener à Retel. Le jeune homme patris , sous le nom de Baron d'Hilmont, & se rendir ther to Dachesto de Misnie, qui no furipointificules de festoir qu'il venoit chetcher Electrot. Queller nouvelles pour cent aimable fille! Elle ne fue point maîtreffe de fon premier mouvement; elle marque le furprise & même sa douleur. Lorsqu'elle fut seule, elle s'abandonna au phis violene delespoit, fit scavoità son Amant l'extrémité où elle se trouvoit tédaite, Elle ne lui éccivie que pour rempre l'engagement do cour où ils éroient ensemble, pour renoncer à tous les plaifirs de la vie, enfin pour lui dire le dernier adiem & le prier de ne lui plus donnér des manques de la tendrelle; mais elle ne par s'empêchen de la communica même-tems, de ne l'oublier jamais. Elle écrivit auffi à Matilde; man la-Ducheste de Mishie en foin de faire intercepter tomes was lettres.

Le Baron d'Hilmont & Eléonor partirent ensemble. Le Don de Misais étant resourné chezsa mere, sur luis déconnement, auquel succèda la rage, quand our l'empinitain des circonstances de conépart, » Eléonor, lui dit la Duchesse, épous » un nomme qui l'aime tendrement, & dont la sor » une oft avantagence pour elle. Elle ajouta qu'É- léonor l'avoit engagée à lui en faire un secret. Le dessein que la Duchesse de Misnie avoit de marier son fils avec Mathilde, étoit la véritable canse de toutes ses précautions.

Matilde avoit des manières tendres & flattenses: Eléonor & le Duc l'avoient comme associée à leur passion; & il n'avoit qu'un pas à faire pour l'aimer: d'abord il l'a cherchoit pour se plaindre; ensuite, il la chercha pour se consoler. Elle avoit beaucoup de complaisance & de douceur; elle prenoit part a ses maux; il en avoit de la reconnoissance; quoiqu'il parlât toujours d'Eléonor, il en parloir avec Matilde; &, il fe trouva, pour ainfi dire, dans une seconde passion, sans être sorti de la premiere.

La Duchesse de Misnie revint à Bamberg où étoit la Cour. Elle marqua à la Comtesse de Tuscanelle, l'envie qu'elle avoit de s'attacher encore plus particuliérement à elle, par le mariage de fon fils avec Matilde. Ces deux partis étoient convenables; la Comresse approuva ce dessein; & elle le communiqua au Comte son mari, que l'Empereur avoit envoyé en Italie. Il consentit avec plaisir à ce mariage; de sorte qu'il fut bientôt arrêté. Le Duc de Misnie n'y avoir point de répugnance, quoiqu'il n'eut pas autant d'empressement, que s'il eut oublié Eléonor : il fut engagé avec Matilde; & l'on n'attendoit plus que le retout du Comte, pour célébrer cet Hymen.

Ce fut alors que l'Empereur & le Roi Robert eurent à Mouzon, cette fameule Conférence, dont l'histoire a tant parlé. Ces deux Monarques le trouverent-ensemble avec une Cour composée de la meilleure partie des Princes leurs Sujets, 85 d'un grand nombre de Dames de France &

488

d'Allemagne, qui eurent la curiosité de voir les deux plus grands Princes du monde dans toute leur magnificence. La Comtesse de Tuscanelle & sa fille firent ce voyage. Le Duc de Misnie y suivir l'Empereur. Le Comte de Retelois n'avoit point encore épousé Eléonor; une langueur sacheuse avoit succédé à une maladie qu'elle avoit eue en arrivant à Retel; elle en avoit de la joie, parce que son mariage en devoit être retardé. Quoiqu'elle y fût résolue, c'étoit comme une chose inévitable qu'elle reculoit autant qu'il étoit possible. Le Comte de Retelois ne vouloit pas lui marquerun empressement de l'épouser, qui lui auroit paru tyrannique plutôt qu'amoureux : il ne s'appliquoit qu'à lui plaire; & n'étant pas d'un âge à s'en faire aimer, il tâchoit au moins de la mériter par son respect & par ses soins.

Le Roi de France passa par Retel avec la Princesse Adélaïde, sa fille, & toute sa Cour. Le Comte de Retelois le sit entrer dans les raisons de son mariage avec Eléonor, & dans celles qu'il avoit de ne la pas laisser connoître pour ce qu'elle étoit; de sorte que ce Prince voulut bien aider lui-même au déguisement. Il alla lui faire visite, aussi-bien qu'à la sœur du Comte. Eléonor su trouvée très-aimable, malgré son abbatement & sa pâleur. Les Dames qui avoient accompagné le Roi & la Princesse, ne la regarderent pas indisséremment. Celles qui n'avoient plus de prétentions, la louerent avec excès; & celles à qui sa beauté donnoit de la jalousse, en sirent l'éloge en

ne la louant pas.

Mouzon étoit si peu éloigné, qu'on ne craignit point de lui proposer d'en faire le voyage. Elle accepta, non pas comme un divertissement, mais comme une chose indifférente. Cependant elle songea que le Duc de Misnie pourrois être avec l'Empereur; cette pensée lui donna quelque joie; mais ce n'étoir pas une joie pure, comme elle l'auroit été autrefois.

Le Roi & l'Empereur, avec toute leur Cour étoient logés dans le même Château; de forte qu'Eléonor alla trouver la Comtesse de Tuscanelle, peu de rems après que l'on y fut arrivé. Elle passa dans la chambre de Marilde, qui ne fut point tout-à-fait contente de l'empressement qu'elle lui marquoit. Quoiqu'elle la crut infidele au Duc de Misnie, la pensée, qu'il pourroit la voir chez elle, la chagrina; & elle la recur avecune espece de froideur, dont Eléonor ne s'apperçue point, parce qu'elle étoit arop remplie de satendresse. Matilde se plaignit de sa fuite & de son oubli. Eléonor croyoit avoir des plaintes à faire de ce qu'elle n'avoit pas répondu à ses lettres; mais elles s'éclaircirent. Eléonor lui dit la vérité de tout ce qui lui étoit arrivé. » Quoi ! vous n'êtes » point mariée, s'écria Marilde, avec tant de v chaleur, qu'Eléonor lui en demanda la cause? » Ne vous en informez pas davantage, lui dit » Marilde; je n'ai pas la force de vous l'avouer. » Ne me laissez point dans l'incertitude où je suis, ului dit Eléonor avec beaucoup d'émorion; vous 22 me faites envisager mille malheurs ; je crains n d'avoir perdu votre amitié; je n'ose vous dire » tout ce que je crains. Non, ce n'est point mon anutié que vous avez perdue, reprit Matilde ; mais je puis vous avoir causé des maux plus sensibles. Achevez, lui dit Eléonor: quand vous m'auriez fait hair du Duc de Misnie, & qu'il yous aimeroir, yous ne me donneriez pas une

» plus grande inquiétude. Matilde ne lui répon-» dir rien; & elles garderent là-deffus un pro-» fond silence, qui fut suivi d'un torrent de lat-» mes qu'elles verserent l'une & l'autre. Il et » donc vrai, reprit Eléonor, que le Duc de Mis-» me m'oublie, & que c'est pour vous. Ne me re-» prochez rien Jui dir Matilde. Vous m'avez enga-» gée à l'aimer de je vous ai facrifié mes fentimens > tant que j'ai cru que vons l'aimiex. Je vous y ai » engagée: moi! reprit Eléonor? Oui, contin nua Matilde; vous me faissez incessamment " remarquer son mérite; & pouvoir-on l'admitét z tranquillement? Eh! que ne m'avertissiez-vous » de vos sentimens! hu dit Eléonor. Je vous fai-» sois part de tous les miens; & vous gardiez tous » les vôtres! Hélas! lui dit Matilde, je ne les con-» noissois pas. J'aimois déja le Duc de Misnie, & » je croyois feulement le trouver aimable. Je » m'imaginois que tous les mouvemens de mon » cœur n'étoient que de l'estime; & ce qui m'em-» pêchoit le plus de soupçonner que je l'aimois, » c'est que je yens aimois aussi. Je n'avois point » pour vous des sentimens de rivale; je vous aimois, vous & votre Amant, ensemble. J'ai et » lieu de penser que vous l'abandonniez pour le » Baron d'Hilmont : il Ya pense comme mot » Ainsi, luidit triftement Eléonor, votre passion » est à présent mucuelle. Il croit m'aimer, re-» prit Matildé; mais il ne le croira pás long-tems. ». Helas l'ajoura-t'elle en regardant Eléonor, » que avoir le visage couvert de larmes, ce n'est » point à vous à pleurer. Quand il vous croyoit infidelle, peut-êrre avoit-il plus de plaisir à vous regretter avec mor, qu'avec une autre; mais, », s'il vous retrouve, il me souffrira bien moins

» qu'une personne indissérente. Il commoit ma sitendresse; il alloit m'éponser: &, s'il se voit s dans la nécessité d'être ingrat, à quel point je » prévois qu'il le fera! » On vint avertir que le Duc de Misnie entroit. Ah! je suis perdue s'il vous voit, dit-elle à Eléo-» nor. Ne demeurez point ici, je vous en conju-» re; donnez-moi cette marque d'amirié. Je ne » fçais ce que je vous demande; mais fairessi le pour l'amour de moi : je ne puis être témoin d'un éclaircissement que vous ne dissérerez pas " fong-tems. Eléonor étoit dans le premier mou-» vement de son dépir, qui l'auroit obligée à o turr le Dac de Misnie, quand on ne l'en auroit » pas priée. Elle sorrit; mais elle le tencontra. Le » Duc fut surpris de la voir. Il avoir perdu l'espé-» rance de la trouver jamais; & il se porta natu-» reliement à la regarder avec les mêmes yeux » qu'il avoit roujours eus pour elle. Mais il se re-» procha cerre foiblesse: le chagrin qu'il confervoir contre Eléonor, en augmenta; & if palla » comme s'il eut craint dese trop arrêter. Etant » entré chez Marilde dans un désordre extraordinaire, il lui demanda avec precipitation, par o quelle tencontre Eléonor étoit chez elle. Voila » un grand empressement, lui dit-elle; je croyois » que vous l'aviez oubliée. Elle m'est si indiffé-" rente, tepliqua-t'il, que je puis vous en parler » naturellement. Qui est-ce qui l'amene ici? C'est » la seule curiosité, reprit froidement Matilde. " Mais qui a-t'elle époule, lui dit-il? Est-elle seu-" le à Mouzon? Si j'avois eru, répliqua Maril-» de, que vous m'eussiez tant demandé de ses

 nouvelles, je m'en serois plus exactement in-sormée. N'a-t'elle point marqué quelque honté

MADEMOISELLE BERNARD,

be de son procédé avec moi, continua-t'il? Ne lui » en avez-vous point parlé? Vous ferez bien de » lui aller reprocher son infidélité vous-même,. » 'lui répondit-elle brusquement : je ne vous ser 3 » virois jamais à votre gré. Je ne vois point que y vous ayez sujer de vous chagriner contre moi » lui dit le Duc de Misnie; mais je vous respecte » trop, pour vour aigrir davantage. Il se retira, » en achevant ces paroles; & il ne songea qu'à ap-» prendre des nouvelles d'Eléonor. Quand Man tilde ne le vit plus, elle se jetta sur son lit, » avec tout le transport d'une personne qui n'a. » plus de ressource. Je l'ai vu pour la derniere, » fois, s'écria-t'elle; il verra Eléonor. Là-dessus » elle pleuroit avec violence, &, pour ainsi dire, » avec fureur »,

Le Duc de Misnie n'ignora pas long-tems la destinée d'Eléonor. Le bruit de son mariage se répandit, & encore plus le bruit de sa beauté. Il voulut lui rendre vilite; il arriva lorsque tout le monde fut forti, & que même la fœur du Comte de Retelois étoit allée chez la Princesse Adélaide. D'abord Eléonor crut qu'elle devoit prendre quelque prétexte pour ne le recevoir pas. Son devoir & son dépit s'opposoient à cette entrevue; mais l'amour vainquit le dépit & trompa le devoir, Elle pensa qu'il ne falloit point porter au Comte de Retelois un cœur irrite contre un Amant, & qu'elle leroit plus tranquille quand elle auroit reproché au Duc de Misnie sa légéreté. Ce Duc entra dans la chambre d'un air sitimide, qu'il sembloit faire réparation de sa faute, Eléonor voulut lui marquer plus de froideur qu'elle n'en avoit en ce moment; mais il retrouvoit malgré elle dans les yeux une langueur toute passionnée; & cette

langueur suffisoir presque seule, pour le convaincre qu'elle étoit innocente. Il se jetta à ses pieds fans pouvoir prononcer une feule parole. Il n'en falloic pas tant pour obliger Eléonor à lui parler avecquelque douceur. Après l'avoir fait relever, elle lui apprit que le Baron d'Hilmont étoit son frere. & lui conta tout ce qui lui étoit arrivé. Il vit que la Duchesse sa mere s'étoit servie d'artistes auprès de lui; & il fongea avec douleur aux promesses qu'il avoit faites à Matilde ». Pouviez-vous pen-» ser que j'eusse changé, lui dit Eléonor; & de-. viez-vous prendre un nouvel engagement? Ah!. y vous ne sçauriez croire que j'aie aimé une autre » que vous, reprit le Duc de Misnie, d'un air qui » ne pouvoit laisser aucun doute, Hélas! je n'ai or que trop de penchant à croire tout ce que vous voulez, lui répondit Eléonor. Qu'il vous est aisé de vous justifier! Ils s'éclaircirent sur toutes les » choses qui leur avoient fait de la peine. Eléonor: » fut peu réservée à le satisfaire sur le passé, par » ce qu'elle avoit à le désespérer pour l'avenir. » En effet, quelque tendre qu'elle lui parut, elle » ne lui donna pas même la moindre espérance. » & lui représenta l'impossibilité qu'il y avoit de: » pouvoir être jamais l'un à l'autre ». . Le lendemain elle alla voir Matilde; & elle

Le lendemain elle alla voir Matilde; & elle la trouva si accablée de tristesse, qu'elle n'osa d'abord lui parler du Duc de Misnie; mais une rivale qu'on abandonne est infaillible dans ses conjectures. » Eh bien, lui dit Matilde, vous avez vu le Duc de Misnie, & vous vous êtes justim siée auprès de lui? Ne me ménagez point, ajouta-t'elle, voyant qu'Eléonor balançoit à le lui avouer: vous feriez plus pour moide me désages espérer & de m'ôter la vie, que d'avoir ces sois

404. MADEMOISELLE BREMAREI

» bles égards. La pitié étoit à ne me point censer » ces manx : elle n'est point à me les cacher. Je w your demande pardon; your voyez mes égare-» mens; mais vous avez plus de sujet de vous » en applaudir que de vous en plaindre. Eléonor » fut li vivement touchée de compassion, que » l'amitié qu'elle avoit pour Matilde lui sida ense core à foutenir un projet, pour lequel elle avoir m besoin de plus d'un secours. Le Duc de Mis-" nie étant entré sur ces entrefaites, la présence de son Amant ébranla d'abord sa résolution, .. & elle ne put cacher son trouble; mais elle sit ,, un nouvel effort pour se vaincre; & elle eut la force d'achever ce qu'elle avoit commencé. " Vous allez époufer mon amie, dit-elle, au Duc; il n'y manquoit que mon consentement; la raison veut que je le donne. Le Duc étoit si "interdit qu'il demeura comme immobile. Vous s sçavez bien que ce n'est rien faire, que de céss der un Amant dont on est aimée, dit Mariln de à Eléonor; mais que pourriez-vous faire m auss? On ne m'aime pas. Ils garderent là-24 deslus tous trois un profond silence; puis enfin n Eléonor reprit la parole, comme étant en » quelque façon maîtreffe de la destinée de ces ax deux personnes, malgré l'engagement où elles » étoient ensemble. Elle regarda son Amant d'un » air qui sembloit le remercier de l'artachement » qu'il avoit pour elle, & en même-tems l'en 🛪 plaindre. Ses yeux se grossirent de larmes; & n elle faisoit asser juger que sa tendresse n'éroit 22 pas moins force que la verra. Vors n'ignorez » pas mes semimens pour le Duc de Mainie, » dit-elle à Marilde; & vous pouvez croire qu'il » m'en coûte beaucoup pour vous le céder, quoi-

495

» qu'il semble que je ne puisse plus être à lui; » mais enfin je vous dois cet effort. J'éponserai » le Comte de Retelois; &c c'est tout ce que je » puis faire en votte faveur ». Matilde ne put soutenir toutes les agitations de cette journée sans quelque augmentation à la sievre qu'elle avoit déjà; de sorte qu'Eléonor s'en alla peu de tems après que le Duc de Misnie sut sorti. Ces deux amies sentirent que leur considence se rallentissoit; elles avoient chacune leurs maux à pleurer; & ils n'étoient point de nature à être

pleurés ensemble.

Le Duc de Misnie ne douta plus qu'Eléonor ne fût perdue pour lui. Il l'accusa d'ingratitude; il s'abandonna à la douleur & à la rage. Cet Amant ne songeoit plus à retourner chez Matilde; il n'avoit rien à lui dire. Cependant son changement & son absence étoient des maux difficiles à supporter pour elle; & sa fievre augmenta considérablement. Le Roi de France & l'Empereur quitterent Mouzon. Le Duc de Misnie qui ne pouvoit se résoudre à abandonner Eléonor, obtint, sur quelque prétexte, de partir avant ce Prince; mais il demeura caché dans Mouzon. Sa prétendue fuite mit Matilde dans un état déplorable; & sa maladie devint très-dangéreuse. Eléonor fit connoître au Comte de Retelois, qu'elle ne pouvoit se résoudre à laisser son amie dans cette situation; & malgré l'impatience où il éroir d'achever son mariage, il lui laissa la liberté de demeurer à Mouzon aussi long-tems qu'elle le voudroit. Eléonor alla passer la nuit auprès de. Matilde; ce tems étoir propre à la confiance. Marilde qui la voyoit extrêmement touchée, ne put s'empêcher de lui marquer ses senti-

mens. Eléonor l'assuroir qu'elle retourneroit 2 Retel, sitôt qu'elle la sauroit hors de péril; mais les promesses ne suffisoient plus pour calmer l'esprit de Marilde. » Vous n'en ferez rien, lui dit-» elle. Pourquoi le Duc de Misnie ne vous épou-2 seroit-il pas, puisque je vais mourir? Qu'il se » réjouira de ma most! Elle m'asslige, toute » malheureuse que je suis : aussi sera-t-elle le plus » grand de tous mes maux ; puisqu'elle servira » à la seule chose que j'aie appréhendé toute ma » vie. Vos larmes me forcent à ce derniet épan-» chement de cœur, ajouta-t-elle. J'avois résolu » de ne vous faire plus de confidences; les mien-» nes vous ont toujours été fâcheuses. Consolez-» vous-en; je ne vous en ferai pas davantage. » Vous allez être délivrée d'une amie importune; » vous allez être vengée d'une rivale; vous allez » avoir votre Amant; & quand je serat morte, » vous ne songerez pas que j'aie été au monde.» Ces paroles pénétrerent vivement Eléonor; il se fit une révolution subite dans son esprit; elle se sentit le courage d'exécutet ce qu'elle avoit projetté; enfin l'amitié & la reconnoissance acheverent de la déterminer. Elle embrassoit Matilde, sans prononcer un seul mot, tant ce qui se passoit en son ame l'occupoit; enfin elle rompit le silence; » ne vous inquietez plus, lui dit-» elle; c'en est fait; je pars de Mouzon; & je » vais épouser le Comte de Rerelois; vous en » sçaurez bientôt des nouvelles ; je suis au dé-» sespoir de vous quitter en l'état où vous êtes; » mais ma présence aigrit vos douleurs. Adieu

» le plus perit facrifice que je vous talle ».

Eléonor embrassa Matilde, & reprit dès le
lendemain

» pour jamais; je me prive de vous; ce n'est pas

lendemain la route de Retel. Le Duc de Misnie sçut bientôt son départ. Il ne tarda guère à la suivre; & il apprit peu de tems après qu'il fut à Retel, que le jour du mariage étoit arrêté. La conjoncture pressoit; il jugea qu'Eléonor refuse. roit de le voir, s'il le lui faisoit demander; & qu'il ne la feroir pas changer de résolution quand il la verroit. Cependant il voulut lui parler, entraîné par son désespoir, plutôt que par aucune espérance. Ayant fait épier le temps qu'Eléonor seroit seule, il le trouva plus aisé ment qu'il ne l'avoit prévu. Le mariage du Comte de Retelois se devoit célébrer dans une de ses maisons de campagne, qui n'étoit qu'à une lieue de la Ville; & Eléonor y alla le jour prés cédent, pour jouir de sa douleur avec quelque liberté, au moins ce dernier jour.

Le Duc de Misnie s'étant déguisé pour être moins remarqué, marchoit sur ses pas. Elle se fit descendre dans une grande allée qui aboutissoit au Château, & qui étoit coupée par quans tité de petites routes, dans lesquelles elle s'enfonça. Ses femmes demeurerent dans là grande allée; & le Duc de Misnie se glissa, par un autre côté, jusqu'à l'endroit où étoit Eléonor. Elle rêvoit profondément; ses larmes couloient sans qu'elle le sentit; son Amant la regardoit & goûtoit une douceur propre à le désespérer. Enfin il se jetta à ses pieds. Sa vue la surprit, quoiqu'elle eut presque espéré de le revoir encore. » Que » faites-vous, lui dit-elle d'une voix foible? Je » viens mourir à vos pieds, lui dit le Duc, » pursque vous voulez ma mort. Ne me repro-» chez rien, lui répondit-elle. Matilde m'a con-» trainte de faire ce que je lui promettois de-Tome II.

» puis trop long-tems. Mon devoir avoit besoin » de ce secours, que je n'aurai plus, reprit-elle en » le regardant; & ma foiblesse m'accompagne-» ra toujours. Ne me voyez donc jamais. Je me » permets encore aujourd'hui le plaisir de vous » avouer tout le pouvoir que vous avez sur moi; » mais je vais épouser le Comte de Retelois, » pour me justifier & pour me punit. Si Marilde » est vivante, allez l'épouser, en lui portant la » nouvelle de mon mariage. Je n'ai pas la force » de vous en prier plus long-tems, ni de vous » voir, sans m'exposer à rompre encore mon » projet. En disant cela, elle le quitta brusque-» ment. Et vous avez bien la force de me fuir » & de me désespérer, lui dit-il, en se levant » avec transport pour la suivre, & en l'obligeant » de s'arrêter! Mais, continua-t-il, je ne fuis plus » en état de ménager rien : je vais me jetter aux » pieds du Comte de Retelois : je vais lui ap-» prendre tous mes malheurs; peut-être aura-t-il » moins de dureré que vous n'en avez. Ah! » Ciel! Que voulez-vous faire, reprit-elle? Ne » suis-je point assez malheureuse par l'attache-» ment que j'ai pour vous, sans avoir encore à » craindre votre emportement? Eh! s'il m'étoit » possible de n'être point à un autre, ne sçavez-» vous point que je n'y aurois pas été? Jamais » on n'a eu plus d'inclination que j'en ai eue » pour vous. Le devoir, l'amitié, la nécessité, » m'arrachent à vous, & me jettent dans un au-» tre engagement; mais ils ne m'en consoleront pas; & vous m'occuperez sans cesse. Après cette » assurance, vous pouvez avertir le Comte de » Retelois que je vous aime: je serai contrainte » de vous désavouer; & je ne l'en épouserai pas

moins; mais vous aurez le plaisir de lui ôter pent-être l'estime qu'il a pour moi; & vous m'ôterez aussi la douceur que j'aurois eue d'être contente de ce que j'aimois, en le re-grettant toute ma vie. Là-dessus este se rerira; & elle se laissa appuyé contre un arbre, où il demeura long-tems. Il ne voyoit aucun remede à ses maux; se croire aimé d'Eléonor & avoir de la considération pour elle, n'en étoient

» pas les moindres».

Il passa la nuit à faire des projets pour empêcher le mariage d'Eléonor; mais ces projets ne se pouvoient exécuter malgré elle; il en voyoit l'extravagance aussitôt qu'il les envisageoit. Les nôces se firent le lendemain; & cet Amant voulant s'assurer de tout son malheur & voir encore Eléonor, alla se montrer à ses yeux pendant qu'on célébroit la cérémonie de son mariage. Il lui jetta un regard qui exprimoit toute sa rage & toute sa tendresse. Elle tourna les yeux sur lui d'une maniere languissante & passionnée, & sembla vouloir le dédommager, par ses regards, de tout ce qu'elle lui faisoit perdre. Enfin elle les en détourna parce qu'elle le vit pâlir. En esset il s'évanouit; mais on n'y fit pas d'attention, parce que les habits qu'il avoit pris pour se déguiser, empêchoient de penser qu'il fût un homme considérable; & on se contenta de le secourir. Eléonor de son côté, sentit défaillir ses forces; elle fut contrainte de s'appuyer sur ceux qui étoient auptès d'elle ; mais la cérémonie étoir achevée; on crut que c'étoit une suite de son indisposition. Le Duc de Misnie retourna à Mouzon; il étoit dans un transport si violent, qu'il ne ménagea rien. Il alla trouver Matilde : la

500 Mademoiselle Bernard.

Comtesse de Tuscapelle n'étoit pas chez elle dans le moment qu'il y arriva; & Matilde donna ordre ou'on le laissat entrer ». Eh bien, lui ditil, êtes-vous contente? Eléonor a épousé le
Comte de Retelois; vous voilà vengée; vous
m'avez causé la fureur où je suis; jouissez-en
si vous pouvez; haïssez-moi, pour me délivrer de votre tendresse, qui m'a été si fatale,
que je ne sçaurois plus vous en sçavoir de gré.

Je ne perdrois point la considération qu'on
vous doit, si je n'avois tout perdu, jusqu'à ma
raison. Adieu pour jamais, ajouta-t-il; nous
nous sommes fait de trop grandes injures
l'un à l'autre, pour nous pouvoir soussirier.

Le Duc de Misnie se retira en achevant ces paroles, qui furent un coup de foudre pour Matilde. Elle demeura dans un profond silence; elle jettoit des regards funestes, qui n'avoient aucun objet déterminé. Sa mere la trouva dans le mortel accablement où la fuite du Comte de Misnie l'avoit mise : elle n'avoit ni la force de pleurer, ni celle de se plaindre; mais elle en avoit assez pour sentir tous ses malheurs. Elle passa le jour, sans donner presque aucune marque de vie; & sur le soir, sa fievre qui étoit un peu diminuée, par la tréve que le départ d'Eléonor avoit donnée à ses inquiétudes, augmenta si considérablement, qu'on jugea qu'il étoit impossible qu'elle y résistat. Son imagination lui représentoit sans cesse le Duc de Misnie présent & irrité; elle l'accabloit d'injures; elle lui demandoit pardon; son pere & la mere étoient à ses côtés fondant en larmes; elle ne connoissoit ni l'un ni l'autre; tout lui paroissoit le Duc de Misnie. Après quatre jours la fievre la quitta, parce que son corps étoit en-

tierement affoibli. Elle conjura le Comte & la Comtesse de Tuscanelle de ne point pleurer une mort qui étoir le seul remede d'une passion malheureuse, & de la pardonner au Duc de Misnie en sa faveur. Elle les pria encore de parler quelquefois d'elle avec lui, s'il se pouvoit, & de lui dire qu'avant de mourir, elle avoit cessé de le hair. Ils ne lui répondoient que par des pleurs & par des cris. Enfin elle les obligea de la laisser seule; & elle mourut dès la nuit, avec moins de chagrin qu'elle n'avoit vécu. Le Duc de Misnie étoit parti précipitamment de Mouzon, pour fuir Matilde; il retournoit en Allemagne, pour s'éloigner des lieux où étoit la Comtesse de Retelois. Il y apprit cette mort sans y être sensible. Il portoit dans le cœur, une douleur dont rien ne le pouvoit distraire. La Comtesse de Retelois pleura autant son amie, que si elle n'avoit pas été la rivale; & elle vécut avec le Comte comme une personne dont la vertu étoit parfaite, quoiqu'elle fut toujours malheureuse par la passion qu'elle avoit dans le cœur,

Je n'ajouterai rien, Madame, à l'éloge que fait de ce Roman M. de Fontenelle, sinon qu'il est probable qu'il a aidé Mademoiselle Bernard. La dissérence qui se trouve entre Eléonor d'Yvrée & le Comte d'Amboise, dont je vais vous rendre compte, pourroit encore est être une preuve.

· Je fuis, &c.

5

۲.

LETFRE X X I V.

A Comtesse de Roye étant veuve, s'étoit retid'Amboise, rée à deux lieues de Paris, dans une maison de campagne, où elle ne recevoit de visites que de quelques amis particuliers. Elle étoit mere d'une fille parfaitement belle qui n'avoit point encore paru dans le monde. Voulant la marier avant que de la menera la Cour, elle choisit le Comte d'Amboise entre tous ceux qu'on lui proposa. Ce mariage également avantageux pour lui & pour Mademoiselle de Roye, fut arrêté avant même qu'ils se fussent vus; mais comme elle étoit dans une grande réputation de beauté, .M. d'Amboise se sit un plaiser de penser qu'elle feroit à lui; & l'on peut dire que le desir & l'espérance formoient déjà dans son cœut un commencement de passion, avant qu'il en eut vû l'objet,

Quoique Mademoiselle de Roye dûr avoir pris cette espece d'inflosence, que la solitude donne ordinairement; la vivacité de son esprit du faisoit sailin eisement les premieres imprestions qui lui étoient données; & ce qu'elle entendoit dire à sa mere, de la bonne mine, de l'esprit & de la générosité du Comte, la remplissoit d'une estime qui la disposoit à quelque chose de plus. Le jour qu'il devoit lui faire sa premiere visite, elle s'étoit parée avec plus de soin qu'à l'ordinaire; & elle étoit d'une beauté à charmer tous ceux qui la voyoient. C'étoit un de ces agréables jours d'Eté, qui invitent à se pro-

li . . .

mener. Le Soleil qui n'avoir point paru, laissoir une fraîcheur déliciense; Mademoiselle de Roye se promenoit dans une des avenues de la maison, avec deux Dames, amies de sa mere, qui étoient venues dîner avec elles. Comme il étoit d'assez bonne heure pour n'attendre pas encore le Comte d'Amboise, & que Madame de Roye étoit occupée de quelques affaires, elle fur bien-aise que la promenade les amusat pendant le tems qu'elle seroit obligée d'y donner. Elles avoient déjà atteint le bout d'une allée, où étoit un cabinet ouvert de rous côtés, & dans lequel elles alloient entrer pour s'asseoir, lorsqu'elles apperçurent un Cavalier qui mettant pied à terre, laissa sens derriere lui, & s'avança vers elles. A mesure qu'il s'approchoit, elle remarquoit sa taille & son air, qui lui parurent dignes de toute l'attention qu'elle leur donnoit. Elle ne douta point que ce ne fût M. d'Amboise, il venoit au jour marqué; son empressement ne pouvoit lui déplaire. La bonne mine de celui qu'elle voyoit, répondoir à l'idée qu'elle s'étoit faite du Comte. Les Dames qui étoient avec elle, ne le connoissoient point, par ce qu'elles n'étoient pas de la Cour. Elles avoient appris qu'on l'atrendoir ce jour-là; elles crurent aussi que c'étoit luis & elles lui donnerent des louanges qui aiderent encore à la prévénir en sa faveur. Mademoiselle de Roye trouva son devoir bien doux; elle se hâra, peut-être un peu trop de le fuivre. C'étoit M. d'Amboise qui lui devoit inspirer cette joie que donne la premiere rencontre de ce qui doit plaire; & c'étoit pour le Marquis de Sanfac qu'elle la sentoit. Le hazard l'avoit conduit en ce lieu ; il venoit de chea une de ses parentes; & s'étant trouvé proche de la maison de Madame de Roye, comme il avoir entendu parler de la beauté de fafille, il prit l'occasson de leur faire une visite. Il s'approcha de ces Dames; & quoiqu'il n'en connût aucune, il leur dit tout ce que la politesse & la galanterie lui infpirerent en cette rencontre : mais il distingua d'abord Mademoifelle de Roye des autres. Elle trouva je ne sçais quoi d'agréable dans cette avanture qui lui donna envie de la faire durer; & elle proposa à la compagnie d'aller s'asseoir dans le cabinet. Il y avoit près d'une heure qu'ils y étoient entrés, lorsqu'une grosse pluye les y retint. Personne n'enfut fâché; la converfation étoit si brillante, qu'il ne leur étoit pas possible de songer au tems qu'ils y demeuroient. M. de Sansac avoit un agrément infini dans sa personne, & dans tout ce qu'il disoit, & fa vivacité naturelle étoit encore augmentée par ce qu'il y avoit de piquant dans cette rencontre.

MademoifelledeRoye étoit charmée de le trouver si digne de lui plaire; leurs yeux se rencongrerent plus d'une fois d'une maniere qui la fig rougir, & qui lui fir ensuite éviter ceux de Montieur de Sanfac. En effer, bien qu'elle crut qu'il étoit le Comre d'Amboise, & qu'elle devoir l'épouser, elle sentoit sans le démêler, je ne sçais quoi d'indépendant de son devoir. Elle eutrout le loisir de s'abandonner à une erreur qui lui devoit être si fatale dans la suite i car l'orage ne ressoit point; 84 ils ne pouvoient fortir du cabinet. Enfin Monfieur d'Amboife arriva; & comme il vit des Dames dans le cabinet, il y entra, penfant que c'étoit Madame & Mademoiselle de Roye. Il n'y trouva point cette Comtesse qu'il avoit vue à la Cour; mais il reconnue aussitor sa fille au portrait qu'on lui en

avoit fait, & sur les mêmes apparences qui l'a-Voient déjà fait reconnoître au Marquis de Sansact de sorte qu'il lui adressa ses complimens. Cependant comme il pouvoit se tromper, & que la présence de tant de personnes le retenoit, il ne lui dir rien qui marquât précisément qu'il étoit celui qu'elles attendoient. Il ne méritoit pas moins que le Marquis de Sansac, d'occuper cette compagnie. Une taille agréable, & au-dessus de la médiocre, un air noble, je ne sçais quoi de fin & de passionné, le rendoient très-capable de plaire. Ces Dames lui rendirent toute la justice qui lui étoit due; mais Mademoiselle de Roye sut fâchée d'être déjà contrainte de douter qui des deux étoit son Amant. Elles les regarda l'un & l'autre comme pour leut demander lequel elle étoit obligée d'aimer; mais c'étoit avec une certaine différence, qui sembloit marquer qu'elle oût bien voulu que c'eût été Monsieur de Sanfac.

La plus âgée de ces Dames qui voyoir l'embarras de cette jeune personne, jugea qu'il falloit le faire cesser. Comme les femmes de Mademoiselle de Roye avoient été contraintes de se retirer dans le cabiner, à cause de la pluye, elle envoya l'une d'elles demander le nom de M. d'Amboise à ses gens; & l'ayant sçu, elle le fit connoîrre à Mademoiselle de Roye. Cetre jeune personme ne put s'empêcher de le regardenavec plus de froideur, que naturellement elle ne devoit en avoir. La vivacité de la conversation avoit animé fon yilage & aigmentoit encore la beaute. Monsieur d'Amboise la considéroit avec l'intérêt d'un homme à qui elle étoit destinée; mais le manie, re dont elle le reçut, ne lui permit pas de goûter ce charme qu'excite dans le cœur la naissance d'un ne passion; & l'amour lui refusa jusqu'à son pre-

mier plaisir.

Le Comte d'Amboise & Sansac sortirent de chez Madame de Roye avec des sentimens bien différens. A la vérité, ils étoient tous deux passonnément amoureux; mais Sansac avoit cont lieu de se flatter que son amour ne déplaisoit pas, tandis que le Comte d'Amboise n'avoit remarqué que de l'indifférence & de la froideur. Mademoiselle de Roye voyoit; avec une douleur extrême, que le tems fixé pour son mariage approchoit. Le Comte d'Amboise n'avoit pu la toucher; & elle regardoit comme le plus grand malheur qui pût Jui arriver, d'épouser un homme qu'elle n'aimoit pas. Les soins respectueux du Comte, ses empressemens, sa tendresse lui sembloient à charge; elle sentoit son injustice; mais elle ne pouvoit qu'estimer & plaindre celui qu'on lui destinoit.

M. d'Amboise, né généreux, ne put voir sans un chagrin violent, qu'il alloit faire le malheur de la personne du monde qu'il aimoir le plus. Cent fois son amour condamna sa picié: enfin par un effort audi rare qu'extraordinaire, il alla trouver Mademoiselle de Roye, lui dit qu'il sçavoit bien qu'il n'avoit pu toucher son cœut; mais que comme il l'aimoit passionnément, il ne vouloit pas qu'elle pût lui reprocher un jour un mariage, qui ne pouvoit que la rendre malheureuse. Là-dessus il la quitte le cœur pénétré de douleur & d'amour, & écrit à Madame de Roye pour lui rendre sa parole & lui dire qu'il renonce à l'honneur de son alliance. Madame de Roye fur fort affligée de cette nouvelle; mais le Marquis de Sansac en eutune joie inconcevable; il parut un des plus ardens à faire sa cour à Mademoiselle de Roye. Le

Vicomte de Tavanes & le Comte de Sancerre se mirent aussi sur les rangs. Madame de Roye que des raisons de politique & d'ambition faisoient agir, préféra le Vicomte; elle en parla à sa fille comme d'une chose conclue, & lui dit de

ne penser point à d'autre engagement.

Lorique Mademoifelle de Roye vit qu'elle n'as voit évité d'épouser le Comre d'Amboise, que pour être au Vicomte de Tavanes, elle fut inconsolable. Sa personne lui avoit déplu; & son dessein le lui rendoit toujours odieux. Elle pensoir que la parfaite estime qu'elle avoit pour le Comte d'Amboise, lui pouvoit tenir lieu d'amour, & qu'il lui auroit éré plus supportable d'ôtre à lui, puisqu'elle ne croyoit plus épouser Sansac, que d'être au Vicomte de Tavanes: enfin, le mal passe ne lui paroissoit plus un mal; & elle ne donnoit ce nem qu'aii présent.

Madame de Roye voulant faite connoître à M. d'Amboifé, qu'il n'avoit point perdu la conhance, no lui sit pas un secret du mariage de Monsteur de Tavanes avec sa fille; & elle lui en parla comme d'une éhole qui seroit bientôt conu clus. Mais que ne produist point cerré nouvelle dans l'esprit de M. d'Amboise? Madémoiselle de Roye alleit épouser un florime qu'il savoit bien qu'elle n'aimoit pas ; la pensée de la perdre Lass resour, & de la voir posséder par un mari othi l'avoit, il pen meritée, excitoit en même some fon defelpoir & fon indignation. Il demans du à Madame de Roye la permission de voir sa file & 82 il alla la trouver dans fon appartes ment. Elle étoit dans un état li triffe, qu'il n'as voit pas bestin de son amour pour en être sensiblement touché. Son visage étoir convert de

larmes qui ne diminuoient point sa beauré. » Vous êtes témoin de ma douleur, lui dit-elle, » sentant qu'elle ne pouvoit cacher ses pleurs ; & vous saurez bientôt ce qui l'a causée. Je ne le sais peut-être déjà que trop, lui dit-il, Ma-» demoiselle; & j'ose dire que je sens plus en-» core les maux que vous éprouvez, que je n'ai jamais senti tous ceux que vous m'avez faits. Que votre honnêteté m'est cruelle, lui dit » Mademoiselle de Roye, que son chagrin fai-» soir parler! Cachez-la moi par pitié, afin que » je connoisse moins le prix de ce que j'ai per-» du. Que me dites-vous, Mademoiselle, lui » dit-il? Je n'ai point acquis assez d'indistéren-» ce, pour pouvoir entendre tranquillement ces » paroles de votre bouche. Je ne cherche point » à yous flatter, lui dit-elle; mais il est vrai que » je me repentirai toute ma vie du procédé que » j'ai eu avec vous, & que je me trouverai très-» malheureuse d'épouser le Vicomte de Tavanes. » Ah! Mademoiselle, lui dit le Comte d'Am-» boise, je ne saurois me plaindre de ma dis-» grace, puisqu'elle m'attire des paroles si obli-» geantes. Est-il possible que vous me puissez » préférer à quelqu'un ? Je ne l'aurois jamais » su, si vous ne m'aviez forcé de renoncer à » vous ; mais quelques obstacles que j'aie mis à mon bonheur, peut-être il ne me seroit pas » impossible de les vaincre si vous y consentiez. » Vous auriez mon consentement avec bien de s la facilité, s'il y faisoit quelque chose, lui dit » Mademoifelle de Roye, qui ne voyoir encore v. que le supplice d'épouser Tayanes. M. d'Am-

» boise fur si transporte de la joie que lui don v noient ces paroles, qu'il ne vir rien de ce qu

» pouvoit la troubler. Les soupçons qu'il avoit » eus de Sansac s'effacerent de son esprit; il trou-» va qu'il les avoit pris sur des fondemens lé-» gers. Madame de Roye lui avoit parlé du ma-» riage de Tavanes, comme d'une chose avancée, » mais non pas conclue absolument. Il lui fit » parler par le Prince de Condé; & en peu de » tems l'affaire fut au point qu'il l'avoit desiré. » Tout se disposoir pour son mariage. Ma-» demoiselle de Roye avoir beaucoup d'égards » pour lui; mais quand elle étoit seule, elle en » dédommageoit Sansac par un torrent de lar-» mes. Elle se regardoit elle-même comme la » cause de ses malheurs. Jamais elle ne s'étoit vû » si prête d'entrer dans un engagement contre » lequel tout son cœur se révoltoit. Elle ne put » soutenir ces diverses agitations, & elle tomba » malade. Quel désespoir pour M. d'Amboise! » Il ne pouvoit douter que sa maladie ne fût » l'effet du chagrin qu'elle avoit de l'épouser. » Il se sentoit néanmoins entraîné à la voir tous « les jours ; & il la voyoit pleine d'honnêteré » pour lui. Malgré les maux qu'elle lui causoit, » il l'estimoit davantage; & il ne l'aimoit pas » moins; au contraire l'admiration & la pitié se » joignant à ses autres sentimens, rendoient sa » passion plus forte, mais en même tems plus » capable de raison. Le moyen de contraindre » une personne qui se contraignoit elle-même, » pour l'amour de lui? Il vit qu'il devoit se dé-» gager une seconde fois; mais en rendant Ma-» demoiselle de Roye à elle, il la mettoit entre les » mains de son rival. Cette pensée le faisoit trem-» bler; & il ne résolvoit rien. Cependant la ma-» ladie de Mademoifelle de Roye augmentoit.

" Il sentit alors qu'il l'aimoit affez pour ne la » disputer pas davantage, aux dépens de sa vie. » Il vit qu'il falloit la céder à son rival; qu'elle » ne pouvoit être que malheureuse avec un au-» tre ; il crur qu'il étoit capable de cet effort. » Il se flatta même qu'une action extraordinaire » produiroit peut-être un effet extraordinaire; » & que s'il ne ramenoit pas Mademoiselle de » Roye vers lui, en faisant pour elle une chose » dont un autre ne pouvoit être capable, il renmediate du moins tous les autres hommes in-» dignes d'en être aimés. Il alla voir Mademoifelle de Roye le lendemain. Il remarqua qu'elle » pleuroit, quoiqu'elle essayat de cacher ses las-» mes, & de montrer un visage ouvert & tran-» quille. Il est difficile de se représenter l'état » où il se trouva. L'esfost qu'on se faisoit pour » lui le portoit à celui qu'il se devoit faire : l'a-» mour, la pitié, le désespoir formoient mille p combats dans fon ame. Il demeura long tems » sans parler; mais enfin regardant Mademoi-» selle de Roye avec des yeux baignés de larmes, » Mademoiselle, lui dit-il, vous avez eu jus-» qu'ici plus de force que moi. Je tremble de » mon projet; mais peut-êrre je l'exécuteral. » Vous me donnez l'exemple de mourir, s'il le p faut en se contraignant. Eh bien, c'en est fait, o il faut m'arracher à moi-même; ne me cachez p point vos sentimens pour Sansac. Je veux tout » entreprendre pour lui faire obtenir un bonn heur, dont vous le jugez plus digne que moi; a austi bien puis-je être plus malheureux que je » le fuis? Je vous plairai du moins, en vous don-» nant à mon rival. Il remarquoit pendant ce » discours une impression de joie sur le visage

s de Mademoiselle de Roye, qu'il ne lui avoit » jamais vue. Il se désespéroit de ce qu'il alloit » faire, sans néanmoins s'en repentir. Il est des » momens où l'on semble agir par une force su-» périeure; ce qu'il faisoit tenoit plus du Héros » que de l'Amant, & le rendoit digne en même » tems de pitié & d'envie. Je pars, lui dir-il, » Mademoiselle, pour un dessein qui ne s'ache-» vera pas s'il se retarde; & toute la grace que » je vous demande, c'est de n'oublier point en me » voyant, que je suis le plus malheureux de tous » les hommes, pour l'amour de vous. Made-» moiselle de Roye ne put résister à ces divers mouvemens; la furprise, la crainte, la honte, agitoient son cœur. Sa fievre en un instant re-» doubla si considérablement, qu'on jugea que » sa vie alloit être dans un très-grand danger. Il » n'en falloit pas tant pour déterminer M. » d'Amboise. Il courut à l'appartement de Ma-» dame de Roye; il lui apprit le péril où étoit » sa fille, & la passion qu'elle avoit dans le cœur; » il la conjura de n'avoir plus d'égards pour lui, » & de ne songer qu'à Mademoiselle de Roye. » Cette mere aimoit véritablement sa fille. La » maladie de cette jeune personne la mettoit dans une cruelle inquiétude; & tout ce qui pouvoit contribuer à fa guérison lui paroissoit » agréable. Elle marqua à M. d'Amboife combien p elle étoit touchée de sa générosité, & lui donna » des louanges auxquelles il étoit peu sensible. » Il vir qu'il réussissoit trop aisément dans ce qu'il v entreprenoit. Il quitta Madame de Roye; & il » alla se renfermer chez lui, où il s'abandonna p à tout ce que le désespoir a de plus affreux ». Mademoiselle de Roye guérit enfin de sa

112 Mademoiselle Bernard.

maladie; Sansac reprit de nouvelles espérances. Le Comte de Sansac son pere s'opposoit seul à fon mariage; mais les plus grands obstacles & les moins prévus furent formés par les intrignes de Madame de Toutnon. Cette femme aimoit le Marquis de Sansac, & voyoit avec chagrin sa passion pour Mademoiselle de Roye. Elle résolut de la traverser de tout son pouvoir. Elle s'érudia d'abord à gagner la confiance des deux Amans, afin de les défunir plus furement. Elle engagea le Comte de Sancerre à s'attacher à Mademoiselle de Roye; & gagnant une des femmes de son amie, elle sit mertre dans sa chambre, un jour qu'elle en venoit de fortir, une lettre pleine de tendresse de la part de Sancerre. Elle fit ensorte que Sansac allat dans ce moment chez Mademoiselle de Roye. La semme qui étoit gagnée, eut soin de le faire entret dans l'appartement de sa Maîtresse, en l'assurant qu'elle ne tarderoit pas à revenir. Sanfac jetta les yeux sur la fatale lettre qui étoit exposée sur une table; il en eut un violent dépit. Mademoiselle de Roye ne revenoit point; il sort l'esprit rempli de la lecture de la lettre; il trouvé Mademoiselle de Roye chez Madame de Tournon avec Sancerre, qu'elle traitoit à son ordinaire fort civilement. Sansac outré de la voir d'une humeur si gaie, après la lettre qu'il croyoit qu'elle avoit reçue, cessa de la voir tout d'un coup. Madame de Tournon, d'un autre côté, fit entendre à Mademoiselle de Roye, que Sanfac étoit amoureux d'elle, & qu'elle l'aimoit depuis long-tems.

Je ne finirois pas, Madame, si je rapportois les dissérentes sortes de ruses dont se servit Ma-

dame

dame de Tournon, pour rendre Sansac & Mae demoiselle de Roye irréconciliables, & pour les empêcher sur-tout d'en venir aux éclaiteisemens. Les choses furent poussées si avant, que San+ sag voulant étouffer son amour, se rerira en Touraine dont il étoit Gouverneur. Mademoi+ selle de Roye, qui croyoit n'avoir pas peu de raisons de se plaindre de Sansae, rappella le Comte d'Amboise, & l'épousa avec une apparence de satisfaction. Ce n'étoit dans le fond que le dépit qui l'avoit fait agir; elle vouloit se venger de Sanfac ; & elle étoit elle-même la victime de sa vengeance. Monsieur d'Amboise s'apperçut le premier des sentimens secrets de sa femme ; mais il étoit trop tard ; & il ne dépendoit plus de sa générosité d'apporter du remede au mal qui la dévoroit. Il tomba bientôt dans une mélancolie qui fut suivie d'une maladie mor-

Sansac apprit presque au même tems le mariage & la mort de Monsseur d'Amboise. Il revint à Paris, & vit Madame d'Amboise. Les premiers éclaircissemens qu'eurent ces deux personnes, leur apprirent qu'ils s'étoient toujours aimés, & leur découvrirent les artisses de Madame de Toutnon. Madame d'Amboise n'eut point de peine de rendre à Sansac tout son amour; mais son Amant n'eut pas le bonheur d'en proster: il sut tué peu de tems après devant Chartres, en faisant une sortie sur les Huguenots.

» Peut - être, dit Mademoiselle Bernard, » se plaindra-t-on de ce que je ne récompense » pas la vertu du Comte d'Amboise; mais je Tome II. K k

\$14 Mademniselle Bernard.

» veux punir sa passion; & j'ai déjà déclaté » dans la Préface d'Eléonor d'Ivrée, que mon » dessein étoit de ne faire voir que des Amans » malheureux, pour combattre, autant qu'il » m'est possible, le penchant qu'on a pour l'A-» mour ».

Je suis, &cc.



Townson of the control of the contro

entes, die 150 medicile 25 martige Place materiale de rechte for the tree martige Place produkt mit von Markobite (150 meteorie)

LETTRE XXV.

o v's trouverez, Madame, dans Ines de Cordoue, Nouvelle Efpagnole, par Mademoiselle Bernard , la même légéreté de stile, la même dé-Cordouc. licatesse de sentimens, la même adresse dans le développement des passions, le même intérêt dans les situations, que dans le Roman d'Eléonor d'Yvrée. Transportez-vous en esprit à la Cour de Philippe II, Roi d'Espagne. Ce Prince venoit d'épouser Elisabeth de France, qui avoit été destinée à l'Infant Dom Carlos; il renvoya dans leur "pays les Filles d'honneur de la Reine, & mit auprès d'elle des Espagnoles chargées d'éclairer toutes ses demarches. Entre celles qu'Elisabeth considéroit le plus, Inès de Cordoue & Léonor de Silva tenoient le premier rang. La Reine, qui étoit françoise, avoit conservé le goût de la converfation: Les après-dinées elle se retiffit dans fon cabiner avec fesfeinmes, & leur propofeit d'imaginer des Contes galans, dont les avantures fulsent toujours contre la vraisemblance, & les sentimens toujours naturels : on the fullered qui patleroir la premiere ; & le hazard tomba sur Ines. Ee Marquis de Lerme supplia Doin Carlos de souffrir qu'il le finivir chez la Reine, pour entendre étrie charmante personne, le jour qu'elle devoit conter son histoire : ce Prince le list permit. L'écrier Te flatta que c'étoit elle-même qu'il venoit voit ; inais Indrqu'il ent apperçula belle Inès, il détrois pallebnor, dont le seul bonheur avoit été d'être trompée. Je passe sous filence, Mue, le récit d'Inès ainsi que Kkij

celui de Léonor; ils sont l'un & l'autre peu estentiels à l'action principale; & il est plus à propos de vous intéresser pour Inès elle-même, que pour

ce qu'elle raconte.

Léonor irritée de la préférence que Lermedonnoit à Inès, résolut de s'en venger, en l'empêchant de lui parler. Sitôt qu'il commençoit à l'entretenir, elle s'approchoit d'eux,& les interrompoit. La passion de Lerme augmentoit, par l'obstacle qu'il trouvoit à la déclarer; & quoique Inès en dût la premiere impression à ses charmes, au moins devoit-elle une partie de cette ardeur aux importunités de sa rivale. Le hazard favorisa les deux Amans. Il se donna une fête à quelques lieues de Madrid. Inès & Léonor étoit dans le même carosse. Au passage d'une petite riviere, les chevaux s'étant un peu détournés de l'endroit où tout le monde passoit, Inès qui fut épouvantée, sauta dans la tiviere,& se mit dans un danger plus grand que celui qu'elle vouloit éviter. Lerme se trouva sort 2 propos pour la secourir, & la fit transporter dans une maison voisine. D'un autre côté, Dom Louis, Pere d'Inès, avoit pris soin de Léonor, en arrêtant les chevaux qui s'étoient emportés fort loin. La reconnoissance de Léonor avoit été égale au danger qu'elle avoit couru. Son trouble avoit augmenté sa beauté; & Dom Louis n'y avoit pas été insensible. Léonor, concevant l'espérance de se venger d'Inès & de Lerme, si elle le rendoit amoureux, employa tout ce qu'elle avoit d'artifice dans l'esprit. Le Marquis de Lerme avoit obtenu du pere d'Inès son consentement pour l'é-. pouser; mais sitôt que Léonor en eut appris la nouvelle, elle tourna l'esprit de Dom Louis avectant d'art, qu'il délibéra long-tems fur ce mariage,

quoiqu'il l'eût approuvé. Le retardement parut de mauvais augure à ces Amans; cependant ils se parloient chez la Reine; ils avoient du moins le soulagement de s'affliger ensemble. Léonor qui fai-soit son unique occupation de les tourmenter, dit un jour à Dom Louis, qu'elle ne l'épouseroit qu'à condition qu'il déclareroit ouvertement aux Lermes, que leur alliance ne lui étoit plus agréable, & qu'il engageroit Inès au Baron de Silva son frere. Dom Louis étoit tropamoureux, pour rejetter cette proposition; il défendit à sa fille de parler désormais au Marquis, & lui commanda de regarder le Baron, comme un homme destiné à être

son époux.

Jamais douleur ne fut pareille à celle d'Inès; elle alla se jetter aux pieds de la Reine; & ses larmes obrinrent un désai de quelques mois. Dans cet intervalle le Marquis de Lerme se battit avec le Baron de Silva. Celui-ci quitta l'Espagne; & le Marquis alla servir en Flandres sous le Duc d'Albe. De retour à Madrid, il y trouva de tristes changemens. La Princesse d'Eboli ne pouvant plus souffrir l'indifférence de Dom Carlos, commença à le hair cruellement, &inspira le même sentiment à son mari. Ils concerterent de le perdre. Philippe II, qui étoit d'un naturel violent & impiroyable, condamna son fils à la mort, & fit empoisonner la Reine. Lerme fut chargé de porter cette affreuse nouvelle en France; & toutes les · filles d'honneur furent congédiées. Inès revint à la maison de son pere qui la traita en fille désobéiffante; il lui donna sa chambre pour prison; & elle ne voyoit personne à qui elle pût confier sa douleur. Mais c'étoit fortifier sa passion; que de lui ôter tout sujet de distraction. Elle y pensait saus Kk iij

cesse; & jamais elle n'avoit tant aimé le Marquis de Lerme, que depuis qu'elle n'entendoit plus parler de lui.

» Dom Louis toujours amoureux, & toujours presse par sa Mastresse, songea à lui ôter tout su-» jet d'inquiétude. Inès ne pouvoit épouser de 32. long-toms le Baron de Silva; il lui choisit un » autre époux; & pour cet effet, il jetta les yeux ur le Comte de Medina de Las Torres, arri-» vé depuis peu à la Cour, & qui étoit déjà d'un » âge avance. Il connoissoit Lerme depuis la der-» niere guerre; mais ayant presque toujours été » hors de Madrid, il ignoroit sa passion pour » Inès. Le Marquis ne put demeurer ferme dans » son devoir, en apprenant qu'elle alloit être per-» due pour lui. Sa raison l'abandonna: il partit de France; mit toutes ses affaires entre les mains d'un homme en qui il se confioir, &, " sans considérer qu'il faisoit un crime d'état, il " n'écouta que son amour. La diligence qu'il sit » dans son voyage, fue ce qui l'empêcha d'arriver » allez-tôt. La fatigue & le chagrin le firent tom-» ber malade; & la nouvelle de son départ le dévança de quelques jours. Philippe II étoit trop .» lévere, pour pardonner une faute de cette nature; & joignant la colere à sa dureté naturelle, il le la arrêter proche de Madrid, & lui fit faire po son procès par le Conseil d'Etat. Dom Louis de » Cordoue en étoit le Chef; Las Torres tenoit » · le lecond rang; & leur autorité avec leur crédit » les rendoit maîtres de sa destinée. Sa mort ou .» une prison perpéruelle étoient les peines qu'on .». his pouvoit imposer, Lamore étoit proportion-"» née à la sévérité du maître . & devoit effrayer . ». ceus qui autoient été capables de manquer à leur

Sec. 36 ...

a devoir. La prison perpéruelle écon proportion-» née au crime. Ainsi ces deme partis étoient en » quelque façon au choix des Jugos. Dom Louis » fit sçavoir à sa fille, qu'elle avoit un moyen de » sauver la vie de Lerme, dont il n'étoit l'ennemi » que par ce qu'elle l'aimoit; que fi elle se résol-» voit à épouser le Comre de Las Torres, ils se » joindroient pour adoucir l'arrêt qui se devoit » rendre contre Lerme. Inès n'étoit point à l'é-» preuve de telles menaces : sa résistance fut à » bout; elle dit à fon pere, que puisqu'il avoit con-» tribué lui-même à faire naître fon inclination » pour Lerme, elle lui avouoit que la seule vue » de le tirer du péril pouvoit la déterminer; & » qu'ainsi , pour épouser Las Torres , elle at-» tendroit que la vie de Lerme fût en sûreté.

» Léonor ne haissoir pas assez Lerme, pour vouloir sa mort. Sa longue prison qui éroit la seule grace qu'on lui pûr faire, la mettoit hors d'état de songer à un mariage avec lui; de sorte qu'elle donna parole à Dom Louis, de l'épousser le même jour qu'Inès épouseroit Las Torses. Le Conseil se rint: quelques Juges opinement à la mort; mais par le moyen de Dom Louis & de Las Torres, la phuralité des voix n'alla qu'à la prison perpétuelle. Dom Louis pous Léonor & Inès épousa le Comte de Las Torres, dont le cœur n'ayant jamais connu l'amour, s'engagea par le mariage. Comme il n'avoit eu que de soibles désirs; ils augmentement par son bonheur.

» Lorsqu'Inès eut épousé le Comte de Las » Torres, & qu'elle se vit hors d'état de pouvoir » jamais être à Lerme, ni même de penser à lui » sans scrupule, elle sur surprise de s'être jettés

K k iv

110 MADEMOSSILLE BERHARD.

elle-même dans cet abîme. La différence de ses ? malheurs présens & de ses malheurs passés lin " parut très-grande; tout importunoit son esprit, » & lui sembloit un nouvel obstacle à ses sent-" mens: elle se trouvoit même contrainte en 2º quelque forte, par Elvire, une des filles qui la P servoit & qui étoit tout à elle. Sa douleur avoit » honte de paroître aux yeux d'autrui avec tant de ? transport & tant de violence. Cependant vain-" cue par les prieres d'Elvire, à qui elle n'avoit ja-» mais découvert ses sentimens, & qui ne pouvoit " soutenir la vue de ses larmes, enfin pressepar n fon inclination de parler de Lerme, elle la lui " avoua, en s'excufant d'une maniere qui faison " appercevoir, qu'elle n'étoit pas tout-à fait exn cufable.

 Le Marquis de Lerme avoit été amené à p Madrid. Il y etoit prisonnier; on le gardon n avec la derniere rigueur; on ne le laissoit parler n à personne ni recevoir aucune leure; de some » qu'il ignoroit absolument la destinée d'Inès. La » Comtesse de Las Torres de son côté étoit mor-» tellement affligée des peines qu'il souffroit 21 pour elle; ses yeux étoient toujours baignés de » pleurs. Elvire avec qui elle s'étoit accoutumée à 22 s'entretenir de sa passion, cherchoit tout ce qui » la pouvoit confoler; & bientôt il se présenta des » occasions de la servir. Le frere d'Elvire fur nomn mé pour garder Lerme, en l'absence du Lieute. » nant du Château où il étoit enfermé. Cepenp dant elle ne commença poir e par dire cette nouvelle à la Comtesse; mais elle lui représenta que 2 Lerme étoit digne qu'on lui donnât quelque » soulagement par des lettres, s'assurant que rien n n'étoit impossible, pourvû que la volonté ne » manquât pas. Ces discours étonnerent d'abord la » vortu de la Comtesse. Elle les rejetta même com-» me chimériques ; ensuite elle s'accoutuma à les » souffrir comme tels. Les malheurs où Lerme » étoit réduit pour l'avoir aimée, demandoient »qu'elle les adoucit & par pitié & par justice, quand » même l'amour n'y auroit pas eu de part. Peu-2-1 i peu elle parvint à n'être plus embarrassée que de la difficulté de réuffir. Alors Elvire lui apprit que » Ion frere étoit en pouvoir de lui rendre service! » Ce fut encore un nouvel obstacle pour Inès, que » la facilité de manquer à son devoir; mais si le » projet lui avoit plû étant impossible, il lui plut » enfin étant aisé. Elle voulut écrire à Lerme; » mais par dù commencer? Comment lui dire; » au milieu de tout ce qu'il souffroit, qu'elle n'ap voit pu éviter d'être à un autre ? Les lettres suf-» fisoient-elles pour l'excuser dans une telle con-» joncture? Que dira-r'il, ma chere Elvire, s'é-» crioit-elle, de ce que je n'aurai pu lui garder mes » promesses? Il me croira foible & légere, malgré ce que je lui écrirai ; & puis-je trouver des » termes raifonnables, pour accorder mon maria-» ge avec mes sentimens »!

Je ne puis m'empêcher, Madame, de vous faire remarquer la finesse de l'Auteur, dans les progrès prosqu'imperceptibles, & rapides cependant, qu'il fait faire à son Héroine. Le Théâtre même

a peu de scènes si bien silées.

Elvire voyant par l'embarras de sa maîtresse, qu'elle avoit plus d'envie de voir Lerme, que de lui écrire, ne chercha qu'à la favoriser. La Comtesse après être convenue avec elle même, qu'une lettre mettroit Lerme dans un plus cruel état, que celui dont elle le vouloit tirer, résolut de le voir, s'il se

pouvoit, dans la prison : il méritoit cette faveur. autant par ses malheurs, que par les sentimens qu'elle avoit pour lui; il avoit des lettres d'elle, gu'elle se dit qu'il étoit de son devoir de lui redemander. Enfin elle sçut trouver des raisons de wertu, dans ce que l'amour seul lui faisoit entreprendre. Elvire fit consentir son frere à tout ce qu'elle lui demanda, parce qu'il trouvoit peu de risque pour lui, à laisser voir Lerme à des femmes qui étoient engagées par elles-mêmes à garder le secret, & parce qu'on eut soin de le gagner par des présens considérables. Elvire apprit le succès de sa négociation à la Comtesse, qui, se voyant en pouvoir d'apprendre à Lerme qu'elle étoit mariée, ne regarda ce moment qu'avec terreur. » Voici le dernier jour qu'il m'aimera, s'é-» cria-t-elle; je vais lui ôter toute espérance; » & cependant je ne puis souffrir la moindre di-» minution à sa tendresse; c'est bien assez que » mon devoir me fasse combattre la mienne ». Elle envoya Elvire avec une lettre qui le prépapoit à la voir & qui ne lui apprenoit point son mariage; mais il étoit arrivé des changemens à la fortune de Lerme.

» Le Prince Dom Juan, qui n'étoit appliqué
» qu'aux moyens de le fervir, avoit laissé passer
» les premiers transports de Philippe II; & pour
pagir plus surement, il avoit été quelque tems
» sans agir; il avoit même feint d'oublier son
» ami & d'entrer dans la colere du Roi, asin
» d'avoir plus de facilité à la lui faire perdre;
» & la conjoncture arriva. Dom Juan sit naître
» au Roi l'envie d'entrerenir lui-même ce Priis sonier, sur, ce qu'il avoit commencé de népocier en France: insensiblement il vint à

» l'excuser sur la violence des passions, qui mé-» ritoit de faire pardonner les fautes dans un » homme qui en fait pour la premiere fois. On » n'avoit pas ignoré la passion de Lerme pour » Inès; & il n'étoit pas douteux que l'Amour » n'eût fait tout son crime : ainsi on lui porta » sa grace; & on le délivra dans le tems qu'il » l'espéroit le moins. Elvire en ce moment, » venoit de la part de la Comtesse. Le premier » soin de Lerme avoir été de demander si Inès » n'étoit point mariée; en quel lieu elle étoit; » enfin si elle l'aimoit encore? Elvire qui savoit » que sa Maîtresse se réservoit de lui apprendre » elle-même une nouvelle si cruelle; qu'elle ne » lui pouvoit cire annoncée que par une per-" sonne chere, lui dit qu'il avoit lieu d'être » content de l'Amour; & enfin, comme il la » pressoit sur le mariage d'Inès, & que c'étoit » avouer que de ne pas répondre, elle lui dir s qu'Inès pouvoit être encore à lui. Cette parole » l'ayant rassuré, il ne songea plus qu'à la voir. » Comme la Comtesse de Las Torres étoit ré-» solue de lui parler dans le jour, Elvire deman-» da à Lerme s'il pouvoit la fuivre dans le lieu » qu'elle lui marquoit, & qui n'étoit pas loin » de - là. Lerme l'ayant assuré que son unique » soin étoit de voir Inès, il envoya supplier le » Prince Dom Juan, qui lui avoit fait dire qu'il Je meneroit aux pieds de Philippe II, l'après-» dînée, de vouloir bien lui donner aussi ce ma-» tin, pour être plus en état de se présenter de->> vant lui, Il: se laissa conduire par Elvire dans w un appartement dont elle disposoit, parce que » les Maîtres étoient absens. Un de ses Domes-» tiques, pour qui jamais il n'avoit eu rien de

324 Mademoiselle Bernard.

» secret, du consentement même d'Inès, eut » ordre de remarquer le lieu & de l'y venir trou-» ver à l'heure qui lui seroit prescrite par Dom » Juan.

» Juan. » Lorsqu'Elvire se fur assurée du Marquis de » Lerme, & qu'elle eur dit à la Compesse de » Las Torres qu'il l'attendoit, & qu'elle étoit » Maîtresse de l'aller trouver, tous ses combats » redoublerent; & sur le point de partir, elle » vit qu'elle n'étoit pas encore résolue. Cette » démarche lui parut terrible; & un pressenti-» ment de disgrace, joint à la timidité que don-» nent l'amour & la verru, la retarderent fi » long-tems, que le Comte de Las Torres revint » chez lui avant qu'elle fût fortie. Il lui dit qu'il » alloit ce jour-là donner quelques ordres de » la part du Roi, à celui qui avoit la conduite des » Bâtimens de l'Escurial. Cette Maison est à » sept lieues de Madrid; ainsi il l'assura qu'il » ne reviendroit que le lendemain; & il la laissa Maîtresse de donner au Marquis de Lerme » plus de tems qu'elle n'avoit cru pouvoir lui en » donner. Les scrupules revinrent en foule dans » l'esprit de la Comtesse; mais elle se sentit » entraînée avant que de les avoir vaincus, & » avant que d'être bien déterminée à partir; » elle partit cachée sous les habits d'Elvire; & » elle s'achemina, seule & tremblante, vers le » lieu où étoit le Marquis de Lerme. Elvire de-» meura dans la chambre de sa Maîtresse, afin » de dire au Comte, s'il revenoit par quelque » raison imprévue, que la Comtesse étoit en-» dormie dans son Cabinet. Heureusement la » Comtesse n'avoit été connue de personne, &

» elle arrivoit en la maison marquée. Mais elle » avoit été retenue si long-tems, qu'il étoit » l'heure où Lerme devoit aller au Palais, & » qu'elle trouva celui qui le venoit avertir que » le Prince Dom Juan l'attendoit pour le pré-» senter au Roi. La Comtesse voyant le tort » qu'elle avoit eu par ses retardemens, voulut » le réparer en obligeant Lerme de partit promp-» tement. Elle pouvoit disposer du reste de la » journée; comment dire à Lerme en un mot » qu'elle étoit mariée à Las Torres? Comment » se priver elle-même du plaisir de s'en plaindre » & de l'en consoler, puisqu'elle lui devoit par-» ler pour la derniere fois? Elle lui dit de par-» tir; & voyant qu'il étoit effrayé de la proposi-» tion; qu'il persistoit à demeurer, & qu'il l'as-» suroit qu'auprès de lui, rien ne pouvoit se me-» surer avec le plaisir de la voir, & que même » il avoit renvoyé celui qui l'étoit venu cher-» cher de la part de Dom Juan, elle lui dit que » s'il partoit à l'instant, elle l'attendroit dans ce » lieu. Il résista encore; & il ne pouvoit se résoudre à l'abandonner. Enfin charmée de cette » tendresse, elle craignit qu'il ne retombât dans » quelque inconvénient, & que Dom Juan ne » se lassat de l'attendre; & elle lui protesta que s'il n'alloit à l'heure même chez le Roi, elle » l'ortiroit de cette maison pour ne le revoir ja-» mais. Il la conjura de lui dire au moins quel-» que mot qui le consolar : elle sui dit, quoi-» qu'avec timidité, qu'elle faisoit un assez grand » pas pour être dispensée de l'assurer de ses senmens. Elvire lui avoit fait entendre qu'Inès » n'étoit point mariée : il étoit en repos là-des-

.....

» dessus; & il alla chez le Roi avec quelque sone » de satisfaction; mais ils trouverent d'abord un » obstacle qui pensa rompre toutes leurs mesures. » La Comtesse de Las Torres, qui vouloit de-» meurer une partie du jour dans cet apparte-» ment, trouva que les portes ne s'y fermoient » en dedans, que par un secret qui lui étoit inonnu, & qui n'étoit sçu que du Maître de la » maison. La chose est assez ordinaire parmi les » Espagnols, que la jalousie oblige à prendre des » précautions extrêmes contre leurs femmes : » elle balança si elle devoit demeurer; mais ses » malheurs ne devoient pas être bornés là, & » l'on court au-devant de son destin : elle n'avoit » pas le loisir de faire une mûre délibération: » cette occasion perdue ne se pouvoir retrouver; » le plus grand pas étoir fair; de sorte que, de-» terminée par son cœur, elle dit au Marquis de » prendre la clef de l'apparrement, & de se pres-» ser de revenit. Il n'étoit pas nécessaire qu'elle » le lui ordonnât; & il vola pour ainsi dire, chez » le Roi, afin d'en être plutôt de retour

» Cependant la Comtesse demeura dans un état qui ne se peut exprimer. Des qu'elle ne vit plus le Marquis, & qu'elle put faire des rémers dexions, elle pensa une partie de ce qu'elle avoit déjà pensé avant que de venir; mais il étoit disserent d'y songer quand les pas étoient à faire; ou quand ils étoient faits. Elle pandois choit déjà vers le repentir. Les momens lui paroissoient d'une longueur insupportable; elle craignoit alors que Lerme ne sur pas maître de son rétour, comme leurs desirs & tine com joncture pressant le leur avoient persuadé; ensin, elle craignit que l'absence n'eur rallenti

la passion de Lerme, & qu'il n'eût plus le même me empressement, quoiqu'elle eut été convaintue du contraire par ses yeux; les Amans malheume du contraire par ses yeux; les Amans malheume reux ne le feroient pas assez, s'ils n'avoient que des maux véritables. Son imagination n'oublia rien de tout ce qui la pouvoit déses, pérer.

" Dom Juan présenta Lerme au Roi, qui » après lui avoir pardonné, ne laissa pas de le recevoir avec un visage severe. Lerme croyoit » fortir promptement; mais le Roi lui dit qu'il » le retenoit pour toute la journée, & qu'il vouloit l'entretenir à fond sur les affaires de » France. Passez dans mon Cabinet, lui dit-il, so avec un fourire grave; je ne crois pas qu'en 5 fortant de prison, il vous soir bien dur d'être senfermé une après-dînée avec moi. Lerme » frémit de cet ordre : la mort lui auroit été " » moins cruelle; il ne sçavoir comment se tiret » de ce pas. La Comtesse lui avoir dit de revenir » promptement; & elle ne pouvoit fortir du » lieu où elle étoit, sans qu'il lui en ouvrît la » porte. Resilter à Philippe II. & se faire arrêrter n'étoit pas un moyen de l'en rirer; les pré-» textes étoient impossibles à trouver dans se » trouble où il étoit, & n'auroient pas été reçus; » la vérité ne se pouvoit dire sans indiscrétion; » tout le monde connoissoit la personne dont il » étoit amoureux. En cette extrémité, il regarda » de toutes parts, si Dom Juan étoit parti, & ne le voyant plus, ni aucun de ses amis, hors » le Comte de Las Torres, qui étoit retourné » chez le Roi avant que d'aller à l'Escurial, il so s'adressa à lui : il l'embrassa, tandis que le Roi a avoit la sête tournée; il lui mit la clef entre

» les mains, & le conjura par tout ce qu'il avoit » de plus cher, de passer par la maison qu'il lui » désigna, d'ouvrir seulement la porte de l'ap-» partement dont il lui donnoit la clef, & de » ne point s'informer du reste.

» ne point s'informer du reste. » Lerme ignoroit jusqu'au nom de celui qu'lmes avoit craint d'épouser; elle ne lui avoit : point nommé, lorsqu'elle lui avoit écrit, pates oqu'elle étoit résolue de se mettre dans un cou-» vent. Le Comte de Las Torres l'assura qu'il » lui rendroit cet office comme il le déliroit, » Ces fortes de services se rendent quelquesois » en Espagne avec assez de fidélité: il étoit plus » propre qu'un autre à cet emploi; & le peu de » vivacité de son esprit lui ôtoit la curiosité des » intrigues amoureuses : il étoit le seul homme » de la Cour, que Lerme croyoir qui n'eût pas » vu Inès, parce qu'il n'étoit pas en Espagne, » lorsqu'elle étoit chez la Reine. Enfin Lerme » ne laissant pas de prévoir des suites très-fâcheu-» ses pour son amour, à informer sa Maîtresse » des raisons qui l'obligeoient à tenir ce procedé » bizarre, fut néammoins en quelque sorte de » repos, d'avoir trouvé, dans ce besoin si pres-

Je suis, &c.

نير

The second of th

» sant, un moyen de la mettre en liberté.

The Lettre

LETTRE XXIV.

A Comtesse que les remords & la crainte » tourmentoient également, s'étoit mise à une nès de Cor-» jalousie, & regardoit impariemment si Ler-doue. » me ne revenoit point. Elle apperçut de loin » son mari; cette vue la fit pâlir; mais com-» bien sa frayeur redoubla-t-elle, quand elle le » vit s'arrêter & entrer dans la maison où elle » étoit? Que ne pensa-t-elle point alors? Quel » état approche de celui où elle se trouva! Ce-» pendant un sentiment naturel la forçant à éviter » sa colere, elle chercha de tous côtés; & elle » vit une petite porte qu'elle poussa rudement, & » qui se trouvant mal fermée, s'ouvrit. Elle la re-» ferma après elle; & elle entra dans un autre ap> » partement, qui étoit celui du Maître de la mai-» son. Elle n'y trouva qu'une femme qu'elle con-» jura de lui sauver la vie, & de la faire sortir de » ce lieu. Cette femme touchée de l'état où elle » voyoit une si belle personne, la conduisit dans » une perite rue, où demeuroit la mere d'Elvire » chez qui elle alla. » Le Comte de Las Torres avoit fait réflexion » sur le désordre du Marquis & sur la maniere » pressante dont il l'étoit venu prier d'ouvrir cette » porte. Toutes les difficultés qu'il avoit trouvées » à son mariage avec Inès, ne lui avoient pas per-» mis d'ignorer la passion qu'ils avoient eue l'un » pour l'autre; & il craignit qu'elle n'eut part à » cette aventure. Néanmoins le Marquis ne le Tome II.

» devoit pas choisir pour un tel emploi; de soue » que cette circonstance pouvoit le rassurer : mais » il le craignit, quoiqu'il ne le crût pas. Lerme » l'avoir prié de pousser la discrétion jusqu'àn'a-» voir point de curiolité; tont lui faisoit ombra-» ge, parce qu'il avoit une passion extrême pour » sa femme: mais enfin on peut croire qu'en cette » occasion l'instinct de la vérité l'emporta sur des » apparences qui y étoient peut-être contraires. » Il entra dans l'appartement dont Lerme lui avoit » donné la clef, sans démêler quel sentiment le » faisoit agir: il visita toute cette maison; &n'y » trouvant point la Comtesse, il alla chez lui » pour voir li elle y étoit. » Le Marquis de Lerme avoit satisfait le Roi » dans toutes les questions qu'il lui avoit faites, & » vers la fin du jour, étant dégagé d'avec lui, il » courut au lieu où il avoit laissé Inès, pour sçavoir » si elle en étoit sortie,& si par un bonheur qu'il '» n'osoit espérer, elle n'auroit point laissé quel-» qu'adressedu lieu où elle étoit allée; maisilne » trouva rien qui lui en pût donner le moindrein-" dice. Cette aventure l'affligea beaucoup; il ne » sçavoir ce qu'Inès penseroir de lui. Il alloit chez » le Comte de Las Torres, pour sçavoir de lui s'il » avoit exécuté ce qu'il lui avoit promis; mais » tout y étoit dans un désordre extrême. Ce Com-

» te revenu chez lui pour calmer ses soupçons, » avoit demandé sa femme. Elvire lui avoit se-» pondu qu'elle dormoit dans son cabinet; mais » il ne s'étoit pas contenté de cette réponse, il en » avoit voulu avoir la clef; de sorte qu'Elvire se-» gnant de l'aller prendre, sortit pour avertir sa » Maîtresse de ce qui se passoit; mais elle ne sa

strouva plus; & après l'avoir cherchée dans tous » les lieux où il lui sembloit le plus vraisembla-» ble qu'elle pût être, elle tencontra le Marquis 53 de Lerme, qui alloit chez Las Torres. Elle ap-» prit à cet Amant le désordre où tout étoit chez » le Comte; parce qu'il n'avoit pas trouvé sa » femme, & lui fit connoître par-là, tout ce qu'elle » ne croyoit pas qu'il ignorât encore du mariage » d'Inès. Il ne fut plus maître de son désespoir; » il comprit ce qu'il avoit fait; & il découvroit » tant de malheurs à la fois, que ne pouvant sou-» tenir toutes ces pensées, il tira son épée, & se » la passa au travers du corps avant qu'Elvire con-» nût son dessein. Elle appella des gens à son se-» cours: on le porta chez son pere, où sa plaie, » contre fon intention, ne fut pas trouvée mor-» telle.

» Elvire cependant ne trouvant point sa Mas-» tresse, & n'osant retourner chez le Comte de Las » Torres, alla chez sa mere, où elle la rencontra. • Elle lui apprit les triftes nouvelles de la fureur » de son mari, & du désespoir de Lerme. Inès de-» meura dans un accablement qui la rendit comme insensible à ses malheurs : ils étoient trop » grands pour être sentis. Néanmoins elle ne pou-» voit demeurer long-tems dans cet état; il falloit » songer à une retraite plus cachée. Après bien » des incertitudes, elle se détermina à suivre la » fortune de cette veuve, mere d'Elvire, qui n'é-» toit pas sans quelque bien. Elle avoit dessein de » passer le reste de ses jours à une maison de cam-» pagne, qu'elle avoit proche de Seville; elle y of-» frit une retraite à la Comtesse de Las Torres, qui " l'accepta sans balancer, & partit cette nuit-là

» même, avec Elvire. Elle arriva sans obstacle » dans une maison seule au bord d'une forêt, &

» résolut d'y finir ses jours. » Cependant le Comte de Las Torres, après » avoir exhalé les premiers transports de fa fu-» reur, avoit inutilement fait chercher sa femme » par toutes les maisons de Madrid & aux lieux » d'alentour. Le tems l'auroit peut-être à la fin » guéri de sa passion, si une aventure ne l'eût » forcé de se souvenir d'Inès. Elle se promenoit » un soir avec Elvire dans leur perit parc, entouré ... d'une haie vive, quand elles y virent entrer, par » une breche, un homme à cheval, dont l'air étoit so d'une personne de qualité. La Comtesse de » Las Torres crut même remarquer en lui des » traits qu'elle connoissoit. Comme elle n'avoit » point son voile, elle détourna la tête; & Elvire » alla au-devant de lui : il lui demanda pardon de Je fon entreprise; & lui dit qu'ayant été attaqué » par des voleurs, dont il avoit tué l'un d'un coup » de pistolet, il fuyoit devant le reste de la troupe; » que sur le point de tomber entre leurs mains, il avoit découvert la brêche par où il étoit entré » dans ce lieu: il lui demanda la permission de » sortir par l'autte côté; & les voleurs l'ayant vu disparoître & remarquant des maisons, crai-» gnirent de s'être engagés trop avant, & retour-» nerent sur leurs pas. La Comtesse de Las Tor-» res s'étoit retirée dans la maison, de peur d'être » reconnue par cet homme, qu'elle craignit qui » ne fût le Baron de Silva. Elvire lui ayant don-» né le moyen de fortir, la vint retrouver; elles

raisonnerent ensemble sur le malheur des ren-» contres imprévues, qui rendent les précautions » inutiles; & elles penserent au péril qu'il y au» roit pour la Comtesse de Las Torres, à être re-

Elles ne fe trompoient point dans leurs conjectures: c'éroir le Baron lui-même, à qui le Roi avoit enfin permis de revenirà la Cour. Il ne fut pas plutôt à Madrid, qu'il alla trouver le Comte de Las Torres; & lui enfeigna le lieu où étoir la Comtesse. Ce mari partit sur-le-champ, & entra plein de fureur dans la maison d'Elvire. Il étoit seul; & le Baron de Silva l'avoit quitté à la porte. Il demanda la Comtesse de Las Torres; & sur ce qu'un domestique qui ne la connoissoit pas sous ce nom, lui dit qu'apparemment il prenoitcette maiion pour une autre, il entra sans l'écouter; & ouvrant une porte avec violence, il vint l'épée à la main dans la chambre où elle étoir. Cette Comtelle que ses malheurs avoient détachée de la vie, le reçut avec assez de fermeté; mais la surprise de voir son mari dans ce lieu, & quelque sorte d'agitation inséparable de l'idée de la mort, même quand on la méprife, jettoient un feu dans fes yeux, & coloroient fon teint d'une maniere avantageuse à sabeauté. Le Comte de Las Torres laissa tomber son épée. . Ah! si vous me croyez coupable, » lui dit-elle en la ramassant & en la lui rendant, » pourquoi m'épargnez-vous? En l'état où je suis » réduite, il y a moins de cruauté à m'ôter la vie, » qu'à me la conserver ». Elle ne put retenir ses pleurs en disant ces paroles. Le Comte de Las Torres n'avoit pas la force de lui répondre : il la regardoit d'une maniere à lui faire juger qu'il voyoit seulement qu'elle étoit belle. Puis enfin, fans lever les yeux de dessus son visage: » Qui ne " vous croitoit innocente, Madame, lui dit-il? » Pour moi je ne sçais si vous me trompez; mais

134 MADEMOISPILE BERNARDS

» je ne le puis penser; à je ne vous veux plus de
» mal ». Là-dessus ils jetterent un torrent de larmes. La Comtesse de Las Torres apprit à sonmari tout ce qui lui étoit arrivé, sans lui dégusses
rien. Il lui marquoit tant de tendresse, que, malgré le sentiment de ses propres malheurs, elle ne
lui pouvoit resusersa compassion: il lui dit tout
ce qui s'étoit passé depuis qu'elle étoit partie de
Madrid.

Comme Léonor & le Baron de Silva l'avoient sollicité à la vengeance, & qu'il étoit dans un de ces momens d'épanchement de cœur, où l'onne sçauroitrien cacher, il lapria de revenir à Madrid, & lui dit que, puisqu'il étoit sûr de sa vertu, il talleit la faire connoître à tout le monde; mais elle ne cherchoit point à se rétablir dans l'opinion. des hommes; il étoit plussûr de la mépriser comme elle faisoit. D'ailleurs elle appréhendoit pour la tranquillité de son cœur; il lui paroissoit dangereux d'être à portée de voir le Marquis; & quand. elle ne l'auroit pas rencontré, la seule pensée qu'à tous momens il étoir possible qu'elle le rencontrât, auroit suffi pour la troubler. Elle supplia donc son mari de la laisser jouir de cette paix, qu'une longue suite de disgraces & de réflexions lui avoit acquile; & les prieres, autant que les raisons, le firent confentir qu'elle demeurat à la campagne, Le Roi lui avoit donné un emploi affez important, qui l'obligeoit de retourner en Flandres; & il engagea feulement la Comtesse de Las Torres à changer de lieu, & à s'établir près de Madrid, dans une de ses Terres, où elle devoir être d'upe maniere plus convenable à sa qualité, Elle accepta le parti, Elvire l'y accompagna, du confentement de ion mari, qui ne put refuler cerre consolation à.

une femme, dont malgré lui, il reconnoissoit la vertu.

Les malheurs d'Inès ne sont pas encore à leur fin, Madame. L'Amour vint la troubler dans sa solitude. Elle y vit le Marquis de Lerme déguisé. Les plaies de son cœur se rouvrirent aussitôt. La Duchesse de Féria avoit sa Maison de campagne proche de celle de la Comtesse. Elle y demeuroit presque toujours; & la curiosité l'avoir obligée à venir voir la Comtesse sur le bruit de son aventure. Celle-ci lui rendoit ses visites; & comme elles n'avoient point d'autre voisinage, elles se voyoient souvent. Dans ces circonstances le Duc de Lerme rendit un service important à la Duchesse de Féria; la reconnoissance, obligea cette Dame de le voir. Le Duc voulant unir sa famille à la sienne, lui demanda sa fille Casilde en mariage, pour le Marquis de Lerme son fils, qui fur charmé d'avoir une occasion de voir, chez la Duchesse de Féria, sa chere Comtesse. Celle-ci craignant, avec raison, qu'on ne soupçonnât sa vertu, si le Marquis refusoit cet établissement, résolut de l'y déterminer ellemême; de plus, la Duchesse de Féria l'en avoit adroitement priée. Elle fit un dernier effort; & dans une conversation qu'elle eut avec le Marquis, elle n'oublia rien pour l'engager à épouser Casilde. » Je regarderai, lui dit-elle, ce mariage n comme un effer du pouvoir que j'ai sur vous. » Je sçais, qu'il vous faut plus de passion pour » m'obéir dans cette occasion, que pour demeu-» rer à moi. Mais enfin, je vous fuirai, tant que » vous ne serez pas engagé; je vous le jure, & » je ne viendrai plus ici. Quelque mal que me y falle votre absence, votre présence m'en fe" roit encore davantage: faites croire à tout le monde que vous êtes détaché de moi : faitesle moi croire, s'il se peut, à moi-même. Ainsi,
Madame, interrompit-il, si par un excès d'amour qui n'eut jamais d'exemple, je puis vous
obéir, vous me verrez d'un œil indissérent :

être regardé seulement comme le mari de Casilde, sera la récompense de m'être sacrissé à
vos volontés. Là-dessus, il échappa à la Comtesse de Las Torres des choses statteuses, qui
firent disparostre l'horreur de la proposition aux
yeux de son Amant; il n'en vit plus que le
prix.

Huit jours après, la Comtesse de Las Torres voyant que ce mariage n'étoit pas conclu, sortit de chez la Duchesse lorsque le Marquis entra. Il sentit des-lors, que la rigueur de la Comtesse le forceroit d'obéir. Il ne pouvoit vivre sans la voir; al ne pouvoit foutenir les foupçons qu'on avoit contre une vertu si parfaite. Il alla dire au Duc de Lerme, qu'il étoit prêt d'épouser Casilde. Cependant il se reprochoit l'injustice qu'il faisoit à cette jeune personne de l'épouser, quoiqu'il eût une autre inclination; mais la Comtesse le lui commandoir,& son amour lui faisoit vaincre ses scrupules. Le Duc de Lerme sur bien-aise que son fils se portat à ce mariage; il profita de cette disposition; & le lendemain il en apprit la nouvelle à la Duchesse, dont l'empressement à le conclure, répondit aux souhaits de ce Duc. Sitôt qu'il fut réglé, la Duchesse de Féria alla chez la Comtesse de Las Torres, pour lui en faire part, & lui apprir que la cérémonie se célébroit le lendemain.

Le jour du mariage la Comtesse de Las Torres

reçut la nouvelle que son mari étoit mort en Flandres. Elle en fut affligée; cependant elle se voyoit libre; mais c'étoit dans le tems qu'elle avoit forcé Lerme de se marier. Il est vrai qu'il n'étoit pas encore marié,& qu'ilne le devoit être que ce jourlà ; mais elle trouvoit de la difficulté à lui faire manquer de parole à la Duchesse. Après tout, elle auroit bien souhaité que Lerme eût connu son étar, sans qu'elle contribuât à le lui faire connoître. La mort de Las Torres n'étoit pas encore publique. La Comtesse envoya dire à la Duchesse de Féria, qu'elle ne pouvoit la voir le lendemain, à cause de la mort de son mari : c'étoit un moyen infaillible de donner de ses nouvelles au Marquis; mais la Duchesse qui reçut le messager, ne trouva pas à propos de l'en avertir. La tendresse qu'il avoit pour la Comresse de Las Torres, pouvoit à ce coup imprévu, l'emporter sur ses promesses; & la Duchesse de Féria ne voulut pas commettre ses desseins aux caprices d'un Amant. Elle crut même, que la Comtesse lui feroit parler ou lui feroit écrire; elle le fit obséder, & donna des ordres précis, pour empêcher que rien n'allât jusqu'à lui. Quand la Comtesse sçut que la Duchesse seule avoit reçu les nouvelles, elle craignit que le Marquis ne les apprît trop tard; & se disant, après les premiers mouvemens de pudeur, qu'elle étoit libre, & que toute fa vie elle feroit responsable à Lerme & à elle-même de sa timidité, elle sit appeller Elvire pour prendre ses conseils. On lui dir que cetté fille étoit allée chez la Duchesse de Féria: elle se flatta que Lerme seroit instruit par-là de ce qui la regardoit. Enfin voyant qu'Elvire tardoit trop à revenir, elle se levaplusieurs fois du lieu où elle étoit; & quoiqu'elle sçût que cette agitation

Non que je sois certain de ce que j'apperçois;
Milon, je no le sais pas tant que je le crois:
Je le sens; & toujours une secrette haine
Marque à mon cœur l'objet préséré par la Reine.
Il me semble, en un mot, que Gélon est aimé:

Il dit ensuite à la Princesse Nérée:

Un Amant malheureux connoît tous ses malheurs.
J'ai surpris mille fois cette Amante attentive
Aux charmes du vainqueur qui la tenoit captive;
J'ai vu, malgré ses soins, ses yeux se déclarer,
Sa bouche l'applaudir, & son cœur soupirer.

LA PRINCESSE.

Eh! d'où vienn donc, Seigneur, que par vous découverte, Cette flamme à mes yeux ne s'est jamais offerte?

SOSTRATE.

Ah! vous étiez aimée; & votre amant & vous N'ériez jamais remplis que d'un bonheur si doux; Vous ne connoissez point d'autres seux que les vôtres; Votre amour mutuel vous cachoit rous les autres; Contente de son cœur, vous n'alliez point chercher, Si quelqu'un en secret vouloit vous l'arracher. Il faut des yeux jaloux pour voir une rivale. Moi qui suis éclairé d'une slamme satale, Moi qui poursuis un cœur, & ne puis l'acquérir, J'en ai cherché la cause, & l'ai seu découvrir. Ves intérêts ici, Madame, sont les miens; Arrêtez un Captif qui rompra vos liens.

La Couronne oft un bien qui fair un insidelle.

La Reine va l'astrir; courez au-devane d'elle;

Je n'épargnerai rien, pour servir votre amour; Mais prenez quelques soins, Madame, à votre tour.

La seconde Tragédie de Mademoiselle Bernard, Brums, sans être bonne, l'emporte néaumoins sur la premiere; par ce que le sujet prêtoit davantage à son Auteur, & lui fournissoit des situations & des pensées, dont celui de Laodamie étoit peu susceptible. Malgré cela, je le répete, la Tragédie de Brutus n'est tout au plus qu'un Ouvrage médiocre. Le personnage de Brutus, qui devroit être le dominant de la Piece, n'en est que le troisseme, à l'exception d'une scène dans le quatrieme acte, & de deux dans le cinquieme. Le rôle de l'Ambassadeur de Tarquin & celui de la Sœur de Valerius font absolument inutiles. On pourroit même y joindre le personnage de Tiberius, un des fils de Brutus. Des scènes perdues entre Aquilie & Titus, & une ver sification foible & souvent prosaïque : voilà quelques-uns des défauts de cette Tragédie, qui passepour avoir eu le mérite d'engager M. de Voltaire à donner ce sujet au public, & de lui avoir été d'un grand secours.

Je ne sçais, Madame, pourquoi ce bruit s'est répandu; ni ce qui avoit pu porter un mauvais plaisant à insérer dans une parodie injuste & indécente, que M. de Voltaire avoit dérobé pluneurs vers de la Tragédie de Mademoiselle Bernard; ce critique n'avoit assurément pas vu l'ancien Brutus; ou , ce qui est plus vraisemblable, il n'est pas ami de la vérité. Le nouveau Brutus, qui est aujourd'hui entre les mains de tout le monde, fait assez connoître la fausseté de cette ridicule accusation. On peut dire, sans craindre de passer pour un Censeur trop rigoureux, qu'ily atrès-

142 Mademotselle Bernard.

peu de Tragédies plus mal construites, & écties d'un stile plus soible, plus languissant, que celle de Mademoiselle Bernard. Comment M. de Voltaire auroit-il daigné lui dérober des vers! Il n'y a, dans toute la Piéce, que ces deux-ci, dont il paroisse avoir adopté la pensée.

BRUTUS.

Laisse encore douter à mon esprit confus, S'il me demeure un fils, ou si je n'en ai plus.

TITUS.

Non, vous n'en avez point...

Et dans la nouvelle Piéce, Brutus dit :

De deux fils que j'aimois, les Dieux m'avoient fait pere: J'ai perdu l'un; que dis-je! Ah! malheureux Titus?

TITUs répond.

Non, vous n'en avez plus.

M. de Voltaire auroit peut-être bien fait, de ne point ressembler en cet endroit à Mademoiselle Bernard; peut-être aussi cela n'est-il arrivé que par hazard, ou par inadvertance; d'autant plus que cette pensée est fort peu de chose. A l'égard des plans de ces deux Tragédies, il faut convenir qu'ils sont totalement dissemblables. L'amour que M. de Voltaire donne à Titus pour la fille de Tarquin, & qui fait tout le nœud de sa Pièce, n'a aucun rapport à l'intrigue de celle de Mile Bernard, qui ne consiste que dans la jalousie de deux semmes; c'est une espece de partie quarrée,

Mademoiselle Bernard.

qui ne produit aucun intérêt, & qui n'a rien de noble: vous croyez lire une intrigue de Roman.

Il y a, dit-on, un Ambassadeur dans l'une & dans l'autre Pièce; cela est vrai. Mais les choses que dit l'Ambassadeur de la nouvelle, ressemblent-elles à celles que dit l'Ambassadeur de l'ancienne? Dans le Brutus moderne, Arons, Ambassadeur de Porfenna, parle ainsi au Sénat assemblé.

ARONS.

Consuls, & vous, Sénat, qu'il m'est doux d'être admis
Dans ce Conseil sacré de sages ennemis!
De voir tous ces Héros, dont l'équité sévere
N'eut, jusques aujourd'hui, qu'un reproche à se faire;
Témoin de leurs exploits, d'admiter leurs vertus,
D'écouter Rome ensin par la voix de Brutus!
Loin des cris de ce Peuple indocile & barbare,
Que la fureur conduit, réunit & sépare,
Aveugle dans sa haine, aveugle en son amour,
Qui menace, qui craint, regne & sert en un jour;
Dont l'audace.

BRUTUS.

Arrêtez; sachez qu'il faut qu'on nomme Avec plus de respect les Citoyens de Rome. La gloire du Sénat est de représenter Ce Peuple vertueux, que l'on ose insulter. Quittez l'art avec nous, quittez la flatterie; Ce poison qu'on prépare à la Cour d'Etrurie, N'est point encor coanu dans le Sénat Romain. Poursuivez.

ARONS.

Moins piqué d'un discours si hautain, Oue touché des malheurs où cet état s'expose. Comme un de ses enfans, j'embrasse ici sa cause. Vous voyez quel orage éclate autour de vous; C'est envain que Titus en détourne les coups; Je vois, avec regret, sa valeur & son zéle N'assurer aux Romains qu'une chûte plus belle. Sa victoire affoiblit vos remparts désolés; Du sang qui les inonde ils semblent ébranlés. Ah! ne refusez plus une paix nécessaire. Si du Peuple Romain le Séaat est le pere, Porsenna l'est des Rois que vous persécutez: Mais vous, du nom Romain vengeurs si redoutez. Vous, des droits des mortels, éclairés Interprêtes, Vous, qui jugez les Rois, regardez où vous êtes: Voici ce Capitole, & ces mêmes Autels, Où jadis attestant tous les Dieux immortels, J'ai vû chacun de yous, brûlant d'un autre zéle, A Tarquin votre Roi jurer d'être sidéle. Quels Dieux ont donc changé les droits des Souverains ! Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis si saints! Qui du front de Tarquin ravit le Diadême ? Qui peut de vos sermens vous dégager ?

BRUTUS.

Lui-même.

N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus.

Ces Dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus.

Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,

Serment

545

Serment d'obédiance, & non point d'esclavage.

Et puisqu'il vous souvient d'avoir vû dans ces lieux,

Le Sénat à ses pieds, faisant pour lui des vœux,

Songez qu'en ce lieu même, à cet Autel auguste,

Devant ces mêmes Dieux, il jura d'être juste.

De son Peuple & de, lui tel étoit le lien:

Il nous rend nos sermens lorsqu'il trahit le sien;

Et dès qu'aux loix de Rome il ose être insidéle,

Rome n'est plus sujetre; & lui seul est rebelle.

ARONS.

Ah! Quand il seroit vrai que l'absolu pouvoir Eût entraîné Tarquin par-delà son devoir,. Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanceresse ; Quel homme est sans erreur, & quel Roi sans foiblesse ? Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir ? Vous, hés tous ses Sujets, vous faits pour obéir. Un fils ne s'arme point contre un coupable pere ; Il détourne les yeux, le plaint, & le revere; Les droits des Souverains sont-ils moins précieux ? Nous sommes leuts enfans; leuts juget sont les Dieux. Si le Ciel quelquefois les donne en la colere. N'allez pas mériter un présent plus sévere. Trahir toutes les Loix, en voulant les venger, Et renverser l'Etat, au lieu de le changer. Instruit par le malheur, ce grand maûre de l'homme, Tarquin sera plus juste & plus digne de Rome. Vous pouvez raffermir par un accord heureux , Des Peuples & des Rois les légitimes nœuds, Et faire encor fleurir la liberté publique, Sous l'ombrage sacré du pouvoir Monarchique.

Quelle différence de cette scène, & de celle où Tome II. M m 546 MADEMOISELLE BERNARD. l'Envoyé de Tarquin parle ainsi dans l'ancien Brutus!

OCTAVIUS.

.... Consuls, quelle est ma joie, De parler devant vous pour le Roi qui m'envoie, Et non devant un Peuple aveugle, audacieux, D'un crime tout récent encore furieux, Qui ne prévoyant rien, sans crainte s'abandonne Au frivole plaisir qu'un changement lui donne! Rome vient d'attenter sur les droits les plus saints Qu'ait jamais consacré le respect des humains. Méconnoissant des Rois la Majesté suprême, Elle foule à ses pieds & Sceptre & Diadème; Er quel autre forfait plus grand, plus odieux · Peut jamais attirer tous les foudres des Dieux. Mais il n'est pas besoin que les Dieux qu'on offense, Fassent par leur tonnerre éclater leur vengeance : Ce forfait avec lui porte son châtiment. Les Romains sont en proie à leur aveuglement; Ils ne consultent plus les Loix ni la Justice; Un caprice détruit ce qu'a fait un caprice. Le Peuple, en ne suivant que sa légereté, Se flatte d'exercer la fausse liberté. Et par cette licence impunément soufferte, Triomphe de pouvoir travailler à sa perce.

Vous paroît-il, Madame, que dans ce commencement, M. de Voltaire ait rien emprunté de Mademoiselle Bernard. L'idée d'un Ambassadeur de la part de Porsenna, au lieu d'Octavius Envoyé de Tarquin, est tout ce qui peut y avoir de commun dans les deux Piéces. Quand un critique censu-

re cette ressemblance, c'est comme s'il disoit : dès qu'un sujet tragique a été une fois traité, quelque mal qu'il ait été mis en œuvre, je ne veux plus qu'on y revienne. Il est clair qu'une Tragédie de Brutus exige nécessairement un homme dans les intérêts de Tarquin, & qui ménage la conspiration en sa faveur : de plus le fait de l'Envoyé est une circonitance de l'histoire. Ce n'est donc que par ignorance, ou par malignité, qu'on a prétendu rabaisser le nouveau Brutus par cette foible resfemblance.

On attribue à Mademoiselle Bernard différentes Piéces de Vers, parmi lesquelles j'ai fait un choix que je vous envoie. L'une est la Fable si connue de l'Imagination & du Bonheur, que M. de Voltaire dit appartenir à M. de la Parisiere, Evêque de Nîmes, Successeur de M. Flé-nation & le chier. Comme elle se trouve partout imprimée Fable. sous le nom de Mademoiselle Bernard, je crois, Madame, être autorisé à l'insérer ici dans son article.

L'Imagination Amante du Bonheur, Sans cesse le desire & sans cesse l'appelle : Mais sur elle il exerce une extrême riqueur, Et fait pour ses desirs, il est peu fait pour elle, Dans sa tendre jeunesse elle alla le chercher Jusques dans l'amoureux Empire; Mais lorsque du bonhout elle crut approcher Lé soupçon, le jaloux martyre, La délicatesse encor pire,

Soudain à ses transports le vinrent arracher. Dans un âge plus mûr, du même objet charmée, Au Palais de l'ambition

M m ij

548 MADEMOISBLE BERNARD:

Elle crut satisfaire encor sa passion;
Mais elle n'y trouva qu'une ombre, une sumée;
Fantôme du bonheur, & pure illusion.
Ensia dans le Pays qu'habite la richesse,

Séjour agréable & charmant, Elle va demander son fugitif Amant; Elle y vit l'abondance; elle y vit la mollesse,

Avec le plaisir enchanteur;

Il n'y manquoit que le bonheur.

La voilà donc encor qui cherche & se promene.

Lasse des grands chemins, elle trouve à l'écart,

Un sentier peu battu qu'on découvroit à peine.

Une Beauté simple & sans art, Du lieu presque désert étoit la Souveraine; C'étoit la Piété. Là, notre Amante en pleurs,

Lui raconta fon aventure:

Il ne tiendra qu'à vous de finir vos malheurs;

Vous verrez le bonheur; c'est moi qui vous l'assure,

Lui dit la fille sainte; il faut, pour l'attirer,

Demeurer avec moi, s'il se peut, sans l'attendre,

Sans le chercher, au moins, sans trop le desirer:

Il arrive aussitot qu'on cesse d'y prétendre,

Ou que, dans sa recherche, on sait se modérer.

L'imagination à l'avis sût se rendre;

Le bonheur vint sans différer.

La Requête en Vers adressée à Louis XIV; par Mademoiselle Bernard, pour se faire payer de sa pension, mérite encore de trouver place dans cet article.

Sire, deux cens écus sont ils si nécessaires Au bonheur de l'Etat, au bien de vos affaires, Que sans ma pension vous ne puissez dompter

549

Les foibles Alliés, & du Rhin, & du Tage? A vos armes, Grand Roi, s'ils pouvoient rélaster; Si pour vaincre l'effort de leur injuste rage,

Il falloit ces deux cens écus,

Je ne les demanderois plus.

Ne pouvant aux combats, pour vous, perdre la vie, Je voudrois me creuser un illustre tombeau:

Et, souffrant une mort d'un genre tout nouveau,

Mourir de faim pour la Patrie.

Sire., sans ce secours, tout suivra votre Loi; Et vous pouvez en croire Apollon sur sa soi... Le sort n'a point, pour vous, démenti ses Oracles. An! puisqu'il vous promet miracles sur miracles, Faites-moi vivre, & voir tout ce que je prévoi.

Je finis l'article de Mademoiselle Bernard, par ces deux Madrigaux qui portent son nom dans la plûpart des Recueils.

Vous n'écrivez que pour écrire; Pour vous c'est un amusement; Moi qui vous aime tendrement, Je n'écris que pour vous le dire.

AUTRE.

Quand le sage Damon dit que d'un trait mortel L'Amour blesse les cœurs, sans qu'ils osent se plaindre,

Que c'est un Dieu traitre & eruel,

L'Amour pour moi n'est point à craindre.

Mais quand le jeune Atys me vient dire à son tour :

Ce Dieu n'est qu'un enfant, doux, caressant, aimable,

Phus beau mille fois que le jour :

Que je le trouve redoutable !

Je suis, &cc.

Mm iij

LETTRE XXVII

Ans pouvoir marquer précisément le tems de Murat. où est née Madame la Comtesse de Murat, je scais qu'elle étoit contemporaine de Mademoiselle Bernard, & que c'est à peu-près ici la place qu'elle doit occuper dans l'Histoire Littéraire des Femmes Françoises. Elle a composé ellemême les Mémoires de fa vie; & c'est d'après elle, que je vais, Madame, vous faire connoître Madame de Murat.

> » Ce n'est point, dit-elle, pour me justifier, » que j'entreprends d'écrire mon Histoire; il y » a long-tems que Dieu m'a fait la grace de re-» garder les bruits injurieux qu'on a répandus » de moi dans le monde, comme une punition » de ma vanité : & à cet égard je me soumets à » la conduite de sa Providence; trop heureuse » de me sentir innocente de tout ce que la ca-» lomnie m'a imputé; mais malheureuse en » même tems, d'avoir perdu le mérite de mon » innocence, par les scandales auxquels je n'ai » que trop donné occasion.

». Je suis d'une maissance illustre, tant du côté » de mon Pere, que de celui de ma mere. Le » premier de mes malheurs; fut de naître trop » tôt. Ma Mere avoit à peine seize ans, quand elle » accoucha de moi ; & comme elle en passa dix lans avoir d'autre enfant, on me regarda comme » l'héritiere de ma Maison. Ma mere étoit trop » jeune pour voir croître auprès d'elle une fille » qui auroit li bien marqué son âge son me fit

n élever chez une Grand-mere qui eut pour moi » cet amour aveugle, que des personnes avancées » en âge ont quelquefois pour des enfans en qui » elles esperent voir revivre leur famille & leur » nom. Elle ne s'appliqua qu'à m'inspirer sur » mon mérite & sur ma naissance, toute la vani-» té qu'elle en avoit elle-même; & la premiere » chose que j'appris, sur que j'étois belle & desti-» née à prétendre aux rangs les plus élevés. On » m'entrerenoit dans cette vanité; & j'avois déjà » onze ans, lorsque ma mere accoucha d'un gar-» çon. A peine fut-il né, que ma Grand-merelui » prodigua tout l'amour qu'elle avoit eu pour moi. » On cessa de flatter ma beauté, & de me faire es-» pérer de grands établissemens; mon frere m'en-» leva tous ces avantages. On essaya de m'inspi-» rer le goût du Couvent; & l'on me fit enfin con-» noître que c'étoit le parti qu'on me destinoit ». En effer, Madame, la jeune Henriette Julie de Castelnau, (c'étoit le nom de fille de Madame de Murat) fut mise dans un Couvent où on

de Castelnau, (c'étoit le nom de fille de Madame de Murat) fut mise dans un Couvent où on l'éleva, comme c'est la courume dans ces sortes de maisons, pour le monde & pour la vanité. "La lecture des Romans, continue na vement

» la Comtesse, me sit faire réslexion sur des choses que je n'avois, jusques-là, comprises que conses fusément: j'appris en les lisant, qu'il y avoit
une passion qui donnoit aux semmes un empire absolu sur les hommes; & je sentis avec joie,
que je pouvois aussi-bien qu'une autre, prétendre à cet empire, & que peut-être même j'avois
eu occasion de l'exercer.

» En effet je me souviens que dans le tems » que j'étois auprès de ma Grand'mere, il y avoir » un homme de qualité qui m'aimoit, & qui m'ap-

M m iv

ss pelloit d'ordinaire sa petite Reine. Je rappella dans ma memoire tout l'attachement qu'ilm'a-» voit marqué; & je ne doutai point que cet at-» tachement ne fût un effet de la passion que je voyois it bien exprimée dans les Romans : j'eus " regret de l'avoir ignorée si long-tems, & de » n'avoir pas mieux profité de l'empire que je p croyois avoir eu sur cer Amant. Comme c'étoit » un homme de qualité, & qui me paroissoit » avoir plus de mérite qué tous ceux que je con-» noissois alors, il me sembla plus digne de me n donner ses soins. Je résolus de l'engager à me o venir voir, pour avoir lieu de jouir de la glone » de soumettre un homme à mes loix. J'étois trop v jeune pour avoir, en faisant cette demarche, v un autre motif que la vanité: je n'en connouv sois en esset point d'autre; & je ne croyois pas » que l'amour fut autre chose que cer empire p dont j'étois flattée,

Le parti que je pris pour engager le Marquis de Biossac (car c'est ainsi qu'il s'appelloit alors) à me venir chercher, fut de lui écrire; & sans se sans fçavoir ce que je faisois, je copiai dans les Romans, tout ce qui me parut de plus engageant pour exprimer que je souhaitois beaucoup dele voir; c'est-à-dire, que je sis une lettre très passionnée & très-tendre, sans rien sentir de co que j'exprimois, & sans deviner qu'il y ent du mal à écrire de la sorte «.

Cette lettre für envoyée au Marquis de Blossacius sur se rendit au Convent. La vue de sa jeune Amante lui inspira beaucoup d'amour; mais ayant cesse de recevoir de ses settres, parce que cette intelligence avoir été découverte par les Religient

Tes, il pensa qu'il s'étoit trop engage avec un enfant, & laissa-la cette aventure. Cependant les parens de Julie apprirent ce qui s'étoit passé au Couvent, & la regarderent comme une fille perdue de réputation. La mere qui ne l'aimoit pas, voulut qu'elle se fit Religieuse; mais cette vocation n'étant pas du goût de la jeune personne, son pere qui avoit des vues d'établissement, lui propo-'s de la faire enlever par un homme qu'il lui destinoit; ajoutant qu'il n'avoit reçours à cet expédient, que dans la crainte que sa femme ne s'op--posât à ce mariage. La chose sut approuvée & exécutée. Le pere, sous prétexte de courir après le ravisseur, conduifit lui-même sa fille en Province, & lui fit épouser un homme de robe, qui venoit d'acheter une Terre qu'il fit ériger en Marquisat. Cet époux, dit Mad. de Murat, » étoit un homme na-» turellement fort débauché, & qui préféroit le ... vin & la bonne chere à tous les autres plaisirs. Il » s'enyvroit souvent; & dans cet état il me disoit. mille choses désobligeantes. Quelqu'un lui apprit qu'ayant à peine douze ans, j'avois écrit à » Blossac des lettres de galanterie, qui avoient fait m beaucoup de bruit; il s'imagina qu'ayant mar-'» qué de si bonne heure du penchant à l'amour, " je le conservois toujours; & voyant d'ailleurs, in par les reproches qu'il se faisoir à lui-même, " de la maniere dont il en usoit avec moi, que je 'm' n'avois pas sujet de l'aimer, il se mit dans l'esprit, qu'il falloit que j'eusse quelqu'inclination. " Il ne tarda gueres à sçavoir de qui il devoit in être jaloux. Blossac arriva dans la Province, paccompagné de quelques-uns de ses amis : il mo y vint voir avec enx. J'étois seule dans le Cha» teau : je ne puis exprimer de quel mouvement » je me sentis agitée, quand je vis un homme qui » m'avoit été si chere. Il me parut de son côté auf-» si embarrasse que je l'étois. Après les premiers » complimens, ses amis louerent la situation & la beauté du Château, & demanderent à voir les appartemens. Blossac s'écarta d'eux adroite-» ment; & ayant trouvé moyen de me parler en » particulier, il m'apprit dans les termes du mon-» de les plus touchans, qu'il m'avoit toujours 21-» mée, & que je ne pouvois sans injustice, lui ôter » le cœur que je lui avois donné autrefois. J'eus la » force de le conjurer de ne plus penser à moi, ou du moins de ne me revenir jamais voir; & » je n'oubliai pas de lui défendre de m'écrire; » par ce que je lui avouai que je craignois que » mon mari ne jugeat pas avantageusement du » commerce que nous aurions ensemble. Pendant » que nous nous entretenions, mon mari arriva; » & il ne tint qu'à lui de s'appercevoir que nous » avions, Blossac & moi, les larmes aux yeux. Je » crois qu'il remarqua bien le désordre où nous » - étions; mais il dissimula, & sit assez bien le res-» te du jour les honneurs de chez lui: après que » notre compagnie nous eut quittés, mon man » cessa de se contraindre, & commença à me re-» procher ce que j'avois fait pour Blossac autrefois; '» & m'accusant ensuite d'être ce que je n'étois » pas, il me jura qu'il ne seroit point la duppe » de mes galanteries, & que je ne sortirois jamais » du Château ».

Les mauvais traitemens de ce mari forcerent la Comtesse de prendre la fuite; mais un Gentilhomme dont elle étoit aimée, ayant profité de la cir-

constance pour l'enlever, on crut dans le monde. qu'elle avoit quitté son époux pour suivre un Amant. Cependant dès qu'elle se vir libre, elle vint à Paris, où la médifance envenima encore ¥out ce qu'on avoit publié à son désavantage. Com~ me elle se trouvoit dans le besoin, par la dureté de sa mere & les mauvais procédés de son mari, on lui donna pour Amants tous ceux qui voulurent lui rendre quelque service & l'aider à poursuivre sa séparation. Le fils d'un Magistrat qui s'étoit chargé de ses intérêts, fut le seul qui fit une véritable impression sur son cœur. Ce jeunehomme, à qui elle donne le nom de Saint-Albe, ne témoignoit son amour que par son respect & ses services. Néanmoins le Magistrat lui-même, qui aimoit la Comtesse, crut s'appercevoir qu'il avoit un rival dans son fils; il le fit enfermer. Mais la Comtesse qui l'aimoit, & qui le voyoit malheureux pour l'amour d'elle, s'employa pour lui faire avoir sa liberté & l'obtint. Cette démarche parut encore justifier les mauvais bruits qui s'étoient répandus à son sujet. Quelque tems après Saint-Albe s'étant battu avec le Marquis de Montalzac qui avoit mal parlé de la Comtesse, on ne ménagea plus sa réputation.

» Saint-Albe, continue l'Auteur des Mé» moires, étoit à peine guéri, quand son pere
» mourut. Heureusement pour son fils, il mourut
» si subitement, qu'il n'eut pas le tems de signet
» un testament par lequel il le déshéritoit. Le
» premier usage que sit Saint-Albe de sa succession', sut de me l'offrir. Il m'écrivit que j'étois
» maîtresse de tout son bien, & qu'il me prioit de
so souffrir qu'il m'en sit la donnation pour une raison particulière. On vouloit le marier; & com-

me il lui étoit impossible d'y consentir, il croyoit fe débarrasser de cette importunité, en faisant

» voir qu'il avoit disposé de son bien, & qu'il de-

o venoit par-là un assez mauvais parti.

» Quoique cette propolition me parut extravagante, je n'étois point insensible à la généro-

e sité qui en étoit le principe; mais j'admirois en » même-tems le malheur que j'avois, d'être ai-

» mée d'un homme, qui plus il étoit capable de

» faire des actions héroiques, plus il commettoit » ma réputation; & quel déchaînement ne de-

» vois-je pas craindre de sa famille, si l'on venoit

» à soupçonner le dessein qu'il me proposoit? Cet écueil étoit d'autant plus à craindre, que je

» me sentois plus agréablement flattée; car je

p connus alors, qu'il ne me seroit plus possible de

» ne point aimer un homme, qui me donnoit » tous les jours de nouveaux sujets de l'estimer.

» Ce que Saint-Albe faisoit de son côté, m'ap-

» prit ce que je devois faire du mien: je résolus » non-seulement de refuser ses offres, mais en-

» core de l'obliger à se marier; je lui mandai qu'il

» me perdroit, en faisant ce qu'il méditoit; mais » que s'il vouloit que je l'aimasse toute ma vie,

» il falloit qu'il fit ce que sa famille souhaitoit, & que je l'en conjurois par le soin qu'il devoit

» avoir de ma réputation. Ma réponse lui causa

» beaucoup de chagrin; il en tomba malade; il » m'écrivit encore plusieurs lettres pour essayer

» de me faire confentir à la donnation ; je la refu-» sai constamment; & je lui écrivis de nouveau

qu'il songeat à se marier, s'il ne vouloit me per-

» dre entiérement; & en effet on voit bien que

» je n'aurois pu éviter les persécutions de sa fa-

mille, si l'on avoit connu ses desseins ».

Saint-Albe obéit enfin avec la plus grande répugnance; il épousa une femmeriche, qu'il ne put jamais aimer; & cette indifférence ne manqua pas d'être interprétée au désavantage de la Comtelle. Au bour de quelques années, celle-ci perdit son mari, & recouvra sa liberté. Elle sur sachée alors d'avoir contraint Saint-Albe à se marier; mais le hazard favorifa leurs défirs : la femme de Saint-Albe mourut de la perite vérole. Comme il n'y avoit point d'enfans de ce mariage, Saint-Albe fut obligé de rendre les grands biens que sa femme lui avoir apportés. Il n'osoit se flatter que la Comtesse, qui étoit devenue très-riche par la mort de son frere & de sa mere, pensât à l'épouser. Déjà dans son désespoir, il avoit résolu de se retirer en Hollande; mais la Comtesse se souvint de ce qu'il avoit fait pour elle; & comme elle l'aimoit véritablement, elle lui fit annoncer par Madame de Chatillon, son amie, le dessein où elle étoit de s'unir à lui.

"Il seroit difficile, continue Madame de Murat,
d'exprimer le plaisir que sentit Saint-Albe en
ce moment. Il embrassoit les genoux de Madame de Charillon, en la conjurant de lui apprendre si ce qu'elle disoit étoit sincere. Madame de Charillon lui répondit, que pour lui
stairevoir qu'elle ne le trompoit point, elle alloit me faire venir. Elle m'envoya chercher
aussitôt; je me rendis chez elle, fort impatiente de sçavoir ce qui s'étoit passé entr'eux. SaintAlbe étoit encore à ses genoux quand j'entrai,
Venez, dit-elle, Madame; car je ne sçais plus
où j'en suis; & je crains, si vous n'y mettez ordre promptement, que Monsieur de Saint-Albe
n'expire à mes pieds. Je ne sçavois ce que Mada-

220

» me de Charillon lui avoit dit ; & le voyant en » cet état, j'eus peur qu'elle ne l'eût mis au dés-» espoir, en lui faisant entendre que je voulois » épouser le Duc. Ah! Madame, lui » dis-je dans cette pensée, que vous êtes cruelle » de faire de la peine à Saint-Albe! Que vousa y t'elle appris qui vous afflige si fort, dis-je à Saint-Albe, en lui adressant la parole? Il se tourna » de mon côté, & m'embrassant les genoux : Non, »: Madame, s'écria-t'il, je ne puis croire ce que » j'ai entendu; mon bonheur est si inconcevable, » que j'en suis étonné. Je craignis alors que Ma-» dame de Châtillon ne lui en eût trop dit; & je » lui demandai en rougissant, quel étoit ce bon-» heur dont il étoit si saisi. Hélas! Madame, répartit-il, je ne puis l'exprimer; tout ce que je » sens, c'est que je vous adore; je voudrois que vous pussiez lire dans mon cœur : je vois bien, p repris-je, que Madame de Chatillon m'a trahie, & qu'il est inutile de feindre plus long-tems. » Levez-vous, Saint Albe, & écoutez-moi : je vous aime; & tout ce que vous avez fait pour moi de-» puis douze ans, m'a persuadé que vous méri-» tiez que je vous aimasse. Je n'ai jamais cruque » le ciel disposeroit les choses de sorte, que je pus-» le vous témoigner l'impression que vos manieres ont faite sur mon cœur; je puis même vous » dire que quoique nous soyons, vous & moi, en o état de nous unir pour toujours, j'aurois de la » peine à m'y résoudre, sans le malheur qui vous a privé de vos biens; mais vous avez besoin de » moi; & je ne veux pas qu'un autre ait l'avanta--» ge de vous être utile. Vous m'avez secourue .» dans un temsoù ma fortune étoit malheureuse; » & il est juite que je vous rende ce que vous avez # fait pour moi. Je vous épouse; mais je compre » assez sur votre amitié & sur votre délicatesse, » pour croire que vous ne fèrez que ce qui » pourra's accorder avec ma gloire. Il faut, avant » que de nous marier, rompre l'affaire du Duc » D*** & tâcher d'établir mon fils. Je vous de-» mande donc, que personne ne fache le dessein » que je vous découvre, & même que vous me » voyez rarement, jusqu'à ce que j'aie préparé » toutes choses pour notre mariage; j'espere » qu'il se fera bientôt & que vous continuerez à » avoir une conduite qui me fera de plus en » plus approuver la promesse que je vous fais de » n'être jamais qu'à vous. Ah! Madame, c'en » est trop, reprit Saint-Albe; vous verrez que je » suis incapable de changer; le tems ne sauroit » diminuer la vivacité de mes sentimens : Dieu » m'est témoin, que si vous eussiez épousé le Duc » D*** je n'aurois pas cessé de vous aimer; mon » parti étoit pris; je devois passer en Hollande, » non pour m'épargner le chagrin de vous voir » à un autre, mais pour vous cacher une mau-» vaise fortune qui auroit sollicité votre géné-» tolité ».

Ce mariage si désiré sur ensin conclu. On ne vit jamais d'union plus belle, si on en croit notre Auteur: Il se trouva cependant un homme qui entreprit de la troubler. Amant de la Comtesse, & ennemi de Saint-Albe, il contress d'impostures, & sit tant par ses artisces, que Saint-Albe désespéré s'éloigna de sa femme : mais la vérité sut découverte; le calme succèda à l'orage; & la mort seule pur séparer deux personnes qui s'aimoient si tendrement. Saint - Albe étoit dans la seur de son âge, & au milieu de

ses plus belles espérances. » Je n'ai été occupée » depuis ce tems-là, dit Madame de Murat, » que du regret d'avoir perdu un époux si cher » & si digne de ma douleur: on me doit par-» donner le détail que je vais faire de cette triste » séparation. Elle est toujours présente à mon » esprit; & peut être que le portrait que j'ai sait » de Saint-Albe dans ces Mémoires, quoiqu'ins finiment au-dessous de ce qu'il étoit, donnera » la curiosité d'apprendre comment il sinît sa » vie.

» Saint-Albe avoit donné à la bataille D*** » toutes les marques de prudence & de valeur » qu'on pouvoit attendre d'un Officier de sa » réputation. S'étant un peu trop avancé pour re-» connoître les ennemis, il reçut un coup de » mousquet au travers du corps, qui ne parut » pas d'abord aussi dangéreux qu'il l'étoit. Des » qu'il fur blessé, il m'écrivit que sa blessure étoit » legere, & qu'il me prioit de n'en être point » allarmée. Je l'aimois trop pour n'en pas avoir » une extrême inquiétude; je partis sur le champ où on l'avoit trans-» pour me rendre à . » porté. Il fut deux ou trois jours dans un état " qui faisoit espérer qu'il n'en mourroit pas; mais tout d'un coup il se fit un si grand chan-.» gement, qu'on commença à craindre pour sa vie : la fiévre redoubla ; & l'on ne douta point » qu'il n'eût un abscès formé dans la poitrine; » il connut le premier que les remedes étoient pinutiles, & qu'il alloit mourir. Dès qu'il le se sentit dans cet état, il me sit approcher de son it; & ayant fait éloigner tout le monde, il me parla en ces termes : ne vous flattez plus, » ma chere femme, de l'espérance de ma gué-» rilon; " rison; quelque chose qu'on puisse vous dire, je me sens; & je vois qu'il faut nous séparer: ç'en est fait, il faut que je quitte une vie qui ne m'a été agréable, qu'autant qu'elle m'a donné occasion de vous servir & de vous plaire. J'ai vécu heureux, parce que vous m'avez aimé; & c'est même au dessein de me rendre moins indigne de vous, que je dois le peu de réputation que je me suis acquise. J'ai tâché de vivre en honnête homme, & de faire mon devivre en honnête homme, & de faire mon devivre époux; & j'aurois moins valu si vous ne m'aviez aimé. Adieu, ma chere semme, ajoutatiel en m'embrassant, adieu pour la derniere fois.

» Pendant que Saint-Albe me tint ce dis-» cours, j'étois dans un état à faire pitié. Je » mouillois ses mains de mes larmes; je poussois » des soupirs & des sanglots; & je ne sais le-» quel de nous deux étoit le plus à plaindre dans » ce moment. On me mit au lit; je ne revins » à moi que deux ou trois heures après ; je vou-» lus retourner auprès de lui; mais on m'en em-» pêcha; & je ne fus libre, qu'après qu'il eut so rendu les derniers soupirs. Chacun étoit occu-» pé de sa douleur; tous les domestiques fon-» doient en larmes; les Soldats entroient en » foule pour le voir & lui baiser la main. Les » Officiers se retiroient dans un profond silen-» ce, & n'avoient pas la force de s'opposer à » mon passage. J'entrai dans la chambre où il » venoit d'expirer; je le vis sans vie. O Dieu! so quel spectacle! Je ne sais comment je ne » mourus point de douleur ; je suspendis le » cours de mes pleurs, pour lui rendre les der Tome II.

161

» niers devoirs; & je signalai mon amour par la

» magnificence de ses obséques ».

L'air & le ton romanesques que Madame la Comtesse de Murat a répandu sur l'histoire de sa vie, m'engage à placer ici ce que je trouve sans énigme & sans voile, dans quelques Auteurs comtemporains. Elle étoit fille du Marquis de Castelnau, Gouverneur de Brest, & Mestre de Camp d'un Régiment d'Infanterie, qui mourut, dit-on, d'une blessure qu'il reçut près d'Utrech. Du côté de sa mere, Mad. de Murat étoit petitefille du Comte de Daugnon, Maréchal de France. Elle épousa le Comte de Murar, Colonel d'Infanterie, & Brigadier des Armées du Roi. La vivacité de son esprit, & son goût pour le plaisir, donnerent occasion aux mauvais bruits qui se répandirent. Après la mort de son mari qui vécut assez bien avec elle, le Roi l'exila à Auch. On ignore la cause de cette disgrace; peut-être s'étoit-elle mélée de quelque intrigue qui avoit déplu à ce Monarque; & c'est apparament ce que l'abbé Lenglet veut faire entendre en difant d'elle, dans sa Bibliotheque des Romans, quelle étoit connue dans le monde galant & remuant. Quoiqu'il en soit, elle demeura dans son exil jusqu'à la mort du feu Roi. M. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, lui donna sa liberté. Mais elle en profita peu, car elle mourut l'année suivante, n'ayant pas cinquante ans. Le style de quelques-uns de ses Ouvrages tient beaucoup de son caractere. Il est léger, vif, spirituel & enjoué. Madame de Murat badine plutôt qu'elle ne travaille.

Je suis, &c.

LETTRE·XXVIII

E Livre intitule les Effets de la Jalousie, ten- Les Effets ferme un évenement fort extraordinaire, & qui de la Jaleusert à prouver beaucoup mieux que tous les rai- sie. Sonnemens, combien une femme est à plaindre d'avoir un mari jaloux. Madame la Comtesse de Murat avoit passé par cette cruelle épreuve. Le malheur de la Comtesse de Château-Briant qu'elle expose dans cet Ouvrage, est revêtu de toutes les circonstances capables d'intéresser & d'attendrir. Je passerai sous silence tout ce que Madame de Murat nous apprend de l'état de la Cour de François I, pour vous dire, Madame, en peu de mots, que Françoise de Foix, sœur du Vicomte de Lautrec, en faisoit un des plus beaux ornemens. Le Comte de Château-Briant; qui vouloit se retirer de la Cour, songea à se choisir une compagne aimable, avec qui il pût passer ses jours dans la retraite. Il demanda à Messieurs de Lautrec, leur sœur en mariage, & l'obtint facilement à cause de sa naissance & de ses grands biens. On ne put voir à la Cour sans murmurer, que Monsieur de Châreau-Briant se disposoit à emmener sa nouvelle épouse dans le fond de la Bretagne. La bienséance fit retarder son départ de quelques jours, jusqu'à ce que le Roi eût fait son entrée à Paris, pour la cérémonie de son sacre. Les François qui, long-tems avant ce regne, étoient déjà en réputation de surpasser en magnificence & en galanterie, toutes les autres nations, n'oublierent rien de ce Nn ii

qui pouvoit contribuer à rendre cette pompe digne de la curiolité & de l'admiration des spectateurs.

Comme le Roi étoit l'homme le plus beau & le mieux fait de sa Cour, il attira aussi plus particulierement sur lui les regards de tout le monde. Sa riche parure & son ajustement extraordinaire joignoient à ses agrémens naturels, un éclat dont on demeuroit ébloui. Madame de Château-Briant, qui d'un balcon où elle étoit avec quantité de Dames, le regardoit passer, sentoit sur son visage, en le voyant, une rougeur qui marquoit l'agitation de son ame. Elle le fuivoit de l'œil avec une attention incroyable; & quand il eut disparu à sa vue, elle sur longtems plongée dans une profonde rêverie, dont elle goûtoit le plaisir avec d'autant plus de liberté, qu'elle ignoroit combien il étoit dangéreux. Mais ce qui acheva de la perdre, ce fut quand, dans les jours suivans où se firent les Tournois, elle vit ce Prince rompre une lance, & courre la bague avec une grace & une adresse qui surpassoient celles de tous les autres Chevaliers. Cependant à peine cette cérémonie fut - elle achevée, que son mari l'avertit de se disposer pout leur voyage. Il vit bien qu'il la mortifioit; mais il ne s'apperçut pas de sa passion, qu'elle ne connoissoit point encore elle-même.

Pendant le voyage, la mélancolie de la Comtesse fut extrême; elle redoubla encore dans la solitude; & son mari qui l'attribuoit au chagrin d'avoir quitté sa famille, n'oublioit rien pour la dissiper. Parmi les divers Tableaux qui ornoient la Chambre de la Comtesse, le portrait de François I. étoit vis-à-vis de la porte; en sorte

qu'en entrant, c'étoit le premier objet qui s'offroit à la vue. Elle le détacha de cet endroit. pour y mettre à la place celui de son mari. Quand elle eut celui du Roi dans les mains, elle le considéra attentivement : elle en regardoit jusqu'au moindre trait : elle le mettoit dans différens jours, pour voir les différentes manieres dont il paroîtroit à ses yeux : elle y trouvoit toujours les mêmes graces, & des charmes auxquels il lui étoit impossible de résister. Elle se sentoit attendrir de plus en plus : elle ne pouvoit s'empêcher de soupirer & de laisser couler des larmes. Elle fut même si touchée & si pénétrée de cet objet, qu'elle tomba évanouie. Une de ses femmes étant entrée au bruit qu'elle avoit entendu, & la voyant sans sentiment, s'écria que sa Maitresse étoit morte. Monsseur de Château-Briant accourur aussitôt; il la prit dans ses bras, & la fit revenir; mais lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle les détourna de lui, comme de honte. Il lui demanda quel étoit son mal; & elle ne lui répondit que par des soupirs. Il apperçut alors auprès d'elle, le portrait du Roi; & c'en fut assez pour lui faire soupçonner une partie de la vérité. Toutefois comme la jalousse est ingénieuse à se tourmenter elle-même, il voulut s'assurer davantage d'une chose qu'il auroit dû souhaiter d'ignorer toute sa vie. Il devint également cruel à Madame de Château-Briant & à lui-même. Il affectoit en toutes sortes de rencontres, de lui parler du Roi, & de le louer devant elle. Il observoit alors rous les mouvemens de ses yeux & de son visage; & remarquoit souvent que, quelque effort qu'elle fit pour se contraindre, sa rougeur la trahissoit, & faisoit voir le plaisir secret Naui

qu'elle sentoit, en entendant parler de ce Prince, Cependant un Procès considérable ayant appellé Monsieur de Château-Briant à la Cour, il ne put jamais se résoudre à mener sa femme avec lui: & par une bizarrerie sans exemple, il lui fit promettre de ne point quitter la Province, quelques instances qu'il lui fit de le venir joindre. Il fir faire un anneau de deux pièces, dont il lui en donna une, & l'avertit de ne venir à la Cour, que lorsqu'elle recevroit dans une lettre, l'autre partie de la bague. L'arrivée de Monsieur de Château-Briant dans la Capitale surprit les Courtisans qui ne voyoient point sa femme avec lui. On foupconna qu'il étoit jaloux; on l'engagea d'écrire à Château-Briant; mais comme il n'envoyoit point la partie de la bague, la Comtesse refusoit toujours de quitter sa retraite. Un Domestique du Comte, qui étoit son Confident, se laissa gagner par l'espoir d'une récompense. Il découvrit le fecret de la bague, & trouva moyen de confier pour quelque tems, la partie qu'avoit le Comte. On en fit faire une toute semblable qu'on mit dans une lettre qu'on fit écrire à Monsieur de Château-Briant; & quelques jours après, la Comtesse arriva à la Cour, au grand étonnement de son mari. Il courut transporté dans un Cabinet, ouvrit une casserte, y chercha la moitié de bague, l'y trouva, & l'apporta à sa femme, Mais dans quel étonnement nouveau ne tomba-1-11 point, quand elle lui en fit voir deux autres moities semblables? Il demeura long-tems immobile, ne sachant que penser, & levant souvent les yeux au Ciel. Puis d'un ton de désespoit? g'en est fair, s'écria-t-il, je suis perdu! Adieu, Madame; je vous défends expressément de mo

suivre. En parlant de la sorte, il disparut comme un éclair, monta à cheval, & s'en retourna à Château-Briant, y rensermer ses chagrins.

Messieurs de Lautrec ne jugerent pas à propos, que leur sœur courut après un époux aussi bizarre. Elle resta donc à la Cour, & vit le Roi, qui, touché de ses charmes, n'y fut pas insensible. Ce Prince mit tout en usage pour la consoler des rigueurs de son mari. L'amour plus que tout autre considération, fit céder la Comtesse. Elle reçut les vœux du Monarque, & lui prodigua sa tendresse. Cependant la Conquête du Milanois ayant appellé le Roi en Italie, la Comtesse retourna à Château-Briant, s'exposer aux jalouses fureurs de son mari: la mort & une mort cruelle fut le fruit de son repentir. Après avoir langui quelque tems dans la douleur & dans les larmes; après s'être vu arracher d'entre les bras une fille chérie, que cette séparation conduisit au tombeau, elle devint enfin la victime de la jalousie de Monsseur de Château-Briant. Je vais exposer à vos yeux, Madame, l'image de cette trifte catastrophe.

François I. qui avoit été fait Prisonnier à la journée de Pavie, par les Généraux de l'Empereur, fut enfin remis en liberté après une longue & rigoureuse prison. Le Comte de Château-Briant appréhenda que ce Prince ne sirrevenir sa femme à la Cour; & ce sur encore ce qui l'empêcha de suspendre les coups qu'il destinoit à la malheureuse Comtesse. La Gouvernante de sa sille, qui vit bien qu'il se préparoit à quelque chose de violent, courut l'en avertir; mais elle lui répondit sans s'émouvoir, qu'elle y étoit toute préparée; que depuis la mort de sa fille, la vie lui-

Nair

étoir importune, & que son mari en la lui ôtant, l'obligeroit plus qu'il ne pensoit, puisqu'il la dé y livreroit de tant de miseres. Il entra dans sa chambre avec des yeux enstammés de fureur,

accompagné de six hommes masqués,

Quand Madame de Château-Briant le vit, elle lui dit, en le regardant d'un air tendre & plein de langueur, qu'elle n'ignoroit point dans quel dessein il venoit; qu'elle n'en murmuroit pas, & qu'elle méritoit une punition plus rigoureuse; mais que comme le Ciel se réservoit le châtiment de nos crimes, elle le prioit de pardonner cette vengeance au Comte, & qu'elle souhaitoit qu'il n'en portat point la peine dans le tems ni dans l'éternité. A peine avoit-elle celle de parler, que le Comte sit signe à ces hommes masqués d'executer promptement ce qu'il leur avoit ordonné. Quatre de ces cruels se sailirent de Mad. de Château-Briant, tandis que les deux autres lui ouvrirent les veines des bras & des jambes. Son mari prenoit un plaisir barbare à voir couler ce beau sang qui sorroit à gros bouillons, & baignoit toute la chambre. Il ne voulut point quitter qu'il ne la vit hors d'état d'en revenir. A meture que les forces diminuoient, on voyoit fur son visage les graces mourantes jetter un dernier éclar, & ses yeux s'obscurcir insensiblement. Enfin ses esprits se retirant peu-à-peu, elle expira appuyée fur la Gouvernante de Mademoiselle de Château-Briant, qui mêloit ses larmes au sang de sa Maitresse.

Les Lutins Pour dissiper les idées sombres que cette Hisde Kernosi, toire auroit pu vous donner, Madame, je vais vous entretenir d'un sujet moins lugubre.

La Vicomtesse de Kernosi passoit presque toute

l'année dans son Château, qu'elle estimoit comme le plus charmant séjour de toute la Bretagne. C'est un Fief noble, dont ses ancêtres ont successivement porté le nom; où elle-même a été éleyée dès sa plus tendre jeunesse, & dont la situation avantageuse offre, de tous côtés, quelque chose de singulier & d'agréable à la vue. Ses deux nièces, toutes deux jeunes & aimables, demeuroient dans ce lieu avec elle, & trouvoient bien triste de passer leurs beaux jours dans une demeure si solitaire, si éloignée du commerce du monde; distante de dix lieues de la Ville la plus prochaine, & d'un quart de lieue du Vil-

lage.

Ce Château est un bâtiment à l'antique, qui conferve pourtant un air de grandeur. D'abord on y voit des portes de fer, de grosses Tours, des tossés profonds, des ponts-levis à demi rompus, ensuite de grandes galeries sans aucun ornement, des falles & des chambres spacieuses dont les fenêtres font si étroites, que le jour n'y peut entrer qu'imparfaitement. L'herbe croît en Eté sur les Terrasses, aussi haute qu'en plaine campagne; enfin ce Château est précisément sur le modele de ceux où l'on dit qu'il revient des esprits. C'étoit aussi l'opinion commune de ce pays-là; on en contoit depuis plus de cent ans des choses merveilleuses : Mesdemoiselles de Kernosi sçavoiens dès leur enfance, toutes les histoires des lutins de ce Château; leurs Gouvernantes leur en avoient mille fois fait le récit; mais quoiqu'elles eussent presque toujours démeuré dans ce lieu, elles n'avoient jamais rien vu ni entendu, qui leur pût persuader qu'il y eût quelque vérité à cette croyance vulgaire. Un soir que la vieille Vicomresse s'é-

toit couchée de fort bonne heure, Mesdemoifelles de Kernosi se retirerent dans leur chambre; elles s'affirent auprès du feu, ne voulant pas sitôt se mettre au lit. Après quelques momens de conversations, Mademoiselle de Kernosi se levatoutà-coup de dessus son fauteuil en faisant un grand cri. Qu'avez-vous, ma sœur, dir Mademoiselle de Saint-Urbain, étonnée de son action? Voyez, voyez, reprit Kernosi toute esfrayée: Saint-Urbain regarda, & vit une lettre attachée à une petite chaîne d'argent qui descendoit par la cheminée; & on la tenoit à une distance assez élevée, pour empêcher que le feu ne prît au papier. Quoi!dit Saint-Urbain, c'est un billet qui vous effraye si fort! j'ai cru que vous aviez des visions épouvantables. Voyons, continua-t'elle, en prenant les pincettes pour pouvoir attraper le billet sans se brûler; voyons promptement ce que cela signisse. En même-teins elle prit le papier avec les pincettes & l'ouvrit dans le moment même, malgré Kernosi qui mouroit de peur. L'écriture de l'esprit est fort lisible, dit Saint-Urbain en regardant ce billet : voyons un peu ce qu'il nous veut dire: elle le lut; & elle y trouva ces paroles:

"Vous êtes toutes deux trop-aimables, pour de meurer toujours seules dans un lieu aussi solitaire que celui-ci; on ne peut vous avoir vues & n'avoir pas le cœur sensible à vos beautés & à vos ennuis; chargez-nous du soin de vos plaisirs; & l'on fera de son mieux pour vous réjouir; on y parviendroit fans doute, si des cœurs tendres & sideles vous paroissoient dignes de votre attention ».

Les Lutins du Château.

Qu'est ce que tout ceci, dir Mademoiselle de

Kernosi qui avoir eu le tems de serassurer un peu? Je ne sçais, répondit Saint-Urbain; mais on nous promet des plaisses & des Amans sideles; je suis

d'avis que nous acceptions ce marché.

Comme il n'est pas possible, Madame, dans un court abrégé, de ménager votre surprise par l'atrente des événemens, vous sçaurez d'abord, que le Comte & le Chevalier de Livri, qui étoient amoureux de Mesdemoiselles de Kernosi, étoient les lutins du Château : ils tinrent exactement leur promelle: on vit arriver, le jour suivant, une troupe de Comédiens qui furent présentés à la Vicomtesse, comme pour lui donner une sète galante. Mesdemoiselles de Kernosi apprirent de leurs amans, que le Baron de Tadillac, leur parent, qui connoissoit le caractere romanesque de la Vicomtesse, s'étoit mis dans la tête de s'en faire aimer, & de se procurer, par ce moyen, un établissement avantageux. C'étoit lui qui avoit fait venir les Comédiens; & il avoit promis au Comte & au Chevalier, si son projet réussissoit, de faire tous ses efforts, pour leur faire épouser les deux sœurs. Vous jugez bien, Madame, que le Château de Kernosi changea de face en peu de tems. Les plaisirs y vinrent fixer leur séjour; & la Vicomtesse enyvrée d'amour & de vanité, se crut encore au fiecle des Amadis & des Galaor.

Au milieu des fêtes que le Baron prodiguoit à son Héroine, on vint annoncer Monsieur de Fatville, Conseiller au Parlement de Rennes. Quel homme, dit Mademoiselle de Kernoss! Qu'il va bien nous faire sentir le malheur de n'ofer, à la campagne, faire dire que l'on n'est pas chez soi. Bon, dit Saint-Urbain, il ne nous en nuyera point tant; à la vérité c'est un fat; il en

faut au moins un pour servir de risée à la compagnie. Madame la Vicomtesse qui vouloit étalersa prudence aux yeux du Baron, fit une réprimande à Saint-Urbain de cette plaisanterie; elle auroit duré long-tems, fi le Conseiller ne fût entré. Il avoit un habit rouge galonné en argent, une grande épée pendue à un large ceinturon, mis par dellus le juste-au-corps, un chapeau bordé d'or avec une vieille plume jaune, une perruque blonde fort longue & si pleine de poudre, qu'il la semoit sur Ion habit & aux environs. Il fit, en entrant, dix ou douze révérences sans se reposer, toutes austi profondes les unes que les autres; puis s'approchant de la Vicomtesse, » il y a trop bonne com-» pagnie chez vous, Madame, lui dit-il avec un » air décontenancé, pour n'avoir pas enviede » l'augmenter. La Vicomtesse lui répondit ce » compliment ordinaire, qu'il lui faisoit bien de » l'honneur. J'ai bien fait courir ma chaise de » poste, où il y a de bons ressorts, dit Monsieur » de Fatville, pour arriver plutôt ici; car j'étois » dans une impatience extrême de voir l'incom-» parable Mademoiselle de Saint-Urbain; il s'ap-» procha d'elle & se mit en devoir de lui baiser » la main. Je vous suis très-obligée, dit Saint-» Urbain en retirant promptement sa main, de » m'avoir facrifié les ressorts de votre chaise de » poste : oh! ils ne seront point gâtés, reprit Fat-» ville; mes laquais m'en ont assuré. Je ne sçau-» rois m'empêcher, continua-t'il en se regardant » dans un grand miroir, de vous exprimer la joie » que j'ai d'être vêtu cavaliérement; aussi je ne » porte jamais mon habit noir, que les matins. » Ma foi cela est fort prudent à vous, dit le Ba-» ron; car celui-là vous sied à merveilles. Fatville

" remercia le Baron par trois grandes révérences;

" & heureusement pour la compagnie, qu'il en" nuyoit extrêmement, on vint avertir que la Co" médie commenceroit dès qu'il plairoit aux Da" mes de l'ordonner. Vous avez donc ici la Co" médie, dit Fatville: pour moi, je l'ai vue qua" tre fois à Paris; mais je ne l'aime point, si je ne
" suis sur le théâtre. Vive les gens de bon goût,
" reprit Saint-Urbain; vous serez assurément sur
" le théâtre, M. de Fatville; vous ne sçauriez
" être mieux placé & pour vous & pour nous. «

On passa dans la salle; on trouva les lustres allumés, & les violons qui jouoient l'ouverture. Le
Baron & le Chevalier camperent Fatville sur le
théâtre; ils eurent mêmela malice de ne lui point
faire donner de siége; & il eut la sottise de n'en
oser demander, parce qu'ils lui dirent que les
gens de bel air ne s'assevoient jamais aux spectacles. Comme ce Monsieur de Fatville venoit demander en mariage Mademoiselle de Saint-Urbain, Messieurs de Livri & le Baron de Tadillac
imaginerent de lui faire quitter la partie en lui
faisant peur des Lutins. Ils s'habillerent d'une saçon bizarre, entrerent dans sa chambre au milieu de la nuit, & y sirent cent solies qui penserent faire mourir de peur le Conseiller.

Le reste de ce Roman, Madame, contient la description de plusieurs Fêtes exécutées par les soins du Baron, pour plaire à sa Princesse; mais pour abréger, je vous dirai que les Lutins vinrent à bout de leur entreprise. Monsieur de Fatville déserta le Château; le Baron épousa la Vicomtesse; le Comte & le Chevalier furent heureux. Tous ces saits & les circonstances qui en dépendent sont écrits avec beaucoup de

\$74 Madame de Mürati

légereté, d'agrément & de goût. Cependant te petit Roman n'a pas été fort recherché, par le peu que promet le titre. Il ne laisse pas de plaire, par la diversité amusante des événemens, & la singularité des caracteres.

Je joins ici quelques pensées qui vous feront voir que Madame de Murat n'a pas l'esprit moins

solide qu'agréable.

» Lorsqu'on donne le momutre fondement à la médifance, elle se croit autorisée à publier » tout ce que la malignité ose inventer.

» Les femmes sont capables de tout quand on » ne les ménage point. Il n'y a pas d'Amani » qu'une semme ne doive craindre, puisqu'un » honnête homme peut être dangéreux.

» Le mystere est toujours la premiere chose

que nous inspire une véritable passion.

» Il y a des gens qui ne sont déchainés contre une semme, que parce qu'ils ne peuvent s's'empêcher de l'aimer: ils se vengent sur elle du peu de mérite qui les rend méprisables à se ses yeux; & je ne crois pas qu'il y air d'ennemis plus dangéreux pour la réputation des semmes, que les Amans qui ne peuvent se se faire aimer ».

Je suis, &cc.



LETTRE XXIX.

E crois, Madame, que les nouveaux Contes Contes des Fées de Madame de Murat, ne vous plai-Fées. ront pas moins que les Lutins de Kernosi. Le premier intitulé le Parfait Amour, commence de cette forte: » Dans un de ces agréables Pays » qui sont dépendans de l'Empire des Fées, ré» gnoit la redoutable Danamo; elle étoit savante » dans son art, cruelle dans ses actions, & glo» rieuse de l'honneur d'être descendue de la cé» lebre Calypso, dont les charmes eurent la » gloire & le pouvoir, en arrêtant le sameux » Ulysse, de triompher de la prudence des Vain» queurs de Troye.

» Elle étoit grande, avoit l'air farouche; » & sa fierté s'étoit soumise avec beaucoup de » peine aux dures loix de l'Himen. L'amour n'a-» voit jamais pu parvenir jusqu'à son cœur; mais » le dessein d'unir un Royaume storissant à celui » dont elle étoit Reine, & à un autre qu'elle » avoit usurpée, lui avoit fait épouser un vieux » Roi de ses voisins ».

Il mourut peu d'années après fon mariage; & il en demeura à la Fée une fille qui fut nommée Azire. Elle étoit d'une laideur extraordinaire; mais elle ne paroissoit point telle aux yeux de Danamo; elle la trouvoit charmante, peut-être à cause qu'elle lui ressembloit parfaitement. Elle devoit être Reine de trois Royaumes; cet avantage essace bien des désauts. Elle sut demandée par tous les Princes les plus puissans des

veugle amitié de Danamo, acheva de rendre sa vanité insupportable; elle étoit désirée avec ar-

deur ; donc elle étoit digne de l'être.

C'étoit ainsi que la Fée & la Princesse raisonnoient entr'elles, & jouissoient du plaisir de se tromper. Cependant Danamo ne songeoit qu'à rendre le bonheur de la Princesse aussi patfait qu'elle l'en trouvoit digne; elle élevoit dans son Palais un jeune Prince, fils de son frere. Il s'appelloit Parcin Parcinet; il avoit l'air noble, la taille fine, une grande quantité de cheveux blonds admirables; l'Amour pouvoit être jaloux de sa beauté & même de son pouvoir ; car ce Dieu n'a jamais eu de flèches aux pointes dorées, si sûres de triompher des cœurs sans résistance, que l'étoient les beaux yeux de Parcin Parciner. Il faisoit bien tout ce qu'il vouloit faire; il dansoit parfaitement; il chantoit de même; & il gagnoit tous les prix des Tournois, dès qu'il prenoit la peine de les disputer. Ce jeune Prince faisoit les délices de la Cour; & Danamo qui avoit ses desseins, ne s'étoit point opposée aux respects & à l'admiration qu'on avoit pour lui.

Le Roi, pere de Parcin Parcinet, étoit frere de la Fée; elle lui déclara la guerre, sans même en chercher de raisons. Ce Roi combattit vail-lamment à la tête de ses troupes; mais que peut une Armée contre le pouvoir d'une Fée aussi savante que Danamo? Elle ne laissa balancer la victoire qu'autant qu'il falloit, pour que son malheureux frere pérît en cette occasion: dès qu'il sut mort, d'un coup de baguette, elle dissipa ses ennemis, & se rendit Mauresse du Royaume. Parçin Parcinet étoit encore au berceau; on l'apporta

à Danamo; on auroit entrepris envain de le cacher à une Fée: il avoit déjà ces graces séduisantes, qui gagnent les èœurs. Danamo le caressa; & peu de jours après, elle l'emmena-avec-elle dans son Royaume.

Ce Prince avoit dix-huit ans, quand la Fée voulant enfin exécuter ses desseins formés depuis tant d'années, résolut d'unir Parcin Parcinet à la Princesse sa fille.

Il n'est pas besoin de vous dire, Madame, quelle sur la joie d'Azire à certe nouvelle, & le désespoir du jeune Prince. Il suivit Danamo qui le conduisir chez Azire, comme devant être dans peu son époux. Toute la Cour virt le séliciter de son prétendu bonheur.

Quelle fituation pour un jeune Prince: occupé d'une vive douleur! La nuit lui parut avoir retarde son retour mille fois plus long-tems qu'à l'atdinaire. L'impatient Parcin Parcinet la pressoit par ses souhaits; elle vint ensin; il sorrit avec précipitation de ce lieu où il avoit tant souffers il rentra dans son appartement; & après avoir écarré rout le monde, il ouvrit une porte qui donnoit dans les Jardins du Palais; il les traveisa, suivi seulement d'un jeune Esclave. Une belle riviere, mais de peu d'étendue, passoit au bout de ces Jardins, & séparoit de magnifique Palais de la Fée, un perir Château flanque de quatre tours & entoure d'un fossé assez profond su que remplissoit cette même riviere; c'étoit dans ce lien fatal, que volvient sans cesse les vœux & les desirs de Parcin Parcinet.

Quelle merveille y étoit renfermée!! Danàmo y faisoit garder soigneusement ce trésor; c'étoit une jeune Princesse, sille de sa sœut. Elle

Tome II.

l'avoir confiée en mourant aux soins de la lée; sa béauté, digne de l'admitation de tout le monthe, partit trop dangerense à Danamo, pour laisse voir Azire auprès d'elle. Quelquésois on permettoit à la charmante Irolite, c'est alust qu'elle se nominoir; de venin au Palais voir la lée & la Princesse sa fille; mais jamais ou, ne l'avoir laissée paroitre en pubble; ses charmes n'aissant étoient inconnus, mais non pas ignorés de tout le monde.

Le jeune Parcin Parciner brûlost depuis longrems de la plus forte passion pour cette belle Princesse. Il avoir trouverle chemin de son cour; & tontes les nults il s'éthapport à travers les Jardins, pour aller voir la charmante Bolice. La Gouvernance deceret Princede, nommée Mana, favorifoir nos journes Amans. Quel coup de foudre pour cerce belie reduce latique Barcin Parorner dui appuir que Danamo vondoitilus faire éponser dizire. Il est erai qu'il lui juha en même temes et d'un product de la company de la co confentir à ce trifteribymenée. Ceaté assurance arpêra les pleurs d'Irolite, mais ne calma point fes chaintes. Partiff Harciffer jent recours à une The deries anxies, appelled Favorable in in moCelle-cillag ennoyamine perste bague mêle de quare meran différens, d'or, d'aigent d'siraisu pride fangichite daglie ponyois le garanth utatre foit des penéciaions de la scuelle Dansmost de Fardiable affinaie le Prince que la manvaile fee ne comboardenoic qu'on le pontanis, que le nombre de fois que la bigue avoit le pou-Quein merceiles y était rentaminal al parities

inutile, qui foit daile de fles malheus le leur

Torre Il

étoit venue au Palais de Danamo, pour affister aux noces d'Azire. Le Prince souhaita de parler en particulier à sa Maîtresse. Le pouvoir de la bague fir éclipfer tout le monde; il se trouva seuf avec Irolite; mais il reconnut fon imprudence, & le hâta de souhaiter d'être avec cette Princesse lein du Palais de Danamo. Trois fois ils furent poursuivis & prêts de tomber entre les mains de la méchante Fée; trois fois aussi le charme de la bague les fit échapper. Mais elle se trouva sans force à la quatrieme; & Danamo se rendit maitresse de nos Amans. Elle les fit enfermer separément, & les condamna à mourir de langueur chacun 'dans leur prison. C'en étoit fait de Parcin Parciner & de la belle Irolire, lorsque Favorable vint à leur secours. Elle les affranchit du pouvoir de Danamo, les unit par les hens de ' l'Hymenée, & rendit au jeune Prince le Royaume de ses peres, que la méchante Fee avoit uſurpé.

Je ne dirai qu'un mot d'Anguillette, qui est un autre Conte de Madame la Comtesse de

Murat.

On sait que les Fées étoient fujettes que ques jours de l'année, à prendre des figures d'animaux, qui les expoloient souvent à la cruaine des hommes. Une d'entr'elles fut transformée en Anguille, & s'appelloit pour cette raifon Anguilleire Elle fur prise par des Pecheurs, & destince à la rable du Roi de ce Pays. La plus jeune des filles de ce Roi se promenoit au bord de la Riviere, au moment que les Pecheurs riretent Anguillette de leurs filets. La beauté extraordinaire de ce Poillon charma les yeux de la Princesse; elle le demanda aux Pêcheurs; & touchée d'un mouvement de compassion, elle courut le relâcher dans la Riviere. Anguillette reprenant sa forme naturelle, se fit voir aussitôr à Plousine, c'étoit le nom de la Princesse, & lui promit de la combler de bienfaits. Plousine eut à choisir d'une beauté touchante, d'un grand esprit, ou des richesses insinies. Elle demanda beaucoup d'esprit, l'obtint, & eut encore la beauté & les richesses pour récompense d'avoir bien chois. Elle eût été heureuse, si elle eût sur borner là ses désirs. Mais sentant dans son cœur un vuide qu'elle ne pouvoit comprendre, elle eut recours à la Fée qui la satissit avec peine, & lui donna de l'amour.

Cette belle Princesse, qui jusqu'alors n'avoit fait qu'en inspirer, en ressentit bientôt pour un jeune Prince nommé Atimir, qui étoit venu passer quelque tenrs à la Cour. Elle, l'aima d'abord passionnément, & en sur aimée de même. Le mariage fut arrêté, & le jour fixé pour les noces. Atimir parut plus reveur & plus melancolique; il s'apperçut qu'il n'aimoit plus Plousine, & que son cœur venoit de s'engager à Clerie son aînée, qui étoit moins belle. La crainte d'épouser Plousine lui sit prendre sur le champ fon parti, Il quitta secrettement la Cour, & emmena Clerie hors du Royaume. Hebé, car c'étoit le nom qu'on avoit donné à Plousine, à caule de sa grande beauté, Hébé, dis-je, pensa se déseiperer à la nouvelle du départ d'Atimir. Anguillerre vint à son secours : elle la fit embarquer fur un Vaisseau, & la fir aborder à l'Isse pailible, où le Roi de cette contrée, Prince jeune & aimable, la reçut avec les remoignagnes de l'amour le plus grand. Hébé fut sensible à cet amour; & la Fée Anguillette unit leur destince par

an mariage qui ne fut pas long tems heureux. Hébé voulut aller voir le Roi & la Reine à qui elle devoit le jour ; le Prince son époux l'y accompagna. Atimir étoir arrivé depuis peu dans cette Cour avec Clerie son épouse. Son inconstance naturelle le fit brûler d'une nouvelle flamme pour la belle Hébé, qui ne fut pas plus sage que le Prince. Le Roi de l'Isse Paisible remarqua cette intelligence fatale à son repos; il chercha son rival, le combattit; & tous les deux tomberent percés de leurs épées. Mais Atimir étoit blessé mortellement; il expira en prononçant le nom d'Hébé. Cette Princesse infortunée parut dans ce moment; elle vit l'affreux désastre que sa passion avoit causé; & se saisissant de l'épèe d'Atimir, elle s'en perça le sein. Anguillette métamorphosa ces deux Amans en deux arbres d'une beauté parfaire, qu'elle nomma Charmes, & transportale Roi de l'Isle Paisible dans son Royaume, après l'avoir guéri de ses blessures.

Il fut autrefois un Roi & une Reine d'Islande, de la Venqui après vingt ans de mariage, eurent une fille geance. dont la naissance leur donna d'autant plus de joie, qu'ils désespéroient depuis long-tems d'avoir des enfans qui succédassent un jour à leur Royaume La jeune Princesse fut nommée Imis: ses charmes naissans promirent dès fon enfance, toutes les merveilles que l'on vit briller en elle dans un âge plus avancé. Rien n'auroit été digne d'elle dans tout l'Univers, si l'Amour qui crut être de son honneur de pouvoir assujettir un jour à son empire une si merveilleuse personne, n'eût pris soin de faire naître dans cette même Cour un Prince aussi charmant, que la Princesse Imis étoit aimable. Il s'appelloit Philax; & il étoit.

O o iij

82, Madane de Murait:

fils d'un frere du Roi d'Islande; il avoit deux ans plus que la Princesse; ils furent élevés ensemble avec toutes les libertés que donne l'enfance & la proximité du sang. Les premiers mouvemens de leurs cœurs furent donnés à l'admiration & à la tendresse. Ils ne pouvoient rien voir de si beau qu'eux-mêmes; aussi ne trouvoient-ils rien ailleurs qui pût les détourner d'une passion qu'ils sentojent l'un & l'autre, même sans savoir encore comment on la devoir nommer.

Le Roi & la Reine voyoient naître cet amour avec plaisir; ils aimoient le jeune Philax; il étoit Prince de leur Sang; & jamais enfant n'avoit donné de si belles espérances. Tout sembloit d'accord avec l'amour, pour rendre un jour Philax le plus heureux de tous les hommes. La Princesse avoit environ douze ans, quand la Reine, qui l'aimoit avec une tendresse infinie, voulut consulter sur sa destinée, la Fée de la Monsagne, dont la science prodigieuse faisoit alors grand bruit. Elle partir pour l'aller trouver. Elle mena Imis avec elle, qui dans la douleur de quitter Philax, s'étonna mille & mille fois, que l'on pût songer à l'avenir, quand le présent étoit agréable. Philax demeura auprès du Roi; & rous les plaisirs de la Cour ne le consolerent point de l'absence de la Princesse.

La Fée de la Montagne, reçut la Reine avec beaucoup d'amirié, & lui remit des tablettes de feuilles de Palmier, qu'elle lui dit de n'ouvrir qu'en préfence du Roi son meri. Elle embrassa lmis; & la regardant avec l'admiration qu'elle méritoit: » Puisqu'il ne m'est pas possible, dism elle, helle Princesse, du moint je tâcherai de a l'ordre des destinées, du moint je tâcherai de n te faire éviter les malheurs qu'elles te prépa-» rent. Après ces mots elle cueillit elle - même » une tousse de Muguet; & s'adressant à la jeune » Imis, portez toujours ces fleurs que je vous » donne lui dit-elle; elles ne se fléttriront jamais; » & tant que vous les aurez far vous, elles vous » garantiront de tous les maux dont le destin » vous menace. Elle attacha enfuite le bouquet » sur la coëssure d'Imis; & les sleurs obéissant » aux intentions de la Fée, dès qu'elles furent · fur la tête de la Princesse, s'ajusterent d'elles-» mêmes, & formerent une espece d'aigrette, » dont la blancheur sembloit ne servir qu'à faire » voir que rien ne pouvoit effacer celle du teint » de la belle Imis ». La Reine partit après avoir encore remercie mille fois la Fée, & revint en Illande, où toute la Cour attendoit avec impationce le rétour de la Princesse. La Reine rendit compre au Rei de son voyage; & lui donna les tablertes de la Fée. Le Prince les ouvrit, & y trouva ces paroles écrites en pettres d'or :

Elle deviendra mafficurente Par le long cours de foa bonheur.

Le Roi & la Reine furent for affliges de cet oracle; & chencherent vainement à le pouvoir expliquer; ils n'en dirent vien à la Princelle, pour me lui pas donner une innitie douleut, 2000 : 201

Un jour qu'inis se promonoir seule dans un labitiusie de Mirches, ellevit parotrie en l'aiq un perit homme monsé sur un Hanneton, N'ayes point peur, belle linis; hui die il ; vous u'aves

P. California

» point d'Amant plus soumis que moi; & quoi-» que ce soit aujourd'hui la premiere fois que je » parois devant vous, il y a long-tems que je vous » aime & que je vous vois tous les jours. Que » vous m'étonnez, lui dit la Princesse! Quoi vous » me voyez tous les jours, & vous savez ce que » je pense! Si cela est, vous avez dû voir qu'il » est inutile d'avoir de l'amour pour moi. Philar » à qui j'ai donné mon cœur, est trop aimable, » pour pouvoir cesser d'en être le maître; & quoi » que je ne sois pas contente de lui, je ne l'ai » jamais tant aimé : mais dites-moi qui vou » êtes, & où vous m'avez vue? Je suis Pagan » l'Enchanteur, lui dit-il; & mon pouvoir s'é » tend fur tout le monde, hors fur vous. Je vou P vis dans les Jardins de la Fée de la Montagne » Depuis ce moment, j'ai senti que rien ne pou » voit me rendre heureux, que l'espérance d'en » aime de vous. Pensez à moi, belle Imis, s' » yous est possible; & permertez-moi de vou » faire fouvenir quelquefois de mon amou » Après ces mots il disparut; & la Princesse r » tourna au Palais, où la vue de Philax qu'el » retrouva, dissipa la peur qu'elle avoit eue ».

Le lendemain de l'aventure du labirinthe, Princesse en s'éveillant, vit voler dans sa chabre douze petites Nymphes assisses sur des moches à miel, qui portoient dans leurs mains petites corbeilles d'or. Elles s'approcherent lit d'Imis, la saluerent, & puis allerent mes les corbeilles sur une table de marbre blanc, parur au milieu de la chambre. Dès qu'elles sur posées, elles devintent d'une grandeur ordinates Nymphes, après avoir quitté leurs corbeil saluerent ençore Imis; & une dent relles s

prochant de son lit, plus près que les autres, laissa tomber dessus quelque chose; puis elles s'envolerent. La Princesse, malgré l'étonnement que lui donnoit un spectacle si nouveau, prit ce que la Nymphe avoir jetté auprès d'elle; c'étoit une émeraude d'une beauté merveilleuse. Elle s'ouvrit dès que la Princesse y toucha : elle trouva qu'elle renfermoit une seuille de rose, sur laquelle elle lut ces vers.

Que l'Univers apprenne avec étonnement,

D1 pouvoir de vos yeux les effets incroyables;

Vous me rendez, en vous aimant,

Les tourmens même défirables.

La Princesse ne pouvoit revenir de sa surprise; elle raconta son aventure à Philax, & lui donna l'émerande & la feuille de rose. Un jour que Philax étoit à la chasse, il laissa tomber l'émeraude qui se changea aussitôt en un char traîné par des Moutons aîlés. Philax se sentit enlever par une force supérieure, & disparut avec le char & les monstres, La consternation fut générale à la Cour, lorsqu'on sut que le Prince ne se trouvoit point. Imis tomba évanouie; & une de ses femmes ayant par malheur détaché l'aigrette de muguet de la coeffure, elle disparut à l'instant; & en revenant de son évanouissement, elle se trouva dans une chambre de córail, environnée de belles Nymphes qui essayerent de la consoler. Imis n'étoit sensible qu'à l'absence de son Amant; & les richesses que Pagan étaloit à ses yeux, ne faisoient sur son esprit aucune impression.

Cependant le malheureux Philax avoit été

conduit par les monstres aîlés dans une forct dont Pagan étoit le maître; elle s'appelloit la Forêt trifte. Dès que Philax y fut arrivé, le chariot d'émeraude & les monstres disparurent; le Prince parcourut quelques routes de la Forêt, & y vécut des fruits sauvages qu'il y trouva. Ily avoit environ un an qu'il l'habitoit, lorsqu'une nuit il entendit des voix plaintives, dont il ne put distinguer les paroles. Il marcha vers l'endroit de la Forêt, d'où il crut que pouvoient venir les voix. Il s'assir auprès d'un Cyprès; & à peine y eut-il été un moment, qu'il entendit les mêmes voix qu'il avoit ouies la nuit précédente. Il en fut moins surpris, que de s'appercevoir que c'étoient ces arbres mêmes qui se plaignoient, comme des hommes auroient pu faire. Le Prince fe leva, mit l'épée à la main, & frappa sur le Cyprès qui étoit le plus près de lui : il alloit redoubler ses coups, quand l'arbre lui cria: » Arrête, ar-» rête: n'outrage point un Prince malheureux, » & qui n'est plus en état de se défendre ». Philax s'arrêta, & s'accoutumant à cette surprenante aventure, demanda au Cyprès, par quelles merveilles il étoit homme & arbre tout ensemble? Je veux bien te l'apprendre, lui dit le Cyprès.

Comme son reçit nous meneroit trop loin, il suffira de vous dire qu'une Nymphe appellée Céoré, changea en arbres une soule d'Amans qu'elle s'étoit attachés par un enchantement de glaces de miroirs, où ceux qui la voyoient devenoient amoureux d'elle. Ces glaces, qu'un des Amans brisa de dépit, sit voir Céoré telle qu'elle étoit, c'est-à-dire, fort laide; & cette Fée, pout se venges, changea en arbres tous ceux qui avoient soupiré pour elle.

Philax alloit répondre au Cyprès, lorsqu'il se sentit transporté dans un magnifique Jardin, où une Nymphefort belle lui dit qu'elle lui feroit voit Imis. Le Prince transporté de joie, se jetta aux pieds de la Nymphe & lui baisa la main. Dans ce moment, l'Enchanteur parut dans les airs avec Imis, à qui il fit voir son Amantaux genoux de la Nymphe, en l'assurant qu'il étoit infidelle. Imis fur à la vérité persuadée de l'inconstance de Philax; mais son cœur ne put devenir sensible pour son rival; elle s'abandonna à sa douleur; & Pagan honteux d'avoir épuisé envain toutes les ressources de son art, s'avisa d'une vengeance qui lui réullie. Il sie enfermer Imis avec son Amant dans un superbe Palais; & on dit qu'avec le tems ils s'ennuyerent autant de leur bonheur, qu'ils avoient été fâchés des obstacles qui s'opposoient à leur union.

ļ

!

:

Rien n'est plus simplement imaginé, que le Levoyage voyage de Campagne, autre Ouvrage de Mada-de Campagne me de Murat, que l'on a mal-à propos insérégne. dans les Œuvres de Madame Durand. Plusieurs personnes se trouvent ensemble dans une maison de campagne. Comme on ne sçait que faire pour passer le tems, on raconte des histoires: c'est la ressource ordinaire de ceux qui ne jouent pas; & à la campagne on s'attache à ce qu'on peut, pour vaincre l'ennui. Ce sont ces histoires qu'on est supposé raconter à Madame de Murat, qui composent ce Recueil. Il y est souvent fait mention des esprits & des revenans; & comme je sçais que vous n'y croyez pas, je vais en rapporter une ou deux, sans craindre de vous esfrayer.

M. de B*** avoit été l'ami de M. de M.... & devint l'Amant de sa femme. Ils ne cesserent cependant pas de se voir; mais M. de M... pria son éponle, en mourant, de ne point se marier avec son rival. Celle-ci ne promit rien; ses larmes la suffoquoient; & son dessein n'étoit pas de prendre des engagemens. Son mari mourut donc sans étre sût de son fait; & M. de B *** qui n'étoit point haï, consola bientôt l'aimable veuve : ils se promirent de s'épouser au bout de l'an, & goûterent pendant cette année les premiers charmes de l'Hymen. Quand le tems de leur union fut arrivé, ils réfolurent de se marier sans bruit, & sans autres témoins que leur amour & quelques domestiques. L'heure de la célébration fut marquée à minuit; & ces Amans au coin de leur feu, attendoient le moment de leur union, lorsqu'une fille de Madame de M . . . qui n'avoit que sept ans, s'écria: ah! voilà mon Papa! Madame de M . . . tourna la tête, & le vit effectivement. L'Amant vit la même chose: il se leva, mit l'épée à la main, & s'avança sur le Phantôme. Il l'interrogea; l'esprit demeura muer, & se glissa fort subtilement derriere un rideau de fenerre. B ** * y courut, leva le rideau, & n'y trouva plus rien. Il pressa vainement Madame de M. . . de le rendre heureux, malgré l'apparition. Elle mouroit de peur; les dernieres paroles de son époux la frapperent dans ce moment d'une telle sorte, que sans expliquer son intention, elle retarda son mariage, quoiqu'on les attendît à l'Eglise. Ce ne fut qu'avec le tems, qu'elle se détermina à cette union qui n'2 pas laissé que d'être heureuse. Des gens moins amoureux auroient sottement obéi à l'esprit.

Mademoiselle de C *** raconta qu'un de ses amis partant pour l'armée, l'assura que s'il perdoit la vie cette campagne, il lui apparoîtroit en

blanc, supposé que le Ciel lui fit miséricorde, ou dans un feu, s'il étoit damné. Mademoiselle de C * * * accepta la proposition : il se passa plu-Leurs mois, pendant lesquels elle reçut trop souvent des nouvelles de son ami, pour redouter rien de funeste. Mais un jour qu'elle lisoir, appuyée fur une petite table, elle vit une main fans corps, qui posoit une boëte d'or sur cette table : la main disparut. Celle de Mademoiselle de C *** prita en tremblant, la boëte fatale. Elle l'ouvrit, & trouva qu'elle renfermoir un cœur, tel que celui d'un cadavre qu'on vient d'ouvrir. L'horreur d'une pareille vision lui fit détourner la vue d'un autre cô-. té: elle entendir en même tems du bruit dans la cheminée, comme si le feu y eut été; & elle en vitdescendre un feu sombre & bleuatre, qui consumoit un corps qu'elle ne connut que trop pour celui de son ami : la douleur & l'appréhension la firent évanouir. Une de ses femmes qui étoit à l'autre bout de sa chambre, & qui n'avoit rien vû, accourut pour la secourir, & la fit revenir en peu de momens: elle ordonna des prieres sans nombre, quoiqu'elle les crût inutiles par l'espece de l'apparition. Elle sçut, dès le jour même, que cot homme avoit reçu un coup mortel à un frège, dont il étoit mort peu de jours après; & la boète & le cœur qui lui sont demeurés, ne penvent laisser douter de la réalité de cette aventure.

De peur, Madame, que vous n'ajouriez foi à ces histoires, écourez la suivante; elle pourra vous rassurer. Comminge voyageoit dans le Berry, es prenoit souvent des chemins de traverse : il artiva un soir dans une mauvaise Hôtellerie, où il étoit connu, et où lon auroit vouln le bien recevoir; mais les lieux s'y opposoient; et le peu de loge-

٠Ý

LETTRE XXX.

Le Comte Madame de Ville-Dieu, je crois, Madame, de Dunois. vous avoir parlé d'un Roman intitulé Mademoifelle d'Alençon. Je n'en dis qu'un mot alors; parce qu'en effet, quoiqu'il se trouve dans le Recueil de ses Œuvres, ce Roman n'est pas de Madame de Ville-Dieu; il est de Madame de Murat; & c'est ici le lieu de vous entretenir de cette production, sous son véritable titre, le Comte de Dunois.

Vous avez vu que le vieux Maréchal de Gié, & le jeune Comte de Dunois, digne fils de ce fameux Dunois, a qui la France devoit son salut, étoient également amoureux de Mademoifelle d'Alençon, fille du Duc de ce nom, & la préférence qu'elle donnoit au jeune Comte, sur son vieux rival. Celui-ci chercha une confidente qui eut les mêmes intérêts que lui, de traverser l'amour du Comte de Dunois, & choisit pour cela Madame de Cominge, dont il connoissoit l'esprit sin & hardi, n'ignorant pas d'ailleurs son inclination pour le Comté. Après lui avoir avoué son amour pour Mademoiselle d'Alençon, il tira adroitement de sa bouche l'aveu de sa passion pour M. de Dunois; & ils résolurent que Madame de Cominge, qui avoit son logement à la Cour, redoubleroir son assiduité auprès de Mademoiselle d'Alençon, & qu'elle tâcherost de s'insinuer dans l'esprit de cette Princesse, par toutes toutes les complaisances qui lui pourroient ac-

quérir son amitié.

Le Maréchal ne pouvoit guère espérer d'épouser Mademoiselle d'Alençon; mais il voulut du moins l'enlever à son rival, en conseillant au Duc son pere, de la marier avec un Prince Etranger. Dans ces circonstances le Roi apprir que les Napolitains s'étoient remis sous l'obéissance du Roi d'Arragon. Le Roi forma aussitôt la résolution d'aller en Italie punit des tebelles. Le Maréchal le fortifia dans ce dessein, & lui sit voir qu'il lui étoit important de s'assurer des Milanois, en faisant avec eux une alliance, qui les tirat de la ligue dans laquelle ils étoient entrés avec l'Empereur Maximilien, avec Ferdinand, Roi d'Espagne, & les Princes d'Italie; le Maréchal ajouta que le feul moyen de rompre cette confédération, étoit d'unir Mademoiselle d'Alençon avec le jeune Duc de Milan, ou tout au moins d'accorder les choses, jusqu'à ce que ce jeune Prince fût en âge d'être marié. Le Roi approuva cette pensée,& lui ordonna d'aller dans ce moment trouver le Duc d'Alençon. M. de Gié fit comprendre à S. M. qu'il falloit tenit cette négociation secrette; & lui apprenant l'amour du Comte de Dunois pour Mademoiselle d'Alençon, il lui dit que ce Prince pourroit peutêtre, par quelque voie indirecte, détourner cette alliance, & jetta, par ce discours, de la défiance dans l'esprit du Monarque. Il alla de ce pas trouver le Duc d'Alençon & la Duchesse son épouse, auxquels il proposa le mariage de leur fille avec le Duc de Milan : & comme ils lui objecterent la trop grande jeunesse du Duc, le Maréchal leur donna le même expédient qu'il avoit donné Tome II.

au Roi, de signer les articles, & de ne terminer ce mariage, que dans quelques années. Ce traité paroissant avantageux au Duc. & à la Duchesse, ils consentinent que le Maréchal entrat dans cette négociation; mais il prit avec eux la même précaution qu'avec le Roi, en leur recommandant le secret. Après cela, il écrivit à Storce, oncle & Tuteur du Duc de Milan. Pendant qu'il y travailloit, la Reine alla voir Madame d'Alençon, pour favoir ses sentimens & ceux du Duc son mari, sur le mariage de M. le Comte de Dunois avec la Princesse leur fille. Elle sut tires adroitement de la Duchesse, tout le secret de la négociation, & l'engagea sans peine à ne point favorifer un mariage, qui la priveroit pour toujours de sa fille.

La Reine entretint ce jour-là Mademoiselle d'Alençon en particulier, & lui parla si avantageusement de son Amant, que cette Princesse acheva de se confirmer dans le dessein d'abandonner son cœur à cette innocente affection. De son côré, le Maréchal alla trouver le Duc d'Alençon, & lui dit qu'il étoit à propos d'avertir la Princesse sa fille, de vivre un peuplus froidement avec le Comte de Dunois. Le Duc sit appeller Mademoiselle d'Alençon en présence de sa mere, lui désendit absolument d'avoir aucun entretien particulier avec le Comte, & lui ordonna de se contenter d'être civile-

ment avec lui.

La Princesse ayant su de la Reine le projet du Maréchal pour son mariage de Milan, s'en plaignit à Madame de Cominge, qu'elle croyoit être sa Maitresse. Celle-ci, après plusieurs discours pour l'en désabuser, lui demanda si elle

n'avoit jamais soupconné le Maréchal d'Étré amoureux d'elle? La Princesse lui ayant dit qu'elle ne s'étoit pas donné la peine d'y penser; Madame de Cominge prit soin de lui faire remarquer l'application avec laquelle le vieux Maréchal la regardoit; la propreté qu'il affectoit toutes les fois qu'il la visitoit, & mille autres observations, qui firent souvenir Mademoiselle d'Alençon, que ce que lui disoit Madame de Cominge, n'étoit pas sans apparence; mais il lui passoit alors bien d'autres pensées dans l'espris. La défense qu'on lui avoit faite de voir le Comre de Dunois, lui causoit une si mortelle douleur. qu'elle ne put la renfermer en elle-môme. Madame de Cominge ne lui étoit pas suspectes & cette adroite personne avoit toujours paru si fort attachée aux intérêts de la Princesse, qu'elle lui confia le secret de son cœur , l'amour qu'elle avoit pour le Comte de Dunois, la crainte que son mariage avec le Duc de Milan ne se concre, & l'ordre qu'elle venoit de recevoir de ne plus parler au Comte; mais elle l'entretint du déplaisse qu'elle en avoit, avec des paroles si tendres, que Madame de Cominge en pensa mourir de dépit. Elle sout néanmoins si bien feindre, que Mademoiselle d'Alençon crut ne pouvoir mieux faire. que de se confier à cette temme, qui s'offrir à faciliter un commerce de lettres entre la Princesse & le Comte. Mademoiselle d'Alençon crut qu'il importoit extrêmement, que le Comte fût instruit de la défense que le Duc hui avoit faite, & prit l'occasion que lui offroit Mad. de Cominge, pour lui faire tenir un billet. Mad. de Cominge montra cet écrit au Maréchal qui vit aussi la réponse du Comte, par laquelle il demandoir Ppij

à la Princesse un entretien secret. Madame de Cominge persuada à la Princesse de le lui accorder Mademoiselle d'Alençon eut d'abord beaucoup de peine à s'y résoudre : elle alléguoit de si prudentes raisons à sa perfide confidente, qu'elle pensa de ne l'en plus solliciter. Mais enfin l'anour l'emporta sur la réflexion. L'heure & le lieu furent marqués pour le lendemain, à l'entrée de la nuit, dans le Parc, avec Madame de Cominge & ses semmes seulement. Le Maréchal en sut averri le premier, & se prépara pour y faire son personnage d'incommode & de persécuteur. Le Comre attendit aussi ce moment avec beaucoup d'impatience; mais Madame de Cominge lui donna le change, en lui disant que Mademoiselle d'Alençon n'avoit point trouvé de lieu plus commode que son appartement, qui n'étoit pas fort éloigné de celui de la Princesse.

L'heure du rendez-vous approchant, Madame de Cominge lui écrivit un billet, par lequel elle s'excusoit de ne la pouvoir accompagner à la promenade, sur quelque prétexte indispensable. La Princesse pensa vingt fois manquer à l'assignation: ce fut alors qu'elle en vit les suites, & qu'elle craignit que cette entrevue, toute innocente qu'elle étoit, ne fût expliquée à son désavantage. D'un autre côté le desir de le voir la pressoit violemment : elle appréhendoit avec raison quelque changement qui l'en éloignât, fans le pouvoir entretenir. Après mille réflexions tumultueuses, elle se détermina à faire ce que son cœur lui inspiroit. Elle descendit dans le Parc peu après la .nuit : mais ce ne fut qu'en tremblant. La confusion de ses sentimens ne lui faisoit rien présager d'houreux de cette démarche : elle avoit dejà fait quelques tours d'une allée couverte, qu'elle

avoit choisie, parce qu'elle lui avoit paru plus retirée. & parconséquent plus sure, lorsqu'elle appercut un homme à la foible lueur de la Lune. qui traversoit une palissade. Cet homme s'approchant d'elle dans une posture soumisé, elle s'avança vers lui. » Par le péril où je m'expuse. » lui dit-elle, en l'abordant, jugez de mon esti-» me & de mon affection; car enfin après les » cruelles défenses que j'ai reçues de vous par-» ler, quelle confusion ne recevrois-je, point, si » l'on venoit à découvrir que j'eusse en un en-» tretien avec le Comte de Dunois: & surrout s'il etoit su du Maréchal? Pourquoi, Mademoiselle, » interrompit le Maréchal? (car c'étoit lui-même) » pourquoi vous est-il redoutable ce Maréchal malheureux, qui ne peut vous être suspect, » sans devenir en même tems l'objet de votre » haine? On peut aisément juger quelle fut la surprise de la Princesse, lorsqu'elle entendit » cette voix. Elle n'en soupconna pourtant que » fon malheur; mais quelle fut la crainte, lors-» qu'elle vint à s'imaginer que le Comre pou-, » voit arriver, & que la trouvant en ce lieu & » à cerre heure avec le Maréchal, il pouvoir » douter un moment de la sincérité; ou que » cherchant à le quereller, il ne se prévalur de » cette rencontre! Mille monstres se présente-» rent alors à son imagination, qui la jetterent n dans des transes mortelles. Le Marechal s'en » apperçur à son silence & à quelques pas qu'elle n fit pour s'enfuir; mais il la cetint respectuen-» sement par sa robe. Je vois bien, lui dit-il, » Mademoiselle, que ce contre-tems vous dé-်ော plaît, & que pour un moment heureux auquel » yous vous êtes attendue, yous en allez pailer

& passa dans un cabinet où elle atrendit jusqu'à ce qu'on la vînt avertir qu'il s'étoit retiré. Rieux s'acquitta de sa commission. Madame de Cominge parut surprise en lisant le billet de la Princesse; mais comme elle attendoit le Maréchal, elle congédia Rieux avec assez de précipitation, en lui disant qu'elle iroit le lendemain au lever de la Princesse, pour l'instruire de ce qu'elle vouloit savoir. Rieux porta à sa Maîtresse cette réponse indécise, qui apparemment ne la satisfit pas trop; & comme elle lui demanda pourquoi elle avoit demeuré si long-tems pour si peu de chose, Rieux lui répondit ingénuement, que le Comre de Dunois ayant passé tout le soir chez 'Madame de Cominge, elle avoit attendu qu'il für parti. Ces paroles augmenterent l'embarras dans lequel se trouvoit alors la Princesse. La jalouise s'empara de son esprit, & y fit ses estets accoutumes. Il y eur des momens où il lui vint bien quelque idée de la vérité; mais le soupçon demeura le maître, & mit tant de désordre & de confusion dans ses pensées, qu'elle eut besoin de toute sa raison pour n'y pas succomber. Cependant ce n'étoit que le commencement de sa peine; car au milieu de ces fâcheuses réflexions, le Duc Ion pere entra dans sa chambre; & comme il ne lui étoit pas ordinaire de la venir visiter à pareille heure, elle en fut surprise. Ce pere severe ne la laissa pas long-tems dans l'erreur au sujet de sa yenue; il la prévint, pat des reproches outrageans, de la conduite, lui peignant la promenade du Parc avec toutes les couleurs qui la pouvoient noircir. Envain la Princesse voulut se justifier par l'approbation que la Reine avoit donnée à son estime pour le Comte de Dunois. Il ne la voulus

pas écouter; & son emportement lui pensa faire commettre les dernieres violences contre sa fille. Il lui défendit, en la quittant, de sortir que par ses ordres. Il ordonna même à un Ecuyer qui l'avoit suivi, d'observer ses démarches, & d'empêcher qu'aucune de ses semmes ne sortit de son

appartement.

ŗ

Tandis que la Princesse raisonnoit en elle-même sur son malheur, le Comte de Dunois n'étoit pas plus tranquille. Il étoit allé chez Madame de Cominge, & n'y trouvant point la Princesse, il ayout espéré qu'elle ne tarderoit pas à arriver. Dans les premiers momens il scut bon gré à son imparience, de l'y avoir conduit le premier. Mais ayant passé quelque tems sans autre inquiétude que celle qui vient d'attendre ce qu'on aime, il commença de trouver les heures bien longues. Madame de Cominge qui s'en apperçut, feignit d'en être fâchée; elle fit appeller une de ses femmes pour lui ordonner d'aller sçavoir où Mademoiselle d'Alençon passoit la soirée. Cette femme, après avoir assez rardé pour faire croire qu'elle s'étoit acquittée de sa commission, dit à sa Maîtresse, que la Princesse après s'être promenée longtems dans le Parc ayec le Maréchal de Gié, étoit allée chez elle. Madame de Cominge, par un souris affecté, excita dans le cœur du Comte inquiet, le désir de sçavoir ce qu'elle vouloit dire. Mon Dien! lui dit-elle, je crains de vous donn ner du chagrin; dispensez-moi de vous dire ce » que je penie; caroutre que je me pourrois tromp per, il est installible que je vous causerois du » déplaisir, Je connois par moi même que les » ames délicates ne trouvent point de petites faux. n tes en amour. Ces paroles obligerent le Comte

» à presser cette semme de s'expliquer un » plus clairement. Mais après bien de faux n " teres, elle lui dit qu'elle ne croyoit pas qu » Princesse résistat fortement à la volonté du I » son pere, & qué dans la derniere conversat " qu'elle avoir ene avec elle, elle lui avoir i » connoître qu'elle se résoudroit sans beauco » de peine à un mariage étranger. Peut-être, » dit-elle, qu'an moment que votre impatien » vous donne tant d'inquiétudes, peut être di " je ... Mais non, ce n'est pas à moi à raisou " ner si juste sur certe conjecture; & puisque vo » tre cœur ne vous en avertit pas, ma précautio is seroit inutile. De grace, Madame, reprir le " Comte, n'achevez pas d'accabler un malheureux » en le laissant dans l'incertitude du sujet de son » infortune: Quoi lui dit Madame de Cominge, " vous trouvez de l'embarras à démêler ce qui » peut avoir empêché Mademoiselle d'Alençon » de se trouver iti? Vous apprenez qu'au moor ment qu'elle y doit être, elle entretient paisisi blement le Maréchal de Gié, & ne se souvient » plus que volis l'attendez chez moi. Il me semn ble, continua derte artificieule femme, qu'ayant autant d'esprir & d'amour que vous en avez wouls develez che plus éclaire. L'estime & l'a-"mout que l'ai pour la Princesse, repartit le Com-" te, la déféndentili bien dans mon cour, que je a n'ai gat de duis foupçonnet d'une foiblesse se » contraite à popission que j'ai conçue de sa fin-" cérité. Cepundant ; intertompit Madame de " Cominge ; apprincesse sçair que le Maréchal " est amourettxi d'elle, qu'il traire son mariage " avec le Due He Milan ; elle hit donne un tems " qu'elle vens audit destiné; vous l'aimez; vous

o croyez en être aimé; conciliez, si vous pouvez, » toutes ces choices; & voyez si vos soupçons se-" roient injustes. L'amour du Maréchal pour Ma-» demoffelle d'Alençon, reprit le Comte, ne me » cuulera famais de jalousie; rien ne m'inquiete » de ce côté-là; & tant que je n'aurai que son » mérite & sa passion à surmonter, je n'aurai pas » sujet de me plaindre... Vous êtes bien ingé-» nieux à vous tromper, reprir Madame de Co-» minge; & vous sçavez peu discerner les divers fentimens que vous faires naître dans les cœurs. Donsiderez mieux ... Vous êtes vous-même, intertompit le Comre, qui commençoit à soup-» conner Madame dé Cominge, vous êtes trop ingénieuse à ruiher le peu de repos qui me reste, pour h'en croire ni vos artifices ni ma crédu-» lité. Trouvez bon que je vous laisfe, pour cher-» cher à m'éclaircir mieux ».

Le Comre de Dunois dans une conversation qu'il eut avec la Reine, la persuada de faire agir Ton autorité, pour sçavoir de la bouche de Madame de Cominge, des vérités qu'il ne démêloit qu'imparfaitement, & dont la certitude importoit trop à fon repos, pour ne pas chercher à s'en éclaircir. La Reine lui demanda quel intérêt Madame de Cominge ponvoit avoir à troubler sa passion pour Mademoifelle d'Alençon. Ce Prince fe trou-Va fort embarralle : il eur bien voulu que la Reine eut sculles sentifiens que cette Dame avoit pour Itii; mais il auroit ete fort aife, que ce n'eut pas Eledesa bouche qu'elle l'eût appris. Toutes fois, ne pouvant faire autrement, il dir tant de choses ambigues à la Reine, qu'enfin elle entendit ce qu'il n'ofoit dire. Elle lui promit de parler des ce jour la la Madame de Cominge. Le foir la Reine l'ayant fait appeller, cette femme eu de la peine à soutenir la hardiesse qui lui étoit si naturelle. Lorsque sa Majesté se vit seule avec elle, elle la regarda d'un air plein de Majesté; » jem'é-» tonne, lui dit-elle, Madame de Comin-» ge, qu'après vous avoir fait connoître tant de » fois, que je souhaitois le mariage du Comte de » Dunois & de Mademoiselle d'Alençon; je m'é-» tonne, dis-je, que vous ayez pris tant de soin » de le traverser; car enfin il est inutile que vous » preniez le parti de me nier une chose que je » scais de cerrirude. Aussi n'est-ce pas pour m'en » instruire que je vous ai fait appeller; mais pour » savoir de vous la raison qui vous peut obliger » de vous mettre dans les intérêts du Maréchal » de Gié contre ceux du Comte de Di mois, sa-» chant bien que cette conduite étoit opposée à mes intentions. La Reine voyant que Mada-» me de Cominge ne lui répondoit pas, & que » sa hardiesse commençoir à se dementir, par la re confusion qui paroissoit sur son visage : votre » silence ne sussit pas, continua la Reine, pour » l'aveu de votre faute; j'en demande une décla-» ration fincere, si vous en voulez obtenir le par-» don; mais je vous déclare en même-tems, que » Il yous ne vous déterminez à ce que je vous de-» mande, je trouverai sans doute des voies pour me faire obeir. Au reste, si la confession de » votre faute vous coûte à faire , la peine que » vous y aurez, me la fera excuser : j'en aurai de » la compassion; & je plaindrai ce qui incrineroir » d'etre puni; mais, encore une fois, il faut ré-" parer votre artifice par une sincéripé si ingenue, y qu'elle me persuade de votre repentir ». Madame de Cominge voyant que la Reine vouloit être obéie, se jetta à ses pieds, versa des larmes, & parut si troublée, que S. M. eut la bonté de remettre son esprit dans une assiette plus tranquille, en lui promettant de lui pardonner. Après cela, elle raconta exactement ce qui s'étoit passé entre le Maréchal & elle, les motifs qui l'avoient portée à se mettre dans ses intérêts, la vérité de l'assignation du Parc, & généralement tout le secret de cette intrigue. » Mais, lui dit » finement la Reine, comment voulez-vous que » je vous croye & que je m'en rapporte à votre » bonne foi, si dans ce procédé, vous en avez si » souvent manqué? Il vous reste encore un moyen de vous rétablir dans mon esprit : c'est qu'après avoir tout fait contre le Comte de Dunois, je veux que vous fassiez tout pour lui. Ce qui fut s un artifice criminel par le passé, deviendra une adresse louable quand yous agirez par mes or-» dres & pour la justice. Je veux donc que vous zâchiez de découvrir en quel état est l'affaire de » Milan, & que vous fassiez tout ce que vous pourn rez pour en ruiner le succès n. Madame de Cominge ne craignoit rien tant que d'être éloignée de la Cour, & n'aimoit rien tant qu'à trahir ceux qui se fioient en elle. Elle se résolut sans peine à tromper le Maréchal à son tour, & à se remettre dans les intérêts du Comte de Dunois. Elle ne démentit point son caractere de fourbe; & sa perfidie ne fit que changer d'objet.

La fin du Roman est la même que dans Mlle d'A-lençon, dont je ne vous avois donné qu'une simple esquisse, en vous rendant compte des œuvres de Madame de Villedieu. Tout l'odieux de cette intrigue retombe sur un vieillard esclave de l'amour, & sur une semme artisscieuse, que la même passon sait agir de concert avec le Maréchal.

Histoires Sublimes.

Les autres Ouvrages de Madame la Comtello de Murat sont quatre Contes de Fées, recueillis en un volume, sous le titre d'Histoires sublimes & allégoriques. Pour ne pas vous priver tout-à-fait de cette sorte de lecture, & en même tems, pour ne pas vous en rassasser, je choistrai de ces quatre Contes, celui qui est intitule le Sauvage. Les trois autres, c'est-à-dire, le Roi Porc, l'Isse de la magnificence, & le Turbot sont éctits dans le même goût; & je ne choisis le Sauvage, que par ce qu'il est le plus court, & que des Ouvrages de cette nature méritent peu qu'on s'y arrête longtems. Aussi n'en rapporterai-je que la substance,

pour en donner une légere idée.

Un ancien Roi des Isles Terceres, sur la côte de Portugal, nommé Richardin, avoir épousé une Princesse appellée Corianthe, fille du Roi des Cataractes du Nil. Un an après ce mariage, Corianthe mir au monde une Princesse laide comme la bête. Cela ne lui fit pas plaisir ni au Roi non plus; car il étoit persuadé qu'une belle fille coûte moins à marier qu'une laide : elle fut nommée Disgrace. Une année après, la Reine fut mere d'une autre fille, pour le moins aussi laide que la premiere; autre chagrin; mais il fallut prendre patience; on la nomma Douleur. Au bout de neuf mois, Corianthe accoucha d'une Princesse plus horrible que les aurres : le Roi dans la violence de son chagrin, la nomma Désespoire Le voilà donc pere des trois plus effroyables Créatures de son Royaume. Il dit à la Reine qu'il falloit en demeurerlà, & qu'il n'avoit pas envie de peupler la Terre de monstres Les Princesses avoient aussi peu d'esprit que de beauté. Que faire de telle marchandise? Le pauyre Richardin éroit bien embarrallé : il s'avisa de publier à

son de trompe & d'afficher partout son Royaume, que si quelques Princes, Chevaliers, Barons ou Gentilshommes vouloient épouser ses filles, il leur donneroit en mariage à chacun, une de ses

Mes avec le titre de Roi.

On vit arriver à la Cour trois Chevaliers aussi disgraciés de la nature, que les trois Princesses. L'un étoit bossu, & se nommoit Magotin; l'autre étoit borgne & boiteux, & son nom étoit Gambille; pour le troisieme, il n'avoit qu'un bras & une jambe, on l'appelloit Trotte-mal. Ces figures défigurées augmenterent le chagrin du pauvre pere; mais il ne pouvoit faire mieux : ces Chevaliers avoient beaucoup d'esprit; & ils avoient fair de belles actions; il se résolut à marier ses trois filles; & après s'être défait de ses trois Isles en leur faveur, il se retira dans une maison de campagne avec un revenu médiocre. Il vivoit en repos & fans ambition, lorsqu'il oublia qu'il ne vouloir plus avoir d'enfans; il arriva, je ne sçais comment, que Corianthe se trouva grosse, & mit au jour une Princesse qui n'avoit jamais eu sa pareille en beauté. Plus elle croissoit, plus ses charmes recevoient d'augmentation; mais son esprit étoit encore au-dessus. Richardin & Corianthe auroient bien souhaité de marier Constantine; c'étoit le nom de la belle Princesse; mais il ne se trouvoit personne qui la demandat: heureusement une Fée prit soin de la pourvoir. Constantine fut amenée à la Cour du Roi de Sicile. Ce Prince eut une guerre cruelle à soutenir avec des Sauvages, ou plutôt avec des monstres hideux, moitié hommes, moitié chevres. Un jour que le Roi s'étoit écarté de sa troupe, le Chef de ces monstres se jetta sur la croupe de son cheval. Le Prince faifoit ce qu'il pouvoit pour se débarrasser, lorsqu'il entendir ce monstre qui lui dit: Prince, ne crains rien; je ne te ferai point de mal, pourvu que tu me promettes de faire œ que je te dirai. Le Roi surpris d'entendre parler cerre espece d'animal, lui répondit : si tu ne me demandes rien d'impossible, je te promets de l'exécuter : je te demande seulement, réponditil, que tu m'emmenes avec toi dans ton Palais & que tu me mettes en un lieu où je ne sois vu que de toi; & après que j'y aurai été quelque tems, je te dirai des choses qui ne te seront pas désagréables. Je le veux bien, dit le Roi, qui prit aussitôt son chemin vers la Ville. Ce que le monstre devoit apprendre au Roi de Sicile, c'étoit le mariage de ce Prince avec Constantine, & celui de la Princesse sa sœur, avec le monstre même. Cette figure affreuse cachoit un Prince digne d'elle. C'étoit le Roi des Isles Aimantines, que la colere d'une injuste Fée, qui s'en vouloit faire aimer malgré lui, tenoit sous cette forme depuis plusieurs années, & qui ne devoit la perdre que par le mariage de la Princesse Constantine avec le Roi de Sicile. On fit la cérémonie de ces doubles noces; le Roi Richardin, la Reine Corianthe, leurs filles & leurs gendres y aflifterent. Les Fées n'obligent jamais à demi; & si les sœurs de Constantine n'étoient pas si belles qu'elle, elles le devinrent assez, par les bontés & la puissance de la Fée bienfaidrice, pour servir d'ornement à cette Fête; la nature aidée de la même puissance, rendit les Rois ieurs époux participans de leur changement.

Je suis, &c.

Fin du Tome second.

.

.

•

.

1

5 5 5

:

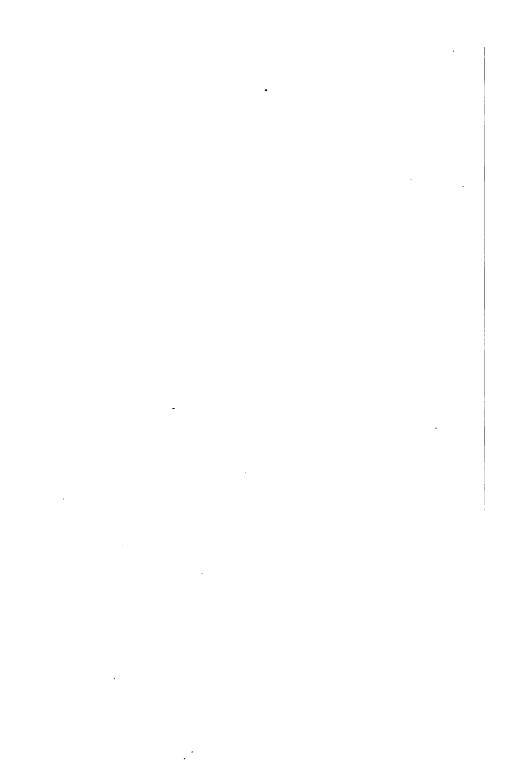
Œ

; ;;

*

13. to 14.

E 13.17 E



. • •

•

